

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

1164
TOME LXXII — 1977

FASCICULE 1

DINGO
MAR 28 1978
LIBRARY

Pages	
I	Procès-verbaux des séances de l'année 1976.
XLVII	Georges REDARD. Émile Benveniste (1902-1976). L'homme et l'œuvre (<i>Annonce</i>).
1-26	Paul GARDE. Ordre linéaire et dépendance syntaxique ; contribution à une typologie.
27-54	Christian TOURATIER. Comment définir les fonctions syntaxiques ?
55-68	Mario ROSSI. L'intonation et la troisième articulation.
69-72	Jerzy KURYŁOWICZ. Indo-européen *ə et grec α, ε, ο.
73-127	Françoise BADER. Emplois récessifs d'un suffixe indo-européen, *-tu-.
129-168	Jean HAUDRY. Formules croisées dans l'Avesta.
169-186	Laurent DUBOIS. Les formes du cas oblique duel dans les dialectes grecs.
187-209	Calvert WATKINS. A propos de MHΝΙΣ.
211-240	Jean BRUNEL. La relative grecque à la lumière de ses origines.
241-244	Henri TONNET. Remarque sur l'accentuation première des neutres en iota du grec moderne.
245-273	Huguette FUGIER et Jean-Marie CORBIN. Coordination et classes fonctionnelles dans le syntagme nominal latin.
275-303	Lionel GALAND. Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère.
305-311	Michel FERLUS. Les pronoms personnels en phou noy.
313-317	André-Georges HAUDRICOURT. La préglottalisation des occlusives sonores.
319-340	Claude HAGÈGE. Incorporation nominale et suffixation lexicale : essai de typologie et cas particulier du comox (langue amérindienne de Colombie Britannique).
341-344	Variété. — Martiros MINASSIAN. Saussure et les hypogrammes.

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK



Digitized by the Internet Archive
in 2024

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE DOUZIÈME

(1977)

FASCICULE 1

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS VII^e
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1977

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

(ANNÉE 1976)

SÉANCE DU SAMEDI 24 JANVIER 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Elbaz, François, Laurian, Tchékhoff, Vildé-Lot; MM. Coyaud, Darbord, Dez, Drenovac, Faublée, Ferlus, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Haudricourt, Humbert, Kochanowski, Lazard, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Perrot, Rousseau, Séphiha, Sindou, Veyrenc.

Invités : MM. Arapu et Bentolila, M^{me} Paris, M. et M^{me} Taube, M. et M^{me} Zierhoffer.

Excusés : MM. Rosén, Sauvageot.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{me} Marie-José Derive, M. Jack Feuillet, M^{me} Marie-Alexandrine Martin, M. Helmut Rix, M^{me} Hannah Rosén.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Bogdan ARAPU, candidat au doctorat de 3^e cycle, 7, rue Saint-Jacques, 75005 Paris (présenté par MM. Coyaud et Moïnfar);

M. Jean-François MONTEIL, assistant de linguistique française à l'Université de Bordeaux III (U.E.R. Lettres et arts), Résidence du Pontet, bâtiment « les Iris », 33600 Pessac (présenté par M. Rousseau et M^{me} Sobra);

M^{me} Marie-Claude PARIS, docteur de 3^e cycle, chargée de cours à Paris VII (linguistique générale et chinoise), 34, rue Boussingault, 75013 Paris (présentée par MM. Coyaud et Moïnfar);

M. Alain PEYRAUBE, attaché de recherche au C.N.R.S., 18, rue des Cordelières, 75013 Paris (présenté par MM. Coyaud et Moïnfar);

M. Moshé TAUBE, assistant au département de linguistique de l'Université Hébraïque de Jérusalem, 4, rue Rambuteau, 75004 Paris (présenté par MM. Rosén et Veyrenc).

Annonces. M. Lejeune annonce la parution des deux fascicules du volume LXX (1975) du *Bulletin*, ainsi que de l'ouvrage de Cl. Hagège, *Le problème linguistique des prépositions et sa solution dans la langue chinoise*, publié dans la *Collection linguistique* de la Société. Évoquant les difficultés financières auxquelles se heurte la Société, le Secrétaire rappelle aux membres qu'ils doivent acquitter leur cotisation au début de l'année.

M. Perrot signale qu'un colloque linguistique a été organisé les 16, 17 et 18 janvier à l'Université de Paris VIII sur le thème « Problèmes de linguistique générale et de linguistique française ». Il annonce deux conférences que doit faire M. Albert Valdman sur les problèmes des créoles (problème de statut linguistique, problèmes sociolinguistiques et pédagogiques) à l'U.E.R. d'études linguistiques et phonétiques de Paris III les 12 et 14 février, à 18 h.

Le Président fait part du décès de notre confrère Joseph Engels, professeur ordinaire à l'Université d'Utrecht et à l'Université libre de Bruxelles, membre de la Société depuis 1945 : M. Haudricourt rappelle l'œuvre de J. Engels dans le domaine des études romanes.

Exposé. M. Maurice COYAUD, *Emphase et nominalisation*.

Mettre en relief un élément nominal d'une phrase (l'emphatiser, le focaliser), cela peut se faire de plusieurs manières :

- 1) élévation et renforcement de la voix;
- 2) changement de l'ordre des mots;
- 3) emploi d'un morphème emphatisant (adverbe, démonstratif);
- 4) nominalisation ou relativisation de la partie de la phrase originale que l'on ne veut pas emphatiser.

Ces types peuvent se combiner. On laisse ici de côté les aspects prosodiques et le problème de l'emphase des verbes (anglais *do* par exemple). Soit la phrase neutre 1 et les emphatisées 2, 3, 4.

(1) Simon a mangé de la viande hier S V O C
 (2) C'est de la viande que Simon a mangé hier O S V C
 (3) C'est Simon qui a mangé de la viande hier S V O C
 (4) C'est hier que Simon a mangé de la viande C S V O
 où l'objet, le sujet, le circonstanciel de (1) sont respectivement mis en relief. Ces phrases ont été traduites et commentées dans les langues suivantes : tagalog, indonésien, coréen, japonais, xalx, turc, finnois, hongrois, thai, vietnamien, mandarin, khmer, quechua, russe, anglais, allemand, italien, roumain.

On peut observer, d'après cette enquête, ceci :

- la nominalisation-relativisation est le procédé le plus fréquent, afin d'isoler la partie non-emphatisée ;
- la partie emphasisée est présentée le plus souvent à l'aide du verbe « être » accompagné, dans bien des cas, d'un déictique.

On propose d'envisager une opération sous-jacente pour les emphases nominales : un élément nominal à emphatiser est extrait de la phrase neutre; la partie non emphasisée de la phrase neutre est nominalisée ou relativisée, et jointe à l'élément nominal emphasisé à l'aide de la copule; celle-ci peut-être effacée, dans certains cas, à certains temps (présent, en russe et hongrois).

Seuls le hongrois et le roumain utilisent le changement d'ordre des mots et rien de plus. Le finnois cumule ce procédé avec la suffixation d'une particule emphatique (*han/hän*), comme le quechua. Le mongol xalx, le finnois et le quechua ne semblent pas user du procédé de nominalisation ou relativisation.

Prennent part à la discussion MM. Faublée, Lejeune, Kochanowski, Lazard, Perrot, M^{me} Cartier, MM. Hagège, Galand, Sémon et M^{me} Laurian.

M. Faublée signale que dans certaines langues l'emphase provoque des changements dans le verbe : c'est un autre fait à étudier. M. Lejeune souligne la prudence dont il faut faire preuve, dans l'étude de ce problème aussi difficile que fascinant, pour utiliser les indications fournies par les informateurs, dont les réponses peuvent être sujettes à caution. M. Coyaud indique les précautions qui ont été prises : longues discussions avec les informateurs, questions permettant des vérifications. Mais il faudrait, pense M. Lejune,

disposer de l'arrière-plan de la langue pour juger de ce qui est réellement emphase et nominalisation. L'exemple d'un énoncé français comme *c'est de la viande que Simon a acheté(e) hier* montre que deux types différents (avec relative normale et avec tour emphatique) peuvent se cacher sous une même image graphique ou phonique, du moins à première vue; mais le Français soucieux d'orthographe ne se posera pas de question dans le cas de la relative normale (*achetée*), mais s'en posera dans le cas du tour emphatique (*acheté ?*); et, s'il s'agit de phrases entendues, la prosodie différera d'un cas à l'autre. Qu'on veuille maintenant traduire, par exemple, la phrase en anglais : le traducteur n'aura-t-il pas à hésiter entre *bought* (ou *has bought*) et *has been buying* ?

M. Kochanowski insiste, à son tour, sur l'importance de la prosodie comme focalisation. M. Lazard attire l'attention sur le fait linguistique important que constitue la distinction du thème et du propos, étroitement liée au phénomène étudié. Quant aux marques de la nominalisation, qui apparaissent clairement dans certains des exemples cités, elles peuvent être diverses : en malgache, on peut se demander si les variations observées dans l'ordre des mots et l'intervention d'une particule manifestent une nominalisation; en youkaguir, il y a des phénomènes du même ordre qui font intervenir des modifications et du nom et du verbe (avec changement de conjugaison).

M. Perrot insiste sur la nécessité de bien délimiter le phénomène *linguistique* d'emphase : un énoncé comme le troisième cité pour le hongrois, *Simo az aki hust evett tegnap*, et de même son correspondant français *Simon est celui qui a mangé de la viande hier*, apportent sans doute une indication du même ordre qu'une phrase emphatique, mais linguistiquement il ne s'agit pas d'énoncés emphatiques, alors que dans les deux langues il y a des procédés spécifiques d'emphatisation (*c'est... qui/que...* en français, des phénomènes prosodiques et d'ordre des mots en hongrois); seuls ces procédés sont à retenir ici.

M^{me} Cartier revient sur certains des faits qui ont été présentés, en particulier pour l'indonésien, et observe qu'on relève en partie des marques spécifiques, en partie des changements de disposition. M. Hagège souligne l'ampleur de l'entreprise et commente les problèmes méthodologiques qu'elle pose, une méthode consistant à partir de schèmes

différents pour chercher les marques formelles du phénomène sémantique de l'emphase; il insiste sur la nécessité d'examiner de vastes échantillons de chaque langue, et revient sur ce qui a été dit du youkaguir pour en rapprocher certaines données du Kamtchadal. Il indique enfin que la relation entre nominalisation et emphase est bien connue des générativistes et qu'en ce qui concerne la très rare emphatisation du verbe on observe qu'elle exige sa nominalisation.

M. Galand, après avoir souligné à son tour l'intérêt du travail de M. Coyaud, souhaite que des précisions soient données sur l'emploi du terme « nominalisation ». Dans le cas du berbère, c'est toute la phrase qui est transformée par la mise en relief : on passe d'un énoncé verbal à un énoncé nominal. La situation du français n'est pas tellement différente, mais on a ici la copule : *c'EST ... qui/que...* — D'autre part, puisque M. Coyaud a rappelé que la mise en relief permet de répondre aux questions du type *qui/que... ?*, il y aurait intérêt à étudier, dans les diverses langues, la structure même de ces questions. En berbère, la construction de mise en relief, facultative dans la réponse (où l'on peut se contenter de moyens prosodiques) est une « servitude grammaticale » dans la question, qui est obligatoirement du type *qui (est) ce qui/que... ?* Mais question et réponse sont fréquemment parallèles, tout comme dans le français populaire *C'est qui qui a mangé?* — *C'est lui qui a mangé.* — Quant à l'élément *ang* du tagalog, il semble bien jouer le rôle d'un « support de détermination » comparable à ceux du berbère et du français : ainsi *la* dans *La langue grecque est plus belle que LA latine.*

M. Sémon mentionne l'usage, en russe, d'une particule devant sujet, objet ou circonstant, au début de la phrase, et la relation entre emphase et aspect, le changement d'aspect du verbe suffisant à manifester l'emphase (emphase sur l'objet : perfectif, — sur le sujet : imperfectif). Enfin M^{me} Laurian évoque le rapport entre fonction syntaxique et place dans l'énoncé et regrette que les exemples cités ne soient pas aussi éclairants sur ce point pour toutes les langues.

SÉANCE DU SAMEDI 28 FÉVRIER 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Caillat, Cartier, Elbaz, Laurian, M.-A. Martin, M.-C. Paris; MM. Darbord, Erdödi, Faublée, Ferlus, Flobert, Galand, Hagège, Haudricourt, Kochanowski, Lampach, Lejeune, Millet, Moïnfar, Perrot, Sephiha, Sindou.

Invités : M. et M^{me} J. Duval, M. Clair.

Excusés : MM. Benezech, D. Cohen, L'Hermitte, Sauvageot.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Bogdan Daniel Arapu, Jean-François Monteil, M^{me} Marie-Claude Paris, MM. Alain Peyraube, Moshé Taube.

Annonces. M. Millet fait part du décès de notre Confrère Witold Doroszewski, académicien polonais, professeur à l'Université de Varsovie. Né le 1^{er} mai 1899 à Moscou, docteur de l'Université de Varsovie en 1923, W. Doroszewski avait été ensuite étudiant à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, où il avait obtenu le diplôme de polonais en 1929. Auteur d'un très grand nombre de travaux sur le polonais sous tous ses aspects, il laisse une grande œuvre dont la pièce maîtresse est le grand dictionnaire de la langue polonaise, publié de 1954 à 1969. Il s'est intéressé en particulier à la théorie de la langue littéraire et aux problèmes de norme. M. Lejeune rappelle que W. Doroszewski, membre de notre Société depuis 1927, la fréquentait volontiers y présentant à l'occasion des communications, et était resté d'une façon générale très attaché à ses souvenirs français.

M. Millet annonce que l'Institut d'Études Slaves recevra le vendredi 5 mars à 17 h. 30 le jeune savant slovaque Jan Horecky et invite les membres de la Société à s'associer à cette réception.

M. Lejeune signale que M. Koerner a publié dans *Phonetica* 33 (1976) une notice sur Dufrière-Desgenettes qui a été un des premiers membres de la Société de Linguistique au siècle dernier et s'y est signalé en introduisant le terme de phonème, en même temps qu'il a œuvré en faveur d'un système international de notation phonétique.

M. Perrot annonce que la *Linguistics Society de Nouvelle-Zélande* organise une conférence de linguistique à Auckland les 25, 26 et 27 août 1976.

Exposé. M. Jan KOCHANOWSKI, *Occlusive+r et le mot rom en tsigane.*

A. a) Miklosich constate que la romani a préservé la différenciation des sibilantes sanskrites *s*, *ś* et *ṣ* et la combinaison de ces sibilantes avec le *t*, de plus, des groupes occlusive+*r*. Ces données de préservation n'existent plus dans le centre, mais au Nord-Ouest (NW). Donc le *home originel* des Roma est à chercher au Nord-Ouest. Cette thèse est suivie par Pischel, Grierson... et Jules Bloch qui lui apporte un nouvel élément — la préservation du *-t>l-* intervocalique : *skr bhrātā -rom. pral.* Il place l'origine des Roma dans l'actuel Afghanistan.

b) Miklosich invite à « résister à la tentation de situer l'exode des Roma dans un passé lointain » : les faits mentionnés sous a) ne sont pas généralisés même dans les parlers du NW. De plus, la morphologie du tsigane a évolué dans les mêmes circonstances et sous la même partie du ciel que les autres langues indo-aryennes. Cette évolution est achevée vers le début du xi^e siècle.

Barannikov et J. Bloch confirment Miklosich.

Par contre Ralph Turner montre brillamment l'identité d'évolution de la phonologie de la romani et celle des parlers du Centre :

Sanskrit	Nord-Ouest	Sud-Est	Centre	Romani	Est	Sud
ṛ	ri	a	i, u	i, u	a ?, a	
ṛt	t	t	t	t	t	
kṣ	cch	cch	kkh	kkh	kkh	cch ?
sm	sp, ss	mh ?	mh	mh	mh	mh ?
tv	tt	tt	pp	pp	pp ?	tt ?
iya	iyya	iyya	iyya	iya	iya	?
y -	y -	j -	j -	j -	j -	y -
- m -	- m -	- v -	- v -	- v -	- v -	-m-

« On peut remarquer dans chaque case que la romani est en désaccord avec le NW et en accord avec le Centre. » Mais R. Turner croit, à cause des faits mentionnés sous a) que les Roma ont quitté leur *home originel* avant la transformation totale du système phonologique de l'indo-aryen et, par

conséquent, même si les Roma s'étaient rendus dans un pays autre que le NW de l'Inde, ils auraient préservé les faits signalés sous *a*) car, au moment de leur exode toutes les langues indo-aryennes les possédaient. Ainsi, R. Turner, malgré les indications fournies sous *b*) place l'*exode* des Roma avant les inscriptions d'Asoka (vers 250 av. J.-C.).

B. *Le mot rom.*

Tous les tsiganologues modernes retournent à l'ancienne hypothèse de Lelande et tirent un trait d'union entre *rom* et *dom* : le *d* cérébral indien donne en romani un *r* dental ou *r* uvulaire.

Études récentes.

A. Le *vocabulaire* romano présente quelques mots du kasmiri, 30 % du sindhi, 40 % du panjabî et 60 % du hindirajasthani. Remarque importante : les autres langues ne présentent de mots communs à la romani que s'ils sont communs aussi à l'hindi. La presque identité du vocabulaire de base de la romani et du hi. -raj, est non seulement positive, mais aussi négative : tout ce qui manque au hi. -raj. manque aussi à la romani et vice versa. La rom. emprunte aux langues en contact de l'Europe et l'hi. au persan, arabe, anglais et skr.

Les systèmes phonologiques de l'indo-aryen et de la rom. sont, approximativement identiques. Voici les différences : la rom. a éliminé les phonèmes « ambigus » : 1^o les cérébrales et, surtout, les cérébrales postérieures ont passé à *r* : *pet̪ - per* « ventre », *baṛo - baro* « grand » ; 2^o les occlusives aspirées sonores aux occlusives sourdes : *ghoṛa - khuro* « étalon », *gher - kher* « maison », *dhuā - thu* « fumée », *bhūmi - phuv* « terre ».

Quant aux consonnes palatalisées dans la majorité des dialectes tsiganes, je crois que l'hindi les possède aussi : si on trouve dans une langue des palatalisées labiales, il y a beaucoup de chances qu'il en existe aussi d'autres : *b'ɔpʌr* « commerce », *p'as* « soif »... et aussi *z'ada* « trop », *k'õ* « pourquoi », etc.

Morphologie : le *nom* se termine en hi. en -ā, en rom. raj., guj. et si. en -o : hi. *chora -raj.* et guj. *choro. i - si. chokro,* i rom. *chavoro, -yori* « enfant »

présent : hi. mē kərta hū « I am doing » — jodhpuri mē kərū — rom. me kərov « je fais »

prétérit : hi mē-ne kərdiya — jodhp. mē kərdiyū — rom. me kerd'om « j'ai fait »

fut. hi. -raj. mē kərū-ga — pj. mē kər̄-ga — rom. me kerava « je ferai »

présent : pj. mē kərdaē-s.ma kər' ā-tho — dogri u kərana va (ha) -ksm. bəchus kəran « I am doing »

prét. : pj. mē kerdita-dogri mē kita -ksm. korum « j'ai fait ».

Le présent formel du jodhpuri efface d'un trait « l'archaïsme » de la romani. Est à noter aussi la formation du prét. dans les deux dialectes sans la part. *-ne*.

B. *Sérologie* : l'anthropométrie détermine la *race* et non pas l'ethnie d'un peuple. Par contre, la sérologie est en anthropologie ce qu'est la morphologie en linguistique : elle spécifie en quoi un peuple se distingue d'un autre à l'intérieur de la même race — nordique, méditerran. ou autre. Elle constitue, ainsi, l'indice permanent et inhérent à une ethnie. En effet, la répartition des groupes sanguins des Roma, Rajput et Kshattriya est presque identique et n'a pas changé depuis 8 siècles de séparation. De plus, cette répartition des AOB est, à ma connaissance, la plus équilibrée de tous les peuples i.-e :

Kshattriya....	A — 26.70	O — 30.80	B — 32.70 %
Rom.....	26.20	31	33.90 %
Rajput.....	24	24	34

En identifiant les Romané Chavé avec les hautes castes militaires de l'Inde, Kshattriya et Rajput, nous DÉTERMINONS par ce fait même le HOME ORIGINEL des R. Chavé. L'étude des Kašmiris et autres populations de l'Inde nous a conduit aux constatations signalées déjà dans le n° 63 de Diogène : 1º Plus un peuple ressemble aux hautes castes de Delhi, Hindou Panjabî et Rajput, plus il ressemble aux R. Chavé. 2º Plus une langue ressemble au hindi-raj., plus elle ressemble à la romani. 3º De même pour la musique et la danse et autres traits culturels (*ibid.*, p. 32).

L'histoire orale des Banjara d'Udaipur et l'histoire des Roma en Europe médiévale confirment les données linguistiques et anthropologiques.

Date et cause de l'exode : Après la défaite de la deuxième bataille de Teraïm (1192), l'Armée de Prithvi Raj Chauhan

a dû se diviser en trois parties : la première rejoint les unités qui combattaient encore au Rajasthan et ailleurs en Inde. La seconde prend refuge dans les bois et les montagnes pour la lutte partisane — c'est elle qui donnera les hors-la-loi, les « Indian Gypsies ». La troisième traverse l'Afghanistan et arrive en Grèce.

Explication des faits de préservation en romani : 1^e En parlant avec leurs hôtes du NW le skr. courant de l'époque, ils ont dû sanskritiser un peu leur langue. D'ailleurs, les mots contenant ces fameuses combinaisons de phonèmes sont d'origine sanskrite plutôt qu'indo-aryenne moderne : trimurti « trinité-», jamutro « beau-fils », sastro « beau-père », drak « vignoble », etc.

2^e Deux langues apparentées ou très apparentées fusionnent beaucoup plus rapidement que celles d'une typologie différente. Connus depuis toujours comme multilingues, les Rajput comme les Roma modernes auraient rapidement appris le kaśmiri ou une autre langue darde et resteraient au NW assez longtemps pour emprunter ces combinaisons de phonèmes et pas assez pour transformer leur système phonologique : disons une quinzaine d'années et non pas 15 siècles!

Le mot rom. Toutes les cérébrales n'ont pas donné en rom. *r* : hindi दर — rom. dar « peur », hi. दोरि — rom. dor « ficelle, lien ».

Dans les dialectes vlach ces cérébrales ont donné un *r* uvulaire qui commence à empiéter sur le *r* dental même dans les mots d'emprunt : roumain rota — rom. vlach ῥota, « roue », youg. racija -ts. vl. ῥaciya « eau de vie ». En churari et manush français ce passage du *r* apical au *r* uvulaire est accompli. Donc, il y a beaucoup de chances que le *r* du *rom* ait subi le même sort.

Mais en admettant que les mots *rom* et *dom* phonétiquement se ressemblent, ils ne seraient que des homophones — cf. en français *cor* et *corps*. Contrairement à J. A. Vaillant et autres romanologues, *rom* ne signifie pas « homme », mais comme en skr. ramnah, -i « époux, épouse », et « Tsigane ». Donc, ramnah — romano, rām — rom.

Le passage de ā long à l'o s'est effectué par deux voies : 1^e ā → a → ʌ ou ə. En effet, il n'existe pas d'opposition en indo-aryen entre le ā long et le ā bref, mais entre le ā long et

le ā bref d'une part, et la voyelle centrale à ou o d'autre part. Au Rajasthan cet ā est très amenuisé dans les salutations Rām, Rām et se rapproche de la voyelle centrale. Cette dernière donne en rom. un e ou o. Néanmoins nous pensons que ce passage de ā long à o s'est effectué par l'intermédiaire de l'adjectif ramnach « celui de Ram ». Comme les Tsiganes partirent en exil comme Ram, ils commencèrent à se nommer « *Romané Chavé* » « Fils de Ram ».

2º ā → å → o : le ā long passe en rom. all. à un å arrondi, et ce dernier, à un o en tsig. anglais : kālo — kålo — kōlo, « noir » bāro — båro — boro « grand ». Un exemple de l'indo-aryen : en hi. un mot transcrit en devanagari *vyāpār* se prononce b'øpär ou b' pør.

Il est à noter que les Bengali disent comme les Tsiganes *Rom* et non pas *Ram*. Ainsi le passage de *Rām* à *Rom* est possible malgré l'allongement éventuel de ā de *Rām*.

Après l'exposé, M^{me} Caillat à propos de l'équation *rom* = *dom*, justifie la position des linguistes comme G. Fussmann qui ont relié la romani au dumaki : si le dumaki est parlé au nord-ouest, où on l'a relevé représenté par quelques centaines de locuteurs, on sait qu'il vient de la plaine, et un ouvrage récent a établi l'existence de traits communs entre dumaki et romani.

M. Kochanowski précise que le dumaki n'est autre que le jargon des Dum, Dom (groupes professionnels plutôt qu'ethniques), et conteste la position de Fussmann. Par ailleurs, il revient sur les similitudes frappantes entre rajasthani et romani ; il y a eu sanscritisation secondaire du tsigane.

M. Kochanowski tient en outre à souligner que, s'il est apparemment sorti du domaine linguistique (en invoquant, par exemple, les groupes sanguins) c'est parce que l'étude phonétique, à elle seule, est impuissante à fournir, sur l'origine des tsiganes, les indices qu'on a souvent, abusivement, tenté d'en tirer.

SÉANCE DU SAMEDI 13 MARS 1976

Présidence de M. Lionel GALAND, 1^{er} Vice-président

Membres présents : M^{mes} Cartier, Chanet, Elbaz, M.-A. Martin, Meder, M.-C. Paris, F. Rivierre, Tchekhoff; MM. Arapu, Banniard, Benezech, Cohen, Drenovac, Faublée,

Galand, Gauthier, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Kochanowski, Lampach, Lejeune, L'Hermitte, J.-L. Rivierre, Rousseau, Sauvageot, Sephiha, Veyrenc, Winogradsky.

Invitée : M^{me} Faublée.

Excusés : M^{mes} Bader, Galand ; MM. Lazard, Perrot.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

MM. Henri LE BOURDELLÈS, chargé d'enseignement à l'Université de Lille III, 2, rue Mermoz, 59350 Saint-André (présenté par MM. Flobert et Serbat).

Pierre SERÇA, chargé d'enseignement de philologie classique à l'Université de Toulouse-Le Mirail, 10, rue du Coustet, 31520 Ramonville Saint-Agne (présenté par MM. Gagnepain et Perrot).

Rémy VIREDAZ, 8 bis Rosière, CH-1012 Lausanne (présenté par MM. Lejeune et Redard).

Annonce. M. Haudricourt fait part de la tenue d'un symposium sur les langues tibétaines à Copenhague en octobre 1976.

Exposé. M. Jacques FAUBLÉE, *Sur les déictiques locatifs en malgache.*

En malgache, il y a une tendance manifeste à associer les divers éléments du discours. Par exemple, on ne dit pas « le fond (*vUdi*) de la marmite », mais « son fond » *ni vUdini* — les voyelles accentuées sont en capitales —; on ne parle pas du Sud, abstrait, mais au sud par rapport à un lieu précis, ce n'est pas *atsImu*, mais *atsImuni* « à son sud ».

Ce souci se retrouve dans l'emploi fréquent de nombreux déictiques locatifs : *Etu* « ici », *Ao* (*o* réalisation de *u*) « là », *Ani* « là-bas ». Même en éliminant des variantes qui sont des doublets, il y a une dizaine de locatifs commençant par *e*, autant commençant par *a*. Ces voyelles initiales les distinguent d'autres déictiques à initiale *i*- . Ces 3 groupes ont souvent une finale accentuée, ce qui est peu fréquent en malgache : *itI trAnu itI* « cette maison » (où je suis), avec répétition de *itI* qui encadre *trAnu* « maison ».

Cette répétition ne se trouve pas avec les initiales *a-* et *e-*. De plus, ces locatifs prennent des marques que les déictiques en *i-* ne prennent pas : *t-* pour le passé, *hu-* pour l'inaccompli.

Les déictiques en *i-* ne peuvent être employés comme prédictifs. C'est normal pour les locatifs : *Ao Izi* « il (est) là », *tAo Izi* « il était là », *hU Ao Izi* « il sera(it) là ». Indiquant lieu et temps ou aspect, la fréquence d'emploi est compréhensible.

D'autre part, tout mot indiquant un lieu est normalement précédé d'un de ces déictiques. On ne va pas à la maison, à une maison, mais *là* à la maison : *trAnu* = « maison », « à la maison » = *antrAnu*, mais on va *là* : *Ao antrAnu*.

Un préfixe *mank-* indique la direction vers, que ce soit rapprochement ou éloignement. Il ne prend de valeur qu'associé à un locatif. Des lexèmes ont un sens vague. *Entina* signifie « porté, mené ». Il ne correspond à « apporter, emporter, amener, emmener » qu'avec un déictique. Il en est de même avec *Avi* « venir de..., aller à... ».

Pour ce qui est du malgache classique ou moderne, les manuels courants présentent le tableau suivant :

(les colonnes sont censées aller du plus proche au plus lointain)

adverbes	adverbes	pronoms démonstratifs
lieu invisible	lieu visible	visibles
lieu non précisé		fondamentaux
<i>atI</i>	<i>etI</i>	<i>itI</i>
<i>Alu</i>	<i>Etu</i>	<i>Itu</i>
<i>Ao</i>	<i>Eo</i>	<i>Yu</i>
<i>alsI</i>	<i>etsI</i>	<i>itsI</i>
<i>Ani</i>	<i>Eni</i>	<i>Ini</i>
<i>arUa</i>	<i>erUa</i>	<i>irUa</i>
<i>arI</i>	<i>erI</i>	<i>irI</i>

Ce tableau semble correspondre à des ensembles cohérents, mais il n'a été obtenu qu'en transformant la réalité. Les 7 déictiques de chaque colonne sont une réduction arbitraire des déictiques plus nombreux du parler *mérina*, base du malgache classique.

Bien qu'un auteur comme Dahl ait étendu la notion de visible ou non visible aux séries commençant par *i-*, qui forment 6 groupes, ce classement est faux. *Ao* peut indiquer une chose ou un être visible dans un contenant ou des limites, tandis que *Eo* les situe à l'extérieur ou en bordure. La confusion est compréhensible, car ce qui est dans un contenant est souvent invisible.

De même, il n'y a pas éloignement graduel, mais situations

diverses par rapport à des points de repère plus ou moins étendus.

Le but poursuivi est de comparer les déictiques locatifs, commençant par *a-* ou *e-*, et de tenir compte de ceux à initiale *i-* seulement pour ajouter parfois quelques précisions.

La recherche porte, non sur les lieux considérés comme statiques, mais sur des sens de mouvements, des directions. Les notions de « en vue », « non en vue » sont des *a priori* qui correspondent à la langue parlée. Mais le malgache, comme toutes les langues, ne se limite pas aux dialogues. Il y a des récits, des formules et des textes écrits qu'on ne peut négliger.

Cette esquisse ne mène pas encore à un tableau définitif, car un tel schéma, abstrait, s'éloigne de la réalité.

Prennent part à la discussion : M^{me} Tchekhoff, MM. Haudricourt, Kochanowski, Séphiha, Winogradsky, Galand, Hagège, Sauvageot.

M^{me} Tchekhoff, après avoir souligné la portée générale du présent exposé, fait observer que nombreuses sont les langues où objet et agent sont associés aux valeurs spatiales.

M. Haudricourt confirme que toutes les langues d'Océanie présentent des faits semblables. Ainsi en polynésien, les noms de parties du corps sont toujours déterminés. Les faits malgaches contribuent à jeter un éclairage sur les autres langues indonésiennes.

M. Kochanowski demande quel rapport existe entre expression spatiale et expression temporelle. En réponse, M. Faublée précise que le malgache dispose de deux procédés, l'un lexical (hier, aujourd'hui, etc.), l'autre grammatical, ce dernier recourant à l'utilisation de *t-* et *hu-* préfixés aux locatifs pour exprimer respectivement l'accompli et l'inaccompli.

M. Séphiha demande si le préfixe *mank-* dans les manuels destinés aux germanophones pourrait être traduit par les particules directionnelles *her* et *hin* de l'allemand.

M. Winogradsky mentionne qu'une situation similaire à celle du malgache est relevée en afrikaans où « là-bas » est utilisé à l'indication du mouvement.

M. Galand rappelle que des faits analogues sont attestés en berbère avec *in*, *he*. Il s'interroge sur la forme qui serait utilisée en malgache pour rendre « je suis moi-même dans la forêt », constatant la place réduite qui est accordée sur le plan des possibilités d'expression à la personne qui parle.

M. Faublée fait valoir que pour « je suis dans la forêt », il sera recouru à la forme *ao, eo* sera employé par rapport au centre de la forêt.

M^{me} Tchekhoff signale qu'en avar il est attesté un traitement différent pour marquer les endroits conçus comme contenants intérieur et extérieur.

M. Hagège pose le problème de l'ancrage de l'expression temporelle sur la notion spatiale. Il rappelle qu'en quechua le futur est conçu comme un derrière soi, le passé comme un devant soi.

M. Sauvageot signale qu'en négro-africain l'expression de la situation dans l'espace est souvent intimement liée à l'expression aspectuelle et temporelle.

SÉANCE DU SAMEDI 24 AVRIL 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Alleton, Bader, Bernot, Cartier, de la Fontinelle, Elbaz, Galvagny, M.-A. Martin; MM. Arapu, Arrivé, Dez, Drenovac, Erdödi, Eskenazi, Faublée, Ferlus, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Lejeune, Perrot, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Tilby, Touratier, Veyrenc.

Excusé : M. A. Rousseau.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Henri Le Bourdellès, Pierre Serça, Rémy Viredaz.

Annonce. M. Gentilhomme évoque la situation délicate dans laquelle se trouve actuellement notre Confrère Igor A. Melčuk, professeur à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

Exposé. M. André ESKENAZI, *Blanc et noir.*

Blanc désigne toute réalité minimale, un *nec plus infra*; *gauche* une réalité maximale, un *nec plus ultra*: on ne peut concevoir un blanc clair, pas davantage un noir foncé. De cette situation rendent compte tous les effets de sens dont *blanc* et *noir* sont capables, et dont voici quelques-uns :

BLANC

Voix blanche, voix sans timbre, voix minimale; en-deçà, il n'y a plus de voix, mais l'aphonie; *jambon, fer, bois blancs*: jambon, fer, bois minimaux, par rapport auxquels sont marqués le jambon de Parme, le fer forgé, le chêne. *Arme blanche*, arme minimale, sans portée/« à une portée de canon, de fusil ». *Nuit blanche*, nuit minimale, réduite au trait « espace compris entre le coucher et le lever du soleil », le sème « réservé au sommeil » faisant défaut pour l'insomnie.

NOIR

Colère, misère noires : colère, misère, outrepassant la norme de la colère et de la misère, ultra-colère, ultra-misère, misère colère sans au-delà. *Marché noir, travailler au noir*, transgressant les normes des contrats reçus impliqués dans les notions de *marché* et de *travail*. Un individu complètement ivre, hors de son état normal, est *noir*. La notion d'outre-passement d'une base est bien marquée dans le teint *noir* ou *nerci* qui, en ancien français, définit la pâleur de l'homme en proie à une émotion : *Tristan* de Béroul, v. 335 :

Molt est li nain *nerci* et *pales*.

Les deux termes ne sont pas incompatibles. Le premier réfère à une *allération*, donc à une transgression de la carnation « normale », et le second déclare que cette transgression se réalise dans la pâleur. On peut rapprocher de ces emplois de *noir, un sombre idiot, une sombre brute* : l'idiot ou la brute parfaits, qui ne laissent aucune place à la conception d'une brute ou d'un idiot mieux accomplis.

A l'opposition *blanc/noir* correspond l'opposition *droit/gauche*. Les gens de droite ont eu pour emblème le drapeau blanc, et ont fait régner la terreur blanche; une partie d'échecs n'est régulière que si les joueurs ont chacun une case blanche à droite; un homme droit est blanc comme neige, il est « vêtu de probité candide et de lin blanc ». *Droit* définit toute réalité immédiate. La *ligne droite* réalise la jonction la plus immédiate de deux points; un homme *droit* est celui qui réalise autant qu'il est possible l'accord de sa conscience et de ses actes; ce qui revient de *droit* est attribué conformément à une nécessité évidente, qui s'impose immédiatement, sans contestation possible; le *droit* est la systématisation de

l'activité humaine qui s'impose à tout un chacun parce qu'elle épouse aussi étroitement, aussi immédiatement que possible les données tangibles. Aussi le droit est-il sans cesse modifié, au gré des évolutions qui se manifestent dans les faits.

Gauche définit au contraire un outrepassement, un écart : un geste est *gauche* lorsqu'il est *maladroit*; « embêter quelqu'un jusqu'à la *gauche* » c'est l'importuner jusqu'aux limites concevables de l'importunité; « passer l'arme à *gauche* », c'est outrepasser les limites de la vie : *gauche* est marqué par le rapport à *droit*, et c'est pour cela que le couple ancien *destre/senestre*, qui définissait la relation de latéralité comme deux orientations symétriques de part et d'autre d'un seuil a disparu. En effet, *destre* et *senestre* ne sont pas hiérarchisés entre eux, alors que le contenu des termes révèle une hiérarchie que les signifiants ne marquaient pas.

On pourrait, pour finir, se livrer à des considérations sur le contenu des étiquettes politiques de *droite* et de *gauche*, en rappelant la définition parfaitement exacte d'Alain : « La nature est à droite, mais l'homme est à gauche ». L'homme de droite passe pour conservateur, satisfait de la réalité immédiate, alors que l'homme de gauche est dit « progressiste », désireux d'aller de l'avant, de substituer, autant qu'il est possible l'état de culture (second) à l'état de nature (premier). Et ce n'est pas un hasard si les hommes d'extrême gauche et les pirates, refusant les normes d'une société donnée, qu'ils transgressent, ont pour emblème le drapeau noir.

Prennent part à la discussion : MM. Faublée, Arrivé, Lejeune, M^{me} Alleton, MM. Gouffé, Ferlus, Perrot.

M. Faublée fait remarquer que le blanc, considéré comme couleur, est en fait l'absence de toute couleur.

M. Arrivé note que M. Eskenazi ne se préoccupe pas dans son étude des réalités mais de ce qu'exprime la langue : « couleur blanche », « couleur noire » sont des expressions fréquemment attestées.

M. Lejeune relève certains écarts autour des exemples produits. Ainsi, il est fait appel à « femmes blondes » à rapprocher de « femmes brunes »; or, ce type de rapprochement n'a rien à voir avec « blanc » et « noir ». De plus, il constate que dans une partie notable du matériel présenté, il n'apparaît qu'un membre du couple (ex. : « une colère noire », « le loup blanc »). Le choix des exemples limité à « blanc » et « noir »,

« droit » et « gauche » aurait pu porter sur « haut » et « bas », etc. Enfin, à propos d'« arme blanche » (non définie comme ce qui a rapport avec la couleur de l'acier ou du fer), s'il n'est tenu aucun compte de l'étymologie et de la continuité historique, il y a lieu alors de s'interroger sur la motivation synchronique des sujets parlants.

M^{me} Alleton souligne que les définitions données sont antithétiques. Or, il s'agit de contrastes. Se référant au chinois, elle rappelle qu'il est attesté deux termes pour exprimer le blanc : un terme marqué, le blanc du deuil, et un terme non marqué le blanc distinct du deuil.

M. Arrivé note l'ambiguïté du concept même de motivation : il n'y a pas nécessairement coïncidence entre motivation psychologique et motivation systématique.

M. Gouffé signale qu'en haoussa « blanc » et « noir » sont utilisés comme les termes d'une réalité minimale et maximale. En effet, ce qui est traduit par « blanc » et « noir » désigne une couleur claire et foncée. Il faut en outre tenir compte des réalités culturelles : ainsi, toujours en haoussa, « eau noire » signifiera « eau pure ».

M. Ferlus fait observer qu'il y a passage constant des emplois propres aux emplois métaphoriques : ainsi dans « fer blanc » et « voix blanche », « houille noire » et « houille blanche ».

M. Perrot remarque que si dans certains cas les termes de l'opposition peuvent coïncider (« blanc », terme non marqué par rapport à « noir », « droit » par rapport à « gauche »), il s'avère dangereux de procéder à une analyse sans tenir compte des sèmes.

M. Arrivé fait valoir qu'il est posé le problème plus général du sens propre et du sens métaphorique et qu'il est souvent difficile de distinguer l'un de l'autre.

M. Lejeune demande quelle est la proportion du lexique qui peut être décrite selon cette méthode.

M. Perrot fait observer qu'il y a là une prise de position fondamentale. L'exposé est conçu comme si tout le fonctionnement de la langue était dans le système, alors qu'il faut tenir compte des faits de lexicalisation. « Arme blanche » ne comprend pas le « blanc » d'un certain système, « pomme de terre » n'est pas une « pomme ». Étant donné que l'on est en

présence de deux types d'organisation qui ne recouvrent pas la même réalité, les faits de lexique ne peuvent être appréhendés comme les faits de grammaire.

SÉANCE DU SAMEDI 22 MAI 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Elbaz, M.-A. Martin, M.-C. Paris, Rothenberg, Tchekhoff, Vildé-Lot; MM. Benezech, Bouquiaux, Cohen, Contossopoulos, Dez, Drenovac, Faublée, Galand, Gouffé, Gsell, Haudricourt, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Perrot, Rosén, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Taube, Tilby, Touratier, Veyrenc.

Invitées : M^{mes} V. Acson et I. Condax.

Excusé : M. Hagège.

Présentations. Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M^{me} Veneeta Acson, assistante à l'Université de Hawaii, Département de phonétique (présentée par MM. Gsell et Perrot).

M^{me} Iovanna CONDAX, professeur à l'Université de Hawaii, directrice du Département de phonétique (présentée par MM. Gsell et Perrot).

Annonce. L'Administrateur fait part de la tenue à l'Université de Groningue (Hollande) du 28 juin au 1^{er} juillet 1976 d'une table ronde sur le thème « Semantics for Natural Languages ».

Notule. M. Claude GOUFFÉ, *Un cas intéressant de formation « dénominative » en haoussa : « être incertain », « incertitude ».*

A côté de noms divers exprimant la notion d'incertitude ou de doute — ainsi *šakkāa* (emprunt à l'arabe), *tanlamāa*, *taabaabāa*, etc. — le lexique haoussa présente un verbe *kook wàntaa* « être incertain, douter » et son nom verbal *kòok wàntoo* « incertitude, doute », dont il semble possible d'analyser la formation.

Il s'agit d'un dérivé de type dénominatif en *-t*, suffixe qui joue un rôle considérable dans la formation du lexique. D'une base le plus souvent nominale — mais on relève justement des exceptions — ce suffixe, diversement étoffé (*-a-t*, *-aa-t*, *-a-n-t*, *-a-y-t*, *-i-n-t*, *-u-n-t*), permet de tirer :

1. soit un nom : *maay-èe* « sorcier » : *mây-t-aa* « sorcellerie »;

2. soit un verbe : *fusk-àa* « visage » : *fûsk-a-n-t-àa* (tr.) « faire face à, regarder vers », *fusk-à-n-t-aa* « orienter qch. dans la direction de »;

3. soit un verbe et un nom : *bàak-oo* « hôte, étranger » : a) *bàak-u-n-t-àa* (tr.) « descendre chez qn. en qualité d'hôte, être l'hôte de qn. »; b) *bàak-ù-n-t-aa* = *baak-u-n-c-ii* (<^{*}*t-ii*) = *bàak-ù-n-t-a-k-àa* « condition d'hôte, d'étranger ».

Le verbe *kook^w-à-n-t-aa*, quant à lui, ne peut être rapporté, ni morphologiquement, ni sémantiquement, à aucune base nominale. Il offre la particularité d'être dérivé d'un syntagme constitué de deux morphèmes, l'un coordinatif : *koo* « ou bien », l'autre assertif : *kùwa* « en fait, en vérité ». Locution figée, ce syntagme sert à introduire le second terme — normalement elliptique — d'une alternative de forme interrogative, telle que *zaa kà zоо*, *koo kùwaà?* (*kùwaà* étant la réalisation pausale de *kùwa* sous intonation interrogative) « vas-tu venir, ou bien en vérité [ne vas-tu pas venir] ? »

Phonétiquement, le passage de la base *koo kùwa(à)* au radical verbal *kook^w-a-n-t-* ne fait pas difficulté, et est étayé par d'autres cas parallèles : ainsi *suk^w-àa-n-aa* « faire galoper » en face de *sukùw-aa* « galop ».

D'une part, cette formation témoigne de la souplesse morphologique du procédé de la dérivation dite « dénominative ». Mais surtout, elle révèle un processus sémantique original, qui consiste à tirer l'expression lexicale d'une notion abstraite — « être incertain », « incertitude » — d'une base de nature grammaticale dont la fonction est d'ordre purement relationnel.

Exposé. M. Jean-Louis BENEZECH, *Remarques sur la structure sémiologique et sur la structure psychique des « adverbes » démonstratifs de lieu en espagnol*.

Si l'on considère les adverbes suivants : « *aquende*, *allende*, *acá*, *allá*, *acullá*, *aquí*, *alli*, *ahí*, on peut considérer qu'ils forment un système sémiologique composé de trois sous-systèmes, un binaire et deux ternaires, caractérisés par la

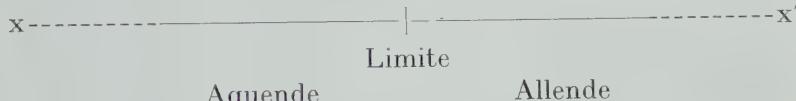
dernière voyelle tonique. Le système repose sur une opposition consonantique de base, l'opposition K/λ : d'où le tableau suivant :

	K	λ	$K+\lambda$	\circ
a-/-á	acá	allá	acullá	
a-/-í	aquí	alli		ahi
a-/-é	aquende	allende		

Nous nous limiterons aujourd'hui à quelques remarques sur la structure psychique du sous-système binaire.

1) Examen des rapports du système avec la personne.

Espace du « yo »



Espace du hors-« yo »

Allende

2) Ce système rend compte de tous les exemples de discours
a) *Aquende* et *Allende* ou les deux à la fois sont employés absolument. (*Montañeses de aquende y allende*).

b) *Aquende* ou *Allende* ou les deux à la fois sont employés avec un complément non précédé de la préposition *de* (*Allende la mar*).

c) *Aquende* et *Allende* ou les deux à la fois sont employés avec un complément précédé de la préposition *de* (*Aquende de la mar*).

3) Problème de l'étymologie en fonction d'une évolution diachronique de la forme suivante :

<i>aquén</i> de <i>aquende</i>	<i>aquende de</i>
<i>allén</i> de <i>allende</i>	<i>allende de</i>

INDE ou le couple HINC/ILLINC ? Problème connexe du classement dans les parties du discours.

4) La limite en fonction de la distinction langue/discours ainsi que le problème connexe de la préposition *de*.

5) Le problème dé : *Allende de = Fuera de = además de*.

Prennent part à la discussion : MM. Perrot, Lejeune, Rosén, Gsell, Veyrenc, Sindou, Faublée.

M. Perrot, tout en étant d'accord sur les fonctions accordées à *aquende* et à *allende*, fait observer que la limite spatiale (espace du « *yo* » et espace du hors « *yo* ») n'est pas en rapport avec la notion même de « *yo* ». *Aquí* est lié au discours, c'est le lieu du locuteur, quant à *allende*, il doit être considéré comme dégagé de « *yo* ».

Se référant au schéma proposé, M. Lejeune note que le concept d'un « en-deçà » et d'un « au-delà » exige une limite. Or, il apparaît qu'il y a choix et, partant, un point de visée. Le « *yo* » dans ces conditions n'occupe pas l'espace réservé sur le schéma à *aquende* mais se trouve situé du côté d'*aquende*. Ainsi, la limite ne peut être l'espace accordé au « *yo* », le « *yo* » n'étant autre que le locuteur qui vise.

M. Rosén signale que parmi les langues attestant la combinaison de deux prépositions (l'une exprimant la position, l'autre le mouvement), il faut citer les langues sémitiques qui, on le sait, ont été en contact avec l'espagnol. Il regrette, en outre, l'absence d'une extrapolation concernant les relations temporelles.

M. Gsell demande ce qui peut rendre compte de l'absence du degré intermédiaire dans le système de l'espagnol qui, ternaire à l'origine, est devenu binaire.

M. Lejeune s'interroge sur les raisons qui autorisent à accorder dans le cadre de la présente étude la primauté aux formes *allende* et *aquende*, sorties de l'usage actuel.

M. Veyrenc demande si « *yo* » est compatible avec *allende* et *aquende*.

M. Sindou observe que les documents en ancien provençal ont pour le masculin et le féminin trois démonstratifs : *est* et son substitut (*ai*)*cest*, *quest* et *aquel*; les dialectes modernes n'ont plus que deux démonstratifs, celui du plus proche subsistant seulement comme adjectif, ici ou là, dans quelques expressions temporelles.

M. Faublée signale que dans les langues austronésiennes, le système des démonstratifs s'est appauvri.

SÉANCE DU SAMEDI 19 JUIN 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Chanet, Elbaz, Laurian-Loffler, Meder, C. Paris, H. Rosén, Sznajder, Vildé-Lot; MM. Bydlowski, Darbord, Drenovac, Faublée, Ferlus, Galand, Hagège, Haudricourt, Kochanowski, Perrot. Rosén, Rousseau, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Tilby, Touratier.

Invités : M^{me} David; M. R. Paris.

Excusés : M^{me} Bader; MM. Gouffé, Lejeune, Veyrenc.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{mes} Veneeta Acson, Iovanna Condax.

Présentations et élections. Sont présentés et élus membres de la Société :

M^{me} François GARDÈS-MADRAY, assistante de grammaire française à l'Université de Montpellier, 4, rue Bastide, 34000 Montpellier (présentée par M^{me} Bader et M. Mignot).

M. Robert LAFONT, professeur de linguistique romane à l'Université de Montpellier, 14, rue Parmentier, 30000 Nîmes (présenté par M^{me} Bader et M. Mignot).

M^{me} Marie-Thérèse VEYRENC, maître de conférences de langue française moderne et contemporaine à l'Université de Reims, 5, avenue de Chastenay, 92290 Châtenay-Malabry (présentée par MM. Faublée et Galand).

SEMINAR FÜR ALLGEMEINE UND INDOGERMANISCHE SPRACHWISSENSCHAFT UNIVERSITÄT KIEL, Olshausentr., 40-60, 23 Kiel (R.F.A.) (présenté par MM. Faublée et Sauvageot).

annonces. M. Haudricourt fait part du décès du linguiste américain Harry Hodge, spécialiste de navaho.

Exposé. M^{me} Catherine PARIS, *Une interprétation « existentielle » de la « construction ergative » de la phrase en tcherkesse.*

Le « verbe » de procès. En tcherkesse, langue du Caucase du NO, un verbe s'actualise, dans un énoncé donné, avec la ou les marque(s) des actants qu'il admet ou qu'il exige, sous un seul et même accent. Une telle « forme verbale » peut fonc-

tionner comme énoncé complet. Les actants peuvent être spécifiés, en dehors de la forme verbale, par des noms marqués différemment; ce sont autant de compléments du prédicat. Une forme verbale (non-factitive) peut contenir jusqu'à trois indices personnels (ou marques des actants); ceux-ci sont disposés dans un ordre syntagmatique (pré-radical) strict. Chaque position indicelle représente un paradigme formellement homogène, la structure d'une forme verbale maximale étant : 1^o position, indices de forme *Cə*; + 2^o position, indices de forme *Ce*; + 3^o position, indices de forme *C*, avec assimilation phonétique à la consonne initiale de la racine; + racine. C'est cette homogénéité formelle qui permet d'attribuer les indices personnels à une position donnée lorsque la forme verbale n'en contient qu'un ou deux. D'après le nombre des indices dans le verbe et leurs positions respectives, le système verbal se scinde en quatre classes verbales principales :

Cl. verbale	1 ^{ère} pos.	2 ^e pos.	3 ^e pos.	Racine	(nb des actants)
A.	<i>Cə</i>			×	mono-personnel
B.	<i>Cə</i>	<i>Ce</i>		×	bi-personnel
<hr/>					
C.	<i>Cə</i>		<i>C+assim.</i>	×	bi-personnel
D.	<i>Cə</i>	<i>Ce</i>	<i>C+assim.</i>	×	tri-personnel

L'interprétation des fonctions respectives des différentes positions indicielles ne tenait pas compte, jusqu'ici, de cette homogénéité formelle qui transcende pourtant tout le système verbal; elle stipule deux constructions différentes, « nominative » (classes A et B) et « ergative » (classes C et D), c'est-à-dire deux classes de verbes intransitifs et deux classes de verbes transitifs (cf. ligne pointillée), où le « sujet » d'un verbe intransitif reçoit le même traitement formel que « l'objet direct » d'un verbe transitif, cette dernière affirmation étant également vraie pour les compléments respectifs extra-verbaux.

Le verbe d'état et le prédicat nominal. La dichotomie « procès »-« état » est une autre particularité de la langue : tout verbe de procès à un autre temps que le présent peut être considéré comme un verbe d'état; tout « substantif » ou « adjectif » peut être prédicat et est alors traité en verbe d'état. Ainsi, le substantif *məlɔ.xə̃e* « berger », en fonction

prédictive, comporte, avant la racine, le paradigme d'une 1^{ère} position indicelle verbale : *sə(1).melə.x^oe(2)* « je(1) suis berger(2) », et se construit comme un verbe de la classe A : *sə(1).k^oa.γ(2)* « je(1) suis allé(2) ».

L'expression de la possession. Certaines dialectes tcherkesses font une différence fondamentale entre une possession inaliénable (parties du corps, termes de parenté) exprimée par un préfixe « court », et une possession aliénable, exprimée par un préfixe « long ». Formellement, et dans leur identité lexicale, les marques de la possession inaliénable correspondent aux indices personnels verbaux de la 3^e position (*C+assimilation*). Le préfixe « long » de la possession aliénable est composé d'un premier préfixe qui correspond aux indices verbaux de la 2^e position et d'un deuxième préfixe qui est à la fois la marque d'une possession aliénable de la 3^e p. du sg. et l'indice verbale de la même personne en 3^e position interne. En fonction prédictive, ces deux expressions de la possession — inaliénable et aliénable — se comportent, la première, comme une forme verbale de la classe C, et la deuxième, comme une forme verbale de la classe D :

Compléments		Prédicat			
		1 ^{ère} pos.	2 ^e pos.	3 ^e pos.	Rac.
C.	1) a.r(1)	Ø(1)		p(2)	śə(3)
					« il(1) est ton(2) frère(3) »
D.	2) a.r(1)	Ø(1)		p(2)	λeγ ^o .γ(3)
					« tu(2) l'(1) as vu(3) »
D.	1) a.y(1) se(2)	sə(2)	r(1)	əy(3)	melə.x ^o e(4)
					« je(2) suis son(3) berger(4) à lui(1) »
2) a.y(1) a.y(2) /se(3)/		sə(3)	r(2)	əy(1)	tə.γ(4)
					« il(1) m'(3) a donné(4) à lui(2) »

La différence entre D.1) et D.2) réside dans l'identité des référents des positions indicelles 2^e et 3^e : en D.2) il s'agit de deux référents personnels différents, tandis qu'en D.1)

le référent de la 3^e position est conçu comme impersonnel. Ainsi, dans l'expression de la possession « inaliénable » il s'agit d'une véritable relation de possession, tandis que l'expression de la possession aliénable est, en réalité, une relation d'attribution, avec une marque indiquant que le possesseur est indéfini ou étranger à la relation elle-même.

Indéfinition des actants. Dans toute construction verbale certains actants peuvent être conçus comme « indéfinis » : leur marque n'apparaît pas alors dans la forme verbale. Partant d'une forme verbale tripersonnelle (classe D), on peut considérer comme « indéfini », successivement,

1) l'actant en 2^e position : on obtiendra alors une forme verbale de la classe C :

	1 ^{ère} pos.	2 ^e pos.	3 ^e pos.	Racine	
D.	Ø(1).	r(2).	əy(3).	⁰a.γ(4)	* il(3) le(1) lui(2) a dit(4)*
C.	Ø(1).	IND	ə(2).	⁰a.γ(3)	* il(2) l'(1)a dit(3)*

2) l'actant en 3^e position : on obtiendra alors une forme verbale de la classe B :

D.	Ø(1)	r(2).	əy(3).	tə.γ(4)	* il(3) le(1) lui(2) a donné(4)*
B.	Ø(1).	ye(2).	IND	tə.γ(3)	* il(1) lui(2) est donné(3)*

3) l'ensemble des deux actants, ce qui produit une forme verbale de la classe A :

D.	Ø(1).	r(2).	əy(3).	tə.γ(4)	* il(3) le(1) lui(2) a donné(4)*
A.	Ø(1).	IND	IND	tə.γe(2)	* il(1) est donné(2)*

Seul, l'actant de la 1^{ère} position échappe à ce procédé d'indéfinition : sa présence est obligatoire.

Interprétation des fonctions. Les structures ainsi dégagées montrent que tout lexème, qu'il soit de sémantisme verbal ou nominal, est susceptible de trois relations fondamentales :

1) Une relation d'« existence », la seule obligatoire (1^{ère} position syntagmatique) ;

2) Une relation de possession (nécessairement « inaliénable »), privilégiée et par sa position (3^e ou pré-radical) immédiate) et par la faculté des indices à s'assimiler phonétiquement à la consonne initiale du radical;

3) Une relation (qui seule peut être répétitive) d'attribution (2^e position syntagmatique).

En ce qui concerne les classes verbales, il n'en existe qu'un seul type, la classe D, à partir de laquelle se forment les autres classes par « indéfinition » des actants des 2^e et 3^e positions.

Conséquences. Toute relation fondamentale prédicative étant avant tout (et obligatoirement) existentielle, des concepts comme « transitivité-intransitivité » ne sont pas opératoires dans la structuration de cette langue. Il n'y a donc pas lieu de parler de « construction ergative » de la phrase.

Bien que l'expression « je le vois » puisse être paraphrasée, sur le modèle de « il est mon frère », comme « il est (dans) ma vue », il ne s'agit pas de revenir à une interprétation « passive » de la structure du tcherkesse, langue qui ne connaît qu'un seul et unique type de construction.

Il ne s'agit pas, non plus, d'un phénomène de « topicalisation », c'est-à-dire de la mise en valeur d'un actant par rapport à un autre : tout au contraire, la langue n'en admet que l'indéfinition.

Restrictions. L'analyse existentielle semble pertinente si l'on fait abstraction des racines, dont certaines se modifient, passant d'une finale consonantique à une finale vocalique ouverte, selon que la forme verbale actualisée dans un énoncé donné est, respectivement, bi- ou mono-personnelle, d'autres racines conservant toujours la même forme.

Deux contraintes agissent donc, à l'heure actuelle, sur le système de la prédication : la première concerne les éléments actanciels préradicaux, cependant que la seconde entraîne dans la sphère des relations « prédicat-actant » l'élément lexical lui-même. Il en résulte une sorte de système « intermédiaire », en situation de tension structurelle; cette tension pourrait faire « basculer » la langue dans un système logico-sémantique différent où le concept de la « transitivité-intransitivité » deviendrait opératoire.

Prennent part à la discussion MM. Hagège, Rosén, Perrot, Kochanowski, Touratier.

M. Hagège note que les faits, fort intéressants rapportés ici, se retrouvent dans de nombreuses langues. Le kalispel, entre autres, établit, comme le tcherkesse, entre agent et possesseur ou entre patient et possédé, une sorte d'homologie, comme peut le suggérer plus ou moins exactement l'équivalence entre ces deux « traductions » approximatives : *tu m'as blessé* ~ *tu me fraternes* (« je suis ton frère »). En ce qui concerne le problème de l'ergatif, il est certes de bonne méthode de ne pas appliquer l'étiquette à tout propos, mais il faut bien souligner que l'identité de traitement, dans toute une partie du lexique, de l'objet du verbe transitif et du sujet de l'intransitif est un trait récurrent des langues dites ergatives, qu'elles possèdent ou non un cas de déclinaison correspondant à ce terme. Le tcherkesse, d'après ce qui est présenté ici, ne semble pas faire exception.

M. Rosén s'interroge sur la justification du terme « racine », employé comme appellation des entités lexématisques exprimant les contenus d'*action*; ces entités n'étant ni discontiguës, ni constituant une base commune à plusieurs morphèmes distincts dont l'un serait nominal, l'autre verbal, elles ne devraient pas être classées comme des « verbes », ce qui introduit encore un facteur qui défavorise l'emploi du terme « ergatif ». La notion de « valence » serait à utiliser afin d'attribuer une valeur « transitive » ou « intransitive » à ces lexèmes, le nombre des positions « prébasiques » effectivement occupées déterminant la « transitivité » (actif) ou « intransitivité » (passif) des contenus de base. En outre, il demande si la langue distingue par des moyens syntagmatiques l'inalienable (tel que « home ») du « possédé » (tel que « house ») ou bien si certaines notions (du genre « inalienable ») comportent un élément personnel obligatoire. La distinction entre l'inalienable et le possédé est-elle formellement comparable à celle qui existe entre un transitif et un intransitif de sens analogue (cpr. « labourer » *bearbeiten* et « labourer » *arbeiten*) ?

M. Perrot fait observer les difficultés que l'on éprouve dans l'identification des catégories. L'arsenal habituel dont dispose le linguiste à cet égard est souvent inadéquat. Il note combien la notion de sujet, par ex., est peu claire.

M. Kochanowski s'interroge sur la différence entre verbes d'état et verbes de procès.

M. Touratier avoue ne pas très bien comprendre pourquoi M^{me} Paris ne veut pas parler de construction ergative à

propos des couples de phrases qui s'opposent au point de vue du sens comme « tu m'as blessé » ~ « je suis blessé » tout en exprimant dans les deux cas le « je » par le même élément grammatical de première position. Une telle particularité diffère profondément de la construction transitive et correspond très exactement à ce qu'on appelle ordinairement une construction ergative, quelle que soit d'ailleurs la façon dont on décrive cette dernière. Il rappelle que M^{me} Tchekhoff, qui s'est intéressée dans sa thèse à la syntaxe de la construction ergative, traduirait littéralement par « il y a blessure, moi concerné » (d'où « tu m'as blessé »). Ce genre de description permettrait même de comprendre pourquoi une phrase signifiant « je suis ton frère » peut présenter la même structure grammaticale qu'une phrase signifiant « tu m'as blessé »; elle correspondrait en effet à « il y a fraternité, moi concerné, de ton fait ».

SÉANCE DU SAMEDI 20 NOVEMBRE 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Cartier, Chanet, de la Fontinelle, Galvagny, Guarisma-Popineau, Loffler-Laurian, Macorigh, M.-A. Martin, da Matta Machado, Mazaudon, Meder, Paris, Platiel, Szurek-Wisti, Tchekhoff, M.-T. Veyrenc; MM. Arom, R. Bernard, Coyaud, Darbord, Drenovac, Faublée, Ferlus, Galand, Gsell, Hagège, Haudricourt, Humbert, Kochanowski, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Millet, Pognan, Rivierre, Rousseau, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Touratier, Tukia, J. Veyrenc.

Invités : M^{mes} Faublée, Galazzi, Magne, Scherer; MM. Anan, Aslanoff, Beci, Joukovsky, Michailovski, Nakamura, Mar-kiewicz.

Excusés : M^{me} Bader; MM. D. Cohen, Gouffé, Perrot.

Election de la Commission des finances. Sont élus membres de la Commission des finances en vue de l'examen des comptes de l'année écoulée MM. Haudricourt, Lazard, L'Hermitte.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Bernard JACQUINOT, Maître-assistant de grammaire et philologie classiques à l'U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de l'Université de Saint-Étienne, 10, rue Watteau, 42100 Saint-Étienne (présenté par MM. Haudry et Perrot).

M. Henri Y. B. TONNET, agrégé de Lettres classiques, Maître-assistant de grec à l'Université de Paris X (Nanterre), 7, rue Pierre-Villey, 75007 Paris (présenté par MM. Lejeune et Tarabout).

annonces. M. Lejeune fait part du décès de M. Benveniste, Secrétaire honoraire de la Société :

« La Société a perdu Émile Benveniste. Né le 27 mai 1902, il est mort le 3 octobre 1976, après presque sept ans d'une cruelle maladie. Aux obsèques, célébrées dans la plus stricte intimité, plusieurs de nous ont pu être présents : André Haudricourt, Gilbert Lazard, Armand Minard, Djafar Moïnfar, Georges Redard et moi-même. Je vous demande de vous lever avec moi et d'observer quelques moments de silence en pensant à lui... »

Le 28 février 1920 (il n'avait pas encore dix-huit ans), Émile Benveniste est élu membre de la Société avec les parrainages d'A. Meillet et J. Vendryes. Il est alors en train de préparer en Faculté son Diplôme d'Études Supérieures; et, à la Quatrième Section, il suit, pour la deuxième année déjà, les enseignements de grammaire comparée; c'est en 1920 que Meillet écrit, dans le rapport qui figure dans l'Annuaire de l'École : « On doit signaler M. Benveniste comme une recrue précieuse pour la linguistique. »

A vingt ans, en 1922, il va être agrégé; à vingt-cinq ans, en 1927, directeur d'études à la Quatrième Section; à trente-cinq ans, en 1937, professeur au Collège de France. Dans ces deux chaires, c'est à Meillet qu'il succède.

Ici même, en 1936, c'est Joseph Vendryes qui reprend des mains de Meillet le secrétariat de la Société, mais il demande aussitôt à Émile Benveniste d'être Secrétaire-adjoint. Après la guerre, quand Vendryes prend sa retraite, c'est pratiquement Émile Benveniste, secrétaire-adjoint, qui dirige la Société; il en devient officiellement secrétaire en 1959. Il est, en cent ans, le quatrième de nos secrétaires, après Bréal,

Meillet et Vendryes : c'est à lui que revient en 1966 de présider la commémoration de notre centenaire.

Cet homme qui fuyait, au même titre que les honneurs, les charges dévoreuses de temps avait fait une exception pour la Société : il l'a animée pendant presque un quart de siècle.

Au *Bulletin* il a donné (encore y a-t-il eu le silence forcé des années de l'occupation) plus de soixante articles, le premier en 1922 (*Les futurs et subjonctifs sigmatiques du latin archaïque*), le dernier en 1968 (*Le système phonologique de l'iranien ancien*). A notre *Collection* il avait donné en 1931 sa révision de la *Grammaire du vieux-perse* de Meillet, en 1959 ses *Études sur la langue ossète*. Et il ne faut pas oublier les recensions dont il se chargeait dans nos fascicules de comptes rendus, souvent décisives, dans un sens ou dans l'autre, pour l'avenir des ouvrages qu'il jugeait.

Rigoureusement assidu à nos séances, il nous a, plus d'une fois, donné la primeur de ses plus importantes recherches (pour la dernière fois, le 20 janvier 1962, à propos des pronoms personnels). Il suivait avec une extrême attention les communications de nos confrères ; les observations qu'il présentait ensuite savaient toujours aller droit à l'essentiel ; s'il arrivait parfois que sa critique fût sévère, elle restait toujours d'une parfaite courtoisie.

Vous vous souvenez que, l'an dernier, a paru dans notre *Collection* un gros volume d'*Hommages à Émile Benveniste*. Les membres du Bureau avaient été le lui remettre, sur son lit de malade ; et il en avait manifesté une joie très vive. En tête du volume, Djafar Moïnfar a rédigé une bibliographie, qui tient quarante-cinq pages. À cette œuvre hors du commun à l'originalité de la pensée de Benveniste, à la place qu'il tient dans la linguistique de notre siècle, un ample article sera comme il se doit, consacré dans le volume 1977 du *Bulletin*.

Ce que j'ai seulement voulu évoquer aujourd'hui, c'est Émile Benveniste parmi nous. Et mes yeux se reportent dans cette salle Gaston-Paris, à la place que toujours il occupait à nos samedis, au bout de la table de la travée centrale, près du tableau noir. Je crois l'y voir encore. Je crois l'entendre encore, dans le silence qui se faisait aussitôt, s'éclaircir la voix de deux petites toux sèches, et commencer à nous parler... ».

M. Millet rendant hommage à la mémoire d'É. Decaux s'exprime en ces termes :

« Notre confrère Étienne Decaux nous a quittés dans les tout premiers jours d'août, après un long séjour en clinique à Nancy. J'ai accepté sans me faire prier la tâche douloureuse qui m'incombe aujourd'hui : je connaissais bien Decaux, de longue date, et nous avons toujours sympathisé. Il fut mon condisciple aussitôt après la guerre aux leçons d'André Mazon, et un peu plus tard, dans les années 50 à l'École des Hautes études sous la direction d'André Vaillant, puis nous sommes devenus collègues, dans des spécialités géographiquement voisines, à l'École des Langues orientales, enfin confrères ici même. Un peu plus jeune que moi, Decaux m'a suivi de très peu dans la conquête du dernier grade universitaire, celui de Docteur (il soutint sa thèse le 21 mai 1955). A tous ces titres-là et à bien d'autres encore, je crois être en mesure de faire l'éloge de ce savant beaucoup trop tôt disparu.

Des confrères plus anciens que moi dans la Société seront mieux qualifiés que moi pour évoquer le rôle que joua ici Étienne Decaux, élu membre le 5 mai 1951, président en 1970. En tant que secrétaire général de l'Institut d'études slaves, je ne saurais passer sous silence ses fonctions de secrétaire dudit Institut, de février 1955 à juin 1961 (c'est la fonction qu'exerce actuellement M. Aslanoff), rôle ingrat de coordinateur des activités quotidiennes de la maison.

J'évoquerai principalement la carrière scientifique, et tout d'abord un aspect de cette carrière qui reflète parfaitement un des traits dominants du caractère de Decaux : la générosité. Et Decaux m'en voudrait certainement de traiter en mineures les études qu'il n'a jamais cessé de consacrer à la question de l'adaptation du Braille à la transcription pour les aveugles des langues qu'il connaissait. Il y apporta beaucoup de compétence et je serais heureux, pour ma part, qu'une personne qualifiée pût dire, mieux que je ne saurais le faire, la mesure exacte des services rendus à la science et aux aveugles par Étienne Decaux, mais une thèse complémentaire de 156 pages, une quarantaine de pages d'articles et plusieurs conférences qui, toutes, traitent de cette question montrent à l'évidence que la carrière, somme toute assez brève, d'Étienne Decaux est traversée par ce souci constant de donner aux aveugles des pays slaves le moyen d'accéder à la lecture. J'ajoute que Decaux fut copiste de

textes grecs à la Bibliothèque Braille de l'association Valentin Haüy de 1953 à 1955, conseiller technique pour les écritures inhabituelles du bureau de copie de cette même bibliothèque de 1954 à 1967, qu'il organisa dès sa nomination à Nancy en 1974 un Groupe de recherches et d'applications techniques et informationnelles pour les aveugles au sein de son université, qu'il collaborait régulièrement aux éditions pour aveugles polonais et était membre de diverses commissions internationales qui s'occupent de ce même problème.

Cette constante de l'œuvre scientifique et humaine d'Étienne Decaux le conduisait tout naturellement à étudier les problèmes touchant l'écriture en général. Les linguistes, plus encore depuis le développement qu'ont pris les études synchroniques, ont eu tendance, fort légitimement d'ailleurs, à s'intéresser par priorité aux codes oraux. Decaux s'est montré, dans plusieurs de ses travaux, un phonologue averti, mais son goût pour l'étude des écritures nous a valu des publications intéressantes touchant ce domaine particulier : je note par exemple « *La représentation latine de quelques lettres du vieux slave et des phonèmes slaves-communs correspondants* » (1963), « *Du rapprochement des écritures slaves* » (1968).

Ses activités de pédagogue, pour lesquelles il se dépensait sans compter, le conduisaient forcément à approfondir tous les secteurs de la grammaire polonaise, ainsi qu'en témoigne sa *Petite grammaire polonaise*, texte polycopié de quelques centaines de pages. Si sa thèse de doctorat ès lettres (*Morphologie des encliliques polonais*) touche de près au domaine syntaxique et à des problèmes d'ordre des mots, je constate que la plupart de ses articles et communications, mises à part ses études sur l'écriture, portent sur la morphologie du polonais et du sorabe. Car Decaux s'était intéressé dès le début de sa carrière à des domaines voisins ou connexes du sien propre. Il avait une bonne connaissance du slovaque et s'était fait l'apôtre français des Sorabes et de leur petite enclave linguistique en plein milieu germanique. Il rendait compte régulièrement dans la Revue des études slaves de tout ce qui paraissait dans le double domaine du haut et du bas sorabe. Cette défense d'une culture opprimée reflète encore un trait extrêmement typique de notre confrère disparu. Ajoutons, pour compléter le profil du linguiste méticuleux que fut Decaux, que, venu sur le tard, relativement, à un

point de vue de synchroniste, qu'il ne pouvait avoir hérité de ses maîtres Mazon et Vaillant, il n'abandonna jamais tout à fait les recherches historiques.

Il faut parler encore du dernier venu parmi ses sujets de recherche : la lexicographie. Il s'était attelé depuis les toutes dernières années, dans le cadre du Laboratoire de slavistique du C.N.R.S., puis de l'université de Nancy, à la tâche suivante : son ambition était tout d'abord de donner une liste *a tergo* des 50.000 entrées du dictionnaire académique polonais dont Doroszewski, notre regretté confrère, était le rédacteur en chef. Les travailleurs polonais de l'Académie le devancèrent avec leur index *a tergo* paru pour le dernier Congrès des slavistes. Mais Decaux ne se tint pas pour battu. Très tôt dans sa recherche, que j'ai suivie d'assez près pendant un temps, il avait ambitionné aussi de fournir des données morphologiques, d'autres part d'ajouter au corpus de Doroszewski, celui de Westfal, qui lui apportait 6 000 noms propres. Decaux travaillait pour tout cela sur ordinateur et caressait l'espérance d'aboutir à une banque de données morphologiques qui promettait d'être extrêmement précieuse. Je crois savoir qu'un index comprenant, dans cet esprit, un lexique fondamental, était prêt au moment de sa mort et que l'on s'intéresse beaucoup, à Cracovie, à cet aspect du travail de Decaux.

La maladie frappait déjà à sa porte. Depuis le mois de mai de cette année, Decaux souffrait beaucoup physiquement. Mais c'est là encore un trait de son caractère : dès qu'il sut que ses jours étaient comptés, il commença à manifester dans son entourage le regret qu'il avait de ne pouvoir mener à bien son œuvre lexicographique. Je l'ai encore rencontré en juin à l'Institut d'études slaves, où il assistait à une réunion du conseil de notre laboratoire et, à moi en tout cas, il n'a parlé que de ses travaux. J'ai appris depuis quelles étaient déjà ses craintes et ses souffrances.

Il est d'usage en ces lieux d'évoquer surtout le savant. Il m'est pourtant impossible de rendre hommage à Decaux sans dire combien son courage et son dévouement éclataient quand il le fallait. Tous ceux qui l'ont connu de près à certaines heures qu'a vécues l'Université française le savent bien. D'autre part, la droiture foncière de son caractère faisait de lui un savant des plus scrupuleux, parfois trop pointilleux peut-être. Le vide qu'il laisse, ici comme dans tous les milieux

universitaires qu'il était appelé à fréquenter, sera d'autant plus sensible que Decaux n'était pas seulement un savant de cabinet, mais un homme très présent, un intervenant toujours très actif, dont nous nous souviendrons avec émotion. »

M. Coyaud exprime le regret que cause la nouvelle du décès, survenu à Tokyo, au moins d'août 1976, de notre Confrère Hubert Maes, professeur de japonais à l'Université de Paris VII. Il retrace sa carrière scientifique, si prématurément interrompue, rappelle, entre autres, qu'il est le fondateur des *Travaux du Groupe des linguistes japonisants* de l'Université de Paris VII dont le volume III doit prochainement paraître. Sa disparition laisse un grand vide dans un domaine où les spécialistes français sont peu nombreux.

L'Administrateur informe les membres de la Société de la tenue — d'une part du *II^e Colloque de Linguistique Russe*, à Paris organisé conjointement par l'Institut National d'Études Slaves, le Laboratoire de Slavistique du C.N.R.S., les U.E.R. de russe des Universités de Paris IV, Paris VIII, Paris III (I.N.L.C.O.), Paris X, fin avril 1977, sur le thème « Débats sur les apports de la linguistique moderne à la description du russe et à son enseignement »; — d'autre part du *V^e Congrès International de Linguistique Appliquée*, à Montréal (21-26 août 1978).

Exposé : M. René GSELL, *Principe d'une typologie tonale (étude typologique des langues à tons)*.

Une étude typologique ne doit retenir que les traits communs, à un ensemble de systèmes linguistiques, c'est-à-dire les aspects les plus généraux et les plus abstraits du système de chaque langue considérée. Lorsqu'on veut établir une typologie tonale (c'est-à-dire un classement typologique des langues à tons), la tâche est rendue malaisée par la difficulté qu'il y a dans la pratique à définir ce qu'est une « langue à tons ». La définition retenue ici est proche de celle d'A. Martinet, de Mannessy et de Welmers : « langues dans lesquelles des différences mélodiques assument des fonctions distinctives à un niveau inférieur à celui de l'énoncé ». Les traits « tonals » y sont essentiellement oppositionnels tout comme les traits segmentaux, mais non nécessairement parallèles à ces derniers. Les langues de ce type sont nom-

breuses et forment des aires plus ou moins continues : Asie orientale, aires océaniennes, aires amérindiennes, aires africaines, aires européennes (aire baltique et germanique, aire slave du Sud). Selon les fonctions assumées par les oppositions tonales dans la constitution des signifiants on peut distinguer :

1. Langues à oppositions tonales généralisées : chaque syllabe (ou éventuellement chaque more) porte une marque tonale. (Ex. : Pékinois, Cantonais, Amoy, Thai, Igbo, Ngbaka, etc.).

2. Langues à oppositions tonales restreintes, mais indépendantes de l'accent : Seules certaines syllabes (ou mores) portent des marques tonales distinctives, les syllabes (ou mores) laissées « libres » suivent des règles d'« harmonie tonale ». (Ex. : Bambara et diverses langues bantoues : Kuyu, Sukuma, Tetela).

3. Langues à oppositions tonales limitées à la position accentuée (langues « polytoniques » ou à plusieurs types d'accent) : ex. : langues scandinaves, lithuanien, letton, dialectes germaniques « rhénans, slovène ».

A ces trois types s'opposent *les langues non-tonales* :

1. Langues à contraintes tonales régies par les déplacements de l'accent (pitch accent languages). Ex. : japonais, tahitien, safwa, Kinga, serbo-croate, stokavien (d'après les analyses de Garde et de Mac Cowley).

2. Langues libres de toute contrainte tonale : français, anglais, etc.

La démarche à suivre dans l'établissement d'un classement typologique des faits de tons semble comporter les étapes suivantes :

A. Inventaire des traits « tonals » distinctifs et établissement de leur système général. Le classement de Pike reposant sur la distinction « phonétique » entre tons ponctuels et tons modulés a été critiqué et rejeté par Vorhoeve, Maddieson, Woo, Halle, qui estiment que les contours appartiennent à la structure de surface et peuvent s'analyser en succession de mores ponctuelles. Analyse souvent plus adéquate pour rendre compte des « modifications » et des neutralisations tonales. Plus importante est la définition du nombre maximal des niveaux, susceptibles d'expliquer les anciennes bipartitions et tripartitions des systèmes (Haudricourt).

B. Définition de l'unité « intonable » : généralement syllabe ou fraction de syllabe (*more*). Les structures syllabiques seules rendent compte des restrictions de distribution, des relations entre tons et types consonantiques (cf. Hyman, Hombert) et des transphonologisations (A. Haudricourt, Matisoff).

C. Définition dans chaque cas de l'unité de signifié dégagé par les oppositions des tonèmes de base. C'est tantôt le « monème », tantôt une combinaison monématique « synthème » ou « mot ».

1) Monème (ou morphème)

a) Langues « monosyllabiques » où le monème a un signifiant pratiquement identique à la syllabe.

b) Langues polysyllabiques : où le signifiant du monème recouvre plusieurs syllabes phonologiques.

c) Cas particulier des « tons flottants » et des morphèmes de ton.

2) Combinaison de monèmes ou « synthème (éventuellement syntagmes) : établissement des schèmes « tonals » existants et cas particulier des « tons de mot ».

D. En plus des « tonèmes de base » une typologie doit contenir, les règles tonales nécessaires à la description des différents systèmes. Vorhoeve propose un classement de ces règles en règles « morphonologiques », « règles phonétiques » et « règles intonatives », Shuh et Hyman distinguent des « règles diachroniques » (en réalité des universaux phonétiques et phonologiques) et des « règles synchroniques » (spécifiques à un système donné). On tentera ici un essai de systématisation des règles phonétiques et phonologiques d'une part et de règles morphosyntaxiques de l'autre.

Particulièrement importants sont les rapports entre les niveaux C et D qui ont entre eux des relations de pré-suppositions (cf. travaux de Hyman, Hombert, Leben).

En conclusion on essaiera de caractériser un certain nombre de langues en fonction des critères précédents.

Prennent part à la discussion M^{11e} Meder, Mazaudon, MM. Kochanowski, Hagège, M^{me} Cartier.

M^{11e} Meder fait observer que, d'après Paul Garde, l'opposition *ton descendant/ton montant* en serbo-croate štokavien s'interprète phonologiquement comme la réalisation d'une

différence d'emplacement de l'accent. Autrement dit une syllabe à mélodie descendante est porteuse d'accent. Par contre une syllabe douée de mélodie montante signalise que la syllabe suivante est porteuse d'accent. C'est dire que deux dissyllabes se différencient par ton descendant/ton montant s'opposent effectivement par l'emplacement de l'accent (Celui-ci frappe le début du mot lorsque la mélodie est descendante et la fin lorsque la mélodie est montante). Or, un mot dissyllabique, pas plus qu'un mot polysyllabique, ne peut être accentué sur la syllabe finale. Malgré la commodité, pour l'analyse morphologique, qu'offre une telle interprétation, elle ne paraît pas répondre à la réalité du fonctionnement du système prosodique en question. D'après Pavle Ivić, la fonction distinctive des faits prosodiques, dans les parlars štokaviens, est assurée par la place de l'accent, par la quantité vocalique et par l'opposition tonale. L'auteur reconnaît néanmoins que la distribution du dernier procédé est plus restreinte que celle des deux précédents. En reliant l'interprétation selon Ivić à l'étude typologique qui vient d'être proposée, il semble que le système du serbo-croate štokavien trouve sa place dans la catégorie 3, « langues à oppositions tonales limitées à la position accentuée ». M. Gsell admet que plusieurs interprétations des « accents » du serbo-croate štokavien sont possibles; la tradition linguistique yougoslave y voit des tons combinés avec l'accent.

M^{me} Mazaudon fait remarquer que la définition « un ton sur chaque syllabe » est artificielle. En outre, elle note que, pour des raisons historiques, dans des langues à oppositions tonales indépendantes de l'accent il est fréquemment relevé des phénomènes tonaux aux limites du mot (initiale et finale). Il faudrait faire entrer dans la deuxième des catégories de M. Gsell, à titre de sous-groupe, les langues à tons de mot comme le tamang qu'elle a décrit, et en règle générale les langues du Népal, mais aussi bien d'autres langues non reconnues comme langues à tons de mot en raison d'*a priori* théoriques.

M. Kochanowski signale l'existence de tons en letton.

Selon M. Hagège, l'interprétation qui vient d'être donnée du système tonal du chinois (pékinois) fait appel au niveau profond. Pour lui le pékinois a 4 tons. M. Gsell précise qu'il reconnaît bien 4 tons, mais que ces 4 tons ne supposent que deux niveaux (haut et bas) phonologiquement pertinents, ce qu'admettent de nombreux sinisants.

M^{me} Cartier rappelle que selon la théorie de notre Confrère Rygaloff le pékinois associe tons et quantité vocalique. Le quatrième ton est relevé sur voyelles brèves, les trois autres affectent les voyelles longues.

SÉANCE DU SAMEDI 18 DÉCEMBRE 1976

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Bernot, Cartier, de la Fontinelle, Galvagny, Laurian-Loffler, M.-A. Martin, Meder, F. Rivierre, Tchekhoff, Vildé-Lot; MM. Banniard, Boyer, Charachidze, Condominas, Desclés, Faublée, Ferlus, Galand, Gauthier, Gentilhomme, Gouffé, Gsell, Hagège, Haudricourt, Kassai, Kochanowski, Lampach, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, M. Masson, Perrot, Rygaloff, Sephiha, Sindou, Taube, Touratier, Tubiana, Veyrenc.

Invités : M^{mes} Gaudin, Kurkjian, Revel-McDonald; M. Chauvet.

Excusés : MM. Dez, Martinet, S. Sauvageot.

Élections : Sont élus membres de la Société : M. Bernard Jacquinet, M. Henri Y. B. Tonnet.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Henri COTTEZ, maître-assistant de linguistique française à la Sorbonne Nouvelle (Paris III), 23, quai Le-Gallo, 92100 Boulogne-Billancourt (présenté par M^{me} Bader et M. Wagner);

M. James MATISOFF, assistant au Département de Linguistique de l'Université de Californie, Berkeley, CA. 94720 (U.S.A.); adresse actuelle : 91 Oi-cho, Tanaka, Sakyo-ku, Kyoto 606 (Japon) (présenté par MM. Ferlus et Haudricourt).

M^{me} Nicole REVEL-MCDONALD, attachée de recherche au C.N.R.S. (CEDRASEMI, 6, rue de Tournon, 75006 Paris), 2, avenue Villemain, 75014 Paris (présentée par MM. Condominas et Haudricourt).

Annonce : La Société est informée du décès du R. P. Hubert, dont la personnalité est évoquée par M. Lejeune, qui rappelle les travaux auxquels il se consacrait, principalement recherches sur la prosodie et les marques graphiques de la prosodie dans la tradition du latin médiéval et du latin d'église. Le P. Hubert, qui suivait toujours avec intérêt les séances de la Société, y avait exposé certains résultats de ces recherches.

Assemblée générale

Rapport financier concernant l'exercice 1976. Au nom de la Commission des finances, M. Haudricourt donne lecture du rapport (comptes arrêtés au 30 novembre 1976).

Après avoir pris connaissance des comptes présentés par le Trésorier, la Commission des finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1976 selon les plans suivants :

RECETTES

1.1.	Vente des publications.....	60 216,89
1.2.	Cotisations.....	59 470,15
1.3.	Souscriptions aux Mélanges BENVENISTE.....	260,00
1.4.	Droits versés par la Maison DAWSON.....	2 652,60
1.5.	Subvention du CNRS.....	16 000,00
1.6.	Intérêts versés par la CASDEN.....	9 278,22
1.7.	Coupons.....	55,00
1.8.	Bénéfice sur titres.....	14,30
	Total.....	147 947,16

DÉPENSES

2.1.	Facture Bontemps (BSL).....	115 205,33
2.2.	Frais divers réglés par KLINCKSIECK.....	3 174,44
2.3.	Facture SERVANT-CROUZET.....	806,41
2.4.	Facture DAWSON-FRANCE n° C 51 251.....	306,00
2.5.	SOFIAC-PARIS n° 22264.....	401,78
2.6.	Facture MASTER n° 22125.....	240,00
2.7.	Facture KLINCKSIECK n° 15400.....	33,99
2.8.	Versement à PEETERS.....	15 000,00
2.9.	Frais de secrétariat.....	1 750,00
2.10.	Frais de fonctions.....	3 000,00
2.11.	Frais de séances.....	210,00
2.12.	Dépenses d'administration et de trésorerie.....	3 400,00
2.13.	Taxes et droits de garde.....	31,96
2.14.	Remboursement à KLINCKSIECK des trop-perçus sur les comptes de 1973/1974 et 1974/1975.....	5 775,84
	Total.....	149 335,75

<i>Il apparaît donc un déficit de:</i>	149 335,75
	<u>—147 947,16</u>
	1 388,59

La balance des comptes s'établit ainsi:

Disponible de 1975.....	26 264,98
Dépôts et titres au 30.XI.1975.....	155 486,92
Déficit à la balance de 1976.....	<u>— 1 388,59</u>
Avoir total.....	180 363,31

Cet avoir est représenté par:

Espèces.....	420,00
Compte chèques postaux.....	5 357,86
Compte bancaire (Société Générale).....	9 806,01
Titres (Société Générale).....	671,77
Part nominale à la CASDEN.....	50,00
Dépôts et intérêts à la CASDEN.....	<u>164 057,67</u>
Avoir total.....	180 363,31

Les dépenses auxquelles la Société devra faire face dans un proche avenir sont les suivantes :

- 1) Paiement de la facture du prochain BSL (t. LXXI) ; —
- 2) Règlement du reliquat d'une dette à l'imprimerie PEETERS (volume n° 69 de la Collection linguistique) ; —
- 3) Impression d'un nouveau titre de la Collection linguistique (n° 70) ; —
- 4) Dans la mesure du crédit disponible, reproduction du volume 38 de la même Collection linguistique.

L'augmentation constante des frais d'imprimerie pèse lourdement sur nos finances : le prix de la feuille, qui était en 1974 de 1477, 60 F et en 1975 de 1575, 10 F, atteint maintenant 1763, 40 F (tarif pratiqué par l'imprimeur de notre Bulletin), et on doit malheureusement s'attendre à une nouvelle augmentation en 1977. Or la cotisation est restée inchangée ces deux dernières années.

Pour 1977, et vu les circonstances, le Bureau se voit contraint de proposer une majoration du montant de la cotisation annuelle, qui passerait à 125,00 F pour les membres individuels et à 250,00 F pour les collectivités.

Les Membres de la Commission des Finances

Signé :

MM. A. Haudricourt, G. Lazard, R. L'Hermitte.

Le Secrétaire, M. Lejeune, exprime la reconnaissance de la Société à son Trésorier, M. Veyrenc, qui s'acquitte de ses fonctions avec beaucoup de dévouement et d'efficacité dans des circonstances difficiles.

M. Veyrenc résume les conclusions auxquelles il a été

conduit, et M. Lejeune souligne la gravité de la situation et la nécessité de mesures, même pénibles, permettant de l'assainir : on ne peut admettre plus longtemps que les cotisations paient à peine la moitié des frais d'impression du *Bulletin*. Ces frais doivent être couverts en totalité, la Société devant par ailleurs poursuivre son programme de publications (Collection linguistique). Le relèvement des cotisations s'impose.

Le rapport financier, et les conclusions qui en découlent, sont adoptés à l'unanimité moins une abstention.

Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1977.

L'Assemblée générale adopte à l'unanimité des membres présents (42 bulletins) les propositions du Bureau sortant, qui comportent l'adjonction d'un Bibliothécaire-adjoint, les charges assumées par la Bibliothécaire étant devenues trop lourdes.

Le Bureau et le Comité de publication sont ainsi constitués en 1977 :

Bureau : Président : M. L. Galand.

1^{er} Vice-Président : M. R. Sindou.

2^e Vice-Président : M. C. Gouffé.

Secrétaire : M. M. Lejeune.

Secrétaire-adjoint : M. J. Perrot.

Administrateur : M. S. Sauvageot.

Bibliothécaire : M^{me} F. Bader.

Bibliothécaire-adjoint : M. C. de Lamberterie.

Trésorier : M. J. Veyrenc.

Comité de Publication : MM. D. Cohen, C. Hagège, A.-G. Haudricourt, G. Lazard, J.-L. Perpillou, A. Rygaloff, A. Vaillant, L. Wagner.

Calendrier des séances pour 1977.

Les séances de 1977 auront lieu aux dates suivantes : 15 janvier, 12 février, 19 mars, 23 avril, 21 mai, 11 juin, 19 novembre, 17 décembre.

Représentation des linguistes français à l'Assemblée générale du Comité International Permanent des Linguistes.

M. Lejeune informe l'Assemblée générale qu'il a fait connaître au Bureau de la Société, à qui il appartient de désigner le représentant de la France à l'Assemblée générale du C.I.P.L., son désir d'être déchargé de cette mission; le Bureau a désigné pour lui succéder M. J. Perrot, Secrétaire-adjoint de la Société.

Séance ordinaire

Exposé. M. A.-G. HAUDRICOURT, *La place de la linguistique dans les sciences des systèmes et la nécessité d'améliorer sa taxonomie.*

Les ressemblances des arbres généalogiques des langues et de la géographie linguistique avec les arbres généalogiques des êtres vivants et avec la géographie botanique et zoologique, provient de quelques traits communs, chaque individu est engendré par d'autres individus, mais entre les générations il y a une période de croissance à partir de zéro et l'imitation imparfaite aboutit à une évolution à l'échelle du temps qui engendre une diversification dans l'espace et le temps.

Par contre la richesse de nomenclature des taxons en biologie : embranchement, classes, ordres, familles, tribus, genres, espèces, variétés, etc. contraste avec la pauvreté en linguistique où les langues ne se groupent qu'en familles. En anglais la langue est plus riche : on distingue phylum, branch, ... Enfin aux règles de nomenclature pour la dénomination des êtres vivants correspond l'arbitraire pour les langues, faute d'entente.

Prennent part à la discussion MM. Sephiha, Perrot, Lejeune, Faublée, Gouffé, Lazard, Hagège, Kochanowski, Gauthier, Masson, L'Hermitte, Tubiana.

M. Sephiha craint qu'il ne soit dangereux de pousser la comparaison trop loin, en raisonnant comme s'il y avait chez l'homme des gènes de la parole, qui seraient des gènes diffus. M. Perrot pose le problème du rapport entre classification généalogique et classification typologique, ayant le sentiment

que l'application aux langues d'une taxonomie inspirée de la classification des êtres vivants fournirait plutôt une typologie qu'une généalogie, alors que M. Haudricourt a invoqué pour la linguistique des notions de grammaire comparée. M. Lejeune intervient pour tenter de caractériser la démarche classificatrice de Linné et des naturalistes dans ses aspects génétiques, ce qui amène M. Haudricourt à distinguer deux classifications, l'une *a priori*, l'autre *a posteriori*, et à préciser les positions de Linné, qui a fait une classification *a priori*, d'Adanson, dont les préoccupations statistiques rappellent les travaux de Swadesh en linguistique, et de Jussieu, qui a cherché à subordonner les caractères les un aux autres; en linguistique, il est commode d'opposer typologie et généalogie, mais une bonne typologie donne un classement généalogique là où on ne peut pas pratiquer la grammaire comparée classique.

M. Gouffé considère comme un sujet très sérieux et très vaste le problème des rapports entre linguistique et sciences naturelles; il évoque F. de Saussure fils d'entomologiste, mais, envisageant la possibilité d'une influence exercée par cette origine, il signale l'idée malheureuse, contenue dans le *Cours* (4^e éd. p. 148) d'une éventuelle comparaison entre la diversité des phrases et la diversité des individus d'une même espèce. Il attire l'attention sur la terminologie rigoureuse de la biologie, pour laquelle la systématique doit être employée en synchronie, la taxinomie en diachronie — deux points de vue clairement distingués notamment par Jeannel. M. Lazard évoque lui aussi l'apport méthodologique de la biologie, apport dont M. Haudricourt confirme l'importance, pour la conception de la relation entre classification typologique et classification génétique.

Pour M. Hagège, la situation des noms de langues n'est pas la même que celle des noms de plantes par exemple, du fait que les noms de langues concernent des groupes humains et ne peuvent donc être manipulés innocemment, idée qu'il illustre par l'exemple de la distinction tchadique/tchadien. Il faut bien en outre tenir compte, observe M. Kochanowski, du poids des dénominations acquises pour les langues.

Selon M. Gauthier, l'évolution des langues fait apparaître un passage de certains modes de fonctionnement à d'autres, mais avec un nombre restreint de possibilités, ce qui n'est pas le cas des plantes. M. Masson met en cause les entités

linguistiques : il y a des faisceaux d'isoglosses plutôt que des entités clairement isolables et nommables. M. L'Hermitte juge difficile de définir une langue en se fondant sur un nombre limité de critères, ce qui supposerait un isomorphisme bien peu évident ; mais quelques traits suffisent, selon M. Maydricourt, pour qu'on puisse parler d'une espèce, même si on ne peut la définir.

Pour M. Tubiana, si la méthode de la botanique n'est sans doute pas applicable à un objet différent, il est du moins stimulant de réfléchir sur une méthode qui a été efficace, en ayant conscience des risques que comporte la transposition. Les innovations terminologiques qui ont été proposées en ethnologie ont suscité des difficultés nouvelles. Au colloque sur le couchitique tenu à Paris en 1975, il y a eu un débat sur le système de références à utiliser, et lui-même a fait des propositions, mais il est certain qu'on reste toujours très au-dessous de la taxonomie. La science des systèmes reste, observe M. Gouffé, quelque chose de flou ; en linguistique ce sont les oppositions entre unités qui comptent, mais le biologiste part, lui, d'une analyse fine de la substance.

ÉMILE BENVENISTE
(1902-1976)
L'HOMME ET L'ŒUVRE

par Georges REDARD

[Ce nécrologie, annoncé à la séance du 20 novembre 1976, a pris, à mesure de sa rédaction, un développement bien plus considérable, qu'il n'avait été d'abord prévu. Le Bureau de la Société en est heureux pour la mémoire d'Émile Benveniste ; mais il s'est trouvé dans l'impossibilité d'intégrer ce travail dans le présent tome du *Bulletin*. Aussi, d'accord avec l'auteur, a-t-il décidé de le publier à part, dans une brochure qui fera partie de la *Collection linguistique*, et qui paraîtra au début de 1978.]

N.D.L.R.

ORDRE LINÉAIRE ET DÉPENDANCE SYNTAXIQUE : CONTRIBUTION A UNE TYPOLOGIE

SOMMAIRE. — *De nombreux auteurs (notamment Bally, Tesnière, Greenberg) ont cherché à établir une relation entre l'ordre de succession des éléments signifiants (mots dans la phrase, morphèmes dans le mot) et leurs rapports syntaxiques : on distingue ainsi ordre centripète et centrifuge (Tesnière).*

Cette démarche suppose une définition universelle de la dépendance syntaxique : on admettra que dans un syntagme binaire le terme régissant est celui qui contient l'information sur les rapports de l'ensemble du syntagme avec ce qui lui est extérieur.

A partir de là on peut déterminer dans chaque syntagme quel est le terme régissant et le subordonné, aussi bien dans la phrase (adjectif subordonné à nom, sujet subordonné à prédicat, etc.) que dans le mot (thème subordonné à affixe flexionnel, racine subordonnée à affixe translatif, etc.), et définir chaque ordre rencontré comme centripète ou centrifuge.

On peut ensuite pour chaque langue définir un ordre de référence, centripète ou centrifuge, et une série de règles transformationnelles (d'inversion, de fixation, de déplacement) rendant compte du passage de l'ordre de référence à l'ordre effectivement attesté. De là découlent aussi d'importantes conclusions typologiques.

A quelques années de distance sont parus deux importants travaux proposant l'un et l'autre une typologie des langues fondée sur l'ordre de succession des éléments signifiants, et plus précisément sur la relation entre cet ordre et les rapports syntaxiques. Il s'agit, en 1959, du livre posthume de L. Tesnière *Éléments de syntaxe structurale*¹ et, en 1964, de l'article de J. Greenberg « Some universals of grammar with

1. L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck 1959.
Voir notamment p. 32-33 et carte en fin de volume.

particular reference to the order of meaningful elements »². Bien que procédant de démarches très différentes, ces deux ouvrages se recoupent largement dans leurs conclusions, mais, chose étrange, le second de ces auteurs, Greenberg, ne semble pas avoir eu connaissance des travaux du premier³ et jamais, à notre connaissance, leurs résultats n'ont été rapprochés.

Le but de cet article est de s'appuyer sur les résultats convergents de ces deux ouvrages pour proposer une théorie générale des relations entre l'ordre des éléments et leurs rapports syntaxiques.

La démarche de Greenberg est empirique : il part d'un ensemble de 30 langues de toutes les parties du monde et y étudie l'ordre des éléments dans certains groupes syntaxiques : sujet-verbe-objet, nom-adjectif, nom-génitif, etc., ou de certains groupements de morphèmes à l'intérieur du mot : racine - affixe dérivationnel - affixe flexionnel, etc. Il montre que certains traits sont « harmoniques » avec certains autres, c'est-à-dire ont tendance à se retrouver dans les mêmes langues. Ainsi les ordres suivants sont harmoniques entre eux :

Sujet-Objet-Verbe	Adverbe-Verbe
Adjectif-Nom	Nom-Postposition
Génitif-Nom	Racine-Affixe (suffixation)

On les retrouve ensemble dans un grand nombre de langues : turc, japonais, langues dravidiennes, hindi, etc.

Les phénomènes inverses :

Verbe-Sujet-Objet	Verbe-Adverbe
Nom-Adjectif	Préposition-Nom
Nom-Génitif	Affixe-Racine (préfixation)

2. J. H. Greenberg in *Universals of language*, ed. by J. H. Greenberg, Cambridge, Mass. 1964, p. 58-90.

3. Non seulement Tesnière n'est pas cité par Greenberg dans son article de 1964, mais il ne l'est pas non plus dans l'ouvrage plus récent du même auteur : J. Greenberg, *Language typology : a historical survey and analytic overview* (Janua linguarum, series minor, 184), La Haye, Mouton, 1974, pas plus que les prédecesseurs de Tesnière, Ch. Bally et W. Schmidt (voir n. 4). De même les *Éléments de syntaxe structurale* ne figurent pas dans la copieuse bibliographie du livre de B. A. Uspenskij, *Strukturnaja tipologija jazykov*, Moscou 1965, qui mentionne seulement un article mineur de Tesnière. Il semble que la typologie de Tesnière, étant noyée dans un ouvrage de grande dimension, n'a pas attiré l'attention qu'elle mérite.

sont aussi harmoniques entre eux. Aucune langue ne les réunit tous ensemble, mais plusieurs les réunissent presque tous : le thaï (tous les traits indiqués, excepté l'ordre Verbe-Sujet); l'hébreu, le berbère, le gallois (tous les traits indiqués, sauf que la préfixation n'est pas exclusive, mais coexiste avec la suffixation).

L'article de Greenberg envisage aussi les cas intermédiaires : langues ayant l'ordre Sujet-Verbe-Objet; ayant à la fois l'ordre Adjectif-Nom et Nom-Génitif, etc., et étudie les rapports d'implication qui existent entre ces différents phénomènes.

Tesnière au contraire part d'une théorie des rapports syntaxiques, reconnaissant entre les mots des rapports de *dépendance* : « Chaque connexion unit en principe un *terme supérieur* à un *terme inférieur*. Le terme supérieur reçoit le nom de *régissant*. Le terme inférieur reçoit le nom de *subordonné* » (p. 13). A partir de là on peut définir deux ordres de succession possible : l'*ordre centripète* dans lequel « on énonce d'abord le subordonné et ensuite le régissant. C'est ce qui se fait par exemple dans l'anglais *white horse* » (p. 22) et l'*ordre centrifuge* dans lequel « on énonce d'abord le régissant et ensuite le subordonné : c'est ce qui se fait par exemple dans le français *cheval blanc* » (*ibid.*).

Appliqués aux diverses catégories syntaxiques, les deux ordres donnent le résultat suivant :

<i>Ordre centripète</i>	<i>Ordre centrifuge</i>
Sujet-Verbe	Verbe-Sujet
Objet-Verbe	Verbe-Objet
Adjectif-Nom	Nom-Adjectif
Génitif-Nom	Nom-Génitif
Adverbe-Verbe, etc.	Verbe-Adverbe, etc.

A partir de là Tesnière propose une « classification typologique des langues par le sens du relevé linéaire » (p. 32), distinguant des langues à ordre centripète (accusé ou mitigé) et des langues à ordre centrifuge (accusé ou mitigé). A l'aide d'une carte, il montre la répartition géographique des deux types, l'ordre centripète couvrant en gros le Nord et le Centre

de l'Asie et de l'Europe, l'ordre centrifuge le Sud de ces mêmes continents et l'Afrique⁴.

Il est facile de voir la convergence des deux recherches, et comment elles se complètent mutuellement :

1^o Tesnière ne s'intéresse pas aux cas d'ordre mitigé. Il choisit en dernière analyse, et arbitrairement, un seul critère (l'ordre dans le groupe Adjectif+Nom, cf. *white horse* et *cheval blanc*) pour ranger les langues dans l'un ou l'autre type. Par rapport à ce traitement sommaire l'étude détaillée proposée par Greenberg des rapports d'implication entre les traits qui sont harmoniques entre eux constitue un progrès remarquable.

2^o Mais Greenberg se contente de constater empiriquement l'« harmonie » entre certains ordres concernant des catégories syntaxiques différentes. Tesnière, par les notions d'« ordre centripète et centrifuge », fournit un principe de classement valable potentiellement pour n'importe quelle combinaison syntaxique, et ce principe se trouve coïncider avec les harmonies empiriquement décelées par Greenberg. Il fournit ainsi à ces « harmonies » la base théorique qui leur faisait défaut.

En fait, il nous semble que la découverte des notions d'ordre centripète et centrifuge, fournissant un point de référence pour définir n'importe quel phénomène d'ordre des mots constaté dans n'importe quelle combinaison syntaxique de n'importe quelle langue, en termes binaires, constitue un

4. Le travail de Tesnière s'appuie à son tour sur les recherches antérieures de W. Schmidt et de Ch. Bally. W. Schmidt (*Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde*, Heidelberg 1932, cité par Tesnière p. 32) opérant en principe sur l'ensemble des langues du monde, a proposé une classification typologique fondée en premier lieu sur la place du génitif non affixal (*Stellung des affixlosen Genitivs*, p. 249-496). Il distingue les types avec *Genitivvoranstellung* et *Genitivnachanstellung*, mais il montre aussi les rapports qui existent entre la place du génitif et celle d'autres phénomènes d'ordre des mots, à l'aide de tableaux qui sont assez semblables à ceux de Greenberg (p. 476-487). Ch. Bally (*Linguistique générale et linguistique française*, Genève 1932 ; nous citons d'après la 4^e édition, Berne, Francke 1965), considérant principalement le français et l'allemand, a essayé de définir dans toutes les situations syntaxiques possibles l'ordre « déterminé-déterminant » ou « séquence progressive » et l'ordre contraire ou « séquence anticipatrice » (p. 191-267). Malgré quelques différences de détail, sur lesquelles nous reviendrons, on peut poser les équations :

Genitivvoranstellung = séquence anticipatrice = ordre centripète
Genitivnachanstellung = séquence progressive = ordre centrifuge.

apport capital à la théorie linguistique : aussi important, nous semble-t-il, que les notions d'ordre alphabétique dans la documentation, de sens des aiguilles d'une montre dans la technologie, de Nord et Sud en géographie, ou même de droite et de gauche dans la vie courante⁵.

Toutefois la théorie, telle qu'elle est présentée chez Tesnière, est viciée par un défaut capital : les notions d'ordre *centripète* et *centrifuge* sont définies par référence à celles de *régissant* et de *subordonné*, mais ces deux dernières notions, qui sont le fondement même de toute la syntaxe de Tesnière, *ne sont définies nulle part*⁶. Tesnière, apparemment, en use comme de concepts opérationnels, qui ne trouvent de justification que dans la cohérence de l'ensemble de la doctrine.

Nous n'insisterons pas sur la faille logique que représente ce défaut de définition. Mais nous constaterons immédiatement une de ses conséquences. En matière d'ordre des éléments, Tesnière n'a envisagé que l'ordre des mots, et même plus précisément des mots pleins (Verbe, Nom, Adjectif, Adverbe). Il ne s'est occupé ni de l'ordre des morphèmes à l'intérieur du mot (suffixation ou préfixation), ni de celui des mots-outils par rapport aux mots pleins (postposition ou préposition). Ces types de connexion jouent un rôle primordial dans la typologie de Greenberg, qui a montré que la suffixation et la postposition étaient harmoniques d'un ordre des mots que Tesnière aurait appelé « centripète » (cf. turc, hindi, etc.), et la préfixation et la préposition d'un ordre « centrifuge » (thaï, gallois, etc.).

Si nous ne disposons pas d'un critère universel pour distinguer le *régissant* du *subordonné* dans toute combinaison syntaxique binaire, qu'elle soit de mots ou de morphèmes, nous ne pouvons pas déterminer s'il y a quelque chose de commun entre les phénomènes reconnus par Greenberg comme harmoniques, par exemple l'ordre centripète dans la phrase et la suffixation dans le mot (turc).

5. Les rares auteurs qui ont eu recours à ces notions y ont trouvé un outil de découverte très efficace et y ont gagné une remarquable élégance de formulation, voir par exemple J. Veyrenc, « Interférence syntaxique et ordre des mots en russe », *Word* 24 (1968), p. 498-507.

6. Elles sont introduites dès le début des *Éléments...* (p. 13), mais il n'y a pas de définition. Tout au long du livre les discussions sur le rapport de subordination à l'intérieur de tel ou tel type de syntagme (par exemple p. 104 entre sujet et prédicat) sont menées sans que soit proposé de critère permettant de distinguer le régissant du subordonné.

L'observation la plus immédiate semble même nous montrer qu'il y a dans la rencontre de ces deux phénomènes quelque chose de contradictoire. A première vue, il semble que la racine est l'élément principal du mot comme le verbe est l'élément principal de la phrase. Il y a donc quelque chose qui semble illogique dans l'ordre des éléments qu'on rencontre en turc (et dans de nombreuses autres langues) : élément principal en première position dans le mot, élément principal en dernière position dans la phrase :

Nom	Nom	VERBE
RAC aff aff aff	RAC aff aff aff	RAC Aff Aff Aff

Pour savoir si cette contradiction peut être résolue, nous devons être en mesure d'appliquer les notions de *régissant* et *subordonné* non seulement aux mots à l'intérieur de la phrase, mais aussi aux morphèmes à l'intérieur du mot. Nous devons donc d'abord rechercher une définition de ces notions qui puisse être appliquée à n'importe quel couple d'unités signifiantes, quelle qu'en soit l'étendue.

Notre première tâche sera donc de rechercher une définition générale de la dépendance syntaxique.

Nous examinerons ensuite comment cette définition s'applique aux principaux types de connexions syntaxiques, et comment par conséquent se définissent pour chacune d'entre elles les ordres centripète et centrifuge.

Nous verrons enfin les conséquences qu'on peut en tirer pour la définition de l'ordre des éléments dans les langues particulières.



ESSAI DE DÉFINITION DE LA DÉPENDANCE SYNTAXIQUE

Malgré l'importance du débat institué ces dernières années sur les « grammaires de dépendance », il semble que la plupart des auteurs qui défendent ce type de grammaire ou qui le combattent n'aient pas proposé de définition claire de cette

notion⁷. La seule exception est I. A. Mel'čuk, mais, comme Tesnière, il ne s'intéresse qu'aux rapports de dépendance entre les mots, et non entre les unités signifiantes en général⁸.

La définition que nous proposerons ici a pour ambition d'être applicable à tous les types de syntagmes de n'importe quelle langue, et de les classer d'une façon qui ne soit pas en contradiction avec les phénomènes d'harmonie décelés par Tesnière et par Greenberg. Elle s'inspire dans ses grandes lignes de celle de Mel'čuk, et n'est pas en désaccord avec l'usage empirique fait par des générations de grammairiens

7. Déjà Bally, qui fonde son étude de l'ordre des éléments sur l'opposition déterminé-déterminant, ne définit pas ces termes. Pour lui l'opposition fondamentale est celle du *thème* et du *propos* (*op. cit.* n. 4, p. 101) qui se réalise dans le cadre de la proposition sous la forme de l'opposition *sujet/prédicat*, et dans le cadre du « syntagme réduit » (= plus réduit que la proposition) sous celle de l'opposition *déterminé/déterminant* (p. 102). Mais si « sujet » et « prédicat » sont définis, les critères qui permettent de transposer cette opposition dans le cadre du « syntagme réduit » ne le sont pas.

A. Martinet définit comme « monèmes dépendants » « les monèmes qui ne comportent pas par eux-mêmes l'indication de leur fonction et qui n'ont pas pour rôle d'indiquer la fonction d'un monème voisin » (*Éléments de linguistique générale*, Paris, Colin, 1960, p. 116). Un monème est donc dépendant *dans l'absolu* et non pas *par rapport* à un autre. Cette notion de la dépendance n'a donc rien de commun avec celle qui est examinée ici.

Les principaux tenants de la notion de dépendance sont D. G. Hays « Dependency theory : a formalism and some observations », *Language* 40 (1964), 4, p. 511-525 ; Y. Lecerf, « Programme des conflits, modèle des conflits », *La traduction automatique* 1 (1964), 4, p. 11-20 ; L. N. Iordaneskaja, « O nekotoryx svojstvax pravil'noj sintaksičeskoy struktury », *VJa* 1963, 4, p. 102-112. Parmi ses adversaires, citons N. Ruwet (*Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, 1968, p. 229-230) qui discute la théorie de Tesnière de la subordination du sujet au verbe, mais sans définir, lui non plus, « subordonné » ; et J. Lyons (*Introduction to general linguistics*, Cambridge University Press 1969, p. 231) qui écrit simplement « The categorial notation makes it clear which is the dependant constituent (the one with the more complex classification) ».

8. I. A. Mel'čuk, « Tipy svjazej meždu èlementami teksta i tipologija jazykov », in *Materialy konferencii 'Aktual'nye voprosy sovremennoj jazykoznanija i nasledie E. D. Polivanova*, Samarkand 1964, p. 58 : « X dépend syntaxiquement de Y si les valences passives du groupe X+Y (c'est-à-dire son aptitude à être englobé dans une formation d'ordre supérieur en qualité de terme dépendant) sont définies par les valences passives du mot Y ».

Cette définition nous paraît circulaire, puisqu'elle fait intervenir les notions d'« ordre supérieur », « terme dépendant », qu'il s'agit justement de définir. Nous pensons éliminer cette circularité en remplaçant les notions de « mot » X et Y par celle de « constituants immédiats d'un ensemble X+Y ». Dès lors la notion de « rapports de l'ensemble X+Y avec ce qui lui est extérieur » remplace celle de « fonction de terme dépendant de X+Y dans une formation d'ordre supérieur ». Voir aussi I. A. Mel'čuk, *Avtomatičeskij sintaksičeskij analiz*, Novosibirsk 1964.

des termes « régissant », « subordonné ». Nous la formulerons comme suit :

Si deux éléments signifiants A et B sont les constituants immédiats d'un syntagme AB, on dit que A dépend de B (ou que A est subordonné et B régissant) quand l'information sur les rapports syntaxiques entre le syntagme AB et ce qui lui est extérieur est contenu dans B et non pas dans A⁹.

Dans ce cas l'ordre AB est dit centripète et l'ordre BA centrifuge.

Les critères permettant de reconnaître que l'information sur les rapports de AB avec son entourage sont contenus dans B et non pas dans A sont les suivants :

1) dans un contexte donné, A peut être supprimé, non B :

$$X(AB) \rightarrow X(B) \text{ et non } *X(A)$$

2) dans un contexte donné, A peut être remplacé par autre chose, B ne le peut pas :

$$X(AB) \rightarrow X(A'B) \text{ et non } *X(AB')$$

3) une modification du contexte entraîne un changement de B, non de A :

$$X(AB) \rightarrow Y(AB') \text{ et non } *Y(A'B)$$

Voyons comment ces critères sont applicables aux diverses catégories syntaxiques.

DANS LA PHRASE

1^o Cas où l'un des deux termes peut être supprimé. C'est le cas le plus simple : AB peut être remplacé par B seul¹⁰. Il englobe :

a) tous les déterminants du nom : adjectifs ou mots « transférés en adjectif » selon la terminologie de Tesnière : fr. *J'ai vu le chat (noir) (de la voisine) (qui dormait)* (Nous

9. Cette définition suppose au préalable une procédure de définition des constituants immédiats, cf. par ex. C. Hockett, *A course in modern linguistics*, New York 1958, p. 147-156.

10. Le terme A est alors appelé « expansion » par A. Martinet : « Expansion : tout ce qui n'est pas indispensable » (*Éléments de linguistique générale*, p. 127) ; « Ergänzung » par H. Pilch (*Altenglische Grammatik*, Munich, Hueber 1970, p. 157).

mettons entre parenthèses les termes qui pourraient être supprimés) ;

- b)* tous les déterminants de l'adjectif : *je suis (très) content (de mon sort)* ;
- c)* parmi les déterminants du verbe : les « circonstants » selon Tesnière : adverbes ou « mots transférés en adverbes » : *je partirai (demain) (dans la soirée) (en me dépêchant) (quand j'aurai diné)*.

Dans tous ces cas le terme entre parenthèses peut être supprimé dans l'énoncé sans changer la fonction du terme qui reste : *le chat, content, je partirai* par rapport à l'ensemble de la phrase. Il est donc évident que l'information sur cette fonction est contenue dans ce dernier terme. Le terme entre parenthèses est donc le subordonné et l'autre le régissant.

Cela est vrai même dans les langues où cette fonction est marquée par une désinence, répétée dans les deux termes par un phénomène d'accord : r. *ja videl(čern-uju)košk-u* « j'ai vu le chat (noir) ». La fonction d'objet est marquée par une désinence d'accusatif répétée deux fois : dans le nom (*-u*) et dans l'adjectif (*-uju*). Mais puisque la désinence de l'adjectif peut être supprimée par la suppression de l'adjectif lui-même, il est clair que la présence du nom (avec sa désinence) est nécessaire et suffisante à l'expression de cette fonction.

2^e Verbe et objet. Par définition, l'objet d'un verbe transitif ne peut être supprimé : fr. *vous levez la tête*, r. *vy podnimaete golovu*. Mais l'ensemble *levez la tête, podnimaete golovu* a pour fonction d'être prédicat en face d'un sujet *vous, vy*; d'autres ensembles comme *levant la tête, podnimajučij golovu* auraient une autre fonction, celle d'épithète d'un nom. L'indication de la fonction (prédicative ou non) est contenue dans le verbe, non dans l'objet. Même dans une langue où les formes prédicatives et non prédicatives sont identiques (*thaï kon ly rom* « l'homme tient un parapluie » ou « l'homme tenant un parapluie »¹¹, il n'en reste pas moins que les propriétés combinatoires de l'ensemble Verbe-Objet sont celles de la forme verbale, et la présence de l'objet n'y change rien. On dira donc que l'objet est subordonné au verbe.

3^e Copule et nom (ou adjectif) dans un prédicat nominal (ou adjectival). Le même raisonnement est applicable aux

11. L. N. Merev, Ju. Ja. Plam, M. F. Fomicheva, *Tajskij jazyk*, Moscou 1961, p. 80.

prédicats nominaux contenant une copule. Dans *mon frère était médecin* (*étant médecin*, *être médecin*, etc.), la variation de fonction de l'ensemble des deux termes (péédicat dans *était médecin*, mais non dans *étant médecin*) est exprimée par la copule, et non par le nom : les possibilités combinatoires de l'ensemble sont celles d'un verbe. On dira donc que le nom est subordonné à la copule.

On remarquera que de ce point de vue il est indifférent, dans une langue à déclinaison que le nom attribut soit à un cas ou à un autre (nominatif dans lat. *frater medicus erat*, instrumental dans r. *brat byl vračom*, essif dans fin. *veli oli lekkäriinä*, accusatif dans fr. *il l'était*). Dans tous les cas c'est la copule qui est le terme régissant.

4^o *Verbes auxiliaire et auxilié*. De la même façon c'est le verbe auxiliaire qui régit l'auxilié. L'auxilié est toujours une forme nominale du verbe (participe dans fr. *il a demandé*, angl. *he has asked*, *he is asking*, infinitif dans angl. *he will ask*, r. *on budet prošit'*, etc., et c'est l'auxiliaire, ayant la forme et les propriétés combinatoires d'un verbe, qui exprime la fonction de l'ensemble dans la phrase¹².

5^o *Prédicat et sujet*. La hiérarchie du prédicat et du sujet paraît particulièrement difficile à déterminer. Beaucoup de linguistes les considèrent comme étant de rang équivalent¹³, tandis que d'autres se sont prononcés pour une hiérarchie dans un sens ou dans l'autre et ont mené sur ce point de vives polémiques¹⁴.

12. D. G. Hays (art. cit. n. 7, *Language* 40, p. 521), dans un graphique de l'expression *they are flying*, donne *are* comme subordonné à *flying*. Il n'indique pas sur quoi se fonde cette analyse.

13. C'est la conception traditionnelle, remontant à Aristote, et que l'on trouve chez la majorité des auteurs. Elle est impliquée notamment par la formulation « Phrase → SN + SV » des grammaires transformationnelles (par ex. N. Chomsky, *Structures syntaxiques*, trad. franç., Paris, Seuil, 1969, p. 29) ou par la notion de « termes principaux de la proposition » (*glavnye členy predloženija*), qui pour les grammairiens soviétiques sont le sujet et le prédicat (par ex. *Grammatika russkogo jazyka*, II, Moscou 1954, p. 370).

14. Pour Bally l'opposition sujet-prédicat est exactement parallèle à l'opposition déterminé-déterminant ; cette assimilation est donnée comme un postulat (*op. cit.* p. 101-102) ; le prédicat dépend donc du sujet. La même conclusion se retrouve chez K. Hausenblas « Syntakticá závislost, způsoby a prostředky jejího vyjadřování », *Bulletin vysoké školy ruského jazyka a literatury*, 2 (1958), p. 23-51, qui se fonde sur l'accord du prédicat avec le sujet

Cette incertitude s'explique. L'ensemble du prédicat et du sujet se confond avec la proposition et, si cette proposition est indépendante, avec la phrase elle-même. Si donc, comme nous l'avons admis, la détermination de la hiérarchie à l'intérieur d'un ensemble suppose l'examen de ses rapports avec « ce qui lui est extérieur », cette méthode paraît inapplicable ici, puisque « ce qui lui est extérieur » se réduit à néant.

Mais cette conclusion ne nous paraît pas justifiée. En effet :

a) la proposition n'est pas nécessairement indépendante, elle peut être aussi subordonnée. Dans certains cas la subordination amène des changements formels qui affectent toujours le verbe, jamais le sujet. C'est le cas en particulier des changements de mode : lat. *quid fecisti* « qu'as-tu fait ? », *quaero quid feceris* « je demande ce que tu as fait » (changement de mode si la proposition principale devient subordonnée); fr. *je sais que tu viendras, je veux que tu viennes* (changement de mode selon que la subordonnée dépend d'un verbe ou d'un autre).

b) même dans une proposition indépendante, on peut se poser le problème des rapports entre la phrase donnée et le reste du texte. Ce rapport est changé selon que la phrase est affirmative, injonctive ou interrogative, puisqu'elle appelle une réaction différente de la part de l'interlocuteur (pas de réaction, exécution de l'ordre donné ou réponse à la question posée). La valeur injonctive est marquée par une forme particulière du verbe, l'impératif, non par une forme particulière du sujet. La valeur interrogative n'est jamais marquée

(p. 34). La subordination du prédicat au sujet est impliquée par le terme allemand *Hauptwort* désignant le substantif.

Pour Tesnière au contraire (*Éléments...* p. 103-105) le sujet est subordonné au verbe, mais les arguments fournis sont plutôt d'ordre esthétique.

Les arguments de N. Ruwet critiquant Tesnière (*Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, 1968, p. 229-230) valent contre l'abandon de l'opposition sujet-prédicat, mais non contre la subordination du premier au second. V. S. Krakovskij a consacré une longue discussion au problème de la hiérarchie du sujet et du prédicat (« Problemy dominacii členov predloženija i sistema abstraktnyx sintaksičeskix struktur », in *Jazykovye universalii i lingvističeskaja tipologija*, Moscou 1969, p. 187-200). Il conclut assez curieusement qu'on ne peut conclure : « Notre bilan sera assez inattendu : presque tous les points de vue contradictoires qui ont été exprimés sur les rapports de domination entre les termes de la proposition sont également justes » (p. 198). Cette conclusion s'explique parce que l'auteur, au cours de la discussion a eu recours à plusieurs critères différents qui se contredisent entre eux.

par une forme particulière du sujet, mais elle l'est parfois par une forme particulière du verbe : angl. *he came* « il est venu », *did he come?* « est-il venu ? »

c) enfin la présence même du sujet est déterminée par le prédicat. Dans les langues qui connaissent des phrases impersonnelles, il existe des verbes qui sont incompatibles avec un sujet : r. *menja znobit* « j'ai des frissons », *mne poščastlivilos'* « j'ai eu de la chance ». L'inverse, c'est-à-dire des noms qui seraient inaptes à devenir sujets d'un verbe, n'existe dans aucune langue.

Tous ces faits montrent que le sujet et le prédicat ne peuvent être mis sur le même plan : on peut dire à bon droit que le sujet est subordonné au prédicat. Cette conclusion corrobore une vue intuitive de Tesnière.

On arriverait à une conclusion contraire si on se fondait sur le phénomène de l'accord, puisque dans beaucoup de langues le prédicat s'accorde avec le sujet. Mais l'accord ne peut pas être pris comme critère universel de la dépendance, puisqu'il existe dans toutes les langues des subordonnés qui ne s'accordent pas avec leur régissant. Au contraire le critère que nous avons proposé est d'application universelle. Il faut donc trancher et renoncer à utiliser le critère de l'accord dans la définition de la dépendance.

6^e *Préposition (ou postposition) et nom.* Dans le groupe composé d'une préposition et d'un nom, c'est la préposition qui indique le rapport du groupe avec ce qui l'entoure : dans un contexte donné, le nom peut être remplacé par un autre nom, mais la préposition ne peut l'être par une autre préposition : *il s'adresse à son père* peut être remplacé par *il s'adresse à son frère* mais non par **il s'adresse de son père*. C'est donc avec raison qu'on dit couramment que la préposition (ou postposition) régit le nom. Cela est vrai aussi bien dans les langues sans cas où le nom est invariable, que dans les langues à déclinaison où la préposition régit un certain cas. Il y a donc préposition dans l'ordre centrifuge et postposition dans l'ordre centripète.

Nous conclurons qu'on peut légitimement formuler les rapports de dépendance entre les mots de la façon suivante :

Adjectif sub. à Nom

« Génitif » sub. à Nom

Adverbe sub. à Verbe

Nom objet sub. à Verbe
 Nom complément circonstanciel sub. à Verbe
 Nom attribut sub. à Copule
 Verbe auxilié sub. à Verbe auxiliaire
 Sujet sub. à Prédicat
 Nom sub. à Préposition (Postposition)

L'ordre où les termes sont rangés dans la liste ci-dessus est l'ordre centripète, qu'on trouve réalisé en turc, hindi, japonais, etc. L'ordre inverse est l'ordre centrifuge.

DANS LE MOT

Les rapports de détermination entre les divers morphèmes d'un même mot ont été étudiés par Bally¹⁵ qui a montré que les suffixes sont les déterminés et les affixes le déterminant. Nous reprendrons ici brièvement l'examen de cette question à partir de la notion de dépendance définie plus haut.

Le mot est, par définition, une structure à l'intérieur de laquelle les combinaisons des éléments signifiants, ainsi que leur ordre de succession, obéissent à des lois parfaitement strictes. Il n'est pas possible dans tous les cas d'appliquer à l'intérieur du mot les critères utilisés à propos des rapports des mots dans la phrase, et qui supposent une assez grande liberté dans la combinaison des éléments. Ces critères ne sont applicables que dans certains cas seulement. Les couples d'unités signifiantes se divisent en deux catégories : ceux à l'intérieur desquels la hiérarchie du terme régissant et du terme subordonné est reconnaissable et ceux où elle ne l'est pas.

1^o *la hiérarchie est reconnaissable* dans les cas suivants :

a) *affixe flexionnel* indiquant la fonction du mot dans la phrase, par exemple la désinence casuelle d'un nom : dans lat. *domus matr-is*, r. *dom mater-i* « la maison de la mère », les désinences *-is*, *-i* indiquent que le mot « mère » dépend du mot « maison »; désinence personnelle du verbe, marquant sa fonction prédicative dans : lat. *aves vol-ant*, r. *pticy leta-jut*, fr. *les oiseaux vol-ent*, les désinences lat. *-ant*, r. *-jut*, fr. *-ent* marquent que le verbe « voler » est le prédicat; l'indication contraire serait donnée par les terminaisons (suffixe + dési-

15. Cf. Bally, *op. cit.* n. 4, p. 237 sq.

nence) de participe dans lat. *vol-antes aves*, r. *letā-jušcie pticy*, fr. *des oiseaux vol-ant*. Dans un contexte donné on peut remplacer le thème d'un mot par celui d'un autre mot (*domus patris* au lieu de *domus matris*, *aves cantant* au lieu de *aves volant*), mais non pas l'affixe flexionnel par un autre (**domus matrem* ou **aves volare*). On dira donc que l'affixe flexionnel régit le thème du mot.

b) *affixe dérivationnel translatif*¹⁶ marquant le passage d'une catégorie syntaxique à une autre; sur l'adjectif latin *aequ-us* on forme le substantif *aequ-itas*, le verbe *aequ-are*, l'adverbe *aequ-e*; de même en français sur *égal* : *égal-ité*, *égal-iser*, *égal-ement*; en russe sur *ravn-yj* : *raven-stvo*, *ravn-jal'*, *ravn-o* (mêmes sens). Ici aussi c'est l'affixe et non la racine qui détermine l'aptitude d'un mot à entrer dans un contexte donné; dans la phrase *nous voulons l'égalité de tous les hommes* on peut changer la racine du mot *égalité* (*nous voulons la liberté de tous les hommes*), mais non pas son suffixe : on ne peut pas dire **nous voulons l'égal*, *l'également*, *l'égaliser de tous les hommes*. On dira donc ici aussi que c'est l'affixe qui régit la racine.

c) *rapport entre deux racines* dans un mot composé. Si deux racines sont réunies dans un mot composé, leur rapport syntaxique est un de ceux que nous avons définis à propos des couples de mots dans la phrase¹⁷. Ainsi dans r. *vodopad*, angl. *waterfall* « chute d'eau », le rapport est le même que dans les phrases r. *voda padaet*, angl. *water falls* « l'eau tombe » (sujet-prédicat) : « tomber » est régissant et « eau » subordonné. Dans r. *slovoobrazovanie*, angl. *word formation* « formation de mots », le rapport est le même que dans r. *obrazovanie slov*, angl. *formation of words* (nom-génitif) ou dans *obrazoval' slova*, *to form words* « former des mots » (verbe-objet) : « formation » est régissant et « mots » subordonné. On pourrait analyser de la même façon les autres types syntaxiques de composés.

16. La classification proposée ici des affixes en translatifs et non translatifs correspond à la distinction entre affixes transpositionnels et non transpositionnels (*transpoziční - netranspoziční*) chez M. Dokulil, *Tvoření slov v češtině*, I, Prague 1962, p. 43-49 (et résumé angl. p. 229). Voir aussi sur la classification des affixes R. Jakobson, *Shifters, verbal categories and the Russian verb*, Harvard 1957.

17. Cf. E. Benveniste, « Fondements syntaxiques de la composition nominale », *BSL* 62 (1967), p. 15-31 ; J. Veyrenc, « Structure syntaxique des composés en russe », *ibid.*, p. 32-45.

Dans les cas signalés ci-dessus les rapports hiérarchiques sont nets : la flexion (casuelle ou personnelle) régit le thème du mot, les affixes translatifs régissent la ou les racines, dans le composé la racine déterminée régit la racine déterminante. L'ordre centripète sera donc :

Racine déterminante — racine déterminée — affixe translatif — flexion.

On voit que cet ordre comporte la suffixation¹⁸. L'ordre centrifuge sera l'inverse, avec préfixation.

Or c'est précisément l'ordre centripète ainsi défini qu'on trouve dans les langues ayant par ailleurs l'ordre centripète dans la phrase, par exemple en turc :

kütlüp-hane-ci-nin « du bibliothétaire » (gén.)

(*kütlüp* « livre », *hane* « maison », *ci*, suffixe d'agent; *nin*, désinence de génitif), ce qui montre l'homogénéité de l'ordre du turc et justifie l'« harmonie » décelée par Greenberg entre l'ordre centripète et la suffixation.

C'est ce même ordre centripète qu'on trouve à l'intérieur du mot dans toutes les langues indo-européennes, quel que soit l'ordre que ces mêmes langues connaissent pour l'ordre des mots dans la phrase. Soit par exemple une forme russe complexe comme :

uči-tel'-stv-u-jušč-im « faisant métier d'instituteurs » (dat. pl.) (*uči-* : thème du verbe *učit'* « enseigner »; *-tel'*-, suffixe d'agent; *-stv-* suffixe de nom d'action; *-u-* : suffixe de verbe dénominal; *-jušč-* suffixe de part. prés. act.; *-im* : dés. de dat. pl.).

La désinence marque la fonction du mot dans la phrase; chacun des 4 suffixes marque une nouvelle translation, et régit la partie du mot qui le précède; le thème de base *uči-* est régi par tout ce qui le suit. Si l'on suppose le mot dans un contexte, par exemple *ljudjam učitel'stvujuščim* « aux personnes faisant métier d'instituteurs », on s'apercevra que si l'on veut dans ce contexte remplacer un seul morphème du mot, ce morphème ne peut être que la racine :

ljudjam svidetel'stvujuščim « aux personnes témoignant »

La substitution (en se donnant toujours comme règle de ne remplacer qu'un seul morphème) peut s'étendre ensuite de proche en proche, du commencement du mot à la fin :

18. Cf. Universal 28 de Greenberg : « Si la dérivation et la flexion précèdent toutes deux la racine, ou suivent toutes deux la racine, la dérivation est toujours entre la racine et la flexion ».

(sans -tel'-) *ljudjam carstvujuščim* « aux personnes régnantes »
 (sans -stv-) *ljudjam vorujuščim* « aux personnes qui volent »
 (sans -u-) *ljudjam pišuščim* « aux personnes qui écrivent »
 (sans -ušč-) *ljudjam čestnym* « aux personnes honnêtes »

Nous sommes donc bien en présence de l'ordre centripète à l'état pur. Il est amusant de comparer l'ordre des morphèmes dans ce mot russe avec l'ordre, exactement inverse, qui apparaîtrait si l'on « traduisait » en français en rendant chaque *morphème russe* par un *mot* (ou groupe de mots) français :

- im « à l'adresse d'un certain nombre de gens »
- jušč- « occupés » (participe)
- u- « à faire » (verbe)
- stv- « métier » (nom d'action)
- tel'- « de spécialistes » (nom d'agent)
- uči- « pour enseigner » (verbe)

(la traduction, quoiqu'un peu étrange, ne trahit pas la valeur de chaque morphème).

Le russe groupe les morphèmes dans le mot selon l'ordre centripète, le français groupe les mots dans la phrase selon l'ordre centrifuge. Le même effet apparaît, comme on sait, quand on traduit un mot composé anglais (ordre centripète) par une suite de mots du français (ordre centrifuge) : *North Atlantic Treaty Organization* = *Organisation du traité de l'Atlantique Nord*.

Mais le français lui-même, qui a l'ordre centrifuge dominant dans la phrase, a un ordre centripète strict à l'intérieur du mot : (*nous*) *pén-al-is-ons* (racine du mot *peine*; suffixe *-al-* d'adjectif dénominatif, cf. *pénal*; suffixe *-is-* de verbe désadjectival; désinence personnelle *-ons*).

2º *La hiérarchie n'est pas reconnaissable* dans certains autres cas. Il existe des morphèmes auxquels les critères utilisés plus haut ne sont pas applicables. Ce sont tous ceux qui n'indiquent pas la fonction de l'ensemble auquel ils se rattachent, et ne marquent pas le passage de cet ensemble d'une catégorie syntaxique à une autre. Nous pouvons les appeler des *affixes sémantiques* (par opposition aux *affixes translatifs* mentionnés plus haut), à condition de bien préciser que « *sémantique* » ici ne s'oppose pas à « *grammatical* », et que, comme nous allons le voir, certains de ces affixes peuvent exprimer une catégorie grammaticalisée dans une langue donnée, pourvu qu'il n'exprime pas une translation.

Un excellent exemple d'affixe « sémantique » est celui qui désigne le petit d'animal, et qui a déjà attiré l'attention de Bally¹⁹ : ainsi *-on* dans fr. *ours*, *ours-on*; *chat*, *chat-on*; r. *-ěnok* dans *medved'*, *medvež-ěnok*; *kot*, *kol-ěnok* (mêmes sens). Le dérivé est un nom comme le simple; le dérivé et le simple peuvent figurer dans les mêmes énoncés. La substitution du suffixe et celle de la racine sont également possibles : *j'ai vu un ourson* peut être remplacé aussi bien par *j'ai vu une ourse* (changement de suffixe) ou par *j'ai vu un chaton* (changement de racine). On ne saurait donc dire lequel des deux éléments régit l'autre. On ne peut résoudre la question en remplaçant la succession de morphèmes par une succession de mots : comme l'a noté Bally, *ourson* peut être indifféremment glosé « petit d'ours » (*ours* subordonné) ou « petit ours » (*ours* régissant). Un même rapport sémantique est susceptible d'expressions syntaxiques diverses.

Il en va de même pour l'expression des modalités de l'action (Aktionsarten) et de l'aspect dans les verbes : fr. *il redit* est un verbe personnel comme *il dit*, de même lat. *dic-lita-t* « il répète » et *dic-it* « il dit », r. *spraš-iva-et* « il demande » (imperfectif) et *spros-it* « il demandera » (perfectif). Les morphèmes en cause (préfixe *re-*, suff. *-ti-la-*, suff. *-iva-*) n'ont pas une valeur translative, mais seulement sémantique. *Il redit* peut être glosé « il dit à nouveau » (*dit* « régissant ») ou « il recommence à dire » (*dire* subordonné).

Les morphèmes exprimant la pluralité entrent aussi dans cette catégorie. Cela est difficile à mettre en évidence dans les langues indo-européennes de type ancien, où le nombre (catégorie sémantique) et le cas (catégorie translative) sont exprimés par le même affixe. Mais cela est clair là où le nombre est exprimé par un morphème distinct, soit qu'il n'y ait pas de cas (angl. *-s* dans *house*, *houses*)²⁰, soit que le nombre et le cas soient exprimés par deux morphèmes distincts (turc *-ler-* dans *ev* « maison », nom. sg., *ev-ler*, « maisons », nom. pluriel, *ev-e*, dat. sg., *ev-ler-e*, dat. pl. : *-ler-* marquant le pluriel et *-e* marquant le datif sont distincts). Dans *I see the houses*

19. Bally, *op. cit.* n. 4, p. 240 et 250.

20. En anglais même, dans les très rares cas où l'on a un affixe de pluriel et un affixe casuel distincts, ils se succèdent dans le même ordre qu'en turc : *child-ren-s*. De même dans les langues slaves où dans certaines formations la désinence marquant à la fois le cas et le nombre est précédée d'un suffixe marquant seulement le pluriel : r. *brat'-j-a* nom. plur. de *brat* « frère »; s.cr. *grad-ov-i*, nom. pl. de *grad* « ville ».

on peut procéder indifféremment à une substitution d'affixe (*I see the house*) ou à une substitution de racine (*I see the gardens*). De même quand la pluralité est exprimée lexicalement elle peut l'être indifféremment par un terme subordonné ou régissant : angl. *many houses* (*many* « beaucoup » subordonné à *houses*) ou *a lot of houses* (*a lot* « beaucoup » régissant *houses*); de même en russe au nominatif *neskol'ko domov* « quelques maisons » (« quelques » régissant) mais aux cas obliques *v neskol'kix domax* « dans quelques maisons » (« quelques » subordonné); en français *mille francs* (numéral subordonné) mais *un million de francs* (numéral régissant).

Les cas des affixes marquant l'aspect ou la pluralité nous montrent que même des catégories grammaticales fondamentales dans une langue donnée peuvent avoir un caractère « sémantique » au sens défini plus haut, et que les affixes qui les expriment peuvent être par conséquent réfractaires aux critères permettant de juger de leurs rapports hiérarchiques.

Nous proposerons ici de déterminer ces rapports tout de même en extrapolant du connu à l'inconnu, et en nous appuyant sur les harmonies déjà reconnues en matière d'ordre des éléments. On raisonnera ainsi : si dans une langue donnée, à l'intérieur du mot, tous les morphèmes dont la position hiérarchique est identifiable (racines et affixes translatifs) sont rangés dans un ordre toujours le même (centripète ou centrifuge), alors nous pouvons présumer que les morphèmes à hiérarchie non immédiatement identifiable (les affixes sémantiques) le sont également, et déduire la position hiérarchique de chaque morphème de sa place dans le mot. Si au contraire les deux ordres sont attestés dans les morphèmes directement hiérarchisables, alors il est impossible de rien dire de la hiérarchie des autres morphèmes.

Si l'on applique ce raisonnement par analogie, on considérera que l'ordre centripète est toujours appliqué à l'intérieur du mot dans un très grand nombre de langues : non seulement celles qui ne connaissent que la suffixation, comme le turc, le finnois, le japonais, etc., mais aussi toutes les langues indo-européennes, malgré la présence dans ces dernières de préfixes. C'est en effet le propre des langues indo-européennes que les préfixes y sont toujours des morphèmes sémantiques, et jamais translatifs : r. *ot-kryt'*, fr. *dé-couvrir* sont des verbes comme *kryt'*, *couvrir*; r. *sverx-estestvennyj*, fr. *sur-naturel* sont des adjectifs comme *estestvennyj*, *naturel*. C'est là une grande différence avec les langues

véritablement préfixales, où un préfixe peut changer la nature syntaxique du mot, par exemple en indonésien *lukis* « peindre », *pe-lukis* « peintre ».

Il peut arriver que dans une langue indo-européenne un préfixe et un suffixe aient une valeur tout à fait voisine, mais il s'agit alors toujours de morphèmes sémantiques et jamais translatifs, par exemple en russe ceux qui expriment l'action faite une seule fois : *duril'* « faire des bêtises », *s-duril'* « faire une bêtise » (préfixation), mais *kiv-a-t'* « faire des signes de tête », *kiv-nu-t'* « faire un signe de tête » (suffixation). Nous pouvons supposer, en appliquant le principe d'analogie défini ci-dessus, que l'ordre centripète est respecté dans tous les cas : dans *s-duril'* la racine régit l'affixe signifiant « faire une fois », dans *kiv-nu-t'* elle est régie par lui. De la même façon on peut dire en français une *jup-elle* ou une *mini-jupe*. Nous aurions ici deux traitements syntaxiques différents d'un même rapport sémantique (ou de deux rapports sémantiques voisins), comme dans *many houses* et *a lot of houses* ou dans *mille francs, un million de francs*.

Nous admettrons donc que la détermination de l'ordre centripète et centrifuge doit se faire sur l'examen de l'ordre de succession non pas de tous les morphèmes, mais seulement des racines et des affixes translatifs. Nous aboutissons aux définitions suivantes :

- ordre centripète : suffixation de tous les affixes translatifs (turc, finnois, langues indo-européennes)
- ordre centrifuge : préfixation de tous les affixes translatifs (thaï)
- ordre mixte : préfixation de certains affixes translatifs, suffixation de certains autres (indonésien).

La préfixation de certains affixes non-translatifs, telle qu'on l'observe en indo-européen, ne fait pas exception à l'ordre centripète dans le mot.



QUELQUES CONSEQUENCES

Nous sommes donc arrivés à une définition univoque des ordres centripète et centrifuge, applicable à la fois dans la phrase et dans le mot. L'intérêt de cette définition n'est pas seulement dans l'étude des langues qui réalisent rigoureusement l'un de ces ordres, comme le turc pour l'ordre centripète. Il est, comme l'a bien vu Greenberg, dans le fait qu'il fournit un point de référence pour l'analyse des ordres mixtes, qui sont effectivement réalisés dans la plupart des langues.

Nous dirons qu'il y a ordre *homogène* quand, dans un énoncé donné, tous les syntagmes binaires inclus les uns dans les autres, du plus étendu au moins étendu, sont rangés dans un même ordre, soit centripète, soit centrifuge. Si au contraire un syntagme à ordre centripète inclut un syntagme à ordre centrifuge, ou inversement, il y a ordre *mixte*.

Dans fin. *äidi-n kansa* « avec la mère » il y a ordre homogène, parce que les deux syntagmes inclus l'un dans l'autre sont tous deux rangés dans l'ordre centripète :

äidi-/n (racine + dés. de génitif) : centripète
äidin/kansa (nom + postposition) : centripète.

Au contraire dans lat. *cum matr-e* (même sens) l'ordre est mixte :

matr-/e (racine + dés. d'ablatif) : centripète.
cum/matre (préposition + nom) : centrifuge.

Les cas d'ordre homogène au niveau d'une langue entière, comme pour l'ordre centripète en turc, sont exceptionnels. La plupart des langues se caractérisent par le choix de l'un ou l'autre ordre dans chaque type de syntagme. On peut réécrire les tableaux de Greenberg en partant de l'un des deux ordres, par exemple l'ordre centripète, et en déterminant pour chaque langue quels types de syntagmes sont conformes (+) ou non conformes (—) à cet ordre de référence, ce qui donnerait des tableaux du genre suivant :

Langue	sujet- prédicat	objet- verbe	adjectif- nom	génitif- nom	post- position	suffi- xation
Turc.....	+	+	+	+	+	+
Latin...	+	+	+	+	—	+
Persan .	+	+	—	—	—	+
Russe...	+	—	+	—	—	+
Français	+	—	—	—	—	+

Mais il est plus intéressant de chercher, pour chaque langue particulière, à formuler les lois déterminant l'ordre des éléments dans chaque type de syntagmes en partant de l'un des ordres théoriques (centripète ou centrifuge) choisi comme ordre de référence, et en rendant compte de tous les cas où cet ordre est remplacé par son contraire sous la forme d'une série de règles transformationnelles, formulées en fonction de la nature du terme régissant et du terme régi. Il s'agirait de règles ayant les formes suivantes : (dans tous les exemples cités, et empruntés à des langues indo-européennes, nous choisirons comme ordre de référence l'ordre centripète) :

1^o *règles d'inversion* : AB → BA chaque fois que A appartient à telle classe ou que B appartient à telle classe. Ex. :

a) dans la plupart des langues indo-européennes, inversion dans le couple nom-postposition : lat. *cum matre*, etc. D'où ordre hétérogène dans une séquence du type *paler cum matre laborat*, où tous les syntagmes (*pater/cum matre laborat*, *cum matre/laborat*, *matr-/e*, *labor-/at*) sont dans l'ordre centripète, seul *cum/matre* est dans l'ordre centrifuge.

b) en russe : inversion chaque fois que le subordonné est un substantif : *starye žurnaly* « les vieilles revues », ordre centripète, mais *žurnaly soseda* « les revues du voisin », ordre centrifuge, le subordonné est un substantif; *on userdno rabotaet* « il travaille diligemment » (ordre centripète, le subordonné est un adverbe), *on rabotaet s userdiem* « il travaille avec diligence » (ordre centrifuge), le subordonné est un substantif)²¹;

2^o *règles de fixation* : les syntagmes de tel type échappent aux règles d'inversion qui seront formulées ultérieurement. Ex. :

a) fixation de l'ordre centripète dans le mot dans toutes les langues indo-européennes. Quelles que soient les règles d'inversion qui puissent être formulées à propos d'une langue indo-européenne, elles ne s'appliquent pas à l'intérieur du mot (qu'on peut sans doute définir comme l'ensemble subordonné à un suffixe flexionnel). Cette règle fonde la délimitation du mot comme unité dans ces langues;

21. Valable sous réserve des règles de fixation données plus loin (2^o b) et sans préjudice d'autres règles d'inversion concernant d'autres catégories grammaticales (infinitif, etc.), dont l'exposé complet ne peut être fait ici.

b) fixation de l'ordre centripète dans le couple sujet-prédicat dans la plupart des langues indo-européennes (sauf les langues celtiques). Ainsi en russe la règle donnée ci-dessus (inversion chaque fois que le subordonné est un substantif) ne s'applique pas au sujet : le substantif sujet est le seul qui précède le verbe : *otec rabotaet* « le père travaille ». De même en français, où joue une règle d'inversion très générale, le couple sujet-prédicat est un des rares syntagmes supérieurs au mot qui échappent à l'ordre centrifuge ;

c) en français, fixation de l'ordre centripète non seulement dans le mot, mais aussi dans l'unité accentuelle virtuelle, c'est-à-dire dans le groupe formé d'un verbe et des pronoms clitiques qui le précèdent (*il me le dit*, cf. avec des compléments non clitiques : *il dit la vérité à son ami*) ou d'un nom et de ses déterminants ou adjectifs clitiques (*son vieux chapeau*, cf. avec des déterminants non clitiques : *le chapeau usé de son voisin*).

L'ordre français peut, semble-t-il, être caractérisé par les trois règles de fixation données ici (conservation de l'ordre centripète dans le mot, dans l'unité accentuelle et dans le couple sujet-prédicat) suivies d'une règle d'inversion générale introduisant l'ordre centrifuge dans tous les autres cas²².

3^e règles de déplacement : à partir d'un ordre donné, un élément se trouve déplacé, non pas par rapport à un autre élément avec lequel il forme couple, mais par rapport à l'ensemble de la phrase dans laquelle il vient occuper une position définie en termes absolus :

a) c'est le cas bien connu de l'allemand²³ : l'ordre centripète s'y applique dans l'ensemble, et on le trouve intact dans les propositions subordonnées : (*ich weiss, dass*) *das Kind seiner Mutter ein schönes Geschenk gegeben hat* « je sais que l'enfant a donné un beau cadeau à sa mère ». Mais dans une proposition indépendante le dernier mot (partie conjuguée du verbe), qui est le mot régissant de toute la phrase, est déplacé en tête si la phrase est interrogative : *Hat das Kind seiner Mutter ein schönes Geschenk gegeben?* et après le premier

22. Cf. les remarques de Bally (*op. cit.*, p. 205) sur l'extension de la « séquence progressive » (ordre centrifuge) en français et les résistances qu'elle rencontre.

23. Cf. E. Bach « The order of elements in a transformational grammar of German », *Language* 38 (1962), p. 263-270.

terme de la proposition si elle n'est pas interrogative : *Das Kind hat seiner Mutter ein schönes Geschenk gegeben*. L'application de cette règle suppose la délimitation préalable du mot (indiquant que *hat* est un mot distinct de *gegeben*) et celle du terme de proposition (indiquant que le groupe *das Kind* est un terme de la proposition) ;

b) c'est aussi le cas du pronom interrogatif qui dans beaucoup de langues est déplacé en tête de la phrase, indépendamment des autres règles d'ordre.

A l'aide de règles de ce genre il semble que l'on puisse rendre compte de l'ordre normal de n'importe quelle langue à partir de l'un ou l'autre des ordres théoriques (centripète ou centrifuge). On remarquera que dans les langues indo-européennes l'ordre de référence qui s'impose est l'ordre centripète, conservé dans l'unité de rang inférieur, le mot, même si certaines d'entre elles, comme le français, font à un niveau plus élevé un large usage de l'ordre centrifuge. Il est probable que d'autres langues du monde, même ayant occasionnellement l'ordre centripète, ne peuvent être décrites par les procédés indiqués ici qu'à partir d'un ordre théorique centrifuge. S'il en est ainsi, on a là un critère typologique de première importance.

On notera aussi que chacune des règles proposées ci-dessus est très puissante, c'est-à-dire rend compte d'un très grand nombre de faits. Soit par exemple la règle donnée sous 1^e b pour le russe : il y a inversion (c'est-à-dire application de l'ordre centrifuge) dans tout syntagme non fixé par une règle antérieure²⁴ où le subordonné est un substantif. Cette seule règle concerne à la fois les substantifs compléments du verbe, de l'adjectif, de l'adverbe, qui sont tous postposés, et les oppose aux subordonnés non substantivaux (adjectifs ou adverbes) qui sont préposés.

Cette remarque nous conduit à préciser la place des règles d'ordre parmi les autres règles transformationnelles. Selon N. Chomsky²⁵ chaque règle de réécriture engendre des suites

24. Cette réserve concerne le couple sujet-prédicat, où l'ordre centripète est conservé (ci-dessus 2^e a).

25. N. Chomsky, *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge Mass. 1964, p. 124-125. Voir aussi N. Ruwet, *op. cit.* n. 14, p. 346-349 avec rappel du débat sur cette question.

(*strings*) et non des ensembles (*sets*) : chaque règle contient à la fois deux informations, l'une sur la nature des éléments engendrés, l'autre sur leur ordre de succession; dissocier ces deux types d'information serait, selon Chomsky, une complication inutile. Si l'on s'en tient à ce principe, il devient impossible de formuler des règles d'ordre puissantes, couvrant des cas divers. Les faits russes rappelés ci-dessus apparaîtront sous la forme des règles suivantes :

$$\begin{array}{l} \text{SV} \rightarrow \left\{ \begin{array}{ll} \text{V} & + \text{N} \\ \text{Adv.} & + \text{V} \end{array} \right. \quad (\textit{rabotaet s userdiem}) \\ \text{SN} \rightarrow \left\{ \begin{array}{ll} \text{N} & + \text{Ngén.} \\ \text{Adj.} & + \text{N} \end{array} \right. \quad (\textit{\v{z}urnaly soseda}) \end{array}$$

soit quatre règles contenant huit informations (quatre sur la nature des éléments, quatre sur leur ordre de succession) sans lien entre elles. Les traits qui sont communs au syntagme nominal et au syntagme verbal (postposition du subordonné substantival, préposition des autres subordonnés) n'apparaîtront pas.

Les mêmes faits pourraient être énoncés de façon plus économique (si l'économie se mesure au nombre d'informations à fournir) en admettant que chaque règle engendre des ensembles ordonnés non pas selon un ordre imprévisible semblable à celui qui apparaît dans la structure superficielle, mais selon un ordre appartenant à la structure profonde et rendu prévisible par une règle antérieure :

a) il y aurait une règle préalable, la *règle d'ordre centripète*, indiquant que « toute addition d'un élément nouveau se fait à gauche »;

b) les quatre règles énoncées plus haut viendraient ensuite et prendraient la forme suivante :

$$\begin{array}{l} \text{V} \rightarrow \left\{ \begin{array}{ll} \text{N} & + \text{V} \\ \text{Adv.} & + \text{V} \end{array} \right. \\ \text{N} \rightarrow \left\{ \begin{array}{ll} \text{Ngén.} & + \text{N} \\ \text{Adj.} & + \text{N} \end{array} \right. \end{array}$$

Ces quatre règles ne contiennent rien d'autre que l'information sur la nature des éléments engendrés par elles. L'ordre de succession a été donné d'avance par la règle d'ordre centripète qui interdit les dérivations du type $*\text{V} \rightarrow \text{V} + \text{N}$ et ne permet que celles du type $\text{V} \rightarrow \text{N} + \text{V}$;

c) elles seraient suivies, à un niveau beaucoup plus

superficiel, d'une *règle d'inversion* : « Il y a inversion dans tout syntagme dont le premier terme (subordonné) est N », ce qui entraîne $N+V \rightarrow V+N$, $Ngén.+N \rightarrow N+Ngén.$ (rappelons qu'une règle de fixation préalable empêche d'appliquer cette inversion au couple sujet-prédicat).

Nous n'insisterons pas ici sur le détail des techniques de formalisation, question fort controversée et étrangère à notre propos. Nous voulons seulement souligner la puissance des règles d'ordre et la nécessité de les formuler de façon indépendante et cohérente.

La plus ou moins grande puissance des règles d'ordre et leur plus ou moins grand nombre (la puissance et le nombre sont en raison inverse) sont aussi des caractéristiques typologiques des langues. Le turc a une seule règle, celle de l'ordre centripète, qui s'applique sans restriction et est donc infinitement puissante. Le latin, l'allemand, le français même (avec sa généralisation de l'ordre centrifuge dans presque tous les types de syntagmes étendus) semblent avoir aussi des règles en nombre relativement petit et donc assez puissantes. L'anglais semble se caractériser précisément par le grand nombre de règles d'ordre et donc la faible puissance de chacune d'elles. Cela explique peut-être que les théories syntaxiques construites principalement à partir de cette langue n'aient accordé que peu d'intérêt à la formulation autonome des règles d'ordre.

Avant de conclure, donnons deux précisions, destinées à circonscrire la portée des remarques faites ici et à éviter toute confusion :

1^o ces remarques ne prétendent pas à donner un inventaire complet des règles d'ordre pour une langue donnée; une formulation exhaustive de ces règles serait une œuvre de longue haleine. Nous avons seulement proposé quelques échantillons d'une méthode qui pourrait peut-être être appliquée;

2^o il y a dans toutes les langues des types de syntagmes à ordre obligatoire et d'autres à ordre facultatif : ainsi l'ordre préposition-nom est obligatoire aussi bien en russe qu'en anglais, mais l'ordre adjectif-nom est obligatoire en anglais et facultatif en russe; l'ordre adverbe-verbe est facultatif dans les deux langues. Nous sommes parti de l'hypothèse (tacitement acceptée tant par Tesnière que par Greenberg) que même en cas d'ordre facultatif il existe un ordre préférentiel (qu'on peut appeler ordre « normal », « grammatical »,

« neutre ») que nous avons supposé connu. Les règles proposées ici sont des règles grammaticales qui aboutissent à cet ordre normal. Dans les cas où cet ordre est facultatif, ce sont des facteurs stylistiques ou contextuels qui déterminent le choix entre l'ordre normal et son contraire : r. *on userdno rabotaet* (ordre normal) ou *on rabotaet userdno* « il travaille diligemment ». Les règles présidant à ce choix, telles qu'elles sont proposées pour le russe par Dean Worth²⁶, opèrent *après* les règles grammaticales dont il est question ci-dessus, et ne doivent pas être confondues avec elles.

Il reste que, sans quitter le domaine grammatical, l'établissement d'un rapport systématique entre l'étude de l'ordre des éléments et leur dépendance syntaxique ouvre, dans la voie tracée jadis par Tesnière, de nombreuses perspectives :

— dans l'analyse de chaque langue : économie dans la formulation des règles; isomorphisme de l'ordre des mots dans la phrase et des morphèmes dans le mot; mise en relief de certaines unités linguistiques par le fait que l'ordre de base y est inversé ou fixé, etc.;

— dans la confrontation typologique : classement des langues selon l'ordre de base (centripète ou centrifuge) à partir duquel l'ordre effectivement réalisé peut être dérivé; variations des règles d'une langue à l'autre; plus ou moins grande puissance des règles d'ordre.

L'étude de l'ordre linéaire constitue logiquement la moitié de la grammaire; sa place dans la littérature linguistique a été jusqu'ici beaucoup plus modeste. Les perspectives évoquées ci-dessus justifient qu'une plus grande attention y soit apportée.

Paul GARDE.

3, avenue Laurent-Vibert
13100 Aix-en-Provence

26. Dean S. Worth, « Ob otobraženii linejnyx otnošenij v poroždajuščix modeljax jazyka », *VJa* 1964, 5, p. 46-58. Inversement les travaux d'A. V. Isačenko « O grammatičeskem porjadke slov », *VJa* 1966, 6, p. 27-34 ; « Porjadok slov v poroždajuščej modeli jazyka » *Československé přednášky pro VI mezinárodní sjezd slavistů*, Prague 1968, p. 50-61, proposent une procédure de découverte de l'ordre grammatical à partir de l'ordre effectivement réalisé. D'une façon générale, à propos des langues où l'ordre facultatif s'applique à de nombreux types de syntagmes, comme le russe, la majorité des recherches portent sur le conditionnement stylistique ou contextuel de l'ordre effectif, avec ou sans étude de ses rapports avec l'ordre grammatical.

COMMENT DÉFINIR LES FONCTIONS SYNTAXIQUES ?

SOMMAIRE. — En utilisant la conception de la syntaxe et des relations syntaxiques qui correspond à ce qu'on appelle l'analyse en *Constituants Immédiats* et en généralisant à toutes les fonctions syntaxiques la description relationnelle que Noam Chomsky a donnée du sujet et de l'objet, on peut proposer un ensemble uniifié et cohérent de définitions fonctionnelles. Les fonctions grammaticales sont alors définies en termes de positions relatives dans l'organisation de la phrase, en termes de relations constructionnelles entre les constituants hiérarchisés de la phrase, et, si l'on représente par un arbre l'analyse en *C.I.* de la phrase, en termes de sous-configurations d'arbre. Ainsi sont définis le sujet et l'extraposition, le complément de verbe et le circonstant, l'épithète et l'apposition, l'expansion d'adjectif et le déterminant nominal.

Il est banal de remarquer que, pour comprendre une phrase, il ne suffit pas d'en identifier tous les mots ou toutes les unités constitutives, mais qu'il faut également reconnaître la fonction de chacune de ces unités, c'est-à-dire « le rôle qu'assume » chaque unité dans la phrase en question, comme le dit le *Guide alphabétique*¹, ou « le rôle que joue » chaque unité « dans la structure grammaticale de l'énoncé », comme le précise le *Lexique* de Marouzeau². C'est d'ailleurs à l'occasion d'une observation de ce genre que Bloomfield a lancé l'expression célèbre de « constituants immédiats », en disant qu'il ne suffisait pas de connaître les morphèmes qui sont les « constituants fondamentaux » de la phrase *Poor John ran away*, mais qu'il fallait aussi en connaître les constituants immédiats ainsi que les constituants immédiats de ces

1. Cf. *Guide alphabétique*, p. 111.

2. J. Marouzeau, *Lexique*, p. 97.

constituants immédiats³. Si les grammairiens et les linguistes s'entendent à peu près sur l'identification et la dénomination des différentes fonctions grammaticales qui semblent constituer une phrase donnée, on ne sait pas nettement en quels termes il faut définir ces fonctions, et les grammaires sont loin d'être d'accord quand elles essaient de préciser la nature de chacune des fonctions qu'elles admettent.

On peut proposer des définitions logico-sémantiques, comme c'est assez souvent le cas dans les grammaires traditionnelles. La définition usuelle du sujet par exemple s'inspire franchement de la logique classique; on la retrouve dans la seconde partie de la définition de Grévisse : « le sujet, dit ce dernier⁴, est le terme considéré comme le point de départ de l'énoncé; il désigne l'être ou l'objet dont on dit quelque chose en se servant d'un verbe ». La *Grammaire générale* de Port-Royal disait plus catégoriquement qu'un jugement « enferme nécessairement deux termes, l'un appelé sujet, qui est ce dont on affirme (...) et l'autre appelé attribut, qui est ce qu'on affirme »⁵; or *La logique* de Port-Royal disait exactement la même chose, lorsqu'elle prétendait qu'une proposition logique « doit avoir deux termes : l'un, de qui l'on affirme, ou de qui l'on nie, lequel on appelle *sujet*; et l'autre que l'on affirme, ou que l'on nie, lequel s'appelle *attribut* ou *praedicatum* »⁶. Une telle définition logique du sujet n'est pas acceptable pour le linguiste, dans la mesure où, dans une phrase comme *Ce garçon, mon frère le connaît bien*, on affirme quelque chose de *ce garçon* alors que c'est *mon frère* qui est le sujet du verbe *connaît*.

Quand elle ne veut pas se situer à ce niveau logique, la grammaire traditionnelle se contente de termes sémantiques plus humbles et dit par exemple, comme le rappelle le *Guide alphabétique* : « 'le sujet désigne l'être ou l'objet qui fait telle action'; l'objet est le terme qui désigne la personne ou la chose 'sur qui passe l'action' »⁷. Mais une telle définition sémantique du sujet n'est pas acceptable, car elle ne se vérifie pas dans tous les cas où le grammairien parle de sujet.

3. L. Bloomfield, *Le langage*, trad. par J. Gazio, Paris, Payot, 1970, p. 153.

4. M. Grevisse, *Le bon usage*, 7^e éd., 1959, p. 131, § 183.

5. *Grammaire générale et raisonnée*, Republications Paulet, 1969, p. 66.

6. A. Arnauld et P. Nicole, *La logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970, p. 156.

De fait, « le sujet *Jean*, comme le dit André Martinet⁷, est l'acteur dans *Jean se promène*, l'acteur et le bénéficiaire dans *Jean déjeune*, le bénéficiaire dans *Jean reçoit un cadeau*, le patient dans *Jean souffre*, et ainsi de suite », ce qui a conduit Charles Fillmore à considérer que le sujet de *The door opened* était un objet profond, celui de *John opened the door* un agent profond et celui de *The wind opened the door* un instrumental profond⁸. Va-t-on dans ces conditions définir le sujet en énumérant ses différentes valeurs possibles et en disant qu'il est « l'élément désignant ce qui fait ou subit l'action désignée par la base (verbale), ce qui accède à l'état ou qui est dans l'état désigné par la base » ? Ce n'est pas acceptable, car comme le dit justement Éric Buyssens⁹, « même si l'on réussissait à dresser la liste complète (des valeurs du sujet suivant le verbe qui l'accompagne), il resterait à la justifier, à montrer pourquoi on prétend qu'il s'agit chaque fois d'une relation grammaticale de sujet à base (verbale) ».

Puisque les définitions totalement sémantiques ou logico-sémantiques ne donnent pas satisfaction, on a essayé de proposer des définitions plus proprement linguistiques que l'on a qualifiées de fonctionnelles parce qu'elles entendent reposer sur le fonctionnement même de la langue. Eric Buyssens, pour qui « toute catégorie grammaticale est essentiellement un fait fonctionnel, c'est-à-dire un fait qui caractérise la façon dont tel élément se combine à d'autres dans le discours »¹⁰, définit le sujet par une commutation destinée à établir « le schéma syntagmatique commun à toutes les relations entre le sujet et sa base »⁹ : « le sujet, dit-il¹¹, est l'élément qui répond à la question formée par le *Qui* ou *Qu'est-ce qui* suivi du prédicat de la phrase considérée ». André Martinet propose une autre définition fonctionnelle du sujet, qui met l'accent sur une autre particularité de fonctionnement du sujet : « Le sujet, écrit-il⁷, comme toute réalité linguistique, ne peut se définir qu'en termes de

7. A. Martinet, *Le sujet comme fonction linguistique et l'analyse syntaxique du basque* — *B.S.L.* 57,1 (1962), p. 76 (cf. *Studies in functional syntax*, p. 240).

8. Cf. Ch. Fillmore, *The case for case* — Bach and Harms, *Universals in linguistic theory*, 1968, p. 27.

9. E. Buyssens, *Les catégories grammaticales du français*, Bruxelles, 1975, p. 30.

10. E. Buyssens, *La conception fonctionnelle des faits linguistiques* — *Journal de psychologie normale et pathologique*, 43 (1950), p. 46.

11. E. Buyssens, *La conception fonctionnelle*, p. 39.

comportement linguistique : (il) est l'élément qui, dans tout énoncé non injonctif et non mutilé, accompagne nécessairement le prédicat », ce qui a pour conséquence que « dans une langue où le monème prédicatif n'a pas besoin d'être actualisé au moyen d'un monème nominal doué d'une fonction spécifique, nous ne devons pas parler de sujet »¹². Frédéric François reprend apparemment cette définition du sujet, mais ajoute une précision très importante en ce qui concerne son éventuelle valeur sémantique : « On ne le définira que comme premier complément obligatoire dont les implications signifiées varieront selon les sous-classes d'unités qui jouent ce rôle et les classes d'unités dont il est le sujet »¹³.

Définir ainsi le sujet comme l'actualisateur qui accompagne nécessairement le prédicat revient à préciser plus ou moins la nature du rôle que joue le sujet dans la constitution et l'organisation de la phrase. Mais il semble qu'André Martinet ait une autre conception de la fonction grammaticale, quand il définit une fonction comme celle de complément d'attribution ou quand il définit la fonction en général. On peut lire en effet dans les *Éléments* l'analyse suivante : « En français, le monème /a/ à désigne le bénéficiaire de l'action. Dans *il a donné le livre à Jean*, à signale la fonction de *Jean*. Fonction désigne ici le fait linguistique qui correspond au rapport entre un élément d'expérience et l'expérience globale »¹⁴. Cette formulation est quelque peu ambiguë, car elle pourrait donner l'impression de définir avant tout la fonction grammaticale comme une relation référentielle; d'ailleurs André Martinet n'a-t-il pas écrit plus explicitement dans *Langue et fonction*¹² : « Nous pourrions être tentés de définir la 'fonction' comme la contrepartie linguistique de la relation entre un élément d'expérience et l'ensemble de l'expérience »? Quoi qu'il en soit de ces formules, concevoir les fonctions syntaxiques comme une sorte de démarcation des relations référentielles présenterait, à notre avis, de graves inconvénients. Dans la mesure où il peut y avoir une foule de relations objectives différentes entre les éléments d'expérience, il faudrait admettre que parallèlement il y a aussi une foule de relations syntaxiques différentes. Or, en dehors des compléments

12. A. Martinet, *Langue et fonction*, Denoël, 1969, p. 65.

13. F. François, *L'enseignement et la diversité des grammaires*, Paris, Hachette, 1974, p. 97.

14. A. Martinet, *Éléments*², p. 112, § 4-12.

circonstanciels, sur le nombre desquels les grammaires ne s'entendent pas et parleraient volontiers de liste ouverte, il ne semble pas y avoir beaucoup de types différents de fonction. A cette objection de fait, on pourrait ajouter une objection théorique : une conception référentielle de la fonction syntaxique n'implique-t-elle pas plus ou moins que le langage est structuré de la même façon que la réalité extra-linguistique. Or en plus de et non pas à la place de l'arbitraire saussurien entre le signifiant et le signifié, on doit admettre avec Benveniste¹⁵ que le rapport entre le signe linguistique et l'élément de la réalité auquel il est appliqué est arbitraire. Pour éliminer tout soupçon de conception référentielle de la fonction grammaticale, nous préférerions donc la définition proposée par Frédéric François, à savoir : « On appellera fonction syntaxique la relation d'un élément au reste de l'énoncé, qui correspond sur le plan non linguistique, au rapport de cet élément avec le reste de l'expérience »¹⁶. Dans cette nouvelle définition, la présence d'une virgule devant le pronom relatif *qui* autorise à considérer que l'on a affaire à une relative explicative. S'il en est ainsi, l'énoncé en question affirme simplement que la fonction est la relation d'un élément au reste de l'énoncé et la relative explicative ajoute l'équivalent sémantique d'une seconde proposition logique qui n'est affirmé « qu'incidemment au regard de la proposition totale », comme le dit *La logique* de Port-Royal¹⁷, et qui précise que la relation ainsi définie correspond en outre à un certain rapport référentiel, lequel n'est du reste pas spécifié comme étant toujours le même pour une même fonction ; Frédéric François a même dit expressément le contraire à propos des valeurs du sujet, comme nous l'avons signalé précédemment.

Quoi qu'il en soit, nous estimons personnellement que la fonction d'un constituant désigne la relation que ce constituant entretient avec le reste de la phrase à laquelle il appartient, la façon dont ce constituant est utilisé dans l'organisation et la constitution de la phrase où il se trouve, ou, pour reprendre un vocabulaire tesniérien, le réseau des « connexions » dans lequel entre cet élément et qui constitue

15. E. Benveniste, *Nature du signe linguistique — Problèmes de linguistique générale*, I, p. 52.

16. F. François, *L'enseignement et la diversité des grammaires*, p. 56.

17. A. Arnauld et P. Nicole, *La logique*, p. 167.

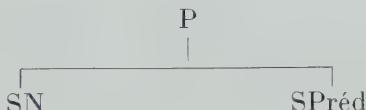
une partie de « la charpente de la phrase »¹⁸. Bref, nous voudrions proposer des définitions fonctionnelles de chaque fonction qui correspondraient à la conception générale des faits fonctionnels formulée par Éric Buyssens et où chaque fonction grammaticale serait fondamentalement caractérisée en termes d'organisation syntaxique, c'est-à-dire en termes de combinaison entre les éléments de la phrase, ou de « schéma syntagmatique »¹⁹. Un tel projet n'apporte rien de bien nouveau, car on est tenté de dire que c'est exactement ce que veut, et cela depuis toujours, la majorité des grammairiens et des linguistes. Tout le problème en effet est de pouvoir quitter le niveau des généralités sur la fonction grammaticale et d'arriver à préciser la spécificité structurale ou constructionnelle de chacune des fonctions syntaxiques particulières auxquelles recourent les grammaires. Or, à notre avis, la linguistique moderne a proposé des concepts qui devraient permettre de mener à bien une telle entreprise. D'abord « l'analyse en C(onstituants) I(mmédiats) » des linguistes structuralistes américains a prouvé que ce n'est pas seulement une belle vue de l'esprit que de considérer la phrase comme un tout organisé et hiérarchisé : elle a fait voir positivement comment, dans une phrase donnée, les éléments simples (mots ou morphèmes) se combinent entre eux, puis comment ces combinaisons d'éléments simples se combinent à leur tour en combinaisons plus vastes et comment ces combinaisons plus vastes forment des combinaisons de plus en plus vastes jusqu'à donner la combinaison ultime et maximale qu'est la phrase. Une fois admis un tel type d'analyse, il devient possible de situer très précisément la place qu'occupe un constituant donné dans la structure de C.I. que semble devoir être la phrase, à condition toutefois d'avoir attribué une étiquette catégorielle à chacun des constituants de cette structure. C'est même très facile, lorsqu'on a reconnu à la suite de Noam Chomsky « que le meilleur moyen de représenter à la fois la décomposition d'une phrase en constituants et l'appartenance de ces constituants à des catégories est de recourir à un *arbre* (dit aussi *branching diagram* (diagramme à branches)) »¹⁹.

Il est alors en effet tentant, pour définir chaque fonction syntaxique, de généraliser la description que Noam Chomsky

18. L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, 2^e éd., 1965, p. 11, § 3.

19. N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, 1968, p. 111.

a proposée pour le sujet et l'objet de ce qu'il appelle « la structure profonde ». A ce niveau, la notion de fonction grammaticale lui semble être « une notion intrinsèquement relationnelle »²⁰, c'est-à-dire qu'une fonction est en fait une relation entre deux ou plus de deux catégories grammaticales, qui se combinent en une unité syntaxique plus grande, la fonction de sujet par exemple ou plutôt la notion fonctionnelle de « sujet-de » étant définie « pour l'anglais comme la relation existant entre le SN d'une phrase de forme $SN \sim Aux \sim SV$ et la phrase tout entière »²¹. Et comme la structure profonde correspond à un arbre, appelé indicateur syntagmatique sous-jacent, il en découle que les fonctions peuvent être définies « en termes de certaines sous-configurations de » cet arbre²². Ainsi, dans la structure profonde de la phrase *Le garçon mangeait le gâteau*, pour reprendre un exemple de Nicolas Ruwet, « le SN sujet (*le garçon*) est défini comme le SN qui est dominé immédiatement par l'élément P, ou comme le SN qui figure dans la configuration :



cette configuration étant elle-même simplement le sous-produit de la règle syntagmatique $P \rightarrow SN + SPréd$. De même le SN objet (*le gâteau*) est défini comme le SN figurant dans la configuration qui représente le syntagme verbal et ses constituants²³ :



Nous voudrions donc généraliser à toutes les fonctions syntaxiques ce type de définition purement relationnelle ou, si l'on veut, constructionnelle, mais en admettant qu'une phrase donnée n'a qu'une seule structure syntaxique et en refusant de distinguer deux sortes de structure prétendument syntaxique, une structure profonde et une structure superficielle.

20. N. Chomsky, *Aspects de la théorie syntaxique*, trad. par J.-C. Milner, Paris, Seuil, 1971, p. 100.

21. N. Chomsky, *Aspects*, p. 101.

22. N. Ruwet, *Introduction*, p. 323.

23. N. Ruwet, *Introduction*, p. 323-324.

cielle. A notre avis en effet, la structure profonde de «la grammaire générative», si elle a une certaine pertinence, est une réalité non pas syntaxique, mais logico-sémantique. Noam Chomsky le reconnaît du reste implicitement lorsque, après avoir dit que «la structure profonde sous-jacente à la proposition *Dieu invisible a créé le monde visible* consiste en trois propositions abstraites, chacune exprimant un certain jugement simple»²⁴, et est presque exprimée telle quelle dans la phrase *Dieu, QUI est invisible, a créé le monde. QUI est visible*, il ajoute : «Mais la structure profonde constitue une réalité mentale sous-jacente — un accompagnement mental de l'énoncé —, que la forme de surface de l'énoncé produit lui corresponde directement, point par point, ou non»²⁴.

Si la structure profonde ne représente pas ce que nous considérons comme la structure syntaxique d'une phrase, cette dernière n'est pas pour autant la structure superficielle de «la grammaire générative»; car la structure superficielle présente les constituants dans l'ordre où ils se trouvent dans la chaîne parlée et correspond donc à ce que Tesnière appelait «l'ordre linéaire»²⁵. Or la contiguïté dans la chaîne ne suppose pas nécessairement une contiguïté syntaxique et la position dans la chaîne n'est pas forcément identique ou parallèle ou même liée à la place dans le réseau de relations qui constituent la phrase. Ce qui importe pour l'analyse syntaxique ce n'est pas de noter que deux constituants sont côte à côte dans la chaîne, mais c'est de savoir si deux constituants contigus ou non contigus dans la chaîne sont unis par une relation syntaxique et forment donc une unité constructionnelle de la phrase. Il faut dans ces conditions bien distinguer de l'ordre linéaire (qui correspond à la structure superficielle de «la grammaire générative») ce que Tesnière appelle «l'ordre structural», qui est l'ordre «selon lequel s'établissent les connexions»²⁶ qui organisent et hiérarchisent les différents constituants de la phrase, et qui, lui, représente, à notre avis, la structure syntaxique de la phrase. Une telle distinction est capitale quand on travaille sur une langue comme le latin, où, comme l'a fort bien fait remarquer Dumarsais dans

24. N. Chomsky, *La linguistique cartésienne*, trad. par N. Delanoë et D. Sperber, Paris, Seuil, 1969, p. 63.

25. L. Tesnière, *Éléments*, p. 18, § 8.

26. L. Tesnière, *Éléments*, p. 16, § 1.

l'article « Construction » de l'*Encyclopédie*, « les énoncés (...) *Accepi litteras tuas* et *Tuas accepi litteras*, bien qu'ayant des constructions différentes » (Tesnière dirait : des ordres linéaires différents), « puisque l'ordre des mots est différent, ont même syntaxe, puisque les rapports des mots entre eux sont les mêmes »²⁷. Mais la distinction entre l'agencement structural et l'agencement linéaire est importante même pour l'étude de langues comme le français ou l'anglais, qui apparemment ne la suggèrent pas; car elle permet de ne pas faire entrer abusivement dans la syntaxe « des faits formels non pertinents de la première articulation du langage »²⁸, qui ressortissent en réalité à la morphologie, si l'on en croit la définition inhabituellement mais heureusement large qu'André Martinet a proposée dans le 104^e *Annuaire des Hautes Études*²⁸.

Mais alors, dira-t-on, notre conception de l'analyse syntaxique est, à peu de choses près, une réhabilitation non pas certes des procédures heuristiques de l'analyse en C.I., mais au moins de la théorie syntaxique qui sous-tend plus ou moins explicitement les différentes procédures d'analyse en C.I. qui ont été proposées. Or « la grammaire générative » a prouvé que le modèle auquel correspond l'analyse en C.I., appelé « grammaire syntagmatique » ou « grammaire dépendante du contexte », ne peut pas rendre compte de toutes les particularités du langage et est donc un modèle inadéquat. Sur ce point, il y a entre « la grammaire générative » et l'analyse en C.I. une sorte de dialogue de sourds, comme nous l'avons expliqué ailleurs²⁹. La grammaire générative reproche, à juste titre, au modèle syntagmatique de ne pas pouvoir rendre compte notamment des constituants à signifiant discontinu comme *ne...pas* ou *est...é* dans *Pierre n'est pas arrivé* et de la relation qui existe entre la phrase passive *Paul a été frappé par Pierre* et la phrase active *Pierre a frappé Paul*. Mais ces deux phénomènes ne ressortissent pas à la syntaxe et, en tout cas, n'ont rien à voir avec l'analyse en C.I. : la discontinuité du signifiant du morphème négatif *ne...pas* est un fait de morphologie; et la relation entre une

27. O. Ducrot, T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 272.

28. *Annuaire 1971-1972* (104^e année). École Pratique des Hautes Études, IV^e section, Paris, Sorbonne, 1972, p. 556.

29. Cf. C. Touratier, *Technique d'analyse de la phrase latine*, p. 8-9, dans *Dossiers d'étude pour l'enseignement du latin*, C.R.D.P. Strasbourg n° 4, 1975-76.

phrase passive et une phrase active n'est peut-être pas vraiment une relation paradigmique, comme essaie de le montrer Nicolas Ruwet³⁰, mais c'est incontestablement une relation sémantique d'homonymie partielle qui par conséquent n'a rien à voir avec l'organisation syntaxique proprement dite de la phrase passive. S'il en est bien ainsi, les critiques que l'on fait au modèle syntagmatique reviennent simplement à dire que l'analyse syntaxique n'épuise pas la description linguistique d'une phrase et que l'analyse en C.I. doit être complétée notamment par une analyse morphologique et par une analyse sémantique, ce qui paraît tout à fait juste et peut-être même évident. Mais ces critiques ne mettent nullement en évidence une insuffisance proprement syntaxique de l'analyse en C.I.. Le modèle syntagmatique est donc, contrairement à ce que dit couramment « la grammaire générative », plus qu'une simple formalisation de l'analyse en C.I., puisqu'il se présente comme un modèle du langage ou plutôt de la première articulation du langage, alors que l'analyse en C.I. correspond simplement à une hypothèse sur la structure syntaxique de la phrase. Il s'en suit, nous semble-t-il, que les lacunes générales du modèle syntagmatique ne sauraient disqualifier l'analyse en C.I. en tant qu'analyse exclusivement syntaxique et ne peuvent donc nullement être invoquées contre une étude syntaxique qui s'appuierait sur l'analyse en C.I. pour essayer de définir en termes constructionnels les fonctions syntaxiques.

Avant de commencer un tel travail, nous devons faire une dernière remarque générale. Si les fonctions syntaxiques sont, comme nous le supposons, des relations purement constructionnelles et organisatrices, elles ont aussi une incidence sémantique : c'est elles qui structurent la façon dont le langage restitue l'expérience exprimée et communiquée, et qui organisent la signification que les phrases doivent véhiculer. A notre avis en effet, l'élaboration de la signification d'une phrase se fait à partir de l'organisation structurale de la dite phrase, et le composant sémantique d'une grammaire ne peut être, comme Noam Chomsky l'a postulé³¹, qu'un composant interprétatif chargé d'assigner un sens à une phrase en fonction de sa structure syntaxique et du sémantisme des différents morphèmes qui entrent dans cette

30. Cf. N. Ruwet, *Introduction*, p. 243-244.

31. Cf. N. Ruwet, *Introduction*, p. 332.

structure. Chaque fonction syntaxique a donc une valeur sémantique qui lui est propre; mais cette valeur peut, comme le signifié de tout morphème, se diversifier en effets de sens différents et recevoir par conséquent des interprétations sémantiques différentes, suivant le sémantisme propre des éléments mis en relation par la fonction en question. Ainsi, le constituant sujet doit être interprété sémantiquement comme ce qui est concerné par le prédicat. En l'absence de toute extraposition du type *ce garçon* dans *Ce garçon, mon frère le connaît bien* et de toute topicalisation intonationnelle d'un constituant particulier, il représente le topique ou le thème du contenu logico-sémantique auquel correspond la phrase; mais cette valeur de thème n'est nullement la valeur sémantique propre du sujet, c'est seulement une interprétation particulière de sa valeur qui est liée à un contexte structural et intonationnel particulier. Si le sujet est simplement, au niveau sémantique, ce qui est concerné par le prédicat, il est évident que sa façon d'être concerné ne sera pas la même suivant le sens du prédicat. Par exemple le sujet d'un verbe transitif comme *ouvrir* désignera un agent, s'il est animé, et un instrument, s'il est non-animé, tandis que le sujet d'un verbe intransitif d'état comme *souffrir* désignera un patient³². Il revient à la sémantique de préciser, à propos de chaque verbe, les différentes significations que peut recevoir le sujet suivant les différentes constructions et les différents sens et effets de sens du verbe. Mais il va de soi que ces significations particulières n'appartiennent nullement à la définition de la valeur sémantique pertinente à laquelle correspond la fonction de sujet.

* * *

Passons maintenant à l'examen des principales fonctions syntaxiques admises par les grammaires. Pour les définir en termes constructionnels ou relationnels, il faut d'abord supposer au moins provisoirement qu'il est légitime de postuler un certain nombre de catégories grammaticales comme celle de P (qui correspond à la fois au constituant propositionnel

32. Ceci rejoint le point de vue de N. Chomsky, qui, dans *Studies on Semantics in Generative Grammar* (Mouton, 1972, p. 75), a esquissé une version interprétative de la description du sujet que Ch. Fillmore avait formulée en termes de «sémantique générative».

d'une subordonnée et à la construction maximale qu'est la phrase, puisque la subordonnée est, pour parler comme Damourette et Pichon³³, « une phrase » « réduite » à un « rôle sous-phrastique »), comme celles de SN. Det, SV, N, Adj.. etc. Cela posé, on peut définir la fonction de sujet comme le fait d'être un C.I. de P et une adjonction de SV; il en découle que le constituant sujet forme avec le SV une construction exocentrique, c'est-à-dire une construction qui n'appartient pas à la même classe que l'un de ses C.I.³⁴, et a par conséquent la particularité constructionnelle d'être, comme le dit André Martinet³⁵, « ce qui accompagne nécessairement le prédicat ». Si telle est la définition structurale du sujet, il semble que ce soit « par abus que l'on désigne couramment (...) sous l'étiquette de pronoms sujets »³⁶ les pronoms personnels qui accompagnent les formes verbales. Dans la mesure où le pronom personnel ne peut pas être séparé du verbe par une apposition, contrairement à ce qui arrive au SN sujet, on est tenté de penser que le pronom personnel est un C.I. de V et non pas un C.I. de P. Le fait qu'il corresponde en français à un mot indépendant ne récuse nullement cette analyse, puisque les auxiliaires de la grammaire traditionnelle sont aussi des mots et n'en appartenaient pas moins à un V complexe ou, comme on le dit habituellement, à une locution verbale. Tout ceci revient à dire que *je* dans *je connais ce garçon* a exactement la même position structurale que la désinence verbale -o dans lat. *istum puerum nosco*, l'antéposition qui entraîne l'apparition d'un mot en français et la postposition qui entraîne celle d'une désinence en latin n'étant que des nécessités morphologiques de la mise en ordre linéaire de l'ordre structural³⁷.

Il faut postuler une fonction syntaxique partiellement comparable à celle de sujet, mais dont les grammaires traditionnelles n'ont pas bien vu la spécificité syntaxique. Il s'agit de la fonction de *ce garçon* dans la phrase *Ce garçon, mon frère le connaît bien*, que l'on appelle parfois une phrase

33. J. Damourette & E. Pichon, *Des mots à la pensée*, t. IV, p. 111.

34. Cf. L. Bloomfield, *Le langage*, trad. par J. Gazio, Paris, Payot, 1970, p. 183.

35. A. Martinet, *Langue et fonction*, p. 64.

36. R. L. Wagner et J. Pinchon, *Gram. du franç.*, Paris, Hachette, 1962, p. 61.

37. Cf. A. Martinet, *Le mot dans Studies in functional syntax*, p. 165.

disloquée ou segmentée³⁸. Il est certain qu'au point de vue sémantique cette phrase présente, à une mise en relief près, la même signification que *Mon frère connaît bien ce garçon*; on est donc tenté de considérer que *ce garçon* a dans les deux phrases la même fonction de complément d'objet, en ajoutant, comme le font certaines grammaires, que, dans la phrase disloquée, il s'agit d'un complément d'objet détaché ou « placé en tête de phrase afin d'être mis en valeur »³⁹. Mais si l'on ne définit pas les fonctions syntaxiques en termes de rôle sémantique, il est clair que, dans la phrase segmentée, l'anaphorique *le* est le complément d'objet et que si le syntagme *ce garçon* semble avoir le rôle sémantique d'un complément d'objet, cela vient précisément de la relation sémantique d'anaphore qui existe entre ce SN et l'anaphorique objet *le*. Le syntagme *ce garçon* pour sa part est un C.I. de P tout en étant en même temps une expansion de P, fonction syntaxique que nous appellerions volontiers, comme le fait parfois « la grammaire générative », extraposition. L'extraposition a par conséquent en commun avec le sujet d'être un C.I. de P, mais elle se distingue du sujet dans la mesure où elle entre dans une construction endocentrique, c'est-à-dire une construction qui appartient à la même classe que l'un de ses C.I.³⁴, alors que le sujet appartient à une construction exocentrique.

Une langue à cas comme l'allemand pose un petit problème en ce qui concerne l'extraposition. L'équivalent allemand de notre exemple français serait *Diesen Knaben kennt mein Bruder gut*, où il est difficile de ne pas considérer *diesen Knaben* comme un C.I. de P, à cause de la rupture introduite par l'inversion du sujet. Mais alors comment expliquer que le SN extraposé soit à l'accusatif comme s'il était un vrai complément d'objet ? Le SN allemand ayant besoin de désinences casuelles pour être morphologiquement viable, on peut dire soit que, comme en latin dans :

Pl., *Asin.* 527 : *Illos qui dant, eos derides* « Et ceux qui paient, tu te moques d'eux » (P. Grimal, Gallimard),

38. Cf. A. Dauzat, *Phonétique et gram. historiques de la langue fran^c.*, Paris, Larousse, 1950, p. 267, 289 ; J.-C. Chevalier, Michel Arrivé, etc., *Gram. Larousse du fran^c. contemporain*, p. 100.

39. J. Dubois, G. Jouannon, R. Lagane, *Gram. fran^c.*, Larousse, 1961, p. 30.

le SN extraposé s'accorde mécaniquement en cas avec le pronom anaphorique chargé de reprendre son contenu sémantique dans la P subséquente, mais qu'à la différence du latin, cet anaphorique reçoit toujours en allemand un signifiant zéro, soit qu'il n'y a pas d'anaphorique au niveau structural et que le SN extraposé se met obligatoirement au cas du constituant manquant de la P subséquente.

Si l'on se situe au niveau constructionnel, il est possible d'exploiter et de systématiser une distinction plus ou moins latente dans la grammaire traditionnelle qui a surtout été mise au point par les développements qu'a reçus, dans ce qu'on appelle « la grammaire dépendancielle », la théorie de la valence imaginée par Tesnière. Il s'agit de la différence que l'on peut faire avec Léon Wagner et Jacqueline Pinchon entre « compléments essentiels et compléments circonstanciels »⁴⁰ ou avec Eric Buyssens entre « les régimes du verbe » et « les compléments circonstanciels »⁴¹. La grammaire dépendancielle parle souvent de *(Verb)ergänzungen* et de *freie Angabe*⁴², ce que nous traduirons en français par « Compl(éments) de V » et « Circ(onstants) », en reprenant à Tesnière le terme de circonstant afin d'éviter toute identification systématique avec ce que la grammaire traditionnelle appelle compléments circonstanciels; nous serons en effet amené à considérer comme des Compl de V des syntagmes auxquels la grammaire traditionnelle donne, pour des raisons plus sémantiques que syntaxiques, le nom de complément circonstanciel.

Parmi les syntagmes qui entrent dans la constitution du prédicat, certains sont plus excentriques que d'autres par rapport au verbe : il y a les constituants périphériques qui s'ajoutent sans nécessité grammaticale à un noyau qui pourrait bien fonctionner seul comme prédicat, et il y a les constituants centraux sans lesquels ce noyau ne pourrait pas exister en tant que prédicat. Les constituants périphériques ne sont pas entraînés par le sémantisme du verbe du prédicat et ne font pas partie de ce que les dictionnaires appellent ordinairement la construction de ce verbe : ce sont les

40. R. L. Wagner et J. Pinchon, *Gram. du franç.*, p. 75.

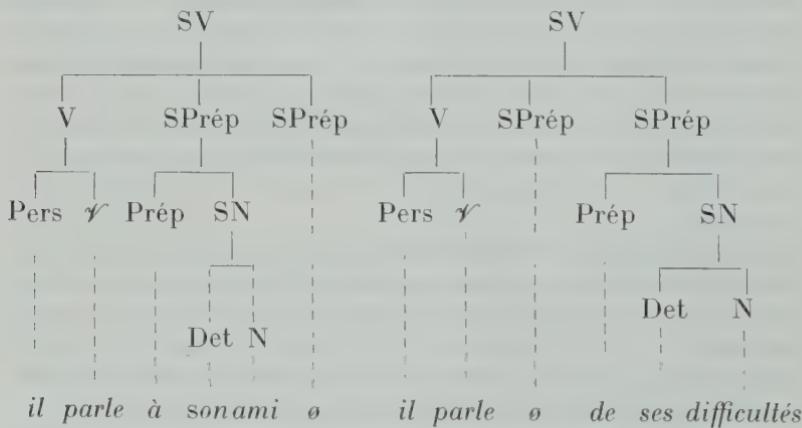
41. E. Buyssens, *Les catégories grammaticales du franç.*, p. 32-35.

42. Cf. G. Helbig, W. Schenkel, *Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben*, Leipzig, 1975, p. 33 sqq.; H. Happ, *Grundfragen einer Dependenz-Grammatik des Lateinischen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, p. 180 sqq.

circonstants. Les constituants centraux sont appelés par le sémantisme même du verbe et dépendent étroitement de ce verbe au point d'être expressément mentionnés par les dictionnaires à côté du verbe qui semble les régir : ce sont les compléments de verbe; et il s'agit alors aussi bien du complément d'objet direct de *J'aime mon père* ou indirect de *Je me souviens du passé* que du complément de lieu de *Je vais à Paris*, *Je viens de Paris*, que du complément d'attribution de *Il a donné toute sa fortune aux pauvres*, que du complément de moyen de *Il remplit sa tasse de café* ou que le complément d'origine de *Il reçoit une lettre de son frère*. Au niveau de l'organisation syntaxique, cette différence entre compléments de verbe et circonstants correspond à une différence de place dans l'unité constructionnelle qu'est le prédicat : les compléments de verbe sont des expansions de V(erbe) et par conséquent des constituants de S(yntagme) V(iteral), tandis que les circonstants sont des expansions de SV. Certes comme les compléments de V les circonstants sont des constituants de SV, puisque la construction formée d'un SV et d'un Circ(onstant), qui remplit la même fonction de prédicat que le SV minimal sans Circ, doit également recevoir la même étiquette de SV. Mais il faut bien voir que le SV avec Circ est ce que Bloomfield appelle une construction endocentrique, ce SV ayant en effet pour C.I. un Circ et un SV, tandis que le SV sans Circ ou minimal est une construction exocentrique, ce SV ayant pour C.I. un V et un ou plusieurs Compl de V.

Évidemment, la netteté théorique de cette distinction ne résout pas tous les problèmes pratiques. Comment par exemple analyser le syntagme prépositionnel de *Il a dit un mot sur ce problème* ou *Il m'a parlé de ses difficultés*? Pour notre part, nous sommes tenté d'y voir un Compl de V, parce qu'il nous semble que le SPrép explicite un élément référentiel inhérent au procès de *dire* ou de *parler*, à savoir le sujet sur lequel on dit quelque chose ou l'on parle. Notre critère paraîtra bien sémantique ou extralinguistique; mais il ne nous semble pas entièrement illégitime dans la mesure où la cohésion structurale et la réction grammaticale entre le V et ses Compl entraînent, au point de vue de l'interprétation sémantique, l'unité sémantique d'un seul et même procès référentiel. Mais on peut alors trouver gênant pour notre analyse le fait que ces Compl aient la possibilité de ne pas apparaître, ce qui semblerait indiquer qu'ils n'appartiennent

pas réellement à un SV minimal. La grammaire dépendancielle permet d'éliminer cette difficulté, en proposant de postuler deux sortes de Compl de V : les compléments obligatoires, c'est-à-dire ceux « qui ne peuvent pas être omis sans que les phrases ne deviennent agrammaticales »⁴³, et les compléments facultatifs, c'est-à-dire ceux qui « sont omissibles sans que les phrases ne deviennent agrammaticales »⁴³. Cette distinction théorique n'est un subterfuge que pour ceux qui définissent le Circ comme un constituant non nécessaire, car alors effectivement la notion de complément facultatif efface la frontière entre Compl de V et Circ. Mais lorsqu'on reconnaît que ce qui définit le Circ, ce n'est pas son caractère non nécessaire mais sa nature d'expansion de SV, plus rien n'empêche d'admettre qu'une adjonction de V peut être facultative tout en restant fondamentalement différente de l'expansion de SV qu'est un Circ. Pour représenter graphiquement les SV à Compl facultatif on peut être tenté d'indiquer l'embranchement qui correspond au Compl facultatif non représenté, comme dans :



ce qui signifierait que les Compl facultatifs sont structuralement nécessaires mais linéairement omissibles. Mais n'est-il pas préférable de supprimer cet embranchement supplémentaire et superflu, et d'attribuer exactement la même structure aux deux SV en question, en admettant que c'est la présence de deux prépositions différentes qui entraîne des interprétations sémantiques différentes ? Et lorsque les deux complé-

43. D'après G. Helbig, W. Schenkel, *Wörterbuch zur Valenz*, p. 34.

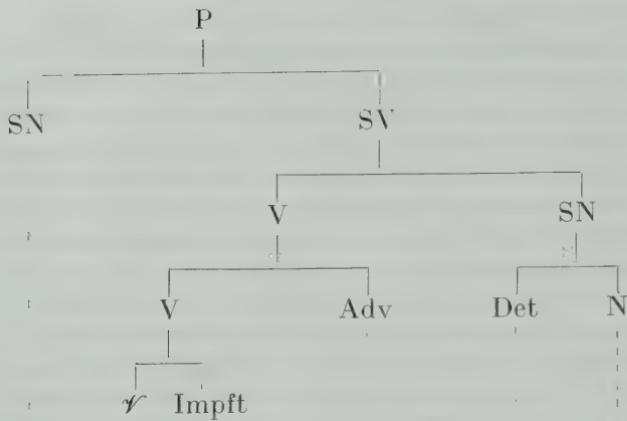
ments sont grammaticalement exprimés de la même façon, comme dans lat. *Doceō pueros* « j'instruis les enfants » et *Doceo grammaticam* « j'enseigne la grammaire » en face de *Doceo pueros grammaticam* « j'enseigne la grammaire aux enfants (litt. : j'instruis les enfants quant à la grammaire) », c'est le trait « animé » qui vaudra à l'accusatif *pueros* l'interprétation de premier Compl (ou complément d'objet) et le trait « non animé » qui vaudra à l'accusatif *grammaticam* celle de second Compl.

Ce qu'on appelle traditionnellement les adverbes pose un problème par rapport à la distinction entre Circ et Compl de V. Faut-il considérer que les adverbes remplissent une fonction de Compl de V ou une fonction de circonstant ? A vrai dire, ce qu'on appelle adverbe dans la grammaire traditionnelle est une classe fourre-tout où l'on range des éléments tout à fait hétérogènes. Parmi les adverbes de lieu il en est comme *ici*, *là*, *ailleurs* qui appartiennent au paradigme des SPrép à valeur locale et sont, comme le dit Bernard Pottier⁴⁴, des « substituts lexicaux » de ces SPrép. On dira donc que *là-bas* est un complément de verbe dans *J'habite là-bas*, *Je vais là-bas* et un circonstant dans *Je travaille là-bas*, *Je ferai une photo là-bas*. Il doit en être de même pour les adverbes de temps comme *maintenant*, *demain*, *hier*, à cela près que ces substituts lexicaux ou, si l'on veut, ces SPrép synthétiques ne peuvent remplir que la fonction de circonstant. On est tenté de voir également des circonstants dans les adverbes de manière en *-ment*, dont Bernard Pottier dit que ce sont des « adjectifs de verbe »⁴⁵, car ils peuvent toujours être remplacés par un SPrép : *Il mange lentement* (*avec lenteur*), *Il travaille courageusement* (*avec courage*). Mais en s'appuyant précisément sur l'analogie avec l'adjectif épithète, on se demande s'il ne serait pas préférable de considérer que ces adverbes de manière se combinent avec le seul V et représentent par conséquent, comme le dit Georges van Hout⁴⁶, « une épithète de verbe ». Ceci correspondrait à l'organisation structurale suivante :

44. B. Pottier, *Systématisation des éléments de relation*, Paris, 1962, p. 53.

45. B. Pottier, *Systématisation*, p. 49.

46. G. van Hout, *Franc-math (Essai pédagogique sur les structures grammaticales du françois mod.)*, Paris, Didier, 1973, II, p. 185.



Pierre prépar+ail courageusement son examen

De toute façon, il nous semble presque nécessaire de postuler une telle structure pour les adverbes de quantité comme *peu*, *trop*, *plus*, *moins*, *beaucoup*, ainsi que pour les adverbes de négation, car nous ne voyons pas dans quelle classe de SPrép il serait possible de les ranger.

Si l'on se tourne maintenant du côté des fonctions que remplit usuellement, mais non exclusivement l'adjectif, l'optique constructionnelle permet de mettre un peu d'ordre dans une question où les hésitations sur la terminologie et sur le fond sont assez fréquentes. En s'appuyant sur des raisons logico-sémantiques, on est tenté d'attribuer deux rôles différents à l'adjectif qui semble se rattacher directement à un nom. De fait, comme le disait Bally⁴⁷, « dans *L'écolier, attentif, buvait les paroles du maître, attentif = qui était attentif*, ou, *il était attentif*. C'est une coordonnée incidente. Au contraire, *L'écolier attentif* s'oppose à celui qui ne l'est pas ». Bally parlait d'épithète explicative dans le premier cas et d'épithète déterminative dans le second, d'autres grammairiens préfèrent parler d'adjectif détaché dans le premier cas et d'épithète dans le second ou, comme nous le ferons nous-même,

47. Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, 4^e éd., Berne, Francke, 1965, p. 58-59.

d'apposition dans le premier cas⁴⁸ et d'épithète dans le second. Si l'on admet avec la grammaire traditionnelle que dans ces deux emplois l'adjectif se rattache au seul nom, il est difficile d'en dire plus que ce que propose la *Présentation fonctionnelle* du français de Mortéza Mahmoudian, à savoir que dans l'apposition l'adjectif *attentif* « entretient avec son noyau » *élève* « une relation différente de celle qu'il a »⁴⁹ quand il est épithète. Mais quand on a l'habitude de l'analyse en C.I., on est tout de suite amené à penser que si l'adjectif *attentif* se combine bien avec le N *élève* quand il est épithète, il se combine avec le SN *l'élève* quand il est apposé. Habituellement, les linguistes qui pratiquent l'analyse en C.I. appelle « membre nominal » (MN) le constituant qui correspond à la combinaison d'un N et d'un adjectif. Mais lorsqu'on a reconnu que ce MN, ayant le même fonctionnement syntaxique qu'un N, représente une construction endocentrique et que son rôle sémantique est d'indiquer la « propriété spécifique »⁵⁰ d'une classe d'éléments exactement comme le N seul et non pas, comme on le dit parfois⁵¹, de déterminer une sous-classe à l'intérieur de la classe définie par le seul N, on est amené à penser que le MN est en fait un N complexe ou, comme l'a dit Serrus⁵², « que le nom complété doit être traité comme un nom simple ». Cela précisé, la fonction d'épithète se distingue très aisément de la fonction d'apposition : l'épithète est à la fois expansion de N et C.I. de N, tandis que l'apposition est à la fois expansion de SN et C.I. de SN, ce qui correspond aux deux structures suivantes :

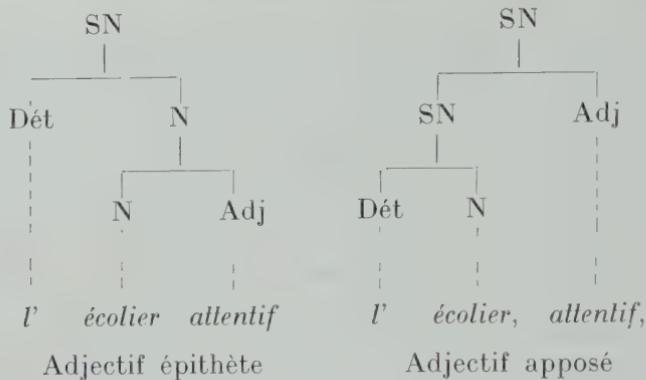
48. Cf. par ex. M. Dessaintes, *L'apposition: une fonction ou un mode de construction asyndétique?* — Mél. M. Grevisse, Gembloux, Duculot, 1966, p. 69.

49. Pour enseigner le français (*Présentation fonctionnelle de la langue*), éd. M. Mahmoudian, Paris, P.U.F., 1976, p. 204.

50. Cf. G. van Hout, *Franc-math*, I, p. 24 et 31.

51. Cf. G. van Hout, *Franc-math*, I, p. 95. Il est vrai que la classe d'éléments à laquelle correspond MN est en fait une sous-classe de la classe à laquelle correspondrait le N seul ; mais cette conséquence logique ne représente absolument pas ce qu'est chargé d'exprimer la construction N+Adj : au point de vue linguistique le MN désigne une classe et non la délimitation d'une sous-classe à l'intérieur d'une classe.

52. Ch. Serrus, *La langue, le sens, la pensée*, Paris, P.U.F., 1941, p. 40.



Il va de soi que ces deux fonctions ne sont pas remplies uniquement par des adjectifs : un N ou un SN peut être apposé à un SN ; un N ou un SPrép peut, ainsi que l'a reconnu Tesnière⁵³, fonctionner comme épithète : c'est ce que la grammaire traditionnelle appelle un complément de nom.

Les grammaires⁵⁴ rangent assez fréquemment parmi les appositions les emplois de l'adjectif comme dans : *Dévoué, Paul rendait visite chaque jour à son ami.* Mortéza Mahmoudian justifie ainsi ce point de vue : « L'antéposition ou la post-position de *dévoué* ne change en rien ses rapports avec le reste de l'énoncé; dans les deux cas, il est subordonné à *Paul*, et entretient avec lui la même relation »⁵⁵. Cela est vrai s'il est question du rapport référentiel entre la qualité d'être dévoué et l'individu Paul; mais au point de vue constructionnel, la phrase citée ne s'organise pas tout à fait comme *Paul, dévoué, rendait visite chaque jour à son ami* : ici l'adjectif *dévoué* est bien un C.I. de SN, mais dans l'autre phrase, il est un C.I. de P et correspond donc non pas à une apposition, mais à ce que nous appelons une extraposition. Certes l'adjectif extraposé et l'adjectif apposé reçoivent une interprétation sémantique identique⁵⁶; mais il est permis de penser que la mise en relief de l'adjectif extraposé, pour reprendre le terme vague des manuels de stylistique, est due précisément à sa position structurale particulière.

53. Cf. L. Tesnière, *Éléments*, p. 438 sqq.

54. Cf. par ex. R. L. Wagner et J. Pinchon, *Gram. du fr.*, p. 149; J.-C. Chevalier, M. Arrivé, etc., *Gram. Larousse*, p. 203.

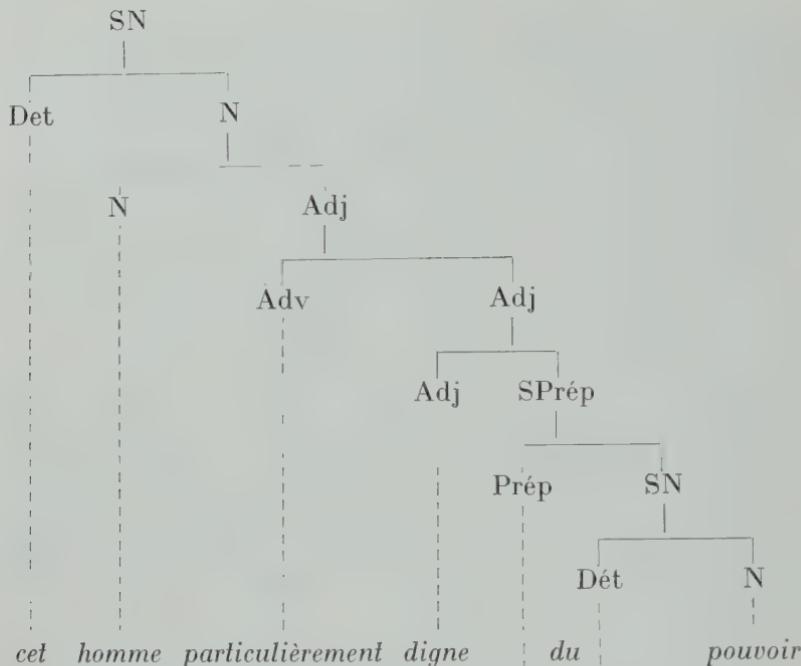
55. Pour enseigner le franc., éd. M. Mahmoudian, p. 205.

56. Cf. M. Rothenberg, *Quelques remarques sur les relations syntaxiques de l'adj. qualificatif en franc. contemporain* — *F.L.* 4 (1971), p. 237.

Un mot sur l'attribut pour en finir avec les fonctions de l'adjectif. Il n'a rien à voir avec l'épithète au point de vue syntaxique, même s'il y a, pour un certain nombre d'adjectifs, mais pas pour tous, une équivalence logico-sémantique entre leur emploi comme épithète et leur emploi comme attribut⁵⁷. De fait, l'attribut, qu'il soit attribut du sujet ou attribut de l'objet, est un complément de V, c'est-à-dire un C.I. de SV et une adjonction de V. Cette analyse pose toutefois le problème de l'interprétation des phrases nominales du type lat. *pulchra rara* « le beau est rare », russe *dom nov* « la maison est neuve ». Il ne nous paraît pas de bonne méthode de considérer que l'adjectif *rara* ou *nov* est le complément d'un verbe « être » à signifiant zéro ; nous préférerions dire qu'il s'agit simplement d'un adjectif qui fonctionne comme prédicat. Mais cela suppose ou que l'on donne au sigle SV la signification de « prédicat » ou plutôt que l'on appelle S(yntagme) Préd(icatif) le second C.I. d'une P que nous avons désigné jusqu'à présent simplement par SV, et que l'on considère les SV et les adjectifs du type *rara* ou *nov* comme des formes particulières de SPréd.

Sans que cela augmente vraiment le nombre de fonctions possibles de l'adjectif, ce dernier peut encore entrer dans deux types de construction endocentrique. Il reçoit l'expansion d'un SPrép dans *cet animal plein de rage*; il reçoit l'expansion d'un adverbe de quantité dans *cet homme très courageux*; et il reçoit ces deux expansions à la fois dans *cet homme particulièrement digne du pouvoir*, où nous croyons trouver l'organisation structurale suivante :

57. Un *chat noir* en effet est un chat qui *est noir*; mais un *vieil ami* n'est pas un ami qui *est vieux*, le *code civil* n'est pas un code qui *est civil*, un *futur président* n'est pas un président qui *est futur*.



Si l'on ajoute à l'ensemble des fonctions dont nous avons parlé, celle de déterminant, on aura défini à peu près toutes les fonctions qu'utilisent les grammairiens et les linguistes. Cette fonction de déterminant est remplie par l'article, l'adjectif possessif, l'adjectif démonstratif, etc.; elle se définit par le fait d'être C.I. de SN et adjonction de N. Une telle définition constructionnelle permet de justifier la différence que la grammaire traditionnelle fait entre les adjectifs déterminatifs et les adjectifs qualificatifs, distinction qui semble fondée sur le sens et qui, en fait, est, comme l'a montré Eric Buyssens, une distinction fonctionnelle. Les adjectifs déterminatifs sont, selon Eric Buyssens, « des adjectifs incompatibles », car « il ne peut y avoir deux de ces adjectifs dans le même syntagme »⁵⁸; les adjectifs qualificatifs sont « des adjectifs compatibles », car leur nombre n'est pas grammaticalement « limité dans un syntagme donné : *Un long et important combat naval* »⁵⁸. Nos définitions relationnelles permettent d'ajouter à l'observation

58. E. Buyssens, *Les catégories grammaticales du fr.*, p. 56.

fonctionnelle d'Eric Buysse que l'adjectif épithète et l'adjectif déterminatif forment tous les deux une construction avec N, mais que cette construction est endocentrique dans le cas de l'épithète et exocentrique dans le cas du déterminant.

* * *

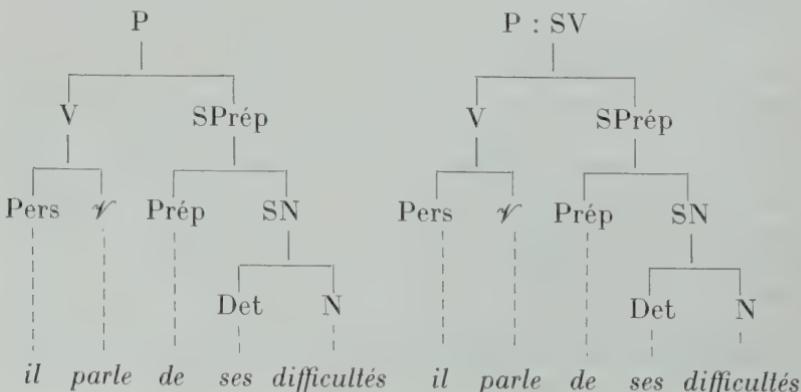
Au terme de notre examen des fonctions particulières, il nous faut revenir au niveau général de la théorie pour examiner les problèmes que semblent poser nos définitions purement structurales des différentes fonctions. D'abord cette façon de définir les fonctions syntaxiques implique que le morphème n'est pas toujours l'unité syntaxique minimale. Ce ne sont pas en effet les deux morphèmes /mɛzɔ/, mais le morphème /mɛzɔ/ d'une part et le groupe de morphèmes /mɛzɔ+ɛt/ qui ont la même fonction syntaxique dans *J'achète cette maison*, *J'achète cette maisonnette* ou *un toit de maison*, *un toit de maisonnette* ou *La maison est rouge*, *La maisonnette est rouge*. Va-t-on dire dans ces conditions que le mot est l'unité syntaxique minimale, si le morphème est l'unité significative minimale ? Cela ne serait pas satisfaisant dans des cas comme *J'achète ces pommes de terre*, *J'achète cette chaise-longue*. En fait André Martinet a proposé le concept qui permet de se sortir de difficulté : c'est la notion de synthème. De quoi s'agit-il ? On appelle synthème toute « combinaison de deux ou de plus de deux unités significatives minima en une nouvelle unité qui fera l'objet d'un choix unique au cours de la construction syntagmatique de l'énoncé, soit, par exemple, *indésirable*, de *in-+désirable* (ce dernier, à son tour, de *désir(er)+-able*), qui s'emploie dans les mêmes conditions syntaxiques que des monèmes uniques comme *mauvais* ou comme *truand* »⁵⁹. Le synthème est donc simplement une « unité syntaxique minimale susceptible d'être conçue comme sémantiquement analysable »⁶⁰. Malheureusement cette notion fort importante est rendue plus ou moins suspecte et ambiguë, nous semble-t-il, par certains des exemples qu'en donne André Martinet, où l'on se demande si ce n'est pas à cause du découpage en plusieurs mots ou d'une étymologie savante qu'il est question de synthème. Pour éviter cette gêne, il faut s'en tenir avec fermeté au

59. A. Martinet, *Mot et synthème — Studies*, p. 199.

60. A. Martinet, *Syntagme et synthème — Studies*, p. 188.

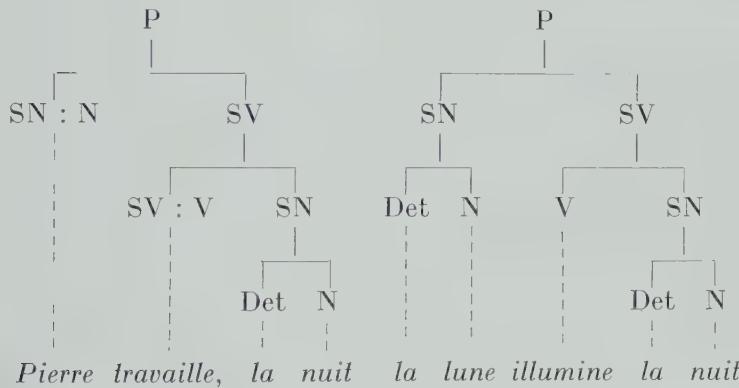
principe que « le terme de synthème suppose toujours qu'on postule deux ou plus de deux unités significatives minima »⁶¹. Par conséquent, on ne dira pas que *au fur et à mesure*, *chahuant* ou *entreprend* sont des synthèmes : ce sont simplement des morphèmes. Et pour notre part, nous refuserons même de considérer *chaise-longue*, *pomme de terre*, *chemin de fer* comme des synthèmes. Car si tout locuteur français reconnaît assurément dans *pomme de terre* le signifiant des trois morphèmes *pomme*, *de* et *terre*, on ne peut pas dire que le signifié de *pomme de terre* corresponde à la somme des signifiés de ces trois morphèmes, même si, à la réflexion, l'usager peut sentir un certain rapport sémantique, d'ailleurs plus ou moins métaphorique, entre ce signifié et celui des trois morphèmes en question. Il nous paraît donc préférable d'identifier *pomme de terre* comme un morphème et non comme un synthème, dans la mesure où cette expression n'est pas réellement analysable en plusieurs unités significatives plus petites.

Nos définitions structurales des fonctions syntaxiques posent un deuxième problème : si l'on veut qu'elles soient toujours adéquates il importe, lorsqu'un verbe seul appartient à la classe des SV ou qu'un SV fonctionne à lui seul comme une P, de le signaler expressément dans l'arbre concerné et d'indiquer ce que certains appellent la sous-catégorisation des constituants. Ainsi parmi les deux arbres susceptibles de représenter graphiquement la phrase *Il parle de ses difficultés*,



61. A. Martinet, *Syntagme et synthème — Studies*, p. 193.

seul le second permet d'identifier le constituant de *ses difficultés* comme un complément de verbe; car dans cet arbre il est un C.I. de SV, alors que dans l'autre il aurait bizarrement l'air d'être un C.I. de P. Il importe de signaler que la P est ici en fait formée uniquement d'un SV. Mais cette sous-catégorisation de P en SV n'est nullement une décomposition en C.I.; il n'est donc pas possible de la représenter dans l'arbre de la même façon qu'une décomposition en C.I., c'est-à-dire par un embranchement entre le nœud dominant P et un éventuel nœud dominé SV. Il faut en fait attribuer à un même nœud les deux étiquettes de P et de SV, car c'est la même construction qui est à la fois un SV et une P; et si on sépare ces deux étiquettes par deux points, cela signifiera clairement que le sigle qui est à droite n'est qu'une forme particulière du sigle qui est à gauche, c'est-à-dire que le SV n'est pas ici un C.I. de P, mais fonctionne à lui seul comme une P. Une semblable sous-catégorisation permettra facilement à nos définitions de circonstant et de complément de verbe d'être opératoires dans les deux cas suivants :

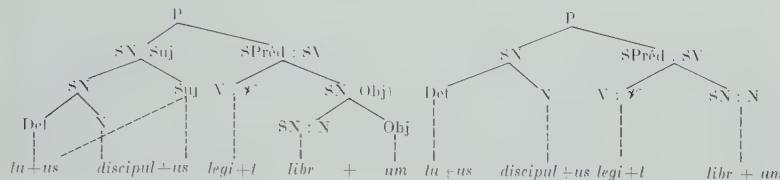


La distinction, fondamentale pour notre analyse, entre catégories syntaxiques et fonctions syntaxiques pose enfin quelques problèmes particuliers. D'abord, pour être conséquent, nous ne devons théoriquement pas faire apparaître dans nos arbres des étiquettes qui désignent une fonction, puisque toute fonction syntaxique n'est pour nous qu'une relation entre des catégories. Il ne faut donc pas utiliser des étiquettes comme Circ ou Compl pour désigner un constituant qui a la fonction de circonstant ou de complément de V, mais celles de SN ou de SPrép selon les cas. Cette question de

notation réglée, il faut maintenant soulever le problème plus général de la validité et de la pertinence des catégories grammaticales utilisées. Nous nous sommes contenté, comme bon nombre de linguistes, de reprendre à titre d'hypothèses de travail les principales parties du discours de la grammaire traditionnelle plus ou moins reformulées par les linguistes qui ont pratiqué l'analyse en C.I.. Mais il va de soi que le fondement théorique de ces parties du discours ne peut être que leur fonctionnement linguistique, c'est-à-dire l'ensemble de leurs compatibilités structurales : « toute catégorie grammaticale, comme le dit en effet fort justement Éric Buyssens¹⁰, est essentiellement un fait fonctionnel, c'est-à-dire un fait qui caractérise la façon dont tel élément se combine à d'autres dans le discours ». Il n'y a pas là une sorte de cercle vicieux, où la notion de fonction supposerait celle de catégorie et la notion de catégorie celle de fonction ; car les catégories voient sous l'angle paradigmatique ce que les fonctions appréhendent sous l'angle syntagmatique. Mais cette conception fonctionnelle des catégories grammaticales pose un petit problème de terminologie : il n'est pas difficile de donner aux catégories plurifonctionnelles comme N, SN, Adj, etc. une étiquette générale qui ne corresponde pas plus à une de leurs fonctions qu'à une autre. Mais les constituants unifonctionnels comme Det, il serait bien artificiel de les désigner par un autre nom que celui de leur fonction ; ce sont les seuls cas où il nous paraît légitime d'attribuer à un constituant une étiquette de fonction, en appelant par exemple Det ce qui a pour seule fonction d'être un déterminant nominal, c'est-à-dire un C.I. de SN et une adjonction de N.

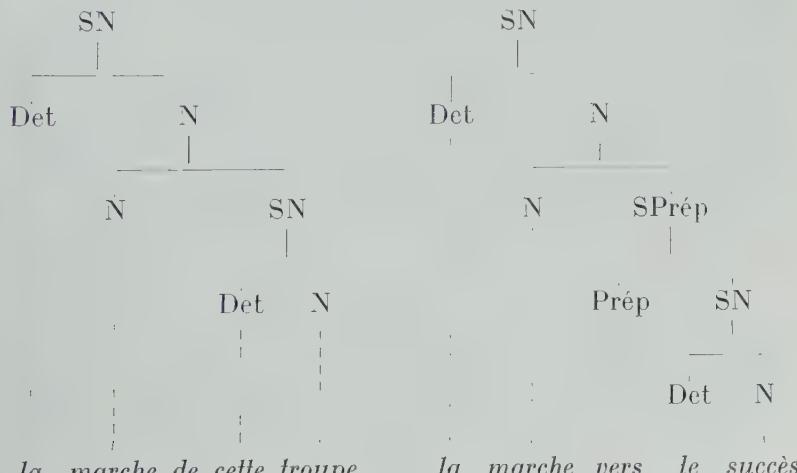
Mais si les catégories syntaxiques doivent, dans la mesure du possible, être nettement distinguées des fonctions syntaxiques, il semble aussi qu'à la différence des autres constituants de l'énoncé, les morphèmes fonctionnels, c'est-à-dire ceux qui sont chargés exclusivement d'indiquer la fonction d'un constituant, ne doivent pas correspondre dans l'arbre à un nœud particulier. Le problème se pose par exemple pour les langues à flexion casuelle. Contrairement à ce que nous avons pris l'habitude de faire, il n'y a pas lieu de désigner par l'étiquette SN(Suj) le constituant nominal latin qui fonctionne comme sujet d'une P, puis d'attribuer à cette construction deux C.I. : l'un étiqueté SN et l'autre étiqueté Suj(et) et correspondant au morphème fonctionnel qui indique la fonction du SN en question. En effet, si les

fonctions sont définies en termes de relations constructionnelles, l'indicateur de la fonction de sujet n'a pas à figurer dans un arbre sous un nœud propre, d'autant que ce nœud ferait double emploi avec la sous-configuration de l'arbre qui précisément indique et définit la fonction de sujet. Dans ces conditions, parmi les deux représentations graphiques de la phrase latine : *Discipulus tuus librum legit* « Ton élève lit un livre »



la seconde nous paraît meilleure, même si l'on y voit peut-être moins clairement que l'accusatif de *librum* est le signifiant du morphème de complément de V, que le nominatif de *discipulus tuus* est le signifiant du morphème de sujet et que la désinence de *legit* est une simple nécessité morphologique.

Le problème des morphèmes fonctionnels se pose aussi dans les langues dépourvues de flexion casuelle; c'est ainsi qu'en français il ne faut pas non plus faire correspondre de nœud à la préposition *de* qui sert uniquement de morphème fonctionnel et n'a pas par elle-même de contenu sémantique dans *la marche de cette troupe*. Il faudrait dans ces conditions admettre une différence grammaticale entre les



prépositions comme *de*, qui sont des morphèmes fonctionnels, et les prépositions comme *vers*, qui n'indiquent par elles-mêmes aucune fonction proprement syntaxique dans la mesure où elles apparaissent aussi bien dans l'expansion d'un N que dans un complément de V ou un circonstant, hypothèse qui rejoint la différence que les grammaires font parfois entre prépositions vides et prépositions pleines. De toute façon, le statut particulier que semblent avoir les indicateurs de fonction explique les hésitations que l'on a parfois à reconnaître que les fonctions sont des morphèmes. A notre avis, les fonctions sont bien des morphèmes, puisqu'elles correspondent à l'association d'un signifié et d'un signifiant, comme le remarque justement Mortéza Mahmoudian⁶²; mais ce sont des morphèmes à part, ainsi que l'indique, dans nos arbres, le fait qu'elles ne soient pas signalées par un nœud structural propre.

Christian TOURATIER.

28, rue du Temple
95100 Argenteuil

62. *Pour enseigner le français*, éd. M. Mahmoudian, p. 76.

L'INTONATION ET LA TROISIÈME ARTICULATION

SOMMAIRE. — *On étudie l'intonation dans sa fonction syntaxique. Les relations de l'intonation à la syntaxe montrent que l'intonation constitue un signe linguistique non seulement par la désignation, mais également et surtout par la relation intégrante, au sens où l'entend BENVENISTE. On examine certaines des fonctions syntaxiques de l'intonation : fonction prédicative, aux trois niveaux définis par BüHLER, fonction de segmentation et d'identification des constituants syntaxiques.*

Si l'on considère l'intonation dans la totalité de ses fonctions, on est conduit à redéfinir les relations qui lient les unités du plan de l'expression à celui du contenu et à considérer la langue comme un système à trois articulations, où la troisième articulation est représentée par les unités intégratrices de l'intonation dont le signifié est constitué d'unités formelles internes à la langue ; l'intonation est un intégrateur d'unités linguistiques qui, sans elle, n'auraient pas d'existence.

On définit habituellement l'intonation comme la façon d'intonner le continuum de parole, de le doter d'une certaine mélodie ou musicalité¹. L'emploi du terme dans cette acceptation est abusif ; on devra parler dans ce cas de ligne ou de courbe tonale, mélodique, etc. ; tous ces termes sont équivalents et désignent la substance par laquelle se réalise l'intonation. L'intonation pourra alors désigner la forme (fig. 1), la fonction de ce que les glossématiciens appellent les modulations².

1. J. MAROUZEAU, *Lexique de la terminologie linguistique*, P. Geuthner, Paris, 1951, p. 126.

2. K. TOGEBY, *Structure immanente de la langue française*, Larousse, Paris, 1965, pp. 18-27.

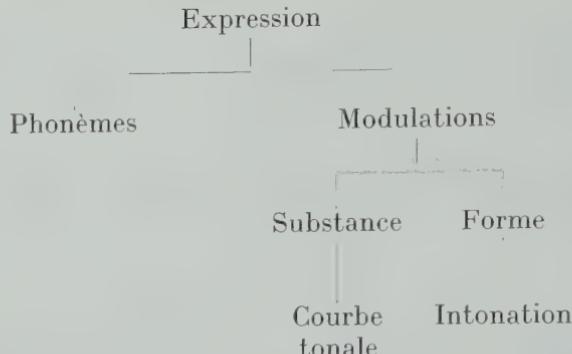


Fig. 1.

Toutefois, l'intonation, telle que nous la concevons, recouvre un domaine plus vaste que celui des modulations glossématiciennes : elle fait référence aux tons, à l'accent, aussi bien qu'à l'intonation de phrase, elle recouvre tous les phénomènes linguistiques perçus comme une modulation, au sens large, du continuum de parole.

Ainsi, les faits linguistiques réalisés par l'intensité, comme l'accent dit d'intensité, relèvent du domaine de l'intonation. D'ailleurs, intensité et hauteur sont si intimement liées que, sur le plan psychoacoustique qui constitue le niveau de référence privilégié dans l'étude de l'intonation, les modulations d'intensité sont le plus souvent intégrées comme des modulations tonales.

En fin de phrase, par exemple, une chute d'amplitude d'un certain degré — même si la fréquence fondamentale est statique — est perçue comme une chute de la ligne tonale.

Du vaste domaine des modulations, nous ne retiendrons ici que l'intonation dans sa fonction syntaxique, nous ne parlerons ni des tons ni de l'accent qui relèvent de la fonction lexicale de l'intonation.

Martinet, dans les *Éléments de linguistique générale*, écrit : « Les variations de la courbe d'intonation exercent, en fait, des fonctions mal différenciées, fonction directement significative comme dans « Il pleut ? », mais le plus souvent, fonction du type de celle que nous avons appelée expressive »³.

3. A. COLIN, Paris, 1960, p. 79.

Et, à la page 52 : « La fonction expressive ... est celle qui renseigne l'auditeur sur l'état d'esprit du locuteur sans que celui-ci ait recours, pour cette fin, au schéma de la double articulation. ».

Cette conception de l'intonation est un dérivé logique de la phonétique fonctionnelle, fondée pour Martinet, sur les deux principes de

- 1) la double articulation et de
- 2) la commutation qui privilégie l'axe paradigmique au détriment de l'axe syntagmatique.

Pourtant Troubetzkoy écrivait avec une grande prudence : « *Dans l'état actuel de la recherche* (s.p.n.) il n'est pas possible de traiter de la *Phonologie de la phrase* avec la même précision et les mêmes détails que de la phonologie du mot. »⁴.

C'est notre ignorance, semble dire Troubetzkoy, qui fait que nous ne voyons pas avec précision les fonctions de l'intonation. Aussi sommes-nous tentés de rejeter tout ce qui ne relève pas clairement de la fonction représentative dans les ténèbres de l'expressivité.

Troubetzkoy, après Bühler, distingue dans l'acte de parole trois fonctions :

- 1) la fonction représentative,
- 2) la fonction d'appel,
- 3) et la fonction expressive.

« ... toute manifestation parlée a trois faces : elle est en même temps une *présentation* ou une *expression* du sujet parlant visant à le caractériser, un *appel* à l'auditeur (ou aux auditeurs) visant à produire une certaine impression, et une *représentation* de l'état de choses, objet de l'entretien. »⁵. Si l'on s'en tient à ce schéma, on peut affirmer que l'interrogation relève de la fonction d'appel. Faure commente très justement le contenu de cette fonction en ces termes : « ... l'aspect appellatif,

4. N. S. TROUBETZKOY, *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris, 1964, p. 237.

5. *Principes...*, p. 16. Selon G. Faure, il convient de distinguer dans la fonction expressive, l'aspect expressif conçu comme une extériorisation des réactions du sujet et l'aspect présentatif qui nous renseigne sur l'identité du locuteur, *Recherches sur les caractères et le rôle des éléments musicaux dans la prononciation anglaise*, Didier, Paris, 1962, p. 61.

essentiellement social celui-là, par lequel se manifeste notre « appel » éventuel à celui qui nous écoute, *soit pour qu'il nous apporte un complément d'information (par exemple la réponse à une question)* (s.p.n.), soit pour qu'il réagisse comme nous à l'état de choses objet de l'entretien, voire pour qu'il ressente une émotion ou éprouve un sentiment que nous feignons d'éprouver, soit enfin pour qu'il se comporte d'une certaine façon. »⁶.

Dans ces conditions, l'intonation, en dehors des tons, n'assumerait aucune fonction représentative (fig. 2)⁷.

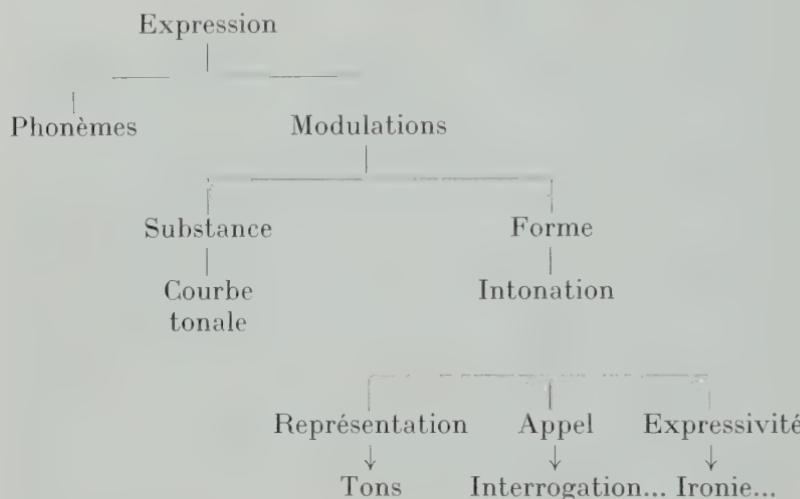


Fig. 2.

Admettons un instant cette hypothèse.

1) Si on accepte le schéma de Bühler et si on l'insère dans l'arbre présenté plus haut (fig. 1), on n'a pas le droit de rejeter l'intonation comme phénomène paralinguistique. En effet :

a) l'intonation n'est pas seulement un fait de substance, elle est également une forme,

b) Troubetzkoy insiste fortement sur la valeur linguistique

6. *Recherches...*, p. 60.

7. Les termes *Interrogation*, *Ironie*, ne sont que des étiquettes commodes qui ne devraient pas apparaître dans le plan de l'Expression ; elles font référence au signifiant distinctif qui réalise les contenus de l'interrogation, de l'ironie, etc.

des trois fonctions de Bühler⁸, d'ailleurs Martinet reconnaît la valeur « significative » de l'intonation dans l'interrogation alors que celle-ci relève en fait de la fonction d'appel.

2) Mais est-il bien vrai qu'en dehors des tons, la courbe tonale ne manifeste aucune fonction représentative ?

L'étude syntaxique et l'analyse des relations entre intonation et syntaxe permet d'avancer que dans toutes les langues l'intonation assume une fonction représentative. On doit en effet compléter le schéma précédent en reliant les modulations au plan du *Contenu* (fig. 3).

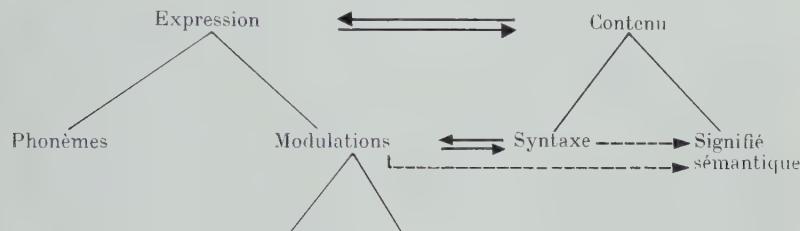


Fig. 3.

Allons plus loin. Les fonctions définies par Bühler sont des fonctions du signifié; or les relations de l'intonation à la syntaxe, et plus généralement de l'intonation au plan du contenu montrent que l'intonation constitue un signe linguistique, non seulement par la *désignation* mais également et surtout par la *relation intégrante*, au sens où l'entend Benveniste⁹, relation entre deux formes qui permet d'intégrer ou d'informer une unité linguistique du niveau supérieur.

Nous envisagerons ici les relations de l'intonation au plan du Contenu dans :

- 1) la fonction prédicative
- 2) la fonction de segmentation et d'identification des constituants syntaxiques.

8. *Principes...*, p. 17; voir également G. Faure, *Recherches...*, pp. 38-39.

9. E. BENVENISTE, Les niveaux de l'analyse linguistique, *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, Cambridge, 1962, Mouton, La Haye, 1964, pp. 266-275, et *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, Paris, 1966, pp. 119-131.

I. *La fonction prédictive.*

Certains linguistes¹⁰ interprètent le mot comme une « forme libre minimale »; ils se réfèrent en fait à la pause comme critère de définition : le mot est l'unité minimale qui se réalise entre deux pauses; ce qui revient à dire que le mot est l'unité minimale susceptible de former une phrase. Ces linguistes, par conséquent, interprètent la phrase, de façon explicite ou implicite, comme une unité réalisée entre deux pauses.

Mais cette marque phonétique n'est pas univoque; très souvent en effet la pause est réalisée à l'intérieur même de la phrase. Dans ce cas, ce qui se trouve entre deux pauses n'est pas une phrase.

En réalité, la phrase est une unité de modulation et ceci a été bien vu en particulier par les glossématiciens¹¹, par Hockett¹² qui considère l'intonation comme un constituant immédiat de la phrase et, plus récemment, par Perrot¹³ pour qui l'intonation est la marque de l'énonciation.

La phrase est toujours caractérisée par la présence d'un schéma intonatif terminal. Le schéma terminal presuppose la présence d'un prédicat qui à son tour presuppose le contour terminal; en termes glossématiques, prédicat et intonation terminale sont reliés par la fonction de réciprocité.

On nous rétorquera que le schéma terminal ne peut assumer de fonction linguistique puisqu'il est conditionné physiologiquement : la voix descend mécaniquement en fin de phrase, l'appareil vocal recherchant la détente après l'effort. Cette façon de voir ne correspond pas à la réalité, notamment pour les phrases courtes du type : Oui.; Non.; Bien., etc.

10. Par exemple : L. BLOOMFIELD, *Language*, 8^e éd., Allen and Unwin, Londres, 1965, p. 178 ; R. BLOCH, *Studies in Colloquial Japanese*, II, *Language*, 22, 1946, p. 201 ; R. S. WELLS, *Immediate Constituents*, *Language*, 23, 1947, pp. 81-117 ; K. PIKE, *Phonemics*, 8^e éd., Univ. of Michigan Press, Ann Arbor, 1963, pp. 159-168 ; Z. S. HARRIS, *Methods in Structural Linguistics*, 6^e éd., The Univ. of Chicago Press, Chicago, 1963, p. 327 ; C. F. HOCKETT, *A Course in Modern Linguistics*, 9^e éd., Mac Millan, New York, 1965, pp. 166-167 ; S. HATTORI, *Methods in Linguistics*, Iwanami, Tokyo, 1960, p. 784.

11. K. TOGEBY, *Structure immanente...*, pp. 18-30.

12. A Course..., pp. 177 sq.

13. J. PERROT, Le problème des niveaux dans l'analyse syntaxique, *Actes du X^e Congrès International des Linguistes*, Bucarest, 1967, Éditions de l'Académie, Bucarest, 1969, pp. 725-729.

après lesquelles le repos de l'appareil vocal est loin d'être nécessaire. L'analyse la plus élémentaire, d'autre part, montre que l'intonation terminale ne se manifeste pas toujours par une chute mélodique; elle peut se réaliser, en français, de trois façons différentes au moins :

1. Pour l'assertion neutre, par une chute tonale¹⁴ dans le niveau grave : ex. Il pleut (fonction représentative).
2. Pour l'interrogation neutre, par une montée dans le niveau aigu : ex. Il pleut ? (fonction d'appel).
3. Pour l'assertion expressive (agacement) par une montée rapide dans le niveau suraigu : ex. Il pleut !!! (fonction expressive).

L'auditeur est ainsi capable d'identifier, dans la tessiture de n'importe quel locuteur, au moins trois niveaux intonatifs physiologiquement non conditionnés, qui indiquent sans ambiguïté que le message est terminé et que le prédicat a été manifesté.

L'intonation terminale, dans l'une de ses trois modalités (représentation, appel, expression), accompagne toujours le prédicat — quelle que soit sa place dans la phrase — du moins en français. Ainsi, dans la phrase nominale *Pas folle, la guêpe*, l'intonation terminale se réalise sur le prédicat (*Pas folle*); sur le syntagme sujet (*la guêpe*) se réalise l'intonation de type parenthétique.

Dans d'autres langues, comme l'italien, l'intonation terminale n'est pas liée aussi étroitement au prédicat, comme nous le verrons plus loin; mais, dans toutes les langues, elle est un révélateur de la présence du prédicat, c'est-à-dire de l'accomplissement de la phrase.

On devra donc considérer l'intonation terminale comme un des universaux linguistiques. Mais si l'intonation terminale est universelle, on peut penser¹⁵ qu'elle doit cette particularité au fait qu'elle est dénuée de l'arbitrarité qui caractérise le signe linguistique; ce serait confondre la substance et la forme des modulations que de raisonner ainsi; or c'est la fonction terminale qui fait partie des universaux linguistiques et non les réalisations de l'intonation qui, elles, peuvent

14. Par souci de clarté, nous faisons abstraction des configurations qui peuvent intervenir dans la définition de tel ou tel type intonatif.

15. A. Martinet, *Éléments...,* p. 78.

varier d'une langue à l'autre, montrant par là que l'intonation terminale est bien un phénomène abstrait et arbitraire.

La fonction prédicative de l'intonation ressort avec évidence de l'analyse des phrases nominales et des phrases-écho.

1) *Les phrases nominales.*

a) Si le syntagme *Jacques* est réalisé avec un contour $\left[\begin{smallmatrix} 2 & 3 \\ \uparrow & \end{smallmatrix} \right]$ dans les niveaux médium ou infra-aigu¹⁶, le prédicat n'est pas manifesté et le syntagme ne constitue pas une phrase, car l'intonation dans ce cas n'a pas valeur terminale ; la réalisation dans les niveaux médium et infra-aigu a valeur continuative et indique que le message n'est pas terminé. Si en revanche, *Jacques* est accompagné d'un contour $\left[\begin{smallmatrix} 1 \\ \downarrow \end{smallmatrix} \right]$ qui atteint le niveau grave, l'intonation terminale est manifestée. Et puisque prédicat et intonation terminale sont liés par la fonction de réciprocité, le syntagme *Jacques* constitue le prédicat de la phrase $\left\{ \begin{smallmatrix} \text{Jacques} & 1 \\ & \downarrow \end{smallmatrix} \right\} \Rightarrow \left\{ \begin{smallmatrix} \text{Jacques} \\ & \downarrow \end{smallmatrix} \right\}$. C'est que si les morphèmes et les syntagmes sont bien des constituants de la phrase, ils n'en sont pas les intégrants, contrairement à ce que pensait Benveniste¹⁷; la fonction intégrative est ici assumée par l'intonation ; l'intonation terminale joue le rôle d'un flexif qui attribue au syntagme amorphe *Jacques* la fonction de prédicat et l'intègre comme phrase.

b) Prenons le même syntagme *Jacques* réalisé cette fois avec un contour comprenant les unités intonatives :

$\left/ \begin{smallmatrix} 3 \\ \rightarrow \end{smallmatrix} \right/ , \left/ \begin{smallmatrix} 1 \\ \downarrow \end{smallmatrix} \right/$ ¹⁸.

16. M. Rossi et M. CHAFCOULOFF, Les niveaux intonatifs, *Travaux de l'Institut de Phonétique d'Aix*, I, pp. 167-176.

17. Les niveaux..., pp. 268-271.

18. La première unité est réalisée par un palier statique dans le niveau infra-aigu, la seconde par une chute dans le niveau grave ou médium ; la réalisation de $\left/ \begin{smallmatrix} 1 \\ \downarrow \end{smallmatrix} \right/$ dans le médium est conditionnée par le relèvement du palier dans le niveau aigu dans le cas de l'appel à distance, voir à ce sujet, A. DI CRISTO, Les indices prosodiques, acoustiques et perceptuels de l'appel en français, *Travaux de l'Institut de Phonétique d'Aix*, III, 1976, pp. 213-360.

L'une des unités présentes indique que la phrase est terminée et que le prédicat est manifesté. Mais cette fois, l'intonation, qui relève de la fonction d'appel et a valeur vocative, transforme le signifié de la phrase { *Jacques / 3 / / 1 / /* } qui équivaut à peu près à : *Je demande à Jacques de m'écouter...* Autrement dit, c'est l'intonation à valeur vocative ici qui constitue la partie essentielle du prédicat. Cet exemple montre que la fonction intégrative de l'intonation peut être assumée à deux niveaux :

- la construction $\overset{3}{\rightarrow} + \downarrow \overset{1}{/}$ confère à la modulation un signifié qui relève de la fonction d'appel et l'intonation terminale représentée ici par $\overset{1}{\downarrow}$ intègre ce signe linguistique comme prédicat ou partie du prédicat de la phrase ;
- l'intonation terminale intègre une suite d'éléments : *Jacques, / 3 / / 1 /* dans une unité de rang supérieur qui est la phrase.

2) *Les phrases-écho.*

La phrase à valeur vocative dont il vient d'être question a une structure très voisine de celle des phrases-écho analysées par G. Faure¹⁹. A la demande : *Alors, et ce concours, vous le repassez ?*, il est possible de répondre en écho au moins dix phrases différentes à l'aide de la même base *repasser ce concours*. Mais à lui seul, le syntagme *repasser ce concours* ne peut pas constituer une phrase, car la relation syntaxique susceptible d'informer le prédicat et de conférer une signification à la phrase est absente²⁰. En revanche dans la combinaison des éléments *repasser ce concours, / -1 /, / 5 /*, l'intonation est porteuse d'un signifié, la surprise, qui ressortit à la fonction

19. G. FAURE, Contribution à l'étude de la fonction prédicative de l'intonation, *Travaux de l'Institut de Phonétique d'Aix*, I, 1972, pp. 4-16.

20. Pour Perrot, un syntagme n'est apte à fonctionner comme un énoncé que s'il se réalise comme une énonciation « ce qui suppose le choix d'une modalité d'énonciation (assertion, interrogation, etc.) » in Le problème des niveaux..., p. 726.

d'expression²¹. Cette fois-ci la construction { *repasser ce concours*, /-1/+5/ } est une phrase qui équivaudrait à peu près à : « Repasser ce concours est tellement ennuyeux que je suis surpris de votre question ! ».

Le syntagme *repasser ce concours* fait fonction de sujet; le syntagme prédicatif *est tellement ennuyeux, etc...* est effacé et remplacé par l'intonation de surprise qui est seule à jouer le rôle de prédictat, comme l'a bien vu Faure.

Les modulations qui accompagnent les phrases-écho sont des unités monovalentes en ce sens que, même après filtrage de la parole, on continue à en reconnaître le signifié (ironie, surprise, doute, etc.). Ces unités monovalentes, qui constituent le prédictat des phrases-écho, pourraient être incluses dans la composante lexicale de la grammaire, au même titre que les noms, les verbes ou les adjectifs²². Mais elles présentent cette particularité qu'elles sont à la fois items lexicaux et fonctifs syntaxiques, alors que les noms et les verbes doivent être accompagnés parfois d'un contour intonatif pour être intégrés comme fonctifs syntaxiques et toujours d'un flexif intonatif terminal pour former une phrase.

Le comportement des phrases-écho et des phrases nominales montre à l'évidence que les unités du niveau expressif sont des signes qui appartiennent à la langue, et sont loin de mériter le mépris linguistique dont on les a accablées; ces unités peuvent être identifiées comme signes linguistiques grâce aux deux fonctions qu'elles assument :

- 1) fonction signifiante au sens de Bühler²³,
- 2) fonction intégrative d'autres unités linguistiques, au sens de Benveniste.

21. Le symbole /-1/ indique que l'avant-dernière syllabe *con* est réalisée sur un niveau intonatif inférieur à celui qui précède ; /⁵/ se manifeste par une montée dans le niveau suraigu.

22. M. Rossi, L'intonation prédicative dans les phrases transformées par permutation, *Linguistics*, 103, 1973, pp. 92-93.

23. G. HAMMARSTRÖM propose une terminologie commode pour désigner les deux faces du signe dans la fonction expressive : *contourème* pour le signifiant et *expressème* pour le signifié, *Linguistische Einheiten im Rahmen der modernen Sprachwissenschaft*, Springer, Berlin, 1966, pp. 9 sq.

II. Fonction de segmentation de la phrase.

Soit la phrase { Jacques/est venu à Beyrouth/par l'avion d'Air France//qui est arrivé/à dix-huit heures dix, / 1 / }. L'intonation découpe cette phrase en 5 segments. On peut penser que cette segmentation est imposée par la nécessité de reprendre le souffle. Si on se place dans la perspective de la morphogénèse du langage, tel devait bien être, à l'origine, le rôle de la segmentation de la phrase par la pause; la pause-silence est restée comme moyen de segmentation obligatoire dans les phrases longues (ici après *Air France*) et facultatif dans les autres.

L'analyse acoustique montre que la segmentation de la phrase après *Jacques*, *Beyrouth*, *arrivé* est assurée par l'intonation et en aucune façon par la pause qui est totalement absente²⁴. Il n'y a donc pas reprise de souffle. D'ailleurs, la reprise de souffle ne se justifierait aucunement au début de l'énoncé après le premier syntagme : *Jacques*.

La segmentation de la phrase par l'intonation n'est donc pas imposée par les nécessités physiologiques de la respiration. On peut supposer que l'intonation dans ce cas assume également une fonction syntaxique.

Soit la phrase : Jacques//est arrivé/dans la capitale du Liban.

Elle est segmentée, sans reprise de souffle, après *Jacques* et *arrivé*. Sur *Jacques* se manifeste un schéma intonatif dit continuatif qui se réalise dans le registre infra-aigu; sur *arrivé* se manifeste un schéma continuatif qui se réalise dans le registre médium.

Le premier est dit continuatif majeur, le second continuatif mineur : ces deux contours indiquent sans ambiguïté que le message n'est pas terminé. Tout auditeur est donc capable de distinguer dans la tessiture d'un sujet au moins 5 niveaux intonatifs différents : 2 à valeur continuative, 3 à valeur terminale. Les tests de perception montrent qu'on ne passe pas progressivement de l'intonation continuative à l'intonation terminale : le passage de l'un à l'autre est de type catégoriel.

24. L'auditeur perçoit une pause qui est réalisée par une rupture d'intensité et une rupture tonale.

L'intonation continuative mineure sur *arrivé*, c'est-à-dire sur le verbe, est facultative et dépend de la structure du syntagme prédictif. L'intonation continuative majeure en revanche est obligatoire sur le syntagme nominal sujet, sauf si ce dernier a été pronominalisé. Autrement dit, dans ce cas précis, l'intonation est un révélateur de la structure profonde de la phrase, pour reprendre la terminologie chomskienne.

Mais il est d'autres exemples où l'intonation assume cette fonction avec plus d'évidence. Soit la structure de base SN1 + S Préd.; ces deux constituants présupposent obligatoirement la suite des modulations : continuatif+terminal. Si — en français — la phrase subit une transformation de permutation telle que SN1 se trouve après S Préd. (ex. *Pas folle, la guêpe*), que se passe-t-il ? Obligatoirement, l'intonation terminale se réalise sur le Prédicat; mais la permutation entraîne une transformation intonative : l'intonation continuative devient intonation parenthétique sur SN1²⁵. On obtient ainsi deux structures intonatives différentes :

- Continuatif+Terminal SN1+S Préd.
- Terminal+Parenthétique S Préd.+SN1

Puisque l'organisation intonative est ici révélatrice de la structure profonde, elle peut lever l'ambiguïté dans les cas où deux structures profondes différentes se réalisent comme deux structures de surface homonymes.

Ex. *C'est le château que j'ai acheté*, a deux sens possibles :

- 1^o Ceci est le château que j'ai acheté,
- 2^o C'est le château (et non la grange) que j'ai acheté.

1) La structure intonative : *Continuatif+Terminal* manifeste le sens 1 : « *Ceci est le château que j'ai acheté*. » Elle est révélatrice de la structure syntaxique : SN1+S Préd. = { Ceci, c' } { est le château que j'ai acheté }.

2) La structure intonative *Terminal+Parenthétique* manifeste le sens 2 : *C'est le château (et non la grange) que j'ai acheté*.

Elle est révélatrice de la structure syntaxique : S Préd.+SN1 : par conséquent, contrairement au premier cas, *C'est*

25. M. Rossi, L'intonation prédictive..., pp. 86-89.

le château constitue le prédicat, et que j'ai acheté le syntagme sujet postposé : *ce que j'ai acheté est le château*.

On voit, par cet exemple, que la langue utilise des unités intonatives qui, organisées différemment, révèlent des structures syntaxiques différentes et changent le sens de la phrase. Il est intéressant de remarquer également que ces structures intonatives sont polyvalentes : par exemple, l'opposition entre /Terminal+Parenthétique/ et /Continuatif+Terminal/ permet également de distinguer entre adjectif et adverbe dans *C'est bien ça* et entre deux implications différentes dans : *Je pensais qu'elle y serait*.

A cette polyvalence interne au français ou intralangue, s'ajoute une polyvalence interlangue : en italien, par exemple, la structure /Continuatif+Terminal/ peut assumer une fonction syntaxique différente de celle qu'elle assume en français. Cette double polyvalence est une excellente preuve de l'arbitrarité du signe intonatif.

Ainsi la fonction de segmentation peut assurer — au moyen d'unités arbitrairement organisées — l'identification des constituants de la phrase. L'intonation peut assumer une fonction prédicative aux trois niveaux représentatif, appellatif et expressif, et plus généralement elle remplit une fonction intégrative qui assure l'existence de la phrase. Nous avons montré ailleurs²⁶ que l'accent joue le rôle d'identification des morphèmes et que le *mot* n'est pas la somme des phonèmes qui le composent mais qu'il est intégré par une construction, une organisation des éléments accentuels.

Si on considère l'intonation dans la totalité de ses fonctions, on est conduit à redéfinir les relations qui lient les unités du plan de l'expression à celui du contenu de la façon suivante (fig. 4) :

26. M. ROSSI, L'accent, le mot et ses limites, *Actes du X^e Congrès International des Linguistes*, Bucarest, 1967, pp. 177-178.

	EXPRESSION		CONTENU		
	UNITÉS	FONCTIONS	UNITÉS	FONCTIONS	SIGNIFIÉ SÉMANTIQUE
2 ^e ARTI.	Phonèmes, accents, tons, tonèmes	<i>Discriminateurs de morphèmes</i> →	Morphèmes, contourèmes	Constituants de phrase	+
3 ^e ARTI.	Constructions prosodiques (accent, intonation)	<i>Intégratrices de - morphèmes → - phrase</i> →	Phrase	—	+

1^{re} ARTICULATION

Fig. 4.

Les phonèmes et les tons sont des constituants du morphème et du mot au sein desquels ils assument une fonction de discrimination; l'intonation est un identificateur de morphèmes par l'accent, un intégrateur du mot par les constructions accentuelles ou accentèmes, un identificateur de constituants syntaxiques et un intégrateur de la phrase par les intonèmes. L'intonation est un signe à fonctions multiples qui apparaît à tous les niveaux sur les deux plans de l'expression et du contenu. Mais la fonction fondamentale qu'elle assume est une fonction signifiante qui lie une forme de l'expression à une forme du contenu.

Si on continue à considérer l'articulation linguistique comme un critère qui permet de caractériser la langue, on pourrait alors avancer que la langue est un système à trois articulations : la première est celle des unités du contenu dont le signifié se projette au niveau sémantique, la seconde est celle des phonèmes et des tons constituants et discriminateurs des unités de première articulation, et la troisième est celle des unités intégratrices de l'intonation dont le signifié est constitué d'unités formelles internes à la langue.

L'intonation dans ses fonctions accentuelle et syntaxique est :

1) un totalisateur des unités de seconde articulation qui, sans elle, resteraient des unités sans lien,

2) un intégrateur d'unités de première articulation (le mot, la phrase) qui, sans elle, n'auraient pas d'existence.

Mario Rossi.

INDO-EUROPÉEN *ə ET GREC α, ε, ο

SOMMAIRE. — *Cette correspondance résulte d'un développement interne du grec, conditionné par le statut des voyelles ā, ē, ō.*

On sait qu'en face de la correspondance uniforme indo-iranien *i* : européen *a* (sl. *o*) continuant le degré zéro des voyelles longues (*ā*, *ē*, *ō*), le grec *a* en général *ᾳ*, *ε*, *ο* dépendants du timbre du degré plein correspondant. Ainsi *στάτος*, *δετός*, *δοτός* en face de lat. *stā-lus*, *fā-c-lus*, *dā-lus*, etc. La question de savoir s'il s'agit d'un archaïsme ou, au contraire, d'une innovation du grec, reste toujours ouverte. La divergence d'opinions là-dessus s'est dessinée surtout après la période néogrammairienne en liaison avec la théorie « laryngaliste », et continue à exister. Selon cette théorie le grec aurait hérité trois timbres différents (α_1), (α_2), (α_3) provenant de la « vocalisation » des *consonnes* laryngales ϱ_1 , ϱ_2 , ϱ_3 , respectivement, et aurait conservé des distinctions de timbre effacées dans toutes les autres langues i.e.¹.

La raison pourquoi l'explication laryngaliste du triple reflet a gagné des adhérents, surtout dans les derniers temps, était la facilité de cette hypothèse phonétique en face des difficultés que crée le recours aux facteurs morphono-ologiques (« l'analogie »). Mais, de l'autre côté, il faut remarquer qu'un archaïsme supposé conservé dans un seul membre de la famille i.e. est toujours suspect et peut se révéler comme innovation lorsqu'on tient compte de certains facteurs pertinents jusqu'ici négligés.

La position des voyelles longues dans le système phonologique d'une langue dépend de la façon dont elles sont « générées », par allongement ou par contraction. Dans les langues i.e. de l'Europe c'est en général l'allongement

1. Tout en étant partisan de la théorie « laryngaliste », l'auteur de ces lignes a abandonné, il y a vingt ans, cette explication du triple reflet de *ə* en grec (*L'apophonie en i.e.*, 1956, p. 202 sq.).

morphologique (le degré long) qui est la source de nouvelles longues. C'est évident en germanique ou en balto-sl., moins en lat. ou en celtique. En sanscrit on a, à côté de la *vṛddhi* (allongement), la contraction entre membres de composés (*-a+a-*, *-a+i-*, etc.) qui reste productive à l'époque historique. C'est aussi la contraction qui a joué un grand rôle dans le développement du grec. En composition on a la loi connue de Wackernagel (*Dehnungsgesetz der gr. Komposita*) qui reflète une contraction prélittéraire de *-a^x+a^y->-ā^{y-2}*, interprétée comme élision de *a^x* plus allongement de *a^y*³. Au point de vue phonétique le résultat représente une énigme, tellement il est différent des contractions historiques dans lesquelles les timbres des deux voyelles contractées jouissent de droits égaux⁴.

L'explication phonétique de la loi de Wackernagel offre des difficultés inverses de celles qu'on rencontre pour le triple reflet de *ə*. Tandis qu'ici il y a un scindement qu'il faut expliquer, c'est là la coïncidence de *e+e=a+e=o+e* ($>\bar{e}$), etc., qui crée une difficulté phonétique. Mais au moins la loi de Wackernagel, dont les exceptions s'expliquent facilement (*L'apophonie*, 264 sqq.), fournit une base permettant d'interpréter de façon objective l'attitude du sujet parlant par rapport à certains faits de la langue. Quant à la catégorie des composés, le sujet parlant s'est trouvé en présence d'un procédé que voici⁵ :

<i>-o+a->-ā-</i>	<i>-a+a->-ā-</i>	<i>-e+a->-ā-</i>
<i>-o+e->-ē-</i>	<i>-a+e->-ē-</i>	<i>-e+e->-ē-</i>
<i>-o+o->-ō-</i>	<i>-a+o->-ō-</i>	<i>-e+o->-ō-</i>

Le manque de dépendance entre le timbre de la longue et celui de la voyelle du 1^{er} membre peut être symboliquement exprimé par :

$$\begin{aligned} A+a &> \bar{a} \\ A+e &> \bar{e} \\ A+o &> \bar{o} \end{aligned}$$

2. Sous *a* on entend ici n'importe quel timbre de la triade *a, e, o*.
3. Cette interprétation explique les cas d'allongement après zéro, p. ex. ἀν-ήνωρ, ποδ-ηνεκής, δυσ-ώνυμος.
4. La différence chronologique est nette : la loi de Wackernagel est préialectale, tandis que les contractions historiques sont dialectales, cf. p. ex. l'ionien-attique en face des autres dialectes grecs.
5. La voyelle thématique du 1^{er} membre était *-o-* (des thèmes en *-o-*), *-ā-* (des thèmes en *-ā-* et des noms de nombre τέτρα-, ἑπτά-, ἑννεα-, δέκα-, d'où aussi πεντά-, ἔξι-, δώκτα-), *-e-* (des membres verbaux, cf. le type ἀρχέ-κακος).

où *A* représente *n'importe quel membre de la triade vocalique* (*a, e, o*). Les voyelles longues (*ā, ē, ō*) apparaissent comme des produits de la contraction de *ă, ě, ŏ*, respectivement, avec *n'importe quelle brève précédente*. Il faut donc se garder de considérer automatiquement *ā* comme *ă+ă*, *ē* comme *ě+ě*, *ō* comme *ŏ+ŏ*. A l'époque préhistorique en question, un *ā* long (*Aa*) comprend non seulement *a+a*, mais aussi *e+a* et *o+a*.

Les longues motivées produites dans la composition et dans quelques autres catégories ont permis de décomposer les longues anciennes, non-motivées (de **stā-*, **dhē-*, **dō-*), en *Aa*, *Ae*, *Ao*. Cela veut dire que ces longues ont obtenu un statut quasi biphonématique, parallèle à celui des diphongues *Ai*, *Au*.

Dès lors l'ancien rapport entre le degré plein et le degré zéro, à savoir

degré plein	ai/ei/oi	au/eu/ou	ā ē ō
degré zéro	i	u	a

devient un procédé de pure soustraction :

↓	ai	↓	Au	↓	Aa Ae Ao
	i		u		a e o

avec suppression de *A*.

En face de lat. *dīctus*, *dūctus* et *stātus*, *fāctus*, *dālus*, dont les degrés zéro sont formés de deux manières différentes, le grec a réussi à intégrer la formation du degré zéro grâce au modèle fourni par la loi de Wackernagel.

Mais l'innovation *ā ē ō* : degré zéro *a e o* a aussi envahi le domaine des voyelles *i*, *u*. On a des rapports comme *ρ̄τπτω* : ἔρρεψον, *ρ̄ιφῆναι*; *ψύχω* : *ψύχηναι*, cf. *τμῆγω* : ἔτμάγον, *ἔτμάγην*, etc. De l'autre côté on trouve la relation inverse *ī, ū* : *ī, ū*, ainsi *-νῦ/-νū-* (cf. *-νᾶ/-νᾶ-*), ou les augmentes avec *ī, ū* allongés p. ex. *τήσσατο* (E 904), *ἕφηνα*.

La transformation du rapport entre les anciennes longues et *ə* vaut aussi pour les racines setj du type *TeRə* (*T* = élément non-syllabique, *R* = sonante, *i*, *u*). A cause de la coexistence des formes I et II de ces racines, on a reconstruit les « bases » **TeRē*, **TeRā*, **TeRō* (Hirt), dont la forme I (accentuée sur la 1^{re} syllabe) est reflétée en gr. par *TeRē*, (accentuée sur la 1^{re} syllabe) est reflétée en gr. par *TeRē*, *TeRā*, *TeRō*. Au degré zéro on obtient **T̄Re*, **T̄Ra*, **T̄Ro*,

continués à l'époque historique par *TeRě*, *TaRā*, *ToRō⁶* ou par les formes « contractées » *TRē*, *TRā*, *TRō*.

Par rapport à l'italique et au celtique le résultat le plus important du développement grec est la coïncidence de la forme contractée du degré zéro (*TRē*, *TRā*, *TRō*) avec la forme pleine II de la racine. Cf. lat *nālus*, *lātus*, *strālus* et gr. -γνητος, τλατός, στρωτός. Les parfaits moyens comme βέ-βλη-ται (de βάλλω), κέ-κρα-ται (de κεράννυμι), πέ-πρω-ται (cf. ἔπορον) contiennent le degré zéro et non pas le degré plein II de la racine.

Si l'on accepte l'hypothèse de la *dominance* des degrés pleins ē, ā, ō sur les degrés zéro correspondants, une conclusion importante s'impose qui concerne la nature des voyelles dites prothétiques. Les voyelles prothétiques ε, α, ο ne peuvent pas remonter aux laryngales vocalisées ς₁, ς₂, ς₃ de l'i.e. simplement parce que la différence des timbres supposerait une pression de longues correspondantes qui n'ont pas existé dans cette position. Ce sont de véritables voyelles prothétiques. Même dans le cas de racines « biformes » comme ge. *enek/enk* (v. ind. *naś/anś*) la voyelle initiale de *enek* n'est pas la continuation d'un ς₁ vocalisé, mais une voyelle prothétique développée devant la sonante initiale, son timbre étant adapté à l'initiale de *enk* (< *ς₁*enk*), forme I correspondant à la forme II *nek*⁷.

Il faut donner raison à M. Lejeune (*Phonétique hist.*, 1972, p. 210), qui considère le développement de voyelles prothétiques en gr. comme un problème relevant plutôt de la phonétique générale que de la grammaire comparée. Au moins pour ce qui est de la prothèse devant sonante, nous en cherchons la cause dans l'opposition gr. entre *R* et *R'* (sonantes aspirées ou sourdes, < *s*R*-); cf. n. 7. Il faut ajouter que dans une partie des cas, surtout devant occlusive, il faut aussi compter avec les restes d'anciens préfixes.

Jerzy KURYŁOWICZ.

ul. Podwale 1
31-118 Kroków (Pologne)

6. Ce développement a probablement été favorisé par le double reflet de *R* (*aR* ou *oR*).

7. Sur la conservation et la perte de voyelles prothétiques, cf. l'article *Le redoublement attique et l'origine des voyelles prothétiques en grec* (Études i.e. consacrées à J. Safarewicz, 1974, 111 sq.); aussi *Metrik u. Sprachgeschichte* 18. Nous allons revenir ailleurs sur ce sujet.

EMPLOIS RÉCESSIFS D'UN SUFFIXE INDO-EUROPÉEN, *-tu-

SOMMAIRE. — *On inventorie les diverses fonctions d'un suffixe i.e. archaïque, neutre du point de vue de ses emplois, comme de celui du genre grammatical : fonctions primaires de noms d'action, agent, instrument ; fonctions secondaires de deux sortes : nominalisations d'adverbes-préverbes ; formes proprement dénominatives. L'histoire des suffixes archaïques est celle de la différenciation formelle de ces diverses fonctions : l'une devient dominante, au fur et à mesure que les autres, se renouvelant formellement, ne subsistent plus qu'à l'état récessif. On illustre ces faits à l'aide du suffixe *-tu-. Dans ses emplois statistiquement mineurs (emplois secondaires ; noms d'instrument), *-tu- se thématise (type ἡμίσον). Dans ses emplois majeurs, il prend, de manière dominante, la valeur substantive ; en valeur adjective, il devient récessif (type μάρτυς), car il se renouvelle : soit à l'aide d'une autre forme en dentale, en rapport hétéroclite avec *-tu- : *-tér- ; soit, en l'absence de *-tér-, par élargissement de *-tu- lui-même : *-tul-(o)-, *-tur-. Ces formations s'expliquent par le fait que *-tu- est un cas particulier de thème en *-u-, après lequel on trouve les mêmes élargissements. A ce propos, on donne un exemple de différenciation formelle, non pas entre deux fonctions primaires d'un suffixe, comme dans le cas de *-tu-, mais entre deux fonctions adjectives : *-u- prend de manière dominante une fonction primaire (type *suādū-) ; en emploi secondaire, on ne le trouve plus qu'à l'état récessif (type skr. patár-u-), car il y est élargi : c'est de *-u-nt- qu'est issu *-went- ; le besoin de clarifié morphologique fait que *-went- a cessé d'être employé comme suffixe dénominalis de thèmes en *-u- : dans ce contexte phonétique, l'on trouve en grec, en emploi supplétif, un autre suffixe, *-mno-.*

PLAN

- § 1. Fonctions des suffixes
- § 2. Emplois secondaires de *-lu- en grec
- § 3. Formes thématiques (emplois secondaires; noms d'Instrument)
- § 4. Exemples de noms d'agent en *-lu-
- § 5. Exemples d'autres suffixes adjectifs et substantifs : *-ti-, *-to-
- § 6. *Malo-, *mali-, *matu-
- § 7. gaul. *Smerto-*, *Smertu-* : cf. gr. μάρτυς ?
- § 8. Formes de μάρτυς.
- § 9. *-u-n- et *-unt- (*-went-)
- § 10. *-mno- secondaire
- § 11. *-ui-, *-ul-, *-ur-
- § 12. Lat. *-lui-
- § 13. Lat. *-tul-
- § 14. *-tul- hors du latin
- § 15. *-tur- hors du latin
- § 16. *-tur- latin
- § 17. Les fonctions de *-lu- adjectif
- § 18. *-tu- adjectif et *-té-

1. La plupart des langues indo-européennes ont eu un suffixe *-tu-, bien connu avec une valeur de nom d'action à côté de *-ti-. Mais l'opposition classique entre les suffixes de noms d'agent *-ter/*-tor et de noms d'action *-lu/*-ti-, si magistralement décrite par É. Benveniste¹ pour l'indoiranien et le grec essentiellement, n'est que le terme d'un long chemin. L'anatolien, par exemple, n'a pas connu *-lu-, ni peut-être *-ti-² (encore que *-tyo-, thématisation de *-ti-, y soit employé pour dériver des adjectifs d'adverbes indiquant une spatialité locale, du type *appezziyaš* « dernier » sur *appa* « derrière »³, et qu'on y trouve un suffixe complexe

1. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* (1948), p. 9-112.

2. C'est l'avis d'E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen* (1962), p. 105-106 ; 122.

3. E. Benveniste, *H. I.E.*, p. 102-105, a montré que c'était un type archaïque (cf. skr. *ni-tya-*, etc.). L'on insistera ici sur le caractère athématique d'un grand nombre de formes hittites (type nom. *appizziš* à côté de *appizziyaš*; acc. *appizzin* et *appizyan*; neutre *appizzi*, sans forme en *-tyo-).

d'abstraits *-ašli*⁴). Comme formation en dentale, l'anatolien ignore également *-lo-, et n'a que *-tl et *-tr, ainsi que *-tn, qui se distingue des deux autres en ce qu'il n'apparaît qu'en rapport paradigmatisé avec *-tr dans des neutres hétéroclitiques, ailleurs qu'au cas direct sg., type *i-tar*/^{*}*i-tn-as* > *innaš* « chemin ». Les suffixes *-tl et *-tr y ont ceci de remarquable qu'ils fournissent chacun (avec une productivité variable) :

1^o des formations primaires

- a) de noms d'action (-zel⁵; -tar)
- b) de noms d'agent (-talla- < *-tōl-o-; -tara-⁶)
- c) de noms d'instruments (-tal-)⁷

(le double emploi vivant de noms d'agent et de noms d'action — qui ne se distinguent formellement les uns des autres que par le vocalisme suffixal, et la présence ou l'absence de thématisation — tient à l'absence de *-ti- et de *-tu-);

2^o des formations secondaires

- a) les unes, en *-lyo-, sont des nominalisations d'adverbes (type *apezziyāš* sur *appa*);
- b) les autres sont des formations dénominatives banales : -talla- sert à former des désignations de personnes (hitt. *zilipuriyatalla-* « prêtre du dieu Zilipuri »⁸); -tara- apparaît dans un nom de parenté dénominatif *ešhani-łtara- « parent par le sang »⁹; -tar est plus fréquent dans les abstraits dénominatifs comme *išhanittara-tar* « parenté par le sang », *antuḥša-tar* « humanité » (*antuḥša-* « homme »), que dans les dérivés primaires comme *itar*.

Les cinq emplois d'un même suffixe, que nous venons d'inventorier à propos des formations anatoliennes en dentale (emplois primaires de noms d'action, agent, instrument ;

4. Voir E. Benveniste, *l. c.*, p. 89-95.

5. Pour la correspondance hitt. -zēl / lat. -tēl-, voir E. Benveniste, *Origines de la Formation des Noms*, p. 42.

6. Voir E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, p. 95-102 ; -talla- est fréquent, -tara- exceptionnel (^e/akuttara- « échanson »; weštara- « pâtre »).

7. Nous ignorons si le suffixe de noms d'instruments -uzzi (cf. J. Friedrich, *Heb. Elementarbuch*² (1960), § 47) contient ou non le suffixe *-ti-.

8. E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 96.

9. Voir E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 101-102, pour qui -tara- est ici le suffixe des noms de parenté.

emplois secondaires de nominalisations d'adverbes¹⁰ et de dérivés proprement dénominatifs), apparaissent ancienne-ment pour un même suffixe (*-mno-, par exemple, dont l'étude globale reste, à cet égard, à faire¹¹), et cela à l'état soit récessif, soit dominant; l'on pourrait fonder sur eux une théorie de la dérivation nominale i.e. ancienne. Nous nous bornerons ici à étudier quelques emplois récessifs du suffixe *-tu- (qui a pour caractère dominant de fournir des noms d'action) : emplois secondaires; emplois primaires de noms d'instruments et d'agent. Nous ne donnerons, pour chacune de ces séries, que quelques exemples, et non des faits exhaustifs. D'autre part, dans l'étude qui suit, nous ne mettrons l'accent que sur des problèmes de fonction, et non de forme, laissant de côté, par exemple, tout ce qui touche à l'évolution du degré zéro au degré plein que présente un suffixe donné, et qui serait également d'un grand intérêt pour une théorie de la dérivation (cf., cependant, pour *-unt- → *-went-, § 9)¹².

2. Parmi les dérivés secondaires en *-lu-, les uns sont dénominatifs : ainsi, en grec ημισυς, fait sur *sēmi-, dont on enseigne¹³ qu'il doit être originellement un substantif, mais qu'il fonctionne comme un adjectif¹⁴ : cette ambivalence, qu'offrent aussi des dérivés primaires, peut tenir au caractère originellement neutre du suffixe (§ 4); en latin, le suffixe, auquel s'est ajouté *-t- (comme dans un autre suffixe d'abstraits, -tā-t-), apparaît, en cet emploi, dans des formes comme *uirtūs*, *iuentūs* (cf. v. irl. *oíliu*)¹⁵. Par ailleurs, *-lu- a pu servir à nominaliser des préverbes : pour illustrer cette

10. Nous employons ici le terme d'«adverbe» de manière vague, pour désigner, outre les adverbes tirés de thèmes nominaux, les préverbes et les particules pronominales.

11. Pour les dérivés en *-mno- secondaires, voir § 10.

12. C'est ainsi qu'entre autres *-meno- est une innovation par rapport à *-mno- : voir E. Benveniste, *B.S.L.* 34, 1933, p. 5-21 ; pour *-tey-o- en regard de *-tyo-, voir note 42.

13. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, s.u.

14. Nous laissons de côté les substantifs numéraux en *-lu-, qui témoignent d'un autre emploi dénominatif de *-tu-, et sur lesquels voir P. Chantraine, *La Formation des Noms en grec ancien*, p. 292. Pour *fortuī-tū*, cf. note 211.

15. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Grammatik* (1977), p. 375 ; l'on notera que *seruitūs* montre qu'il ne faut pas partir, pour expliquer *uirtūs* de **uiro-tūt-*, mais de *uir-tūt-* (cf. § 16).

fonction, nous donnerons en exemples deux anthroponymes grecs.

L'un est Πρᾶτος, Arist., *Rhet.* 3, 11 (nom de rhapsode), qui présente une forme élargie en *-lo-, Πράτυλος en Laconie, *I.G.* V/1, 1020; le préverbe auquel est ajouté *-lu- a le même vocalisme que dans πρᾶτος, dorien (Épich., Thcr., Épidaure, etc.) et bétöien, à côté de πρώτος¹⁶. Plus difficile, l'autre exemple demande à être discuté.

C'est le nom, parallèle à Πρᾶτος/Πράτυλος, d'un personnage de la légende du rossignol, légende connue en Grèce sous deux versions intéressantes du point de vue de la structure des mythes¹⁷. Ce personnage, "Ιτυς dans une version, "Ιτυλος dans l'autre, est victime de sa mère, qui le tue soit volontairement pour venger sa sœur Philomèle (belle-sœur de son mari qui s'est mal comporté à son égard), soit par méprise, pour se venger d'une belle-sœur, Niobè, qui est femme du frère du mari. En effet, dans la version dite attique, Procné, pour punir son mari Térée des violences qu'il a fait subir à Philomèle, tue "Ιτυς et le sert en festin à Térée; ce dernier, après s'être aperçu du crime, poursuit les deux sœurs; elles implorent les dieux qui métamorphosent Procné en rossignol, Philomèle en hirondelle, Térée en huppe (dans une variante de cette légende, les rôles de Philomèle et de Procné sont intervertis). Dans l'autre version, 'Αηδών, femme de Zéthos, tue "Ιτυλος, alors que, jalouse de Niobè qui avait beaucoup plus d'enfants qu'elle, elle croyait tuer le fils aîné de celle-ci. Dans sa douleur, elle implore la pitié des dieux, qui la transforment en rossignol. Dans cette légende, il y a un nom parlant, 'Αηδών, et l'on peut se demander si "Ιτυ(λο)ς n'en est pas un autre.

On suppose¹⁸ que le nom imite l'appel du rossignol; mais, pour cela, on évoque deux textes des Tragiques, qui font allusion à des situations voisines. Chez Sophocle, *El.* 147-149,

ἀλλ' ἐμέ γ' ἀ στονόεσσ' ἄραρεν φρένας,
ἄ "Ιτυν, αἰὲν "Ιτῦν δλοφύρεται,
ὄρνις ἀτυζομένα, Διὸς ἄγγελος

Électre se lamente sur la mort de son père : « Ce qui répond à mon humeur, à moi, c'est l'oiseau qui se lamente en répétant

16. Voir Thumb-Scherer, *Griech. Dialekte*, II, p. 28; 45 et chez P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, s.u. πρῶτος, la discussion du vocalisme.

17. Pour une interprétation de ces deux versions, voir note 316.

18. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. "Ιτυς.

« Itys! Itys! », c'est l'oiseau désespéré qui sert de messager à Zeus »¹⁹. Chez Eschyle (*Ag.* 1142-1145), le chœur s'adresse à Cassandre, qui prédit la mort de son père :

....οἴα τις ξουθά
ἀκόρετος βοᾶς, φεῦ, ταλαιναῖς φρεσὶν
Ἴτυν Ἰτυν στένουσ' ἀμφιθαλῆ κακοῖς | ἀηδῶν βίον

« Tel le rossignol fauve, jamais las d'appeler : « Itys! Itys! » gémit, hélas! en son cœur douloureux, sur une vie trop riche de douleurs »²⁰.

Outre que le chant du rossignol ne ressemble pas à **ilu*, ces textes font simplement allusion au fait que la mère désolée appelle son enfant mort, dans des contextes où une fille déplore la mort de son père, et cela, chez Sophocle, en des termes voisins de ceux qu'emploie Homère : en τ 522, Pénélope, qui se croit veuve d'Ulysse, se compare à Ἀηδών.... | παῖδ' ὀλοφυρομένη Ἰτυλον φίλον. C'est ce contexte de mort qui explique les attestations des appellatifs correspondants, tous deux hapax : Ἰτυλος, glosé par Hésychius μόνος, ὄρφανός, νέος, ἀπαλός ; Ἰτυς (féminin d'un adjectif épicène) étudié par B. Ryba²¹, et qui figure dans une inscription métrique de Césarée de Cappadoce²², aux lignes 8/9 de laquelle on lit : ... Κράσσου θυγατέρωχ Ἰτυν | εὔνομον εὐπατέρειαν. B. Ryba interprète cet adjectif par les sens νέος, ἀπαλός donnés par Hésychius, et lui attribue un sens de beauté physique, en rapprochant une épigramme de l'*Append.* 336, 17 :

κάλλιμον, εὐπατέρειαν, ἐπήρατον, εἰδος ἀρίστην ; et il tire l'adjectif du nom propre, ce qui revient à ne guère traiter le problème étymologique. En considérant d'une part les textes des Tragiques, où il s'agit d'une fille séparée de son père par la mort, d'autre part l'inscription de Césarée, épitaphe d'une jeune femme qui, morte en couches, laisse un orphelin²³, nous nous appuierons, au contraire, sur la première partie de la glose d'Hésychius, et plus particulièrem-

19. Traduction Mazon.

20. Traduction Mazon.

21. B. Ryba « L'adjectif Ἰτυς », *R.Ph.* 56, 1931, 116-121.

22. Publiée par A. Salač, *B.C.H.* 51, 1927, p. 398-399.

23. L. 5-11 Ὁκύμορον Μαρκίαν [ἀν]ε[ιλ]α[χ]το Μοῖρα κ[ρ]ατα[ι]η λαμπροτ<ρ>άτη(ν) · ἔξ(η) κλυτὴ ὡς Ἀλκινόοιο συ|νευνίς · Κράσσου θυγατέρωχ Ἰτυν | εὔνομον, εὐπατέρειαν · κάθθ[α]νε δ' ἐν λοχίαις, ἔλιπεν δὲ <ε> νή|πιον υέν, Κράσσου παῖδα νέον τὸν ἐν ὄρφανότητι λιπόν|τα

ment sur ὀρφανός : l'orphelin est μόνος, et d'autant plus à plaindre qu'il est νέος, ἀπαλός.

Le vocabulaire du deuil peut se référer à plusieurs sortes de relations entre les vivants et le mort dont la privation, la séparation sont déplorées. Ainsi ὀρφανός ne reflète que l'une des deux faces sémantiques que présente lat. *orbus* « privé » (soit des parents, comme en grec, soit aussi des enfants), de ce point de vue plus archaïque : c'est un dérivé **orbho-* du radical qu'offre le hitt. *harp-zi* « séparer, retrancher »²⁴. Qu'en est-il de ἄτυκς ?

Trois points sont à retenir. D'une part, le terme vaut ὀρφανός pour les orphelines, réelle dans le cas d'Électre, présumée dans celui de Cassandre. D'autre part, il est complémentaire à la fois de ὀρφανός et de *orbus* dans la légende du rossignol et dans le texte de Césarée : complémentaire de ὀρφανός en tant qu'il s'applique, non pas, comme ce dernier, à un enfant vivant privé de ses parents morts, mais à un enfant mort arraché à ses parents, et complémentaire de *orbus* « privé de ses enfants » en tant qu'il s'applique, non pas aux parents vivants, mais à l'enfant mort dont ils sont privés. Enfin, dans le passage de l'Odyssée, il se réfère à la situation d'une veuve présumée, Pénélope. Il est frappant que chez les Tragiques et Homère, où il sert de terme de comparaison, ἄτυκς, comme bien plus tard à Césarée, soit appliqué à des filles ou à une épouse, c'est-à-dire à des êtres pour lesquels la privation d'un père ou d'un époux s'accompagne de conséquences juridiques, sociologiques, matérielles importantes.

Or il est un terme archaïque du vocabulaire du deuil qui est en rapport avec l'une de ces situations juridiques, celle de la « veuve », type lat. *uidua*, dérivé d'une pseudo-racine **widh*²⁵, née de la composition du préverbe **wi-*, qui indique la séparation²⁶, et de **dhe-*. L'on enseigne que ce nom est « perdu » en grec²⁷. Mais l'on doit se demander si, à sa place, le grec

24. E. Benveniste, *Hitt. et I.E.*, p. 11.

25. Voir Pokorny, *Idg. elym. Wtb.*, p. 1127-1128.

26. Sur le préverbe **wi-*, voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 1175-6 ; il peut être apparenté au thème pronominal **we-*, **au-* (sur lequel voir Pokorny, *l. c.*, p. 73-75), ou au nom de nombre « deux » (cf. A. Minard, *B.S.L.* 55/2, 1960, p. 69), sous sa forme **wi-* (sur laquelle voir E. Benveniste, *Hitt. et I.E.*, p. 86) ; ἄτυκς serait alors « l'élément retranché d'un couple ». L'on a cherché à tirer Ἀδιος de **wi-* : voir la bibliographie chez Frisk, *G.E.W.*, s.u.

27. Voir Ernout-Meillet, *s.u.* *uiduus*. L'on a cherché à rattacher à *uidua* le gr. ηθεος « jeune homme, célibataire ». Voir les très sérieuses objections qu'on peut faire à cette étymologie chez P. Chantraine, *Dict.*, *s.u.*

n'a pas possédé, non pas un dérivé de verbe, tel que *uidua*, mais un dérivé secondaire du préverbe *wi-*, qui entre dans la composition de ce dernier : ce dérivé, *ἴ-τυς*²⁸, qui a un **w-* dans le passage homérique cité, est morphologiquement parallèle à Πρᾶ-τυς²⁹. Il est englobé dans un champ sémantique plus vaste que *uidua*, cependant, puisqu'il s'applique non seulement à Pénélope privée de son mari, mais recouvre l'acception d'ὤρφανός dans le cas d'Électre et de Cassandre, et un autre aspect de la privation d'un être cher, celle de l'enfant enlevé à ses parents.

3. Si ces nominalisations en *-*tu-* de préverbes sont rares, c'est qu'en emploi secondaire, *-*tu-* revêt le plus souvent une forme thématisée. Cette thématisation apparaît en grec dans le doublet de ἡμισυς qu'est le dor. arc. ἡμισσον (*-τF-o)³⁰. En sanskrit, -*tva-* donne des dérivés secondaires, sur adverbes (cf. Πρᾶτυς, ἤτυς), que ceux-ci soient ou non des particules pronominales (*kám* « bene » : *kan-tvá-* « bonne santé »; *tadā* « au temps où » : *tadā-tva* « le présent »; *prapi-tvá* (cf. lat. *prope*) « Anlauf, vorgerückte Tageszeit »)³¹. Ces dérivés sont des abstraits comme ceux qui appartiennent à l'autre série secondaire, les dénominatifs du type *deva-tvá-* « divinité » (*deva-*)³², qui ont des correspondants ailleurs : cf. av. *ayhu-thwá-* « pouvoir, domination »; got. *fjawa-dw* « servitude »; par une réfection propre au slave ils apparaissent là sous une forme élargie en -*istvo*³³, type v. sl. *bozistvo* « divinité ». sur *bogū*³⁴.

28. Dans le passage de Sophocle cité, l'on a "Ιτῦν" Ιτῦν. On peut se demander (sans réponse possible) s'il n'y a pas ici une succession d'un adjetif épicène (cf. θυγατέρα ίτυν à Césarée), et dans un contexte où c'est une femme qui se compare à ίτυς, d'un féminin en *-ū, comparable à ceux qu'offre le sanskrit pour les adjetifs en *-u-, à côté de -vī (Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 467). L'on songerait alors, pour la forme, à des doublets comme *neptī-/ *neptī- (§ 5 et note 71), et pour la phraséologie, à des parallèles comme Ίπος ἔρως, σ 73, avec, en apposition au nom propre, un adjetif qui le répète : ίτῦν (non privatif, au contraire de ἔρως) Ιτῦν.

29. **wi-* a servi de base à d'autres dérivés en *-t... : lat. *ui-tium*, *uitu-perō* (voir Walde-Hofmann, *s.uu.*) ; skr. *vi-tara-*, got. *wi-pra*, v.sl. *vūtorū* « alter, secundus » : voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 176. Par ailleurs, l'on a cherché à y rattacher ίδιος : voir Frisk, *G.E.W.*, *s.u.*, avec la bibliographie. Pour skr. *vi-su-* (avec suffixe *-su-, non *-tu), voir § 9.

30. Voir P. Chantraine, *Dict. etym.*, *s.u.* ἡμισυς.

31. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 716.

32. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 713.

33. Voir A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, IV (1974), p. 410.

34. Le suffixe apparaît aussi dans des féminins : got. *frija-pwa* « amour » ; lit. *senālvė* « vieillesse ». Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.*, II/2, p. 714.

Les dérivés primaires que sont les noms d'instruments offrent les mêmes caractéristiques morphologiques : ils sont rarement athématiques (*-tu-), plus souvent thématisés (*-tvo-).

Les suffixes en liquide sont bien connus pour former des noms d'instruments : *-tr, sous une forme athématique, *-té (type *κρατήρ*³⁵), ou thématisée (*-tro-); de même, *-ll (hitt. *šiyallal* « lame, épieu »); *-lo³⁶. Mais *-li- et *-lu- ont pu être affectés au même emploi. Le nom du « vêtement », par exemple a la forme skr. *vásra-*, av. *vastra-* (neutres), gr. dor. γέστρα · στολή, mais aussi, en *-ti-, lat. *ues-tis*, got. *wasti* « ἴμάτιον, στολή, ἔνδυμα », tokh. B *wastsi*, *wästsi*³⁷; et, à côté de ce dérivé périphérique en *-li-, a existé une forme en *-lu- : arm. *z-gest*, gén. *z-gestu*. D'autres noms d'instruments sont skr. *séluh* « chaîne » (cf. *syáti* « lier »)³⁸; gr. myc. *deku lu (-woko)* « δεικτυ(-Φοργός) », composé à premier membre de degré plein, dérivé de δικεῖν « lancer, jeter »³⁹; ce nom du « filet de pêche ou de chasse » est attesté aussi au degré zéro sous forme athématique dans un terme de lexicographe, δίκτυ, E.M. 265,27, et, sous forme thématique δίκτυον. Le doublet δ(ε)ικτυ/δίκτυον est comparable au doublet ήμισυς/ημισσον, et témoigne de la même thématisation. Aussi rapprochera-t-on les noms d'instruments thématiques lituaniens (masculins, qu'on considère souvent comme d'anciens neutres), du type *piáuluvas* « faucale » (*piáuju*, *piauti*)⁴⁰, et les féminins du slave, comme v. sl. *britva* « rasoir »⁴¹ (*briti* « raser »)⁴².

35. Voir E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 55-56.

36. Voir G. Serbat, *Les dérivés nominaux latins à suffixe médiatif* (1975), p. 5-11 notamment ; et, pour *-ll, nos « *Suffixes en -m...* » (1974), p. 54-55.

37. Voir S. Feist, *Vgl. Wtb. d. got. Sprache*, p. 553.

38. Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, III, p. 501.

39. Voir P. Chantraine, *Dict. etym. s.u. δίκτυον*.

40. Voir Brugmann, *Grundriss*, II²/1, p. 449.

41. Vaillant, *Gramm. comp.*, IV, § 915-918.

42. E. Fraenkel, *Glotta* 32, 1952, p. 31, rapproche de δίκτυον non seulement les noms du type lit. *plaklavas* « marteau », mais aussi des dérivés qui peuvent être munis du même suffixe, mais ne sont pas des noms d'instrument, comme lat. *statua*, ainsi que l'adjectif verbal d'obligation gr. *-τέθος. Mais le mycénien *getejo* (racine *kʷei-) nous a appris que cet adjectif était à relier à une forme, non en *-lu-, mais en *-ti- (cf. M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne*, II, p. 304-306) ; le plus plausible est d'y voir, non un dérivé de substantif en *-ti-, mais une formation primaire en *-tey-o- (propre au grec, comme *-men-o- : cf. note 12), en regard du « géronatif » indien en *-tya- du type *śrutyā- « rühmenswert », *cakṛtya-* « zu rühmen » (voir Wackernagel-Debrunner, *Aind.*

Par cette thématisation se renouvellent formellement trois des cinq emplois recensés pour les suffixes archaïques (§ 1), en l'occurrence, pour **-tu-*, des emplois que, statistiquement, l'on peut qualifier de mineurs, emplois secondaires (sur préverbe ou sur thème nominal), et emploi comme suffixe de noms d'instruments. Ce renouvellement dissocie ces emplois des fonctions majeures de noms d'action et d'agent. Pour l'essentiel, l'histoire du suffixe est commandée par la distinction entre ces deux dernières fonctions. La forme ancienne, **-tu-*, acquerra la fonction dominante substantive, au fur et à mesure que, dans les noms d'agent, elle sera remplacée par de nouvelles formes : soit issues de **-tu-*, mais athématiques (**-tur-*, **-tul-*) et non thématiques, comme dans les emplois qui viennent d'être étudiés; soit différant de **-tu-*, mais en lointain rapport hétéroclite avec lui, **-té-*. Nous laisserons de côté ce dernier, dont l'étude n'est naturellement plus à faire, et nous consacrerons le reste de notre étude à l'emploi récessif de **-tu-* comme suffixe de nom d'agent, soit sous sa forme ancienne, **-tu-*, soit sous ses formes renouvelées, **-tul-*, **-tur-*.

4. Pour fonder l'existence de noms d'agent en **-lu-* à côté des noms d'action, l'on mettra en œuvre trois procédés méthodologiques : on récoltera divers exemples, naturellement; mais, comme certains d'entre eux ont été considérés comme d'anciens abstraits (ainsi $\mu\alpha\rho\tau\omega\zeta$), l'on évoquera le parallélisme d'autres suffixes aptes à fournir à la fois des substantifs et des adjectifs, d'une part, et, de l'autre, on opérera une sorte de commutation entre **-lu-* et **-lo-*, en prenant pour exemples ceux des dérivés des racines **mā-* et **smer-*.

L'indo-iranien, et, à l'Ouest, le latin, le celtique, le germanique offrent des exemples de noms d'agent en **-tu-*, d'après Schwyzer⁴³; on leur adjoindra des exemples grecs et baltes.

En védique (où **-tu-* est vivant surtout comme suffixe d'infinitif), l'on trouve un petit nombre de noms d'agent⁴⁴

Gramm., II/2, 789-790), et du participe passé en **-tyo-* du v. irlandais, qui peut exprimer la possibilité (R. Thurneysen, *A grammar of old Irish*, § 714-716).

43. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 507, citant Lohmann, *Genus...*, p. 73, n. 2.

44. Voir A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, p. 257 ; F. Specht, *Der Ursprung der idg. Deklination* (1947), p. 388. Pour Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 663-664, *-tu-* pourrait être né de *-ty-*.

comme *jantú-* « créature »; *ganlu-*, *gánlu-* « voyageur »; *kros!ú-* « chacal » (*kruš-* « crier »), cf. *kruš-van-*, autre nom du même animal, et adjectif comme *lui*; *dhá-tu-* qui, s'il signifie « Milchkuh »⁴⁵, ne peut guère être un abstrait (**dhē-* « allaiter »). Ici aussi (comme en emploi secondaire : § 3), le suffixe, en valeur adjective, a été thématisé; il a donné (avec les deux syllabations *-tva-* et *-tuva-*) des adjectifs à sens de possibilité (*snátvá-* « qui peut se baigner »), d'obligation (*hántva-* « necandus »), de futur (*bhávīlvá-* « futur »)⁴⁶. Contrairement aux noms d'action, où l'emploi de *-*lu-* est restreint aux simples, l'on a ici quelques composés à dérivé en *-*tu-* soit au premier membre (*Dadumanya-* pour v.p. *Dátu-vahya*⁴⁷, cf. v.p. *vahyaz-dāla*⁴⁸), soit au second : ainsi *su-sártu-*, nom de fleuve « qui coule bien »; *su-śrótu-* « qui écoute volontiers »⁴⁹; *dur-ni-yántu-* « difficile à tenir ferme », *dur-dhár-(i)tu-* « qu'on ne peut retenir ». Ces composés n'ont pas à être considérés comme des bahuvrihi à second membre nom d'action : pour la structure, ils sont semblables aux adjectifs comme *su-kára-* « facile à faire », *su-vedaná-* « facile à acquérir »⁵⁰.

En grec, les formes sont rares : dans *πλατύς*, *κρατύς*, le *-*t-* peut être radical; le *μαρπτύς* · *ὑδριστής* d'Hésychius est peut-être une faute pour *μάρπτις*; *φῖτυς* semble avoir été fait tard (Lyc.) sur *φῖτο*, neutre en *-*tu*⁵¹. L'on citera deux noms d'agent qui ont été pris pour des noms d'action : un nom d'animal comme *kros!ú-*, *dhátu-*, ou *uoltur* (§16), celui des « sangsues » : *βλέτυες* · *αἱ βδέλλαι*, Hsch., du thème *βλε-* (cf. *βλεῖ* · *βλίσσει*, *ἀμέλγει*, etc.), sans étymologie, « boire, sucer »⁵², et surtout *μάρτυς* (§ 8). En lituanien, ces adjectifs sont assez nombreux, e.g. *statūs* « qui se tient raide » (**stā-*⁵³); *spartūs* « rapide, vif » (*spiriù*, *spirti* « pousser du pied »)⁵⁴. A l'Ouest, le germanique offre des formes comme got. *hliftus*

45. Voir Mayrhofer, ... *Etyms. Wlb. d. Aind.*, s.u. : « Bedeutung « saugbar » fraglich ».

46. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 711-713.

47. E. Benveniste, *Titres et Noms propres en iranien ancien* (1966), p. 91.

48. Voir Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, p. 1405.

49. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 652.

50. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/1, p. 176.

51. Voir Frisk, *G.E.W.*, s.u.

52. Mais d'après P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u., « on suppose que c'est un nom en -*tu-*, le nom d'action étant devenu un nom d'agent avec déplacement de l'accent ».

53. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1006.

54. Pokorny, *I.E.W.*, p. 993.

« κλέπτης »⁵⁵, v. norr. *vørþr* « garde », *vátlr* « témoin », *smiþr* « forgeron »⁵⁶; le celtique⁵⁷, comme l'adjectif signifiant « premier », **ken-tu-*⁵⁸ : v. irl. *cét*, gall. *cyn(t)*, etc., et premier membre de composé gaul. *Cintu-* (*genus*, *-gnatus*, etc.)⁵⁹; pour **malu-* et **smertu-*, voir § 6; 7; le latin a des formes comme *sonitus*, *ūs*, qui, valant *sonus*, pourrait être interprété comme ancien adjectif; mais ce qui importe, en cette langue, est l'existence de formes élargies du suffixe, en *-*tu-l-* (§ 13), *-*lu-r-* (§ 16).

Parmi les formes qui viennent d'être citées, certaines, on l'a vu, comme got. *hliftus*, gr. βλέπων (et μάρτυς), ont été prises pour des noms d'action employés en fonction de noms d'agent, uniquement, semble-t-il, par référence à l'emploi dominant de *-*tu-*, suffixe d'abstraits. C'est pourquoi nous devons, maintenant, asseoir notre interprétation selon laquelle le suffixe a pu donner à la fois des substantifs et des adjectifs. Nous commencerons par donner des exemples soit de termes particuliers soit d'autres suffixes bivalents eux aussi, avant de faire commuter *-*tu-* avec le suffixe d'adjectif *-*to-* dans quelques termes.

Un exemple de nom bivalent en *-*tu-* est skr. (masc.) *maṇṭu-* « conseil » et « conseiller »⁶⁰. Un autre exemple est celui du dérivé en *-*ti-* de la même racine (**men-*), *τὸ μάντι « divination »⁶¹ (μαντι-πόλος)/δ, ἡ μάντις « devin » (et cf. pour **mati-* et **malu-*, § 6). Cette bivalence tient au fait que ces suffixes ont originellement donné des neutres (cf. τὸ *μάντι, et pour *-*tu-* *matū-thah*, hapax, R.V. 9,71,5, probablement « weise, kundig, andächtig »⁶², adjectif dénominatif tiré d'un

55. Voir F. Specht, *Ursprung*, p. 38. Au contraire, pour W. Schulze, *Kl. Schr.*, p. 573, il s'agirait d'un ancien abstrait. Autre explication, encore, d'A. Meillet, *B.S.L.* 23, p. 96 : forme secondaire faite sur l'accusatif singulier **klept-m*; et cf. *Rev. germ.* 31, 376.

56. Voir Fr. Kluge, *Nominale Stammbildung*³, p. 16.

57. Les composés à premier membre en *-*tu-* sont assez nombreux dans l'anthroponymie celtique ; cf. *Belatu-*, *Bitu-*, *Blotu-*, *Buttu-*, *Catu-*, *Cintu-*, *Coutu-*, *Ditu-*, *Gulu-*, *Iantu-*, etc. (voir K. H. Schmidt, *K.G.P.*, s.u.). Pour des exemples de *-*tu-* en composition en indo-iranien, voir § 4 ; pour le got. *gabaurjōþus*, voir F. Mezger, *Language* 21, 1945, p. 97-98.

58. Racine **ken-* de Pokorny, *I.E.W.*, p. 564.

59. Pour *Cintu-*, voir K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 172 ; D. Ellis Evans, *Gaulish Personal Names* (1967), p. 179-180.

60. E. Benveniste, *Origines*, p. 57.

61. E. Benveniste, *Origines*, p. 83.

62. M. Mayrhofer, ... *Elym. Witb. d. Aind.*, II, p. 564.

neutre **mṇtu*-). La notion de « neutre » se réfère, non seulement au genre grammatical, mais à la valeur originellement indifférenciée quant à l'emploi, substantif ou adjetif, d'un suffixe tel que *-tu- ou *-ti-, avant que l'adjectif, par opposition au substantif, souvent resté de genre neutre, n'ait acquis diverses marques d'animés (flexion, ton, alternances...)⁶³.

Des suffixes autres que *-tu- et *-ti- offrent la même ambivalence : ainsi *-tn-o- dans skr. *cyautná-* « ébranlement » (cf. av. *šyaoθna-*) et « excitant, stimulant » (skr. *cyav-*, av. *šyav-* « mettre en mouvement »); ou av. *aiwišōiθne* substantif/ *aiwišōiθni-* adjetif (av. *šay-* « habiter »)⁶⁴; de *dhē-, av. *dāmiš* « création » (cf. θέμις) et « créateur ». Nous ne ferons pas l'inventaire exhaustif des termes ambivalents ; mais, puisque nous nous occupons de *-tu-, nous rappellerons que *-u-, dont, en dernière analyse, *-tu- procède, a donné les deux types de dérivés, parfois concurremment, sous forme simple (louv. *wasu-* « bon » et « bien »⁶⁵), ou élargie (hitt. *kurur* « ennemi » et « inimitié, hostilité »⁶⁶). Nous ferons donc notre la position de F. Specht « dass neben alten abstrakten Bildungen Nomina agentis des Maskulinums oder Femininums stehen, die mit diesen in der äusseren Form völlig übereinstimmen »⁶⁷.

5. A l'appui de cette théorie, nous prendrons maintenant des exemples, non plus de termes isolés, mais de séries suffixedes ayant donné, comme *-tu-, des substantifs et des adjetifs. Nous nous contenterons des exemples de *-ti- et de *-to-, parce qu'il s'agit, comme pour *-tu-, de suffixes en dentale, et que, de plus, ces deux formations ont évolué en sens inverse : à époque historique, *-ti-, comme *-tu-, a pour emploi dominant celui de substantif, mais *-to-, d'adjectif. Ces évolutions sont solidaires : *-ti- et *-tu- ont perdu de leur

63. Voir, pour les neutres en *-tu-, E. Benveniste, *Origines*, p. 57 ; et cf., pour *-ti-, nos remarques, *B.S.L.* 65, 1970, p. 130.

64. E. Benveniste, *Origines*, p. 106 ; Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 696-697.

65. E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite* (1959), p. 110.

66. Pour *kurur-*, on trouvera l'étymologie de Sturtevant par *kwer- « trancher » et skr. *krūra-*, av. *xrūra-*, discutée par E. Benveniste, *Origines*, p. 37-38. H. Eichner, *M.S.S.* 31, 1973, p. 75, rapproche des termes de la racine *gh^wer-, véd. *hvárate* « aller de travers, dévier », av. *zūrah-* « tromperie » ; rapprochement admis par Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, s.u. *hvárate*.

67. F. Specht, *Ursprung*, p. 387.

vitalité adjective, au fur et à mesure que celle-ci se dévelopait non seulement pour **-tr*, mais pour **-to-*, plus apte à exprimer le genre grammatical que ces formations épicycènes.

Comme **-tu-* (cf. *τυς*, § 2), **-ti-* a en effet été épicycène, donnant des désignations d'hommes et de femmes, et employé dans des adjectifs à genre animé unique.

Comme dérivés secondaires, l'on ne donnera pas ici d'exemple comparable à celui de *τυς* (tiré de l'adverbe pronominal **wi-*) : les dérivés en **-ti* de thèmes pronominaux, comme véd. *káti*, av. *čaili*, lat. *quot*⁶⁸ restent indéclinables : les adjectifs ont la forme thématisée du suffixe **-tyo-*, comme le montre *πόστος*, en rapport avec les termes qui viennent d'être cités, et qui offre la même formation que *ní-tya-* (sur *ni-*, du thème pronominal **ne/no*). Mais, comme forme épicycène, **-ti-* apparaît dans des formations proprement dénominatives, et dans des dérivés primaires.

Parmi les formations dénominatives, l'on citera, comme désignation d'homme, véd. *pattī-* « fantassin », qui a donné lieu à beaucoup de discussions, mais où, après d'autres, nous verrons un dérivé de *pad-* « pied »⁶⁹; et, comme désignation féminine, le nom de la déesse latine *Carmen-tis*, doublet de *Carmen-la* (§ 7), qui est, sur *carmen*, une formation dénominative du type de *hones-lus*; en tant que suffixe dénominatif et féminin, *-tis* se retrouve dans le substantif *sēmen-tis* « semaines » (qui est aussi fait sur un nom en *-men*, *sēmen*)⁷⁰.

68. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 640 ; G. Liebert, *-ti-*, p. 175-176.

69. *Patti-* a été pris pour un masculin en **-ta* (F. Specht, *K.Z.* 66, 1939, p. 214 et suiv.; etc.); cette hypothèse est infirmée par le dérivé thématisé en **-ty-o-*, lit. *pēščias*, v.sl. *pěšl*, et a été combattue par E. Risch, *Festschrift Debrunner*, p. 191, et Fraenkel, *Lingua Posnaniensis* 4, 1953, 103-105 (avec bibliographie). Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, II, p. 201, propose d'y voir un ancien abstrait (« etwa » **ped-li-* « Fussgang »). Voir encore G. Liebert, *Das Nominalsuffix -ti- im Altindischen* (1949) (qui rappelle, p. 182, l'explication par un degré suffixal zéro d'un suffixe **-āt-i-* de Lindquist, par **pad-sthi-* de Fay, etc.). G. Liebert, p. 189, explique la forme comme dénominatif du nom du « pied », ce que font aussi Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 639. A *patti-*, pourraient être ajoutées des formes comme *vṛkā-ti-*, nom du « brigand » formé sur celui du « loup », dénominatif comme *vṛkā-gyú-* « raublustig, mordlustig » : cf., pour des formations primaires, le doublet suffixal v.sl. *latī* / skr. *tāgū-*, av. *tāyu-* « voleur ».

70. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 345 : « scheinbar denominativ von *sēmen* ... wohl nach *mēsis* umgestaltet aus **sēmentum* » (avec renvoi à Thurneysen, *Festschrift Wackernagel*, p. 118, 1). Le suffixe est,

Pour ce qui est des dérivés primaires en *-li-, l'on citera d'abord des féminins, puis des formations proprement épiciennes, les unes et les autres simples ou composées. Les féminins choisis sont, d'une part, *naptis* (à côté, par exemple, de skr. *naptí-* qui, lui, a une caractérisation morphologique de féminin⁷¹), d'autre part un autre nom de déesse italique, *Mefitís*, personnification des exhalaisons pestilentielles⁷², et composé⁷³. Comme termes épiciennes, l'on donnera ὁ, ἡ μάντις, simple et, composé νῆστος < *n-₂d-li- « à jeun »⁷⁴. Le caractère anciennement neutre du suffixe apparaît dans les « adverbes » dont nous avons essayé de montrer qu'ils étaient des « absolutifs »⁷⁵, et dont l'évolution morphologique s'est arrêtée au stade préflexionnel : simples comme ἐγερτί « en éveillant », ou composés, du type gr. ἀβοατί « sans être appelé », ou v. sl. *oči-vistī* « avec évidence »⁷⁶ (*oči*, duel du nom de l'*« œil »* + un adjectif (non fléchi) en *-ti de *viděti* « voir », parallèle à l'adjectif (fléchi) *vestū* « connu »). Des facteurs autres que

en emploi secondaire, le même que celui des dérivés primaires substantifs *sitis* (mais non de *dōs*, ancien dérivé en *-t- au singulier [cf. abl. *dōt-e*]), adjectifs *fortis*, *trīstis* (dont l'étymologie n'est pas assurée, cependant).

71. Il semble qu'il faille poser deux formes pour le nom de la « petite-fille », un **nepți-* et un **neplī-*, féminisation en *-ti-₂ du précédent : l'on a, d'une part, v. *napti-* (à flexion en -iḥ du type *vṛkī-*, remplacé par la flexion du type *devī* : Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II, p. 183) ; av. *napti-*; gall. *nith* ; et, d'autre part, en indo-iranien même, av. *napti-*, véd. *napti*, au vocatif (interprété comme forme abrégée de -ti par Wackernagel, *Aind. Gramm.*, I, p. 93), ainsi que deux exemples de *naptiḥ* dans l'A. V. **Nepli-* semble représenté en outre, non seulement dans lat. *naptis*, mais dans lit. *nepatis*, et v.h.a. *nift*. Le caractère anciennement épicène de son suffixe peut apparaître dans v.lit. *nepotis*, *nepotis*. Le suffixe *-li- est thématisé dans gr. ἀνεψιός < *ἀνεπτιός « cousin germain », v.sl. *netiž* « neveu », av. *naptya-* « descendant » (pour l'acc. *naptynam* du nom de la « petite-fille » en sanskrit, voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 834).

72. Voir M. Lejeune, « Le culte de Mefitis à Rossano di Vaglio », *R.E.L.* 45, 1968, p. 202-221 ; l'auteur, p. 204, propose de voir dans le suffixe, non pas le *-ti- de nom d'action posé par Ribezzo, mais en raison de l'absence de syncope, qui fait penser à un *-i- plutôt qu'à un *-l-, un composé en *-t-, muni d'un *-i de féminin, comme dans lat. **neplīs* > *naptis*. Mais les composés en *-t- sont épiciennes ; **neplīs*, s'il avait existé, n'aurait pas eu de raison de s'abréger ; et le suffixe -i- n'apparaît jamais seul au féminin latin (cf. *uictr-i-c-*, *rēg-i-na*).

73. Analyse **medhyo-dhwī-* de Ribezzo ; M. Lejeune, *l. c.*, préfère poser un **dhwē-* doublet de **dhwī-*.

74. On trouvera diverses autres explications de ce mot chez P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.*

75. *B.S.L.* 65, 1970, p. 85-136. Nous nous proposons de montrer ailleurs que les adverbes latins en -tim sont aussi des absolutifs en *-li (munis d'une nasale « épéhelyctique », tout comme *sati-s* est pourvu d'un -s « adverbial »).

76. A. Vaillant, *Gramm. comp.*, II, p. 685.

le genre grammatical ont pu jouer un rôle dans l'histoire de ce suffixe, ainsi, très largement, la composition, où l'emploi dominant en second membre est substantif (type ἀνάθησις), et, de manière récessive, adjetif (*vῆστις*), mais, en premier membre, adjetif (type *dāli-vāra-* « qui donne des trésors », βωτι-άνειρα⁷⁷). En simple, l'emploi adjetif de *-ti- est, comme celui de *-tu-, récessif : skr. *jñāti-* « parent »⁷⁸ : v. sl. *taťi* « voleur » (cf. hitt. *taizzi* « voler »), celt. **małi-* « bon » (§ 6); gr. μάντις⁷⁹; etc.⁸⁰.

Inversement, *-to-, bien connu en valeur d'adjectifs, soit primaires (type gr. θροτός; pour des exemples actifs, voir § 7), soit secondaires, sur préverbe (πρῶτος), ou sur base nominale (cf. ἀγέραστος), n'apparaît avec valeur substantive qu'en emploi récessif. Nous en donnerons quelques exemples en grec, où cette formation est mieux représentée que, par exemple, en latin : c'est le type νόστος, θάνατος⁸¹, bien connu, auquel nous joindrions volontiers quelques composés, qui se distinguent des adjectifs par leur oxytonèse, comme βου-λυτός « heure de dételer les bœufs »⁸² κονι-ορτός « nuage (proprement « élévation ») de poussière »⁸³. Les abstraits sont féminins (type βιοτή⁸⁴). En latin, la formation est tombée en déshérence ; cf. *hortus*⁸⁵, *uitla*⁸⁶. On notera l'existence de dénominatifs comme *iuen-la*, substantif, à côté de *Carmen-la* (§ 7), adjetif.

6. En reprenant des exemples munis de ces divers suffixes en dentale, l'on fondera, enfin, l'existence de noms d'agent en

77. Voir *B.S.L.* 69, 1974, p. 46.

78. Pour le suffixe *-ti- de nom d'agent en sanskrit, voir A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, p. 257 ; G. Liebert, *-ti-, p. 136-139.

79. Pour *-ti- nom d'agent en grec, voir H. Petersson, *K.Z.* 47, 1916, p. 241 ; E. Fraenkel, *Gesch. d. Griech. Nom. agentis*, II, p. 192 et suiv. Nous avons laissé de côté les noms d'instruments comme κνῆστις « racloir » (P. Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien*, p. 275), οἰνήρυσις « vase pour verser le vin » (l. c., p. 288) : ils offrent naturellement le même suffixe que lat. *uestis* (§ 3), ou que v.sl. *sētl* « filet » (cf. lit. *siēli* « lier »), *peštl* « four », dérivé de **peh₂-t-* ; etc.

80. On trouvera divers autres exemples chez F. Specht, *Ursprung*, p. 388.

81. Voir P. Chantraine, *Formation*, p. 300-301.

82. Voir P. Chantraine, *Formation*, p. 303. Il est inutile de sous-entendre κατρός, comme le fait ce dernier, *Dict. étym.*, s.u. βοῦς.

83. A cette série appartient probablement aussi ἐναυτός « année révolue », mais l'étymologie en est difficile : voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

84. P. Chantraine, *Formation*, p. 301.

85. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 617.

86. Leumann-Hofmann, l. c., p. 335.

*-lu- (et *-ti-) sur des commutations possibles entre des dérivés, dont les uns sont munis de ce(s) suffixe(s), et les autres d'un *-to- indubitablement adjetif (encore que certains exemples de *-ta aient été pris, toujours selon la même démarche, pour des abstraits : § 7). Ces exemples appartiennent aux racines *mā- et *smer-.

De la racine *mā-, indiquant « l'idée de ce qui est favorable, d'abord au sens mystique et religieux »⁸⁷, ont existé des dérivés :

- a) en nasale : *-no-, *-ni-;
- b) en dentale : *-lo-, *-ti-, *-tu-

(la commutation peut s'exercer ici dans le sens vertical [⁸⁷*-ti- est adjetif comme *-ni-, de même que *-lo- vaut *-no-], et dans le sens horizontal : *-lu- est adjetif comme *-ti- et *-lo-).

Le dérivé en *-no- « bon » est conservé à la fois en celtique et en italique⁸⁸ : gall. *mawn* (dans un passage où *mawn-wynt* traduit « prosperis uentis »); lat. archaïque *mānus* (« bonum antiqui dicebant manum », Varr., *L.L.* 6, 2, 4). A côté de ces adjetifs, l'on a des noms divins, masc. *Cerus Mānus* (cf. P.F. 109, 4), *Māna Genita* « Bonne Mère, déesse des funérailles ». Le dérivé en *-ni- n'apparaît qu'en italique, dans l'adjectif *mānis* « bon », et son privatif *immānis* « défavorable, cruel, effroyable », ainsi que dans l'épithète divine *Mānēs*, s'appliquant aux morts par antiphrase⁸⁹.

Ces dérivés se sont spécialisés pour l'expression du « matin », considéré comme moment favorable de la journée, selon une vieille conception religieuse, dont témoignent bien les hymnes védiques⁹⁰ : *māne* « matin » est la substantivation de l'adjectif « auspiciieux », *Summānus* une épithète de Jupiter en tant qu'épithète du dieu de la lumière matinale. (On ne peut savoir si c'est de cette notion, ou plutôt du sens non spécialisé de « bon », que relève le nom propre italien *Mānius*.)

Un dérivé *mālo- apparaît en italique, germanique, celtique,

87. Voir J. Vendryes, *C.R.A.I.* 1939, p. 472; *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, M-24.

88. Voir Ernout-Meillet, *Dict. étym.* de la langue latine, s.u. *mānis*, *mānus*.

89. Sur les *dī(u)tī Mānēs*, voir G. Dumézil, *La Religion romaine archaïque* (1966), p. 357-359.

90. J. Vendryes, *C.R.A.I.* 1939, p. 473 (Communication sur *Teutomalos*, p. 468-480).

mais semble avoir eu une extension plus large, puisque, selon Étienne de Byzance, c'est le nom le plus ancien du Danube, qui aurait signifié « *αῖσιος* », « qui porte bonheur »⁹¹. **Mato-* fournit un nom de dieu simple à l'osque (MAATŪÍS « **Mālis* », dat. pluriel⁹²), composé au germanique (*Maþamōdaz* (gén. *-dis*)), où il apparaît aussi dans un nom propre, celui de la princesse des Gots *Maþaswinþō* (transmis avec une variante *Maþu-*)⁹³. Et c'est par l'anthroponymie que **mato-* nous est connu en celtique, en premier et second membre de composés : gaul. *Mato-marus*⁹⁴; *Teuto-matos*, tous deux intéressants du point de vue de la composition : ce sont des pseudo-dvandva, formés de deux adjectifs en asyndète, adjectifs de sens équivalent dans le cas de *Teuto-matos*, dont chaque élément appartient à un radical de sens « bon, auspiciieux, favorable »⁹⁵, et de sens proche dans *Mato-marus* « bon (et) grand »⁹⁶.

A côté de ce **mato-*, l'on trouve un **mali-* et un **matu-* et comme simples, et comme composants anthroponymiques.

Le gaulois offre les noms propres *Co-mati-mara* et *Mati-donniI* (génitif⁹⁷), qui ont, au premier membre le dérivé **mati-*, ambivalent, comme par exemple louv. *wašu-* (§ 4) de même sens, ou comme gr. μάντι- (§ 4), qui a le même suffixe : **mati-* est un substantif neutre « le bien, l'avantage », et un adjectif « bon, excellent, avantageux » (irl. *maith*, qui appliqué au jour (cf. *māne*, etc.) se traduit par « favorable, faste »; gall.

91. Steph. Byz. : Δάνουσις ἡ Δάνουσις, "Ιστρος δ ποταμός, πάλαι Ματόας καλούμενος. συμφορῆς δὲ τοῖς Σκύθαις ἐπιπεσόνσης οὖτως ἐκλήθη. Ματόας δὲ λέγεται ἐς τὴν Ἑλληνίδα γλῶσσαν ἀστοῖς. δέτι πολλάκις περαιώμενοι οὐδὲν ἐπεπόνθεισαν. δ δὲ Δάνουσις ἐρμηνεύεται ὥσπερ τοῦ ἀμαρτεῖν ἔχων αἰτίαν. Au lieu de ἀστοῖς l'on trouve dans un passage correspondant d'Eustathe, *αῖσιος*. Voir P. Kretschmer, *Glotta* 24, 1936, p. 5.

92. E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte* (1953), p. 411, comprend « Götter des Landbaus (Spender des Morgentaus?) ».

93. Nom cité par J. Vendryes, dans son article des *C.R.A.I.* 1939, p. 466-470, sur *Teulo-matos*.

94. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 240.

95. J. Vendryes, *l. c.*, apparente *teulo-* à la racine désignant ce qui est religieusement favorable, qui a fourni à l'irlandais, selon lui, *tuath* « gauche » (côté favorable par antiphrase), au gallois *tut*, s'appliquant à toute personne pourvue de dons bienfaisants, ainsi que le nom de l'organisation sociale **teutā*, irl. *tuath* « tribu, clan » ; etc.

96. Sur l'élément anthroponymique *-*mē/ōro-*, voir K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 78-80.

97. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 239.

mad, bret. *mad*, etc.⁹⁸). Il n'y a pas lieu de penser qu'au premier membre des noms propres on ait autre chose que l'adjectif : *-mati-mara* a le même sens que *Mato-marus*, et *MatI-donnI* signifie « bon (et) brun ». C'est aussi un adjectif qu'offre la glose d'Hésychius μάτις· μέγας, mais on ne sait pas à quelle langue appartient le mot.

En regard de **mato-*, seulement adjectif, **matu-* a pu, comme **mali-*, être substantif et adjectif. Mais ici seule la comparaison nous permet de le savoir : **matu-* est adjectif en celtique, substantif en latin.

En celtique, le simple **malu-* subsiste, dans le vocabulaire, dans le nom de l'« ours », v. irl. *math*, désigné comme « propice, favorable » dans la langue des chasseurs, en raison d'un tabou linguistique⁹⁹, qui n'a laissé subsister le vieux nom de l'ours (skr. *rksa-*, gr. ἄρκτος, lat. *ursus*, hitt. *harlappa-*) que dans l'anthroponymie en vieil et moyen irlandais : *art* (cf. gall. *arth*, gaul. *Arlo-*)¹⁰⁰. Cette désignation fait penser aux dérivés en *-*tu-* que sont d'autres noms d'animaux, comme *kroṣṭú-*, *dhálu-*, βλέπεις (§ 4) et *uoltur* (§ 16). Le problème se pose de savoir si, dans l'anthroponymie, **matu-* signifie « ours », figurant alors dans un nom totémique, ou « bon » : *Matu-genos* a été interprété tantôt comme « fils de l'ours » (Arbois de Jubainville, C. Watkins), tantôt comme « bien né, né dans des conditions favorables et de bon augure », interprétation vers laquelle semble tendre J. Vendryes¹⁰¹, en se fondant sur des formules galloises (comportant **mati-*) comme *mad aned* « bien né », et cf. irl. *mad genair*. S'il est difficile de choisir entre les deux interprétations, c'est sûrement le sens « bon » qu'offre *Matu-rix*, « bon roi », et non « roi des ours ». Le terme apparaît, de plus, dans *Mathous*¹⁰² qui semble le nom propre d'un sorcier, d'un devin ou d'un druide prédisant les énigmes de l'avenir (et cf. irl. *math Matho moccu Móir*, nom propre irlandais porté par un druide).

98. Voir J. Vendryes, *C.R.A.I.* 1939, p. 466 sq. ; *Lexique*, M-12.

99. J. Vendryes, *Lexique*, M-24 ; *C.R.A.I.* 1939, p. 470-471. Interprétation discutée par W. Meid, *I.F.* 67, 1962, p. 47, qui propose de rapprocher le nom de l'« ours » d'autres noms d'animaux en *mad-*, *mat-*, comme le nom du « chien », *madrād*, *matad*, ou celui du « porc », *mai*, etc.

100. Voir C. Watkins, *Eriu* 19, 1962, p. 114 (qui étudie d'autres substitutions du vieux nom de l'ours en vieil irlandais).

101. *C.R.A.I.* 1939, p. 470-471 (où l'on trouvera la référence à d'Arbois de Jubainville) ; le nom est totémique pour C. Watkins, *l. c.*

102. *Thes. Pal. hib.*, II, 265 ; cité par J. Vendryes, *l. c.*, p. 471.

L'on fera de **matu-/*mati-* un doublet comparable à *mántu-/μάντι-* (d'une autre racine).

Comme en grec *μάντι-*, en sanskrit *mántu-*, en celte **mati-*, **matu-* ont pu être non seulement adjetifs (valant alors, de ce point de vue, **mato-*), mais substantifs. Le nom d'action **matu-* survit dans des dérivés latins¹⁰³, dont l'un, *matū-rus* « qui se produit au bon moment, à l'heure favorable », « qui se produit de bonne heure », se réfère aux deux notions de « favorable » et de « matin », et l'autre, *Matū-ta* (dérivé de nom en *-*tu-* comme *astū-tus*), à la notion du « matin », avec toutes ses implications religieuses : c'est une ancienne déesse italique, identifiée avec l'Aurore, puis avec Leucothée ; elle offre le nom divinisé du « point du jour »¹⁰⁴, et est du même type morphologique (nom de déesse dénominatif en -*ta*) que *Carmen-ta* (§ 7).

L'histoire de ces dérivés, qui appartiennent à un vieux radical à implications religieuses, est instructive : en regard de **mati-* et **matu-*, substantifs et adjetifs, et valant, en emploi adjetif, **mato-*, ce dernier, seulement adjetif, pallie à l'ambivalence des dérivés en *-*ti-* et *-*tu-* (qui finiront par dominer en emploi substantif [lat. **matu-*]), si bien que les adjetifs seront dénominatifs : *Matū-ta*, *matū-rus*). En tous cas, l'osque et le germanique montrent que **mato-* est authentique : l'on rejettéra l'explication de K. H. Schmidt¹⁰⁵, selon laquelle dans l'anthroponymie gauloise *Mato-* est une forme analogique pour *Matu-* : le double *-*to-**-*tu-* apparaît aussi dans l'anthroponymie gotique (*Maþa-/maþu-*).

7. L'anthroponymie gauloise fournit un autre doublet où *-*tu-* vaut *-*to-* (sans qu'existe *-*ti-*).

Smerto- apparaît dans des noms propres composés, au premier membre (*Smerto-mara*, *Smerto-rix*), et au second : masc. *Ale-smerti*, génitif; fém. *Ro-smerta*¹⁰⁶.

Nous nous arrêterons à ce dernier, avant de passer à *-*tu-*, car le suffixe dont il est muni pose le même problème de fonction que *-*lu-* et *-*ti-* : *Ro-smerta* a été rapproché du nom de Parque lat. *Morta* (probablement Λέχεστις), et rattaché

103. Voir Ernout-Meillet, *Dict. élym.*, s.u. *mālūrus* et *Mātūta*.

104. G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, p. 63-67 ; 332-333.

105. *K.G.P.*, p. 91.

106. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 269-270.

par Meillet à la racine de *mereō*, μοῖρα, ἔμπορε¹⁰⁷, mais à *morī* par Marstrander¹⁰⁸, qui considère le mot comme un ancien abstrait. Or, à partir du moment où l'on a un nom de dieu qui est un adjectif en *-to- tel que l'osq. *Mālo-, et où, en gaulois, -smerla apparaît comme le féminin de -smerlo-, rien n'empêche, évidemment, de considérer que *Morla*, comme *Ro-smerla* (et quelle qu'en soit l'étymologie), est un adjectif. Il en sera de même pour les autres noms de déesses latines *Fenta* (*Fatua*) (de *bhēn-, doublet de *bhā- « parler »¹⁰⁹); *Vesta*, de *ə₁w-es- « brûler », cf. īrō < *ə₁eu-s-¹¹⁰; *Genita* (*Mana*) « Bonne Mère » (osq. DEÍVAÍ GENETAÍ, datif de l'inscription d'Agnone, Ve. 147.15 et B 18). Par un archaïsme, ces noms divins conservent au suffixe *-to- le sens actif qu'offrent, à côté du sens passif lat. *pōlus* « qui a bu » et « bu »¹¹¹, ou *grātus* « reconnaissant » et « agréable »¹¹².

C'est le même suffixe qui apparaît, mais en emploi secondaire, dans les noms de déesses dénominatifs *Malū-ta* (§ 6), ainsi que *Carmen-ta*. Celle-ci, qui semble appartenir à la même idéologie que, dans l'Inde védique, l'entité *Vāc* « la voix, la parole, spécialement religieuse ou magique, l'hymne », est une incarnation féminine du *carmen*¹¹³. Elle a un doublet (mieux attesté) *Carmen-tis*, où le suffixe est dénominatif, comme dans *sēmentis* (§ 5); *Carmen-ta*, adjectif formé comme *hones-tus*, est aux dérivés primaires du type *Uesta* ce que *Carmentis* est à *Mefīlis*; et le doublet *Carmenta*/*Carmentis* fournit, au plan dénominatif, l'équivalent du couple de dérivés primaires *Mato-/mali-*.

En tout cas, à côté de (-)smerlo(-), on trouve *smertu-*, comme à côté de *mato-*, *matu-* : l'on a *Smertu-lilani* (gén.); et *Smertu-*

107. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u. et voir A. Meillet, *B.S.L.* 24, 1923, 183 (qui rejette l'étymologie par irl. *smir* « moelle » donnée par Pedersen et Dottin).

108. *Symbolae Osloenses* 6, p. 32.

109. Pour cette étymologie, voir *Mélanges J. Collart*.

110. Il est tentant de rapprocher *Vesta* de ἔστια, mais ce dernier n'a pas de *w- attesté. Voir la discussion étymologique chez P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

111. Voir Szantyr, *Lat. Gramm.*, II, p. 290-291. Le double emploi, actif et passif, de *-to- n'est pas plus surprenant que le même double emploi de *-nt- en hittite (où *-to- est inconnu).

112. Sur *grātus*, qui a suscité une énorme bibliographie, voir en dernier lieu O. Szemerényi, *Z.V.S.* 88, 1974, p. 253, qui propose, pour justifier la double diathèse de *grātus*, une autre solution que la nôtre, à savoir une rencontre de deux formations, un adjectif verbal *gʷʰflō- passif, un dénominatif *gʷʰrā-lo-. C'est méconnaître la double valeur initiale du suffixe.

113. Voir G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, p. 384-385.

*rix*¹¹⁴, comparable à *Matu-rix*, a un doublet *Smerlo-rix*, comme (*Co-*)*matu-marus* a un doublet *Mato-marus* (auquel on comparera *Smerlo-mara*).

Nous allons essayer de comprendre *Smerlu-rix*, compte tenu du fait qu'un nom propre peut avoir un sens (cf. *Mato-marus*, *Teuto-maros*, *Mati-donni*, § 6), même si ce n'est pas toujours le cas. Ce nom peut avoir la structure soit de **Bilu-rix* (*Bituriges*) « roi du monde » ou « seigneur de la vie »¹¹⁵, ou de **Caturix* (*Calu-riges*)¹¹⁶ « roi du combat » (cf. irl. *cath*, gall. *cad* « combat »), avec un déterminant substantif, soit — avec un déterminant adjetif — de *Matu-rix* (§ 6). En ce cas, deux hypothèses sont possibles.

Si l'on attribue à **smer-* l'acception matérielle de la notion de « part » que contient la racine **bhag-* « avoir part à »¹¹⁷, qui se rencontre dans une aire dialectale (sanskrit, slave, tokharien, et avec le sens spécial « manger » dans gr. φάγω¹¹⁸) autre que celle de **smer-*¹¹⁹, l'on peut faire de *Smerlu-rix* un « roi dispensateur de richesses ». L'on songe, en effet, d'une part à skr. *bhāga-* « prospérité, fortune » (*su-bhāga-* « riche »)¹²⁰, v. sl. *bogatū* « riche » (**bogū* « part », nom propre *Daždi-bogū* « qui distribue les richesses », et, en Asie Mineure, *Bαγαδά(F)ονες*¹²¹), d'autre part, à certaines épithètes divines : sinon *Bαγατος* ὁ μάταιος, η Σεύς Φρύγιος, incertain¹²², du moins skr. *bhāga-* « seigneur, dispensateur » (épithète en particulier

114. Cf. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 269, où l'on trouvera les explications étymologiques qui ont été proposées pour *Smerlo-*, *Smerlu-* (et cf. note 117 ci-dessous). L'existence d'un adjetif patronymique Σμερτουρειγιος dans une inscription gallo-grecque, trouvée à Coudoux en 1976, nous a été signalée par M. Lejeune.

115. **gʷʰi-tu-* > **bilu-* (cf. v.irl. *bith*, gall. *byd*, bret. *bed* « monde » (=«la vie», substantif? «ce qui vit», adjetif?) a été diversement compris dans *Bilu-rīges* : « die Weltkönige » ; « Leute des *Bitu-rix* » (lui-même compris comme « Lord of life ») : voir K. H. Schmidt, *Die Komposition in gallischen Personennamen* (1957), p. 50. Dans les appellatifs, **bilu-* signifie « toujours » : *bith-maith* « toujours bon », *bith-beo* « toujours vivant, éternel » (exemples chez K. H. Schmidt, *l. c.*, p. 250) : s'agit-il d'un ancien neutre?

116. Cf. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 168.

117. Pokorny, *I.E.W.*, p. 107.

118. Voir Frisk, *G.E.W.*, *s.u.*

119. Les exemples de **smer-* « avoir part à » sont tous grecs chez Pokorny, *I.E.W.*, p. 970.

120. Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, II, p. 458-459.

121. P. Kretschmer, *Glotta* 18, p. 232 (avec bibliographie).

122. Voir Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, II, p. 457 (avec bibliographie). R. Schmitt, *Die Sprache* 9, 1963, p. 38-47, lit *Βαλατίος*.

de *Savitar*), et nom d'un Āditya, « Part » personnifiée¹²³ et v. sl. *bogū* « dieu »¹²⁴ (cf. *Rosmerta* et autres divinités, ci-dessous).

Mais il est plus tentant de passer par le détour d'un terme qui, en dernière analyse, peut être apparenté à *Smerlu-* : μάρτυς. On rattache habituellement ce dernier à la racine de *smáratí* « se souvenir »¹²⁵. Or, d'un côté, la racine de ce dernier ne fait peut-être qu'un avec la racine **smer-* de μοῖρα, ἔμμορε¹²⁶; de l'autre, en grec archaïque, le μάρτυς n'a rien d'un « témoin » au sens de quelqu'un « qui se souvient », « qui a vu » (ce qu'est, étymologiquement un autre nom du « témoin », βίδυνος¹²⁷). Dans tous les exemples homériques, le μάρτυρος, les μάρτυροι sont des « garants », et des garants divins : garants d'un accord, ou d'un pacte (X 255), ou garants d'un serment (Γ 280, Ε 271). Dans le seul exemple homérique du singulier du terme, ce dernier s'applique à Zeus, qui est μάρτυρος pour les suppliants dont il garantit (le caractère sacré) : Η 423 (cf. note 131). C'est aussi Zeus qui est μάρτυς chez Pindare, *P.* 4, 167. Il n'y a que deux exemples homériques où les μάρτυροι ne sont pas des dieux. L'un s'applique à une éventualité, et c'est devant les dieux que les personnages sont ainsi définis (A 337-8 : § 15). Là où il semble y avoir un témoignage véritable, ce dernier concerne un présage (donc quelque chose qui concerne l'avenir : § 15) : B 301-302 : Εὖ γὰρ δὴ τόδε ἵδμεν ἐνὶ φρεσίν, ἐστὲ δὲ πάντες | μάρτυροι. Ailleurs, le « témoin » ne fait qu'apporter une preuve : chez Eschyle, *Eu.* 664, Apollon veut donner au Coryphée une preuve (*τεκμήριον*) que c'est le père, non la mère qui enfante, et qu'on peut être père sans mère : (πέλας) μάρτυς πάρεστι,

123. *Bhaga* pourvoit à la distribution et à la jouissance régulière des biens des Arya, et Aryaman, son associé, s'occupe de maintenir la société de ceux-ci. Ces deux Āditya sont les adjoints du grand dieu souverain Mitra (« le Contrat » personnifié), selon une structure ancienne qui se retrouve dans l'Iran et à Rome. Voir G. Dumézil, *Les dieux des Indo-Européens* (1952), p. 51-54 ; et *La Religion romaine archaïque* (1966), p. 204-205.

124. Discussion et bibliographie chez Mayrhofer, ... *Etym. Wlb. d. Aind.*, II, p. 458.

125. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

126. Voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 969-970 ; Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u. *memor* et *mereō*.

127. Sur βίδυνος, voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. L'on rapprochera naturellement de ce dernier got. *weitwōþs* « μάρτυς » < **weid-wōt-*, participe parfait de **weid-*.

παῖς Ὀλυμπίου Διός; ou bien le *μάρτυρ-* est garant d'un traité (Hés., *Op.* 371); etc.

En tant que « garant », le *μάρτυς* n'est pas celui « qui se souvient » (*smárali*), mais celui « qui prend part (au pacte, au serment), et peut donc être rattaché à *μείρομαι*; il deviendra « témoin » en tant que ce dernier garantit la vérité de ce à quoi il a pris part (comme spectateur par exemple).

Smertu-, qui, au vocalisme radical près, peut être la même forme que *μάρτυς* (sans *-r- : cf. § 8), pourrait être aussi un « garant » (et il en est de même pour *Smerlo-*, avec un suffixe de sens actif : cf. ci-dessus). En ce cas, le *Smerlu-* (*Smerlo-*) *rīx* pourrait être un « souverain-garant », témoignant d'une vieille idéologie : « un élément du prestige de Jupiter comme de Zeus, comme des dieux souverains de l'Inde védique, Varuna et Mitra, est son rôle de témoin, de garant, de vengeur des serments et des pactes... »¹²⁸; et il a pu en être de même de son « collègue terrestre », le *rēx*, dont le caractère religieux est bien connu. L'on ne sait pas si les autres divinités gauloises de même radical, non seulement *Ro-smerta*, mais *Canti-smerta* (dat. fém.)¹²⁹ et *Ad-smerio* (dat. masc.)¹³⁰, contiennent la notion de « destin (et de mort) », comme gr. *μοῖρα*, ou de « garantie », comme, peut-être, *Smerlu-rīx*, s'il est une sorte de Mitra (cf. note 123).

8. Pour la forme, le nom grec du « témoin » présente, de façon notable, des formes avec et sans *-r-, par exemple :

— des nominatifs sg. athématiques et sans *-r- : *μάρτυς* (Crète, Épidaure); *μαῖτυς* (Leg. Gortyn. 1, 13; etc.; *I.G.* IV² (1) 42; Crète);

— d'autres nominatifs sg. athématiques et avec *-r, munis ou non d'une désinence *-s (*μαῖτυρς*, G.D.I. 4998 V 11; *μάρτυρ*, dorien [*S.I.G.* 953, 22, à Calymna au —^{11e} s.]; éolien pour l'attique *μάρτυς* selon Hérodien, *Gr.* 1, 47; etc.);

— un nominatif sg. en *-r thématisé : *μάρτυρος* dont Homère n'a qu'un exemple, au singulier. Od. 16 423, métriquement nécessaire¹³¹; les autres attestations se trouvent au

128. Cf. G. Dumézil, *Religion romaine*, p. 184.

129. *Canti-* (cf. *Canto-*) fait-il allusion à un « Radgott » (cf. K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 162)?

130. Voir K. H. Schmidt, *K.G.P.*, p. 269-270.

131. π 422/423 ... οὐδ' ἵκέτας ἐμπάζεται, οἶσιν ἄρα Ζεὺς | μάρτυρος . οὐδ'... Cf. P. Gen. 54.6 (+ 11^e s.). Form attaquée par Zénodote, mais défendue Sch. Il. Oxy. 1087.22.

pluriel dans l'épopée, e.g. *Il.* 2, 301-302 (où l'on pourrait avoir aussi métriquement μάρτυρες) : ἐστὲ δὲ πάντες | μάρτυροι, οὐδὲ ...¹³² Cette forme existe aussi en Grèce centrale (e.g. *G.D.I.* 1684, etc.);

— des accusatifs singuliers soit munis soit dépourvus de *-r (μάρτυρα, Eur., *Supp.* 261; μάρτυν, Simon. 84, 4; etc.);

— au datif pluriel il en est de même : μάρτυρσι est probable chez Hipponax, 51; μάρτυσι est la forme usuelle;

— deux dénominatifs en *r- : μαρτυρέω « porter témoignage », μαρτυρομαι, prendre à témoin ».

Deux sortes d'explications ont été données pour ces formes.

L'une est surtout morphologique : c'est celle de Frisk¹³³ qui part d'un substantif *μάρτυ- « témoignage » (avec passage au sens « témoin », parallèlement à fr. *témoin* < *testimonium*, angl. *witness* passé de « témoignage » à « témoin »), et en tire un dérivé *μαρτυρο- qui aurait entraîné la création de μάρτυρ. Il est difficile d'accepter cette interprétation, en raison de l'étrangeté d'une filiation μάρτυρος, thématique → μάρτυρ, athématique.

L'autre explication, qui ne se prononce pas sur la nature, substantive ou adjective, du terme de base, est phonétique¹³⁴. Elle part d'une forme unique à *-r-, en faisant intervenir diverses analogies et dissimilations : μαίτυς < *μαρτυς, par analogie des autres cas, où intervient une dissimilation régressive (μαίτυρος < *μάρτυρος¹³⁵, etc); μάρτυς < *μάρτυρς par dissimilation progressive, avec -ρ- des autres cas rétabli analogiquement dans μαίτυρς; μαρτύσι < *μάρτυρ-σι par dissimilation progressive. Nous admettrons qu'il y a bien eu une dissimilation régressive pour μαίτυρος, etc. Mais, pour les autres formes, nous poserons un doublet suffixal : *-tu- au nominatif μάρτυς (puisque le groupe -ρς ne semble pas avoir subi d'altération phonétique en fin de mot¹³⁶, il n'y a pas besoin de supposer ici de dissimilation de *μάρτυρς); *-tu- également à l'acc. μαρτύν et au dat. plur. μάρτυσι;

*-tu-r- (forme élargie du précédent, qui a un correspondant en latin : § 16) aux nominatifs sg. μαίτυρς et μάρτυρ (on sait

132. μάρτυρες, Zénodote.

133. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

134. M. Lejeune, *Phonétique historique*, p. 127.

135. M. Lejeune, *l. c.*, p. 151.

136. M. Lejeune, *l. c.*, p. 127.

que, dans les thèmes en **-r*, le nominatif singulier peut être ou non sigmatique : cf. μάκαρς/μάκαρ¹³⁷); à l'acc. sg. μάρτυρα; au datif plur. μάρτυσι. Cette forme a été thématisée dans μάρτυρος (cf., parallèlement, la thématisation de skr. **-tul-o-* : § 14). Et nous poserons, pour ce nom en **-tu-/*-tur-/*-tur-o-* une valeur de nom d'agent.

9. Μάρτυρ- offre une forme intéressante, en ce que le suffixe **-tu-* y est élargi par **-r-*. Et en effet, **-tu-* apparaît comme un cas particulier de suffixe en **-u-* (parallèle à d'autres, comme **-su-*).

L'un et l'autre ont les mêmes fonctions : comme **-lu-*, **-u-* est suffixe de formations primaires, substantifs (type lat. *genū*, hitt. *genu*, skr. *jānu*, gr. γένου, etc.), et adj ectifs (type skr. *svādū-*, gr. ἡδύς, gaul. *Suādu-(rīx)*, etc.), parfois des deux en même temps : louv. *wašu-*, hitt. *aššu-* « le bien » et « bon ». Comme **-tu-* également, **-u-* apparaît dans des formations secondaires sur lesquelles nous insisterons davantage. Elles sont bâties :

a) soit sur adverbe : tokh. B *postan-u* « dernier » est dérivé de *postām* (adverbe, préverbe et postposition) « après, ensuite, plus tard », forme en **-n* correspondant à la forme en **-i-* de lat. **post(i)*¹³⁸

b) soit sur thème nominal. Il y a trace de cet usage en sanskrit et en grec, dans une formation tirée du nom de l'aile » (cf. hitt. *pattar*, *paddan-aš* « aile »); skr. *patár-u-* « ailé » (à côté des autres formations dénominatives skr. *palar-á-*, av. *palarə-ta-* « volant »), gr. πτέρυξ « aile », sur un autre thème radical (**pt-er-*), et, avec, de plus, un élargissement en gutturable semblable à celui qu'on trouve dans skr. *ásr-k* « sang », etc.¹³⁹. Ces formations existent aussi en tokharien et

137. M. Lejeune, *l. c.*, p. 127.

138. B *postām* (et cf. *ompostām* « plus tard », *postaññe* « dernier ») a été rapproché de lat. *post* par A. Meillet, *M.S.L.* 18, 1914, p. 7.

139. E. Benveniste, *Origines*, p. 28, rapproche, pour le **-g-*, av. *fra-ptərəjāl-*, lat. *proper(g)ius*, gr. πτέρυξ. En réalité, ces divers dérivés ne se laissent pas tous ramener à un prototype unique : l'on a **-g-*, dans les formes du latin et de l'avestique, après **-r-*, comme dans skr. *ásr-k*, et, après **-n-* dans *pataga- < *petago-* « oiseau ». Mais il importe de voir que **-u-*, comme **-r-* et **-n-*, a pu s'adoindre des élargissements consonantiques : c'est ce qui explique l'emploi de **-g-* dans πτέρυξ ; de **-k-* dans ḷλύχη, ḷλύσσω, doublet de ḷλύω (éol. ḷλύίω) « être hors de soi », qui, lui, est un dénominatif en **-y^e/o-* du thème en **-u-*.

en hittite : tokh. A *aryu* (adjectif indéclinable et adverbe) « long (dit du temps), longtemps », pourrait être un dénominatif du thème en *-i- attesté par louv. *ari-* « long »¹⁴⁰; A *śpālu* « excellent » semble formé sur *śpāl*, qui apparaît presque toujours en liaison avec *mrāc* « tête »¹⁴¹; A *sem(ā)šu* « qui protège »¹⁴² sur *sem* « abri, protection »; *kärparnu* « plein de dignité » sur *kärparān* « dignité »¹⁴³; A *ymatu* « raisonnable, intelligent », si on le rattachait à AB *ime* « souvenir, mémoire »¹⁴⁴, manifesteroit un emploi dénominatif de *-tu- comparable à celui de ḥμτσւց. Le hittite a *m^a/i lidd-u-* « doux, sucré » (**melit-* « miel »¹⁴⁵); **ešhar-u-* « sanglant », attesté dans les verbes dénominatifs *ešharw-ahh-* (factif : « teindre en rouge »), *ešharw-ešk-* (inchoatif)¹⁴⁶, ainsi que dans *ešharwant-* « sanglant » (qui vaut **ešhar-u-* comme *aššu-* = *aššuwant-* « bon »).

Cet *ešharwant-* est particulièrement intéressant : il montre que le suffixe *-w^e/_on^t-, bien connu comme suffixe de dénominatifs, en hittite, comme en sanskrit ou en grec¹⁴⁷, est issu de *-u-. Nous indiquerons rapidement les grandes étapes de cette genèse.

Les thèmes en *-u- ont été munis d'élargissements hétéroclitiques divers : l'on a *-ui-, *-ul-, *-ur- (§ 11), ainsi que *-un- (parallèle à *-in-, doublet de *-i- : cf., en sanskrit (*paśu*)-*raksin-* = *raksi-*¹⁴⁸, ou la forme en *-in- sous-jacente au dérivé hitt. *happ-in-(ant)-* « riche », à côté de lat. *opi* (-*parus*) « abondant »). Cet *-un- apparaît, par exemple en grec, dans les présents dénominatifs en *-ύν-γω > -ύνω tirés d'adjectifs en *-u-¹⁴⁹ (type δέξυνω : δέξις), ainsi que dans

attesté par hitt. **hallu-* (*halluwai-*, dénominatif nominal « querelle », et verbal « (se) quereller », différent de *hallu-* « profond » : cf. E. Benveniste, *Athenaeum* 47, 1969, p. 30-31) *-d- (comme dans **sal-d* [cf. *Origines*, p. 29]), dans κορυδός, etc.

140. *aryu-* a été rapproché du « hitt. hiér. » *ara-* « long » par A. J. van Windeken, *K.Z.* 72, 1955, p. 245. Le louvite a *ara-*, *ar(r)ai*, *ari-* « long » : E. Laroche, *D.L.L.*, p. 30.

141. Sieg-Siebling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 33.

142. Sieg-Siebling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 30.

143. Cf. Sieg-Siebling-Schulze, § 39. Il est inutile de supposer que la forme vient de **kärparānnu* (qui serait un dénominatif en *-nu-).

144. Sieg-Siebling-Schulze, p. 17.

145. Voir E. H. Sturtevant, *Comp. Grammar*¹, § 88.

146. Voir H. Kronasser, *Etym.*, p. 456.

147. Voir M. Lejeune, *B.S.L.* 64, 1969, p. 43-56.

148. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 350.

149. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 733.

quelques formations d'adjectifs : comparatif θαμύντεραι · πυκνότεραι, Hsch.; cf. θαμέ(F)ες, θαμύ·ρις « assemblée », etc.¹⁵⁰; superlatif ἰθύντατα¹⁵¹ (qui fournit une forme métrique commode en Σ 508); ou formes thématisées : ainsi σχέδυνος (Emp.), cf. σχέδόν, etc., du radical *s(e)gh- de ἔχω; θάρσυνος qui, loin d'être un déverbatif de θαρσύνω, est à θρασύς ce que skr. तारुणा-, av. *tauruna-* « tendre, délicat », sont à τέρυς « faible »¹⁵², ou πίσυνος « confiant en », qui, loin d'être analogue de θάρσυ-νος¹⁵³, est un dérivé *πιθ-συ-ν(ο)-, à suffixe en *-su- (connu en emploi primaire en sanskrit¹⁵⁴, en celtique¹⁵⁵, et en grec même dans δέξις, et θρασύς, avec ici, *-s- ancien élargissement radical : *dhr-s-). C'est cette formation en *-su-n-, élargie en nasale, qui est à la base des abstraits en -sune¹⁵⁶ (*-sun-ē) du tokharien, e.g. āśāwesune « grossiereté », sur āśāwe « grossier »; syaksune « communauté », sur syak (adv.) « ensemble », en -σύνη¹⁵⁷ (*-sun-ā) du grec, dont l'étude devra être reprise : ces formations s'expliquent par un emploi dénominatif du suffixe *-su- (connu après préverbe dans skr. vi-ṣu- « de côtés divers », sur le préverbe *wi- de इ-τ्वः [§ 2], et après thème nominal dans le type tokharien AB eñkalsu « passionné » sur eñkal « passion »¹⁵⁸), élargi par *-n- : dans le type πραγμασύνη se succèdent deux suffixes, -μο(v)- et -συ(v)-, un peu comme dans δαιτύ-μων (§ 10).

La forme *-u-n- a pu être élargie en *-t- : et -u-nt- apparaît, par exemple, dans la flexion de tous les adjectifs en *-u- de

150. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. θαμά.

151. Pourrait être fait d'après ἰθύνω pour P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ίθυς ; pour Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 534 « zu ἀν' ἰθύν (danach θαμύντεραι) ».

152. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, p. 486.

153. U. Wyss, *Die Wörter auf -σύνη* (1954), p. 13-14.

154. Cf. dákṣu-/dhákṣu- (*dah-* « brûler ») (Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 926), ainsi que les désidératifs comme *jighatsú-* (cf. note 163).

155. Les adjectifs en *-su- sont à la base du futur irl. en -f- pour C. Watkins, *Eriu* 20, 1966, p. 67-81 (qui, p. 81, note 1, propose de rattacher δέξις à cette formation).

156. Sieg-Siegling-Schulze, p. 9.

157. L'on rattache habituellement les abstraits grecs en -σύνη à une formation à degré zéro correspondant à skr. -त्वाना (ainsi, P. Chantraine, *Formation*, p. 210). Ceux-ci sont limités en indien au Rg-Veda, où ils ne donnent que huit neutres (Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 716). Et l'assibilation -τ्व- > -συ- fait difficulté en grec (M. Lejeune, *Phon. hist.*, § 52).

158. Pour l'emploi secondaire de *-su-, voir, pour skr. विशु-, Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 927 (et pour l'hypothétique parenté de gr. ἴσος, P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.) ; pour les adjectifs du type tokh. AB eñkalsu, Sieg-Siegling-Schulze, § 40.

l'agni, qu'ils soient dénominatifs (A *pālu* : obl. masc. sg. *-unt*, plur. *-uñcās*), ou primaires (participe passé *yāmu*, obl. *yāmunt*)¹⁵⁹. Il est juste de mettre cette forme en rapport avec *-went-, comme le fait H. Pedersen¹⁶⁰ : on ajoutera seulement que la forme à degré zéro *-unt- a précédé la forme à degré plein, elle-même attestée en tokharien (cf. B *śpaluwentats*, gén. plur. fém., en B, de l'adjectif correspondant à *śpālu*)¹⁶¹.

La constitution de ce suffixe répond à une causalité claire : elle permet de distinguer, à l'intérieur de la classe des adjectifs en *-u-, entre formations primaires (*-u-) et secondaires (*-went-) : l'une des fonctions du suffixe (ici, la fonction dénominative en *-u-) devient récessive, s'effaçant devant la formation issue d'elle (*-went-), et, par là-même, l'autre fonction devient dominante : *-u- apparaît essentiellement dans des formations primaires, soit immotivées (*παχύς* « gros, épais », hitt. *panku-* « tout entier, réuni, général »¹⁶², skr. *bahú-* « abondant, grand, vaste »), soit rattachées à un thème verbal, essentiellement de désidératif¹⁶³ (e.g. skr. *jighatsú-* « vorace » : *ghas-* « manger »), ou de parfait, à redoublement (e.g. *jigyu-* : *jighāya* de *ji-* « vaincre »¹⁶⁴), ou sans redoublement : *vidú-*¹⁶⁵ (l'existence d'une telle forme, à côté des formes régulières de participe parfait du type *vidváṃs-*, *vidúṣ-*, *vidvát-*, qui offrent des formes complexes de suffixes en *-u-, pose le problème des rapports entre ce participe et les adjectifs en *-u- ; le participe parfait du tokharien A pose le même problème, puisqu'il se flétrit exactement comme tous les adjectifs en *-u-¹⁶⁶). La relation entre *-u- et les formes en

159. Voir G. S. Lane, *B.S.L.* 71, 1976, p. 142.

160. H. Pedersen, *Tocharisch*, p. 39.

161. L'on pourrait étudier, du même point de vue formel, les dérivés en *-wen-, sans *-l-, du type skr *maghá-van-* « pourvu de dons » (fém. *maghónī* < *-a-un-ī [et non, comme on pourrait l'attendre *magha-varī]). Mais ils diffèrent des dérivés en *-went- par la vitalité de leur fonction primaire (type *pívan*, *πίφων*, etc.). Voir pour ce suffixe, en sanskrit, Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* 894-903.

162. E. Benveniste, *Language* 29, 1953, p. 258.

163. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 468.

164. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 472-473.

165. Attestée au nominatif sg. *vidúḥ*, la forme est ambiguë (*wid-u-? *wid-us-?) : voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, 300. Mais un *wid-u- semble attesté par got. *witu-bni-* « connaissance », et, sous forme thématisée, par gr. (Πολύ-)(Φ)ιδ(Φ)ος : voir F. Specht, *Ursprung*, p. 276 (et cf. le thème en *-u- élargi par *-l- qu'offrent le gr. εἰδούλις, le lit. *pa-vidulis* « image » ; et en *-o-, skr. *vidurá-*).

166. Cf. note 159.

-nl- (**-unt-*, **-went-*), flexionnelle en tokharien, dérivationnelle dans le cas de **-went-* né de **-u-*, évoque, de manière remarquable, d'une part l'emploi, dans la flexion, les pluriels neutres en nasale du type du sanskrit *-ūni¹⁶⁷*, du tokh. A *akrūna* (*ākär* « larme »)¹⁶⁸, d'autre part l'emploi, dans la dérivation, de formes en **-nl-* du type *aśuwant-*, *irmalant-* en hittite¹⁶⁹, sans différence de sens avec le dérivé de base, *aśšu-* « bon », *irmala-* « malade » (et cf. *happin-ant-*, sans **happin-* attesté).

10. Une fois constitué sur **-u-*, le suffixe **-went-*, devenu autonome, s'est détaché des thèmes en **-u-* : en emploi dénominatif, ce sont des formes en **-m...* qu'on trouve après les thèmes en **-u-*. L'emploi d'un suffixe dénominatif particulier après thèmes en **-u-* sert à laisser plus claire la coupe morphologique, entre **-u-* et le suffixe, que ne le ferait **-w-ent-*. Il s'agit donc d'un emploi supplétif. C'est ainsi qu'en sanskrit, le suffixe *-mant-* est d'abord employé après **-u-*, en distribution complémentaire avec *-vant-*¹⁷⁰ (qu'on trouve après les autres thèmes), puis s'étend aux dépens de celui-ci, notamment après thème en **-r-* (type classique *nr-mant-*) à côté de véd. *nr-vánt-*) et **-i-* (*agni-mánt-* « pourvu de feu »)¹⁷¹. La combinaison de **-u- + *-m...* se retrouve dans diverses autres langues. Nous laisserons de côté ici le type got. *witubni* « connaissance », sur **widu-* (véd. *vidúḥ*, ci-dessus ; gr. [thématisé] **-widw-o-* dans le nom propre hom. Πολύδος, att. Πολύδος), bien décrit par F. Specht pour le germanique et le baltique¹⁷². Nous n'attirerons l'attention que sur quelques emplois dénominatifs du suffixe en **-mn-* (qui apparaît dans ces dernières formes, et est apparenté en dernière analyse à skr. *-mant-*), en grec, où le suffixe thématisé est mieux connu en emploi primaire de suffixe de participe moyen et parfait, sous une forme renouvelée, à degré plein, **-meno-*. Il est notable que le suffixe supplétif de **-u-* dénominatif soit le suffixe **-mn-* qui, comme **-u-* (cf. § 9), a des attaches avec le parfait¹⁷³.

167. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, p. 161.

168. Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, I, § 164.

169. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*², § 48.

170. Voir J. Wackernagel, *K.Z.* 43, 1910, p. 277-288 ; Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 880-885.

171. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, respectivement p. 880 et 881.

172. F. Specht, *Ursprung*, p. 275-276.

173. E. Benveniste, *B.S.L.* 34, 1933, p. 5-21.

L'on trouve ici les deux emplois secondaires qu'a virtuellement tout suffixe. Après préverbe, le suffixe apparaît sous forme *-mno- dans *πρυμνός* « qui est à l'extrémité »¹⁷⁴, selon un emploi comparable à celui qu'offrent le skr. *ni-mná-*, adjectif « se dirigeant vers le bas », et subst. « Vertiefung », le hitt. *šara-mna-* « qui se trouve en haut », le lit. *prie-mnē* « antichambre », etc.¹⁷⁵; et sous forme *-mnl-o-, dans *πύ-ματος* « le plus éloigné », « le dernier »¹⁷⁶. Il est remarquable que le suffixe soit ajouté en grec à des préverbes de vocalisme *-u-, *pu et *pru¹⁷⁷, apparentés à *po (cf. lat. *porceō* < **poarceō*, etc.) et *pro (cf., pour ce vocalisme, *nu, du thème *n^e/o, *lu du thème *l^e/o, etc.¹⁷⁸). Dans les rares formations proprement dénominatives où il figure, le suffixe s'ajoute aussi à des thèmes en *-u-. On le trouve, en sanskrit, dans *dyu-mná-* « réputation, renommée » (et av. *divamna-*, à lire *diyumna*¹⁷⁹), en grec dans deux termes : *μεθυ-μναῖος*, épithète

174. Pour Schwyzer, *K.Z.* 63, 1936, p. 59, le terme résulterait d'une contamination d'un **πύμη* apparenté à *πύματος* et de *πρώρα*. Cette interprétation est repoussée avec raison par B. Forssman, *Z.V.S.* 79, 1965 ; mais celui-ci, p. 14, fait venir *πρυμνός* d'un traitement phonétique de *προμνός* (lequel est donné par une leçon d'Esch., *Suppl.* 905, et apparaît dans *προμνηστῖοι*, selon B. Forssman composé d'un instrumental *προμνη-* et d'une forme de * *stā-*, -*στῖνος*, cf. *ἀγχι-στῖνος*, lat. *intle-stīnus, clande-stīnus*). En réalité, *προμνός* est refait sur la forme vivante du préverbe à vocalisme *-o-, en regard de la forme à vocalisme -u- (cf. note 178) ; c'est de la même façon que le v.pr. a à la fois *prusna* et *prosna*. Pour E. Hamp, *M.S.S.* 29, 1971, p. 71, la forme repose également sur **pro-mno-*.

175. B. Forssman, « Griech. *πρύμνη*, Ai. *nimna-* und Verwandtes » *Z.V.S.* 79, 1965, p. 10-28 », établit l'existence d'un type i.e. de noms formés par addition de *-mno- à un préverbe. Il laisse de côté les formes de même structure à suffixe *-mo-, comme ombr. *promom* « primum », v.norr. *fram* « en avant », gr. *πρόμος* « champion qui combat hors des lignes » (pour lequel l'interprétation **pro-mo-* nous paraît préférable à celle qui voit dans l'appellatif grec un abrégement de *πρό-μαχος* : voir Bechtel, *Lexilogus, s.u.*) ; pour *πράμος*, Ar., *Th.* 50, on corrige généralement *πρόμος*.

176. Pour Schwyzer, *K.Z.* 63, 1936, p. 60, *πύματος* offrirait le degré réduit de **πύμων* comme **πρώματος* à côté de **πρωμά-*, **πρωμό-*. Dans son genre, *πύ-ματος* est isolé en grec : les nombreux composés (dénominaitifs) du type de -*άρματος* sont en réalité faits par thématisation d'un simple en *-mnl- (-*άρματ-ο-*).

177. En réalité, vocalisme ancien qui se retrouve dans d'autres langues : cf., pour **pru*, got. *fruma, frumists*, etc. (voir S. Feist, *Vgl. etym. Wtb. d. got. Spr., s.u.*), v.pr. *prusna* « visagé », lit. *prusnà* « gueule » (voir Bechtel, *Lexilogus, s.u. διαπρύσαν*) ; et, pour **pu*, skr. *pú-nar* « de nouveau » (Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, II, p. 305).

178. Voir *B.S.L.* 68, 1973, p. 75 pour diverses particules de vocalisme *-u-.

179. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 777.

de Dionysos, où nous verrons un dérivé de μέθο, plutôt qu'une déformation plaisante de Μηθυμναῖος¹⁸⁰; -θέλυμνος¹⁸¹, second membre de composé (τετρα- « à quatre couches [de cuir] » : dit d'un bouclier; etc.), et simple, substantif neutre comme *dyumná-*, θέλυμνα (introduit de façon plausible chez Emp., 21, pour θέλημ(ν)α : θέλυμνά τε καὶ στερεωπά « surfaces et volumes »)¹⁸²: le meilleur rapprochement possible se fait ici avec skr. *dharúna-* « fondement, sol », forme thématisée d'un dérivé en *-u- élargi par *-n-. En sanskrit, comme en grec, l'emploi de ce suffixe a pu s'étendre après thèmes autres qu'en *-u- (tout comme celui de skr. *-mant-*) : skr. *nr-mná* « uirtus »¹⁸³, gr. (autre substantif neutre) χρῖ-μνον, qui désigne tout aliment à base d'orge, et pour lequel il n'y a pas lieu de rejeter le rapprochement naturel avec χρῖ, comme ont tendance à le faire les dictionnaires étymologiques¹⁸⁴. Quant à *-mṇl-o- qui figure après préverbe dans πύ-ματος, il n'apparaît qu'après thème nominal en *-u- ailleurs : véd. śromala-, v.h.a. *hliumunt* « réputation, renommée »¹⁸⁵. Une autre forme suffixale en *-m... se trouve, en grec, dans deux dérivés de noms en *-tu- : δαιτύ-μων « convive » (sur δαιτύς), Ἰτυμονεύς¹⁸⁶, nom propre homérique, qui peut désigner l'homme « pourvu d'un τύς », « bouclier rond ».

Divers éléments ont donc pu jouer dans les relations entre suffixes, d'autant plus importants que l'histoire de chaque suffixe n'est que celle des rapports qu'il entretient avec les autres suffixes, de forme voisine (*-u-/*-went-), ou non (*-mn-) : l'on a vu les rôles que pouvaient tenir la différenciation formelle entre deux fonctions d'un même suffixe (*-u-/

180. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

181. Voir F. Specht, *Ursprung*, p. 126, 143; Mayrhofer, ... *Etyms. Wtb.* d. *Aind.*, s.u. *dharúna-*, II, p. 93-94.

182. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

183. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 777.

184. Frisk et Chantraine pensent qu'un rapprochement avec χρῖ, χριθή, s'expliquerait mal morphologiquement. C'est pourquoi l'un et l'autre semblent se rallier à la vieille étymologie de Curtius (et Brugmann, *Grdr.*, II²/2, 1, 231), par χρίνω « als 'das Abgesiebte' » (Frisk), « ce qui reste dans le tamis » (Chantraine). Mais les mets, même grossiers en farine d'orge, ne restent pas au fond du tamis, et χρῖμνον (<*χριθ-μνον?) a un parallèle morphologique dans les substantifs neutres skr. *dyumná-*, *nymná-* (et en grec même dans le suffixe en héteroclisie avec *-mno- qu'est le suffixe dénominatif -μνο- de γέρασ-μνος, etc.).

185. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 753.

186. Pour les surdérivés en -μον-εύς, voir J. L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εύς* (1973), p. 382, § 438.

-went-), ou le supplétisme dû à l'environnement phonétique (-u-mn). L'on pourrait ajouter, entre autres, la formation de couples où s'opposent, pour la formation, simple et composé : à côté de πρυ-μνός, l'on trouve διαπρύστον « en pénétrant dans ») <*δια-πρυτyo¹⁸⁷, composé à suffixe en *-l- (*-tyo-) en regard du simple en *-m-, donc à ajouter aux formes du type ἀκίνητα en regard de κεκινημένα¹⁸⁸.

Nous ne poursuivrons pas ici ce type d'étude. Nous laisserons de côté, en particulier, les autres formes complexes de suffixes en *-u- que sont les formations tokhariennes en -yu- type A *yokeyu* « qui a soif » : *yoke* « soif »), -nu (type A *lukrinu* « argileux »; *lukri* « terre glaise »); -su (type AB *eňkalsu* « passionné » : *eňkäl* « passion »)¹⁸⁹, qui nous amèneraient à discuter des emplois primaires des suffixes correspondants, en tokharien même¹⁹⁰ ou ailleurs, ainsi que -assu (type A *tuňkassu* « amoureux » : *tuňk* « amour »), qui pourrait être en rapport avec le suffixe d'appartenance louv. -ašši¹⁹¹. Les solutions adoptées pour différencier deux fonctions d'un même suffixe sont diverses : l'on a vu, par exemple, qu'à *mati-, *matu-, substantifs et adjectifs, s'opposait un *mato- seulement adjectif; en louvite et hittite, respectivement, à *wašu-* et *aššu-*, substantifs et adjectifs, s'opposent *wašui-* *aššuwani-*, seulement adjectifs « bon » (et formés au moyen

187. Des diverses explications données de διαπρύστον (voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique grec*, s.u.), la meilleure est celle de Bechtel, *Lexilogus*, s.u.

188. Voir nos « *Suffixes en -m...* », § 51. L'on remarquera que le composé (privatif) correspondant à l'infinitif οὐτάμεν(αι) est ἀνουτητή, nom en *-ti (à l'instrumental) comme les infinitifs du balte (Chr. S. Stang, *Vgl. Gramm. d. balt. Sprachen* (1966), p. 448), et du tokharien A -tsi (Krause-Thomas, *Tocharian Elementarbuch*, I, § 332). L'emploi de *-tyo- en composition, est évidemment à mettre en rapport avec celui de *-ti- (cf. § 5), que manifeste ἀνουτητή lui-même. Par ailleurs, le suffixe *-lyo- de διαπρύστον est celui qui apparaît, en emploi primaire, dans diverses formes : cf. note 42.

189. Sur -yu-, -nu-, -su-, voir Sieg-Siebling-Schulze, § 33, 39, 40, respectivement.

190. Les formations tokhariennes en -uki données par Krause-Thomas, *Tocharian Elementarbuch*, § 324, ne se trouvent qu'à côté de présents en sifflante (comme, par exemple, *jighatsú* : § 9), type *aksassuki* « qui indique » (présent XI *aksaskau*), etc. Ils ont une réction verbale, comme en sanskrit les exemples de dérivés en *-u- à réction accusative, que donnent Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 469, et qui sont tous en *-su- (type *didṛksuh* *pitarau* « die Eltern zu sehen wünschend »).

191. E. Laroche, *D.L.L.*, p. 136.

des élargissements hétéroclitiques *-i- et *-nl-)¹⁹². Pour ce qui est de *-tu-, sa fonction substantive est devenue dominante, et récessive sa fonction adjective, quand, en cet emploi, ont fonctionné d'autres formes : *-tér, et, là où ce dernier n'apparaît pas, des formes issues de *-tu- : c'est le cas du latin, qui oppose à quelques substantifs en *-tui-, peu nombreux en raison de la vitalité de *-lu-, des adjectifs un peu plus vivants en *-tul-(o)- et *-tur-.

11. Le suffixe *-tu- représente, formellement, un cas particulier de *-u-, morphème qui a pu être muni d'élargissements divers. Les uns sont en occlusive (type πτέρυξ, § 9 et note 139). Mais les plus nombreux sont les sonantes qui entrent dans le jeu hétéroclite, *-un-(t), *-ui-, *-ul-, *-ur-. Les formes avec et sans élargissement coexistent parfois dans un état de langue ou un paradigme donnés.

C'est ainsi, par exemple, que le grec a *-u- et *-un- dans des adjectifs (δέρεις/δέρνω : § 9), et des substantifs (δόρυ/*δορέπυτος > δούρατος). Pour *-u-/*-ui-, nous nous limiterons, ici, à des données latines, anatoliennes, indiennes (cf. note 196). Le latin oppose à *-u substantif (*genū*) un *-ui- adjectif (*suāuis*), *-u- adjectif ne subsistant qu'en premier membre de composé (ainsi, peut-être, dans *haru-spex*^{¹⁹³}); les doublets y sont exceptionnels : *acu-dēns* « arbousier » (= « aux épines pointues »)/*aqui-folius*^{¹⁹⁴}. Les langues anatoliennes offrent plus souvent des doublets -u/-ui- dans les adjectifs, dans des conditions inverses de celles qu'offre le type gr. δέρνεις/δέρνω : en regard de l'adjectif élargi, type *dankui-* « sombre, noir »^{¹⁹⁵},

192. Nous n'abordons pas ici le problème de la distribution fonctionnelle des divers suffixes d'une série dans un état de langue donné, telle qu'en offre le latin pour la série *-tno-, *-tmo-, *-llo-, *-tro-, en emplois secondaires (voir Mél. Collart).

193. E. Laroche, *R. Ph.* 42, 1968, p. 244-5, met le premier membre de *haru-spex* en rapport avec χόρδη, hitt. *kard*; O. Szemerényi, *Hermes* 103/3, 1975, p. 318, en fait un emprunt à λαρο-σκόπος par un intermédiaire étrusque.

194. O. Szemerényi, *Studies in Greek, Italic and I.E. Linguistics* (= *Mélanges L. R. Palmer*), 1976, cite comme premiers membres de composés qui pourraient être des thèmes en *-u- *accipiter*, *angiportus*. Mais il y aurait lieu de montrer que ces exemples, comme d'autres, illustrent l'existence, en latin, de la loi dite de Caland-Wackernagel (cf. pour le premier ḫśī-viṣā-, nom d'un serpent venimeux cité à l'appui de cette loi par Wackernagel-Debrunner, II/1, p. 60, et, pour le second, gr. ἄγχι, à côté de ἄγχόν-η, etc.).

195. Autre élargissement, thématique, *dhengw-o-, supposé par le v.isl. *dqkr*, le v.fris. *diunk* : voir E. Benveniste, *B.S.L.* 33, 1932, p. 141.

c'est la dérivation dénominative qui garde la forme sans élargissement : *danku-nu-*, factif « assombrir », *danku-eš-* inchoatif (et cf. le nom propre redoublé *Dandanku-*). Les substantifs sont généralement en *-u- (type *genu* « genou »), mais parfois en -ui- (e.g. hitt. louv. *waškui-* « offense »)¹⁹⁶.

En sanskrit existe une classe d'adjectifs en *-u- comparables à ceux du grec (type *svādū-* : ὑδύς), mais aussi une forme élargie par *-i- (qui, jointe à celle qu'offre l'anatolien, devrait suffire à écarter une fois pour toutes la thèse selon laquelle le type *suāuis* aurait eu en latin un *-ī- de féminin¹⁹⁷). Cette forme est le plus souvent monosyllabique, *-vi-¹⁹⁸, mais peut être dissyllabique, -uvi- (cf. *dhruví-*, et *ní-dhruví-*¹⁹⁹). Elle peut être un doublet de *-u- : l'on a *ghṛṣu-* et *ghṛṣvi-* comme épithète des Marut²⁰⁰. Le plus souvent, elle apparaît dans des formes redoublées en rapport avec le parfait, du type *dādhṛvi-* : *dādhāra* (*dhr-* « tenir ferme »). De manière intéressante, il y a dissociation formelle entre les deux fonctions adjectivales du suffixe : -vi-, qui apparaît dans des adjectifs primaires, a un doublet *-vin-*²⁰¹ (cf. -in- à côté de -i-²⁰²), très rare en fonction primaire (*yaj-vin-* « opfernd », cf. véd. class. *yáj-van-*²⁰³), mais très fréquent en emploi dénominatif (surtout après thème en *-s- : *namas-vin-* « plein de vénération »). Cet emploi dénominatif d'une forme complexe de suffixe en *-u- est comparable à celui de l'autre forme complexe, en *-un-t- (et non -vi-n-), du degré plein de laquelle est né -vant-, d'emploi comparable, en sanskrit, à celui de -vin-²⁰⁴.

196. Nous avons laissé de côté les formes comme tokh. B *ärkwi* « blanc », v.h.a. *dunni* « mince », etc. ; sur les formes balto-slaves en *-wīl-, voir A. Vailant, *Gramm. comp.*, II/1 (1958), p. 116.

197. Thèse combattue avec vigueur par E. Laroche, *R.H.A.* 28, 1970, p. 50-57, mais encore défendue récemment par O. Szemerényi, *Mélanges Palmer*, p. 401-404.

198. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, I/II/2, p. 915-916.

199. W. D., *l. c.* p. 489.

200. W. D. *l. c.* p. 915 (*ghṛṣ-* « broyer »).

201. W. D., *l. c.*, p. 916-919.

202. Pour W. D., *l. c.*, p. 919, -vin- serait une réfection de -vant- d'après -in-. Pour -in- = -i-, voir *l. c.*, p. 350.

203. W. D., *l. c.*, p. 916.

204. W. D., *l. c.*, p. 918.

La forme **-ul*²⁰⁵ apparaît de manière vivante en hittite²⁰⁶ dans des substantifs et primaires (noms d'action, type *wašlul* « faute, péché », ou d'instruments, type *šešarul* « tamis » : *šešarriya-* « filtrer »), et dénominatifs : abstraits *ašand-ul* « station, séjour » (*ašant-*, participe de *eš-/aš-* « être assis ») ou noms d'instruments (*pahhur-ul* « ustensile employé pour le feu » : *pahhur*). On la trouve dans des adjectifs germaniques : got. *ni sakuls* « ḥ-μαχλος » (*sakan* « μαχεῖσθαι »); *skabuls* « βλαβερός, ἀδικῶν », cf. got. *skabis* « ἀδικία »; *slahuls* (doublet de *slahals*) « πλήκτης » (*slahan* « δέρειν, τύπτειν »)²⁰⁷.

Quant à **-ur*, parfois ambivalent (cf. hitt. *kurur* « ennemi » et « inimitié » : cf. § 4 et note 66), on le trouve dans des substantifs par exemple en hittite (*pankur*, *pank-un-as* « masse, famille, foule » [cf. *panku-* adjectif, § 9 et note 162]) ou en arménien²⁰⁸ (type *cunr* « genou » < **gonur*), au cas direct du neutre singulier, mais avec une relation paradigmatische autre dans le cas de tokh. A *lyalypu* (skr. « karman »), gén. *lyalypuris*, abl. *lyalypurās* (mais plur. *lyalypuntu* et *-pāntu*); *watku* « ordre », perl. *watkurā*, abl. *watkuram*²⁰⁹; A *waltsur-ā* adverbialisé « en bref » (qui peut contenir **-su-r-* à côté de **-su-n-*, comme l'abstrait *wäktasur-ñe* « Ehrerweisung »). Les abstraits tokhariens A comme *yäslurñe* « inimitié » sur *yäslu*²¹⁰ « ennemi » pourraient témoigner d'une addition de **-r* à un adjectif en **-u-(*-ur-nyē)* semblable à celle qu'offrent, aux nominatif et accusatif, les adjectifs arméniens (e.g. *barjr* « haut » : cf. hitt. *parku-*, etc.).

Le suffixe **-lu-* a connu les mêmes élargissements. (Nous laisserons de côté le problème des formes en **-lun-*, qui ne saurait être dissocié de celui des formes en **-sun-*, telles que les abstraits en *-σύνη* et les adjectifs en *-συνος* du grec (cf. § 9).

205. Nous laissons de côté, sauf exception, les formes élargies par **-o-* ou **-i-* (voir, par exemple pour le hittite *-ula-*, *-ulli-*, N. van Brock, *Dérivés nominaux en -l du hittite et du louvite* [1962], p. 97-99 ; 114).

206. E. Benveniste, *Origines*, p. 41. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*², § 44 g, 45 b, 47 a.

207. Fr. Kluge, *Nominale Stammbildung*³, p. 95.

208. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, § 49.

209. Pour Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, § 317 n., il s'agit de « Mischbildung »; sur A *waltsur-ā*, voir Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 388, et sur *wäktasur-ñe*, ibid., § 15.

210. Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 15.

Parmi les formes élargies de thèmes en *-u-, certaines semblent s'être spécialisées, dans un état de langue donné, en fonction soit de substantifs (p. ex. hitt. -ul), soit d'adjectifs (p. ex. hitt. -ui-); mais les quelques substantifs du type de *waškui-* « offense » montrent que ce n'est là qu'affaire de choix, sans que telle valeur soit davantage inhérente au suffixe qu'elle ne l'est pour la formation première (en l'occurrence *-u-).

L'emploi de ces élargissements a pu être un procédé classificatoire, servant à différencier substantif et adjectif à partir d'une forme originellement ambivalente, comme louv. *wašu-* ou hitt. *aššu-* : par opposition à ces derniers, *wašu-i*, *aššuw-an-* sont marqués comme seulement adjectifs. Un autre procédé, employé à la même fin, est l'usage, non d'un élargissement, mais d'un suffixe différent : ainsi, dans les formations en dentale, **mati-*, **matu-* sont ambivalents, mais **mato-* est seulement adjectif, le modèle le plus courant (substantifs : *-ti-, *-tu-/adjectifs : *-té-, *-tor) n'étant pas général (cf. § 1). Les deux procédés sont en rapport l'un avec l'autre : en latin, l'emploi de *-*tul-*, *-*tur-* comme adjectifs (par opposition à *-*tui-*, substantif), est lié à l'absence de *-té- à côté de *-tor- (et, dans le cas de *-*tul-*, au fait que l'emploi actif que *-to- manifeste dans des appellatifs comme *grātūs*, et des noms de divinités comme *Vesta*, est devenu récessif une fois qu'il a été intégré à la conjugaison comme adjectif verbal passif).

12. L'on reconnaîtra des formes en *-*tui-* dans trois formes d'analyse difficile : *fortvītus*²¹¹, où la scansion (Hor., *Od.* 2, 15, 17; Juv. 13, 225, etc.) amène à reconnaître une forme de trois, et non de quatre syllabes. L'on a, de même, *grātvītus* (*Stac.* 1, 6, 16) et *pītvīta* « gomme, résine qui s'écoule des arbres; mucus, pituite, rhume »²¹². Ces noms sont généralement analysés comme dérivés de noms en *-*tu-* au moyen d'un suffixe bizarre *-*īlo-*²¹³. Nous y verrons, au contraire, des dénominatifs en *-*to-* de noms en *-*tui-*, comparables, par exemple, aux dénominatifs de noms en *-*tu-* comme *Malūta*, ou autres, comme *tumul-tus*, qui restituent des substantifs,

211. L'adverbe *fortuitū*, à côté de *fortuitō*, peut témoigner d'un emploi dénominatif de *-*tu-*.

212. Voir, pour la syllabation de ces termes, Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, *s.uu.*; Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 133 ; 377.

213. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 334 ; 354.

**malu-*, **tumul-*²¹⁴ disparus par ailleurs. En tant que thèmes en *-i-, les noms en *-lui- présentent, devant *-to-, une longue comparable à celle de *crīnī-*, *pellī-*, *turrī-tus*, etc. En tant que thèmes en *-u- élargis par *-i-, ils sont comparables à *aqui-*, *dankui-*, *ghřsvi-* (§ 11); et, de même que ces derniers sont des doublets de *acu-*, *danku-*, *ghřsu-*, les formes en *-tui- ont des doublets en *-tu-, **fortu-*, **pilu-*, **grātu-*, attestés soit par d'autres langues, soit en latin même.

De *pīluīta*, l'on rapproche le nom d'arbre skr. *pīlu-dāru-*, gr. πίτυς²¹⁵ (lat. *pīnus*, ī à côté de *pīnus*, ūs est un dérivé en *-no- à côté de ces noms en *-tu- : cf. **mato-/matu-* § 6). Quant aux deux autres formes en *-tu-, elles coexistent avec des noms d'action en *-ti-. Un substantif **fortu-*, à côté de **forti-* (*fors*) est attesté à travers le dérivé *fortū-nus* (dont *Fortū-na* est le féminin substantivé, comme *Matū-la* est un ancien adjectif dérivé de **malu-*); *Fortū-na* s'insère dans la série des noms divins comme *Portū-nus* (*portus*, ūs, cf. l'appellatif *op-porlūnus*), *Neptūnus*²¹⁶. De même, à côté de **gʷṛtī-* (skr. *gārtī-*, osq. *brāteis* [génitif], lat. *grātēs* [*agere*]), a existé un substantif **grātu-*. Celui-ci semble figurer dans la formule votive gauloise *dedebratudekanten* (-m) «in gratitudo dedicated the tithe», qu'O. Szemerényi²¹⁷ a analysée de manière très séduisante en *dede bratu dekanlen*, avec un nom de la «dime» non reconnu par ses prédecesseurs qui coupaient *bralude kantem* et faisaient de **bralude* une forme à post-position *-de. O. Szemerényi fait cependant de *bralū* un adverbe reposant sur un instrumental en *-ō (>-ū) d'un adjectif **brālo-* «reconnaissant», correspondant à l'actif *grātus*, en regard du passif skr. *gūrtā-*, lit. *girtā-* «célébré», etc. A cette interprétation, nous préférerons celle de M. Lejeune²¹⁸, par un ablatif-instrumental de nom d'action en *-tu-, indiquant une donnée de droit (obligation de gratitude du fidèle envers la divinité) à côté de la donnée de fait (octroi d'une faveur de la divinité au fidèle) qu'indique le nom en *-ti- (en particulier dans la formule osque *brāteis datās*, au génitif de cause, «pour une grâce accordée, à cause de la faveur reçue»²¹⁹.

214. E. Benveniste, *Origines*, p. 41.

215. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

216. Cf. W. Meid, *I.F.* 62, 1955-56, p. 60; E. Benveniste, *Voc. des Inst. I. E.*, I, p. 301-303.

217. «A Gaulish dedicatory formula», *Z.V.S.* 88, 1974, p. 246-286.

218. *Mélanges Palmer*, p. 140-143.

219. M. Lejeune, *Mélanges Palmer*, p. 141.

Doit-on rapprocher de ces noms en *-lui- la forme d'absolutif védique en *-tvī*, presque restreinte au R̄gveda, qui, comme l'autre forme *-tvāya*, s'efface peu à peu de l'usage, tandis qu'une troisième forme, *-tvā*, reste vivante (cf. *kr-tvī* « ayant fait », *bhū-tvī* « étant devenu », à côté de *bhū-tvā*, ou de *kr-tvāya*)²²⁰? Alors que l'on explique *-tvā* comme instrumental de nom en *-tu-, et *-tvāya* comme réfection de *-tvā* d'après les absolutifs composés, en *-ya* (type *halvāya* « ayant tué », à côté de *halvā* d'après *vi-hātyā*), les formes en *-tvī* ne paraissent pas très claires : l'on y a vu un locatif de thème en *-tu-²²¹ (alors que les thèmes en *-u- ont un locatif en *-au* au masculin, *-vām* au féminin²²²), ou une réfection de *-tvā*, d'après un *-tī, supposé être un vieil instrumental d'un thème d'infinitif²²³. Nous proposerons d'interpréter *-tvī* comme instrumental d'une formation en *-lui- conservée dans les trois termes latins étudiés. La longue est d'origine différente dans les deux cas : c'est une finale d'instrumental (de thème en *-i-) en sanskrit; elle s'explique par la dérivation dénominative en latin²²⁴. Mais, dans les deux langues, la syllabation est la même : le suffixe de *fortvi-*, etc., est monosyllabique, comme celui de l'absolutif en *-tvī*, des adjectifs du type *gh̄fṣvi-* (§ 11), ou des formes thématiques en *-tva-* à côté de *-tuva-* (§ 4).

Une forme en *-tvi- apparaît, de plus, dans un terme slave, *vělvī* « branche »²²⁵ < *woi-tvi-. La racine *wei-(ə)-²²⁶ « tourner, courber, ployer » (lat. *uiēre*, etc.) a eu en effet les dérivés en dentale qu'on peut attendre (cf. *ma-to-, *ma-ti-, *ma-tu-, etc.) : en *-to-, lit. *vytlas*, skr. *vīlā-* « tressé », gr. *ἴτέα* « osier, saule » (avec un suffixe connu dans d'autres noms d'arbres, *συκέη*,

220. Sur ces diverses formes d'absolutifs, voir A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, p. 188 ; Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 652-654.

221. Macdonell, *Ved. Gramm.*, p. 188.

222. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, p. 152.

223. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 654.

224. Les grammairiens indiens citent des formes non attestées dans les textes comme *iṣṭvīnam* « ayant offert », *pītvīnam* « ayant bu ». Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 655. Nous ne savons pas s'il faut leur attribuer la longue (casuelle) de l'absolutif en *-tvī*, ou celle de lat. *-tvī-(to)-*, propre à la dérivation dénominative. Pour une dérivation en *-tui-n..., cf. v.pr. *sātuinei*, n. 276.

225. A. Vaillant, *Gramm. comp.*, IV, § 1186.

226. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1122.

$\pi\tau\varepsilon\lambda\acute{e}\eta$, etc.²²⁷; en *-ti-, lat. *uīlis*, irl. *fēith* « fibre » (**wei-ti-*), etc.; en *-tu-, gr. *τυξ* « jante d'une roue », et autres acceptations techniques (dont le lat. *uitus* « cercle, jante »), est peut-être un emprunt²²⁸, et, avec vocalisme *-o-, et élargissements divers : gr. *οἰσος* « osier, gattilier », forme en *-το- (cf. § 3), *οἰσύα*, η (avec un -o- qui doit être analogique de celui de *οἰσος*²²⁹); v. sl. *větví*, où *-tu- est élargi, non par *-o- ou *-ā- comme dans les termes grecs, mais par *-i-, comme dans *grātui-*, etc. (et sur v. pr. *sātui-(nei)*, voir note 276).

Si *-lui- ne figure en latin que dans de rares noms d'action, c'est que ceux-ci sont bien vivants sous la forme *-tu-, dont l'emploi substantif est devenu dominant à mesure que la fonction adjective était exprimée par d'autres formations. Les unes sont en dentale, mais différentes de *-tu- : c'est le cas pour *-to- (cf. **mato-*, adjetif, en regard de **matu-*, **mati-*, ambivalents : § 6), ou pour *-tér, dont on connaît les liens avec *-tu-²³⁰, et qui, à la différence de -to-, est en quelque sorte substantivé, apparaissant dans des noms d'agent, et non dans des adjetifs proprement dits; les autres sont formées sur *-tu-, comme *-tui-. C'est principalement l'absence de *-tér en latin (cf. § 18), et, subsidiairement, l'intégration de *-to- à la conjugaison passive, qui expliquent, en valeur adjective, le renouvellement formel de *-tu- en *-lul-, dont les emplois sont proches de ceux de *-to-, et en *-tur-, dont les emplois sont proches de ceux de *-tér.

13. La forme *-lul- apparaît, en effet, dans les cas les plus clairs, en des emplois que nous avons décrits pour *-to-.

L'on trouve, d'une part, deux noms de déesses, qui rappellent *Vesta*, *Morta*, etc. (§ 7). L'un est clair, mais (par hasard ?) non anciennement attesté : *Partula* « dea partū », Tert., *An.* 37, est la déesse qui a pour fonction d'accoucher (cf. *parturiō*), de la racine de *pariō*, qui a donné (outre *partus*, *ūs*) un autre nom de déesse *Parca*²³¹. L'autre est ancien, mais peu clair : *Vīlula*, déesse de la victoire et de la joie, dont le

227. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *τέξ*.

228. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *τυξ*.

229. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *οἰσος*.

230. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 112.

231. Étymologie de Varron, *ap. Gell.* 3, 16, 10, généralement acceptée par les modernes. Voir Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.

nom est rattaché à *uictōria* par les Anciens²³², à des formes diverses par les étymologistes modernes; l'hypothèse la plus généralement admise est celle qui tire le nom d'une onomatopée *woi, et rapproche un nom lituanien de l'« alouette », *výtūrio*, expliqué comme tiré d'un *wī-lo- ou *wī-tor- « qui jubile »²³³. Cette hypothèse ne permet guère d'expliquer la brève de l'anthroponyme *Vitellius*²³⁴. Si ce dernier n'est pas d'origine étrusque, et qu'on rattache les deux termes l'un à l'autre²³⁵, ne pourrait-on penser soit à la racine *wei-²³⁶ qui a fourni, entre autres, le nom de la « force » skr. *váyah*, cf. lat. *uīs*, etc.²³⁷, et des verbes s'appliquant à la « poursuite » (comme skr. *vēti* « poursuivre », ou plus lointainement pour la forme gr. *ἵσκει* « il poursuit, il frappe », dont le *-ō- n'est pas plus clair que le -ε- de *ἴσπατι*, apparenté, mais présentant un autre sens « désirer, s'efforcer, se hâter »)²³⁸? soit à la racine sans élargissement de *uincō*, etc., *wei-k-²³⁹ (qui pourrait d'ailleurs se laisser ramener à la première?).

L'adjectif dont *Vītula* est le féminin a donné un dénominatif *uītulor* (depuis Naev., Enn., Pl., Varr.) « être en fête à la suite d'une victoire ». Et un autre présent va nous restituer un adjectif *grātul-(o)-.

Deux dénominatifs, en effet, permettent d'opérer une sorte de commutation suffixale. L'un est *grātor*, archaïque et poétique, « témoigner sa reconnaissance, remercier, féliciter », fait sur *grālo- actif. L'autre est *grātulor*, ancien et classique, « rendre grâces aux dieux » (Enn., Naev.), « remercier, féliciter, congratuler », pour lequel deux explications ont été proposées : haplogolie d'un *grati-tulor, composé comme *opi-tulor*, fait sur *opi-tulus* (*Iuppiter ... quasī opis lātor*, P.F., 184); dénomi-

232. Cf. Macr. 3, 2, 11 : *Hyllus libro quem de dis composuit ait Vitulam uocari deam quae laetitiae praeest; Piso ait Vitulam uictoriam nominari*; cf. Enn., Sc. 52 V² *is habet coronam uitulans uictoria*.

233. Cf. gr. εὐσῶν. Voir Walde-Hofmann, s.u. *uītulor*, où l'on trouvera les autres explications proposées (*uīta*, *uictima*, etc.). Le terme pourrait être sabin pour Ernout-Meillet.

234. Voir W. Schulze, *Lat. Eigennamen*, p. 445.

235. Voir Walde-Hofmann, s.u. *uītulor*.

236. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1123.

237. Mayrhofer, ... *Etym. Wtb. d. Aind.*, III, p. 147-148.

238. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *ἴωχή*, et *ἴσπατι*, où l'on trouvera d'autres rapprochements : lat. *uīs* « tu veux » ; des formes de sens « chasser », comme lit. *veju*, *výti* ; d'autres, de sens « se hâter », comme hitt. *hway-*.

239. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1128. Pour l'étymologie par *uincō*, voir Keller, *Volksetym.*, p. 113.

natif d'un adjectif **gratul(o)*²⁴⁰. C'est cette dernière interprétation que nous adopterons, en faisant remarquer que *grātulor* peut être fait comme *uitulor*, et que *grālo-* et **grātul-*, qui sont à la base de ces deux présents, sont dans le même rapport que *mato-/matu-*, *Smerto-/Smertu-* (§ 6, 7), à ceci près que **grālu-* est ici élargi par **-l-*, se distinguant par là de la forme élargie par **-i-* en fonction de substantif, **grātui-* : il y a là une différenciation formelle d'un **grālu-* originellement ambivalent²⁴¹. Le fait que **gratul-*, comme *Partul(a)* ou *Vītul(a)*, soit une forme élargie, et non un dérivé dénominatif de substantif, apparaît dans la quantité brève du **-u-*, par opposition à la longue des dénominatifs du type *Matū-la*, ou *gratvī-lus*.

Dans ces exemples (noms de déesses et *grātulor*), l'emploi de **-tul-*, et non de **-lo-* comme dans *Vesta* ou dans *grālus*, est lié à deux données, dont l'une a trait à **-lo-*, l'autre à **-tér-*. D'une part, l'intégration de **-lo-* à la conjugaison passive a fait que la valeur active qu'a le suffixe dans *Vesta* ou *grālus* est devenu récessif. D'autre part, **-tul-* est marqué, par opposition à **-lo-* : il comporte les mêmes nuances que les noms en **-tér*, puisque *Partula*, « désigne l'agent comme voué à son activité »²⁴², et que *grātulor*, au sens de « rendre grâces aux dieux » comporte la même obligation de gratitude que le substantif **brātu-* du gaulois : par là, l'emploi de **-tul-* est en rapport avec l'absence de **-tér* en latin.

14. Nous mettrons à part des formes qui, au contraire des précédentes, ne sont pas directement en rapport en latin avec des dérivés en **-lo-* actifs.

Les unes sont des présents dénominatifs : *ustulō* (*ambustulātus*, Pl.) permettrait d'attribuer à *ūrō* « brûler » un nom d'agent de sens plus large que *ustor* « brûleur de cadavres », s'il était un dénominatif de nom en **-tul-*²⁴³. Il peut en être de même pour *postulāre*, à côté de *poscō-* : **prk-s(k)-tul-*

240. Ernout-Meillet, *s.u.* *grālus*.

241. Comme le nom de la cité gauloise *Bratuspantium* a un sens inconnu (voir M. Lejeune, *Mélanges Palmer*, p. 142), nous ne pouvons pas savoir si son premier membre vaut un substantif (comme dans *Cintu-rīx*), ou un adjectif (comme dans *Matu-rīx*).

242. Pour cette valeur de **-ter*, voir E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 112.

243. Il pourrait s'agir d'un dénominatif de diminutif pour Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 551.

pourrait fournir à *poscō* le nom d'agent qui lui manque²⁴⁴. Il est notable que Varron lui attribue un sens religieux (*ap. Serv., En. 9, 192 : poscere secundum Varronem est quotiens aliquid pro merito nostro deposcimus... et cum precibus postulamus*) : le mot appartient par là à la même sphère d'emplois que *grātulor*, *Vītula*, *Partula*.

Le suffixe pourrait apparaître, encore, dans des appellatifs. Deux d'entre eux pourraient être compris comme des noms d'instruments : *clausula* « fin d'ouvrage, de phrase, de période » (depuis Varr., Cic.), en d'autres termes « moyen par lequel ces derniers se ferment », si l'on en faisait un **claud-lula*, qui serait à *clausūra* (**claud-tūra*) ce que *Partula* peut être à *partūra*. *Fistula* « conduit, tuyau, canal », a un sens de nom d'instrument, mais une étymologie peu claire²⁴⁵. L'analyse de *pustula* « bouton, bulle » est d'autant plus obscure que le terme a des doublets *pāsula*, *pussula*²⁴⁶. On laissera naturellement de côté un terme forgé par Varron, *L.L.* 5, 96, pour expliquer le nom du « veau » (*uitulus, quod Graece antiquitus ἵταλός, aut quod plerique uegeli, uegitulus*), si bien qu'en l'absence de tout masculin directement attesté, l'on ne peut savoir si le suffixe doit être posé sous forme thématique, *-*tul-o*-, ou athématische (comme dans *uol-tur* : § 16), *-*tul*-.

L'on citera quelques exemples possibles de formes en *-*tul(o)-* hors du latin : en sanskrit, des formes thématisées, *r-tulā-* « qui invente »²⁴⁷, que l'on peut mettre en rapport avec un nom en *-*ti-* (comme **grātul-* avec **grāli-*), skr. *ṛtī-*, av. -*ərəti-*, v. sl. *ratī-* « attaque » (cf. skr. *ṛtīyā-* « se querelle », etc. : racine de *ṛnōti*?²⁴⁸); *vā-tula-* « détraqué, venteux », qui peut être un dérivé primaire de *vā-*, et non un dénominatif

244. Pour les diverses interprétations proposées, voir X. Mignot, *Dénominatifs*, p. 316-318 : dénominatif de **posc-to-* (mais pour l'absence d'un adjectif en *-*to-* de ce verbe, voir A. Meillet, *B.S.L.* 23, p. 83) ; **pr(k)sk-tlo-*. Mais, dans cette hypothèse, l'on attendrait une forme en *-*c(u)lo-*. Si la forme était très ancienne, elle pourrait être formée, non pas sur le présent en *-*sk-* du latin, mais sur le présent en *-*s-* plus ancien que lui, qu'offre le tokharien : A *praks-*, B *preks-* (cf., en latin même, *pāstor* à cité de *pāscō*, etc.).

245. L'analyse **fid-tula* serait satisfaisante aux points de vue phonétique et morphologique, si l'on partait de *findō*, ce qui va moins bien pour le sens. Voir Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u., pour d'autres étymologies proposées.

246. Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.

247. Wakernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 488, en font un dérivé en *-ula-*.

248. Nous laissons ouvert le problème de savoir si *ṛnōti* 1. (= ὅρνυμι) appartient à la même racine que *ṛnōti* 2. « attaquer ».

de *vála-* « vent »²⁴⁹ (*vála-* [en *-*lo-* actif] et *válu-* seraient alors dans le même rapport que *gráto-* et *grálul-*); en germanique, got. *hōfluli* « vantardise », qui peut être un abstrait en *-*yā* tiré d'un adjectif **hōfluls* « vantard »²⁵⁰; en grec, aucun des exemples en -τυλος n'est bon. On retiendra, peut-être, δάκτυλος s'il est un dérivé de la racine de got. *tekan* « toucher », v. isl. *taka* « prendre », etc., et non le *δατ-κυ- que le béot. δακκύλιον peut amener à poser²⁵¹; et μιστύλω « découper en petits morceaux », s'il est tiré d'un **mil-tul-* « qui coupe en morceaux », dérivé du radical de got. *maitan* « tailler, couper », etc.²⁵².

15. Le suffixe *-*tur-* est plus largement attesté que -*tul-*.

Hors du latin, l'on en a vu un exemple en grec, μάρτυρ-, d'autant plus intéressant, sémantiquement, qu'il s'applique à un agent voué par fonction, aptitude à garantir (un pacte, un serment, etc.), et non à l'auteur d'un acte; chez Homère, le terme s'applique à des dieux, « garants » (§ 7), et les deux seuls exemples de μάρτυρ s'appliquant à des hommes se trouvent l'un, employé à propos d'un présage (B 302), donc d'un fait concernant l'avenir, l'autre en rapport avec une éventualité : alors que les deux hérauts d'Agamemnon viennent arracher Briséis à Achille, celui-ci dit (A 338-341) :

καὶ σφῶν δός ἄγειν· τῷ δ' αὐτῷ μάρτυροι ἔστων
πρός τε θεῶν μακάρων πρός τε θνητῶν ἀνθρώπων,
καὶ πρὸς τοῦ βασιλῆος ἀπηγέος, εἴ ποτε δ' αὕτε
χρειώ ἐμεῖο γένηται ἀεικέα λοιγόν ἀμῦναι | τοῖς ἄλλοις

« Qu'ils l'emmènent. Mais qu'eux-mêmes en revanche me servent de témoins, devant les Bienheureux, et devant les mortels, et devant ce roi intraitable, si une fois encore on a besoin de moi pour écarter des autres le fléau outrageux »²⁵³. De tels emplois ne sont pas sans rappeler celui du suffixe dans

249. Ce qui est l'interprétation de Wakernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, II/2, p. 489.

250. Interprétation de Th. v. Griegenberger, *Unters. zur got. Wortkunde*, Vienne 1900, p. 124. Pour les autres interprétations (en particulier par un dérivé en *-*lo-* : Kluge, Brugmann), voir S. Feist, *Vgl. Wtb. d. got. Sprache*, p. 285-6.

251. Voir Frisk et Chantraine, *s.u.* On peut se demander si *δατ-κυ- ne pourrait pas résulter d'une métathèse.

252. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* μιστύλω, qui pose un adjectif passif *μιστύλος « coupé en morceaux ».

253. Traduction Mazon.

les « désidératifs » latins en *-luriō* (§ 16). Nous laisserons de côté les formes thématiques comme *σάτυρος* qui, s'il se rattachait à *sā-, pourrait être rapproché de *salur* (§ 16), mais dont l'étymologie n'est pas assurée²⁵⁴; etc.

Le suffixe pourrait se trouver élargi par *-i- dans le substantif hitt. *ukturi* « bûcher » : l'on peut songer à en faire de ce terme un dérivé en *-tur-i- de la racine *weg- « être vigoureux », etc.²⁵⁵, de lat. *uegeō* « donner de la force à », *uigeō* « être vigoureux »²⁵⁶, skr. *vāja-* « force », etc.²⁵⁷, racine qui semble avoir connu deux spécialisations sémantiques. L'une est appliquée à l'« éveil », e.g. got. *us-wakjan-* « éveiller » (transitif), v.h.a. *wahhēn* « être éveillé », intransitif. L'autre concerne le feu : on la trouve en indo-iranien, dans skr. *úpa-vājayati* « attiser le feu », *vājáy-* « antreiben », dit d'Agni; av. *ātrə.vazana-* « instrument pour attiser le feu ». C'est cette spécialisation que pourrait offrir hitt. *ukluri-* dans l'étymologie proposée.

Les données indiennes sont, pour le suffixe *-tur-, des moins claires. L'on a, d'une part, des neutres : *sthātūḥ* « das Feste », qui a été rapproché, pour la formation, de *μάρτυρ-*, mais qu'on préfère expliquer par un traitement phonétique de *-r à la finale, donc par une forme en *-tr²⁵⁸; de même, l'on interprète *ni-dhātūḥ* comme neutre en *-tr²⁵⁹. D'autres formes ont été comprises comme composés à second membre nom-racine de la racine *ter-(ə)- de skr. *tārati*, de même structure que *वेत्रप*, si l'on en fait un composé de cette sorte à premier membre *nek- apparenté à *νέκως*²⁶⁰. L'on citera ici des termes comme *viśva-lúr-* (av. *vīspa.tar-*) « qui triomphe de tout », *vrītra-lúr-* « qui surmonte la résistance », *ratha-túr-* dit de chevaux « qui surpassent, dépassent les chars », etc.²⁶¹. Certains sont plus difficiles, ainsi *ap-lúr* « qui traverse les

254. Voir H. Frisk, *G.E.W.*, s.u.

255. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1117-8.

256. Sur lat. *uegeō*, causatif *wog-eye-/uigeō, verbe d'état en *-ē-, voir C. Watkins, *H. St. Cl. Ph.* 77, 1973, p. 195-201.

257. Mayrhofer, ... *Elym. Wtb. d. Aind.*, III, p. 182.

258. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, I, p. 23 ; 303 ; II/2, 669 (renvoyant à Wackernagel, *K.Z.* 25, 287) ; III, p. 204 ; 673.

259. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, p. 204.

260. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *वेत्रप*, qui doute de cette étymologie, avec raison nous semble-t-il.

261. Voir P. Thieme, *Studien zur idg. Wortkunde und Religionsgeschichte*, Berlin 1952, p. 5-9, notamment ; R. Schmitt, *K.Z.* 77, 1961, p. 88 ; *Dichtung und Dichtersprache...* (1967), §§ 381-389.

eaux » ou du moins le terme dont on considère qu'il est issu de ce dernier, *aplú*²⁶², bien que la forme et le sens (« federleicht, winzig ») en diffèrent. Nous ne discuterons aucun de ces termes. Mais, après Brugmann²⁶³, nous verrons un dérivé en **-tur-* de *yam-* (*yámati* « tenir, conduire, offrir... ») dans l'épithète d'Agni, dont on a deux exemples (à l'accusatif), *yanlúram*, qui a été diversement comprise : haplogie de **yanlu-lur-* « die Zügelung überholend »²⁶⁴; composé **yam-tur-* à premier membre nom-racine de *yā-* « aller »²⁶⁵; réfection de *yantár-* sur *aplúr-* qui suit dans le texte²⁶⁶. Mais l'on peut avoir une forme archaïque en **-túr-* ayant la même fonction que le dérivé en **-téř-* (*tantár-*).

Un troisième emploi du suffixe **-tur-*, dénominatif comme le **-tu-* de *ἡμισυς*, pourrait apparaître dans véd. *sanitúr*, qui a été interprété soit comme génitif sg. de *sanitár-* « Gewinner » (*sanóli*)²⁶⁷, soit avec *-ur* < **-r-*²⁶⁸. Mais l'on a diverses formations en **-t...* pour les adverbes du radical **sn-* : formations primaires, en **-ter*, dans gr. ἀτερ « loin de, sans, contre la volonté de », v.h.a. *suntar*, all. *sondern*²⁶⁹; formations secondaires, sur les dérivés en **-u-* et en **-i-*, qu'on trouve à côté du dérivé en **-r-* av. *hanarə* « sans » : sur **sonu-* (cf. gr. ἀνεύ²⁷⁰, *sanu-tár*, en **-ter* comme ἀτερ; sur **soni-* (cf. lat. *sine*, gr. még. ἀνις), *sani-túr*, avec, en sanskrit, répartition des deux suffixes *-tar/-tur* dénominatifs, selon que le dérivé de base contient ou non un **-u-*.

16. Le latin a deux dérivés en **-tur* directement attestés.

L'un est un nom d'animal, comme skr. *kroṣṭu-*, *dhátu-*, gr. βλέπτεις (§ 4), celt. **matu-* (§ 6). C'est le nom du « vautour », *uoltur*, *uris* (*uult-*), rapproché depuis longtemps, pour le suffixe, de μάρτυρ²⁷¹ (avec d'autant plus de vraisemblance

262. Cf. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, p. 326 ; Mayrhofer, ... *Elym. Wtb. d. Aind.*, I, p. 40.

263. *Curtius Studien*, 9, 405.

264. Mayrhofer, ... *Elym. Wtb. d. Aind.*, III, p. 6-7.

265. Voir O. Friš, *Arch. Or.* 21, 1953, p. 178-179.

266. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, III, p. 203 ; Wackernagel, *K.Z.* 25, 287.

267. Cf. Mayrhofer, ... *Elym. Wtb. d. Aind.*, III, p. 427.

268. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.*, I, p. 23 ; 29.

269. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἀνεύ. La forme grecque a une psilose.

270. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἀνεύ.

271. K. Brugmann, *Curtius Studien* 9, 1876, p. 405.

qu'à côté de *uoltur*, *uolturus* (Enn.) est thématique comme $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\rho\varsigma$ à côté de $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\varphi$), et, pour l'étymologie, rattaché à la racine de *uellō* « arracher, tirer violemment » : à celle-ci appartiennent, entre autres, un dérivé qui a le sens passif de « proie », hom. (*F*)έλωρ, (*F*)ελώρια « cadavre qui sert de proie aux chiens, chacals, oiseaux », et un dérivé à sens actif, av. *urvāto* (gén. sg.)²⁷². Sémantiquement très satisfaisante, cette étymologie est préférable à celle qui attribue une origine étrusque²⁷³ (par rapprochement avec le prénom *velθur*) à cet appellatif, ainsi qu'aux noms propres de volcan *Voltur*, de ville *Volturnum*, de vent *Volturnus*, de fleuve *Volturnus*, dont la suffixation peut elle-même être d'origine i.e. : nous laisserons de côté le problème des formes du type *tacilurnus* rapprochées de *voltur* par Brugmann²⁷⁴; mais l'existence, en tokharien, de dérivés dénominatifs (abstraits en *-yē) comme *yäslurñē* « hostilité » sur *yäslu* « ennemi », permet d'y voir des dérivés de structure ancienne.

L'autre forme en *-tur est un adjectif, *satur*, *a*, *um*, dérivé de la racine *seər- de ἀσαι, ἀ-μεναι « rassasier », ἀατος, etc. Comme *grālul à côté de *grāli-*, il se trouve à côté d'un nom en *-li, adverbialisé (comme, par exemple, ἀρ-τι en grec) : *sat* < *sali, et, avec -s adverbial, *satis*. *Satur* a été analysé comme dérivé en *-ro- d'un substantif en *-lu-²⁷⁵; mais l'on attendrait, dans ce cas, une formation du type *matū-rus*, avec une longue, et un suffixe thématique. L'absence de -ū- rend préférable l'interprétation par un adjectif du type $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\text{-}\bar{r}$, la forme sans *-r apparaissant dans lit. *sotūs* « qui rassasie » et « rassasié »²⁷⁶ (à côté du substantif en *-ti- *sotis* « action de rassasier », cf. v. irl. *sāilh* < *sāti-). De plus, l'on peut se demander si le nominatif singulier, à côté de *mātūrus*, *futūrus*, etc., repose sur une forme syncopée *-r(o)s; il doit être un thème en *-r- ancien, versé ensuite dans la flexion thématique, comme *uollurus*, ou $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\rho\varsigma$, ou comme *uir* : ce dernier, qui fait difficulté pour la syncope en latin, comme son correspondant got. *wair* fait difficulté

272. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u.

273. J. Heurgon, *R.E.L.* 14, 1936, p. 109-118.

274. Brugmann, *l. c.*

275. Voir Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u.

276. Cf., de plus, le substantif dénominatif en *-mo- lit. *sotūmas* « satié », ainsi que le v.pr. *sātūinei* « sättigst » formé sur *sātūi- : E. Fränkel, *Litanisches etymologisches Wörterbuch* (1965), s.u. *sotūs*.

pour le traitement de *-rs final²⁷⁷, peut être un ancien thème en *-r (cf. *uir-tāt-* : note 15), de même que le tokh. A *wir* « jeune », qui lui est apparenté²⁷⁸. Le dénominatif de *satur* est *saturāre* (cf., de *salis*, *satiāre*), de sens factif²⁷⁹.

D'autres présents dénominatifs nous restituent des adjectifs en *-tur- (parallèlement aux dénominatifs d'adjectifs en *-tul-) : il s'agit des « désidératifs » du type *parturiō*, *ēsuriō*, dont on a donné des explications diverses²⁸⁰. Ces présents (qui appartiennent au latin archaïque et populaire, sont peu productifs, et disparaissent dans les langues romanes²⁸¹) ont en effet été interprétés soit comme des dérivés à suffixe *-sī- apparenté au suffixe de désidératif du type skr. -*sya*²⁸² (*partus* « accouchement » : *partu-syō* « j'ai envie d'accoucher »), soit comme des dénominatifs, de noms en *-to²⁸³, en *-tōr²⁸⁴, en -tūrus²⁸⁵, en *-tur (cf. ci-dessous).

Mise à part la bizarrerie d'une formation comme **partlu-syō*, le caractère dénominatif de ces présents est de toute façon assuré par la forme qu'y prend le suffixe -ī-.

Il y a trois séries de présents en -*u(r)riō* en latin.

Les uns sont des déverbatifs en -*ūrīre*-/*urrire*²⁸⁶ (*scatūriō*, -*urriō* : *scaleō* « sourdre, jaillir »; *scalpūrio*, -*urriō* : *scalpō* « gratter, tailler, graver, sculpter »; *ligūriō*, -*urriō* : *lingō* « lécher »²⁸⁷). Le suffixe -*u(r)riō* n'est pas clair; mais l'emploi de -ī- y est conforme à ce qu'on attend rythmiquement, puisque la répartition, en latin, de -ī-/ī- au présent résulte d'une application de la loi de Sievers²⁸⁸ : après une syllabe

277. Voir A. Ernout, *Philologica*, II, p. 90-92 pour le latin. Pour le gotique, H. Hirt pose un i.e. **wi-r* « ein Bildung die in Aind. und Lit. zu **wīros* umgestaltet wurde », *Idg. Gramm.*, V, p. 351; avis discuté par A. Kock, *K.Z.*, 1900, p. 579-583; cf. Braune, *Got. Gramm.*, § 78; Streitberg, *Got. Elementarbuch*⁴, § 110.

278. Cf. Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 26, p. 15.

279. Nous ignorons quoi faire de *simitur*, *C.I.L.*, VI, 9290, doublet de *simītū* « en même temps ».

280. Voir Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 557, qui ne citent pas l'important article de Brugmann, *Curtius Studien* 9, 1876, 361-406.

281. Voir Szantyr, *Lat. Gramm.*, II (1977), p. 298 (avec bibliographie).

282. Juret, *Manuel*, p. 262.

283. Cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* (1977), p. 557.

284. Thurneysen, *ap.* Leumann-Hofmann, *l. c.*

285. P. Kretschmer, *K.Z.* 31, p. 464.

286. *minurriō* « gazouiller » est une adaptation de μινύρωμαι (qui n'a pas d'étymologie établie). Voir Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u.

287. Nous ne savons pas comment rattacher à cette formation v.irl. *ligur* « langue », de la même racine **leigh-* (Pokorny, *I.E.W.*, p. 669).

288. Voir P. Flobert, *B.S.L.* 66/2, 1971, p. 103.

longue telle que *-ūr-/urr-* (où la quantité de *-ū-* dépend de la présence ou de l'absence d'une gémination, comme dans *Vārus/Varrō*, etc.²⁸⁹), l'on attend *-ī-*.

Une autre série comprend des présents où l'emploi de *-ī-* est également conforme au rythme attendu et qui, de plus, sont des dénominatifs : *susurrīre* « chuchoter » (*sussurus*, Pl., *sussurium*, Aug.), *cucurrīre* « faire cocorico » (*cūcurru*, Suét.)²⁹⁰. Mais, quelle que soit la quantité de la syllabe présuffixale, c'est **-ī-* qu'on attendrait, de toute façon, puisque les dénominatifs présentent la particularité d'échapper à la répartition *-ī-/i-* et d'être tous en *-ī-*²⁹¹.

C'est pourquoi, les formes de la troisième série, à *-ī-* et syllabe présuffixale brève, comme *fulgurīre*²⁹², ou les formes en *-turīre*, ne peuvent être que des dénominatifs. Ces dénominatifs sont en **-yo-* dans des langues qui ignorent le doublet suffixal *-ī-/i-* au présent. Ainsi, le hittite a, sur des substantifs, *šeħur-iyā-* « uriner » (*šeħur*, *šeħun-aš* « urine », neutre en *-ur/-un-*, *šíšsur-iya-* « arroser, irriguer » (*seššur* « irrigation », à flexion en **-r-*), et sur des adjectifs, *kurur-iya-* « être ennemi » (*kurur-* « ennemi »); *šakur-iya-* « être violent » (cf. skr. *sahur-i-* « victorieux, fort » et *ἐχυρός* « solide, sûr »). Le grec a, sur un substantif qui n'est attesté comme tel que sous forme en **-un-* généralisée (*ὀδύνη*), un dénominatif *ὀδύρομαι* « se lamenter », bâti par addition de **-yo-* à un **ὀδυρ-*²⁹³, qui est à *ὀδυν-* ce que *šeħur* est à *šeħun-* : cette forme en *-ur-* de dénominatif de substantif se distingue des formes en *-un-* de dénominatifs d'adjectifs, du type *ἀξένω* (§ 9). Mais c'est sur une forme d'adjectif à élargissement **-r-*, attestée pour

289. Voir M. Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin* (1945), p. 160-161.

290. Voir X. Mignot, *Les verbes dénominatifs latins* (1969), p. 61 et 62 et 61, respectivement.

291. Voir X. Mignot, *l. c.*, p. 45 ; 35-40. Nous n'abordons pas le problème des dénominatifs du type *seruīre* en regard de *seruīs* : A. Nussbaum a montré le lien ancien entre le *-ī-* du dénominatif et la forme thématique (*I. E. Studies*, II [ed. C. Watkins], 1975, p. 147).

292. X. Mignot, *Dénominatefs*, p. 19.

293. Voir Frisk, *G.E.W.*, *s.u.* *ὀδύνη*. Nous laissons de côté *ὀλοφύρομαι* « se lamenter », d'interprétation morphologique différente selon qu'on voit dans *ὀλόφυρος* une formation déverbative, ou héritée, en faisant alors du verbe un dénominatif d'un **ὀλοφύρός*. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* En faveur de l'ancienneté du thème en **-u-*, on citera *ὀλοφύρνός*, qu'on estime analogique de *ἀλαπαδνός*, etc., mais qui pourrait avoir un élargissement **-d* ancien, comme *κορυδός* (cf. note 139).

l'adjectif lui-même, qu'est bâti μαρτύρομαι. Les nuances sémantiques de ces dénoninatifs sont diverses : μαρτύρομαι « prendre à témoin » (en particulier une divinité) est presque factif. Au contraire, *šakuriya-*, *kururiya-* ont un sens « essif », comme le dé-thématique μαρτυρέω, ou comme les présents en *-turiō*. Nous adopterons, en effet, pour ces derniers, l'explication qui fait des dénoninatifs d'adjectifs en *-tur-, qui est, anciennement, celle de Brugmann²⁹⁴, et, près de nous, celle de M. Groselj²⁹⁵, sans passer par la voie indirecte qui est celle de E. Risch²⁹⁶ : celui-ci pose au départ comme prototype *ēsurīre*, qui aurait été fait comme « Konträrbildung » de **saturīre*, et à partir duquel les autres verbes se seraient surtout développés pour exprimer des besoins corporels (*parturīre*, *micturīre*, *cacaturīre*, *nixurīre* qui, dans certains exemples, vaut *cacaturīre*), d'où la nuance désidérative de *peliturīre*, *proscripturīre*, *sullaturīre*, *adulescenturīre*²⁹⁷, etc.

17. En faisant des désidératifs en *-turiō* des dénoninatifs en *-i- de noms d'agent en *-tur du type μάρτυρ-, nous n'avons donc fait que reprendre une interprétation plus que centenaire (1876), celle d'un Brugmann encore très jeune (il est né en 1849).

Nous l'avons étayée formellement, en montrant que *-lu-, n'étant qu'un cas particulier de thème en *-u-, peut être muni des mêmes élargissements (cf. *-ui-, -ul-, -ur-). Pour la fonction, nous avons rassemblé quelques exemples de noms d'agent en *-lu- ; s'ils sont rares, c'est parce que l'histoire d'un suffixe originellement neutre comme *-lu-, non seulement au point de vue du genre grammatical, mais à celui de ses emplois, est celle des procédés employés pour pallier à la polyvalence, née de cette neutralité. Ces procédés sont, formellement, de deux sortes : emploi d'une forme de *-tu-élargie, soit thématique *-tu-o- (cf. § 3 pour les dérivés secondaires, et les noms d'instrument; § 4 pour les adjectifs indiens de nécessité, possibilité, futurité), soit athématique, *-tu-i-, substantif (type *gratuī-tus*, absolutifs skr. -tvī, nom

294. K. Brugmann, *Curtius Studien* 9, 1876, p. 405-6 ; analyse reprise dans le *Grundriss*, II^e/3, p. 219.

295. Živa Antika 3, 1953, p. 214.

296. E. Risch, *Der Typus parturīre*, I.F. 61, 1952-4, p. 187-195.

297. X. Mignot, *Dénominalifs*, p. 79, considère les désidératifs comme normalement tirés de thèmes verbaux, et ne voit des dénoninatifs que dans *adulescenturīre* et *sullāturīre*.

de la « branche » en slave : § 12 l'adjectif dérivé d'un nom de la « satiéte », v. pr. *sātui-nei* (n. 276)), *-lu-l- et *-lu-r-adjectifs : § 13-16); ou bien forme différente, *-tér.

Il est frappant qu'un certain nombre des termes relevés au cours de cette étude entrent dans les mêmes zones d'emploi que *-tér. L'on a, par exemple :

— des noms d'instruments (cf. *κρατήρ*²⁹⁸), e.g. v. sl. *britva* « rasoir », gr. δίκτυον (§ 3), peut-être δάκτυλος (§ 13) s'il est désigné comme servant à « toucher », ou *clausula* (§ 14) « moyen de clôture (rhétorique...) »;

— des « prédicats de fonction divine » (cf. *σωτήρ*²⁹⁹) : *Partul-a*, adjectif corrélié au substantif *partus*, *ūs* « état de celle qui enfante » ..., opposé à *parliō* « enfantement comme réalisation »³⁰⁰; ou *yan-túr-*, si cette épithète d'Agni (§ 15) est, non pas un composé, mais un dérivé en *-tur, parallèle à *yan-tý*, cf. R.V. III 13, 3 *sá yanlá vipra eṣam sá yajñānām* « lui, Agni, est le conducteur inspiré de vos offrandes » (par opposition à *yántr* « celui qui assure »³⁰¹).

— On aurait pu y ajouter des noms de « titulaires de fonction », comme *ἀρτήρ*³⁰² : le seul masculin en *-tvo- du v. slave est *rybitvǔ* « pêcheur »³⁰³.

A ces séries bien connues, l'on joindra des noms d'animaux : *krošlú-*, *dháṭu-*, βλέπεις (§ 4), **matu-* (§ 6), *uoltur* (§ 16) : comme les instruments, les titulaires de fonctions, les prédicats divins, ceux-ci sont voués « par destination, aptitude ou nécessité à une certaine activité. Il importe peu que cette activité soit ou non pratiquée » : le chacal ne crie pas tout le temps, pas plus que la vache n'allait, les sangsues ne sucent, ou que le vautour n'arrache des proies, même si tels sont leurs désirs respectifs. Il en est de même pour la « branche » (*velvi*), qui peut êtreployée, mais ne l'est pas nécessairement. Et ce n'est pas par hasard si le « garant » qu'est le μάρτυς se distingue du « témoin qui a vu » : παρέξομαι μάρτυρας ὅμινος εἰδότας, Dém. 55, 12³⁰⁴, ni si l'on trouve des adjectifs en

298. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 55.

299. E. Benveniste, *l. c.*, p. 50-51.

300. *L. c.*, p. 98.

301. *L. c.*, p. 15-16.

302. *L. c.*, p. 44.

303. A. Vaillant, *Gramm. comp.*, IV, p. 410.

304. Schulze, *K.Z.* 54, p. 290, cité par E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 55.

*-lu- au premier membre de noms propres gaulois : lorsqu'on nomme un enfant *Matu-rix*, on espère qu'il sera « bon », sans que ce vœu devienne toujours réalité.

Il semble donc qu'on puisse transposer au plan des adjectifs la valeur connue pour *-tu- substantif : un prédicat divin, comme *Partul-a* n'est pas différent, pour la valeur, du substantif sous-jacent aux noms dénominatifs de divinités comme *Matū-ta* ou *Fortū-na*, ni l'adjectif *partur-, que contient *partur-iō*, du substantif sous-jacent aux participes futurs en -tū-rus. Une telle transposition revient, de plus, à attribuer à -tu- adjectif les emplois connus pour l'autre forme d'adjectif, -tér³⁰⁵.

18. L'existence d'une forme de nom d'agent en -tér correliée à un nom d'action en *-tu- n'est que la dernière des étapes par lesquelles les deux fonctions adjective et substantive d'un suffixe primitivement neutre, tel que *-tu-, ont été dissociées formellement. Mais les deux suffixes ne sont pas nécessairement connus d'un état de langue donné. L'on a vu, en commençant (§ 1), que *-tu- n'existe pas en anatolien. A l'approche de notre conclusion, c'est le moment de rappeler que *-tér n'existe pas en valeur adjective en latin³⁰⁶. Il faut donc se demander comment s'expriment les fonctions qui sont les siennes en grec ou en indo-iranien. A cette question, il y a deux types de réponses.

L'une est donnée par É. Benveniste. Elle consiste à dire qu'*en latin, aucune distinction morphologique ne signale plus les deux formations anciennes. Il ne subsiste qu'un type unique en -tor*. Il vaut cependant la peine d'indiquer que la fonction n'en est pas unitaire, et que les noms latins en -tor assument à la fois les deux fonctions que l'indo-iranien et le grec expriment par des suffixes différents »; mais l'auteur dit plus loin : « seules donc la comparaison avec l'état iranien et grec et la distinction des deux types d'agent révèlent qu'il y a eu en latin deux fonctions ramenées à une seule³⁰⁷.

Et l'on peut critiquer cette théorie d'É. Benveniste ; rien ne prouve que l'inexistence, en latin, de noms d'agent en

305. Sur *-ter, voir *Noms d'agent*, p. 62.

306. Il faut naturellement laisser de côté les noms de parenté comme *pater*, et le neutre *i-ter*, où nous verrions volontiers, non un abstrait (à suffixe attendu *-t̪r de degré zéro), mais un nom d'instrument (« moyen d'aller »).

307. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 57-58.

*-tér soit le fruit d'une disparition. Mais il vaut mieux se demander, en exploitant ce qu'au contraire cette théorie a d'enrichissant, si « la distinction des deux types d'agent » n'a pas pu s'exprimer par des morphèmes autres que *-tér et *-tor. Ce peut être le cas en hittite³⁰⁸, où *wešlara-* « pâtre » et *ekullara-* « échanson » peuvent valoir des noms en *-tér, en regard des plus nombreux noms en -*talla-*, qui pourraient fonctionner comme des noms en *-tor. Nous laisserons de côté ce problème, et reviendrons au latin, où l'opposition du type gr. -*tor/-tér* nous semble avoir pu s'exprimer au moyen de *-*tor/*-tul-, *-tur- : l'existence de ces dernières formations doit être en rapport, en cette langue, avec l'absence de *-tér (tandis que la rareté de *-tui- doublet de *-tu- nom d'action témoigne que la différenciation substantive de ce dernier a avorté, du fait même que les formations substantives correspondantes se développaient).*

En latin, la distinction entre les divers types de noms d'agent est même plus affinée qu'en grec ou indo-iranien : il y a comme une scission entre l'expression de « la disposition interne, la pratique d'une attitude personnelle », et celle de la « prédestination, du déploiement d'une virtualité »³⁰⁹.

De la première relèvent le **gratul-* qui a à exprimer sa gratitude aux dieux, ou *Partul-a*, « agent voué à son activité », de la seconde, les noms en *-*tur* comme μάρτυρ- tourné vers une éventualité dans deux de ses exemples homériques (§ 15), ainsi que les adjectifs en *-*tur* d'où sont issus les désidératifs en -*turiō*, et qui expriment une virtualité (comme les adjectifs à sens futur du type de skr. *bhāvītva-* : § 4). Par cette temporalité, les adjectifs en *-*tur* se rapprochent des adjectifs dénominatifs formés sur substantifs en *-*lu-* que sont les participes futurs, du type *futūrus*, de même structure que *malū-rus*³¹⁰; ils se rapprochent également du supin, supin en -*tum* qui indique une virtualité, en -*tu(i)* qui pose la notion verbale comme fin à réaliser³¹¹. En fin de compte, le suffixe *-*tu-* a la même valeur sous sa forme ancienne, dans les substantifs, et sous sa forme renouvelée d'adjectif en *-*tur*.

308. Voir E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 95-102 pour hitt. -*tara-* et -*talla-*.

309. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 112.

310. E. Benveniste, *l. c.*, p. 104.

311. *L. c.*, p. 101.

Les grammairiens anciens ne s'y sont pas trompés : c'est souvent du supin qu'ils rapprochent ces présents, qu'ils nomment « *meditativa* », et qui forment, avec les « *inchoativa* », les « *perfecta* », les « *frequenlativa* », l'une des quatre classes des présents qu'ils répertorient³¹² : ainsi, Prisc., G.L.K. 429, 13 est altera species deriuatiuorum in 'urio' desinens, quae a participio praeteriti temporis solet fieri siue a supino in u terminante assumptione 'rio', ut...; ou Sedul., *Gramm. Suppl.* 7, 19 saepe namque a supinis, quomodo meditatiua uerba, frequentatiuae formae nascuntur, ut scriptu scripto ... quomodo ab esu esurio et ab amalu amaturio traducuntur. Et ils leur attribuent avec raison une valeur qu'ils définissent comme *apparatus* (à peu près « *vocation* » en termes benvenistiens) : Diom., G.L.K. I 346, 3 *meditatiua est uerborum forma qua non actus sed apparatus ostenditur, ut ...*; Consent., G.L.K.V 376, 5 *meditatiua sunt quibus non actus sed agendi apparatus ostendilur, ut ...*

Cet « *apparatus* » peut revêtir deux formes, comme le montrent les deux termes les plus anciens et les plus vivants, *parturīre*, qui n'exprime rien d'autre qu'un futur proche, et *ēsurīre*, qui exprime un désir, une envie, comme la plupart des verbes postérieurs, qu'ils s'appliquent à des besoins corporels, comme l'a bien vu E. Risch (cf. § 16), ou à d'autres notions (*nixuriō*, cf. *nilī*; *petituriō*; *proscripturiō*; *adulescenturiō* « vouloir faire le jeune homme », etc.). Ici se révèle la valeur « subjective » du suffixe **-tu-*³¹³. C'est elle, probablement, qui a détourné la formation en *-turiō* de son aptitude à exprimer le futur (cf. *parturiō*), aptitude grâce à laquelle le latin, en l'absence d'un futur indo-européen hérité, aurait pu se donner un futur original³¹⁴.

312. E. g. Max. Victorin., G.L.K., VI, 200, 2, *Formae uerborum quot sunt? Quattuor, meditatiua, inchoatiua, perfecta, frequenlatiua : meditatiua ut amaturio, inchoatiua ut feruesco, calesco, algesco, perfecta ut ferueo, caleo algeo, frequenlatiua ut ab algeo alsito, ex curro cursito ; et cf. Char., exc. gram., I, 561, 21 ; Macr., V, 649, 30 ; etc.*

313. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 100.

314. En l'absence de formes personnelles de futur héritées, les formes nominales ont joué un certain rôle dans l'expression de ce temps, indépendamment dans diverses langues. A côté de **-tur-* (*parturiō*) latin, l'on trouve son correspondant fonctionnel *-tér* en sanskrit, dans le type III sg. *bhavītā* III pl. *bhavītārah*, avec des formes périphrastiques aux personnes du discours, du type I sg. *bhavītāsmi* (voir L. Renou, *B.S.L.* 39, 1938, p. 126-132). L'on a, par ailleurs, des formes sigmatiques : **-su-*, suffixe d'adjectif verbal désidératif en indien (type *ditsú-* « prêt à donner »), est à la base du futur v.irl. en *-fa-* < **-sw-ā-*,

Quoi qu'il en soit, l'emploi de *-tu- dans des noms d'instrument, de titulaires de fonctions, d'animaux, de prédictats de fonctions divines, d'adjectifs verbaux servant de base à des dénominatifs de sens futur ou désidératif, fait apparaître de manière remarquable la corrélation entre les deux fonctions majeures du suffixe : fonction dominante de noms d'activité ; fonction récessive de noms d'agent³¹⁵, sous des formes soit ancienne, *-tu-, soit renouvelées, *-tul-, assez proche de *-to- actif, *-tur-, en lequel s'exacerbe la valeur de virtualité qui caractérise *-tu-³¹⁶.

Françoise BADER.

8, boulevard de Courcelles
75017 Paris

d'après C. Watkins, *Eru* 20, 1966, p. 67-81 (le parallélisme d'emploi entre *-tu(r)- et *-su- est intéressant si l'on songe aux emplois secondaires parallèles des deux suffixes [cf. *wi-su- et *wi-tu- : voir § 9] d'une part, et, de l'autre, au parallélisme d'emploi de *-ti- et *-si- en composition [types Ὀρτί-λοχος, Ὀρτί-λοχος]. Pour ce qui est des autres formes sigmatiques, en *-s- ou en *-syo-, non seulement la valeur future du participe en *-s-nl- (« aoriste ») est bien connue en avestique (cf. H. Reichelt, *Awestisches Elementarbuch*, § 669, p. 328), mais les futurs en *-sy(e)o/- du balte et de l'indo-iranien ne se correspondent exactement qu'au participe, comme l'a montré J. Jasanoff (*I. E. Studies*, II, 1975, p. 90-100) : type skr. *dāsyānt-*, lit. *dúosiant-*, identiques à l'accent près. Le rôle du participe dans cette formation se marque au fait que l'unique exemple de futur slave est un participe : *byšešt-*, *byšošt-* (cf. A. Vaillant, *Gramm. comp.*, III, p. 104) < *bhūsyont- : av. *būšiant-*, lit. *básiant-* (skr. *bhaviṣyant-* a un degré plein plus récent). Et l'on sait depuis longtemps qu'au futur védique en -syā-, c'est le participe qui est le plus souvent attesté : E. W. Hopkins, *A.J.Ph.* 13, 1892, p. 13. Il en est de même pour les désidératifs en -turiō : E. Risch, *I.F.* 61, 1952-1954, p. 190.

315. Pour la corrélation entre noms d'agent et d'activité, voir E. Benveniste, *Noms d'Agent*, p. 112.

316. Après avoir rédigé cet article, j'ai consulté Cl. Lévi-Strauss sur le rapport entre les deux variantes du mythe dont Ἰτυ(λο)ς (cf. § 2) est le héros. Voici sa réponse : « Les deux mythes illustrent une configuration en déséquilibre. Le premier contient une sœur... « en trop » : d'où le drame. Quant au second, il oppose une configuration admirablement symétrique à la génération supérieure (deux femmes mariées à des frères, des ἀέλιοι au féminin, en quelque sorte) à une configuration déséquilibrée à la suivante (trop d'enfants d'un côté, pas assez de l'autre) ; le contraste entre les deux générations n'en fait que mieux ressortir l'inégalité des deux femmes en tant que mères. Sous ce rapport, les deux mythes pourraient relever de ce que j'ai appelé une ‘pathologie de l'alliance matrimoniale’ ». Et Cl. Lévi-Strauss renvoie là-dessus à son livre *Du Miel aux cendres*, p. 241, 257-260, et à son article « Mythe et oubli », dans *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste* (1975).

FORMULES CROISÉES DANS L'AVESTA

SOMMAIRE. — *Plusieurs passages fautifs ou difficiles de l'Avesta s'expliquent par la contamination de deux énoncés de forme voisine, par exemple pancasaynāi sataγnāišca (énoncé intraduisible, car visiblement asyntaxique) par la contamination de deux énoncés normaux, *pancasaynāiš sataγnāišca « avec meurtres de 50, de 100 » et *pancasaynāi sataγnāica « pour le meurtre de 50, de 100 » plutôt que par la disparition pure et simple de -š à la fin du premier terme ou le développement d'un -š non originel entre sataγnāi et -ca. Ce type d'explication a l'avantage de justifier l'altération de plusieurs énoncés clairs et corrects, qui n'auraient pu se changer spontanément en énoncés obscurs et fautifs (2.3 dužbərəntō bar-); il apporte quelque lumière à la question des cas directs neutres pluriels en -āiš et à celle des formes en -iš (3.2 nāmēniš); enfin, il permet de comprendre pourquoi, en dépit des efforts qu'il a suscités, l'Ahuna Vairyā n'a pu être élucidé de façon totalement satisfaisante. Ces contaminations ont probablement diverses sources : certaines peuvent être originelles, d'autres semblent dues à une erreur auditive dans la transmission orale, d'autres enfin à des corrections abusives à partir de textes écrits.*

PLAN

Introduction.

1. Formules récurrentes sous une forme identique
 - 1.1 *pancasaynāi salaynāišca*
 - 1.2 *xšvaš satāiš hazavrəmca*
 - 1.3 *vīspāiš avi karšvqṇ yāiš hapla*
2. Formules récurrentes sous une forme différente
 - 2.1 *haθra vāla vərəθrājanō/a*
 - 2.2 note sur l'effet de rime
 - 2.3 *yaθa dužbərəntō barənti*

3. Formules non récurrentes

3.1.3 *avāntōm yesnyata*

3.1.2 *hazañrōm aspå bavaiti*

3.2.1 *nāmōnīš*

3.2.2 *azdəbīšca*

3.3 *mašyō gaēθyō slē*

4. L'*Ahuna Vairya*

Conclusion

INTRODUCTION

L'Avesta contient quelques formules dont on ne peut rendre compte sans faire violence à la syntaxe, à la morphologie, ou au bon sens. Il est hasardeux de les corriger contre l'accord des manuscrits, d'autant que certaines d'entre elles reviennent plusieurs fois sous la même forme. Nous proposons d'y voir des *formules croisées*, c'est-à-dire issues de la contamination de deux formules, de sens voisin et de forme proche, mais bien distinctes par la construction grammaticale.

On nomme contamination le processus qui conduit à la création d'une forme ou d'un syntagme, à partir d'éléments appartenant à deux formes ou à deux syntagmes préexistants. Ce processus est distinct de la création analogique en ce que la forme ou le syntagme est issu de la combinaison irrégulière de constituants appartenant à deux constructions distinctes et incompatibles, et non de la réalisation d'une combinaison potentielle conforme aux régularités de la langue. De plus le résultat d'une création analogique¹ n'est fautif que s'il concurrence une construction préexistante (**mour-u : mort*; **je veux que je sois : je veux être*); celui d'une contamination l'est toujours. Mais il est, comme on sait, des degrés dans l'incorrection; la contamination va de la plus grossière confusion, telle que *vous n'êtes pas sans ignorer*, qui sort du croisement de *vous n'êtes pas sans savoir* et de *vous n'ignorez pas*, à des constructions certes fautives, mais que de bons auteurs ont laissé échapper, ou qu'ils ont préférées aux constructions régulières. H. Paul², dans le chapitre qu'il

1. Sur le mécanisme de la création analogique, voir F. de Saussure, *Cours de Linguistique Générale* (5^e édition, Paris), 1955, p. 221 et suivantes.

2. *Principien der Sprachgeschichte* (5^e édition), 1920, réimpr. Darmstadt, 1960, chapitre 8.

consacre à ce phénomène, en relève des exemples chez les meilleurs écrivains des langues classiques et modernes.

Naturellement, la seule analyse de chacune de ces formules croisées consistera à restituer³ les deux formules qui lui ont donné naissance. Des *formes* issues de la contamination peuvent entrer dans le paradigme, et s'imposer comme seules correctes : on explique ainsi la première personne du présent de l'indicatif du verbe être de l'allemand, vha. *bim* : **im* (got. *im*) × **biūm* (v.a. *béom*) (Paul, p. 161), le parfait védique *jahbhāra* de *bhr-* « porter » par croisement avec *hr-* « prendre », et l'optatif du verbe être en vieux-perse : *biyā* est probablement issu du croisement des correspondants d'av. *buyāl* et *hyāl*⁴.

On distinguera trois séries de formules croisées :

1. les unes sont récurrentes; elles se retrouvent sous une forme identique en plusieurs passages de l'Avesta;
2. d'autres se présentent en plusieurs passages sous une forme voisine, mais non identique;
3. d'autres n'apparaissent qu'en un ou deux passages du texte actuel de l'Avesta.

Ces trois séries seront étudiées séparément, bien qu'il n'y ait entre elles aucune différence de nature. Enfin, ce mode d'approche sera appliqué à un texte célèbre qui a suscité de très nombreuses études : l'*Ahuna Vairya*. Il restera à situer ces faits dans l'histoire du texte avestique.

1. Formules récurrentes sous une forme identique

1.1 *pancasaynāi sataynāišca*
sataynāi hazaṇraynāišca
hazaṇraynāi baēvarəyнāišca
baēvarəyнāi ahqəxšaynāišca

3. Pour la restitution phonétique, je suis l'usage d'É. Benveniste (voir en dernier lieu *BSL* 63 (1968), pp. 53-64). Pour la restitution métrique (suppression d'un relatif, d'une particule, etc., par exemple *yaθa mām* [*cīg yim*] *ahurəm mazdām*), celui d'H. Weller, *Anahita, Grundlegenden zur arischen Metrik*, 1938. Malgré les objections de Henning, *TPS*, 1942, p. 52 et suiv., que suit Gershevitch dans son édition de Yt. 10 (*The Avestan Hymn to Mithra*, 1959, réimpr. 1967), on considérera que le principe du mètre avestique est le nombre des syllabes, la forme octosyllabique étant la plus fréquente. Sur la métrique avestique, v. Gropp, *Wiederholungsformen im Jung-Avesta*, pp. 188-190 (bibl.).

4. Schaeder, *OLZ*, 1941, 197 suivi par K. Hoffmann, *Altir.*, p. 16 ; autre, E. Benveniste, *Grammaire du Vieux-perse*, § 232 suivi par Kent, *OPG*, p. 200.

La formule se trouve, *sans aucune variante*, Yt. 5.54; Yt. 5.58; Yt. 8.61 = Yt. 14.53; Yt. 9.31 = Yt. 17.51; Yt. 10.43; Yt. 13.48; Vd. 7.53 et 54 (cf. Schlerath 2, p. 50). Telle qu'elle se présente, elle est constituée du datif singulier d'un thème *pancasayna*⁵ « le fait de tuer cinquante », c'est-à-dire la nominalisation de *pancasalōm gan-* « tuer cinquante », suivi de l'instrumental pluriel du thème *satayna* « le fait de tuer cent », *ce dernier lui étant coordonné* (ce qui est insolite, et sans doute incorrect). Dans le second membre, *satayna-* passe au datif singulier; il est suivi de *hazavrayna* « le fait de tuer mille », à l'instrumental pluriel, qui lui est coordonné, et ainsi de suite, jusqu'à « l'infini » (*ahqxšla-*).

Les contextes se classent en quatre groupes :

1. *yaθa azəm nijanāni* (ou, au pluriel, *vaēm nijanāma*) (adjectif de quatre syllabes, ethnique, au génitif pluriel) *dahyunqm*⁶

« afin que je fasse (nous fassions) un massacre dans les pays (touraniens, aryens, hyaoniens) ». Le sujet est un héros aryen (Tusa Yt. 5.54; Kavi Vištāspa Yt. 9.29 = Yt. 17.51) ou un groupe de bandits touraniens (Yt. 5.58 et 117).

2. Yt. 10.43 *pascaēla dīś fraspayeili*
Miθrō yō vouru.gaoyaotis

« Et Mithra, maître des vastes campagnes, les jette à terre... » (Darmesteter). Le verbe est de sens voisin, mais l'objet est à l'accusatif *dīś* (représentant les Mithro-druj-, « les hommes qui mentent à Mithra »).

3. Deux avec le verbe *gan-* au (média)-passif :

5. *pancasayna-, satayna-, etc.*, seraient des « fabrications récentes » selon Benveniste, *Infinitifs avestiques*, p. 41. Pourtant, comme l'indique Duchesne-Guillemin, *Les composés de l'Avesta*, p. 64, ces formes sont faites sur le modèle ancien, représenté notamment par **vṛtra-ghnā-* « le fait d'abattre la défense », Benveniste, *Vṛtra et Vṛθragna*, p. 22, et cf. Thieme, *BSOAS* 80 (1960), n. 25 (p. 313). Cette formation est bien représentée en védique (*su-, go-, pūruṣa-, parṇaya-, ahi-, sva-*) Debrunner, *Suffixe*, p. 73. De plus, de nombreux parallèles védiques attestent l'ancienneté de la liaison d'un numéral et d'un nom dérivé de la racine **ghan-*: *śata-hán-* (TS), *śata-larhá-* (TS), *śata-tárham* (AV), *śatá-vadha-* (AV), etc.

6. La structure de l'énoncé se retrouve dans plusieurs passages védiques, comme AV. 11.9.23 *yáthā_ēśām indra vṛlrahan hánāma śacipale'mitrāṇām sahasraśáḥ* « afin que nous tuions de ces ennemis par milliers » : là comme ici, la phrase comporte un génitif pluriel partitif et une forme à valeur distributive. Voir aussi AV. 1.8.4 cité dans *L'emploi des cas en védique*, 3.1.2.2.

Yt. 13.48 *tā daiñhāvō haθra jatā nijaynōnte* « Et ces nations sont exterminées d'un coup » (Darmesteter).

Yt. 8.61 = Yt. 14.53 *hamaθa airyābyō daiñhubyō janyānti* (*janyānte* Yt. 14.53) que Darmesteter, généralement suivi⁷, traduit « les Aryens seront exterminés » en prenant donc comme sujet *airyābyō daiñhubyō*, forme de datif ou d'ablatif pluriel.

4. Vd. 7.53 et 54 *kva daēva handvarōnti* « Où les bandes de démons se précipitent-elles... » (Darmesteter) : contrairement aux précédents, qui comportaient un verbe « frapper, tuer », celui-ci a comme centre un verbe de mouvement, ce qui n'est pas sans importance pour la syntaxe et pour le sens. Ainsi Darmesteter rend-il de façon différente la formule étudiée : Vd. 7.53 et 54 (= 55 et 57 de Darmesteter) « pour tuer par cinquantaines et par centaines, par centaines et par milliers... »; ailleurs : « (que je massacre, sont exterminés », etc.), par cinquantaines et par centaines, par centaines et par milliers... ». C'est-à-dire qu'il fait de notre formule tantôt un complément de but (groupe 4), tantôt (groupes 1, 2 et 3) un complément de manière. Ses deux traductions, en elles-mêmes très vraisemblables, se heurtent à deux difficultés : la première réside dans leur dualité même; la seconde, dans l'équivalence d'un datif singulier et d'un instrumental pluriel. Assurément, les deux formes ne se distinguent que par la présence ou l'absence d'un š, ce qui invite à corriger. Weller, *Anahita*, p. 115 pense à l'influence de -ca, et à des doublets syntactiques comme l'accusatif pluriel des thèmes en -a- : *yasnq* mais *yasnasca*; des thèmes en -ā- : *daēnā* mais *daēnāsca*; au génitif singulier des thèmes en -ī- : *ašaonyā* mais *ašaonyásca*, etc. Mais la situation est toute différente ici : -š, contrairement à -s, ne tombe pas en finale⁸ (instrumental pluriel *yasnāiš*, *daēnābiš*, nom. sg. *gairiš*, génitif *garōiš*, acc. pluriel *gairiš*, etc.); donc, s'il s'agit d'instrumentaux pluriels, comme le veut Weller, ils devraient conserver leur -š : **pancasaynāiš sataynāišca*. S'il s'agit de datifs, **pan-*

7. Reichelt, *Avesta Reader*, 1911, p. 124 ; Bartholomae-Wolff, *Avesta*, 1910, p. 194 ; Lommel, *die Yäst's des Awesta*, 1927, p. 57.

8. Tedesco, dans son c. r. du *Mithra* de Gershevitch, *Lg.* 36-1 (1960, p. 129) voit dans *paiti* Yt. 10.80 un nominatif sg. *paitiš* dont le -š serait tombé comme en moyen-iranien ; mais ici, s'il tombe à la fin du premier terme, pourquoi se maintiendrait-il à la fin du second ?

casaynāi sataynāica; la présence de *-ca* ne provoque jamais le développement d'un š non étymologique.

C'est pourquoi Bartholomae et Lommel ont cru devoir s'accommoder du texte, tel que nous le livrent les manuscrits. Ainsi chez Bartholomae — Wolff, p. 173, Yt. 5.54 est traduit :

«(da Ieh die turischen Länder entzweischlage) : 50 zu schlagen mit 100 Schlägen, 100 zu schlagen mit 1 000 Schlägen », etc.). Même traduction pour les passages parallèles, y compris Vd. 7.53 et 54. A ce *climax descendens* de Bartholomae, Lommel préfère un *climax ascendens*, suivant son expression, p. 37, n. 1. Il traduit ce même passage :

: (und da ich von den turanischen Leuten)
hundert erschlage mit fünfzig Schlägen
und tausend mit hundert Schlägen », etc.

Gershevitch se rallie à ce point de vue, *Mithra*, p. 196, écartant à juste titre (p. 325) l'interprétation de Thieme, *Mitra and Aryaman*, p. 28, qui ne vaut que pour Yt. 10.43.

Les interprétations se laissent donc ranger en deux groupes :

— celles qui exigent une correction : on peut les exclure *a priori*, puisqu'on ne voit pas comment un š serait tombé à la fin de *pancasaynāi* ou inversement se serait introduit entre un *sataynāi* et *ca*, même par suite d'une erreur, car, dans les deux cas, le résultat était d'obscurer et d'altérer une formule initialement claire et correcte;

— celles qui acceptent le texte se partagent à leur tour en deux groupes : les unes aboutissent à une gradation ascendante (le dieu ou le héros vise cinquante ennemis et en tue cent, etc.); les autres à une gradation descendante : il n'en tue que cinquante sur les cent qu'il visait. Il s'agit donc ou bien d'un maladroit qui manque le but une fois sur deux (ou neuf fois sur dix), ou bien d'un brutal qui tue deux ou dix fois plus de gens qu'il ne veut. On voit mal comment, dans un sens ou dans l'autre, la formule pouvait s'appliquer aux héros de l'Iran, à plus forte raison au dieu Mithra. C'est pourquoi nous pensons qu'au lieu de corriger ou de traduire telle quelle une formule, il faut en restituer deux, qui sont l'une et l'autre parfaitement acceptables pour la grammaire et pour le sens :

1. **pancasaynāi sataynāica*

« pour le, en vue du massacre de cinquante, de cent ... »

2. *pancasaynāiš salaynāišca

« en les massacrant par cinquante, par cent »

La première de ces deux formules est un datif final : le terme au génitif, qui parfois la précède, en est le régime objectif.

On rencontre ailleurs des syntagmes de ce genre, par exemple Y. 10.6 *niłmaciż haoma x̄arətiš hazavraynynāi asti daēvanqm* « La moindre gorgée de Haoma suffit à tuer mille Daēvas » (Darmesteter) (litt. « est pour le massacre-de-mille des *daēvas* »); on les rencontre surtout en position de complément de but :

Yt. 13.45 *yā pərətənte vərəθraynyaēšu hazavraynyāi daēvanqm*

« qui luttent dans les luttes pour la victoire ... pour massacer les Daēvas par milliers » (Darmesteter).

Ces formes en *-yṇyāi* sont très proches des formes en *-yṇāi* de la formule étudiée.

Aussi est-il fort probable que la première formule avait sa place Vd. 7.53, qu'on restituera donc :

*kva daēva handvarənti
pancasaynāi *salaynāica, etc.*

On restitue ainsi un texte qui correspond exactement au sens évident :

« Où les bandes de démons se précipitent-elles pour tuer par cinquantaines et par centaines ... » (Darmesteter).

L'autre formule avait sa place Yt. 10.43

*pascaēla dīš fraspayeili
Miθrō yō vouru.gaoyaoitiš
pancasaynāiš salaynāišca

« Et Mithra, maître des vastes campagnes, les jette à terre par cinquantaines et par centaines ... » (Darmesteter) ou plus littéralement, « en portant des coups abattant cinquante, cent ... », c'est-à-dire que nous avons un instrumental de manière, ici externe, interne Yt. 13.48 *tā daióhāvō/haθra jalā nijaynənte/ *pancasaynāiš salaynāišca*, etc. « Et ces nations sont exterminées d'un coup par cinquantaines et par centaines ... » (Darmesteter) : *-yṇa-* étant le nom verbal de *gan-*, c'est un instrumental de manière interne, d'un type bien connu; cf. Reichelt, § 449.

C'est ce même emploi interne de l'instrumental que nous trouvons dans le groupe de formules comportant le verbe

ni-gan- à l'actif, suivi d'un génitif pluriel, Yt. 5.54; 58; 117 et 9.31 (= 17.51). Un datif final est, sinon impossible (il est quelques exemples du datif final interne⁹), au moins improbable. Le seul point qui fasse problème est de déterminer la position du génitif : il semble d'une part le régime objectif des noms verbaux qui suivent, de l'autre le complément d'objet de *ni-gan-*. Il est de bons exemples du génitif de l'objet partitif, cf. Reichelt, § 497; à vrai dire, fréquent avec les verbes *manger* et *boire*, il se rencontre aussi avec *donner*, comme en védique, sporadiquement avec d'autres verbes.

Ainsi Vd. 9.2 *hō pərəθwe aiñhā zəmā
upa.θwarəšti urvaranqm
nava vī.bāzva drāγō
kəmcit̄ paiti caθrušanqm*

« Cet homme rasera les plantes à la surface de la terre sur une étendue de neuf vībāzus carrés » (Darmesteter). La structure est la même : verbe transitif — objet partitif — déterminant limitatif. La construction est donc correcte.

On ne peut pas en dire autant de celle de Yt. 8.61 = Yt. 14.53

*hamaθa airyābyō daiñhubyō janyānli (-e Yt. 14.53)
pancasaynāi sataynāišca*

Pour arriver au sens de « les Aryens seront exterminés par cinquantaines et par centaines » (Darmesteter), il faut admettre que la forme de datif ou ablatif pluriel *airyābyō daiñhubyō* tient lieu de sujet¹⁰. On n'améliorera guère la syntaxe en considérant que cette forme tient lieu d'instrumental, qui lui-même vaudrait un nominatif. Il suffit de replacer la formule dans son contexte pour voir qu'elle est issue d'un croisement.

La strophe 61 a une structure anaphorique, fréquente dans l'Avesta¹¹ :

*hamaθa airyābyō daiñhubyō
vōiynā jasānti
hamaθa airyābyō daiñhubyō
haēna frapalanti*

9. J. Kellens, *die Sprache* 16-1 (1970), pp. 78-79.

10. Ainsi Reichelt, *Reader*, p. 124.

11. v. G. Gropp, *Wiederholungsformen im Jung-Awesta*, p. 122.

« Les fléaux viendront sur les pays Aryens
les hordes fondront sur les pays Aryens »

Il est bien évident que le « sujet » *airyābyō daiśhubyō* est emprunté aux formules précédentes; il s'agit là, non d'une simple inadvertance, mais d'un croisement. La première formule devait être :

**hamaθa airyā daiśhāvō janyāntē*
pancasaynāiš salaynāišca

et avoir le sens que donne Darmesteter au texte; la seconde :

**hamaθa airyābyō daiśhubyō jasānti*
pancasaynāi salaynāica

« Ils viendront ensemble sur les Aryens, pour les massacrer par cinquantaines et par centaines ... »

L'intérêt de ce passage est que le croisement postulé se trouve solidaire d'un autre croisement. La restitution proposée rétablit à la fois une syntaxe correcte et un sens acceptable, et le principe même du croisement donne un début d'explication à cette singulière altération d'un texte clair; altération que rien ne motivait, sinon l'existence d'une formule voisine et les interférences qu'elle a provoquées.

1.2 *xšvaš satāiš hazanrəmca*

Cette formule, dont le sens approximatif est clair, mais la forme évidemment corrompue, figure Yt. 5.95 en contexte difficile. Cependant, on s'accorde à la rapporter aux Daêvas qui se pressent *en foule* pour recueillir les libations nocturnes que refuse Ardvī Sûra Anâhita¹². Une formule analogue figure dans ce même hymne, 120, et cette fois en contexte parfaitement clair : il s'agit des gouttes de pluie, des flocons de neige et des grêlons qui sont considérés comme les armes-de-jet (*haēnā-*) d'A. S. A.

yešhe avavał (lire *abavat* avec Bartholomae et d'autres?)¹³
*haēnanqm*¹⁴ *nava satāiš hazanrəmca*¹⁵.

12. En dernier lieu, Gershevitch, *Mithra*, pp. 200-201.

13. ou, avec Herzfeld, *Zoroaster*, p. 519, *avāvat* « so many », la phrase étant nominale. Mais le *yaθa* attendu ne figure pas.

14. Herzfeld, *Zor.*, p. 519, corrige en *zaēnanqm* (inutile : av. 2 *haēnā-* « flèche » est identique à véd. 2 *sénā-*, de même sens).

15. Sur la structure de l'énoncé (génitif partitif, suivi d'un numéral), v. note 6, p. 172.

Il est impossible de suivre Jackson, *An Avesta Grammar*, p. 107 qui interprète l'expression comme le nombre mille neuf cents (*nava satāiš* étant un instrumental sociatif)¹⁶. La précision serait surprenante et, pour la moindre averse, le nombre choisi est bien en dessous de la vérité. Darmesteter est parvenu d'instinct à la bonne traduction : « comptées par neuf centaines et par milliers », c'est-à-dire à une expression *distributive*. Mais la forme reste à justifier. H. Weller¹⁷ corrige les deux passages en *xšvaš* (*nava*) *satəm hazaṛəmca* et traduit le premier « sechsmal hundert oder tausend » et le second « neunmal hundert, neunmal tausend », ce qui permet d'éviter, en apparence au moins, l'improbable précision numérique de la traduction de Jackson. Toutefois, il est douteux que *xšvaš* et *nava* aient jamais fonctionné comme adverbes multiplicatifs et il est par conséquent probable que l'expression restituée n'a jamais signifié que « six cents », « neuf cents ». Quant à l'introduction de *satāiš* dans le texte au lieu de *satəm*, elle serait due à Vd. 4.6 *xšvaš satāiš haða.ciθanqm* « mit 600 mitbüßenden ». En fait, cette expression appartient à une liste de formules semblables (le nombre des membres de la famille impliqués croissant avec la gravité de la faute, de trois cents à mille); elle n'avait aucune raison d'en sortir pour venir interférer avec les formules étudiées, qui appartiennent à un registre tout différent¹⁸.

Quant à l'expression *satəmca hazaṛəmca* de Yt. 6.1 que Weller utilise comme base de sa correction, il faut avouer qu'elle pose aussi un problème de sens; ici encore, Darmesteter lui donne une valeur distributive, qui s'accorde bien à la situation, mais que la forme ne justifie pas :

hištənti mainyavāṇhō yazatāṇhō satəmca hazaṛəmca

16. Selon Herzfeld, *Zor.*, p. 519, le nombre 1 900 signifierait, comme lat. *sescenti*, « un très grand nombre ». Mais cette même notion serait exprimée par le numéral 1 100 (*satəmca hazayṛəmca*) Yt. 6.1 (v. *infra*) : il ne paraît donc pas qu'il s'agisse d'une expression fixée. D'autre part, ce type d'expression ne s'applique normalement qu'à des grands nombres indéterminés inférieurs au numéral utilisé.

17. *Anahita*, p. 122.

18. L'interprétation de l'instrumental dans ces formules est discutée. Darmesteter, supplémentant « années » en accord avec la tradition, l'interprète comme temporel. Il s'agit plutôt de personnes, le génitif *haða.ciθanqm* dépendant du numéral. Mais faut-il en faire un sociatif, avec Bartholomae-Wolff et Weller, *Anahita*, p. 122, ou, avec Schwyzer, *IF* 47, p. 250, une forme de génitif (-*aiš*) valant *-*aišām*) en fonction de complément d'objet?

« les Génies célestes se lèvent par centaines et par milliers ». Il est peu probable que l'avestique confonde dans l'expression la valeur distributive et celle du numéral cardinal. En un passage — Vd. 5.19 — on a l'impression que la valeur distributive est exprimée par le dérivé *multiplicatif* en *-vant-*. Mais l'expression casuelle devait être, comme en védique et ailleurs, l'instrumental avec le nombre cardinal : RV. 6.20.4 *śalaír apadran paṇáyah* « les Panī sont tombés par centaines »¹⁹

lit. *jiē mīrē śiṁtais* « ils sont morts par centaines »
v. isl. *falla hundroþom* « tomber par centaines », etc.

Peut-être cet emploi est-il conservé Vr. 8.1

haθra vaþhubyō yazataeibyō ... pancasaþbīšca satāišca (etc.) « avec les bonnes divinités (qui sont) ... par cinquantaines, par centaines » (etc.), mais c'est indémontrable, le substantif étant lui-même à l'instrumental. On restituera donc, en face de *xśvaš* ou *nava sata hazaþrəmca* « six cents (neuf cents) et mille », *xśvaš* ou *nava salāiš hazaþrāišca* « par six cents (neuf cents) et par milliers » pour les passages qui exigent la valeur distributive. Ainsi avant tout pour Yt. 5.120, où on restituera :

*yεnhe avavaṭ haēnānqm
nava salāiš *hazaþrāišca*

Sans doute faut-il restituer également **hazaþrāiš*, *ibid.* 95.

Mais l'essentiel est dans le fait même du croisement : deux formules, apparentées par la forme et le sens (succession de numéraux cardinaux en ordre croissant), mais cependant distinctes à ce double point de vue, se croisent en une formule composite, qui doit aux deux pour la forme et porte indifféremment le sens de l'une ou de l'autre. Et de toute façon, la formule résultante échappe à la syntaxe normale.

On peut donc sans paradoxe estimer que *satəmca hazaþrəmca* de Yt. 6.1 a des chances d'être la « normalisation » secondaire — qui aboutit, comme on l'a vu, à un faux-sens — d'un **satāišca hazaþrəmca*, remplaçant lui-même **salāišca hazaþrāišca*.

19. Sur cet exemple, et sur l'emploi en i.-ir., v. *L'emploi des cas en védique* 2.2.2.2 et note 2.

1.3 *vīspāiš avi karšvqan yāiš hapla*

Cf. Schlerath 2, p. 41.

La formule se rencontre avec deux variantes graphiques sans signification, *avi* et *aoi*;

(*aoi*) Y. 65.5 = Yt. 5.5 = Yt. 13.8 = Ny. 4.6; cf. Yt. 5.30 (où cette préposition est à supprimer, Bartholomae 182, suivi Schlerath et autres)²⁰ (*avi*) Yt. 10.64; Yt. 10.89; Yt. 13.94; Yt. 19.82, où elle est reprise en *pairi yāiš hapla karšvqan/mairyō apatal fraorase* « Tout autour des sept Karshvares se précipita le bandit Frañhrasyan » (Darmesteter).

On peut ajouter la formule voisine Yt. 8.33 *avi karšvqan yāiš hapla*, qui ne diffère des précédentes que par l'absence de *vīspāiš*. C'est un syntagme prépositionnel : préposition *awi* (*avi*, *aoi*) (= véd. *abhi* « vers ») gouvernant l'accusatif et signifiant « vers »; le substantif *karšvan-* (nt.) « région du monde » qui, comme son doublet *karšvar*²¹, est (sauf une exception) indéclinable; son épithète, l'adjectif *vīspa-* « tout » à l'instrumental pluriel; le numéral *hapta* « sept », rattaché par l'adjectif pronominal *ya-* à l'instrumental pluriel. Le ligateur pronominal peut être, comme souvent, secondairement introduit, mais ce fait intéresse surtout la métrique. Quant à la forme d'instrumental pluriel valant un cas direct au neutre²², on se résignera à l'admettre, en raison des

20. L'introduction de *aoi* est la preuve d'une tendance à unifier le formulaire là-même où le texte est clair, même en le rendant fautif et incompréhensible.

21. *karšvar-* est le dérivé en *-var/-n-* (comme *θan(g)-var-* « arc » et autres Bartholomae, *GIP* 1, § 184) d'une racine non attestée en avestique apparentée à hittite *kuerš-* « couper ». Le sens initial est donc « section » (C. Watkins, *die Sprache* 20-1 (1974), pp. 10-11). Sur la réalité, v. Herzfeld, *Zor.*, chapitre XXXVII.

22. La plus ancienne interprétation de ces emplois a été de les considérer comme des fautes de langue ou de tradition. Hübschmann, *Casuslehre*, p. 265, les commente en ces termes : « Hier liegt eine grammatisch nicht zu rechtfertigende Verwechslung von Comit. und Nom. Acc. Pl. vor, entstanden durch den Verfall der Sprache oder schlechte Tradition ». Ultérieurement, ils ont été assimilés aux emplois gāthiques de l'instrumental en fonction de vocatif et (apparemment) de nominatif sujet, Pedersen, *KZ* 40 (1907), pp. 134 et suiv. (v. *L'emploi des cas en védique* 1.1.3.10 et note 7). Reprenant à son compte une idée de Geldner, H.J. Seiler, *Relativsatz*, pp. 143 et suiv., les explique par une valeur « nominative » de l'instrumental, « Nennkasus » (p. 148). En fait, Schwyzler a montré *IF* 47 (1929), pp. 214-271, qu'il faut distinguer plusieurs couches de faits de nature et d'origine différentes (v. en particulier, p. 269). Mais l'explication qu'il donne des formes en *-āiš* comme des formes de génitif pluriel amputées de leurs deux derniers phonèmes (*-aišām) est improbable, cf. *infra*, n. 8.

nombreux parallèles. Ce syntagme prépositionnel doit normalement signifier : « vers toutes les régions du monde, qui sont sept ».

Il convient d'isoler d'abord Yt. 5.30 où la préposition est, de l'avis général, secondairement introduite. Weller restitue ainsi le texte :

*yaθa azəm
amašia kṛṇavāni
vispa karšuqan yā hapta*

Par ailleurs, on notera qu'il remplace les formes instrumentales par des formes du cas direct. Il traduit « daß es mir gelingen möge zu entvölkern alle sieben Erdgebiete ». Cette traduction équivaut à celle de Bartholomae, et même à celle de Darmesteter qui pourtant ne corrige pas le texte : ce dernier considère *amašya* comme un substantif « absence d'hommes », ce qui lui permet de conserver à la formule la fonction de complément de lieu et de maintenir le texte. Les autres apparaissent dans deux groupes de contextes.

Le premier a comme centre un verbe « aller » *vī.gam-* « se répandre » ou *vaz-* « aller (autrement qu'à pied) »; le syntagme prépositionnel en *avi* indique, comme il est normal, le but de ce mouvement.

Yt. 5.5 *aiρhāsca me aēvāhā āpō
apayžārō vījasāili
vīspāiš aoi karšvān yāiš hapta*

« De cette seule mienne rivière, un seul canal s'épandrait sur les sept karshvares de la terre » (Darmesteter) : il s'agit de la source céleste Ardvī Sūra Anāhita, dont « un seul ... *apaghzhara* suffirait à fournir d'eau les sept Karshvares » (Darmesteter 1, p. 403, n. 13). Toutefois, l'emploi du subjonctif pour exprimer cette nuance d'éventualité n'est pas normal : on attendrait un optatif. Et surtout, il est en parallèle avec un indicatif qui suit (*ava.baraiti*). Aussi est-il préférable de corriger le texte en *vījasāiti*, de traduire « s'épand », et de considérer que ce canal suffit effectivement à fournir d'eau les sept Karshvares. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un mouvement, dirigé *vers* les sept Karshvares, à partir de la mer Vourukaša dans laquelle tombe la source A. S. A.

Yt. 10.89 *hō vāxš us ava raocā ašnaoł
ava pairi imqm zqm jasał
vījasāł vīspāiš avi karšvān yāiš hapta*

« Sa voix montait au ciel, elle faisait le tour de la terre, elle s'épandait dans les sept Karshvares » (Darmesteter). Trad. semblable chez Lommel et chez Gershevitch.

Yt. 13.94

*iða apqm vījasāili
vaŋuhi daēna māzdayasniš
vīspāiš avi karšvqan yāiš hapla*

« et la bonne Religion mazdéenne va à présent se répandre dans les sept Karshvares » (Darmesteter).

L'exemple le plus évident en est fourni par la formule courte de Yt. 8.33 (sans *vīspāiš*), où le verbe, *vazaite*, est construit avec *avi* :

*aþra pascaēla vazaite
vātō daršiš mazdaðātō ...
avi asā avi šōiθrā
avi karšvqan yāiš hapta*

« Derrière marche le vent puissant, créé par Mazda ... Vers les lieux et les pays, vers les sept Karshvares de la terre » (Darmesteter).

L'expression *avi karšvqan* comme régime d'un verbe de direction ou de mouvement est donc incontestable; on la rencontre par ailleurs, ainsi Yt. 10.15 où ces Karshvares sont énumérés (*avi arəzahi savahi*, etc.).

En revanche, on ne se l'explique pas dans la dépendance d'un verbe indiquant une situation immobile :

Yt. 10.64 *yahi paiti ciθrəm vīðāləm vīspāiš avi karšvqan yāiš hapla*

« according to which (pledge) its (= the Religion's) seed is distributed over all seven climes » (Gershevitch),

Le passage est difficile, cf. Lommel; mais en toute hypothèse, notre formule dépend d'une forme *vīðāləm* « réparti, distribué » qui s'accorde mal d'un complément introduit par *avi*. Et quand bien même on contesterait cette dépendance, il serait impossible de trouver dans le contexte un verbe de mouvement permettant de justifier *avi*.

Yt. 19.82

*yeþhe taþ xvarənō isaþ
mairyō tūiryō fraþrase
vīspāiš avi karšvqan yāiš hapla*

« (C'est lui) dont le bandit Touranien Franhrasyan chercha à saisir la Gloire, sur les sept Karshvares » (Darmesteter).

Le verbe *aēs-* « chercher » dont nous avons ici l'imparfait *isat* (véd. *icchāt*), ne justifie pas davantage un complément introduit par *avi*. Ce qu'on attend dans ces deux passages, c'est un simple locatif, comme Yt. 10.16 *yō vīspāhu karšvōhu ... vazaite* « lui qui circule dans tous les Karshvares ». On notera en passant qu'ici le substantif reçoit la marque casuelle, passe à la flexion en *-ā-* et prend le genre féminin. Mais on ne voit pas comment une forme de locatif pluriel, qu'elle soit ce *karšvōhu* ou un **karšvahu* attendu, aurait pu se contaminer avec la préposition *avi*. Mais à côté du locatif inessif de la question *ubi* existe un instrumental-perlatif de la question *qua*, et la frontière entre les deux est parfois indécise : c'est par exemple lat. *errare tola urbe* « errer par toute la ville »; ce sont surtout les doublets lituaniens *pavandeniję* (locatif singulier) : *pavandeniaīs* (instrumental pluriel) « au bord de l'eau », cette seconde expression impliquant un déplacement du sujet (Senn, *Handbuch der litauischen Sprache* 1, § 959). L'indo-iranien a connu cet emploi du perlatif, non seulement, comme on l'affirme parfois (Renou, *Grammaire Védique*, § 407) sur les noms du chemin considéré comme « moyen », mais aussi sur tout nom de lieu, RV. 1.161.14 *divā yanti marūtah* « les Maruts vont à travers le ciel », et sans rien devoir à l'instrumental médiatif. A partir de sa valeur periative, cet emploi s'étend jusqu'à une valeur « extensive » (sans aucune notion de mouvement) ainsi RV. 9.71.4 *várīmabhiḥ* « en vastes étendues, extensivement » comme le traduit Renou, *EVP* 9, p. 81.

L'emploi est visiblement résiduel dans le RV; il se limite plus étroitement ensuite : dans la prose védique, et d'autre part en avestique, il tend à se restreindre aux noms du chemin et de la porte, comme l'a noté Delbrück, *Grdr.* 1-3, § 108. Reichelt, § 448, ne donne que des exemples comportant le nom du chemin (*paθa* « par le passage »; *advānəm* ... *yā* « chemin par lequel »). Il reste pourtant au moins une trace de l'instrumental d'extension dans Yt. 13.32 *zəm.fraθaŋha dānu.drājaŋha hvarə.barəzaŋha* « aussi loin que la terre s'étend, que les rivières s'allongent, que le soleil monte » (Darmesteter). Il semble donc possible de restituer pour la formule étudiée, dans les contextes où *avi* est injustifiable, un instrumental d'extension, **vīspāīš karšvawīš (yāīš) hapta*, « sur toute l'étendue des sept karshvares ». Quant à l'autre forme, qui figurait dans la dépendance des verbes de mouvement et avec valeur *directive* (intra-locale), elle est à restituer **vīspa*

awi karšvarə (yāiš) hapla « vers, en direction des sept karshvares ». On note que les deux formules sont octosyllabiques, si l'on applique les principes de restitution illustrés par Weller, *Anahita*²³ : suppression du *ya-* de liaison²⁴, application de la loi des Sievers à la syllabation²⁵, sandhi des voyelles en hiatus²⁶ :

**vīspāiš karšuawiš hapla*
**vīspāwi karšuqn hapla*

Les deux formules sont donc assez voisines; trois faits ont pu favoriser la contamination :

— tout d'abord, la perte de l'emploi « extensif » de l'instrumental : la première devenait anormale du point de vue de la syntaxe casuelle ;

— ensuite, l'existence de formes d'instrumental pluriel — en particulier *vīspāiš* — accordées à des cas directs du neutre pluriel²⁷. Une réinterprétation — par à peu près — de *vīspāiš karšuawiš* en *vīspāiš awi karšuqn*, et parallèlement une réfection de *vīspa awi karšuqn* en *vīspāiš awi karšuqn* se justifient par là : le syntagme résultant a des parallèles ;

— enfin, dans certains contextes, tels que les trois premiers exemples cités, où le verbe est *vī-gam-* les deux formules

23. V. *supra*, Introduction, note 3.

24. V. Yt. 5.1 [*yam*] *ardvīm sūram anāhitām* (Weller, p. 80 et note *ad loc.*, p. 105).

25. V. Yt. 5.4 *huaspāi*; 13 *yāθuqm pairikanāmcā*, Weller.

26. Yt. 5.3 *yā-asti avavati masō*; *ibid.*, *yā-amavati fratacaili*; 4 *kascīca-aēšqām vairyānām*; 5 *hā-arśnām xṣudrā hā xṣaθrinām* (Weller, pp. 80-81). De même, le *dvandva apaurvaique* compte pour quatre syllabes, Y. 9.4, Benveniste, *MO* 26, p. 178.

27. Ces interprétations, jointes à celles de la formule précédente *xṣvaś salāiš hazayrāmcā*, ne prétendent pas résoudre le problème des instrumentaux pluriels en valeur de cas directs dans l'Avesta récent (v. *supra*, n. 3). Il semble bien qu'il faille, avec Schwyzer (cité *ibid.*), le dissocier de celui de l'instrumental (sg.) en fonction de vocatif et peut-être de nominatif sujet dans les gāthās, et distinguer plusieurs couches chronologiques d'emplois. Mais il paraît impossible d'adopter son interprétation à partir de formes moyen-iranianennes de génitif pluriel : si la formule reposait sur **vispaīšqm(awi) karšvanāqm yaišqm hapta*, elle sera syntaxiquement anormale dans toutes ses occurrences, que ce soit avec *awi*, qui gouverne l'accusatif, ou sans : un génitif partitif ne se justifie pas Yt. 5.30, ni après *pairi* Yt. 19.82, cette préposition ne gouvernant jamais le génitif. C'est pourquoi Schwyzer doit s'appuyer sur des emplois récents (moyen-iranien) du génitif (*awi*+gén. Vd. 6.46), ce qui convient mal aux passages des Yt. 10.13 et 19, qui sont anciens, même s'ils sont plus admissibles dans le Yt. 5, considéré par certains comme plus récent (?).

étaient possibles, chacune avec son sens propre, directif ou extensif, la signification résultante étant assez voisine et pouvant s'appliquer à une même situation.

vī.gam- vīspāiš karšuawiš hapta

« se répandre sur toute l'étendue des sept karshvares »

vī.gam- vīspa awi karšuqn hapta

« se répandre en direction de tous les sept karshvares »

La tendance à l'unification du formulaire a été assez forte pour imposer la préposition *avi* à un accusatif d'objet direct, Yt. 5.30 (v. n. 20).

2. Formules récurrentes sous une forme différente

2.1. On lit Yt. 10.9 (fin) et Yt. 12.4

haθra vāla vərəθrājanō

haθra dāmōiš upamanō

sans autre variante que *vāca* (Yt. 10.9) et *vālō* (Yt. 12.4), altérations évidentes de *vāta*. On admet généralement que le texte est l'altération d'une formule qu'on lit Yt. 13.47

haθra dāmōiš upamana

haθra vāla vərəθrājana

« avec la redoutable Imprécation du sage, avec le Vent victorieux »

(Darmesteter). Quoique l'entité désignée par *dāmōiš upamana* soit mystérieuse²⁸, le texte est clair dans sa structure grammaticale : il s'agit de deux substantifs à l'instrumental gouvernés par *haθra*, accompagnés chacun d'un déterminant, adjectif épithète (*vərəθrājana*)²⁹ ou génitif adnominal (*dāmōiš*).

28. Voir en dernier lieu Gershevitch, *Mithra*, pp. 166-169.

29. Malgré J. Kellens, *Noms Racines*, p. 161 et *BSL* 69 (1974), p. 85, la forme d'instrumental *vərəθrājana* et la forme de génitif *vərəθrājanō* sont normales : si *a* est originel (et rien n'indique qu'il ne l'est pas), *an* au lieu de *n* est conforme à la loi de Sievers, comme RV. 10.97.22 b **rājanā* (texte : *rājnā*). Bartholomae, *Wb.* 1421, note que *a* est toujours long lorsqu'il est en position antépénultième, c'est-à-dire qu'on a *vərəθrayne*, etc., en face de *vərəθrājanō*, -*a* : comme la position antépénultième ne justifie nullement un allongement, il faut inverser la relation entre les deux observations. L'interprétation de *vərəθrājanō* comme un nominatif pluriel, Thieme, *BSOAS* 23 (1960), p. 312 et note 24, a le double inconvénient de priver *haθra* de régime en deux passages, Yt. 10.9 et 12.4 (« together with him (Mithra) the victorious winds ») et de séparer ces deux passages de Yt. 13.47, où *vata vərəθrājana* serait un instrumental singulier.

Mais on n'aperçoit aucune raison qui puisse justifier l'altération de *vərəθrājana* en *vərəθrājanō*, ni celle, qui lui paraît liée, de *upamana* en *upamanō*. En particulier, il n'est pas envisageable d'expliquer l'altération de *upamana* en *upamanō* par l'influence de *vərəθrājanō* qui appelle lui-même une justification, ni inversement et pour la même raison, la forme *vərəθrājanō* par l'influence de *upamanō*.

Or, il faut considérer deux faits :

1. Des deux syntagmes de Yt. 10.9 et 12.4, l'un seulement est nécessairement incorrect : *haθra dāmōiš upamanō*, puisque *upamanō*, du thème *upamana-*, bien attesté et sans variante, ne peut être qu'un nominatif singulier. L'autre, en revanche, peut être un énoncé correct, qui signifierait « avec le vent *du victorieux* ».
2. Contrairement au texte de Yt. 10.9 et Yt. 12.4 qui n'a que *vərəθrājanō*, celui de Yt. 13.47 a les deux variantes : *vərəθrājana*, que retient Geldner, mais aussi *vərəθrājanō* que donnent sept manuscrits. Cette forme est même la seule qui soit attestée dans la reprise de ce texte *ibid.* 48, où elle paraît avoir entraîné la forme *upamanō*.

Ces observations conduisent à la solution du problème. Les deux formules originelles sont : *haθra vāla vərəθrājanō* et *haθra dāmōiš upamana*. Deux « normalisations » inverses, où la seconde formule subit l'influence formelle de la précédente, mènent au texte de Yt. 10.9 et Yt. 12.4, et à celui de Yt. 13.47 pour cinq manuscrits. Pour Yt. 13.48, l'influence formelle s'est effectuée dans l'autre sens.

On note enfin que la formule croisée en *-nō* est suivie Yt. 12.4 d'une construction fautive dont le dernier terme rime avec les précédents : *haθra kavaēm x^varənō* qui peut être l'altération d'un octosyllabe **haθra kavaya x^varənaθha*, ou simplement l'absence de flexion de *kavaēm x^varənō* après *haθra*, à l'imitation de *haθra dāmōiš upamanō* qui précède immédiatement.

Reste à interpréter *vālō vərəθrājanō*. Bien qu'il soit par ailleurs employé comme adjectif, épithète ou attribut, *vərəθrāgan*^{29 bis} est ici substantivé comme l'est souvent

29 bis. Comme le souligne à juste titre Thieme, *BSOAS* 80 (1960), p. 312 et suiv., i.-ir. **vrtra-ghan-* est par nature adjectif ; il est différent de **vrtra-ghna-* substantif (d'action) « victoire sur la résistance ». Mais, en valeur de substantif d'agent, **vrtra-ghna-* est certainement secondaire, et l'emploi substantif de **vrtra-ghan-* peut être ancien. Sur la formation, v. *supra* 1.1 et n. 1.

véd. *vṛtrahán-*. Faut-il rappeler que le vent est une des formes de *Vərəθrayna*, Yt. 14.2 (*vātahe kəhrpa*) ? ou évoquer le vent qui est nommé Yt. 13.46 *vərəθra.baδō* « l'haleine de la victoire » (Darmesteter) ?

2.2. Note sur l'effet de rime.

Plusieurs anomalies morphologiques ou syntaxiques en fin de vers s'expliquent par l'influence formelle de la fin du vers précédent ou du vers suivant.

— Anomalie morphologique : le présent /*ahyali*/ de *ah-* « lancer » (= véd. *ásyati*) est noté *aŋhayeili* comme si la forme était /*ahayati*/, Yt. 10.20 *arštiš/yqm aº avi.miθriš* « la flèche que lance l'anti-mithra » (pas de variantes pour la forme verbale); 21 (début *yateit̄ hvastəm aº* « même s'il lance bien-lancé »); 21 (fin) *arštim ... yqm aº avi.miθriš*. Dans ces deux passages, la forme a de nombreuses variantes, et c'est sans aucun doute en raison du témoignage apparemment décisif du premier passage que les éditeurs, de Geldner à Gershevitch, ont adopté la leçon *aŋhayeili*, en dépit du témoignage de la forme védique, confirmé par le mètre qui, pour les trois passages, exige /*ahyati*/, d'ailleurs attesté sous la forme *aihhyeili* que donnent F1, Pt1 et E1 pour le début de 21. Or, l'altération en *aŋhayeili* y est explicable par l'influence de la finale du vers suivant *apayeili* : il est probable qu'un diascévaste a transporté cette faute dans les passages voisins.

— Anomalie syntaxique : si l'on compare Y. 68.9

surunuyå nō yasnəm
xšnuyå nō yasnəm

et Yt. 10.32

surunuyå nō yasnahe
xšnuyå nō yasnahe

il apparaît clairement que l'énoncé initial était

**surunuyå nō yasnahe*
**xšnuyå nō yasnəm*

« exauce notre sacrifice, donne satisfaction à notre sacrifice », dont les deux textes précédents représentent la « régularisation » par effet de rime.

Il n'est pas étonnant de constater dans l'Avesta de tels effets.

Bien qu'elle ne soit pas un élément constitutif de la métrique avestique, la rime en est un ornement fréquent. J. Hertel a attiré l'attention sur ce fait³⁰ : il donne des exemples incontestables, tant de rimes en fin de vers, que de rimes intérieures. Par ailleurs, dans les inscriptions achéménides, on signale quelques faits de rime³¹, en particulier dans des expressions parallèles ou des termes étroitement liés : une même tendance stylistique doit être à l'origine des rimes avestiques. L'effet de rime n'est donc que l'extension abusive, lors d'une quelconque des diverses phases de la transmission, d'un procédé stylistique déjà mis en œuvre dans la composition des poèmes avestiques.

2.3. *yaθa dužbərəntō barənti* (Yt. 10.48).

Ce passage, qu'on retrouve sans variante notable dans un contexte immédiat identique, Yt. 14.63³² comporte plusieurs difficultés. On saute, sans que rien ne l'indique, d'un sujet (Mithra) à un autre (peut-être le *mithrodruj-* ?); puis surviennent deux pluriels sans fonction grammaticale possible, *tā daišhāvō te hamərəθā* absents du passage parallèle; puis la formule :

*yaθa dužbərəntō baraiti
miθrō yō vouru.gaoyaoitiš*

qui ne figure évidemment pas dans le passage parallèle. Cette formule comporte une nouvelle difficulté, la forme *duž.bərəntō*, qui ne relève d'aucune formation, d'aucun paradigme de la grammaire avestique. Les manuscrits fournissent deux variantes également inclassables, *duža.bərəntō* et *dužbərəntē*. Une quatrième, *duž.barəntō*, paraît constituée de deux formes identifiables, le préfixe péjoratif *duž* et le nominatif ou l'accusatif pluriel du participe présent de *bar-* « porter », « traiter »³³ donc « mal-portants » ou « mal-traitants »; mais la préfixation en *duž* d'une forme de participe présent est insolite, et, que la forme soit un nominatif ou

30. *Beiträge zur Metrik des Awestas und des Rgvedas*, pp. 34-36.

31. Kent, *OPG²*, § 318.

32. Mais le contexte plus éloigné diffère.

33. Sur cette valeur de la racine i.-e. **bher-*, voir *L'emploi des cas en védique* 3.3.1.3.

un accusatif pluriel, elle s'intègre aussi mal dans le contexte, puisque le verbe est à la 3^e p. du singulier, et qu'il n'y existe pas d'autre forme d'accusatif pluriel.

Bartholomae, *Air. Wb.* 758 propose de voir dans la forme *duž.bərəntō* un absolutif³⁴ qu'il traduit « mit schlechter Pflege »³⁵, mais en suggérant en note une tradition fautive, et en invoquant la forme *hubərəlō*, *ibid.* 112. Lommel suit cette suggestion et traduit « wo Mithra ... übel gehalten wird », ce qui suppose une seconde correction, celle du verbe *baraiti* en *bavaiti*. L'altération de *bavaiti* en *baraiti* s'explique aisément par la similarité des lettres *t* et *r* dans le texte arsacide, selon Lommel *die Yast's des Awesta*, p. xi³⁶; elle est certaine, selon lui, *Yt.* 18.5, où le texte (de l'ensemble des mss) :

hazavrəm aspā bavaiti
hazavrəm vqθwā bavaiti

ne donne un sens que si l'on corrige : « il *apporte* (et non : il *devient*) mille chevaux; « il apporte mille pâturages »; (cf. 6 *uta barənti fradaθəm*), v. *infra* 3.1.2, p. 195.

Cette altération pourrait être spontanée; en revanche, l'introduction d'un *n* (-*bərətō* >-*bərəntō*) a peu de chances de l'être, encore moins celle qui conduit à -*bərənte*. Et, de toute façon, l'altération d'une forme aussi claire et aussi fréquente que *dužbərətō* appelle une explication. C'est pourquoi l'hypothèse d'un croisement est envisageable, d'autant que l'état du contexte témoigne d'un remaniement.

On supposera trois textes (tous trois métriques) :

1. *yaθa dužbərətō bavaiti/miθrō ...*
2. *yaθa dužbərətō baraite/miθrō ...*
3. *yaθa dužbərətəm barənli/miθrəm ...*

34. Bartholomae pose par ailleurs des absolutifs *hubərəlō*, -*tā*, -*təm* (*Air. Wb.* 1829) qu'Altheim, *ZII* 3 (1925), pp. 33-35 ramène à des formes fléchies de l'adjectif *hubərəta-*.

35. Même interprétation chez Darmesteter qui, en note, traduit (litt.) « ces nations, ces adversaires, quand les traite en mauvais traitement Mithra ».

36. De même, on constate des échanges entre *r* et *n* : ainsi, on corrigera *niyrāire* en *niynāire* *Yt.* 10.40 avec Insler, *KZ* 81, 3-4 (1968), pp. 259-264, qui reprend une idée de Windischmann. Toutefois, comme le rappelle Henning, *TPS*, 1942, p. 51, rien ne permet de restituer la forme de la graphie du texte arsacide, cf. *infra*, Conclusion.

dont le croisement produit :

1. La forme fautive *dužbərənlō* (*dužbərəlō X barənti*) et sa variante *-barənlō* (*X baraite*).
2. La forme fautive *dužbərənle* (*dužbərənlō X baraite*).
3. « l'altération » de *bavaiti* en *baraili* : (*baraili* = *bavaiti X barənti* ou *baraite*).

Le premier de ces trois textes, *yaθa dužbərəlō bavaiti miθrō ...* est proche de la forme habituelle (39 et autres) :

*yaθa grantō upa.ɿbištō
apati.zantō miθnāti
miθrō ...*

Peut-être faut-il la restituer 112, où on lit *yaθa hubərəlō baraiti*.

A l'explication peu vraisemblable de Gershevitch (p. 261) de *hubərəlō* par l'accusatif pluriel d'un thème **hubərət-* (« he treats as (he treats) those who treat (him) well »), Tedesco, *Lg.* 36 (1960), p. 131, reprenant une suggestion qu'il avait formulée *ZII* 2 (1923), p. 45, propose de corriger *baraiti* en *bavaiti*, et de considérer *hubərəlō* comme le nominatif masc. sing. de l'adjectif *hubərəla-*. Une autre lecture (proposée par Altheim *ZII* 3 (1925) p. 33, et reprise par Tedesco) consiste à lire *baraite* : c'est à peine une correction, puis les deux formes, dans un texte non vocalisé, sont identiques (*brty*).

En fait, en 112 aussi, bien que la nécessité en soit moindre que pour 48, on peut envisager un croisement *baraite* X *bavaiti*, évidemment favorisé par les conditions graphiques évoquées plus haut.

Le second texte, *yaθa dužbərəlō baraite miθrō ...* simple variante du précédent n'est pas directement attesté; mais, outre l'attestation indirecte qu'on obtient en suivant Altheim et Tedesco (et déjà Bartholomae, *Air.Wb.* 935), ce texte se justifie comme le passif de la formulation la plus fréquente : *duž-, (hu-) bərələm bar- miθrəm* (cf. *infra* texte 3).

Le troisième texte, *yaθa dužbərələm barənti/miθrəm ...* relève d'un tour fréquent, non seulement dans l'Avesta, mais également en vieux perse et en védique : c'est le tour *subhṛ̥lam bhr-* étudié par Wackernagel, *BSOS* 8 (1936), p. 823 et suiv. (cf. Gershevitch, *Mithra*, p. 262)³⁷.

37. Une quatrième formulation, *yaθa dužbərəlō barənti/miθrəm...* avec le **dužbərəl-* nom d'agent (« maltraitant(s) ») que postule Gershevitch, p. 203, peut être restituée. Mais, comme on l'a vu plus haut, ce n'est pas nécessaire.

On le trouve par exemple Yt. 13.18 : *āaṭ yō nā hīš hubərəṭā barāṭ ... fravašayō* « Et qui les traite bien (-traitées), les Fravarti ... », et, appliqué à Mithra, *ibid. yō vohu.bərəṭqm³⁸ baraite/miθrəm yim vouru.gaoyaoitīm/arštāləmcā fradaṭ. gaēθqm* « Qui traite bien (-traités) Mithra à la vaste protection et Rectitude qui accroît les biens ».

Ces trois rédactions étant justifiées en elles-mêmes, il reste à voir avec quels contextes chacune est compatible.

La troisième exige un contexte avec un sujet pluriel, comme *tā daiθhāvō tē hamərəθō*; en revanche, les deux premières, si elles s'en accommodent, admettent tout aussi bien un sujet singulier dans le contexte, par exemple :

*nōiṭ pāḍa vīḍārayeiti
nōiṭ paiti.tavā bavaiti*

« il (qui ?) ne tient plus sur ses jambes; il n'a plus la force de résister ». On peut dès lors, en considérant Yt. 14.63, restituer le processus de l'altération du texte

*āaṭ yaṭ vərəθraynō ...
miθrō.drujqm mašyānqm
apqš gavō darəzayeili
paili daēma vārāyeili
apa gaoša laošayeili
nōiṭ pāḍa vīḍārayeiti
nōiṭ paiti.tavā bavaiti*

Avec la mention des *miθrōdruj-*, le sens de l'emprunt ne fait aucun doute : le texte du Yt. 14.63 provient du Yt. 10 ou plus exactement de l'une de ses rédactions. L'insertion dans l'hymne à Vṛθrayna s'explique sans difficulté par le caractère militaire du passage³⁹.

Le singulier des deux dernières formes verbales personnelles, *vīḍārayeiti* et *bavaiti* est tout aussi inacceptable dans le contexte, puisque leur seul sujet possible est le pluriel représenté par *mašyānqm* (*vərəθraynō* étant évidemment

38. Forme insolite qu'il faut probablement lire en deux mots, *vō* et *hu.bərəṭqm*. Cf. Yt. 15.40, *yō nō hu.bərəṭqm barāṭ*, Altheim, ZII 3 (1925), pp. 34-35 après Westergaard.

39. Bien que secondaires, comme l'a montré Thieme, *Mitra and Aryaman (passim)* les aspects militaires de Mithra s'expliquent (tout comme ses aspects « solaires ») par sa nature de « dieu contrat » : il n'y a aucune raison de voir en Mithra le substitut de *Vṛtraghna (Indra) (*ibid.*, p. 34), et d'admettre *a priori* que Yt. 10.48 provient de Yt. 14.63.

hors de cause). La seule explication est que des formes de pluriel *vīdārayeinli*, *bavənti* aient été transformées en formes de singulier sous l'influence des singuliers précédents : c'est « l'effet de rime », évoqué *supra* (2.2). On peut donc reconstruire une structure générale *miθrō* (→ *vərəθraynō*) ... *miθrō.drujqm* (*narqm*, *mašyānqm* ou semblable)

*apqš gavō darəzayeiti
para (paiti) daēma vārayeili
nōiļ pāda vīdārayeinti
nōiļ paili.lavā bavənti*

Or, on s'aperçoit immédiatement que l'adjectif *paiti.tava* ne convient plus en ce contexte, qui exige un nominatif masculin pluriel; ce qui confirme le caractère secondaire du texte de Yt. 14.63. En revanche, il est parfaitement justifiable, mais comme nominatif neutre pluriel, Yt. 10.48, si on maintient la correction précédente :

*nōiļ pāda vīdārayeinti
nōiļ paiti.lavā bavənti
tā daiþhāvō tē hamərθō*

On sait que l'adjectif attribut de substantifs de genre différent peut s'accorder au neutre pluriel (Reichelt, *Aw. Elem.*, § 604).

Il faut donc partir d'un sujet pluriel; la rédaction *yaθa dužbərələm barənli/miθrəm*, qui est la plus formulaire, peut donc être considérée comme originelle. Les deux autres rédactions peuvent être des variantes originelles, ou consécutives à la transformation des pluriels en singuliers.

La structure générale du texte est donc :

- un diptyque droit *yał miθrō fravazaile .../aθra narqm miθrō.drujqm ... darəzayeiti ... vārayeili ... taošayeiti* : « Quand Mithra se déplace ... alors il paralyse ... aveugle ... assourdit ».
- suivi d'un diptyque inverse

*nōiļ pāda vīdārayeinti
nōiļ paiti.lavā bavənti
tā daiþhāvō tē hamərθō
yaθa } dužbərəlō bavaiti (baraite) miθrō
} dužbərələm barənli miθrəm*

« ils ne tiennent plus sur leurs jambes, ils n'ont plus la force de résister; ces pays, ces ennemis, puisque Mithra est (traité) maltraité (ou : puisqu'ils traitent mal (traité) Mithra ».

La première altération est celle qui affecte **vīdārayeinti* et **bavənti*. Dès lors, le texte devient obscur; ce qui favorise les croisements décrits plus haut. D'autre part, se séparant de sa subordonnée, la principale du diptyque droit se réunit à la principale du diptyque inverse pour former le texte qu'on lit Yt. 14.63.

3.1.1. *avānləm yesnyala*

On lit, Yt. 8.50 :

*azəm daðqm spilama zaraθuštra aom stārəm yim tištrīm
avānləm yesnyala
avānləm vahmyala
avānləm xšnaoθwala
avānləm frasastala
yabā mqm cīl yim ahurəm mazdām*

Ce que Darmester traduit :

« O Spitama Zarathushtra, j'ai créé cette étoile Tishtrya aussi digne de sacrifice, aussi digne de prière, aussi digne de réjouissance, aussi digne de glorification, que moi-même, Ahura Mazda. »

On la retrouve sous une forme plus brève, au début de l'hymne à Mithra : Yt. 10.1.

Cette traduction, pleinement satisfaisante pour la syntaxe et le sens, achoppe sur la forme : l'ensemble des manuscrits donne *avānləm*, sans aucune variante. Or, comme l'a bien vu Bartholomae, cette forme ne peut pas appartenir au thème *avant-* « tantus » corrélatif de *yavant*; ou *yaθa* : l'accusatif masculin singulier ne peut avoir que la forme *avantəm*. D'où vient cet *ā⁴⁰*? Bartholomae résout le problème morpho-

40. Refusant l'interprétation de Bartholomae, Herzfeld, *Zor.* 1, pp. 402-3, y voit une forme contractée de *avavant-* « tantus ». Mais la forme récente qui remplace *avant-* est *avant-*. Si l'on postule, au lieu de la simple haploglie qui est responsable de cette forme, une contraction consécutive à la chute phonétique d'un *v*, la forme attendue est **ānt-*. Une influence de *mazant-* « grand » (Gershevitch, *Mithra*, p. 152), est improbable : (*av*)*avant-* appartient à une série de formes solidaires, le relatif *yavant-*, l'interrogatif *cvant-* et le démonstratif *aētavant-* : *mazant-* pouvait influencer la série entière, mais non l'une des formes de cette série. Dans son compte rendu de l'ouvrage de Gershevitch, *Lg.* 36 (1960), p. 128, Tedesco propose une interprétation tout aussi arbitraire, la vocalisation fautive d'un *'v'vn̥t̥m* qui, dans l'original arsacide non vocalisé, aurait noté *avāvantəm*. Mais cette forme n'existe pas : on a seulement *avavant-* avec *a* bref.

logique en rattachant la forme au verbe *ā-bā* « den Anschein, das Aussehen haben wie — (*yaθa*) ». Comme ir. *ā devient å devant une nasale suivi d'une occlusive (Bartholomae *GIP*, § 268-7 o), la forme est régulière. Le *v* ne fait pas difficulté (Bartholomae renvoie à *GIP*, § 268-12), comme on voit par *vyāvantəm* Yt. 8. 2 (*infra*) et peut-être *vohvāntəm* Yt. 7,5, si l'on y voit, avec K. Hoffmann⁴¹, **vohu-ā-wantəm* « den Gutes herbeischeinenden ».

La syntaxe casuelle y trouve son compte : au début de ce même hymne, la formule *tištrīm ... dūrāt vyāvantəm bānubyō* (Yt. 8.2) « Tištrya ... qui luit de loin avec ses rayons » offre un parallèle à l'emploi de l'instrumental. Mais la syntaxe de la phrase y perd : la corrélation *avant- ... yaθa* est bien attestée : Yt. 5.69 A 3.7; Vd. 6.22 et 10; 8.23; Yt. 19.8 et aussi avec *avant-*, forme plus fréquente, et sans doute plus ancienne, que *avant-* et en particulier Yt. 5.3 (avec un accusatif de relation)

(*Ardvīm*) *yā asti avavaiti masō yaθa vīspā imā āpō*

« (Ardvī) qui est telle en étendue que toutes ces eaux »

Elle serait à sa place dans ce passage-ci, et il faut reconnaître qu'en liaison avec *yaθa*, *avant-* serait bien plus normal que *avānt-*. Faut-il choisir entre les suggestions de la syntaxe de la phrase et les exigences de la morphologie ? Faut-il corriger le texte ? Nous ne le pensons pas. Il ne faut pas corriger, parce qu'on ne voit pas pourquoi une forme régulière, *avantəm*, en contexte normal (en corrélation avec *yaθa*), aurait été, en deux passages différents, et à plusieurs reprises, remplacée par un *avāntəm* moins normal en ce contexte. D'autre part, il est inutile de choisir entre l'interprétation de Darmesteter et celle de Bartholomae, car ils ont raison tous les deux : il y a *deux* formules croisées, qu'on restituera comme suit :

1. *avāntəm yesnyata* (etc.)

« qui illumine par sa dignité », (etc.) (comme Varuna illumine les deux mondes par son intelligence, RV. 6.68.9, *krātvā vibhāti*), cette formule n'étant pas normalement reprise par *yaθa*.

41. Chez Schindler, *Das Wurzelnomen im Arischen und Griechischen*, p. 59.

2. *avanlōm yesnyala* (etc.)

yaθa mām cił

« tel par la dignité ...

que moi-même »

Cette seconde formule est métrique, si l'on remplace *avant-* par son équivalent *avant-* :

avam stāram yam tištriyam

avavantam yasniyala

avavantam vahmiyala (etc.)

yaθa mām ahuram mazdām

3.1.2. Yt. 18.5 *hazaṇrōm aspā bavaiti*

Le Yt. 18 (Aštāt Yašt) est si incorrectement rédigé, ou plutôt si mal transmis, qu'on hésite à s'étonner à chacune des fautes qui s'y rencontrent⁴². Toutefois, l'une d'entre elles peut s'expliquer par un fait de croisement. Il s'agit du début de 5, qui est constitué de trois octosyllabes⁴³ :

hazaṇrōm aspā bavaiti

hazaṇrōm vqθwā bavaiti

ula āsnqmcił frazaintīm

Darmesteter traduit : « Et mille fois se multiplient les chevaux. mille fois les troupeaux; et aussi la descendance bien douée », Il lit donc — contre la tradition manuscrite unanime — *bavainti* au lieu de *bavaiti*, et *āsnacił frazaintiš* au lieu de *āsnamcił frazaintīm*. De même Bartholomae-Wolff et Hertel⁴⁴. En revanche, Lommel corrige en *baraiti* : « Tausend Pferde bringt sie ... », ce qui résout le problème de *āsnqmcił frazaintīm*, qui devient l'objet d'un verbe transitif. Mais, comme le note Hertel⁴⁵, on ne voit pas la raison de cette altération du texte. Et surtout, les formes *aspā* et *vqθwā* qui sont des formes de nominatif pluriel⁴⁶, doivent dès lors être considérées comme fautives pour *aspq*, *vqθwq*.

42. Liste Hertel, *Die awestischen Herrschafts- und Siegesfeuer*, p. 70, n. 4.

43. Geldner présente le texte comme de la prose. Toutefois, les octosyllabes sont assez nombreux dans le contexte immédiat.

44. *Siegesfeuer*, p. 74.

45. *Siegesfeuer*, p. 74, n. 6. Mais on ne voit pas davantage de raison à la substitution de *bavaiti* à *bavainti* qu'il propose, après Darmesteter et Bartholomae.

46. Formes assez rares, mais sûrement anciennes (= véd. -ās). V. en dernier lieu WD, *Ai. Gr.* III, § 49.

A ces deux corrections, on préférera donc l'hypothèse du croisement de deux énoncés :

1. *hazavrəm aspå bavainti*
hazavrəm vqθwå bavainti

Cet énoncé correspond à la traduction de Darmesteter.

2. *hazavrəm aspq baraili*
hazavrəm vqθwq baraili

qui correspond à la traduction de Lommel. Ce dernier énoncé est suivi de *ula āsnqmciť frazaintīm*. Comme l'a remarqué Lommel, il a des parallèles dans le 6.

Naturellement, il n'est pas impossible que la proximité graphique des deux formes verbales signalée par Lommel ait favorisé le croisement⁴⁷. Mais on ne peut se contenter de supposer, avec Bailey⁴⁸, que la formule a été transportée d'ailleurs : en tout autre contexte, sous cette même forme, elle serait également incorrecte.

3.2.1. *nāmōnīš* (Y. 51.22)

Les formes d'instrumental pluriel en *-iš* posent au comparatiste un problème irritant ; si elles doivent être considérées comme authentiques, il y a là un archaïsme remarquable, dont aucun autre dialecte n'a conservé la trace ; les désinences connues par ailleurs, *-bhīs ou *-mīs de la flexion athématique, *-ōys de la flexion thématique comporteraient cet élément *-is. Telle était notamment la doctrine de Bartholomae, *GIP*, § 231.2. Mais ces formes sont-elles authentiques⁴⁹ ?

Bartholomae *l.c.* cite une forme gāthique, *nāmōnīš*, et deux formes de l'Avesta non gāthique, *ašaonīš* (Vr. 21.3) et *avaṇhiš* (Y. 12.4)⁵⁰.

47. Comme *supra* 2.3.1.

48. *Zor. Prob.*, p. 23, qui envisage également de lire *baraili*.

49. Son hypothèse n'a pas été retenue. On a vu dans ces formes soit des nominatifs neutres en *-i* secondairement élargis en *-s* (J. Schmidt, *Pluralbildung*, p. 259 et suiv.), soit des instrumentaux en *-biš* ayant subi une altération phonétique particulière (Reichelt, *Indo-iranian Studies ... in honour of ... Darab Peshotan Sanjana*, 1925, pp. 221 et suiv.).

50. Schwyzer, *IF* 47, p. 268, explique différemment la forme gāthique *nāmōnīš* (*infra*, n. 4) et les autres formes, qui seraient issues de la vocalisation fautive de formes notant **ašaonaiš*, etc., c'est-à-dire de formes de génitif pluriel à finale écourtée (v. *supra*, n. 3 et 8 à 1-3), ce qui est improbable, comme l'indique Seiler *Relativsatz*, n. 116 (p. 149).

Reichelt, *Aw. Eb.*, § 350 en cite trois autres. Nous n'examinerons pas l'ensemble de la question, qui échappe au cadre de la présente étude⁵¹; seule, la forme gāthique *nāmōniš* nous paraît en relever; nous proposons en effet d'y voir une forme issue du croisement du cas direct *nāmōnī* et de l'instrumental *nāmōbiš*, ce croisement de formes étant la conséquence matérielle d'un croisement de formules⁵².

Y. 51.22 (gāthā) *tq yazāi xvāiš nāmōnī*⁵³

doit très certainement se comprendre, avec Darmesteter, « à ces êtres, je sacrifie par leurs noms »; c'est aussi l'interprétation de Lommel : « Diese will ich mit ihren Namen verehren ». On sait l'importance de cette mention du nom dans le sacrifice par la formule *aoxtō.nāmōna yasna yaz-* « faire un sacrifice en mentionnant le nom de la divinité »⁵⁴. On lui attribue la même importance dans la liturgie brāhma-nique, où le Š.B. nous en donne une raison plaisante (1.1.2.18) : faire une offrande sans en indiquer le bénéficiaire risque de provoquer chez les dieux une bousculade; puis (*ibid.* 19) une autre plus sérieuse : l'énoncé de son nom crée au dieu une obligation personnelle de payer en retour le sacrifiant.

Humbach, qui considère à juste titre *nāmōniš* comme une forme inauthentique (1, p. 26), l'explique par « la persévération du -š de *xvāiš* », sur une forme d'accusatif *nāmōnī*. Mais il lui faut trouver une fonction à ce *xvāiš*, qui devient forcément un pronom; H. en fait un sociatif de l'objet *tq*, et traduit « mit den Meinen ». Outre que le phénomène de persévération n'apparaît pas ailleurs — il est inattendu dans les Gāthās tout particulièrement — la modification qu'il impose à la structure de la phrase est doublement improbable. Elle l'est pour le sens : que vient faire ici la mention des « miens » ? H. cite lui-même à l'appui de son interprétation Y (H). 37.3 *tōm āt āhūiryā nāmōnī yazamaidē* « ihn veheren wir mit den

51. Une indication est donnée dans *L'emploi des cas en védique* 5.2.2.8.

52. Schwyzer, *IF* 47, pp. 267-68 adopte l'explication de Westergaard : *nāmōniš* serait à lire *nāmōbiš*. Mais il ne précise pas les modalités de cette altération (graphique? phonétique?). De même Insler, *Gāthās*, p. 108, n. 16.

53. Schlerath, *Konkordanz* 2, p. 160, rapproche RV. 5.52.10 *etēbhīr māhyam nāmabhir/yajñām ... oħate*. Mais la situation évoquée est tout autre.

54. Herzfeld, *Zor.* 1, p. 405 et suiv., précise : « who are allowed to be worshipped under their own name, viz. by *frasasti*, public proclamation under Artaxerxes II ».

dem Ahura gebührenden Namen ». Comme *tōm* représente Ahura⁵⁵, l'adjectif d'appartenance *āhūiryā-* équivaut *xvā-*; *xvā-* est donc tout à fait à sa place dans la formule étudiée comme épithète de *nāman-*. Il nous paraît même indispensable au sens. D'autre part, l'emploi de l'instrumental pour désigner l'associé de l'objet grammatical (le « sociatif de l'objet ») n'est pas mieux attesté dans les *gāthās* ou dans le reste de l'Avesta qu'en védique⁵⁶. Cette relation exprimée dans les *gāthās* par la préposition *hada*⁵⁷) Y. 50.4 *aṭ̄ vā yazāi ... mazdā ahurā hadā ašā* ... « je vous sacrifie, Ahura Mazda, ainsi qu'à Arta (etc.) », ou au moyen de l'adjectif dérivé en *-vant-* (ex. Humbach I, p. 38 « Quasikoordination durch Suffix vant »).

Considérons maintenant la formule du Y. H. (Y. 37.3)

tōm aṭ̄ āhūiryā nāmōnī ... yazamaidē

Comme le rappelle Humbach I, p. 26, n. 30. Bartholomae fait de *nāmōnī* un locatif singulier en valeur d'instrumental. S'il en était ainsi, le texte serait inutilisable. Mais il ne faut pas hésiter à voir dans *nāmōnī* un accusatif pluriel. Un pluriel : on sait par le Yt. 1 qu'Ahura possède une foule de noms ; quant à l'emploi d'un second accusatif après *tōm*, il n'a rien à voir (comme le pense Humbach *l.c.*) avec la construction de *yaz-* avec le double accusatif du dieu et du sacrifice. Cette construction est suspecte (les quatre exemples qu'on en cite, Yt. 5.21.57.72; 9.29 peuvent s'expliquer aussi bien par une anacoluthe)⁵⁸; de plus, elle ne serait pas applicable à notre passage, car la mention du nom ne constitue pas l'objet du sacrifice : considérer comme normal de construire Yt. 5.21 *lqm yazata Haošyānhō Paraðālō ... saləm aspānqm* « HP lui offrit en sacrifice ... cent chevaux », n'autorise nullement l'interprétation proposée par Humbach : dans cette hypothèse, en toute rigueur, on est obligé de rendre Y. 37.3 par « nous lui offrons en sacrifice ses noms Ahuriens », ce qui est simplement absurde. *tōm ... āhūiryā nāmōnī* constitue en fait une simple

55. Il s'agit d'une sorte d'apposition partitive (v. *L'emploi des cas en védique*, 1.3.2.5) « nous l'honorons, (nous honorons) ses noms ahuriens ». Une apposition non partitive à la fin de la strophe *tōm ašāunqm fravašayō ... yazamaidē* « nous lui sacrifions, et aux Fravashis des justes » (Darmesteter).

56. *L'emploi des cas en védique*, 2.2.4.

57. ou *haθra* (postposé), Y(H). 38.1 *imāq āṭ̄ zqm gənābīš haθrā yazamaidē* « Nous sacrifions à la Terre ainsi qu'aux Épouses des dieux ».

58. v. *L'emploi des cas en védique*, 3.4.3.2.4.

reprise du premier terme par un second plus précis, tout proche de l'« apposition partitivé », où E. A. Hahn proposait de voir le fondement syntaxique des « Naming-constructions ». On traduira donc : « nous lui sacrifices, (nous sacrifices) à ses noms Ahuriens ». Il est en avestique (comme dans toutes les langues i.e.) des exemples sporadiques de ce tour, ou plutôt de cette négligence syntaxique, ainsi Y. 9.27 *māvōya tanuyē* « à moi, à (mon) corps » équivalent de *mana tanuyē*. On restituera donc une formulation plus normale **tahyā ... āhūryā nāmōnī yazamайдē* « nous sacrifices à ses noms Ahuriens ». On posera donc trois formulations, l'une plus libre, mais toutes trois admissibles :

1. **tōm ... nāmōbiš*⁵⁹ *yaz-* (cf. Y. 38.4)
2. **tōm ... nāmōnī yaz-* (cf. Y. 37.3 précédent et Yt. 13.79)
3. **tahyā ... nāmōnī yaz-* (cf. Yt. 13.50).

On sait par ailleurs qu'il existe un parallélisme entre les tours syntaxiques dont relèvent les formulations 1 et 3 : ainsi Yt. 11.5 met en parallèle *drvā ... ašibya ... (avaspasnaot̄)* et *gadahe ... tbaešō ... (frāšnavāt̄)*

Darmesteter traduit : « les yeux du méchant ... la malice du brigand ».

La traduction littérale du premier terme serait « le méchant avec ses yeux » : *drvā ... ašibya* équivaut donc, dans ce contexte, à **drvatō aši*, « les yeux du méchant ». De même, *yešhe ... kərəfs̄* « dont le corps » Yt. 10.60 équivaut à *yō ... kəhrpa* « qui ... avec son corps » Yt. 5.34. Il est donc compréhensible qu'entre ces deux formulations synonymes, et peut-être à la faveur de la formulation intermédiaire plus libre, se soit produit un croisement; et c'est à ce croisement que nous attribuons l'anomalie de Y. 51.22, et la création de la forme *nāmōnīš*.

3.2.2. C'est par une forme plus simple de croisement qu'on explique l'apparent accusatif *azdəbīš* qu'on lit Y. 55.1, au milieu d'une série d'accusatifs d'objet :

*gaēθāasca tanvasca azdəbīšca
uštānqasca kəhrpasca təvīšīšca
baodasca urvanəmca fravašīmca
pairica dadəmahi āca vaēðayamahi*

59. On attend **nāmōbiš*, mais l'I.PI de *dāman-* est *dāmōbiš*.

« Tout bien et toute personne qui est à nous, ossements et vie, corps et forces, sens, âme et Fravashi : nous donnons tout, nous consacrons tout » (Darmesteter). Il s'agit manifestement du croisement de deux énoncés :

1. **tanvasca astica ušlānasca* « et personnes, et ossements, et vies » (cf. Yt. 10.72; Vd. 19.7).

2. **tanvasca azdəbīš uštānasca* « et personnes, avec ossements, et vies », avec un instrumental sociatif de l'objet.

On connaît un fait similaire en v.p., DB I 64 *adam niyaçārayam kārahya abicariš gaiθāmcā māniyamcā viθbišcā* « je restituai au peuple les pâturages (et) les troupeaux (et) les esclaves et les maisons ». Kent, *OPG*, § 252 i, l'explique par la contamination de deux tours, l'instrumental sociatif (de l'objet) et la coordination par *-ca*. Il en est peut-être un second exemple XPh 50.

Le phénomène est assez banal, en tout cas signification particulière pour la syntaxe i.-ir. ou la transmission du texte avestique ; on rencontre par exemple un croisement identique en lette, où la préposition *ar*, « avec », gouvernant l'instrumental, est une ancienne conjonction copulative (« et », « aussi »). Endzelin explique le tour par la contamination de deux énoncés, **tēvs dēlu* (Instr. sociatif) *gāja* « le père va avec le fils » et **tēvs ar dēls gāja* « le père et le fils vont » en *tēvs ar dēlu gāja* (*Lettische Grammatik* 510). Il faut ajouter que l'identité formelle des troisièmes personnes en lette a été un facteur déterminant pour cette contamination.

3.3. *mašyō gaēθyō slē*

L'explication d'une construction anormale par le croisement de deux formulations s'impose là où le contexte immédiat contient le principe du croisement. Ainsi pour Yt. 10.106 et 107 *mašyō gaēθyō slē*, 107 *mašim gaēθim slē*, où l'accord de l'adjectif *gaēθya-* avec *mašya-* est évidemment dû au parallélisme avec *miθrascit manyavō*. En effet, malgré Bartholomae⁶⁰, Lommel⁶¹, Gershevitch⁶², le texte ne peut être maintenu et traduit tel quel : si *gaēθya-* « du monde physique » est épithète de *mašya-* « mortel », l'expression forme antithèse avec *miθra-*

60. *Wb.* sous *slē* ; il en fait un renforcement de la négation, « pas (un seul) au monde ».

61. « Keinem irdischen Mann im Dasein ».

62. *Mithra*, p. 125 « no material man in existence ».

mainyava- « Mithra qui appartient au monde des esprits », et *stē* n'a aucune justification pour la syntaxe ni pour le sens : c'est une cheville, et qui ne repose sur aucun emploi casuel connu, qu'il s'agisse d'un datif ou d'un locatif⁶³. On est tenté de traduire simplement, avec Darmesteter, « l'homme dans ce monde ... Mithra dans le ciel », et, avec Benveniste⁶⁴, de considérer *stē* comme un élément adventice, glose introduite dans le texte. Mais cette hypothèse est inacceptable pour deux raisons : d'abord, *mašya- gaēθya-* est une expression fréquente, qui n'appelle aucune glose ; ensuite, si l'on supprime *stē*, le texte perd son caractère métrique : /nait martiyah gaiθiyah slai/ forme un octosyllabe, comme les vers voisins. Il faut donc maintenir *stē*, bien qu'il soit impossible de lui trouver une justification valable dans l'état actuel du texte. Mais si, dans le texte originel, *gaēθya-* était accordé non à *mašya-*, mais à *sti-*, comme en plusieurs autres passages⁶⁵, syntaxe et sens répondent à ce qu'on attend en ce contexte : *mašya- gaēθye stē* signifie « l'homme, dans le monde physique », énoncé parfaitement normal et qui, comme *mašya- gaēθya-*, forme antithèse avec *miθra- mainyava-*. Et c'est dans cette antithèse même que réside le principe de l'altération de **mašyo* (*mašim*) *gaēθye stē* en *mašyō gaēθyō*, *mašim gaēθim*, qui prive *stē* de sa raison d'être. On notera en passant l'équivalence fonctionnelle de *mašya- gaēθya-* à *mašya- gaēθye slē*. C'est l'emploi dit adverbial de l'adjectif épithète, celui de lat. *ibant obscuri* « ils allaient dans l'obscurité », emploi qui est à la base de plusieurs adverbes (Reichelt, *Aw Elem.*, § 431, en donne une liste) comme dans les autres langues i.-e. Cet emploi très ancien est devenu insolite, ce qui a pu favoriser le croisement avec *mašya- gaēθye stē*, plus normal.

Quant au fait même de l'altération d'une finale sous l'influence d'une finale suivante — fait analogue à l'« effet de rime » signalé *supra* 2.2 — il est attesté, en dehors de tout croisement, par exemple Yt. 13.3 *hacimnō miθrō rašnuca*, où *tous* les manuscrits, comme le souligne Geldner dans son

63. La forme gāthique correspondante *stōi* équivaut à un infinitif datif. Mais formellement, par rapport au thème nominal *stay-*, c'est une forme sans désinence /*stay/*. C'est sans doute pour cette raison que Bartholomae, *Wb.*, 1593, en fait un locatif. Sur la préhistoire de ces formes, et leurs rapports avec le thème *stay-*, voir *L'emploi des cas en védique*, 5.1.1.3.2 et suiv.

64. Les infinitifs avestiques, p. 37. Mais *stē* est à gāth. *stōi* (classé infinitif datif, *ibid.*, p. 66) comme *gatē* à *gatōi* (*ibid.*).

65. Vr. 2.4 ; 7.4 ; 16.1 ; Y(H). 35.1.

apparat critique, donnent *miθrō* au lieu de *miθra*, Instr. sg., parallèle à *rašnuca* (« accompagné de M. et de R. »), qu'il faut évidemment restituer avec Bartholomae⁶⁶, Lommel, Gropp⁶⁷ et Malandra⁶⁸. De même, l'altération de *urvinailīš*, *ibid.* 33 (= véd. **vlinātīh*)⁶⁹ dans le manuscrit J10 en *urvinyantīš*⁷⁰ est attribuable à l'influence des formes voisines. De même, encore la forme thématisée de *vīs-* dans les passages où ce substantif suit immédiatement *nmāna-*. Mais ce sont là des altérations récentes, surtout celle qui n'est le fait que d'un manuscrit.

4. *yaθā ahū vairyō* (Y. 27.13 et parall.)

Nous ne proposerons pas, après tant d'autres⁷¹, une nouvelle interprétation de l'*Ahuna vairyā*; il suffira de montrer pourquoi l'exégèse n'a jamais pu aboutir à une traduction incontestable.

Le premier vers est constitué d'une corrélation dissymétrique :

yaθā ahū vairyō aθā ratuš ašālcīl hacā

Certains traducteurs optent pour une corrélation symétrique; mais il leur faut, d'une façon ou d'une autre, substituer à *ahū* un nominatif **ahuš*. Ainsi Benveniste⁷² :

« (Il est) tant l'*ahu* désirable que le *ratu* selon *Arta*. »

Ainsi également Gershevitch⁷³, Hinz⁷⁴, et Molé⁷⁵. Leurs

66. *Air. Wb.* 1185.

67. *Wiederholungsformen*, p. 39. Gropp écarte avec raison l'hypothèse d'un étrange composé *miθrō.rašnu* de Darmesteter suivi par Gershevitch, *Mithra*, p. 37.

68. *The Fravasi Yast : Introduction, Text Translation and Commentary* (Thèse Univ. of Pennsylvania, 1971), pp. 158-159.

69. K. Hoffmann, qui justifie ainsi la lecture adoptée par Geldner, *MSS* 24 (1968), pp. 39-42.

70. Leçon retenue par Bartholomae.

71. Schlerath 1, pp. 22-23, en recense 66, et signale *ibid.*, p. viii, que cette liste n'est pas exhaustive.

72. *IJ 1-1* (1957), pp. 77 et suiv. De même Geldner, et Bartholomae, *Zum altir. Wb.*, p. 126 et suiv., qui est d'accord avec Geldner sur ce point; Nyberg, Gaál, Tavadia et Barr, cités par Benveniste, *IJ 1*, p. 78.

73. *Mithra*, p. 329.

74. *IJ 4* (1960), pp. 154 et suiv.

75. *Culte, Mythe et Cosmogonie*, p. 155.

traductions, en elles-mêmes vraisemblables, achoppent sur la forme.

D'autres, comme Humbach⁷⁶ et Duchesne-Guillemain⁷⁷, reconnaissent à *ahū* sa nature d'instrumental; mais c'est aux dépens de la corrélation, qui devient boiteuse. La situation est semblable à celle de *avāntom yesnyata* (3.1). Humbach, MSS 11, p. 73 et *Gathas* 2, p. 16 (*ad Y. 29.6*) a montré que l'interprétation de *ahū* comme nominatif dans *aŋhuca ratušca* Vd. 2.43 et ailleurs repose sur Y. 29.6 pris à contre sens.

Il est donc probable que nous avons, ici encore, deux formules croisées :

1. **yaθā ahūš vairyō aθā ratuš ašāṭciṣ hacā* que supposent Benveniste, Gershevitch, Hinz, Molé après beaucoup d'autres (cf. n. 2).

2. Y. 29.6 b *nōiṣ aēvā ahū vīstō naēdā ratuš ašāṭciṣ hacā* (quel qu'en soit le sens, qui est discuté).

Le texte est donc, en fait, intraduisible : les traductions ne valent que pour l'une des formules qui lui ont donné naissance⁷⁸.

Il est probable que la suite procède également d'une contamination : Benveniste a souligné à juste titre le rapport avec Y. 33.14. La cascade de génitifs en dépendance de *dazdā* (« donneur ») : [[*šyaoθananqm* [*vāŋhōuš manāŋhō*] *aŋhōuš*] « des actes de bon esprit de (son) existence » a peu de chances d'être originelle. La finale *aŋhōuš mazdāi* évoque la fin de vers *vāŋhōuš mazdāi* de Y. 33.14 b. D'autre part, une symétrie imparfaite se laisse apercevoir entre l'expression nominale *dazdā ... šyaoθananqm ... mazdāi* « qui donne les actes à

76. MSS 11 (1957), p. 67 et suiv. ; *Gathas* 2, p. 16.

77. *IJJ* 2 (1958), p. 66 et suiv. « De même qu'il est à choisir par le monde », ce qui est fort différent de sa traduction antérieure chez Dumézil, *Troisième Souverain*, p. 55 « comme à choisir pour maître » ; mais dans les deux traductions, *ahū* est interprété comme un complément, non comme un sujet.

78. Darmesteter 1, p. 161 et suiv., propose deux interprétations qui correspondent justement aux deux formulations originelles :

1) « Comme est le désir du Seigneur, ainsi est la règle en fait de sainteté », c'est l'interprétation de la traduction pehlevie, qui voit dans *ahū* un instrumental complément d'agent de *vairyō*. C'est sur cette interprétation que se fonde l'élégante traduction de Darmesteter : « Le désir du Seigneur est la règle du bien ».

2) « Comme il est le Seigneur tout-puissant, ainsi est-il le maître spirituel ». Le texte avestique correspondant serait respectivement :

1. **yaθa ahū vairīm*

2. **yaθa ahūš vairyō*.

Mazda » et l'expression verbale (elliptique) *xšaθrəmcā ahurāi* « et (il donne) le pouvoir à Ahura ».

En revanche, la fin fait à peu près l'unanimité des traducteurs : *yim drəgubyō dadał vāstārəm* « qu'ils ont établi pasteur pour les humbles » (Benveniste).

Cette fin donne à penser que la structure primitive n'avait pas la complexité que sont contraints d'imaginer les exégètes modernes pour ce qui précède. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une composition originellement embrouillée, dissymétrique, et à la limite de la correction; il ne l'est pas davantage qu'il s'agisse au départ d'un centon gâthique partiellement incohérent. Tout porte à croire que nous sommes en présence de plusieurs contaminations, dont la première se laisse bien restituer : le texte gâthique semble avoir influencé la formule, entraînant le remplacement d'*ahuš* par *ahū*.

Pour la suite, on peut penser à la contamination de deux formules, l'une nominale (*dazdā ... šyaoθananqm* « donneur d'actions », l'autre verbale (*daðait(i)*) *xšaθrəm* « il donne le pouvoir », avec peut-être un écho formel d'une clause gâthique.

Le problème de l'*Ahuna vairyā* a donc été mal posé : il ne s'agit pas de traduire le texte, mais de le reconstruire.

C'est ce qu'ont pressenti, depuis Darmesteter (v. note 7), la plupart des commentateurs, en particulier ceux qui ont identifié dans le texte les échos des *gāthās*. Mais ils ont certainement hésité à conclure au caractère asyntaxique de ce que Benveniste nomme « la plus sacrée et probablement la plus ancienne des formules de dévotion zoroastriennes »⁷⁹. Il est certes peu probable que la contamination ait été volontaire ; comme le note Hinz⁸⁰, on ne peut admettre que les disciples de Zarathuštra aient composé cette prière d'une façon volontairement inintelligible. Mais rien ne garantit que le texte que nous lisons soit celui qu'ils ont composé ; il peut fort bien résulter de la combinaison secondaire de plusieurs textes de forme voisine, également tributaires des *gāthās*, mais conformes aux règles syntaxiques de la langue. L'obscurité née de la contamination ne pouvait nuire au succès de la formule, dont elle accentuait le caractère énigmatique ; il ne faut pas oublier que les paroles les plus saintes de la liturgie védique sont des interjections sans

79. *IIJ* 1, p. 77.

80. *IIJ* 4, p. 156.

signification comme *om* ou des énoncés asyntaxiques comme *bhār bhúvah svāḥ* « quintessence des trois Véda »⁸¹, comme l'*Ahuna Vairya* de l'Avesta, qui est censé développer chacune de ses formes.

CONCLUSION

Il existe bien d'autres formes et syntagmes issus d'une contamination dans le texte de l'Avesta. La contamination comme principe d'explication des anomalies grammaticales a été assez souvent utilisée : ainsi Bartholomae⁸², pourtant si respectueux de la tradition manuscrite, voit dans le composé *miθrō.aojah-* Yt. 10.104 la déformation de **miθō.aojah-* ou de **miθra.draoj-* : dans la première hypothèse, c'est le croisement de **miθō.aojah-* avec *miθra-*; dans la seconde, de **miθra.draoj-* avec *aojah-*. De même, Benveniste⁸³ explique la forme *āstārayantīm* de Vd. 5.3 par « un compromis entre *āstārayantōm* et **āstərəlīm*, et justifie le croisement par la convergence de leurs emplois. De même encore, Duchesne-Guillemain⁸⁴ rend compte du second terme de composé *-lbaēš-* dans *ašava.lbaēš-* par le croisement de *-lbiš-* et de *-lbaēšah-*. Un court passage comme Y. 11.1-2-3⁸⁵ révèle à l'examen plusieurs expressions relevant de la contamination : une forme issue d'un passage gāthique, *haiθīm.ašavan-*⁸⁶; une expression issue de croisement, *dāuš.sravā hacimnō* (**dāuš.sravā* x **dušsravaṇha hacimnō*); une phrase comme *yō mqm zāvarə nōiṭ jaiḍyehi*, dont la seule explication possible est la contamination avec une phrase de sens tout différent, **yō mōi zāvarə nōiṭ jaiḍyehi*; et enfin l'interversion de deux des trois actants principaux du récit. Une telle proportion d'altérations s'explique par les conditions particulières de la constitution et de la transmission du texte de Y. 11, 1-2-3, issu de rédactions successives. Toutefois, il ne faut pas s'avancer

81. Minard, *3E1*, § 387, renvoyant à Barth, *Oeuvres III*, p. 272, n. 1.

82. *Air. Wb.* sous *miθrō.aojah-*.

83. *MSL* 23 (1935), p. 401.

84. *Composés*, p. 54.

85. v. *Mélanges Benveniste*, pp. 273-276.

86. J. Kellens conclut (après avoir mentionné l'hypothèse de Gershevitch, *Mithra*, p. 190) que : « le rôle de *haiθīm* est négligeable ». Croisé avec un **haθyam.gan-* « qui frappe la vérité », cette forme a produit *haiθīm.ašava.gan-*, Yt. 10.38 et 45 (Duchesne-Guillemain, *Composés*, p. 72).

inconsidérément dans cette voie. L'hypothèse d'un croisement formel, là où il n'est pas justifié par un croisement de formules, reste en l'air. C'est ainsi que Reichelt, *Aw. Elem.*, § 329 à la suite de Bartholomae, *GIP*, § 406 explique le locatif *ašhvō* par le croisement de la forme héritée non attestée **ašhō* et du thème *ašhv-*. La contamination n'est qu'une possibilité, à laquelle on peut préférer celle d'une vocalisation fautive, comme pour le vocatif sg. *ratvō* (Yt. 10.115 et Vr. 21.2), cf. Humbach, *die Gathas I*, p. 22.

De tels croisements sont à peu près inconnus dans le Véda; ils s'y limitent à quelques formes, comme *tandrat*, issue du croisement du présent *landate* avec l'adjectif **tandra*⁸⁷, ou des syntagmes comme *má bhujema*, déformation de **ná bhujé nah*, croisé avec le syntagme prohibitif (*má* avec l'injonctif)⁸⁸. Mais le texte du Véda a été transmis dans des conditions particulièrement favorables; les seules contaminations qu'il comporte sont probablement celles qui étaient entrées dans la langue. Au contraire, le texte de l'Avesta est issu, suivant la tradition⁸⁹, de reconstitutions successives fondées en partie sur des écrits, en partie sur des textes mémorisés, en partie aussi sur les additions des diascévastes. Il y a donc trois origines possibles pour les faits de croisement :

- la contamination déjà réalisée dans le texte originel⁹⁰, ou même dans la langue⁹¹ de ce texte;
- la contamination auditive dans la transmission de textes mémorisés⁹²;

87. *L'emploi des cas en védique*, n. 2 à 1.1.3.10.

88. K. Hoffmann, *Der Injunktiv im Veda*, p. 95.

89. v. Darmesteter, *Le Zend Avesta* 3, ch. 2.

90. C'est à cette conclusion qu'on arrive dans l'étude des trois premiers paragraphes de Y. 11, *Mél. Benveniste*, p. 276.

91. La forme *nāmənīš* (*supra* 3.2) peut être entrée dans la langue et même avoir servi de modèle aux autres formes d'instrumental pluriel en -īš (*ašonīš*, etc.).

92. En réaction contre les théories d'Andreas, on tend aujourd'hui, à la suite de Henning, *The disintegration of Avestic Studies*, *TPS* 1942, pp. 40-56, et de Bailey, *Zoroastrian Problems*, 1943 (2^e édition, 1971), ch. 6, à privilégier ce mode de transmission, au point même de nier l'existence d'un texte écrit antérieur à la compilation d'époque sassanide : ainsi K. Hoffmann, *Zum Zeicheninventar der Avesta-Schrift*, *Festgabe deutscher Iranisten zur 2 500 Jahrfeier Irans*, 1971, pp. 64-73 (= *Aufsätze zur Indoiranistik* 1, pp. 316-325), v. en particulier pp. 318-318; J. Kellens, *Noms-Racines*, p. 4.

— la correction abusive de textes écrits, par les diacévastes⁹³.

Le premier type de contamination ne peut être qu'ancien; les deux autres peuvent se situer aux diverses périodes de l'histoire du texte avestique. Il semble que plusieurs des altérations étudiées peuvent s'expliquer aussi bien par une correction abusive que par une confusion involontaire d'origine auditive : ainsi, *pancasaynāi salaynāišca* (1.1) fait penser à une correction abusive visant à unifier le formulaire; mais une erreur auditive rend mieux compte du caractère asyntaxique du texte résultant. L'« effet de rime » (2.2) est évidemment une altération d'origine auditive, lorsque c'est la forme du vers précédent qui influence celle du vers suivant; c'est plus probablement un fait de diascévase (correction abusive) dans le cas inverse; c'en est certainement un lorsque la forme ainsi obtenue est transportée à quelque distance de là dans un passage voisin, comme on l'a constaté pour *ašhayeti*. Et quand on opère avec un texte écrit, il peut s'agir du texte d'époque sassanide noté par l'écriture alphabétique qui est celle de nos manuscrits, ou d'un texte antérieur (le texte arsacide) non vocalisé (cf. n. 11) : un échange *baraiti* : *bavaili* ne se comprend que dans un texte où *r* et *v* ont une forme graphique proche, comme c'était le cas dans le texte arsacide, selon Lommel (*supra* 2.3); en revanche, il est impossible de supposer une confusion graphique entre *s* *r* et *v* du texte sassanide. Inversement, un échange *jasa-* : *janya* (*supra*, 1.1) s'explique bien dans le texte actuel, *»s* : *»s ny* il peut s'agir d'une erreur comparable à la fausse lecture *java* («**յ**ավ») pour *jasa* («**յ**աս») que signale K. Hoffmann pour Yt. 5,63⁹⁴.

Une dernière question concerne le degré de connaissance de la langue que supposent ces diverses altérations. Apparemment, plusieurs d'entre elles ne s'expliquent que par la méconnaissance de règles syntaxiques élémentaires, comme l'impossibilité de coordonner certaines formes (*pancasaynāi salaynāiśca*), ou l'ignorance de la valeur d'une préposition.

93. La correction fautive peut consister en un croisement avec une forme ultérieure (moy.-ir.). K. Hoffmann en donne un exemple MSS 26 (1969), pp. 35-37, avec *āzyānim*, Y. 12.2 réfection d'une forme avestique **(ā)zyenīm* déformée sous l'influence de (= croisée avec) la forme pehl. *ziyān*.

94. *Studia classica et orientalia A. Pagliaro oblata*, 1969, III, p. 17 et suiv.

(*vīspāiś avi karśvqn yāiś hpta*). Et que dire de barbarismes comme *dužbərəntō* ou *dužbərənle*? En fait, le souci de tenir compte de plusieurs sources également autorisées a pu conduire les diascévastes à préférer la *lectio difficilior*, ou même à la créer là où il aurait fallu opter entre deux leçons inconciliables⁹⁵. Enfin, plusieurs altérations témoignent de l'oubli du mètre octosyllabique originel⁹⁶.

Jean HAUDRY.

16, rue Denis-Garby
69630 Chaponost

95. « Toutes les phases du développement ont été accompagnées également d'une activité « savante », qui est responsable de nombre d'erreurs et de corrections fautives », K. Hoffmann, *Alliranisch, Hdb. der Orientalistik* 1.4.1 (1958), p. 10. Les gāthās n'y ont pas échappé : on sait que par exemple, les préverbes en tmèse y sont repris, contre le mètre, devant le verbe.

96. Cf. *supra*, Introduction, et n. 3.

LES FORMES DU CAS OBLIQUE DUEL DANS LES DIALECTES GRECS

SOMMAIRE. — *Chez Homère ainsi que dans les dialectes archaïques du Péloponnèse et de l'Attique, le cas oblique duel présente plusieurs désinences : pour les thèmes en *-o et les athématiques : -οι, -οις, -οιν, -οινι, -οιοις, -οινι, pour les thèmes en *-ā : -αι, -αιν, -αινι, -αινις. Cette diversité n'a jamais fait l'objet d'une interprétation globale, car certaines formes, dont la lecture était mal établie, sont longtemps restées dans l'ombre. Un dialecte comme l'arcadien possède dans la forme μέσουν la trace d'une très ancienne désinence de locatif duel indo-européen *-ou- qui se retrouve en balto-slave et en indien. A l'époque de la communauté, à l'est du domaine, cette désinence *-ou s'est ajoutée à celle du locatif singulier en *-oi, alors qu'en grec c'est à ce même locatif singulier que s'est ajoutée une particule -i ou -u du thème pronominal *e/o-, comme s'est ajoutée à *-oi la particule *-si ou *-su du locatif pluriel. Le locatif est donc, en grec, à l'origine de la forme du cas oblique duel.*

Parmi les langues indo-européennes, seuls le balto-slave, l'indo-iranien et le grec conservent le nombre duel dans des emplois vivants. Les cas directs qui opposaient un masculin en *-ō(u) à un féminin et un neutre en *-ai¹ se laissent assez facilement reconstituer. A l'Est du domaine, la déclinaison du duel comporte deux formes de cas obliques communes aux trois genres : une forme de datif-ablatif-instrumental et une forme de génitif-locatif; ainsi, le sanskrit possède une forme en *-bhȳām* (dat., abl., instr.) et une forme en *-os* ou *-ayos* (gén., loc.); le slave possède une forme en *-ma*² (dat., instr.) et une forme en *-u* ou *-oju* pour les pronoms (gén., loc.). Le

1. Ou bien en *-oi selon Szemerényi, *Einführung*, p. 174.

2. Le lituanien semble faire, par l'accentuation, une distinction entre le datif et l'instrumental, seuls cas obliques conservés dans cette langue, dans les thèmes en *-o*, cf. Stang, *Vergl. Gramm. d. balt. Spr.*, p. 183.

grec, en revanche, ne présente qu'une seule forme pour les deux cas obliques, génitif et datif, dont l'aspect diffère des formes qui apparaissent dans les autres langues, et varie selon les dialectes. L'apparition, depuis 1915, de formes arcadiennes dont la désinence comporte un second élément *-v-* a remis en cause les théories morphologiques rassemblées et discutées par Cuny dans sa thèse au début du siècle³.

Dans la tentative d'explication des formes grecques que nous proposons ici, il nous a paru intéressant de mettre en parallèle la formation de la désinence du cas oblique duel en grec avec celle du locatif pluriel et de nous interroger sur la chronologie des différentes formes grecques du cas oblique, en comparant entre elles certaines formes dialectales souvent restées dans l'ombre.

* * *

I. INVENTAIRE DES FORMES GRECQUES

A) *Les formes en -v.*

Elles sont toutes arcadiennes et ne sont apparues qu'après la publication du corpus *IG V 2*, Berlin 1913.

En 1915, A. Plassart⁴ publie un très intéressant règlement de frontières en arcadien du IV^e s. (369) entre Orchomène et sa voisine Méthydrion, dans lequel apparaissent des formes surprenantes :

I. 7/8 ἀπὸ τῶι δρίοι · · · · · ἐπὶ τῷ Βουφαγέον μεσάκοθεν τοις κράναιν «en passant au milieu des deux sources»;

I. 24/25 ἀπὸ τῶιν δὲ τῷ Διδύμῳ · ἀπὸ τῶιν ἴμέσουν τοις Διδύμοιν «au milieu des Jumeaux»). Des formes en *-ouv* et *-atuv* étaient jusque-là inconnues du grec⁵.

3. *Le nombre duel en grec*, Paris 1906. La partie philologique de cet ouvrage reste très précieuse car elle rassemble toutes les formes de duels connues en 1906 tant dans les textes littéraires qu'épigraphiques, mais les conclusions de la première partie morphologique et comparative nous paraissent dépassées : en particulier l'explication de *-ouv* par *-οτFiv* ne repose sur rien.

4. *BCH* 1915, p. 53-115 = *DGE* 664. Ce règlement de frontières est la conséquence probable des bouleversements politiques qui eurent lieu en Arcadie après la défaite spartiate de Leuctres devant Thèbes en 371.

5. Il ne serait pas impossible qu'une forme à finale *-ouv* fût également attestée dans le Péloponnèse à Épidaure, avec le pronom ἀνφοῖν. Schwyzer, *DGE* 110, écrivait ἀνφοξυν en transcrivant par ξ le signe + de cette inscription

Enfin, en 1939, G. M. A. Richter⁶ publie un talon de lance du v^e s. du Metropolitan Museum of Art de New York, dédicacé par des Arcadiens aux fils de Tyndare, les Dioscures, comme le montre l'inscription : *ιερος Τυνδαριδαιωνς ἀπ' Ἐραέτον* ; talon de lance (*στύραξ* ou *σαυρωτήρ*⁷) « consacré aux Tyndarides (à la suite de la victoire) sur les habitants d'Héraïa ». L'éditrice constatait qu'il y avait une certaine ressemblance avec les formes précédentes⁸.

B) *Les formes en -ι.*

a) le mycéenien.

La seule forme à peu près sûre de duel oblique est *wanasoi* PY Fr 1222, 2, 1227, 1228, 2235, 1245 et sans doute avec un lapsus *wanosoi* en Fr 1219, dont l'interprétation par

sinistroverse. Bien que la « couleur » de l'alphabet d'Épidaure ne soit pas assurée, cf. M. Guarducci, *Epigrafia Greca* I (1967), p. 361 (est-il de type occidental comme à Trézène ou oriental comme à Argos?), la consultation des *IG* IV² aux numéros 139, 142, 152, 171 et 172 (inscriptions du vi^e et v^e siècles) semblerait exclure pour Épidaure un alphabet de type occidental où + vaudrait ξ. En outre quelques lettres de cette inscription du vi^e s. comportent des éléments superfétatoires dans leur ductus et la barre horizontale du signe + est peut-être de ceux-ci. Nous aurions donc éventuellement affaire ici à une forme ἀνφοῖν parallel à ἀμφοῖν attestée chez Sophocle et Platon. L. H. Jeffery, *Local Scripts*, p. 182, n° 12 et p. 180, note 1, pl. 34, serait favorable à cette interprétation : en rapprochant cette dédicace qui comporte la forme ἀνφοῖν des formes arcadiennes en -αυν, elle y verrait volontiers une dédicace aux Dioscures. Par prudence nous écrirons ἀνφοῖν.

6. *Am. Jour. Arch.* 1939, p. 194-201 ; *SEG* XI, 1045.

7. Pour le sens exact de ces termes, nous renvoyons à O. Masson, *Kypriakai Spoudai* 30 (1966), p. 5.

8. Voir M. Guarducci, *o. c.*, p. 121, pour une excellente photographie de l'objet. Pour l'origine, L. H. Jeffery, *o. c.*, n° 11, p. 210 et 215 : l'attribution à l'Arcadie de cet objet est due non seulement à la forme de l'adjectif *ιερός*, qui est typiquement arcadien et différent de *ἰαρός* presque constant dans les dialectes Péloponnésiens, mais aussi à la forme du duel qui rappelle la forme précédente en -αυν ; le génitif après ἀπό élidé (qui régit régulièrement datif en arcadien) pourrait nous faire préférer, entre deux villes arcadiennes où sont connus des sanctuaires des Dioscures, Kleitor en Arcadie du Nord, où se fait sentir l'influence archaïenne, plutôt que Mantinée où ἀπό est régulièrement suivi du datif, cf. *IG* V 2,262 (v^e s.) = *DGE* 661, 1.22 ἀπὸ τοῦ *ιεροῦ*. Cette forme apparaît chez Scherer, *Handbuch der griechischen Dialekte*, II, p. 128, mais elle est mal citée chez Buck, écrite *Τυνδαριδαιωνς* (sic), *The Greek Dialects* (3^e éd. 1955), p. 87, § 10 et 11 et p. 89, § 6 et 7. Les arguments énoncés plus haut quant à la provenance de cet objet ont été repris par A. Morpurgo Davies, *Parola del Passato*, 1964, p. 352-354 ; dans cet article l'auteur s'intéresse surtout à l'emploi du génitif Ἐραέτον après ἀπὸ et ne fait que brièvement allusion (note 23) aux problèmes morphologiques que pose la forme de duel.

Φανάσσουν, datif dual de *Φάνασσα* « aux deux déesses » est la plus probable⁹ : il faut voir dans la graphie *-o-i* dissyllabique, la désinence *-οι-ν*, empruntée aux thématiques sans doute dès l'époque mycénienne, avec ou sans particule *-ν/-ς*, semblable à l'homérique *-οι-ν*.¹⁰ Ce qui importe pour notre propos, c'est qu'il n'y a pas entre la diphtongue *-οι-* et le *-ι-* trace d'un *wau* postulé autrefois par Cuny¹¹ et, à sa suite, par Bechtel¹², qui expliquaient *-οιν* par *-οιειν* et dont les hypothèses morphologiques ont d'abord été bouleversées par les données arcadiennes¹³.

b) Homère.

Sont attestées des formes thématiques en *-οιν* comme *βλεφάρουν*, *δρθαλμοῖν*, *ἴππουν*, *τοῖν*, etc., et des formes athématiques dont la désinence est sûrement empruntée aux formes précédentes comme *ποδοῖν*.¹⁴ Cette désinence *-οιν* contractée en *-οιν*, thématique à l'origine, sera celle de l'attique et de tous les dialectes qui conservent l'usage du duel. Outre cette désinence, certains dialectes, aux époques archaïque et classique présentent quelques formes rares qui méritent d'être citées.

9. Cette forme est considérée comme une forme oblique duelle par L. Palmer, *Minos* 5 (1957), p. 91 sq. et *Interpretation*, p. 249, par M. Lejeune, *REA* 84 (1962), p. 15 sq., dans *MGV* I, p. 176 et dans le dictionnaire de P. Chantraine s.v. *ἄναξ*, Risch, *SMEA* I (1966), p. 57, n'est pas de cet avis. M. Lejeune, *Mémoires* III, p. 277, note 4, est plus nuancé quant à l'identification de cette forme que dans l'article précédent. Monique Gérard-Rousseau, *Les mentions religieuses*, Rome 1968, p. 240-241, fait de ce mot un datif pluriel de τὰ **Φάνασσα* « le palais », égal pour le sens à τὰ βασίλεια du premier millénaire. M. D. Petruševski, *Acta Mycenaea* II, 1972 (= *Minos* XII), p. 122-137 et en particulier p. 131-132, voit dans cette forme le datif pluriel d'un nom de fête τὰ **Φάρνασσα* formé sur le radical *Φάρν-* du nom de l'agneau.

10. La lecture *se-re-mo-ka-ra-o-i* de PY Ta 707.2 et 714.2 qui avait été considérée comme une forme de duel oblique par M. Lejeune, *Mémoires* II, p. 60/1 doit être abandonnée au profit de la lecture *se-re-mo-ka-ra-o-ore* depuis l'article de Risch, *SMEA* I (1966), p. 53-66. Elle est citée ainsi dans la seconde édition des tablettes de Pylos de Bennett et Olivier, Rome 1973. Pour une analyse morphologique du second membre *-karaore*, datif du nom de la tête, voir J. L. Perpillou, *KZ* 1974, p. 230-234.

11. Cuny, *o. c.*, p. 36/7.

12. *Griechische Dialekte* I, p. 353.

13. *Griechische Grammatik* I, p. 557.

14. P. Chantraine, *Gramm. Hom.* I, p. 196, considère que ces formes sont inexpliquées.

c) le vieil attique.

Une épitaphe attique du dème de Paeania du vi^e s. (ca 540), *IG* I², 1016¹⁵, comporte des formes curieuses : σεμα τόδε : Κύλον : παιδοι | ἐπέθεκεν θανότοι μ<ν>εμα | φιλέμοσύνες : hi[υυ-υυ-]. Les éditeurs ont l'habitude d'écrire παιδοι<ν> et θανό-<ν>τοι<ν>¹⁶. Schwyzer¹⁷, à la suite de Schulze¹⁸, considère qu'il ne s'agit là que d'un fait de graphie, ce qui est peu satisfaisant. Pour θανότοι on pourrait, à la rigueur, envisager une séquence θανό<ν>τοιμ μνῆμα dans laquelle le ν final de la désinence assimilé au μ suivant n'aurait pas été noté ; il n'en reste pas moins que la forme παιδοι, devant voyelle, demeure inexpliquée.

d) l'argien.

Une dédicace aux Dioscures de la première moitié du v^e s., *IG* IV 566¹⁹, sur une roue de bronze du British Museum, provenant sans doute d'un sanctuaire, situé entre Argos et Lerne, présente deux formes intéressantes : τοι Φανάκοι : ἐμί : Εῦδ[αμο]ς : ἀνέθεκε. Ici, τοι Φανάκοι ne peut être qu'un cas oblique duel et il nous paraît un peu facile d'écrire τοῖ(F) Φανάκοι(v) comme le fait Schwyzer, à la suite de Schulze²⁰, Bechtel²¹ et Vollgraff²²; ce dernier se sert de cette forme pour étayer la chute d'un -ν final devant voyelle et rendre compte de la forme Τελαμό de *IG* IV, 517 = *DGE* 96, n° 1, pour laquelle Fraenkel dans les *IG* voyait, sans doute à juste titre, un oubli du lapicide. Certes, le rapprochement est intéressant, surtout si l'on considère que l'une des plus anciennes dédicaces argiennes aux Dioscures sur un petit

15. = *DGE*, p. 181, n° 3,3,3 ; Peek, *Griechische Versinschriften* I, p. 147
L. H. Jeffery, *Local scripts*, p. 77, n° 22 et surtout du même auteur, *Annual of the British School at Athens*, 1962, p. 136, n° 41, pl. 38 (également G. Pfohl, *Textus Minores*, vol. XXXVI (1967), p. 20, n° 58).

16. Que le premier ν ne soit pas noté n'a rien de choquant devant consonne ; cf. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, Berlin 1900, p. 84 et *ibid.* note 716, qui cite notre forme et les participes οἰκοῦται = οἰκοῦνται et εὐρηκόται = εὐρηκοῦνται au IV^e s. ; également, M. Lejeune, *Phonétique grecque*, p. 146/7, qui cite notre forme.

17. *Griechische Grammatik* I, p. 557.

18. *Quaestiones Epicae*, p. 60.

19. Ensuite *DGE*, n° 79,2 = L. H. Jeffery, *o. c.*, p. 169, n° 28.

20. *Quaestiones Epicae*, p. 60, n. 1.

21. *Griechische Dialekte*, II, p. 443.

22. *Mnemosyne*, 1930, p. 28/9.

vase de bronze du musée du Louvre, *IG V 1*, 231²³, comporte une belle forme de duel en -ον : Χαλροδάμανς με ανέθηκε θυσοῖ περικαλλὲς ἄγαλμα à laquelle Cuny²⁴ d'ailleurs ne fait pas allusion.

Si, à la rigueur, une forme τοι, pourtant ambiguë en argien où elle se serait confondue avec le nominatif masculin pluriel et le datif masculin singulier, issue de *τοιF < τοιν est possible (cf. en sandhi interne *ἀνθερύειν > *ἀνθερύειν > αὐθερύειν en éolien d'Homère), la chute du -ν final courante en pamphylien et fait général en grec tardif, n'est qu'exceptionnelle aux époques archaïque et classique. Tenons-nous en donc aux faits : l'argien comme l'attique présente des formes en -οι et des formes en -ον manifestement empruntées aux thématiques.

e) le laconien.

C'est un fait bien connu que le duel est parfaitement vivant en laconien. Une dédicace aux Dioscures de l'île de Cythère, *IG V 1*, 937 (IV^e s.), est particulièrement notable; la pierre comporte trois mots l'un au-dessus de l'autre Μένανδρος, ἀρμοστήρ, Τινδαρίδαι. L'anthroponyme banal est suivi du nom de la fonction (l'ἀρμοστήρ est un gouverneur de colonie lacédémonienne), puis d'un nom de divinité qui ne peut être qu'au datif ou à la rigueur au génitif. Les premiers éditeurs²⁵ avaient écrit Τινδαρίδαι[ζ ou Τινδαρίδαι[ζ²⁶, qui devient abusivement Τινδαρίδαις dans le recueil de Schwyzer²⁷. Cependant Cuny dans sa thèse²⁸, au vu d'un rapport archéologique précis²⁹ qui affirme que la pierre est lisse et ne comporte aucun signe après le -ι, donne de cette forme une bonne interprétation confirmée plus tard par E. Bourguet³⁰. On aurait ici affaire à un duel, sans -ν final considéré comme paragogique, issu de la contraction de -ιδαι-ι.

23. Ensuite *DGE*, n° 77 ; L. H. Jeffery, *Local Scripts*, p. 168, n° 3 et p. 156 ; en dernier lieu, M. Guarducci, *Epigraffiti greca*, I, p. 127.

24. *O. c.*, p. 474/5.

25. Mylonas, *BCH* 2 (1878), p. 365, Meister, *SGDI*, 4552 (1905).

26. Kolbe dans les *IG V 1* (1913).

27. *DGE*, n° 42 (1923).

28. *O. c.*, p. 468.

29. Celui de Riemann, *Recherches archéologiques sur les îles ionniennes*, IV, p. 44.

30. *Le dialecte laconien*, Paris 1927, p. 74, note 4, avec la bibliographie.

f) l'arcadien.

A côté des formes en -ουν, -οιυν, -αιυν, -αιυς ce dialecte nous fournit *a)* une forme athématique ἐλλαν]οδικόντοι, *I.v.Ol.*, n° 27 (364 av.)³¹, participe de ἐλλανοδικέω « être juge (οἱ ἐλλανοδίκαι) lors de jeux panhelléniques », sur un décret de bronze mutilé trouvé à Olympie et attribué à l'Arcadie; *b)* une forme d'article τοις que nous considérerons comme un duel et non comme un emprunt au pluriel dans les formes τοις κράναινν et τοις Διδύμοιν citées plus haut.

g) l'éléen.

Cet autre dialecte du Péloponnèse nous fournit non plus des formes à finale -οι-ι mais -οιοις. Un fragment mutilé d'une plaque de bronze d'Olympie faisant allusion à la punition de deux théores, *I.v.Ol.*, n° 13³², présente des formes obliques de duel comme δυοῖοις, αὐτοῖοιρ (avec rhotacisme) et des formes nominales comme τετιμωμε[ν]οῖοις ou ὑπαδυκιοίο[ις] (éléen pour ὑποζύγιον « attelage »).

* * *

II. INTERPRÉTATION

a) *iμέσονν et ses correspondants indo-européens.*

Tout le monde s'accorde pour voir dans cette forme *iμ-μέσονν*, avec une prononciation fermée de éν- en arcado-chypriote et une simplification des deux μ à la jointure entre la préposition proclitique et le mot qu'elle régit (cf. dans la même inscription l. 10/1 ίνητάν = ίν νητάν); mais les avis sont divergents pour l'interprétation de μέσονν.

Commençons par écarter l'hypothèse de P. Kretschmer³³ qui veut voir dans le -ον- de μέσονν une graphie pour un phonème intermédiaire entre /ü/ et /ɔ/ qui, on le sait, a tendance à se fermer en arcadien : *iμ μέσονν* serait l'équivalent

31. L. H. Jeffery, *The local scripts of archaic Greece*, Oxford 1961, n° 38, p. 216 et 208, attribue cette inscription à Phéneos, en y voyant une influence archaïenne, ce qui expliquerait peut-être que cette forme soit différente des formes arcadiennes que nous allons étudier.

32. Ensuite *DGE*, n° 417.

33. Dans son compte rendu, *Glotta* 10 (1920), p. 215.

de ἐν μέσον attesté chez Homère et Pindare. Mais la fermeture de ὁ en ῥ n'affecte jamais les désinences nominales hors du génitif masculin en -ων < -ῷ et, en outre, la graphie -ου de ὅ n'existe pas en arcadien.

Bien qu'il soit tentant de considérer que la désinence -ουν est une graphie pour -ονν comme le fait Bechtel³⁴, en pensant à l'accord courant qui existe entre l'adjectif μέσος et le mot qu'il détermine, cette différence est choquante dans un texte si soigneusement gravé; A. Plassart³⁵, le premier éditeur, renonçait, pour sa part, à expliquer cette forme. Or, comme l'a montré A. Meillet³⁶, μέσον a, au -ν final près, un exact correspondant formel et sémantique dans la préposition *meždu* « entre » du vieux slave, avec -у < -ou, forme prépositionnelle figée de locatif duel³⁷. Cette désinence *-ou est celle que l'on retrouve sous la forme -au dans le lituanien *dviejau(s)* « à deux » et *pusiau* « par moitié »³⁸, dans le slave -у au génitif locatif duel thématique (cf. *vliku* « des deux loups ») et enfin, dans certains pronoms thématiques du sanskrit, démonstratif *enoḥ* et relatif *yoh³⁹*, et dans les noms athématiques du type véd. *marutoḥ*, génitif locatif de *marutau* « les deux marut ». Les manuels⁴⁰ ont, en général, adopté cette hypothèse et ce rapprochement invite à poser une désinence *-ou-n/s/ø commune au balto-slave, au sanskrit et au grec, du moins pour μέσον, forme figée de locatif duel à désinence archaïque suivie du génitif comme μεσάκοθεν.⁴¹ Or, dans les substantifs thématiques du sanskrit,

34. *Griechische Dialekte*, I, p. 353.

35. *O. c.*, p. 89, note 1.

36. *M.S.L.* 20 (1918), p. 125.

37. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, II/2, p. 692/3.

38. Stang, *o. c.*, p. 277.

39. Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gram.*, III, p. 98 et 502 et L. Renou, *Grammaire de la langue védique* (1952), § 284. É. Benveniste, *BSL* 14 (1933), p. 25-27, considère que la désinence -oh du sanskrit résulte du croisement entre une ancienne forme du locatif en *-ou et une ancienne forme de génitif duel en *-ōs attestée par l'avestitique *dsča = ds-ca* < *ōs-kʷe avec adjonction dans -ōs d'un *-s de génitif au -ō du cas direct duel masculin : l'avestitique distinguerait pour le pronom *a-* un locatif duel en *ayā = ayoh* et un génitif duel en *ās* < i.e. *ōs. Cette solution est bien plus convaincante que celle de Georgiev, *I.F.* 78 (1973), p. 49 qui voyait dans cette désinence une désinence de génitif-ablatif de thème en *-u-.

40. Meillet, *Le slave commun*, p. 396/7 et *Introduction*, 7 éd. (1954), p. 525, Schwyzer, *o. c.*, p. 557 et Szemerényi, *Einführung* (1970), p. 170.

41. M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne*, II, p. 58/9 et Ruijgh, *Études*, p. 91, considèrent que cette désinence ου est celle du mycénien

seule la forme *-ayoh* apparaît au génitif-locatif duel. Depuis Brugmann⁴², Cuny⁴³ et Wackernagel⁴⁴, on considère que l'élément *-ay-* de *-ayoh* est emprunté : 1) soit au nom de nombre « deux », skr. *dvay-oḥ*, v. sl. *dvoj-u*, ou à l'adjectif dérivé, grec *δοιός* < **dwoi-yos* « double », *διτή* < **dwi-yā* « doute » avec le degré apophonique plein, *δι-* < **dwi-*, avec le degré zéro, dans *διπλός* « double », skr. *dvi-pāda* « à deux pieds », latin *diennium* ou *biennium* « espace de deux années »; 2) soit à la forme commune du cas direct féminin et neutre du pronom, skr. *te* < **toi* ou **tai* < **to/a-yə₁*; le sanskrit et le slave auraient ajouté à cette forme **toi* (ou **tai*) la désinence **-ou* mise en évidence plus haut, pour obtenir *tayoh* ou *toju* au locatif. Cette désinence *-ayoh* en sanskrit aurait été empruntée par les substantifs thématiques, soit *tayoh* ou *dvayoh* **vrkoh* > *tayoh* ou *dvayoh* *v/kayoh*.

Étant quelque peu sceptique sur cette formation d'un cas oblique duel commun aux trois genres, à partir d'un cas direct féminin et neutre, nous proposerons une solution qui pourrait rendre compte de la formation du locatif duel et du locatif pluriel⁴⁵. La terminaison **-ou* des noms athématiques du sanskrit et des noms thématiques du slave comporte, à notre avis, la voyelle thématique *-o-* suivie de la désinence **-u* avec la présence en sanskrit d'un *-s* expliqué plus haut. Ainsi, à l'origine, à un locatif singulier en **-o-i* s'opposaient un locatif duel en **-o-u⁴⁶* et peut-être un locatif

duwoupi = δωῦφι, PY Eb 649, Ep 704 7, Eb 495. Un conglomérat de désinences archaïques n'a rien d'étonnant aux cas obliques. Selon ces auteurs, la désinence *-ou* aurait été refaite à partir du datif pluriel.

42. *Grundriss*, II², p. 650/1 et 657-9.

43. *O. c.*, p. 48/9.

44. *O. c.*, p. 99.

45. Le nom de l'œil, en slave et en baltique, semble avoir bâti sa déclinaison à partir du cas direct duel à désinence *-i* < **yə₁*; A. Senn, *Handbuch*, p. 127/8 classe *akl* avec les thèmes en *-i*; en slave nom. *oči*, gén. *očiju*, cf. Vaillant, *o. c.*, II/1, p. 246. En hittite, E. Laroche, *R.H.A.* 23 (1965), p. 33-41, expliquait les génitifs pronominaux en *-anz-an* ou nominaux en *-nz-an* par l'addition d'une désinence **-ōm* à une forme de pluriel et le génitif pluriel latin en **-ā-sōm* à partir de **-ās*, nom. plu. + **-ōm*, désinence de génitif athématique. Pour la mention de cet article et une interprétation différente et compliquée du génitif latin, voir O. Szemerényi, *o. c.*, p. 189; en dernier lieu, F. Bader, *BSL* 70 (1975), p. 39 et *ibid.* note 73, qui explique **tāsōm* à partir d'une adjonction de **-ōm* à un **tās* singulier.

46. Seraient-ce les mêmes particules **i/u* qui, dans la flexion nominale, différenciaient, à l'origine, un locatif singulier d'un locatif duel et qui, dans la flexion verbale, en hittite et en indien, servaient, à titre de particules modales,

pluriel en **-o-si/u* : ce dernier est attesté en grec par la forme d'article *τόσι*⁴⁷ de Mycènes dans une inscription archaïque, forme qui, pour isolée qu'elle soit, correspondrait à l'explication que l'on donne du pluriel thématique dont la formation procède, dès l'indo-européen, par adjonction à la voyelle thématique des désinences de pluriel athématisques, soit : nom. **-ōs < *o-es*, gén. **-ōm < *o-ōm*, loc. **-osi < *o-si*. Ainsi, les formes rares *μέσουν* et *τόσι* du grec témoigneraient d'un état très ancien du locatif indo-européen :

— singulier **-oi* ou **-ei* : gr. *οὕκοι*, *τεῖδες*, *ἐκεῖ*, arc. *τ[ε]ῖδενν*⁴⁸. v. pr. *teinu* « maintenant », *quei* « où »⁴⁹, got. *þei*⁵⁰ lat. *istīc* < **is-tei-ce* ou *istūc* < **is-iōi-ce*⁵¹.

— duel **-ou* : arc. *μέσουν*, v. sl. *meždu*.

— pluriel **-osi* : arg. *τόσι*.

Mais, comme le montre la comparaison entre le slave, l'indo-iranien et le grec, très tôt et dès l'indo-européen, ce système s'est modifié, tant par un désir d'alignement des désinences du duel et du pluriel sur celle du singulier qu'en vertu d'une tendance marquée en sanskrit et en grec qui consiste à opposer aux cas directs du duel et du pluriel à désinences monosyllabiques, des cas obliques à désinences

à différencier un impératif en **-u*, cf. skr. *astu* « qu'il soit », d'un indicatif en **-i* skr. *asti*, à partir d'un ancien primitif-injonctif? Thurneysen, au siècle dernier, *KZ* 27 (1885), p. 177, l'affirmait ; mais, est-ce démontrable?

47. Un fragment de loi de Mycènes du VI^e s. relative au règlement du sanctuaire de Persée, gravée avec soin sur un bloc de pierre circulaire, comporte la séquence *τόσι γονεύσι* au datif pluriel. Tous les éditeurs, Fraenkel, *IG* IV, n° 493, Schwyzer, *DGE*, n° 98, Jeffery, *Local Scripts*, p. 172, n° 1, pl. 31 ou M. Guarducci, *Epigrafia greca* I, p. 130, corrigent *τόσι* en *το<i>σι*. Cependant, nous nous risquerons à voir, dans la forme *τόσι* de Mycènes la forme indo-européenne la plus ancienne de locatif pluriel du thème **so/lo-*. Wackernagel, *o. c.*, p. 110, n'exclut pas l'hypothèse d'une réfection de **-osi/u* en **-oisu* dès l'époque indo-européenne ; par ailleurs, on pourrait être tenté d'interpréter la forme de Mycènes comme **τόσι* dont la finale correspondrait aux formes en *-uosu* du vieux lituanien, qui possède également des formes issues de **-oisu* dans des formes adverbiales à valeur distributive. Cependant, selon Stang, *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen*, p. 186, il faut considérer que la désinence **-uosu* est une réfection de formes en **-eisū* à partir de la diphtongue *-uo-* empruntée à l'illatif pluriel selon l'analogie du locatif pluriel féminin en *-āsu* dont la désinence est héritée, cf. Stang, *o. c.*, p. 201 ; c'était déjà l'avis de Brugmann, *Grundriss II²* I, p. 369.

48. *IG* V 2 113 b 1 (IV^e s. Tégée).

49. Pour les faits baltes, Stang, *o. c.*, p. 66 et 286.

50. Prokosch, *A comparative germanic grammar*, Philadelphie 1939, p. 269.

51. Leumann-Hofmann, *Lateinische Grammatik*, p. 288.

dissyllabiques. Le phénomène de modification de l'état ancien du locatif pronominal, sg. **toi* duel **tou*, pl. **tosi/u*⁵² en duel **touyou*, pl. **tosisi/u*, est assuré dans l'Est du domaine à une date très ancienne comme le prouve la correspondance entre le slave *toju* et le skr. *tayoh*⁵³, après, sans doute, que la désinence *-ou à l'origine thématique eut été empruntée par les athématiques.

Si le couple slave *toju vliku* « des deux loups » est resté stable,

52. A. Walter, *Stand und Aufgaben...*, *Festschrift für W. Streitberg*, Heidelberg 1924, p. 344, considérait que les adverbes du « lieu où l'on est » du grec, αὐτοῦ, ποῦ, δύοῦ ou ἀγχοῦ, étaient issus d'anciens locatifs indo-européens en *-o-su. Mais, M. Lejeune, *Les adverbes grecs en -θερ*, p. 265/6 a bien montré que ces adverbes, dans les inscriptions anciennes, avaient une voyelle -ō qui exclut l'hypothèse de A. Walter.

53. Nous n'ignorons pas que la diphtongue -e- < *-oi- du skr. apparaît aux cas obliques masculins pluriels ainsi qu'à l'instrumental singulier en -ena des pronoms et substantifs thématiques. Si l'élément -να de वा, adverbe locatif à l'origine, est, selon P. Chantraine, *Dict. Etym.* s.v., le même que celui des instrumentaux thématiques récents en -ena, il n'est peut-être pas impossible que *tena* soit, du point de vue morphologique, un ancien locatif suivi d'une particule -na, après la création de *tasmin* < **tosmin*, locatif qui résulte sans doute de l'agrégat de plusieurs pronoms. En outre, la répartition des formes à désinence -mi du slave montre bien que les interférences entre l'instrumental et le locatif ne sont pas isolées ; voir, à ce sujet, les remarques de P. Monteil, *La phrase relative*, p. 377. Si l'on refuse de considérer que ce puisse être à partir du locatif pluriel que s'est introduite la diphtongue *-oi- aux cas obliques du pluriel thématique dans les formes -ebhis, -esām, -ebhyas (L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, p. 233/4, croit à l'action conjuguée du locatif singulier et du nominatif pluriel en -e chez les pronoms tout comme A. Vaillant, o. c., II/2, p. 377), l'on pourrait alors penser à l'influence de la déclinaison du pronom de la deixis proche, *ayam*. Nous savons que sa déclinaison repose sur un mélange des thèmes pronominaux *i-* et *a-*, cf. L. Renou, o. c., p. 234 ; plutôt que de considérer que la forme de duel *ayoh* (attestée rarement dans le vêda et remplacé par *anayoh*) n'est pas une forme du pronom *a-* comme le pensent Wackernagel, Debrunner, o. c., p. 518/9 et L. Renou, o. c., p. 233, que ne peut-on la considérer comme une forme du pronom *i-* au degré plein **e/oi-* qui prend la forme *ay-* dans *ayoh* et la forme *e-* au pluriel dans *esu*, *esām*, *ebhis*, et *ebhyas*. Les correspondances entre le latin *ibus* et *ebhis* d'une part, et entre l'osque *eizunc* < **eisōmcē* et *esām* de l'autre, en seraient un bon témoignage. Du pronom *ayam* ces désinences seraient passées à la déclinaison plus vivante du pronom *sa/ta-*, puis aux substantifs thématiques. Nous pourrions avoir là l'origine de la diphtongue *-ay-/e-* du sanskrit au sujet de laquelle Meillet, *MSL* 18 (1913), p. 434/5, constatait qu'elle apparaissait dans la flexion indo-européenne sans raison apparente, bien qu'il y subodorât quelque origine pronominale. Cet élément *-ai-* < *-oi- a davantage pénétré la déclinaison avestique où l'instrumental-datif-ablatif est en *-aibhya* alors qu'il est en *-ābhyaṁ* en sanskrit avec *-ā-* issu soit du féminin soit du cas direct duel masculin : cf. Bartholomae, *Handbuch der altiranischen Dialekte*, Leipzig 1883, p. 95, Brugmann, *Grundriss*, II², p. 657, Cuny, o. c., p. 27 et Brandenstein-Mayrhofer, *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964, p. 56/7.

en revanche *tayoh* **v̥-koh* a évolué en *tayoh vrkayoh* selon un processus bien connu (cf. en grec *τοὶ* *λύκός > *τοὶ* λύκοι). Au locatif pluriel, l'isoglosse sl. *težu*, skr. *teṣu*, grec *τοῖσι* doit remonter à une époque où n'existeit au locatif singulier que la forme **te/oi* avant que ne soient créés en slave et en sanskrit des pronoms dont les cas obliques reposent sur l'adjonction au radical **to-* d'élargissements comme *-sm-* et *-sy-*⁵⁴ : cf. skr. *lasmin*, sl. *lomi*. Considérer que *tayoh* puisse être analogique de *aśvayoh* serait contraire à ce que l'on sait du sens habituel de l'analogie. Les pronoms *τόσι*, et *τοῖσι* du grec sont sans doute issus de strates différentes de l'indo-européen ; *τόσι*, appartenant à la plus ancienne, sera considéré comme un archaïsme « urindogermanisch ».

b) *-ouν/-oνν, -οι, -οις, -οιοις.*

La désinence de locatif dual thématique **ou* ne subsiste en grec qu'à titre de vestige d'un état indo-européen très ancien dans μέσον et peut-être dans le mycénien *du-wō-u-pi* = δύεσθαι. Puisque, formellement, aucune des désinences du grec ne ressemble aux désinences du slave et du sanskrit, quels sont donc les éléments qui entrent dans la composition des désinences grecques ?

La variation de couleur vocalique **i/u*, qui n'avait sûrement plus la moindre valeur sémantique à un stade récent de l'indo-européen et qui apparaît clairement au locatif pluriel sous la forme **-si/u*⁵⁵, se retrouve en arcado-chypriote dans le second élément enclitique des démonstratifs ὅντι et ὅντο qui ont le même sens que οὗτος (du moins en arcadien), désignant ce qui précède, à la différence de ὅδε qui annonce ce qui suit. Or, si des dialectes grecs comme le groupe éolien présentent des formes pronominales en *-ντι*, l'arcadien est le seul à conserver le couple ὅντι/ὅντο d'une façon vivante⁵⁶. Nous

54. Pour une explication de ces élargissements comme degré zéro de pronoms, voir Lane, *Language* 37 (1961), p. 471-475.

55. C'est au vu de cette alternance vocalique **i/u* que M. Lejeune, *o. c.*, p. 365-369, se demandait si les adverbes de lieu en *-θι* < **dhi* du grec n'auraient pas des correspondants en slave dans les adverbes du type *nadu* « sur », *predu* « devant » et *podu* « sous », dont le second membre remonterait à l'indo-européen *-dhu. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, IV, p. 88 et 489, préfère considérer que les deux premiers termes sont analogiques de *podu*, adverbe formé sur la racine de **ped-/pod-* « pied ».

56. Pour les attestations, Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 358. Pour le sens de ces pronoms, M. Lejeune, *Rev. Phil.*, 1943, p. 120-130. Enfin, pour le chypriote,

pensons donc qu'il n'y a rien de surprenant à voir en arcadien aussi bien *-t-* que *-v-*, entrer dans la composition d'une des désinences de cas obliques, au sujet desquelles des études récentes ont montré qu'elles étaient composées souvent de conglomérats de particules indo-européennes empruntées à différents thèmes pronominaux⁵⁷. Ainsi, *-t-* et *-v-*, où l'on a parfois vu des éléments à sens local, constituent à l'intérieur du grec un couple de particules à fonction parallèle comme **-bh-* et **-m-* aux cas concrets du pluriel en indo-européen, **-bh-* en italo-celtique, grec, tokharien et indo-iranien, **-m-* en germanique et en slave, tant pour les pronoms que pour les substantifs⁵⁸. Les particules **i* et **u* sont au pronom **e/o-* ce que **-si* et **-su* sont au pronom **se/o-* et **ni* et **nu* au pronom **ne/o-*. Le système indo-européen, sg. **toi*, plur. **tosi*, duel **tou*, se trouve en grec commun modifié de la façon suivante : sg. **toi*, plu. **toi-si/u*⁵⁹, duel **toi-i/u* avec une alternance sans doute influencée par le locatif pluriel⁶⁰.

a) La forme de duel **toi-i* apparaît sous forme contractée dans l'article argien *τόῖ* (c'est, rappelons-le, à Mycènes qu'apparaît la forme *τόσι*) et c'est elle que les athématiques ont empruntée : arg. *Ταύάκοῖ*, att. *παιδόῖ* et *θανότοῖ* ;

cf. ἔνν, *ICS* 216 b 1 et *τόν(ν)υ*, *ICS* 215 b 1 ; pour la différence de sens entre le pronom chypriote et le pronom arcadien, cf. P. Chantraine, *Dict. Elym.* s.v. *-νε..* Ce dernier écrit ὄντι avec un *τ* pour l'arcadien qui est le même que dans οὐτοσῖ ; *-νι* et *-νυ* n'ont, à notre avis, pas plus de raison de comporter une longue que *-σι* et *-συ*. Οὐτοσῖ peut très bien avoir un *τ* et ὄντι un *τ*, comme νῦν s'oppose, pour la quantité du *-υ-*, à la particule enclitique νυ chez Homère, cf. Ruijgh, *L'élément achéen*, p. 57-67.

57. Voir par exemple, F. Bader, *BSL* 70 (1975), p. 35-40. Le pronom indo-européen **me/o-* a sans doute fourni des particules **-mi/-mu* qui entrent dans la formation des désinences des cas obliques du vieux slave et du balte. Dans la déclinaison thématique, un instrumental sg. en *-mī* s'oppose à un datif plur. en *-mū*, cf. Vaillant, *o. c.*, II/1, p. 42, mais cette désinence *-mī* caractérise aussi le locatif sg. pronominal, cf. Vaillant, *o. c.*, II/2, p. 369. Ainsi, nous n'avons pas là des particules à fonction parallèle, mais peut-être des particules qui se seraient figées secondairement à tel ou tel cas oblique après avoir été à l'origine, des particules à fonction parallèle.

58. M. Lejeune, *Les adverbes grecs en -θεν*, Bordeaux 1939, p. 6 ; pour les faits germaniques, Prokosch, *A comparative germanic grammar*, Philadelphie (1939), p. 240/1 ; pour les faits slaves, Vaillant, *o. c.*, II/1, p. 42.

59. Ceci a déjà été proposé par Specht, *Ursprung der indogermanischen Deklination*, p. 312, 367 et 382 et Wackernagel-Debrunner, *o. c.*, p. 90 (« Vielleicht ») ainsi que par Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, II/1, p. 36.

60. Pour la notation de *-οτοῖ* en mycénien, M. Lejeune, *Mémoires*, III, p. 157-162.

b) Dans les autres dialectes, ces particules **i/u*, devenues désinences, ont été renforcées par d'autres particules alternantes -ν et -ς comme au pluriel dans -φιν et -σιν; mais cette adjonction n'a pas plus de valeur sémantique que dans αὐθίς/αὐθῖν/αὐθῖ, éléen ἀνευς/arg. ἀνευν/ion. att. ἀνευ, τετράκις/τετράκιν/τετράκι, ou encore dans les désinences verbales, 1^{re} per. du pluriel -μες/-μεν/-μεθα<-με-θα en face du sanskrit -mā. C'est ainsi que la forme arcadienne Διδύμουν est parallèle aux formes homériques en -οιν de τοῖν ἴπποιν. Sous cette forme dissyllabique, cette désinence est passée aux athématiques : cf. Σειρήνουν μ 52 et 167 et ποδοῖν en fin de vers. Cette désinence -οιν n'a sûrement été conservée que pour des raisons métriques⁶¹ car les inscriptions les plus anciennes ne présentent que des formes contractées en -οιν : cf. θυοῖν au VIII^e s. en Argolide (*supra*, *IG V 1*, 231). Ainsi, il ne nous paraît désormais pas plus utile de considérer que -οιν est une réfection de -οιν que *-si une réfection de *-su à partir du locatif singulier⁶². A. Plassart⁶³, Meillet⁶⁴ et Kretschmer⁶⁵ voyaient dans l'article des formes arcadiennes τοις κράναιν et τοις Διδύμουν une forme de datif pluriel utilisée devant une forme de duel au moment du déclin de l'emploi de ce nombre. Mais pourquoi n'avons-nous pas alors *ταῖς κράναιν ? De plus, s'il est fréquent de voir apposé à une forme de duel un adjectif au pluriel ou de voir une forme de duel régir un verbe au pluriel, on ne trouve jamais une forme d'article au pluriel devant un substantif au duel comme le prouvent les nombreux exemples littéraires et épigraphiques recensés par Cuny⁶⁶. Schwyzer⁶⁷ considérait τοις comme le résultat de l'érosion plus rapide en emploi proclitique de τοιοις (forme dans laquelle il voyait le stade éléen αὐτοίοις) lui-même dissimilé de *τοιοὺς correspondant exact du skr. *layoh*. Mais tout ceci paraît bien complexe ; nous serions donc enclin à poser une forme *τοι-ις, amplification par -ς de la forme argienne τοι <*τοι-ι, et une forme

61. Cf. P. Chantraine, *Gram. Hom.*, II, p. 27.

62. Théorie reprise tout récemment par Petruševski, in *Mélanges Daux*, Paris 1974, p. 309-313, qui croit à une dissimilation de *-su en *-si. Pour -οιν>-οιν, cf. H. Rix, *Historische Grammatik des Griechischen*, Darmstadt 1976, p. 141.

63. *BCH*, 1915, p. 89, note 2.

64. *M.S.L.* 20 (1918), p. 126.

65. *Glotta* 10 (1920), p. 26/7.

66. *O. c., passim*.

67. *Glotta* 12 (1923), p. 6.

τοι-ν, amplification par -ν de cette même forme. La forme *τόϊς* pouvait être encore dissyllabique dans la prononciation arcadienne du IV^e s. et différente en cela de la forme de datif pluriel en *τοῖς* (skr. *taih*) < instr. **tōis*; elle est indifférente aux genres et conforme ainsi à l'usage indo-européen. Bien loin donc d'être une forme d'emprunt, *τόϊς* serait un archaïsme.

Le duel éléen en -οίοις.

Cette désinence *-οίοις* a été depuis longtemps interprétée ou bien comme la réfection d'un cas oblique duel à partir du datif pluriel en *-οις* étendu à la troisième déclinaison⁶⁸ en éléen (et il était assez satisfaisant de considérer avec Brugmann⁶⁹ que *-οις* se serait ajouté après que *-οι-* se fut contracté en *-οι*, rendant ainsi la forme ambiguë), ou bien, avec Schwyzer⁷⁰, comme le résultat de la dissimilation de *-οιοις* en *-οίοις* sous l'influence du ο précédent. Ces deux explications sont loin d'être pleinement satisfaisantes; en effet, si une extension de désinences de duel au pluriel peut être concevable⁷¹ et attestée (cf. *-αι* qui se substitue, en grec, au nom. plur. fém., à l'indo-européen *-ās⁷²), l'inverse est, en revanche, inconnu, le pluriel excluant le duel; par ailleurs, la séquence *-οιοις* ne nous paraît pas particulièrement instable.

Nous pensons alors pouvoir proposer, pour cette désinence, une explication morphologique. Parmi ces formes en *-οίοις* il n'est pas sans intérêt de constater que se trouve attestée la forme *δυοίοις*. Nous savons qu'un usage grec et latin consistait à remplacer parfois les numéraux « deux » ou « trois » par l'adjectif dérivé signifiant « au nombre de deux » ou « double »: ainsi, en latin on peut trouver *bini, ae, a* ou *duplices manus* (cf. Virgile); Homère emploie également, à la place de δύο ou δύω l'adjectif δοιώ, duel de δοιός, au temps fort d'un pied en Γ 286 ou lorsque la brève de δύο n'entre pas dans le vers. Nous savons aussi que depuis l'indo-européen, la séquence

68. Cf. Bechtel, *Griech. Dial.*, II, p. 848, qui reprend une hypothèse ancienne de Blass dans *SGDI* 1159.

69. *Grundriss*, II², p. 658/9.

70. *Glotta* 12 (1923), p. 2-7, « Die eleische Dualformen auf -οίοις ».

71. E. Benveniste, *BSL* 34 (1933), p. 27 et Vaillant, *o. c.*, II/1, p. 231, en serbo-croate.

72. Schwyzer, *Griech. Gram.*, I, p. 554, note 1, refuse cette origine et préfère y voir l'influence des pronoms; P. Chantraine, *Morphologie*, p. 60, hésite entre les deux interprétations.

**dwo* est soit monosyllabique soit dissyllabique⁷³ : ainsi, skr. *dvā* ou *duvā* et δύετο à Léontinoi, colonie eubéenne ou δύετο à Érétrie⁷⁴; le mycénien de son côté, atteste pour l'adjectif δοιός⁷⁵ aussi bien *dwo-jo*, KN X 8126 que *duwo-jo* PY Jn 750, 12 et An 656. 11. Nous proposons donc d'interpréter les formes éléennes de la façon suivante : il a pu exister en face de δοιός un adjectif δυοιός (myc. *du-wo-jo*) qui serait à δοιός ce que δυώδεκα (arc. δυόδεκο est à δώδεκα. Cet adjectif δυοιός aurait eu un cas oblique duel *δυοιοῖς dont l'aboutissement phonétique était δυοιοῖς. Cette dernière forme serait donc le cas oblique de l'homérique δωά, présentant une syllabation différente et la substitution d'un sigma à la nasale des formes duelles homériques. L'élément -οιος issu d'une fausse coupe aurait ensuite été étendu aux autres formes de la même inscription⁷⁶.

c) -αινν/-αινς, -αι.

Si la forme mycénienne *wa-na-so-i* représente vraiment Φανάσσοι-ιν, nous devons penser qu'en grec commun la forme oblique du duel était semblable au masculin, ce qui n'est pas étonnant quand on compare les faits slaves⁷⁷ et sanskrits⁷⁸ : cf. loc. fém. duel v. sl. *glavu* « sur les deux têtes » semblable à *vliku* masc. pour la désinence, skr. *senayoh* sans ā, loc. duel de *senā-*, fém. « armée » semblable à *aśvayoh*, masc. Par conséquent, le grec a innové en créant, après l'époque mycénienne, des formes de duel différentes au masculin et au

73. M. Lejeune, *Rev. Phil.*, 1958, 212-213 : il s'agit peut-être d'un anthroponyme en mycénien.

74. M. Guarducci, *Epigrafia greca*, I, p. 221 et 224.

75. M. Lejeune, *Phonétique*, p. 81, 71, note 3.

76. On aurait pu voir dans la désinence -οιοῖς le correspondant exact de -ayoh avec la même alternance *-i/u que dans nos formes duelles arcadiennes : -οιοῖς avec un degré plein du second élément de la désinence -οι/ου du grec ; non seulement, parler d'un degré apophonique pour une particule est contraire à ce que l'on sait sur ces éléments à forme figée, mais encore, ni *-oi- ni *-ou- ne sont clairement attestées comme particules : *-ou l'est peut-être dans le skr. *adas* dans lequel il faut voir, en fait, *ado*, par un phénomène de sandhi inverse, cf. L. Renou, *Grammaire védique*, p. 107, 143. C'est peut-être la même particule que l'on retrouverait dans *asau* si l'on coupe *a-sa-au*, cf. Hauri, *KZ* 78 (1963), p. 119/120. Mais, rien ne prouve que l'on n'ait point ici une diphthongue qui remonte à l'i.e *au, cf. grec αὖ. Si *oi-, degré plein de *i est attesté dans οἰοῖς skr. *eka*, lat. *ūnus*, etc., il ne l'est jamais à titre de particule.

77. Vaillant, *o. c.*, II/1, p. 38.

78. Wackernagel-Debrunner, *o. c.*, p. 110 et L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, p. 218.

féminin. A notre avis, il a eu recours, pour former un nouveau duel féminin, aux mêmes éléments que ceux dont il avait usé pour constituer une nouvelle forme de duel thématique : en ajoutant au locatif singulier en *-ᾶι* l'élément composite **-i/u-(n/s)*. Ainsi, le système indo-européen :

— loc. sing. **-ᾶi* (ion ὅπη, τῆ, η, crét. ὅπατ, τᾶιδε à Sélinonte, h̄ᾶi à Héraclée⁷⁹, formes auxquelles correspondent exactement lit. *laî* et *kaî*⁸⁰);

— loc. plur. **-asi/u* (skr. *tāsu* = lit. *tose* = att. *τῆστι*, Αθήνησι, *ταμίᾶσι*⁸¹, arg. Θήρᾶσ<σ>₁ *IG IV*, 801, l. 3⁸²), a été remodelé et enrichi de la façon suivante : sg. *-ᾶi*, duel *-ᾶi-i/u-ν/ς*, plur. *-ᾶi-σι*.

La forme la plus simple de la désinence de duel apparaît dans le laconien *Τυδαρίδαι* avec terminaison *-ίδαι* < *-δᾶi-i*, la forme en *-νς* dans l'arcadien *Τυδαρίδαινς*,⁸³ la forme en *-νν* dans *κράνων*, les formes en *-ω*, absentes chez Homère, n'apparaissent que sous forme contractée en *-αιν* (et non *-γνν*) au terme d'une évolution phonétique qui transforme en simple diptongue la séquence de deux voyelles longues : *-ᾶi -νν > -ᾶιν > -αιν* tant par l'effet de la loi d'Osthoff que par l'abrévagement du *-i-* qui devient second élément de diptongue. Au cas où l'on refuserait cette explication qui rend compte à la fois de la formation du duel et du pluriel, l'on pourra accepter la solution d'une simple substitution d'un *-α-* au *-o-* des masculins. Cependant, si les formations de masculin et de féminin sont parallèles dans le principe, elles ne sont pas concomitantes : la réfection de **-osi/u* en **-oisī/u* paraît acquise dès l'époque indo-européenne à l'Est du domaine mais elle est sans doute plus récente à l'Ouest où le grec possède un vestige plus ancien dans la forme *τόσι*. Quant à la transformation de **-ᾶsi/u* en **-ᾶisi/u > -αισι*, qui n'apparaît qu'en grec, elle s'est produite à l'époque où ont été créées les différentes formes du locatif duel appelées à être les seules formes obliques. Par ailleurs la création de la nouvelle

79. Pour ces adverbes qui sont d'anciens locatifs, cf. Lejeune, *o. c.*, p. 262/3 et en particulier pour le laconien, cf. Bechtel, *Griech. Dial.*, II, p. 358.

80. Stang, *o. c.*, p. 287.

81. Meisterhans-Schwyzer, *Grammatik der attischen Inschriften*, p. 120/1.

82. Bechtel, *Griech. Dial.*, II, p. 484.

83. H. Rix, *Historische Grammatik des Griechischen*, Darmstadt 1976, p. 141, considère que le *-ς* final est analogique du datif pluriel : ceci est gratuit puisque Homère a des formes en *-ονν* et l'arcadien lui-même des formes en *-ονν*.

désinence de duel *-aux*, a dû, à notre avis, se produire en deux temps :

Les articles et les pronoms ont donc été les derniers touchés par l'analogie⁸⁶. S'il est peut-être possible, à la lueur de ce tableau, de douter de l'existence d'une forme *ταυν dissyllabique, rien ne s'oppose en revanche à ce qu'aient pu exister, à époque grecque ancienne, des formes de substantifs en -αυν parallèles à des formes en -αων.

CONCLUSION

Ainsi le grec a, sans doute, conservé le principe indo-européen de la création du duel et du pluriel à partir du singulier; mais, il a créé de nouvelles désinences de duel renonçant ainsi à la vieille désinence **-ou*, conservée par les autres langues, le slave et l'indo-iranien et utilisant les partitivules **i* et **u* dont les fonctions parallèles remontent sûrement à l'indo-européen.

Laurent DUBOIS.

118, rue de Bellevue
92100 Boulogne

84. L'ancienne désinence *-at* < *-ă-yə₁, cf. skr. *te*, a été remplacée par *-o* empruntée au type thématique.

85. Sur l'origine de cet -*ā* homérique et attique qui ne peut être qu'une innovation et sur le cas direct duel dans les thèmes en -*ā* à l'époque mycénienne voir V. Pisani, *Parola del Passato*, 1961, p. 241-244 et M. Lejeune, *Mémoires*, III, p. 220, 278-283.

86. Meisterhans-Schwyzer, *o. c.*, p. 122/3 citent également pour le due féminin $\alpha\acute{e}v$ et $\tau\acute{o}\beta\acute{e}tou$.

A PROPOS DE MHNIΣ

SOMMAIRE. — *Un examen détaillé du mot μῆνις et de ses dérivés, à l'intérieur du langage épique formulaire et d'après les données épigraphiques, permet d'en préciser la sémantique : μῆνις est une notion sacrale, dangereuse, une colère vengeresse immanente et potentielle, qui se situe dans un réseau symétrique d'expressions verbales des relations réciproques entre les dieux et les hommes. Le caractère sacré et funeste de μῆνις se traduit en tabou linguistique : le mot lui-même est interdit à celui qui enlredit ce sentiment ; ce tabou éclaire la prétendue dissimilation μνᾶνις → μῆνις comme une véritable déformation, ce qui, combiné avec des collocations textuelles, justifie l'étymologie proposée jadis par Schwyzer (racine *men-).*

A la mémoire d'Émile Benveniste

Nous nous sommes efforcés de nous mettre partout en présence des faits, comme si nous étions les premiers à les observer, et de ne discuter qu'avec nous-mêmes.

P. Mazon, *Introduction à l'Iliade.*

Il y a toujours lieu de réexaminer le premier mot, le mot clef et le thème clef de la plus belle œuvre littéraire qu'on ait produit.

Μῆνις et ses dérivés dans Homère ont été l'objet de deux études classiques, par des hellénistes de marque. La première est celle de E. Schwyzer¹, où il propose une analyse étymologique μῆνις < *μνῆνις, un dérivé de la racine μνῆ-, parfait μέμνημαι : se souvenir de', forme élargie de la racine *men-.

1. *Rh. Mus.* 80, 1931, 213-17 ; *Griech, Gr.* I. 260.

La seconde est celle de Hj. Frisk², qui offre une analyse sémantique approfondie, fondée sur l'examen de la quasi-totalité des attestations homériques et posthomériques. On ajoutera les études de J. Irmscher³, et de P. Considine⁴. L'état actuel des connaissances (sauf pour le dernier article cité), ainsi que d'autres références antérieures, est donné dans les dictionnaires étymologiques de Frisk et tout récemment du regretté Pierre Chantraine.

L'étymologie de Schwyzer, qui suppose une dissimilation *μνᾶνις → μῆνις qui ne s'impose guère — comparer à titre d'exemple μνᾶμα, μνάμων — reste toujours en l'air. Si certains savants l'acceptent, faute de mieux, Schwyzer lui-même l'abandonne (*Griech. Gramm.*, 1. 495, n. 8, contre 1. 260) en faveur d'un rapprochement avec μαιμάω qui ne vaut pas mieux. Pour Frisk et Chantraine, l'étymologie de μῆνις est toujours inconnue, ignorée.

Dans son dictionnaire, Frisk glose μῆνις par « gerechter, heiliger Zorn »; dans son étude antérieure il parlait (p. 31) de « diese ihre Grundbedeutung eines gerechten, ethischen Zornes », tout en insistant justement (p. 29) sur le fait que « Was μῆνις von den Bedeutungsverwandten χόλος, δργή, κότος, θυμός trennt, ist jedenfalls nicht so sehr der objektive Inhalt des Wortes, der Gedanke an den anhaltenden, im tiefsten sitzenden Groll als vielmehr seine Obertöne und sein Stilcharakter ». La définition du mot fournie par Chantraine dans son dictionnaire n'en diffère guère : « colère durable, justifiée par un désir de vengeance légitime, dit surtout de dieux, de héros morts, mais aussi d'humains, parents ou suppliants, particulièrement d'Achille dans l'*Iliade* ». On se trouve donc, hormis quelques rectifications utiles de Considine qu'on verra par la suite, en présence d'un accord général sur le sens et la sémantique de μῆνις.

Notre but initial, dans cette étude, n'est ni d'affirmer ni de nier l'étymologie de Schwyzer; non plus de contredire — ce qui n'aurait évidemment aucun sens — ou de corriger l'interprétation sémantique de Frisk. Notre tâche immédiate sera plutôt d'examiner un aspect négligé de μῆνις dans Homère et en grec archaïque : sa position et son comportement à l'intérieur du réseau des formules, à l'intérieur du

2. *Eranos* 44, 1946, 28-40 = *Kl. Schr.* 389-401.

3. *Götterzorn bei Homer* 3-25 (Leipzig, 1950).

4. *Acta Classica* 9, 1966, 15-25.

langage épique formulaire. Il n'est heureusement pas nécessaire, en France ou en Amérique, de signaler l'importance de l'œuvre de Milman Parry, à partir d'une thèse qui a fait époque⁵.

Cette opération, espérons-le, nous permettra de voir la sémantique de μῆνις dans une lumière nouvelle; ce qui rendra possible, à son tour, une réconsidération de la valeur de l'étymologie.

* * *

On a insisté à juste titre sur la valeur religieuse du terme μῆνις (Chantraine, Frisk, Schwyzier), et sur le fait que le mot désigne surtout une colère divine. En effet le seul humain pour lequel le substantif μῆνις est prédiqué dans le corpus homérique et hésiodique est précisément Achille (4 fois sur 12 dans l'*Iliade*; dans l'*Odyssée* μῆνις apparaît 4 fois, dans Hésiode et les Hymnes 3 fois, toujours à propos d'un dieu). Le verbe dérivé μηνίω (*Iliade* 7 fois) et son composé ἀπομηνίω (*Iliade* 4 fois) sont pratiquement réservés à Achille (9 fois sur 11); les seules exceptions sont E 177-8 (paroles d'Énée : colère divine, où le verbe voisine avec le nom)

εἰ μή τις θεός ἐστι κοτεσσάμενος Τρώεσσιν
ἱρῶν μηνίσας · χαλεπὴ δὲ θεοῦ ἔπι μῆνις

et A 247

Ατρετδης δ' ἐτέρωθεν ἐμήνιε

où l'adverbe ἐτέρωθεν souligne la valeur oppositionnelle et adventice du verbe (qui du reste a été déjà signalée par Eustathe ad loc.).

Ailleurs on ne relève que l'hapax ἐπιμηνίω N 460 appliquée à Énée,

αἰεὶ γὰρ Πριάμῳ ἐπεμήνιε δίω

5. *L'épithète traditionnelle dans Homère*; — *Les formules et la méltrieque d'Homère* (Paris, Les Belles-Lettres, 1928). Voir les comptes rendus pénétrants qu'en ont fait Chantraine, *RPh*. 3, 1929, 294-300, et Meillet, *BSL* 29, 1929, 100-102. Pour les pays de langue allemande, notons dans l'avant-propos de la deuxième édition de la *Wortbildung der homerischen Sprache* d'Ernst Risch (1974) cette phrase significative : « Seit den allerdings erst viel zu spät bekanntgewordenen Untersuchungen von Milman Parry (1928) sieht das Phänomen der epischen Dichtung anders aus. »

où il y a des raisons de soupçonner des traces d'une tradition épique 'Énéïdique' étrangère à l'*Iliade* proprement dite⁶. Dans l'*Odyssée*, en accord avec l'absence de μῆνις comme mot clef ou thème clef, il n'est pas surprenant que les deux emplois de (ἀπο)μῆνίω π 378 et ρ 14, soient plus ou moins neutres.

Vu les restrictions de μῆνις et μῆνιω dans l'*Iliade*, il est difficile d'accepter la conclusion de Considine (*op. cit.*, p. 21), que « μῆνις is not pre-eminently a term for divine wrath, but a *solemn* epic term for any wrath, divine or human ... μῆνις is not a religious term simply in the sense that it is characteristically used of divine subjects ».

Comme l'a bien dit Frisk, ce n'est pas pour rien que μῆνις est le premier mot de toute la littérature européenne. L'association de la colère divine et d'un mortel élève ce mortel par ce fait même hors de l'ambiance normale de la condition humaine vers la sphère du divin. Comme on le verra, c'est dans les rapports réciproques des dieux et des hommes qu'il faut rechercher la sémantique de μῆνις. Il faut souscrire toutefois à la continuation des remarques de Considine : « it is inevitably a *solemn* term, and its use implies high seriousness on the part of the being who entertains it, and a response of awe on the part of its object ». C'est au caractère *relationnel et réciproque* de μῆνις, entre sujet et objet, qu'il faut prêter attention.

* * *

De par son comportement métrique, le substantif μῆνις est une formule en elle-même et pour elle-même. Attesté 19 fois dans le corpus héksamétrique archaïque, μῆνις se place toujours à côté de l'une des divisions du vers héksamètre (le plus souvent au commencement ou à la fin), c'est-à-dire — suivant Parry — à un endroit qui marque une frontière de formule. Cela ressort des statistiques brutes des emplois casuels⁷ :

6. Voir G. Nagy dans *Oral Literature and the Formula*, procès-verbal d'une conférence tenue à Ann Arbor, novembre 1974 (Ann Arbor, 1976), p. 238.

7. Ici et plus loin nous employons les symboles # = commencement ou fin de vers, || = césure, ; = dièrèse.

	Il.	Od.	Hés.	Hymnes
# μῆνιν	6			
μῆνιν #	2	3		
μῆνις #	1			
μῆνιν	1		1	
: μῆνις	2			
# μήνιος		1		
: μήνιος				2

Ce tableau peut se simplifier. Le génitif de γ 135 μήνιος ἔξ ὀλοῆς γλαυκώπιδος ὀθριμοπάτρης est une variante banale et prévisible d'un vers comme A 75 μῆνιν Ἀπόλλωνος ἐκατηθελέταο ἄνακτος. On aurait donc 7 fois # μῆνι- # -υ(υ). L'un des deux cas de μῆνιν ||, Hés., Sc. 21, présente dans le premier hémistiche une formule entière en principe identique à celle de ε 146 et ξ 283 (voir plus bas) dans le deuxième hémistiche; aussi vaut-il μῆνις #. En E 178 μῆνις # montre la même épithète dans la même position que μῆνιν # en N 624; la variation est celle de phrase nominale à phrase verbale. Et l'un des deux cas de : μῆνις, Φ 523, ne fait que transposer le même syntagme formulaire que montre β 66, avec μῆνιν # (pour les textes voir plus loin). On a donc 7 fois # μῆνι- et en principe l'équivalent de 8 fois μῆνι- #, soit 15 fois sur 19 au commencement ou à la fin du vers. Des 4 exceptions, 3 sont en effet une même formule || χόλος καὶ : μῆνις, variante || χόλου καὶ : μήνιος, et le dernier se laisse ranger aussi dans un cadre formulaire connu. Nous allons étudier d'abord le jeu des formules dans ces 19 cas.

* * *

C'est surtout par son entourage formulaire que μῆνις diffère des autres mots homériques signifiant 'colère'; nous y trouvons un indice purement formel du *Stilcharakter*, du 'caractère de style', — disons, de la sémantique — recherché par Frisk.

On peut grouper les formules en syntagmes nominaux (NP) et syntagmes verbaux (VP). Et conformément au caractère relationnel déjà noté, chacun des deux groupes se subdivise de façon symétrique en référence au *sujet* et référence à *l'objet*.

Les syntagmes nominaux sont au nombre de deux. L'adjectif ou épithète de μῆνις est χαλεπή, dans la même configuration métrique, en

E 178 || χαλεπή δὲ θεοῦ ἔπι μῆνις #
N 624 || χαλεπὴν ἐδδείσατε μῆνιν #

Ici *χαλεπή*, qu'on traduit ‘lourd à porter’ (Mazon), se rapporte à celui qui est l’objet de *μῆνις*. Mais le dérivé verbal *χαλεπαίνω* par contre, ‘être ou se mettre en colère’, se rapporte au sujet : encore un cas de réciprocité, de ‘valeur d’échange’. Le sujet en est indifféremment divin ou humain :

Σ 108 καὶ χόλος, ὃς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι ;
Π 386 Ζεύς, ὃτε δὴ ᾧ ἀνδρεσσι κοτεσσάμενος χαλεπήνη.

Dans l'*Iliade* *χαλεπός* n'est l'épithète d'aucun autre mot pour ‘colère’. Dans l'*Odyssée* on en trouve un seul exemple : *χαλεποῖο χόλοιο* # φ 377. Son caractère adventice dans nos textes ressort du fait qu'il est le seul exemple homérique du génitif singulier de *χαλεπός*; *χόλοιο* à lui seul en fin de vers se retrouve en revanche 5 fois, toujours en construction avec (*μεταλλήγω*). Dans l'Hymne à Cérès on trouve deux fois *αἰνός* : 350-1 || *χόλον καὶ μήνιος αἰνῆς* # ἀθανάτους λήξειε⁸ || ; 410 # *λήξαις ἀθανάτοισι* || *χόλον καὶ μήνιος αἰνῆς* #. Mais l'épithète est peu caractéristique, et n'a qu'une valeur « ornementale »; elle est appliquée à quelques lignes de distance à *χόλος* (354 *αἰνὸν ἔχει χόλον*), et on trouve *χόλος αἰνός* # X 94 ainsi que *κότον αἰνόν* Θ 449, Π 449. Il est significatif qu'elle manque dans O 122 *πάρ Διὸς ἀθανάτοισι* || *χόλος καὶ μῆνις ἐπύχθη*.

Le deuxième syntagme nominal formulaire se rapporte au sujet, à celui qui entretient *μῆνις* ; ce sont les dieux. Le nom au génitif se place exactement comme *χαλεπή(v)*, après la coupe :

β 66 || θεῶν δ' ὑποδείσατε μῆνιν #
Φ 523 || θεῶν δέ ἐ μῆνις ἀνῆκε #

Dans le dernier exemple *μῆνις* a été transposé de la position finale potentielle, comme on l'a vu; la possibilité en a été facilitée par le couple formulaire || *χόλος καὶ μῆνις υ - ο* # O 122. Les deux formules nominales sont réunies dans le proverbe (parémiaque) d'aspect archaïque

E 178 || χαλεπή δὲ θεοῦ ἔπι μῆνις #

8. Le parallélisme avec le vers suivant et la syntaxe nous induit à accepter la correction *λήξειεν* pour *παύσειεν* transmis (aliter Allen, Richardson); cf. à la même place du vers # *ἥε χόλον* (accusatif !) *παύσειεν* A 192.

De tous les autres mots homériques pour ‘colère’, on n’en relève qu’un seul qui soit qualifié de θεῶν, et cela seulement une fois, dans l’*Odyssée* : δ 583 αὐτὰρ ἐπεὶ κατέπαυσα || θεῶν χόλον αἰὲν ἔδητων. Le vers nous retiendra plus loin; de toute façon θεῶν χόλος à lui seul n’est pas une formule dans nos textes.

Les syntagmes verbaux formulaires où figure μῆνις s’organisent rigoureusement en deux parties complémentaires. Ou bien on a référence au *sujet* de μῆνις, à celui qui l’entretient, ou bien on a référence à celui qui en est l’*objet*, celui envers qui la μῆνις se dirige.

L’expression verbale de chacune des deux parties complémentaires se groupe autour d’un dénominateur sémantique commun. Avec référence au sujet on trouve μῆνις comme régime des verbes (à l’aoriste) ἀποειπεῖν ‘renoncer’, ἀπορρῖψαι ‘rejeter’, λῆξαι ‘cesser’. Avec référence à l’objet, μῆνις est le régime des verbes (ύπο-)δεῖσαι ‘craindre’, διπλέσθαι ‘respecter, craindre’, ἀλέεσθαι ‘éviter’. En forme tabulaire synoptique, le réseau formulaire de μῆνις se présente comme suit :

	NP	VP
sujet θεῶν		ἀποειπεῖν ἀπορρῖψαι λῆξαι
objet χαλεπή		(ύπο-)δεῖσαι διπλέσθαι ἀλέεσθαι

Μῆνις est sur un niveau tout à fait différent des autres mots homériques pour ‘colère’. Le caractère funeste de μῆνις saute aux yeux. C’est une notion dangereuse, qu’il faut craindre; une notion sacrale, ‘numineuse’ (θεῶν), certes, mais dont même les dieux ont le souci de se débarrasser.

* * *

Mais μῆνις n’est pas seulement une notion dangereuse; c’est un *mot* dangereux. Cela se laisse démontrer à travers une série d’emplois formulaires parallèles, mais dans des circonstances très particulières. Si nous insistons sur le caractère unique du réseau formulaire de μῆνις, on objectera que les mêmes verbes et d’autres appartenant au même champ sémantique se construisent avec d’autres mots pour

' colère ', tel le plus commun, *χόλος*. Mais c'est méconnaître une donnée capitale du plan de la *parole* dans Homère, à laquelle, semble-t-il, personne n'a fait attention.

Les savants ont amplement discuté la distinction colère divine/colère humaine, sans remarquer une autre variable : celui qui parle. C'est qu'en grec homérique *on ne peut pas parler de sa propre μῆνις*. Pour le sujet, pour quiconque entretient *μῆνις*, le mot est *interdit*, frappé d'un *tabou*. Et comme ailleurs dans le monde des interdictions de vocabulaire, il faut recourir à des substituts.

L'un de ces substituts est *μηνιθμός* qui apparaît 3 fois dans le chant II, et nulle part ailleurs en grec. Pour Frisk, *μηνιθμός* est l'équivalent de *μῆνις* : « ganz im Sinn von *μῆνις* » (p. 36, n. 1). C'est exact. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est que *μηνιθμός* est le mot employé par Achille lui-même pour désigner sa propre colère :

II 61-2

« ἥτοι ἔφην γε

οὐ πρὸν μηνιθμὸν || καταπαυσέμεν, ἀλλ' ὁπότ' ἀν δὴ... »

II 202

« πάνθ' ὑπὸ μηνιθμόν, || καί μ' ἡτιάσθε ἔκαστος »

En effet le mot *μῆνις* n'apparaît qu'une seule fois dans le discours d'un mortel :

I 517 οὐκ ἀν ἐγώ γέ σε μῆνιν || ἀπορρίψαντα κελοίμην

Plusieurs traits soulignent l'originalité de ce passage. Le vieux Phénix implore Achille au moyen d'une leçon morale, métaphysique, sur *Λιταῖ* et *"Ατη"*; le contexte est solennel. Des 16 attestations de *μῆνις* dans Homère, celle-ci est la seule qui soit placée devant la coupe principale (trochaïque). Or des 3 cas de *μηνιθμός*, les 2 cités plus haut sont situés précisément devant la coupe principale (penthémimère), et dans l'un d'eux la coupe « fend » la phrase verbale, sémantiquement semblable, de la même manière que dans le discours de Phénix :

μηνιθμὸν || καταπαυσέμεν
μῆνιν || ἀπορρίψαντα

Le troisième cas de *μηνιθμός*, dans la même position initiale que # *μῆνις* ailleurs, se combine avec le même verbe *ἀπορρίψαι* :

II 282 μηνιθμὸν μὲν ἀπορρίψαι ||

Ce sont les seules attestations de ce composé dans Homère. Μῆνις en I 517 s'identifie donc à *μηνιθμός* à la fois par sa métrique et sa sémantique formulaire. Si Phénix emploie à dessein un mot tabou dans son discours — et cela entouré du négatif, du conditionnel —, son substitut éventuel n'est pas loin de sa conscience.

* * *

On peut se demander si II 282 (hémistiche à coupe hephthémimère) n'est pas l'équivalent d'un hémistiche à coupe penthémimère ou trochaïque

* # μῆνιν ἀπορριψ — (v) ||

dont I 517 serait une transposition. Cela paraît indiqué aussi par une autre formule sémantiquement quasi identique :

T 35 # μῆνιν ἀποειπών ||
T 75 # μῆνιν ἀπειπόντος ||

Le fait que le digamma soit négligé montre que le dernier hémistiche est une variante diachroniquement plus récente ; (du point de vue *synchronique* de la langue des aèdes, en revanche, ils sont sur le même plan). Mais si le digamma ancien explique l'hiatus dans *ἀπο(Φ)ειπών*, il n'en explique pas la scansion apparente *v - - -*.

Celle-ci s'explique par un principe démontré par Parry dans sa thèse complémentaire : les irrégularités métriques se situent surtout devant les différentes coupes des vers, qui démarquent elles-mêmes les frontières de formules. En l'espèce, on trouve une syllabe brève valant une longue devant les coupes trithémimère, penthémimère, et hephthémimère. Dans le cas qui nous intéresse, il faut supposer la présence d'une division de mots, d'une coupe réelle à la trithémimère :

μῆνιν ἀπο || *Fειπών* ||

tout comme

* # μῆνιν ἀπο || *ρρίψαντα* ||

pour que les conditions de l'« allongement » *ἀπο* = *v -* soient réalisées.

C'est dire que nous avons affaire dans *μῆνιν ἀπο(Φ)ειπών* à un cas de tmèse dans le texte d'Homère du type de ceux

qu'a élucidés F. Sommer⁹ : en face du composé ἀφαιρέομαι *passim*, on trouve à la dièrèse

A 230 # δῶρ' ἀπο : αἴρεῖσθαι
A 275 ἀπο : αἴρεο κούρην #

ou à la coupe trochaïque

Ψ 159 ὄπλεῖσθαι · τάδε δ' ἀμφι || πονησόμεθ' οἶσι μάλιστα

C'est un indice précieux de l'antiquité formelle du réseau formulaire dont fait partie *μῆνις*.

On a donc le droit de supposer la même tmèse, à la coupe penthémimère, dans Π 282

μηνιθμὸν μὲν ἀπο || ρρῖψ — (υ) ||

qui serait alors à la fois une expansion métrique, et l'équivalent sémantique tabou, de la formule

*# μῆνιν ἀπο || ρρῖψ — (υ) ||

supposé à son tour par la combinaison de T 35

μῆνιν ἀπο || Φειπών ||

et I 517 (coupe principale)

μῆνιν || ἀπορρίψαντα.

* * *

A côté de *μηνιθμός*, visiblement créé comme substitut de *μῆνις* dans l'*Iliade* et limité à celle-ci, on trouve d'autres substituts dans les mêmes conditions du discours. Tout comme il emploie le *dérivé* nominal *μηνιθμός*, Achille peut employer le *dérivé* verbal en parlant de sa propre colère : ἐμεῦ ἀπομηνίσαντος I 426, T 62. Mais pour le nom *μῆνις* le substitut le plus répandu est le mot normal, la désignation non-marquée¹⁰ de la colère : *χόλος*.

9. « Ein eigenartiger Fall von Tmesis bei Homer », *Festschrift für Paul Kretschmer* (Vienne, 1926) 257-261.

10. Pour les notions *marqué/non-marqué* voir R. Jakobson, *Essais de linguistique générale* (Paris, 1973 : Éditions de Minuit), p. 185 : « La signification générale d'une catégorie marquée réside en ceci qu'elle affirme la présence d'une certaine propriété (positive ou négative) A ; la signification générale de la catégorie non-marquée correspondante n'avance rien concernant la présence de A, et est employée principalement, mais non exclusivement, pour indiquer l'absence de A. »

S'il y a une ‘langue des dieux’, il n’en est pas moins vrai que les dieux homériques parlent comme les hommes. C'est dire qu'on s'attend aux mêmes tabous linguistiques dans l'usage des dieux, ou pour mieux dire dans la parole divine. Considérons le cas de la formule bipartite μῆνιν + ἀλέεσθαι ‘éviter la colère’. A deux reprises, parallèles, le dieu Apollon s'adresse à un guerrier grec pour lui interdire un combat qui est contre la volonté divine :

Ε 440 «φράζεο, Τυδετδή, καὶ χάζεο...»
 443-4 ὡς φάτο, Τυδετδῆς ἀνεχάζετο τυτθὸν ὀπίσσω,
 μῆνιν ἀλευάμενος ἐκατηρόλου Ἀπόλλωνος

Π 707 «χάζεο, διογενὲς Πατρόκλεες...»
 710-1 ὡς φάτο, Πάτροκλος δ' ἀνεχάζετο πολλὸν ὀπίσσω
 μῆνιν ἀλευάμενος ἐκατηρόλου Ἀπόλλωνος

Avec une variante transformationnelle de la même formule, Athéna exhorte Arès à éviter la colère de Zeus, c'est-à-dire la *μῆνις* d'un autre dieu :

Ε 34 γῶι δὲ γαζώμεσθα, Διὸς δ' ἀλεώμεθα μῆνιν

Dans le chant O, nous avons le conflit dramatique de la colère de Zeus contre Poséidon et autres dieux, colère qui s'exprime par une formule sémantiquement dédoublee, *χόλος καὶ μῆνις*; la formule revient, à la même place métrique, dans l'*Hymne à Cérès* 350 et 410 cité plus haut

O 121-2 ἐνθα κ' ἔτι μείζων τε καὶ ἀργαλεώτερος δίλλος πᾶρ Διὸς ἀθανάτουσι χόλος καὶ μῆνις ἐπύκθη

Mais quand Zeus lui-même parle de sa propre colère plus loin dans le même chant, et quand il emploie la même formule ‘évitant la colère’ qu’on a vue E 444 et II 711, la forme verbale subsiste, mais à $\muῆνις$ se substitue $\chiόλος$:

O 223-4 ἀλενάμενος χόλον αἰπύν
ἡμέτερον

Même au plus grand des dieux il est interdit de mentionner sa propre μῆνις.

★

Il y a d'autres exemples. On a vu la position importante des formules verbales qui signifient 'arrêter, cesser, rejeter,

renoncer', toujours à propos du sujet, avec *μῆνις* comme régime. Or un équivalent sémantique exact est *χόλον παύειν* 'mettre fin à sa colère'; et les seules trois attestations de *χόλον παύειν* sont dans la bouche d'Achille ou de Zeus, qui parlent de leur propre colère, de leur *μῆνις*. La première est un monologue intérieur d'Achille, A 188 sqq., bien qu'il soit mis à la troisième personne dans la diction homérique :

Πηγεῖσθαι δ' ἄχος γένετ', ἐν δέ οἱ ἥτορ
... διάνδιχα μερμήριξεν,

ἢ ὁ γε...
ἢ χόλον παύειν

Les deux autres sont consciemment parallèles; les critiques littéraires ont déjà remarqué qu'elles effectuent un rapprochement, voire une identification verbale de la figure d'Achille à la figure de Zeus. En O 72, Zeus prononce devant Héra les paroles solennelles de serment :

τὸ πρὸν δ' οὕτ' ἄρ' ἐγὼ παύω χόλον

Nous en trouvons l'écho, dans les mêmes conditions métriques, dans les paroles solennelles de réconciliation d'Achille en T 67 :

νῦν δ' ἦ τοι μὲν ἐγὼ παύω χόλον

A son tour, le serment de Zeus O 72 ne saurait se séparer du serment d'Achille auquel ce dernier se réfère dans son discours à Patrocle en II 61-2 :

« ἥτοι ἔφην γε
οὐ πρὸν μηνιθμὸν καταπαυσέμεν, ἀλλ' ὅποτ' ἂν δὴ... »

Comme on l'a vu, *μηνιθμός* est le substitut de *μῆνις*, mot interdit à celui qui parle de soi.

Ces formules avec *πρὸν* elles-mêmes doivent être finalement comparées avec une autre famille formulaire de sémantique identique, et surtout dans les mêmes conditions du discours. Particulièrement clair est d'abord Φ 340, Héra à Héphaïstos :

« μηδὲ πρὸν ἀπόπτανε || τεὸν μένος, ἀλλ' ὅποτ' ἂν δὴ... »

Le verbe *παύειν* avec *τεὸν μένος* se rencontre encore deux fois, et deux fois seulement chez Homère, dans le chant A, quand on s'adresse à Achille (A 207 *τεὸν ε* Eust., *τὸ σὸν vulg.*) :

A 207 « ἥλθον ἐγώ παύσοντα || τεὸν μένος »
A 282 « παῦε || τεὸν μένος»

Comme on le voit, l'adressé — nous sommes toujours dans le discours direct — est soit un dieu, soit Achille. Ce sont de plus les seuls emplois de *μένος* valant ‘colère’ tout court. Le fait que *μένος* est un écho phonétique, une *icône* phonétique de *μῆνις*, ne saurait être un hasard.

La formule centrale « mettre fin à sa colère » s'annonce différemment, mais de façon rigoureusement parallèle, selon les conditions particulières du discours, du message. C'est une formule d'*embrayage*, un *shifter*¹¹. Selon que la colère est celle de « Je » ou de « Tu » dans le message, avec référence pronominale explicite, on obtient

« Je »	« Tu »
ἐγὼ παύω χόλον	παῦε τεὸν μένος

Le caractère *marqué* de cette formule — car il s'agit bien d'une formule une — ressort de la position syntaxique initiale, emphatique, du verbe dans le syntagme¹².

Nous avons montré d'une part l'équivalence de *μῆνις* et *χόλος* dans la bouche de celui qui dit « Je », et l'équivalence de *μῆνις* et *μηνιθμός*, dont ce dernier est précisément le substitut dans *μηνιθμὸν καταπαυσάμεν* T 62. Nous avons montré d'autre part que *μένος* dans le sens de ‘colère’ est un écho, une icône phonétique du mot interdit *μῆνις*. Tout porte donc à croire que la résolution dramatique de l'*Iliade* tout entière, dont *μῆνις* annonce le thème ‘colère’ dès le premier mot, s'exprime par une formule ‘mettre fin à sa colère’ dont l'*expression verbale véritable* *παύειν+μῆνιν *ne parvient jamais à la surface*. C'est une formule dont l'agencement se passe toujours hors de notre vue, une formule cachée pour toujours derrière une interdiction de vocabulaire, une condition particulière sur le plan de la parole, du message, de celui qui parle et celui auquel il s'adresse.

* * *

11. Nous nous servons du terme *embrayeur* choisi par N. Ruwet pour traduire l'anglais *shifter*, emprunté par R. Jakobson à O. Jespersen. Voir Jakobson, *op. cit.*, ch. 9 et surtout pp. 176-8 et la note 3. « La signification générale d'un embrayeur ne peut être définie en dehors d'une référence au message », comme par exemple « Je » ou « Tu ».

12. La même observation vaut pour une autre formule clef et thème clef de l'*Iliade* que nous espérons traiter ailleurs : P 689-90 πέφαται δ' ὄφιστος 'Αχαιῶν # Πέτροκλος et X 393 ἐπέφρουμεν "Εκτορα δῖον.

Nous avons vu les emplois formulaires de *μῆνις*, dans Homère; il convient maintenant de les regarder ailleurs en Grèce. Pour la littérature grecque proprement dite, on se rapportera à l'étude exhaustive de Frisk. La forme du mot en grec commun est *μῆνις*. Cela est assuré pour le dorien par Pindare, Pyth. 4.158-9 (Pélias à Jason) δύνασαι δ' ἀφελεῖν / μῆνιν χθονίων, où l'on notera la référence aux êtres infernaux; et en éolien il figure probablement dans Alcée 44 LP (contexte mutilé). Comme on pouvait le prévoir, l'emploi du dérivé dénominatif n'a rien du sacré dans Simonide 572 Page Κορινθίοις δ' οὐ μάνει (sujet Troie). Mais c'est surtout aux données épigraphiques qu'il faut se rapporter : le crétois εμμᾶνις 'en colère' et le laconien *μᾶνις*.

On a l'habitude de considérer l'évidence épigraphique en grec comme purement «linguistique», c'est-à-dire d'en ignorer l'aspect thématique. Un observateur aussi sensible que Frisk, dans son étude classique, peut signaler l'importance des *Obertöne* et du *Stilcharakter* de *μῆνις*, sans s'arrêter sur les mêmes caractéristiques de εμμᾶνις. Mais regardons-en les emplois.

La plus ancienne, du ve s., est *Insc. Cret.* I, p. 8, V, 4 (Aphrati, Crète centrale) οστις απο/στερι[δδ]οι τὸν ι/σν εμμᾶνιν ημε/ν αυτῷ ταν Αθ[α]/γαιαν 'quiconque dérobera des flèches (consacrées), qu'Athéna soit en colère contre lui'. Plus tard (III^e/II^e s.) dans le fameux serment des Dréréens *I.C.* I, p. 83, IX, 1, B 75 sqq. ει δε ταδε / μη κατεχοιμι / τους (τ)ε θεους / τους ωμοσα εμ/μανιας ημη[ι]ν / παντας τε και πα/σας και κακιστω<i>/ολεθρωι εξολλυ/σθαι αυτος τε / και χρηια ταμα / και μητε μοι γαν / καρπον φερειν... 'mais si je ne le garde pas, que les dieux par lesquels j'ai juré soient en colère, tous (les dieux) et toutes (les déesses), et que je périsse la pire des destructions, moi-même et mes possessions, et que ni la terre ne me porte de fruits...'. Avec coloration dialectale (II^e s.), *I.C.* III, p. 50, III, 5.22 sqq. αι δε τι επιορκησαιμι των ωμοσα η των συνε/θεμαν, τος τε θεος τος ωμοσα εμμανιας ημεν και εξολλυσθαι / κακιστωι ολεθρωι... Dans un contexte brisé mais évidemment parallèle, *I.C.* IV, p. 271, 187 επ]ιορκισαιμι εμμανε[ανς — / — τον θι]ονς παντανς και [πανσανς (lire probablement εμμανι[ανς, avec Brause et Schwyzer).

Il n'y a aucun doute qu'on ait affaire à une formule juridique et religieuse crétoise de phraséologie traditionnelle : le tour παντας τε και πασας en est la preuve. Un ancien composé bahuvrīhi 'ayant μᾶνις dedans', du type ἔνθεος, qualifie

la divinité ou les divinités de vengeurs solennels *in potentia* d'une transgression éventuelle. Le 'caractère de style' *sacral* du mot est ici des plus clairs, ainsi que son caractère formulaire et traditionnel. Car le langage du droit et du serment est aussi archaïque que celui des aèdes, et c'est surtout en Crète que les Grecs ont située les débuts de la tradition juridique hellénique : tradition durable, qui a légué au monde occidental, par la médiation de Rome, l'expression verbale de la « punition » (crét. ποινᾶ) jusqu'à nos jours. La formation du crétois εμμῆνις a donc bien de chances de remonter à une très haute antiquité.

Il y a une autre attestation épigraphique de μῆνις en dorien, citée (incomplètement) un peu partout dans les discussions de μῆνις (Schwyzer, Frisk, Chantraine), mais dont le caractère formulaire ne paraît pas avoir été remarqué.

Nous avons déjà noté la paire de formules qui signifient 'éviter la colère' :

|| Διὸς δ' ἀλεύμεθα μῆνιν #
μῆνιν ἀλευάμενος ||

Elles sont apparentées par une transformation syntaxique qui fait partie du répertoire technique vivant de composition des aèdes. Or on trouve dans Homère et Hésiode à trois reprises, avec de légères variations sans conséquence, une formule qui signifie 'craindre, respecter la colère' :

ε 146 || Διὸς δ' ἐποπίζεο μῆνιν #
ξ 283 || Διὸς δ' ὠπίζετο μῆνιν #
Hés. Sc. 21 # τῶν δ' γ' ὠπίζετο μῆνιν ||

Le pendant formulaire exact, apparenté par la même transformation syntaxique, apparaît sur une pierre en Laconie, un épigramme qui accompagne une statue des Dioscures, au VI^e s.¹³ :

Πλεστιαδας μ' α[νεθέκε] Διος κόροισιν α[γαλμα]
Τινδαριπαν δ[ιδυμον] μανιν οπιδ(δ)ομ[ενος]

L'hémistiche μῆνιν ὀπιδόμενος, l'équivalent métrique exact de μῆνιν ἀλευάμενος, n'est nullement une 'réminiscence'

13. Sellasia, *IG* 5.1.919, Schwyzer 38, P. A. Hansen, *A List of Greek Verse Inscriptions down to 400 B.C.*, n° 388 ; datée circa 525 (?), L. H. Jeffery, *Local Scripts of Archaic Greece*, p. 200.

d'un vers homérique qui n'existe pas ; c'est un indice précieux du caractère panhellénique — grec commun si l'on veut — de l'agencement du style formulaire qui est à la base de la littérature grecque très ancienne.

La forme μᾶνις (ion. μῆνις) et le réseau formulaire qui en précise la sémantique, le caractère sacré, parfois dangereux, qui entoure le substantif et son dérivé archaïque εμμᾶνις conservé uniquement en Crète, et qui est en train de se désacraliser dans le verbe dénominatif μᾶνιω (ion. μηνίω), bref, une attitude des hommes vis-à-vis des dieux et *vice-versa* : tout cela a dû se constituer dès le grec commun.

* * *

P. Considine (*art. cité*, p. 22, n. 11) a déjà correctement modifié la définition de μῆνις fournie par Frisk, en lui ôtant la notion « éthique » : « Any word used of divine wrath is certain to be commonly used in cases where a man has transgressed some divinely sanctioned moral precept. Frisk does not attempt the vital demonstration that μῆνις shows a significantly higher proportion of such cases than other wrath words ». L'aspect « éthique » de μῆνις est une fonction du contexte, et non pas un trait sémantique inhérent.

Mais il faut signaler un autre aspect sémantique qui ressort des emplois du mot qu'on a déjà vus. Μῆνις n'est pas une colère justifiée et provoquée par une transgression *commise*. Elle désigne plutôt une colère justifiée par une transgression *potentielle*. Cela se montre de façon particulièrement claire dans l'épigramme laconienne citée plus haut. Il n'y a aucune raison de supposer qu'il y ait eu transgression quelconque. Le dédicant, μᾶνι δπιδδόμενος, ne fait que reconnaître la crainte due à une qualité *immanente*, un état de colère *potentiel* des divinités qu'il vénère. A la différence de μῆνις *immanente* — comparer le dérivé εμμᾶνις ‘ayant μᾶνις dedans’ — il est significatif que χόλος vienne de l'*extérieur* : χόλος arrive à son objet (ἰκεῖν), saisit son objet (λαβεῖν), tombe sur son objet (ἐμπεσεῖν).

* * *

Frisk (*art. cité*, p. 30) remarque justement que μῆνις s'associe à la famille de νέμεσις, en citant ξ 283-4

Διὸς δ' ὥπιζετο μῆνιν
ξεινίου, ὃς τε μάλιστα νεμεσσᾶται κακὰ ἔργα

On sait que la racine **nem-* est une racine à ‘valeur d’échange’, une notion *réciproque* qui se montre dans gr. *νέμω* vis-à-vis all. *nehmen*¹⁴.

Mais il y a un autre ensemble de dérivés dans Homère, à valeur d’échange encore plus nette, qui s’associe à *μῆνις* par des liens formulaires jusqu’au point d’une identification sémantique virtuelle. On ne la trouve discutée nulle part dans le contexte de θεῶν *μῆνις*. C’est θεῶν ὄπις, qui apparaît une seule fois dans chacune des épopeïes.

Π 386-8 Ζεύς, ὅτε δή ᾧ ἀνδρεσσι κοτεσσάμενος χαλεπήνη,
οἱ βίῃ εἰν ἀγορῇ σκοιλιάς κρίνωσι θέμιστας,
ἐκ δὲ δίκην ἐλάσωσι, θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες

φ 28-9 σχέτλιος, οὐδὲ θεῶν ὄπιν αἰδέσατ’ οὐδὲ τράπεζαν
τὴν ἦν οἵ παρέθηκεν

Cf. aussi ὄπιδα (...θεῶν) υ 215, ξ 82. Le parallélisme avec *μῆνις* (même épithète θεῶν) est frappant, et confirmé surtout par le contexte formulaire; à Π 386-8 comparer

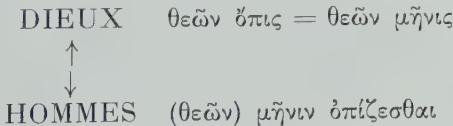
Ε 177-8 εἰ μή τις θεός ἐστι κοτεσσάμενος Τρώεσσιν
ἱρῶν μηνίσας· χαλεπὴ δὲ θεοῦ ἐπὶ μῆνις

Chantraine traduit bien ὄπις par ‘la vigilance vengeresse des dieux pour toute faute commise’. C'est une attitude *immanente, potentielle* des dieux envers les hommes, et nous posons une identité sémantique virtuelle θεῶν ὄπις = θεῶν *μῆνις*.

Or ὄπις a un pendant rigoureusement réciproque, dérivé de la même racine, qui exprime une attitude des hommes envers les dieux. On l'a déjà vu; c'est la formule

Διὸς (θεῶν) δ' ὥπιζετο μῆνιν

Les relations réciproques se laissent présenter comme



14. Pour les notions Maussiennes de ‘réciprocité’, de ‘valeur d’échange’ en linguistique, voir surtout É. Benveniste, « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », *L’Année sociologique*, 3^e sér., t. 2 (1951) (= *Prob. de ling. gén.*, 1. 315-326), et *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, l. 63 sqq.

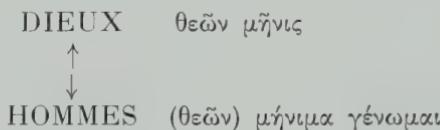
Peu importe que les deux attitudes puissent être de dieu à dieu ou même éventuellement d'homme à homme. L'essentiel est la relation réciproque de polarité.

On notera que dans ὅπις et ὁπίζομαι nous avons une racine verbale de perception (**h₃ekʷ-*). La relation des thèmes ὅπι- (ὅπιν) et ὁπιδ- (ὁπίζομαι) a son pendant dans γλαυκῶπι- (voc. γλαυκῶπι Θ 429, acc. γλαυκῶπιν α 156) à côté des cas obliques en γλαυκώπιδ-.

Un autre dérivé de la famille de μῆνις se trouve sur le même axe de réciprocité : μήνιμα, bâti sur μηγίω. Le mot apparaît dans une formule (répétée λ 73, voir plus loin) adressée à Achille par Hector mourant, qui implore de lui les justes rites funéraires :

X 358 φράξεο νῦν, μή τοι τι θεῶν μήνιμα γένωμαι

Le ‘sujet’ de μήνιμα est un homme (γένωμαι) qui par sa condition provoque, est la cause de la colère potentielle des dieux exercée sur un autre homme :



Notion sémantique complexe, qui ne se laisse comprendre qu'à l'intérieur du réseau de relations réciproques qui est la pierre angulaire de la sémantique de μῆνις.

* * *

Le parallélisme de μῆνις avec ὅπις, ὁπίζομαι, verbe de perception, et les précisions sémantiques qu'on vient de voir, nous invitent à revenir sur l'étymologie proposée par Schwyzer. En effet on s'attend à la présence d'une expression verbale, que fournit justement le verbe de perception μέμνημαι ‘se souvenir de, garder dans son esprit’. La valeur intérieure, immanente de μῆνις s'accorde bien avec la valeur d'état du thème de parfait μέμνημαι. Et la valeur réciproque se traduirait dans un énoncé potentiel ‘garder la colère des dieux dans son esprit’ : *θεῶν μῆνιος μεμνῆσθαι tout comme θεῶν μῆνιν ὁπίζεσθαι.

Du point de vue formel la racine **mnā-* (**mneh₂-*) de μέμνημαι est un thème II de la racine **men-*. Que les deux variantes **men-* et **mneh₂-* soient sémantiquement très proches est montré par lat. *meminī* (**men-*) = gr. μέμνημαι

($*mneh_2-$). Or il y a un aspect sacré de la racine $*men-$ qui remonte à l'indo-européen même : on le sait d'une part par l'équation formulaire des épithètes $\iota\epsilon\varrho\bar{\nu}\mu\acute{e}nōs$ = véd. *isirēṇa mánasā*, d'autre part par la valeur religieuse évidente du gâthique *māng ... (dā-)*, *mazdā-* de $*mens+dheh_1-$, où $*mens$ conserve la forme la plus ancienne du thème en *-s-* continué par $*ménos$ ¹⁵.

On a vu que $\mu\acute{e}nōs$ est le substitut du mot $\mu\acute{e}nīs$ sacré, interdit, dans la formule $\pi\alpha\bar{\nu}\epsilon\tau\bar{\nu}\mu\acute{e}nōs$. Sans insister trop là-dessus, si l'on pose $\mu\acute{e}nōs = \mu\acute{e}nīs$, il est au moins curieux que la formule $\mu\acute{e}nōs \dot{\alpha}\lambda\chi\bar{\eta}\tau\epsilon\lambda\acute{a}\theta\omega\mu\acute{a}i$ prononcée par Hector (Z 265, X 282), ‘oublier (son) $\mu\acute{e}nōs$ ’ est précisément l'inverse d'un énoncé potentiel ‘se souvenir de (sa) $\mu\acute{e}nīs$ ’. La préhistoire de ces formules est probablement déjà plus ancienne que le développement sémantique de $\mu\acute{e}nōs$ en grec commun. Pour l'antithèse des deux racines verbales comparer l'Hymne à Apollon 1 *μνήσομαι οὐδὲ λάθωμαι Ἀπόλλωνος ἐκάτοιο*, et voir n. 18 plus loin.

La racine élargie $*mneh_2$ ($*mnā-$) ne se retrouve qu'en grec et en védique très tardif (Sūtras); pour les formes voir Frisk et Chantraine s.vv. $\mu\acute{e}μνημαi$, $\mu\acute{e}νάομαi$, et Mayrhofer, *Elym. Wb. des Altind.* s.v. *mnā-*. Mais on voit difficilement comment $\mu\acute{e}nā-$ grec ou *mnā-* sanskrit auraient pu se créer indépendamment à l'intérieur de chacune des deux traditions¹⁶. La forme de la racine a dû se constituer dès l'indo-européen; et seulement au sein de l'indo-européen peut-on concevoir un dérivé secondaire $*mneh_2-ni-$ ($*mnā-ni-$), tout comme $*steh_2-ni-$ ($*stā-ni-$) du vieux-slave *prě-stan'* ‘interruption’, ou $*bheh_2-ni-$ ($*bhā-ni-$) de l'arménien *ban* ‘parole’; voir Brugmann, *Grdr.*² 2.1.286.



Pour Schwyzer, le changement $*mnānis \rightarrow mānis$ est une simple dissimilation phonétique, ce qui paraît arbitraire dans le cadre du système phonologique du grec et de l'indo-européen. Mais ce changement s'explique beaucoup plus

15. Voir J. Schindler, « Zum Ablaut der neutralen s-Stämme des Indo-germanischen », *Flexion und Wortbildung*. Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Regensburg, 9.-14. September 1973, ed. H. Rix (Wiesbaden, 1975); pp. 259-68.

16. En particulier le présent sanskrit (*ā-*)*manati* s'explique le mieux en posant un thème archaïque $*mnh_2$ -*éti* de $*mneh_2-$, en précisant la remarque de K. Hoffmann apud Mayrhofer.

facilement s'il s'agit non d'une *dissimilation*, mais bien d'une *déformation*; et la condition normale et idéale de déformation phonologique d'un mot est précisément son caractère tabou, l'interdiction dans des conditions particulières du discours, du message, qu'on a montré pour $\mu\tilde{\eta}\eta\varsigma$.

* * *

Si l'étymologie de Schwyzer était correcte, on s'attendrait à des associations verbales de $\mu\tilde{\eta}\eta\varsigma$ avec la racine ($\mu\varepsilon$) $\mu\nu\eta-$, et à des collocations qui rentreraient dans le cadre formulaire et la sémantique de réciprocité qu'on a vus.

Frisk avait justement cité Eschyle, *Agam.* 155 (chorale) $\mu\nu\acute{\alpha}\mu\omega\nu \text{ } M\tilde{\eta}\eta\varsigma \tau\epsilon\nu\nu\acute{o}\pi\omega\nu\varsigma$, où l'épithète montre bien l'association, mais où l'absence de vocalisme dorien dans $\mu\tilde{\eta}\eta\varsigma$ ($\mu\tilde{\alpha}\eta\varsigma$ est inconnu des Tragiques) indique que le poète ne sentait pas de rapport étymologique synchronique. Chose peu surprenante : le lien étymologique synchronique aurait été coupé dès la déformation $*mnā-nis \rightarrow mā-nis$, c'est-à-dire avant la période grecque commune. L'association des deux notions, toutefois, a survécu à l'étymologie. En témoignent non seulement le choix de l'épithète $\mu\nu\acute{\alpha}\mu\omega\nu$ par Eschyle, sur l'axe de la *sélection*, mais deux passages plus étendus de l'Odyssée, sur l'axe de la *combinaison*¹⁷.

Dans la *vένωια*, le chant λ de l'Odyssée, la première ombre que rencontre Odysseus est celle de son compagnon malheureux Elpénon, qui était tombé ivre du toit de Circé, et dont le corps avait été abandonné sans enterrement. Elpénon implore Ulysse de lui assurer les justes rites funéraires :

λ 71-3 ἔνθα σ' ἔπειτα, ἀναξ, κέλομαι μνήσασθαι ἐμεῖο
μή μ' ἄκλαυτον ἀθαπτον ίών ὅπιθεν καταλείπειν
νοσφισθείς, μή τοι τι θεῶν μῆνυμα γένωμαι

Le contexte thématique est celui qu'on vient de voir dans X 358, où Hector implore Achille pour ses justes rites funéraires, en se servant de la même formule complexe $\mu\tilde{\eta} \tau\omega \tau\iota \theta\epsilon\tilde{\omega}\nu \mu\tilde{\eta}\eta\mu\omega\alpha$. Le caractère réciproque est le même, mais le terme humain est élargi, plus explicite :

DIEUX $\theta\epsilon\tilde{\omega}\nu \mu\tilde{\eta}\eta\varsigma$



HOMMES $\mu\nu\acute{\alpha}\mu\omega\nu \text{ } \mu\tilde{\eta}\sigma\alpha\sigma\theta\alpha \text{ } \dot{\epsilon}\mu\tilde{\eta}\epsilon\text{io} — \mu\tilde{\eta} (\theta\epsilon\tilde{\omega}\nu) \mu\tilde{\eta}\eta\mu\omega\alpha \text{ } \gamma\acute{\epsilon}\nu\omega\mu\omega\alpha$

17. Pour ces notions voir Jakobson, *op. cit.*, 45 sqq.

Elpénon demande à Ulysse, un autre mortel, de *mettre et garder dans son esprit* ce que lui est dû dans l'ordre divin, l'ordre du destin des mortels dans l'autre monde, afin que cela ne retombe sur Ulysse, afin que lui, Elpénon, ne soit pas l'occasion de cette colère divine immanente.

L'autre passage de l'Odyssée qui associe μῆνις à μέμνημαι est déjà plus complexe; car il s'agit de la formule cachée ‘mettre fin à sa colère’ où le mot μῆνις lui-même n'apparaît jamais. Mais la diction formulaire en fait paraître les traces, de façon incontestable. C'est un épisode dans le chant 8 de l'Odyssée, où Ménélas raconte à Télémaque sa lutte avec Protée.

L'épisode est démarqué, isolé de son contexte immédiat, par une technique particulière des aïdes, qui se retrouve ailleurs dans la poésie traditionnelle et archaïque des Indo-Européens : la composition «en forme d'anneau», *ring composition*. On finit comme on commence; et la répétition d'un mot, d'une formule, ou d'une suite de formules, définit, en marquant le commencement et la fin, un épisode comme une séquence verbale qui forme une unité, dans un contexte potentiel ou réel du discours plus étendu. La «coupe de Nestor» dans l'Iliade en est un bel exemple; comme nous le montrons ailleurs, entre Λ 624

τοῦσι δὲ τεῦχε κυκειῶ

et Λ 641

ἐπεί δέ πλισσε κυκειῶ #

se déroule — de façon cachée — un rituel complet de date indo-européenne.

L'épisode de la lutte de Ménélas avec Protée est encadré entre deux suites de formules, qui en marquent le commencement et la fin, et qui se recouvrent et se complètent de façon remarquable. Regardons ces passages, qui se situent à plus de 200 vers de distance :

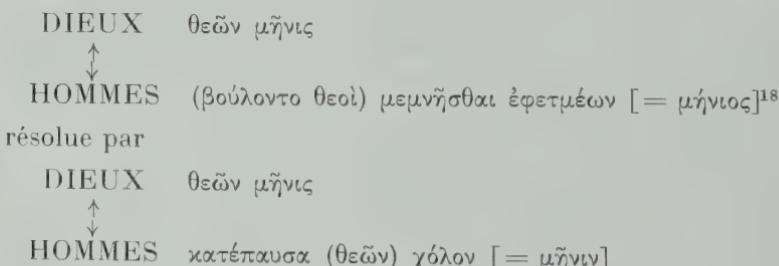
δ 351-3 Αἰγύπτῳ μ' ἔτι δεῦρο θεοὶ μεμαῶτα νέεσθαι
ἔσχον, ἐπεὶ οὐ σφιν ἔρεξα τεληέσσας ἐκατόμβας
οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι ἐφετμέων

δ 581-4 ἀψ δ' εἰς Αἰγύπτοιο, διπετέος ποταμοῖο
στῆσα νέας, καὶ ἔρεξα τεληέσσας ἐκατόμβας.
αὐτὰρ επεὶ κατέπανσα θεῶν χόλον αἰὲν ἔοντων,
χεῦ' Ἀγαμέμνονι τύμβον, ἵν' ἀσθεστον κλέος εἴη.

« Les dieux (*θεοί*) veulent toujours que les hommes gardent dans l'esprit (*μεμνῆσθαι*) leurs ordonnances. » Déjà à l'époque alexandrine Zénodote avait omis ce vers (δ 353) — il est toujours suivi par certains éditeurs modernes — parce que lui et son époque n'en comprenaient plus le sens ni la pertinence. Mais à quoi répond ce vers ? Rigoureusement, dans le système de *ring composition*, à la formule *κατέπαυσα θεῶν χόλον* « j'ai mis fin à la colère des dieux », qui est complétée, expliquée par un vers qui signifie « j'ai assuré les justes rites funéraires d'Agamemnon ». Nous voici en présence du même contexte thématique qu'avec Elpénon et Hector — assure-moi les funérailles, *μνήσασθαι ἐμεῖο*, *μή τοι τι θεῶν μήνιμα γένωμαι*.

On a déjà vu l'unicité de la formule *κατέπαυσα θεῶν χόλον*; c'est le seul exemple de *χόλος* qualifié de *θεῶν* dans Homère. Mais *θεῶν* répond exactement à *βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι* δ 353, d'une part, et d'autre part *θεῶν* est l'épithète de *μῆνις*. Comme on l'a vu, la formule (*κατα-*)*παύειν+χόλον* (*μηνιθμόν*) « mettre fin à sa colère » est celle de celui qui dit « Je », le substitut tabou de **παύειν+μῆνιν*; et dans *κατέπαυσα* nous avons bien la première personne du singulier. Le fait que ce ne soit pas la colère (*μῆνις*) du sujet parlant explique à son tour la spécification inattendue *θεῶν*.

Dans le réseau formulaire que nous avons examiné, et dans lequel il faut désormais inclure *μεμνῆσθαι*, la phrase de Ménélas *κατέπαυσα θεῶν χόλον* est unique, voire boîteuse. Mais elle est nécessaire, exigée par les conditions particulières du discours : à *βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι ἐφετμέων* ‘les dieux veulent qu'on garde dans l'esprit leurs ordonnances = leur colère potentielle, immanente’ répond — de façon couverte — la formule résolutrice ‘mettre fin à cette colère potentielle, immanente des dieux’. Nous posons la relation



18. Sans vouloir trop insister, signalons que *ἐφετμή/ἐφετμάτῃ*, hapax ici dans l'*Odyssée*, est dans l'*Iliade* d'une part accompagnée des épithètes *Διὸς* ou *θεῶν*, et d'autre part qu'elle s'associe aux verbes ‘se souvenir de’ et

Cette tradition verbale se poursuit in Grèce. Dans Solon 13 West, lignes 25 sqq. il s'agit de la colère vengeresse, durable et immanente de Zeus — donc de sa μῆνις, bien que le mot n'y apparaisse pas — contrastée avec celle du mortel qui est ὀξύχολος, comme me le signale C. H. Whitman :

τοιαύτη Ζηνὸς πέλεται τίσις · οὐδὲ ἐφ' ἑκάστῳ
ώσπερ θυητὸς ἀνὴρ γίγνεται ὀξύχολος,
ἀιεὶ δ' οὐ ἐλέηθε διαμπερές, ὅστις ἀλιτρὸν
θυμὸν ἔχει, πάντως δ' ἐς τέλος ἔξεφάνη

La figure de litote οὐ ἐ λέληθε exprime la même association verbale μέμνηται-μῆνις que nous avons cherchée ailleurs. Rappelons que le premier mot de cette élégie est Μνημοσύνης.

Un indice précieux du caractère durable de la réciprocité DIEUX ↔ HOMMES inhérente à θεῶν μῆνις, comme me le signale H. Lloyd-Jones, est son inversion dans Euripide, Hippol. 146 : μανίω θεοῖσιν ‘je suis en colère contre les dieux’.

Telle est la sémantique associative de μῆνις, sur l'axe de sélection et l'axe de combinaison, et qui en justifie l'étymologie. On entrevoit jusqu'à quel point Homère, et une tradition poétique bien antérieure à lui, a poussé l'art de la parole.

* * *

Il y aura toujours lieu de réexaminer le premier mot, le mot clef et le thème clef de la plus belle œuvre littéraire qu'on ait produit. Nous n'avons voulu qu'y ajouter quelques réflexions. Rappelons W. Empson : « You think the poem is worth the trouble before you choose to go into it carefully, and you know more about what it is worth when you have done so. »¹⁹.

Calvert WATKINS.

Department of Linguistics
Harvard University
Science Center 223
Cambridge, Mass. 02138
U.S.A.

‘oublier’ : A 495 Θέτις δ' οὐ λήθετ' ἐφετμέων (d'Achille), E 818 ἀλλ' ἔτι σεῶν μέμνημαι ἐφετμέων (d'Athéna). Le parallélisme des suffixes ἐφε-τμή et μηνι-θμός est à remarquer.

19. *Seven Types of Ambiguity* (Londres, 1930¹ 1947²), p. xiii.

LA RELATIVE GRECQUE A LA LUMIÈRE DE SES ORIGINES

SOMMAIRE. — *Les vues de Benveniste sur la genèse des relatives indo-européennes s'appuient pour une part sur des faits grecs homériques. Inversement elles peuvent éclairer des traits caractéristiques de la relative grecque dans les périodes archaïque et classique : valeur de détermination et facilité d'emploi substantif. Le présent article examine spécialement sur cette base l'utilisation secondaire comme relatif du pronom de thème *to- et le problème de l'attraction du relatif.*

Il est impossible aujourd’hui de raisonner comme si l’indo-européen avait ignoré la phrase complexe, ou encore n’avait connu d’autre sorte de subordonnée que la relative, impossible également de croire que cette phrase relative y avait les caractères qu’elle présente à un stade ultérieur du développement linguistique, et cela au moins depuis qu’É. Benveniste a montré dans son article sur *La phrase relative, problème de syntaxe générale*¹ que le statut originel de la relative à pronom de thème *yo- peut être inféré à partir d’usages attestés notamment dans des textes archaïques indo-iraniens et grecs. Peu importe de ce point de vue que le caractère propre des tours dont il s’agit ait encore été senti à la date où nous constatons leur existence, ou qu’ils représentent des vestiges purement formels d’une syntaxe dépassée. Mais rien n’empêche à l’inverse de partir de ce que nous pouvons entrevoir de la relative i.e. pour nous demander si l’usage de la phrase relative dans les langues historiquement connues ne présente pas certains traits qui s’expliqueraient précisément par ses origines et n’auraient point leur corres-

1. *BSL* LIII¹ (1957-1958), p. 39-54 (= *Problèmes de linguistique générale* I, p. 208 sqq.).

pondant dans les relatives des langues modernes. C'est l'étude que nous voudrions tenter ici pour le grec.

Assurons bien notre base de départ en nous faisant une idée aussi précise que possible de ce qui destinait le pronom de thème **yo-* à former des syntagmes de caractère relatif. Il conviendra d'écartier pour commencer une explication d'apparence aisée, souvent admise comme évidente, et que l'article même de Benveniste n'a pu faire définitivement abandonner. Elle suppose l'opinion implicite que la relative, dans quelque langue que ce soit, joue le rôle d'une véritable *Adjeklivesatz* : comme, dans les groupes nominaux, l'adjectif peut servir à déterminer une substance (éventuellement à spécifier une notion), mais aussi à apporter une indication descriptive ou qualificative logiquement accessoire, il peut sembler que la dualité d'emploi de la relative comme anaphorique² ou déterminative ne fait guère problème. On est alors tenté de considérer que le pronom était essentiellement un anaphorique, et qu'il a été employé à ce titre dans une phrase sentie d'abord comme indépendante, puis comme une subordonnée (plus ou moins nécessaire au sens de l'ensemble suivant le cas) par grammaticalisation du lien avec ce qui la précède. Nous ne voyons pas en fait comment le passage aurait pu se faire de la relative anaphorique à la relative déterminative. Entre « L'homme [= l'homme en question], que j'ai appelé, ne s'est même pas retourné » et « Vous allez voir arriver l'homme que j'ai appelé », il y a un abîme. Dans le premier cas, la détermination de l'antécédent est indépendante de la relative, et c'est ce que notre usage graphique indique discrètement par l'emploi de la virgule ; dans le second, elle n'existe que par elle.

Benveniste est parti pour sa part de considérations de linguistique générale. Il a remarqué que dans des langues des familles les plus diverses, allant de l'ewé du Togo au sumérien et des langues amérindiennes à l'arabe classique, le rôle de nos relatives — nous pouvons préciser : de nos relatives déterminatives — est tenu par des syntagmes de forme très variable dans le détail, mais qui ont ce caractère commun d'utiliser des éléments de nature démonstrative

2. Nous empruntons le terme, qui nous paraît heureux, de « relative anaphorique » à P. Monteil, *La phrase relative en grec ancien* (1963), où il est défini p. 44. Son emploi ne saurait préjuger de la présence d'un pronom de caractère anaphorique dans la relative originelle.

identiques à ceux que l'on emploie pour la détermination nominale. Il était dès lors naturel d'attribuer grande importance à un ordre de faits généralement tenu pour marginal dans le domaine i.-e., mais où Benveniste a vu de manière séduisante un archaïsme significatif. Il s'agit de la possibilité ancienne de joindre le pronom de thème **yo-* à un élément nominal aussi bien que verbal en indo-iranien et en grec homérique notamment, et, ajoute Benveniste, de l'emploi de ce même pronom pour la détermination nominale en balto-slave. Dans ce dernier cas, à vrai dire, on tend aujourd'hui à reconnaître la particule pronominale **yo* plutôt que le pronom fléchi correspondant³ : ceci semble importer assez peu à la démonstration d'ensemble. Benveniste insiste sur le fait que le parallélisme est complet entre les syntagmes **yo-*+ élément nominal et **yo-*+élément verbal : ainsi, dit-il, chez Homère pour ὅς κ' ἐπιδευής (E 481) et ὅς κε θάνησι (T 228). Les exemples fournis apparaissent suffisamment significatifs. Nous ajouterons qu'il est possible d'en citer des deux sortes qui figurent dans un même passage, ou même sont coordonnés entre eux. En λ 30 et 33, Ulysse promet d'une part : ἔλθων εἰς Ἰθάκην, στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη, | ρέξειν ἐν μεγάροισι... « sacrifier chez lui une génisse, la plus parfaite (ou : celle qui sera la plus parfaite) » et, d'autre part : Τειρεσίῃ δ' ἀπάνευθεν δὸν ἵερευσέμεν οἴω | παμμέλαν', ὃς μῆλοισι μεταπρέπει ἡμετέροισιν « un bâlier, celui qui brille parmi tout notre troupeau ». Et en T 43, on lit : οἱ τε κυθερηταὶ καὶ ἔχον οἵτια νηῶν « ceux qui étaient pilotes et tenaient la barre des navires », où οἱ, indiscernable de οἱ devant l'enclitique, ne saurait être l'« article » de thème **so-*, **lo-*, le second membre supposant l'emploi du relatif.

Il est certain que dans le cours de l'évolution linguistique le tour verbal est devenu prédominant, et qu'il a pu de bonne heure influer sur le premier. Dans l'exemple même de ὅς κ' ἐπιδευής, la présence de la particule modale en témoigne. Nous n'en pensons pas moins que Benveniste a eu raison d'attacher une importance particulière pour les origines de la relative au tour nominal dans lequel il voit non un substitut du tour verbal, mais bien un syntagme « où le pronom, introduisant une détermination nominale a fonction d'article » (p. 48).

3. Ainsi F. Bader, *BSL LXX*¹ (1975), p. 28. — C'est également la particule que l'on croit voir dans le type relatif gaul. *dugiontio* « qui honorent » (*ibid.*).

Reconnaitre à **yo-* une fonction articulaire n'autorise évidemment pas à le comparer à l'article d'emploi généralisé, tel qu'il existe dans les langues occidentales modernes ou en grec, depuis la période classique. Il ferait bien plutôt songer à ce qu'était l'*« article »* (de thème **so-*, **to-*) du grec archaïque, en un temps où il conservait encore la plus grande partie de sa force propre, ὁ γέρων, par exemple, devant être compris non comme signifiant de manière banale « le vieillard », mais avec une valeur nettement distinctive et qui admettait une certaine emphase. Ainsi en Γ 109, οἵς δ' ὁ γέρων μετέησι, ἄμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω | λεύσσει, ὅπως ὅχ' ἀριστὰ μετ' ἀμφοτέρουσι γένηται « mais si l'on a avec soi l'*Ancien*, il vous considère passé et avenir, afin que tout aille au mieux pour les deux parties ». De la même manière les exemples védiques et avestiques de syntagmes introduits par **yo-* que cite Benveniste possèdent une valeur distinctive évidente, associée, lorsqu'ils comportent une épithète dont le sens s'y prête, à une non moins naturelle emphase. C'est ainsi que sont évoqués dans le Rigveda « Agni, le donneur, le conquéreur de présents » ou « Soma, le maître du monde » (p. 47). Deux syntagmes par **yo-* peuvent s'opposer; mais il arrive également qu'un seul syntagme de cette forme s'oppose à un terme précédent sans **yo-*, ainsi : *vī jānīhy āryān yé ca dasyávah* « distingue Aryens et les Dasyus ! » et *antár jātēsv utá yé jánitvāh* « parmi ceux qui sont nés et les à-naître » (*ibid.*). Le correspondant exact de cette dernière combinaison est attesté en grec pour les syntagmes déterminés par **so-*, **to-*, avant le plein développement de l'article. Ainsi chez Pindare : *Pyth.*, II, 9-10, *ἰοχέαιρα παρθένος ... δ' τ' ἐναγώνιος Ἐρμᾶς — IV, 66, Ἀπόλλων ἡ τε Πυθώ — X, 4, Πυθώ τε καὶ τὸ Πελινναῖον*.

Peut-être est-ce le moment de revenir sur l'emploi et d'essayer de préciser la structure de nos syntagmes nominaux par **yo-*. Qu'ils suivent dans la plupart des cas un substantif n'implique nullement que leur valeur soit fondamentalement adjective. Non seulement parce qu'il y a, nous l'avons vu, possibilité d'emploi isolé, mais encore en raison de la nature de leur apport éventuel à un substantif. Que l'on reprenne les exemples avec nom propre cités par Benveniste. Ils ne comportent point une qualification quelconque, mais bien l'indication d'un caractère qui appartient exclusivement, ou par excellence, à la personne nommée. Le pronom **yo-*, dit Benveniste, p. 47, « joue le rôle d'un véritable *article*

défini. C'est ainsi qu'on est constamment amené à le traduire : *víśve marúto yé sahásah* « tous les Maruts, les puissants » (RV. VII.34, 24)... ». Dans cet exemple l'« article défini » substantivé un adjectif. Dans d'autres il détermine un substantif. Il s'agit de toute manière d'une expression de nature substantivé, apposée comme telle au nom propre précédent.

Reconnaître au syntagme un caractère substantif oblige à admettre que **yo-* y est entré avec une pleine valeur pronominale, autrement dit qu'il représente un véritable support de détermination : le type ὁς ἀριστος s'interprétera au moins originellement comme « celui-là [qui est] le plus vaillant », et de même, avec détermination verbale, ὁς κε θάνησι « celui-là [qui] a péri ». — Nous empruntons le terme, sinon la notion, de *support de détermination* à L. Galand, qui en a usé dans son étude des faits du berbère (*Cahiers Ferdinand de Saussure*, t. 25 (1969), p. 83-100) et plus spécialement du touareg (*BSL* LXIX¹ (1974), p. 205-224). Les données réunies dans ce dernier article font apparaître le touareg comme une des langues qui n'ignorent point la phrase relative, ou si l'on veut, son équivalent, mais qui n'ont pas de pronom spécialisé comme relatif. C'est là, sur le plan de la linguistique générale, un appui supplémentaire aux vues de Benveniste. Les problèmes qu'elles soulèvent se situent au niveau des seuls faits indo-européens.

Un point n'a pu manquer d'embarrasser : la disparité en matière d'accord des syntagmes formés respectivement (à des dates bien différentes) avec les pronoms de thème **yo-* et de thème **so-*, **to-*. Situation que nous pourrons symboliser en remarquant que la transposition en attique du tour στεῖραν βοῦν ἥτις ἀρίστη de λ 30 serait στεῖραν βοῦν τὴν ἀρίστην — à moins bien entendu que l'on préfère employer une véritable relative, soit (στεῖραν βοῦν) ἥτις ἀρίστη ἐστι. Que cette indépendance casuelle du syntagme **yo-+adjectif ou substantif* est bien un trait de syntaxe i.e., c'est ce qui ressort du fait qu'elle est également attestée dans les textes védiques, où elle est constante, et avestiques, ici avec des exemples tout secondaires d'accord réalisé.

Benveniste ne justifie pas véritablement cette syntaxe. Il se borne à observer, p. 48, que « si l'on juge naturel que dans la séquence χρὴ τὸν μὲν καταθαπτέμεν ὁς κε θάνησι, le relatif ὁς soit au nominatif, il faut admettre comme également régulier que dans ὁς κ' ἐπιδευής, le pronom reste au nominatif,

quel que soit le cas de l'antécédent ». A quoi il est possible d'objecter qu'on ne voit pas pourquoi le syntagme à détermination verbale lui-même, avant de s'être mué en une véritable relative, ne présenterait pas dans le pronom le cas du terme auquel il est apposé. De toute manière l'indépendance casuelle du syntagme, quelle que soit la nature de la détermination, est d'abord à constater comme un fait. Et peut-être faut-il l'expliquer ici et là par une valeur de présentation pure du nominatif⁴. Il n'en est pas moins vrai que le rapport de détermination a dû paraître traité comme un rapport de sujet à prédicat. Le syntagme à détermination nominale aura donc hésité entre un statut de phrase relative (sans relatif) et un statut de simple groupe nominal, entre un caractère plus ou moins dualiste ou unitaire — ce qui justifie assez bien l'appellation de « groupe relatif » employée à son sujet par H. Seidel⁵. On comprend qu'à partir de cette situation ambiguë il ait pu évoluer en deux sens différents. Que le pronom *yo- ait cessé d'être senti comme un *support* de détermination et ait pris la valeur d'un *indice* de détermination, et il devenait inévitable que l'adjectif ou le substantif déterminé en apposition à un substantif précédent prenne le cas de ce dernier : c'est ce qui s'est produit dans les exemples avestiques récents. Que le sentiment du lien relatif se soit au contraire renforcé, et que le pronom *yo- ait paru désormais en être l'instrument, autrement dit qu'un tour ὅς ἄριστος « celui [qui est] le meilleur » ait été réinterprété « [celui] qui [est] le meilleur », que de même le tour verbal ὅς κε θάνησι, originellement sans doute « celui [qui] est mort » ait été senti comme représentant « [celui] qui est mort », et c'est une véritable relative qui se trouvait constituée. C'est dès ce moment que le pronom reconnu, en tant que relatif, partie intégrante, et non seulement élément introducteur de la

4. Un souvenir de cette syntaxe transparaît encore, croyons-nous, en Z 396, Ἡετίωνος, | Ἡετίων ὃς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῳ ὄλησση « Eétion, [je veux dire] Eétion qui... ». D'un point de vue formel, l'antécédent repris au nominatif semble avoir été attiré au cas du relatif. Mais c'est sans doute parce que l'ensemble Ἡετίων ὃς ἔναιεν... est au nominatif, et non à un autre cas, qu'il peut être apposé sans accord au génitif Ἡετίωνος. J. Wackernagel a noté avec raison, *Vorlesungen über Syntax*, I, p. 56, que l'exemple ne répond nullement aux conditions d'emploi de l'attraction dite inverse. Mais l'explication qu'il propose (Ἡετίων ὃς représenterait par haplogie Ἡετίωνος ὃς) nous paraît irrecevable.

5. *Relativsatz, Attribut und Apposition* (1960).

phrase relative, a dû pouvoir assumer dans ce cadre toute fonction syntaxique et en prendre le cas.

De grande conséquence devait encore se révéler l'usage, largement attesté dans les textes archaïques, de reprendre formellement le pronom, et logiquement l'ensemble du signifié de la relative, par un second pronom — un anaphorique — employé comme corrélatif. Nous n'irions pas jusqu'à dire avec J. Haudry⁶ que « pour *yo- comme pour *kw o- c'est ... le corrélatif qui crée le relatif ». Plus précisément, ce qu'Haudry a établi de manière convaincante pour *kw o-, dont le passage d'une valeur indéfinie à une valeur relative serait inexplicable hors du cadre de la corrélation, ne peut être admis tel quel pour *yo-, que sa nature même prédestinait à évoluer en direction du relatif. Mais il n'est pas douteux que la corrélation affirme vigoureusement l'individualité de la relative par *yo- et en accuse le caractère déterminé. Il apparaît également que seul l'emploi du pronom corrélatif a pu lever les difficultés nées d'une opposition éventuelle entre la fonction du relatif à l'intérieur de la relative et celle de la relative, qu'il commande, dans la phrase complexe. Sans doute la langue s'est-elle souvent accommodée de l'absence de notation casuelle de cette deuxième fonction; ainsi s'explique en grec tant l'emploi de la relative en fonction d'interrogation indirecte que l'usage du « relatif prégnant » (ci-dessous, p. 232). Mais comment ne point voir ce qu'a de satisfaisant pour l'esprit une structure — le « diptyque normal » de Minard⁷ — qui fait de la détermination d'une réalité substantielle le préalable à sa représentation sous forme régulière dans l'énoncé d'ensemble ?

Il suffira d'évoquer brièvement l'évolution subséquente. L'inversion du diptyque, justifiée d'abord par une recherche d'expressivité, ainsi que l'a montré Minard, a tendu à se généraliser. Elle a abouti à donner au corrélatif valeur d'antécédent, au sens propre du mot, ou de déterminant d'un antécédent substantif. De toute manière, l'importance prise par la notion d'antécédent est propre à la conception nouvelle de la relative. Elle s'oppose directement à l'un des deux caractères essentiels de la relative originelle, qui est sa *nature substantive*: si elle peut éventuellement — et

6. *Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine* (BSL LVIII¹ (1973), p. 169).

7. Voir A. Minard, *La subordination dans la phrase védique* (1936).

souvent en fait — s'apposer à un substantif qui précède, c'est comme un tout se suffisant en principe à lui-même. Il en était ainsi, avons-nous pensé, pour le syntagme à détermination nominale de Benveniste. Et cela se vérifie encore pour la relative proprement dite, dont le point de départ n'est autre qu'un syntagme à détermination verbale.

Le second caractère, qu'il ne faut point perdre de vue, de la relative indo-européenne est sa *détermination* fondamentale. Il est impliqué dans tout ce qui a été dit de la nature de **yo-*, comme de la possibilité de reprise par un démonstratif.

C'est en fonction de ce double point de départ que nous nous efforcerons maintenant d'apprécier l'état grec ancien de la syntaxe des relatives.

* * *

Les relatives substantives, déterminées par nature, sont bien représentées à tous les stades de l'évolution de la langue. Nous considérons pour commencer chez Homère celles dont le statut ressort immédiatement du fait qu'elles n'entre tiennent de rapport particulier avec aucun terme, pronom ou substantif, figurant dans le reste de l'énoncé en lequel une analyse plus logique que linguistique prétendrait reconnaître un « antécédent ». On lit par exemple, τ 171, ἀλλὰ καὶ ὃς ἐρέω δούσι ανείρεαι ἡδὲ μεταλλάξ « ce que tu me demandes et dont tu t'enquiers ». De telles relatives sont volontiers employées avec relatif prégnant, comme en H 401, γνωτὸν δέ καὶ δεῖ μάλα νήπιος ἔστιν « c'est clair, même pour qui a fort peu d'esprit », ou dans des contextes qui leur confèrent une valeur proche de l'interrogation indirecte, ainsi en B 365, γνώσῃ ἔπειδος θεοῦ ἡγεμόνων κακός δεῖ τέ νυ λαῶν « tu verras bien qui des chefs est un lâche, et qui des hommes de troupe ».

Les relatives substantives débordent en fait largement le cadre dans lequel on pourrait songer à les enfermer. Il n'existe aucune incompatibilité entre leur caractère propre et la présence dans l'énoncé d'un pronom corrélatif. Celui-ci représente la reprise, suivant l'usage le plus ancien, ou l'annonce, généralement à distance, d'une relative qui pourrait s'en passer, et qui conserve à peu près la même individualité, quelle que soit la place qu'il occupe. Que l'on compare Δ 232-233, οὓς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυ πόλων | τοὺς μάλα θαρσύνεσκε « ceux qu'il voyait pleins d'ardeur, il les encourageait fort » et I 312-313, ἐχθρὸς γάρ μοι

κεῖνος δύως Ἀίδαο πύλησιν | ὃς χ' ἔτερον μὲν κεύθη ἐν φρεσὶν, ἀλλὰ δὲ εἰπῆ « Celui-là, je le hais à l'égal des portes d'Hadès, l'homme qui... ». L'ordre des termes ne change rien au fait qu'il y a mise en rapport mutuel du démonstratif et de la relative, et non point subordination de celle-ci à celui-là.

Une relative substantive peut encore s'adjoindre, en le postposant, un substantif qui représente l'entité à déterminer. Ainsi B 38, οὐδὲ τὰ ἥδει ἀ Ζεὺς μήδετο ἕργα (= « ceux-là — ceux que Z. méditait — en fait d'actes ») — λ 122-123, εἰς ὅ κε τοὺς ἀφίκησαι οἱ οὐκ ἵσασι θάλασσαν | ἀνέρες (= « ceux-là — ceux qui ne connaissent pas la mer — en fait d'hommes »). Ce second exemple est particulièrement clair : l'emploi de ἀνέρες, au nominatif comme οἱ, non à l'accusatif comme τοὺς, implique qu'il fait partie intégrante de la relative.

On ne saurait pourtant ignorer l'existence dès le grec homérique, de relatives adjectives et servant à la *détermination* d'un substantif antécédent. Ainsi A 251, δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων | ... οἱ οἱ πρόσθεν ἄμα τράφεν ἥδεγένοντο « deux générations des hommes d'ici-bas qui avant lui ont vu le jour et ont grandi » ou u 169-170, θεοὶ τισοίστο λάθην | ἦν οἵδ' ὑδρίζοντες ἀεικέα μηχανοῶνται « les sévices qu'ils exercent, s'ingéniant à mal faire ». De même existe-t-il des relatives *anaphoriques*, qui ne répondent à aucune nécessité grammaticale, telle que le besoin de détermination, mais apportent une indication accessoire que rien n'aurait empêché d'exprimer sous la forme d'un énoncé indépendant, avec emploi d'un pronom démonstratif en fonction anaphorique. Nous ne songeons naturellement pas ici à l'utilisation secondaire, et parfois contestable, comme relatif du même pronom qui a donné naissance à l'article, mais aux seules possibilités de celui de thème *yo-. Or, on rencontre aisément des exemples tels que δ 112, Τηλέμαχός θ' ὁν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ « (Laërte, Pénélope) et T., qu'il avait laissé nouveau-né au palais » : le relatif, qui permet de joindre à la mention de Télémaque une indication sur son âge au moment du départ d'Ulysse, fait figure d'un simple élément de liaison — ou encore Z 164-165, πάκτωνε Βελλεροφόντην | ὃς μ' ἔθελεν φιλότητι μηγήμεναι οὐκ ἔθελούσῃ « fais périr B., qui a voulu me faire violence » : ici le contexte suppose une certaine nuance causale, non explicitée dans la relative.

L'hésitation possible dans l'interprétation de certains exemples de relatives homériques manifeste les liens existant entre les deux types d'emploi adjectif et celui des relatives

substantives, que nous tenons pour originel. Soit ν 174, *αἰγὰς ἄγων αἱ πᾶσι μετέπρεπον αἰπολίοισιν*. On peut sans doute entendre par analogie avec d'autres exemples de même structure formelle « les chèvres qui étaient les plus belles de tous les troupeaux ». Mais le contexte invite plutôt à comprendre « *des chèvres, celles qui étaient les plus belles...* », la relative étant alors substantive déterminée en apposition. D'une manière plus générale, on pensera que c'est un processus d'unification à l'intérieur de la phrase complexe qui a permis de passer du type de la relative substantive apposée à celui de la relative adjective déterminative.

D'autres relatives ne peuvent être qu'anaphoriques ou substantives et apposées, le second terme de l'alternative paraissant stylistiquement préférable. En A 90-91, οὐδὲ ήγανακέμενονα εἴπης | ὃς νῦν πολλὸν ἀριστός Ἀχαιῶν εὑχεται εἶναι peut s'entendre « même si tu nommes A., qui se targue maintenant d'être le plus puissant des Achéens ». Mais « *A., celui qui* se targue d'être... » a certainement plus d'accent. En A 505-506, τίμησόν μοι νιόν, ὃς ὁκυμορώτατος ἄλλων | ἔπλετο, il n'est pas interdit d'entendre simplement « honore mon fils, à qui il a été donné d'avoir, entre tous, le destin le plus bref », mais une raison de goût pourra faire préférer « *mon fils, l'homme à qui* il a été donné... », cette interprétation mettant véritablement Achille à part des autres héros. C'est vraisemblablement à partir de contextes de ce genre que s'est développé l'emploi anaphorique des relatives à pronom *yo-. Il doit s'agir de l'extension et de la banalisation du rôle qu'elles ont d'abord joué pour la notation d'un caractère appartenant de manière exclusive à l'antécédent, et qui vaut définition.

Ainsi sur le plan synchronique la parenté de nos deux premiers types de relatives, substantives déterminées et adjectives déterminatives, est évidente. Quant aux anaphoriques, que des exemples favorables nous ont permis de saisir à leur naissance même, on dira qu'elles représentent sur le plan diachronique une branche détachée du type substantif. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que si le pronom relatif peut être considéré en lui-même comme déterminé

elles jouent à l'égard de leur antécédent un rôle qui n'est plus de détermination, mais, au mieux, de caractérisation.

Les faits qui nous ont paru aisés à démontrer à partir du grec homérique apparaissent, un peu moins clairement peut-être, mais de manière différente — surtout en raison de l'existence à ce stade d'un véritable article, marque ou instrument de détermination — dans l'usage de l'attique classique.

Les relatives à antécédent articulé et précédé ou non d'un démonstratif sont désormais courantes, ainsi d'une part, Antiphon, V, 84, *τοῖς δὲ λόγοις οὓς αὐτὸν λέγουσι*, ou Platon, *Rép.*, 532 c, *πᾶσα αὕτη ἡ πραγματεία τῶν τεχνῶν ἀς διήλθομεν* — d'autre part, Démosthène, VIII, 20, *τούτους τοὺς στρατιώτας οὓς νῦν Διοπείθης ἔχει*. On jugera que sur le plan synchronique, l'article et le démonstratif ont pour rôle de noter ou de renforcer le caractère déterminé de l'ensemble de l'expression. Leur absence occasionnelle laisse à la relative sa valeur propre, encore que la détermination qu'elle apporte n'intervienne qu'*a posteriori*⁹. Ainsi Platon, *Rép.*, 493 b, *καὶ φωνὰς δὴ ἀς ἐφ' ἑκάστοις εἴωθε φθέγγεσθαι* « et les sons qu'il a coutume (plus exactement : en fait de sons, ceux qu'il a coutume) de faire entendre » (φωνάς est coordonné, à trois lignes de distance, avec θρέμματος μεγάλου καὶ ἰσχυροῦ τρεφομένου τὰς δργάς ... καὶ ἐπιθυμίας : cela ne suffit point à le faire participer à la détermination par l'article) — Xénophon, *Mém.*, I, 3, 5, *Διαίτη δὲ τὴν τε ψυχὴν ἐπαίδευσε καὶ τὸ σῶμα ἢ χρώμενος ἀν τις ... θαρραλέως καὶ ἀσφαλῶς διάγοι καὶ οὐκ ἀν ἀπορήσεις τοσαύτης δαπάνης* « il dressa son corps et son âme en suivant le mode de vie dont l'observation peut faire qu'on se trouve toujours sûr de soi et en sécurité, et aux frais duquel on ne saurait avoir de difficulté à subvenir ». Xénophon entend évidemment que la conduite adoptée par Socrate est *la seule* capable de procurer ces avantages. Le rôle de détermination de la relative n'est donc pas douteux. Cela n'empêche pas que *διαίτη*, jeté en tête de phrase sans article, serve à indiquer, avant toute détermination, le thème du développement qui commence.

9. Tout comme dans les exemples attiques de groupes nominaux de forme *substantif + adjectif articulé* (par opposition à ceux de forme *substantif articulé + adjectif articulé*). Voir à ce sujet J. Brunel, *La construction de l'adjectif dans les groupes nominaux du grec* (Bibl. de la Fac. des Lettres et Sciences humaines de l'Univ. de Montpellier, XX, 1964), p. 80-86.

L'absence d'article est de règle dans le cas où la relative précède le substantif¹⁰. C'est le type d'expression dont nous avons vu l'amorce chez Homère et qui semble maintenant avoir acquis une plus grande fermeté de structure. Lorsque le tour apparaît en tête de phrase, il y a le plus souvent reprise par un démonstratif. Ainsi Xénophon, *Mém.*, I, 2, 22, ὃν πρόσθεν ἀπέχοντο κερδῶν, ... τούτων οὐκ ἀπέχονται — Platon, *Alc.*, 127 e, ἦν ἔχεις ἡλικίαν, αὔτη... Le pronom corrélatif peut toutefois manquer, alors même qu'il serait à un autre cas que le relatif : Sophocle, *OEd.*, à C., 57, ὅν δ' ἐπιστείθεις τόπον | χθονὸς καλεῖται τῆσδε χαλκόπους ὁδός « le sol que tu foules est appelé le seuil d'airain de cette terre ».

Jusqu'ici la valeur originelle de détermination de la relative grecque nous est apparue bien conservée, si ce n'est dans les seules anaphoriques, dont l'existence résulte d'un développement secondaire.

Une dernière question doit néanmoins être posée : le grec ignore-t-il cette sorte de relative, essentielle à la logique de l'énoncé, que connaît par exemple le français, et dont le rôle est de *spécifier sans déterminer* ? C'est ainsi que nous pouvons dire, en joignant la relative à un antécédent indéterminé : « *un homme qui agit ainsi* se déshonore ». On peut considérer à vrai dire que la distance de la détermination à la spécification est aisée à franchir. Il y a *détermination* (avec valeur générique) dans « *l'homme qui agit ainsi* », mais *spécification* (avec valeur individuelle et exemplaire) dans « *un homme qui agit ainsi* ». Spécification de l'individu et détermination de l'espèce vont de pair.

Il n'y aura point à s'étonner dans ces conditions si l'on découvre en grec des exemples de relatives à simple valeur de spécification. Inversement, la seule limitation de leur emploi pourra être éventuellement révélatrice de la manière dont la relative continuait normalement à être sentie.

L'emploi d'une relative spéficative semble admissible en des cas où l'antécédent grammaticalement indéfini représente une réalité en soi *déterminable*, et non seulement une notion¹¹. Ainsi dans Démosthène, XIV, 1, περὶ γὰρ πραγμάτων

10. Nous ne voyons pas une exception dans Platon, *Gorg.*, 469 a, περὶ ὃν ἐγὼ λέγω τῶν ἀνθρώπων : faisant de τῶν ἀνθρώπων un génitif d'emploi partitif, nous entendons « au sujet de ceux, parmi les hommes, dont je parle ».

11. La distinction qui s'impose entre expression indéterminée *déterminable* et *indéterminable* est celle qui apparaît très clairement en latin grâce à l'opposition des indéfinis *quidam*, d'une part, *aliquis* (et surtout *quis*), de l'autre.

ἐγχειροῦντες λέγειν ὃν οὐκ ἀν εἰς ἀξίως ἐφίκοιτο τῷ λόγῳ « entreprenant de traiter de faits dont personne ne saurait parler dignement ». L'orateur envisage les exploits historiques ou légendaires obligatoirement célébrés dans tout éloge d'Athènes. Si l'expression, comportant l'article (soit **περὶ τῶν πραγμάτων*), revêtait un caractère de détermination grammaticale, la relative apparaîtrait déterminative. Si l'expression était positivement déterminée avant intervention de la relative (soit par exemple **περὶ τῶν μεγίστων πραγμάτων*), celle-ci ne saurait être qu'anaphorique. Mais dès lors que l'antécédent reste grammaticalement dans l'indétermination, la relative ne peut jouer à son égard qu'un rôle de spécification.

Les exemples comparables paraissent en fait beaucoup moins nombreux qu'on pourrait l'attendre. On a vu que la non-articulation de l'antécédent est compatible avec l'apport secondaire d'une détermination par relative. Les mots cités de Démosthène pourraient à la rigueur s'entendre « traiter de faits qui sont précisément ceux dont on ne saurait parler dignement ». Là où le caractère spécificatif d'une relative ne devait faire aucun doute, le besoin s'est fait sentir de le noter explicitement. Nous pensons que c'est ce à quoi répond l'emploi bien connu de *τοιοῦτος* en corrélation avec *ὅς*.

On estime en général que le rôle de *τοιοῦτος* est de faire attendre une relative de nature consécutive, et on invoque des exemples comme Sophocle, *Ant.*, 691, *λόγοις τοιούτοις οὓς σὺ μὴ τέρψῃ κλυών* « des propos tels que tu ne saurais avoir plaisir à les entendre », ou Démosthène, XIX, 43, *ἔδει ψήφισμα νικῆσαι τοιοῦτο δι’ οὓς Φωκεῖς ἀπολοῦνται* « il fallait que soit voté un décret propre à perdre les Phociens ». Nous avons effectivement affaire ici à des relatives consécutives caractérisées comme telles par l'emploi du futur modal. Mais qu'est-ce à dire, sinon qu'elles expriment une qualité qui se traduit par l'aptitude à produire un certain effet ? Et c'est la spécification qualitative, non la consécution que *τοιοῦτος*, lui-même qualitatif par nature, devait noter par avance. Au reste, toute nuance consécutive peut être absente de la relative. Ainsi dans Isocrate, XI, 22, où *διακεκινδυνευμένοις φαρμάκοις χρωμένη, ἀλλὰ τοιούτοις ἢ τὴν μὲν ἀσφάλειαν ὄμοίαν ἔχει τῇ τροφῇ τῇ καθ’ ἡμέραν...* « (une médecine) qui use non de remèdes risqués, mais de remèdes qui ne présentent pas plus de dangers que la nourriture courante (litt. : tels, à savoir qu'ils ne présentent...) ».

Il faut ajouter que le sens propre de *τοιοῦτος* importe moins

encore à l'explication du tour que l'absence d'articulation. Seule, en effet, elle peut mettre en évidence le caractère non déterminé, en même temps que qualitatif, de l'expression. Quoi qu'il en soit, la nécessité de recourir à un tour nettement spécialisé pour rendre cette valeur témoigne déjà de l'inaptitude naturelle de la relative à un emploi qui ne comporte aucun élément de détermination.

Ceci serait pourtant remis en cause s'il s'avérait qu'une relative peut être employée avec antécédent *indéterminable*, ou encore, en emploi substantif, demeurer elle-même indéterminée. Or, on pourrait penser *a priori* que le relatif « indéfini » ὅστις sert précisément à former des relatives de cette sorte.

Sans entrer dans les discussions auxquelles a donné lieu le rôle de ce relatif et les critiques adressées à la notion même de « relatif indéfini »¹², nous dirons qu'à en juger par le caractère propre des éléments constitutifs de ὅστις, on attend que la valeur du composé représente un compromis entre détermination et indétermination.

Que la relative par ὅστις implique détermination (et non seulement définition) ressort à l'évidence du fait qu'elle peut être reprise ou annoncée par un démonstratif. Ainsi Xénophon, *Anab.*, VI, 1, 29, νομίζω ὅστις... στασιάζει..., τοῦτον... Déjà chez Homère : B 188, ὅντινα ...χιλεῖη, τὸν... ἐρητύσασκε — β 114, τῷ ὅτεψ τε πατήρ κέλεται. Il faut seulement ajouter, et les exemples précédents suffisent à en faire foi, que la détermination liée à l'emploi de ὅστις est expressément donnée pour exclusive de toute autre.

Objectera-t-on l'emploi des relatives par ὅστις dans les phrases qui correspondent au type fr. « il n'y a personne qui... » ? Il peut sembler qu'il y ait ici des exemples évidents de relatives essentielles au sens de l'ensemble, mais non déterminatives, puisqu'elles ne se rapportent à aucune réalité donnée pour existante. Nous n'oserions pourtant pas décider sans plus ample informé qu'il en est bien ainsi *du point de vue grec* dans un énoncé tel que Sophocle, *OEd. Roi*, 427-428, Σοῦ γὰρ οὐκ ἔστιν βροτῶν | κάκιον ὅστις ἐκτριβήσεται ποτε « il n'est personne au monde qui doive jamais être écrasé plus affreusement que toi ». Le problème ne concerne du reste pas le seul emploi de ὅστις. Le relatif simple ὃς est parfaitement

12. On pourra se reporter à ce sujet aux positions de A. Minard (*Deux reliefs homériques* (1936), p. 7-8) et P. Monteil (*La phrase relative...*, p. 130 sqq.).

possible dans les phrases de ce genre. On lit ainsi chez Homère, X 348, ὡς οὐκ ἔσθ' ὁς σῆς γε κύνας κεφαλῆς ἀπαλλάκοι « il n'est personne qui saurait écarter de ta tête les chiens ». On notera que ces tours ne diffèrent pas de ceux qui se rencontrent en contexte affirmatif, si ce n'est que dans ces derniers ὁς est le plus souvent employé. Mais ὅστις n'est pas exclu : Xénophon, *Anab.*, I, 8, 20, ἔστιν δ' ὅστις καὶ κατελήφθη « il y en eut aussi un qui se laissa surprendre » (faut-il entendre littéralement : « il y a aussi celui [sans autre précision] qui... »?). Nous ne croyons pas possible en définitive d'éviter le problème de la valeur véritable, déterminée ou indéterminée, de ces relatives dans le système grec.

Mais comment l'aborder ? On cherchera à tirer parti à cet égard de la concurrence qui existe en grec, comme en d'autres langues, entre la relative et le participe. C'est qu'avec le participe, détermination et indétermination ne peuvent être méconnues, marquées qu'elles sont dans la langue classique par la présence ou l'absence de l'article. Or, on constate que dans toutes les phrases, *même négatives*, qui comportent une expression participiale correspondant à la sorte de relatives en cause, *le participe est articulé*. On a ainsi : Antiphon, VI, 4, (εἰ) μὴ ἔστιν ὁ τιμωρήσων — Xénophon, *Anab.*, II, 4, 5, ὁ ἡγησόμενος οὐδεὶς ἔσται. La détermination de ὁ τιμωρήσων, ὁ ἡγησόμενος étant indéniable, on doit entendre littéralement : « s'il n'y a pas celui qui doit (le) venger », « celui qui doit (nous) conduire n'existera point ». Ainsi, tandis que pour nous il n'y a pas de détermination sans existence, le sujet parlant grec peut, au moment même où il nie une existence, souligner qu'elle impliquerait détermination. On n'a dès lors aucune raison de se refuser à admettre la persistance d'une valeur de détermination dans les relatives par ὁς et ὅστις subordonnées à une principale négative. Et ceci vaut, semble-t-il, pour les relatives d'emploi adjectif aussi bien que substantif. Lorsqu'on lit dans Eschyle, *Prom.*, 470-471, οὐχ ἔχω σόφισμ' ὅτῳ | τῆς νῦν παρούσης πημονῆς ἀπαλλαγῶ « je ne dispose d'aucune finesse qui puisse me permettre d'échapper à mes souffrances présentes », on est tenté, en raison d'une telle traduction, de refuser à ὅτῳ toute valeur déterminative. Nous pensons que l'on doit en fait entendre exactement : « de finesse [qui soit] celle qui peut (ou : pourrait) me permettre d'échapper... ». On interprétera de la même manière un exemple de prose avec τις joint au substantif et relatif ὁς en contexte irréel : Lysias, XII, 29, εἰ δέ τις ἦν

$\tau\tilde{\eta}$ πόλει ἀρχὴ ισχυροτέρα ὥφ' ἡς αὐτῷ προσετάπτετο « s'il avait existé dans la cité un pouvoir supérieur par qui il lui eût été enjoint... ». Nous concluerons que là où la principale comporte une idée d'existence — affirmée ou exclue, peu importe —, la relative ne manque pas d'apporter une détermination à son antécédent. C'est ailleurs que l'on tentera de trouver de véritables relatives spécificatives à antécédent *indéterminable*.

On peut songer ici à un certain nombre d'exemples homériques. Ainsi δ 357 (*τόσσον*) δσσον τε πανημερίν γλαφυρὴ νηῦς | ἤνυσεν, ἢ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείησιν δπισθεν « la distance que parcourt dans la journée un navire qui a un vent bruisant en poupe » — ou en contexte de comparaison développée dans le style traditionnel, Α 474-476, Τρῶες εἰπονθ' ὡς εἴ τε δαφοινὸι θῶες δρεσφιν | ἀμφ' ἔλαφον κεραδὸν βεδλημένον, δν τ' ἔβαλ' ἀνήρ | ιῷ δπὸ νευρῆς « Les Troyens le poursuivaient comme des chacals fauves, ameutés dans les montagnes autour d'un cerf blessé, un cerf qu'un chasseur a frappé d'une flèche... » — M 299-300, βῆ δ' ἵμεν ὡς τε λέων δρεσίτροφος, δς τ' ἐπιδευῆς | δηρὸν ἔη κρεάων « il avança comme un lion montagnard qui, de longue date, est sevré de viande » — ε 488-489, ὡς δ' ὅτε τις δαλὸν σποδῆ ἐνέκρυψε μελαίνη | ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῇ, φ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι « comme au fond de la campagne, un homme qui n'a pas de voisins aux alentours recouvre de cendre sombre un tison ardent ».

D'un point de vue purement logique, on dira que dans chacun de ces exemples la relative sert à définir le concept d'un antécédent indéterminable comme individualité. Mais il faut compter avec la souplesse du style homérique : une certaine détermination générique peut se faire jour au moment où la relative marque comme un nouveau départ de l'énoncé. On ne fausserait au moins pas le mouvement de la phrase si on traduisait : « un navire, j'entends *celui qui* a en poupe... » — « un cerf blessé, *ce cerf qu'un homme a* frappé d'une flèche » — « un lion de la montagne, *celui qui* se trouve depuis longtemps sevré de viande » (la valeur essentielle de la relative au subjonctif, avec un emploi qui paraît aberrant du relatif δς τε, est en tout cas assurée) — « comme un homme recouvre de cendre... : c'est ce que fait *celui qui* n'a pas de voisins ».

Les exemples homériques ne pouvaient permettre une conclusion assurée. Mais ils suggèrent qu'un contexte de comparaison peut être favorable à une expression indéterminée. Il est dès lors tentant de voir comment se présente

ce genre d'énoncés en prose classique, c'est-à-dire dans un domaine où on s'attend à trouver, avec plus de fermeté d'expression, une définition exacte du terme de comparaison choisi. Observe-t-on ici une concurrence entre relative et participe non articulé, tout comme il y a possibilité de choix entre relative déterminative (à pronom sujet) et participe articulé ?

Nous avons relevé dans le VI^e livre de la *République* de Platon les passages, au nombre d'une dizaine, où intervient une comparaison librement imaginée pour les besoins de la démonstration. Et la constatation s'est imposée à nous que c'est toujours le participe qui est employé, jamais la relative. Ainsi 496 d, ὡσπερ εἰς θηρία ἀνθρωπος ἐμπεσών « comme un homme qui est (ou : serait) tombé au milieu de bêtes féroces » — 497 b, ὡσπερ ξενικὸν σπέρμα ἐν γῇ ἄλλῃ σπειρόμενον « comme une semence d'origine étrangère que l'on sème (ou : sémerait) dans un terroir qui n'est pas le sien » — 506 e, ἢ δοκοῦσι τι σου τυφλῶν διαφέρειν ὅδὸν ὁρθῶς πορευομένων ; « te semblent-ils différer tant soit peu d'aveugles qui se trouvent (ou : se trouveraient) marcher droit ? » — ou encore 495 e, δοκεῖς οὖν τι διαφέρειν αὐτοὺς ἵδεν ἀργύριον κτησαμένου χαλκέως φαλακροῦ καὶ σμικροῦ, νεωστὶ μὲν ἐκ δεσμῶν λελυμένου, ἐν βαλανείῳ δὲ λελουμένου, νεουργὸν ιμάτιον ἔχοντος, ὃς νυμφίος παρεσκευασμένου, διὰ πενίαν καὶ ἐρημίαν τοῦ δεσπότου τὴν θυγατέρα μέλλοντος γαμεῖν ; « ne te semble-t-il pas qu'ils ressemblent absolument à un forgeron chauve et de petite taille, qui s'est enrichi alors qu'il est libéré depuis peu de l'esclavage, qui a fait toilette au bain, qui porte un manteau neuf, etc. ».

Le constat d'absence du tour relatif porte sur trop peu d'exemples pour permettre par lui-même de conclure à la généralité du fait. Mais on peut essayer de juger sur les exemples du texte de la possibilité ou de l'effet éventuel de la substitution d'une relative au participe. Un tour comme *ξενικὸν σπέρμα ὃ ἐν γῇ ἄλλῃ σπείρεται est concevable, mais il donnerait l'impression qu'il s'agit d'une semence, identifiable en principe, que l'on sème hors de son pays d'origine. Il en est exactement de même pour l'espèce de parabole de 495 e. Introduisons par hypothèse un certain nombre au moins de relatives dans le texte, en écrivant par exemple : *χαλκέως φαλακροῦ καὶ σμικροῦ, ὃς νεωστὶ μὲν ἐκ δεσμῶν λέλυται, ἐν βαλανείῳ δὲ λέλουται καὶ νεουργὸν ιμάτιον ἔχων, ὃς νύμφιος παρεσκευασμένος διὰ πενίαν ... μέλλει γαμεῖν. Une telle formulation pourrait effectivement convenir à un contexte où

l'antécédent désignerait un personnage représenté comme réel, dont on noterait les faits et gestes. Nous doutons qu'aucun helléniste ait le sentiment qu'elle serait possible, et à plus forte raison naturelle, dans le cas présent.

Il semble établi en définitive que la relative grecque d'emploi adjectif est soit déterminative, soit liée à un antécédent lui-même déterminé par ailleurs, ou au moins déterminable. Et comme cette valeur de détermination tient aux origines mêmes de la relative, nous pouvons en faire état, tout comme de la facilité conservée d'un emploi substantif (et déterminé) pour élucider les problèmes posés par la syntaxe du relatif, tant dans la période archaïque que dans la période classique.

* * *

Le premier fait que nous voudrions examiner de ce point de vue est l'innovation, étrangère à l'attique, mais commune à plusieurs autres dialectes et à la prose ionienne, qui a fait employer comme relatif le même pronom qui a par ailleurs fourni l'article, cela tout au moins aux formes qui relèvent du thème **lo*⁻¹³.

Ce pronom est fondamentalement chez Homère un démonstratif, dont l'emploi comme anaphorique, en tête d'une proposition indépendante, s'explique de lui-même, ainsi en Z 156, τῷ δὲ θεοὶ κάλλος τε καὶ ἡνορέην ἐρατεινὴν | ὄπασαν « à lui les dieux accordèrent la beauté... ». En l'absence d'une particule de liaison, il est naturel de tenir le pronom pour relatif, ainsi en A 72, ἦν διὰ μαντοσύνην τῇν οἱ πόρες Φοῖδος Ἀπόλλων. Sans doute ne peut-on en toute rigueur exclure l'interprétation par le démonstratif, soit : « en raison de son don de divination : c'est Ph. A. qui le lui avait conféré ». Mais il faut alors admettre l'asyndète, et la tendance à l'éviter est assez forte dans l'épopée pour qu'on ne l'imagine pas fréquente avec un démonstratif, autrement dit pour qu'il

13. Nous devons faire cette réserve parce qu'il est au moins douteux que hom. ὅ, employé comme nominatif masculin, représente le thème **so-* : il peut s'agir du thème **yo-* sans désinence de nominatif. Il n'y a pas de raison de considérer à l'inverse (ainsi Meillet-Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques* (1924), § 881-Rem.) que le ὅς d'Hérodote soit le nominatif du thème **so-* secondairement pourvu de désinence. Sur ces deux points nous faisons nôtres les vues de P. Monteil, *La phrase relative...*, p. 74-75 et 89-90.

y ait plus de chances dans chaque cas particulier que le pronom ait été senti comme relatif.

Il reste que dans l'usage homérique, la grande majorité des relatives introduites par le pronom de thème **to-* sont des anaphoriques, comme dans l'exemple de A 72. C'est là une preuve de l'origine encore récente de l'emploi relatif, tandis que les rares exemples contraires¹⁴, qui supposent une évolution plus avancée et anticipent l'usage postérieur, celui d'Hérodote, par exemple, où **to-* fournit un relatif de plein exercice, confirment que l'on a déjà le droit de parler, pour l'état de langue homérique, d'un *relatif* de thème **to-*. L'évolution dont on constate le résultat s'est évidemment produite en deux temps : dans le premier, un pronom d'emploi anaphorique est passé du statut de démonstratif à celui de relatif; dans le second, il a acquis la possibilité de former des relatives déterminatives (ou même des substantives déterminées).

Le second changement est de plus de conséquence que le premier, du fait qu'il intéresse la logique de l'énoncé et non sa seule structure apparente. Or, on ne voit pas, et c'est ce que nous avons déjà indiqué pour le pronom de thème **yo-*, comment il aurait pu se produire spontanément. Mais tandis qu'il était loisible d'admettre pour les relatives utilisant le pronom de thème **yo-*, une évolution dans le sens opposé, c'est-à-dire de la substantive déterminée en apposition à l'anaphorique, le nouveau relatif de thème **to-* ne pouvait donner naissance qu'à des relatives de caractère originellement anaphorique.

Le système des relatifs s'est donc présenté pour un temps sous la forme suivante :

thème * <i>yo-</i>	thème * <i>to-</i>
déterminatif	
anaphorique	anaphorique

14. Ainsi θ 27 (relativé substantif de valeur déterminée), ὅφε εἶπω τά
με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει—γ 140 (adjective determinative), μῆθον μωθεῖσθην
τοῦ εἴνεκα λαὸν ἀγειραν «ils dirent les paroles en vue desquelles ils avaient
réuni l'assemblée».

Le tableau présente une case vide, celle qui correspond à un emploi déterminatif pour le relatif de thème **lo-*. Elle aura été remplie, suivant un processus bien connu, par reproduction du rapport déterminatif/anaphorique, tel qu'il existait déjà pour le relatif de thème **yo-*.

* * *

Un second point nous paraît susceptible de s'éclairer compte tenu des origines du tour relatif. Il s'agit de l'explication à donner de cette « attraction du relatif » qui constitue un des caractères les plus originaux de la syntaxe grecque classique. On la définit couramment comme l'assimilation en cas du relatif à un antécédent exprimé ou implicite, qui est ou serait au génitif ou au datif — en principe seulement si le relatif joue le rôle d'objet dans une relative qui, de toute façon, doit être *déterminative*. Le type avec antécédent exprimé pourra être représenté par Aristophane, *Ach.*, 6, *τοῖς πέντε ταλάντοις οὓς* (et non *ἐ*) *Κλέων ἔξήμεσεν* « du fait des cinq talents que Cléon a dû vomir » ou Xénophon, *Anab.* I, 7, 3, *ἔσεσθε ἀνδρες ἄξιοι τῆς ἐλευθερίας ής* (et non *ἢν*) *κέπτησθε.*

Il faut avouer qu'à considérer des exemples de ce genre, on s'explique assez mal que le sentiment du rapport que le relatif entretient avec son antécédent ait prévalu sur celui de sa fonction propre à l'intérieur de la relative, et se soit ainsi trouvé capable de provoquer le nivellement des cas. Le maintien du relatif au cas attendu semblerait plus naturel, et il est également attesté dans les textes : nous nous contenterons de rappeler les exemples déjà cités, p. 221, d'Antiphon, V, 84, *τοῖς δὲ λόγοις οὓς αὐτοὶ λέγουσι*, et de Platon, *Rép.*, 532 c.

Ce caractère quelque peu surprenant, à y réfléchir, de l'« attraction du relatif » (exactement du relatif *ὅς*) contraste avec la facilité d'explication d'autres types d'attraction qui intéressent la théorie de la phrase relative. Soit l'attraction dite « inverse » parce qu'elle est exercée non par l'antécédent sur le relatif, mais par le relatif sur l'antécédent, ou si l'on préfère, sur un mot en lequel la grammaire traditionnelle veut reconnaître un antécédent. Le type peut nous en être, fourni par Platon, *Ale.*, 127 e, *ἢν ἔχεις ἡλικίαν, αῦτη...* (cité p. 222). Si *ἡλικίαν* est employé à l'accusatif, c'est qu'on ne pouvait avoir le sentiment, au moment où il intervenait, du rôle qu'il devait logiquement jouer dans l'ensemble de

la phrase : il est joint pour cette raison à la relative, ce qui entraîne l'opportunité de le reprendre ensuite par un démonstratif employé comme anaphorique. Il n'est pas plus difficile de justifier le type Platon, *Phéd.*, 117 d, οὐδένα ὄντινα où κατέκλασε « il n'est personne dont il ne brisa le cœur » : on voit immédiatement qu'il s'agit d'une sorte de contamination entre *οὐδεὶς ἦν ὄντινα οὐ κ. et *οὐδένα οὐ κ. Plus complexes, mais non plus malaisés à interpréter sont les faits d'attraction observés dans les phrases comportant les *adjectifs* relatifs οὗτος ou ὁσος. On lit ainsi κ 112-113, τὴν δὲ γυναικα | εῦρον ὅσον τ' ὄρεος κορυφὴν « ils trouvèrent la femme grande comme une cime de montagne ». C'est ici le cas du substantif antécédent qui s'est imposé au relatif et, du même coup, à un second substantif auquel celui-ci sert de prédicat. Mais cette égalisation générale des cas correspond très simplement au sentiment que l'on peut avoir du texte : pour Ulysse et ses compagnons, rencontrer la reine des Lestrygons, c'est rencontrer une véritable montagne. Il est naturel que les deux substantifs, avec l'adjectif relatif, soient traités comme faisant fonction d'objet.

En regard de ces faits d'attraction qui permettent une expression ferme et concrète, psychologiquement satisfaisante, on ne peut qu'être frappé de la gratuité et, ajouterons-nous, de l'incommodité de la construction classique du type τῆς ἐλευθερίας ἡς κέντησθε. Il est raisonnable de penser qu'on doit en rendre compte par référence à un tour, souvent considéré comme secondaire, mais en fait susceptible d'une explication directe, que connaît la syntaxe des relatives d'emploi substantif¹⁵.

Redisons bien que cet emploi substantif est fondamental. Des formulations homériques ou classiques telles que η 33 (οὐδὲ ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ') ἵς κ' ἀλλοθεν ἔλθη, ou Antiphon, V, 19, ἢ γάρ τις μὴ προσεδόκησεν (οὐδὲ φυλάξασθαι ἐγχωρεῖ) n'ont certainement jamais donné le sentiment d'un élément sous-entendu avant le relatif : il est bien plus exact de reconnaître au relatif une double fonction, par rapport au verbe de la relative, et, en tant qu'il représente celle-ci dans

15. J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*², I, p. 55, indique justement, à la suite d'E. Hermann, *Griechische Forschungen*, I, p. 331 sqq., qu'un tour tel que l'emploi de οὗ pour τούτου ὅ ne relève pas de l'attraction du relatif par son antécédent ; mais il admet qu'il a pu exercer une certaine influence sur son développement. On verra que nous allons plus loin dans cette voie.

son ensemble, au verbe de la principale. Aucune question ne se posait quant au cas du relatif, lorsque la fonction était de même nature de part et d'autre, ainsi dans le dernier exemple d'Antiphon. Lorsque l'on avait affaire à deux fonctions différentes, plus exactement à des fonctions s'exprimant par des cas de forme différente, la solution pouvait être d'employer un pronom corrélatif, postposé suivant l'usage le plus ancien, ou antéposé, ce qui devait donner naissance au tour à antécédent proprement dit. Cela était d'autant plus aisé qu'un tel pronom apparaissait souvent, alors même qu'il devait être au même cas que le relatif, pour une raison d'insistance ou par simple recherche de netteté dans l'articulation de la phrase (cf. ci-dessus p. 218-219). Avec changement de fonction on a donc tout naturellement par exemple : A 208, ὅς κε θεοῖς ἐπιπείθηται μάλα τ' ἔκλυον αὐτοῦ « qui obéit aux dieux, ceux-ci écoutent sa prière » — I 615, τὸν κήδειν ὅς κ' ἐμὲ κήδη « faire du mal à celui-là qui me fait du mal ».

A défaut de cette solution analytique, il était inévitable qu'une seule des fonctions que nous avons distinguées soit exprimée par le cas du relatif, l'autre se trouvant sacrifiée. Dans l'usage homérique, mis à part un seul type d'expression, généralement négligé par les grammairiens et sur lequel nous aurons à revenir, c'est toujours la fonction intérieure à la relative qui est prise en considération. Ainsi avec pronom au nominatif comme sujet, alors que la relative joue le rôle de complément d'attribution : λ 434, θηλυτέρησι γυναιξὶ καὶ ἡ κ' εὐεργός ἔησι « y compris à celle qui se conduit bien » — β 336, οἰκίᾳ δ' αὗται | τούτου μητέρι δοῦμεν ἔχειν ἡδ' ὅστις ὀπυίοι « et à celui qui l'épouserait ». Thucydide écrira de même VIII, 1 (avec relatif totalisant) : ὥργιζοντο ... τοῖς χρησμολόγοις τε καὶ μάντεσι καὶ ὄπόσοι τι τότε αὐτοὺς θειάσαντες ἐπήλπισαν ὡς λήψονται Σικελίαν « ils s'irritaient contre les colporteurs d'oracles, les devins et tous ceux qui leur avaient fait espérer... ». On ajoutera que c'est ce tour qui est à la base de l'emploi du relatif prégnant, le rôle de la relative dans l'ensemble de la phrase étant mal défini, mais en somme voisin de celui que pourrait exprimer un datif « éthique ». Si Lysias écrit, III, 41, οὐδεμίαν ἡγούμην πρόνοιαν εἶναι τραύματος, ὅστις μὴ ἀποκτεῖναι βουλόμενος ἔτρωσε « je ne pensais pas qu'il y eût préméditation de blessure, qui (= quand on) blesse quelqu'un sans intention de le tuer »¹⁶, cela revient exactement à « (dans le cas de) celui qui blesse... ».

16. Traduction de Vendryes, *Sur un emploi du relatif: le relatif prégnant*, BSL XLIV¹ (1947-1948), p. 36.

Dans d'autres phrases la relative pourra jouer le rôle de complément d'objet, alors que le relatif sera de par sa fonction propre à un cas différent de l'accusatif. Ainsi Platon, *Gorg.*, 517 b, ἐκπορίζειν τῇ πόλει ὅν ἐπεθύμει « fournir à la cité ce qu'elle désirait » — 522 b, οὕτε τοὺς πορίζοντας ζηλῶ οὕτε οἵς πορίζεται « ni ceux à qui cela est procuré ». C'est également ce qui se produit dans les relatives employées comme interrogatives indirectes, leur statut syntaxique en faisant des complétives, directement rattachées au verbe de la principale, et leur interdisant par là même de posséder un antécédent exprimé, que ce soit au même cas que le relatif ou à un cas différent. Soit la phrase de Thucydide I, 107, ἔδοξε δὲ αὐτοῖς σκέψασθαι δτῷ τρόπῳ ἀσφαλέστατα διαπορεύσονται « ils jugèrent bon d'examiner par quel moyen ils pourraient effectuer leur passage avec le plus de sécurité ». C'est parce que la relative n'a point d'antécédent, mais s'adjoint τρόπῳ, au cas du pronom, qu'elle demeure formellement une substantive, qui peut être tenue, en synchronie, pour une interrogative indirecte.

La possibilité contraire de celle qui vient d'être envisagée — fonction du relatif dans la relative non exprimée; fonction de la relative exprimée par le cas du relatif — est largement utilisée par la langue classique, encore que dans des limites qu'il convient de préciser et d'expliquer.

La fonction dont l'expression est sacrifiée est le plus souvent celle d'objet du verbe de la relative, le cas notant la fonction de la relative étant le génitif ou le datif. Un exemple suffira pour chacun de ces cas : Platon, *Hipp. min.*, 369 d, οὐ μοι μέλει ὅν λέγει « peu m'importe ce qu'il dit » — Démosthène, XIX, 60 (relatives sur le même plan qu'une expression nominale et une pronominale), τοῖς χρόνοις, οἵς ἀπῆγγελλον, οἵς ἔγραφον, πᾶσιν ἐξελέγχονται συνηγγωνισμένοι Φιλίππῳ « par les dates, par les déclarations qu'ils faisaient, par les décrets qu'ils proposaient, par tout, ils sont convaincus d'avoir fait le jeu de Philippe ». Les exemples où le relatif, s'il prenait le cas de sa fonction propre, serait au nominatif ou au datif font figure d'exception pour qui observe les faits du dehors. Leur existence n'en est pas moins bien établie. Avec relatif au génitif, en raison de la fonction de la relative, mais jouant par rapport au verbe de celle-ci le rôle d'un quasi-objet, normalement au datif, on lit : Platon, *Gorg.*, 509 a, ὅν ἐγὼ ἐντεῦχηκα, ὡσπερ νῦν, οὐδεὶς οἵς τ' ἐστὶν... « des gens avec qui je me suis entretenu comme je le fais maintenant ».

Avec relatif au génitif ou au datif, alors qu'il joue le rôle de sujet, au *neutre* singulier ou pluriel, d'un verbe passif ou du verbe *εἰμί* : Thucydide, VII, 67, $\beta\lambda\alpha\pi\tau\epsilon\sigma\theta\alpha\iota\alpha$ ἀφ' ὃν ἡμῖν παρεσκεύασται « subir des dommages du fait de ce que nous avons préparé » — Platon, *Phéd.*, 69 a, $\tau\omega\tau\alpha\delta'$ δομοιόν ἐστι φῦν δὴ ἐλέγετο « ceci est semblable à ce qui était dit à l'instant ». De même en ionien, avec le relatif de thème **to-* : Hérodote, I, 78, οὐδέν κω εἰδότες τῶν ἦν περὶ Σάρδις τε καὶ αὐτὸν Κροῖσον « sans être encore informés des événements concernant Sardes et C. lui-même ».

Tous les exemples relèvent en fait d'un seul et même principe d'explication. On peut considérer que des tours comme $\lambda\acute{e}γει$ ou $\lambda\acute{e}γετο$ résultent de la flexion de $\lambda\acute{e}γει$, $\lambda\acute{e}γετο$, laquelle pouvait être réalisée par la variation en cas du relatif, pour autant que sa fonction propre dans la relative apparaissait assez d'elle-même. Il en était ainsi pour l'objet direct, là où le verbe était transitif et à l'actif, même pour le quasi-objet, normalement au datif, d'un verbe tel que $\acute{e}ντυγχάνω$, et bien entendu aussi pour le sujet d'un verbe passif, au moins au neutre, où nominatif et accusatif ne se distinguent point par la forme. En revanche une fonction de nature à être exprimée par un cas moins dépouillé de valeur concrète (et à plus forte raison avec le concours d'une préposition) devait l'être effectivement, et ce peut être alors, comme on l'a vu, le rôle de la relative dans son ensemble qui demeure sans notation formelle.

Revenons aux tours où le cas du relatif est déterminé par la fonction de la relative, et elle seule. Rien n'empêche qu'ils comportent un substantif postposé, tout comme lorsque le relatif note à la fois les deux fonctions, celles-ci se trouvant de même nature, ou seulement la sienne propre (ci-dessus, p. 219 et 222 : $\alpha\acute{e} Zεὺς μῆδετο ἔργα$ — ὃν πρόσθεν ἀπείχοντο κερδῶν — ἦν ἔχεις ἥλικιαν, αὔτη...). On a ainsi : Xénophon, *Hell.*, I, 5, 18, $\sigma\acute{o}n\alpha\acute{e}\acute{e}l\acute{e}χe\acute{e}$ ναυσὶν εἴκοσι « avec les vingt navires qu'il avait » — *Anab.*, VII, 7, 37, ($\acute{e}ξιος$) ὃν οἱ θεοὶ τοι ̄δωκαν ἀγαθῶν « des avantages que les dieux t'ont accordés ».

Nous ne doutons pas que dans les exemples de ce genre le substantif est originellement surajouté. Reste qu'il a dû être senti à partir d'un certain moment comme le noyau de l'expression nominale dont il fait partie. A ce titre, il pouvait être mis sur le même plan que l'antécédent proprement dit d'une relative, ne serait-ce que parce que l'accord en genre et en nombre se faisait naturellement dans le sens substantif-

relatif. Mais que penser du cas ? Pour nous, naturellement, il s'explique en ce qui concerne le relatif comme dans le type ὃν ἔλεγε, c'est-à-dire là où n'intervient aucun substantif, par la fonction de la relative dans la phrase complexe. Quant au substantif, il ne peut qu'être au même cas que la relative à laquelle il est adjoint, c'est-à-dire que le relatif lui-même, puisqu'il s'agit toujours de noter une même fonction. Mais au sentiment du sujet parlant, ce devait être le substantif qui imposait le cas au relatif, aussi bien que le genre et le nombre. Et cette impression, si elle n'était pas confirmée, n'était du moins pas contredite par celle que pouvaient donner les constructions dans lesquelles le cas du relatif convenait aussi à sa fonction propre, comme dans ὃν πρόσθεν ἀπέιχοντο κερδῶν (οὐκ ἀπέχονται).

On s'explique dès lors la tendance à mettre le relatif qui suivait un véritable antécédent au cas de celui-ci, sans considération de sa fonction propre, dans les mêmes limites qui s'imposaient pour l'expression par le relatif de la fonction d'ensemble de la relative. On comprend encore que cette attraction du relatif — car à ce stade c'est bien d'un fait d'attraction qu'il s'agit — ne se manifeste que dans une relative déterminative : les relatives anaphoriques, parce qu'elles ne constituent pas avec leur antécédent l'équivalent d'une relative d'emploi substantif, étaient à l'abri de toute influence analogique du tour *relative + substantif postposé*.

* * *

Tout essai de reconstitution de la genèse d'un point de syntaxe classique doit chercher à s'appuyer sur les constatations concernant l'état antérieur. Or, il faut reconnaître que s'il nous a été possible dans ce qui précède de tenir compte des caractères généraux de la relative, tels qu'ils apparaissent à date ancienne, nous n'avons jusqu'ici relevé dans l'usage homérique rien qui témoigne de l'attraction proprement dite du relatif, ou qui paraisse y préluder.

Il nous semble assuré qu'il n'y a ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, d'exemple de relatif mis au cas de son antécédent¹⁷.

17. Nous estimons avec P. Chantraine, *Grammaire homérique*, II, *Syntaxe*, p. 237, que dans E 265, τῆς γάρ τοι γενεῆς ής Τρωί περ εὑρύοπα Ζεύς | δῶμα « de la race dont Z. donna des rejetons à T. », le génitif ής a la valeur d'un génitif partitif.

On ne saurait naturellement exclure, mais rien non plus n'invite à croire, que cette attraction du relatif par son antécédent ait existé dans l'usage parlé au temps de la composition des poèmes homériques. Ce qui est sûr, c'est que les habitudes du style épique ne lui étaient guère favorables. On peut s'en convaincre en considérant le petit nombre d'exemples de phrases répondant théoriquement aux conditions qui permettent l'attraction en langue classique. Nous nous limiterons ici à celles où le relatif, étant au masculin singulier, présente la forme ὅν, de l'accusatif, puisque justement l'attraction n'a pas lieu.

On notera pour commencer qu'un exemple comme E 503, λευκοὶ ὑπερθε γένοντο κονισάλφ, ὅν ἥα δι' αὐτῶν | ... ἐπέπληγον πόδες ἵππων peut difficilement entrer en ligne de compte, car l'emploi de la particule ἥα détache en quelque mesure la relative de son antécédent, en lui donnant valeur d'explication secondaire : « ils furent poudrés de blanc sous l'effet du tourbillon de poussière, cette poussière que les pieds des chevaux avaient soulevée parmi eux en frappant le sol ». Mais voici trois cas où l'expression apparaît plus proche du type qui admet dans l'usage classique l'attraction du relatif :

B 229, η ἔτι καὶ χρυσοῦ ἐπιδεύεις, ὅν κέ τις οἶσει | Τρώων ἵπποδάμων... ; « as-tu encore besoin de l'or que pourra apporter quelqu'un des Troyens ? ». On aurait fort bien en prose attique : ἥρα δεῖ σοι τοῦ χρυσοῦ οὖ τις οἶσει ;

P 99, φωτὶ μάχεσθαι | ὅν κε θεὸς τιμᾶ « combattre l'homme qu'un dieu honore ». L'idée pourrait s'exprimer en attique sous cette forme (sans substantif antécédent) : μάχεσθαι φὸν θεὸς τιμᾶ.

χ 290, τοῦτό τοι ἀντὶ ποδὸς ξεινήιον, ὅν ποτ' ἔδωκας | ἀντιθέω 'Οδυσῆι « voilà pour toi un cadeau d'amitié, en reconnaissance du pied [de bœuf] que tu as donné tout à l'heure au divin Ulysse ». Ici encore la langue classique admettrait aisément l'attraction : ἀντὶ τοῦ ποδὸς οὖ ἔδωκας (ἀνθ' οὖ ἔδωκας ποδός ne serait pas moins naturel).

Est-ce à dire qu'il y a équivalence jusque sur le plan stylistique entre le tour homérique et ceux que l'attique pourrait fort bien employer, et qui sont eux-mêmes de deux sortes, relative avec attraction du pronom au cas d'un véritable antécédent et ensemble *relative + substantif*, le tout à un seul et même cas ? Il est impossible de le prétendre :

du premier au second et du second au troisième, dans l'ordre où nous les envisageons (et qu'il ne faut pas confondre avec celui de leur apparition), on voit s'effacer le caractère analytique de l'expression, ou s'affirmer son caractère synthétique.

On notera que dans nos trois exemples homériques l'antécédent se trouve séparé du relatif par un mot qui joue un rôle important dans la phrase. Cette disposition est évidemment favorable à l'autonomie de la relative, et par là même elle s'accorderait mal de l'unification des cas de l'antécédent et du relatif.

Reste à considérer deux exemples de relative placée en tête de phrase et sans antécédent, donc nettement substantive, mais reprise ensuite par le pronom personnel de la 3^e personne : si nous les mettons à part, c'est parce que leur transposition suivant les usages de la langue classique aboutirait à un tour — celui de la relative substantive dont la fonction dans la phrase est notée par le cas du relatif — qui est certes lié au phénomène de l'attraction du relatif, mais, si nous avons vu juste, en ce sens qu'il l'explique, loin d'en dériver :

B 391, δν δέ κ' ἐγών ἀπάνευθε μάχης ἐθέλοντα νοήσω | μιμάζειν παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν, οὐ οἱ ἔπειτα | ἔρων ἐσσεῖται φυγέειν κύνας ηδ' οἰωνούς « celui que je verrai rester volontairement loin du combat auprès des nefs recourbées n'aura moyen qui l'assure d'échapper aux chiens et aux oiseaux » — O 348, δν δ' ἂν ἐγών ἀπάνευθε νεῶν ἐτέρωθι νοήσω | αὐτοῦ οἱ θάνατον μητίσομαι « celui que je verrai loin des navires et ailleurs qu'à son poste, je songerai à le faire mourir sur place ». L'élément commun à ces deux textes parallèles, à savoir δν δέ κ' (ou : δν δ' ἂν) ἐγών ... νοήσω ... οἱ serait susceptible en attique classique de revêtir une forme condensée δ' δ' ἂν ἐγώ ιδω... « à celui que j'apercevrai... ». Il faut bien reconnaître que cette possibilité est étrangère à l'usage homérique.

L'examen d'ensemble des faits homériques conduit à une double conclusion : le relatif complément d'objet est incapable d'assumer par lui-même le cas qui correspondrait non à sa fonction propre, mais à celle de la relative dans le cadre de la phrase complexe, aussi bien que de subir l'attraction casuelle d'un antécédent; cette situation est naturelle dans un état de langue où la relative a un statut substantif, plus qu'adjectif, y compris dans le cas où elle est apposée à un antécédent.

Il semble donc qu'il existe un véritable hiatus entre l'état homérique et l'état classique, et que cela supprime tout moyen objectif de décider si c'est l'attraction du relatif au cas d'un antécédent ou la notation par le cas du relatif de la fonction de la relative qui est première dans l'évolution de la langue et explique l'autre fait.

Une dernière voie de recherche reste néanmoins ouverte. Elle suppose la prise en considération d'un emploi du relatif apparenté à ceux dont nous discutons, emploi bien attesté dans l'usage homérique, mais dont il semble qu'on n'ait jamais songé à tenir compte pour éclairer les faits généralement réunis sous l'appellation d'« attraction du relatif ».

Le relatif homérique a joué, à la forme de nom.- acc. neutre *ὅ*, un rôle assimilable à celui d'une conjonction, pour introduire une complétive, en particulier avec verbe de perception ou de connaissance, ou une causale. On trouve ainsi : A 120, *λεύσσετε ... τό γε πάντες ὅ μοι γέρας ἔρχεται ἀλλη* — Θ 32, *ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἐπιεικτόν* — I 534, *χωσαμένη ὅ οἱ οὕτι θαλύσια... ἔρξε*.

Il est clair, et notre premier exemple, avec annonce du relatif par le démonstratif *τό* suffirait à le prouver, que nous avons bien affaire à un relatif encore senti comme tel. Mais à quelle fonction rattacher l'emploi qui en est fait ? Il nous semble que *ὅ*, représentant la situation définie par tout ce qui suit dans la relative (= « le fait *comme quoi* ma récompense s'en va à une autre destination »), doit être considéré comme une sorte d'*objet interne*.

Ainsi la forme du relatif se trouve-t-elle justifiée par son rôle même de quasi-conjonction. Elle convient également, on le notera, à la fonction d'*objet*, qui est celle de la complétive dans la phrase complexe.

Un tel relatif peut encore se joindre, à une préposition pour former l'équivalent d'une conjonction composée susceptible d'introduire une circonstancielle. On a ainsi *εἰς ὅ κε* « jusqu'à ce que », par exemple en B 332, *εἰς ὅ κε ἔστι μέγα Πράμοιο ἔλωμεν*. Ici encore l'accusatif a double justification, par son rôle propre dans la subordonnée et par le rôle de cette relative, dont il est le noyau, dans la phrase complexe (expression de direction temporelle, en collaboration avec la préposition *εἰς*).

Mais il arrive aussi dans des cas de ce genre qu'il y ait conflit entre les convenances d'expression de la fonction propre du relatif et de celle qu'il partage avec la relative. C'est ce qui se produit pour la notation du point de départ

(dans le temps), et non plus du point d'aboutissement. 'Εξ οὗ se lit en A 6, ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε « depuis que s'opposèrent dans la dispute... ». C'est donc le cas correspondant à la fonction de la relative qui l'a emporté.

Il en va de même de la combinaison de οὗ et de ὅνεκα employé comme postposition, soit οὖνεκα au sens de « parce que » (à bien distinguer de οὔνεκα «(ce) à cause de quoi», ainsi I 105). On lit par exemple en A 11, οὖνεκα τὸν Χρύσην ἡτίμησεν ἀρητῆρα « car il avait manqué de respect à l'égard du prêtre Ch. ».

Οὖνεκα peut être repris par τοῦνεκα, fait de corrélation bien conforme aux usages homériques : Γ 403-405, οὖνεκα δὴ νῦν δῖον Ἀλέξανδρον Μενέλαος | νικήσας ἔθελει στυγερὴν ἐμὲ οἴκαδ' ἄγεσθαι, | τοῦνεκα δὴ νῦν δεῦρο δολοφρονέουσα παρέστης; « Est-ce parce que M., ayant maintenant vaincu A., veut emmener chez lui mon indigne personne, que tu t'es présentée à moi pour me tromper ? »

En A 110, un démonstratif est employé comme un véritable antécédent : τοῦδ' ἑνεκά σφιν ἐκηβόλος ἀλγεα τεύχει, | οὗνεκ' ἄγω... « l'Archer leur impose des souffrances pour cette raison que moi... ». Dans ce dernier exemple, la mise du relatif au génitif et la reprise de ἑνεκα peuvent se définir comme un double fait d'attraction par l'antécédent.

Ainsi la langue homérique a admis que la fonction du relatif à l'intérieur de la relative demeure inexprimée là où elle représente le rapport le plus étroit que l'on puisse concevoir et qui est celui d'objet *interne*. Et du même coup elle ébauchait une évolution dans le sens de l'attraction du relatif par un antécédent exprimé.

Il n'y avait pourtant point là, semble-t-il, de possibilités d'avenir, à la fois parce que le phénomène est limité à quelques expressions consacrées, et parce que ses prolongements devaient perdre toute clarté¹⁸.

Mais si l'on considère que le domaine normal, en langue

18. La disparition de εἰς ὅ (dans εἰς ὅ κε), et plus généralement celle de tout emploi du relatif neutre ὅ comme équivalent d'une conjonction, rendait ἐξ οὗ et ἀφ' οὗ, usuels en attique, susceptibles de toutes les interprétations. Ces tours ont pu être sentis comme valant « depuis le moment où », plus précisément que « depuis que ». Et de fait Xénophon écrira en introduisant un substantif, et un substantif masculin, *Cyr.*, I, 2, 13, ἀφ' οὗ δ' ἀν ἔξελθωσι χρονοῦ. — Quant à οὖνεκα, si on le lit encore dans des inscriptions attiques du VI^e et du V^e siècle au sens de « parce que », il disparaît ensuite dans cet emploi. Visiblement, une double valeur, causale et consécutive, de l'expression faisait difficulté.

classique, de l'attraction du relatif, comme de la non-expression de sa fonction propre est précisément celui où il s'unit au verbe de la relative dans le rapport le plus étroit après celui d'objet interne, c'est-à-dire celui d'objet en général, on pourra conclure que les faits ont dû effectivement se produire dans le même ordre, mais la seconde fois sur un plan plus large, en deux périodes obscures de l'histoire de la langue, celles où ont pris forme les usages que nous constatons tout établis dans les poèmes homériques, d'une part, chez les auteurs attiques, à partir du v^e siècle, comme dans la prose ionienne d'Hérodote, d'autre part.

Nous admettrons donc sans plus hésiter que l'assimilation en cas du relatif à son antécédent représente un aboutissement, non une donnée première, en syntaxe grecque. Mais disons bien, en terminant, que la valeur réelle et la portée de cette conclusion sont liées à une vue correcte des origines indo-européennes de la relative grecque et des caractères qui en découlent.

Jean BRUNEL.

31, rue Rouget de l'Isle
30000 Nîmes.

REMARQUE SUR L'ACCENTUATION PREMIÈRE DES NEUTRES EN IOTA DU GREC MODERNE

SOMMAIRE. — *La place des accents premiers n'a pas, dans l'ensemble, varié dans les mots grecs modernes hérités du grec ancien. Cependant, dans la riche catégorie des neutres en ι, la langue manifeste une nette tendance à la régularisation de l'accentuation. Les mots de plus de deux syllabes sont le plus souvent paroxytons au nominatif. Ceux de deux syllabes sont en majorité oxytons. Les exceptions s'expliquent généralement par l'aphérèse (λάδι < ἐλάδιον) ou, pour les mots empruntés, par la place de l'accent dans la langue d'origine (μαγαζί < vénitien : *magazin ; μουστ < français : *mouche). Cette tendance à la régularisation paraît contemporaine de la prolifération des neutres en -ιον en koiné.*

La création en grec moderne d'une très riche catégorie de substantifs neutres en iota¹ est une des simplifications les plus poussées de la langue récente. Comme les mots des déclinaisons les plus simples (masculins en ας/ης et féminins en α/η) les neutres en iota ne présentent que quatre formes différentes. De plus, cette catégorie a absorbé des mots de genres, de déclinaisons et d'accentuations diverses simplifiant d'autant la morphologie du substantif. Ἡ κεφαλή, ὁ στόμαχος, ἡ μάχαιρα, ἡ περιστερά, ὁ ἀδελφός deviennent uniformément : τὸ κεφάλι, τὸ στομάχι, τὸ μαχαίρι, τὸ περιστέρι, τὸ ἀδέρφι.

Ces neutres ont encore permis l'assimilation simple et conforme au génie de la langue de mots étrangers principalement turcs, vénitiens et français. Ainsi le turc *lavan* devient ταβάνι : « plafond », le vénitien *timon* devient τιμόνι : « gouvernail, volant », le français *camion* devient καμιόνι.

Enfin, et c'est ce qui nous intéressera ici, les neutres en iota ne sont théoriquement susceptibles que de deux accentuations premières (oxytone et paroxytone)² au lieu de trois

1. Nous en avons compté environ 900 dans un lexique démotique de 30 000 mots.

2. La seule exception paraît être τὸ φέλντισι : « ivoire », du turc *fil-disi*.

dans les autres catégories. Dans ces dernières la place de l'accent premier peut se déduire des observations faites par J. Vendryes³ et Ch. Bally⁴ pour le grec ancien⁵. En est-il de même pour cette déclinaison nouvelle qui fait suite à celle des neutres en -ιον du grec ancien ? Si c'est le cas, on doit y trouver appliquée la constante que Vendryes⁶ tire de la loi de Wheeler : « Les mots neutres en -ιον ont généralement remonté l'accent le plus possible... Toutefois lorsque le diminutif en -ιον se termine par un dactyle, il est généralement paroxyton »⁷.

Parmi les exemples cités par Vendryes qui ont survécu sous une forme modifiée les mots suivants présentent l'accentuation attendue : ὀρνίθι (ὄρνιθιον), πινάκι (πινάκιον), κοχύλι (κοχύλιον), κοράσι (κοράσιον), ροῖδι (ροΐδιον), καρφί (καρφίον), κλειδί (κλειδίον), παιδί (παιδίον), ψωμί (ψωμίον).

Mais dans d'autres cas la constante de Vendryes n'est plus observée en grec moderne. Α θρόνιον correspond θρούι à κλάδιον, κλαδί à κάδιον, καδί à σκύλιον, σκυλί à τράγιον, τραγί.

Dans l'état actuel de la langue, l'accentuation de ces mots est en grande partie déterminée par le nombre de syllabes. On peut formuler les règles suivantes :

1. les substantifs neutres en iota de plus de deux syllabes sont, à de rares exceptions près, paroxytons.

2. les substantifs de deux syllabes *d'origine grecque et n'ayant pas subi d'aphérèse* sont très généralement oxytons.

Les exceptions à la règle 1 s'expliquent par des raisons phonétiques ou étymologiques. Les mots γυαλί et βιολί sont actuellement dissyllabiques et comme tels se plient à la règle 2. D'autres mots comportaient un *i* ou un *in* accentué

3. *Traité d'accentuation grecque*, Paris 1945.

4. *Manuel d'accentuation grecque*, Berne 1945.

5. Les mots récents s'insèrent dans les catégories anciennes d'accentuation déterminées par VENDRYES, par ex. dans les adjectifs, βολικός comme μουσικός (Vendryes 176), βρωμερός comme κρατερός (Vendryes 173-174), βραδινός comme ἔξρινός (Vendryes 172), etc.

6. *Traité*, p. 165-166.

7. Pour les mots relevés par VENDRYES le nombre des syllabes devait être déjà aussi important que la quantité des finales. Ce n'est sans doute pas un hasard si *tous* les paroxytons dactyliques qu'il cite sont de 3 syllabes et si deux des exceptions (ἀνθρώπιον et νεόστοι) ont plus de 3 syllabes. Au contraire la grande majorité des proparoxytons mentionnés ont plus de trois syllabes.

dans la langue d'origine comme γιασεμί, κομφετί⁸, ρεθανί, μαγαζί, τουμπεκί, φαρφουρί.

Les dissyllabes actuels issus de trissyllabes réduits par aphérase ont conservé une accentuation correspondant à la règle 1. Ce qui prouve que la fixation de l'accent premier dans les mots que nous étudions est *antérieure* à la réduction du nombre des syllabes due à l'aphérase. Voici une liste de quelques mots de ce type, avec entre parenthèse, la forme ancienne attestée ou non d'où ils dérivent : γκάλφι (έγκόλπιον), δόντι (όδόντιον). λάδι (έλαδιον), λάφι (έλάφιον), μάτι (όμματιον), μπλάστρι (έμπλαστριον), μπόλι (έμπόλιον), ξάρτι (έξάρτιον), ξόμπλι (έξόμπλιον), ξόρκι (έξόρκιον), πεύκι (έπεύχιον), ρείκι (έρείκιον), ρίφι (έριφιον), ρύζι (όρύζιον), σπίτι (όσπιτιον), σμάρι (έσμαριον), νοίκι (ένοικιον), νύχι (όνυχιον), στρείδι (όστρείδιον), ταΐρι (έταΐριον), τσόφλι (έξώφλιον), φίδι (όφιδιον), φρύδι (όφρύδιον), χάδι (ήχάδιον), ψάρι (όψαριον), ψίδι (άψιδιον), ψώνι (όψώνιον), χνάρι (ιχνάριον), χέλι (έγχέλιον).

On explique facilement l'accentuation paroxytone de dissyllabes en iota issus de monosyllabes étrangers. Ainsi γάντι du français *gant*, κόμμι du français *gomme*, μούσι du français *mouche*, ἄτι du turc *at*, ράφι du turc *raf*, χάλι : « triste état » du turc *hal* s'opposant à χαλί : « tapis » du turc *hali*, etc.

Le seul véritable problème est pour les mots issus de trissyllabes anciens. Si la constante de Vendryes jouait encore, les anciens mots de rythme dactylique auraient donné des oxytons et les anciens tribraques des paroxytons. Or la première conséquence est réalisée la plupart du temps. C'est le cas pour ἀρνί, ἀσκί, δαδί, δαυλή, δαυκί, ζουμί, καρφί, καυκί, καυλή, κεχρί, κλειδί, κλουδή, κουκί, κουμπί, κουπί, κορμί, κρασί, μαλλί, μαντρί, μαστρί, νεφρί, νησί, ξυστρί, παιδί, πυργί, ραδδί, σακί (σακκίον), σκονί, σπυρί (πύριον), στουππί, στρουθί, σφυρί (σφύριον), τυρί (τύριον), ύνι (ύννιον), χαρτί, ψηφί, ψωμί. Les seules exceptions sont des réfections apparemment récentes de neutres en -ος/-ους. C'est le cas de χείλι et στήθι. L'existence de formes trissyllabiques issues de mécoupures du groupe article-nom ἀχείλι, ἀστήθι fait penser à une action analogique par rapport aux formes à aphérase. L'évolution a pu se faire dans l'ordre suivant : τὰ χείλη > τ' ἀχείλι > τὸ ἀχείλι > τὸ χείλι.

8. Entré en grec par le français et non par l'italien d'où l'accentuation. Nous empruntons les étymologies des mots grecs modernes que nous citons à N. P. ANDRIOTIS, Ἐτυμολογικό λεξικό τῆς κοινῆς Νεοελληνικῆς, Athènes 1967.

En revanche les anciens tribraques sont actuellement le plus souvent oxytons comme θρονί, καδί, κλαδί, σκαρί, σπαθί, σπαρί, σκυλί, τραγί.

Ce sont plutôt les mots obéissant à la constante de Vendryes qui paraissent anormaux. C'est le cas de πόδι, χέρι, γένι, χτένι. Cette accentuation archaïque est peut-être due au fait qu'ils appartiennent à un groupe de mots employés souvent au pluriel et relatifs au corps qui, par suite de réflections morphologiques ou d'aphérèse, étaient paroxytons (*νύχια, δόντια, μάτια, φρύδια, χείλια, στήθια*).

Ainsi la fixation de l'accent premier des neutres en iota d'origine grecque est la plupart du temps postérieure à la disparition du rythme quantitatif⁹. Les vestiges de la situation antique où ce rythme quantitatif exerçait une certaine contrainte¹⁰ sur la place du ton sont négligeables. En même temps que les neutres en -ιον proliféraient dans la *koiné* tardive¹¹, la place du ton s'y fixait en fonction du nombre des syllabes. Cette fixation est antérieure à l'aphérèse et a dû favoriser la mécoupure (cf. τ' ἀχείλι). Bien que la catégorie des neutres en iota accueille encore des mots nouveaux, le schéma d'accentuation de la *koiné* tardive *n'est plus actuellement vivant*. L'accentuation première de ces mots nouveaux est commandée par l'accentuation du mot dans la langue d'origine.

Henri TONNET.

30, rue des Saints-Pères
75007 Paris

9. A partir du III^e s. av. J.-C. selon A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1967, p. 281-284.

10. Très tôt, en grec ancien, l'analogie a contrarié les effets de la loi de WHEELER. C'est le cas pour les participes parfaits en -μένος toujours paroxytons même si la finale n'est pas dactylique (Vendryes 149). Il en est de même pour les composés de dépendance régressifs de sens actif (Vendryes 193-194). C'est aussi le cas de l'exception ancienne πεδίον. Nous devons cette note à M. le Professeur P. BURGUIÈRE que nous remercions ici.

11. Voir par exemple la langue de Polybe (J. A. de FOUCAUDET, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris 1972, p. 22) et celle d'Épictète (P. MELCHER, *De sermone Epicteteo...*, Halle 1906, p. 32-37).

COORDINATION ET CLASSES FONCTIONNELLES DANS LE SYNTAGME NOMINAL LATIN

SOMMAIRE. — (0) *En latin classique, la coordination se définit à l'encontre de la juxtaposition : entre deux termes quelconques il y a coordination partout où la liaison « et » — réalisée ou non — est admise.* — (1) *Le syntagme nominal s'analyse en : un support, des apports. Les supports de plusieurs SN successifs sont coordonnables entre eux.* — (2) *Parmi les apports, on distingue les « apports de classe fermée » et les « apports de classe ouverte ». Les ACF se subdivisent en : descriptifs, quantitatifs, dénotatifs. De chacun de ces sous-groupes chaque SN n'admet qu'un seul représentant ; et les trois termes ainsi simultanément possibles ne sont pas coordonnables entre eux : donc aucune coordination ne trouve place dans le système des ACF.* — (3) *Parmi les ACO (qu'ils soient des épithètes, des appositions ou des relatives) : ceux qui fonctionnent comme des qualificatifs sont coordonnables entre eux, en série illimitée ; ceux qui fonctionnent comme des déterminatifs ne figurent qu'à un exemplaire dans chaque SN, et ne sont coordonnables ni (de ce fait) entre eux ni avec les qualificatifs. Malgré l'apparence, les cas : frater maior meus, pueri patrimi matrimi, heredium paternum et maternum ne font pas exception à la règle.* — (4) *La formule du SN est donc la suivante : 1 descriptif | 1 quantitatif | 1 dénotatif || 1 ACO déterminatif | ACO qualificatif et ACO qualificatif et...*

0.1. Puisqu'en Latin comme en toute langue naturelle, le SN est un ensemble d'éléments liés par relations mutuelles ; si d'autre part coordonner, suivant la définition la plus simple, c'est associer, par un mot utilisé en propre à cet effet, deux termes fonctionnellement équivalents : alors les faits de coordination, tels qu'ils se présentent dans le SN latin, font partie de l'étude de ce dernier. Les décrire et les interpréter sera l'objet du présent travail.

0.2. Les faits de coordination sont observables dans les énoncés réalisés, c'est-à-dire en structure de surface. C'est

à partir de là que la logique de l'analyse nous conduira à remonter jusqu'aux structures profondes (§ 3.2.2.2.b).

0.3. Nous entendrons « coordination » au sens étroit du terme, celui qui ne couvre que la relation « et ». La relation « ou » apparaîtra seulement au § 3.2.2.2.b, lorsqu'elle sera requise comme argument complémentaire.

La coordination ainsi entendue se réalise en Latin par *et*, *atque*, *ac*, *-que*. Ces diverses particules se distinguent entre elles par leur distribution

phonétique : *atque/ac* selon que le mot suivant commence par voyelle/consonne

sémantique : effets de sens (*atque* = « et qui plus est... »); particularités d'utilisation dans les enchaînements argumentatifs...

stylistique : niveaux d'expression ; les particules de coordination et le rythme; en poésie...¹.

Se distinguent-elles aussi par quelque trait proprement linguistique ? A l'origine, peut-être, s'il est vrai que par tradition indo-européenne *-que* (et lui seul) liait des constituants de phrase, non des phrases entières², et qu'il se situait ainsi à un niveau hiérarchiquement inférieur de la construction linguistique. Mais si l'on prend pour objet de description la prose du dernier siècle de la République, en synchronie, toute différence de ce genre s'abolit, et *et*, *atque*, *ac*, *-que* sont à traiter comme un groupe homogène.

La coordination se définit par rapport à la juxtaposition :

— Sont coordonnés deux éléments entre lesquels un terme « et » figure, ou est admis à figurer.

Exemple : avec « et » réalisé par *alque* : *Populus MILITIA ATQUE INOPIA urgebatur* (Salluste, *Jugurtha*, XLI, 7)

avec « et » réalisé par Ø mais réalisable aussi par *et*, *atque* ... : *nam PRO PUDORE, PRO ABSTINENTIA, PRO VIRTUTE AUDACIA, LARGITIO, AVARITIA uigebant* (Salluste, *Catilina*, III, 3).

1. Cf. J. B. HOFMANN-A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stylistik*, München, 1965, *Kopulative Partikeln*, p. 473-486.

2. *Ibid.*, p. 473.

— Sont juxtaposés deux éléments entre lesquels aucun terme « et » ne figure ni n'est admis à figurer. Exemples :

OMNES NAVES LONGAS *ante portum deprimit* = « il coule devant le port tous les navires-longs » (= navires de guerre)
**naues omnes et longas* (cf. *infra*, § 3.2.4)

NAVES LONGAS MUTILAS *ante portum deprimit* = « il coule devant le port les navires-longs endommagés »
**naues longas et mutilas* (cf. *infra*, § 3.2.3.).

La coordination correspond à : A « et » B

La juxtaposition à : A | B

Il faut donc chercher comment la coordination et la juxtaposition se répartissent aux différents points où s'articulent les constituants du SN.

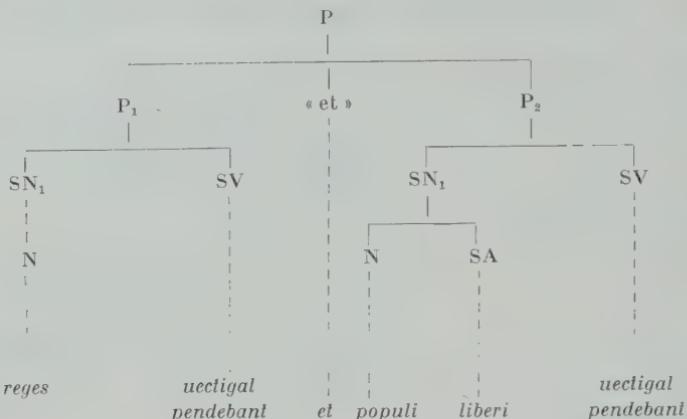
1. CENTRE DE SYNTAGME : LE SUPPORT

Le syntagme est organisé autour d'un élément central — en principe un nom, N. Nous nommerons cet élément le « support », et le symboliserons par S³.

Deux supports sont coordonnables entre eux : (*Indignabamini*) REGES ET POPULOS LIBEROS *paucis nobilibus uectigal pendere* (Salluste, *Jugurtha*, XXXI, 9). En structure profonde, deux S coordonnés (dussent-ils différer l'un de l'autre par leur structure interne respective) requièrent deux indicateurs syntagmatiques complets :

3. Les termes de « support » et d'« apport », que nous employons faute de mieux, ne doivent évoquer nul présupposé de doctrine linguistique ou de logique. Non exempts de toute critique, ils nous semblent encore la façon la plus simple de désigner respectivement le centre de syntagme et les éléments « qui s'y rapportent ».

ARBRE I



Le support est complété par plusieurs sortes d'apports.

2. LES APPORTS DE CLASSE FERMÉE

Parmi les apports, les uns appartiennent à des catégories grammaticales, c'est-à-dire fermées : celles que l'enseignement courant nomme les numéraux (cardinaux, ordinaux, distributifs), et les pronoms-adjectifs démonstratifs, interrogatifs, indéfinis ; les autres, à des catégories lexicales, c'est-à-dire ouvertes : les épithètes, appositions, propositions relatives, génitifs (ou autres cas) adnominaux — qui puisent leurs matériaux constitutifs dans la masse infinie des substantifs, adjetifs et verbes. Nous distinguerons donc les « apports de classe fermée » (abréviation : ACF) et les « apports de classe ouverte » (abréviation : ACO).

N.B. 1. Le possessif *meus*, *tuus*, *noster*, *uester*, en dépit des grammaires traditionnelles, n'est pas à ranger avec les démonstratifs, etc. C'est un ACO, comme suffirait à le montrer le fait qu'il commute avec les génitifs adnominaux *eius* et *eorum*.

N.B. 2. *Talis* et les autres corrélatifs passent pour des indéfinis. L'adverbe *taliter*, formé sur *talis*, inviterait plutôt à classer celui-ci parmi les adjetifs.

N.B. 3. *Primus*, *omnis*, *cunctus*, *uniuersus*, *nullus*, *pauci* sont certainement des ACF. Cependant, à l'inverse des autres ACF, à génitif en *-ius*, leur déclinaison est entièrement celle

des adjectifs. Sous réserve de vérification et précisions ultérieures, ces six termes semblent susceptibles de jouer, suivant les cas, soit le rôle d'ACF soit celui d'ACO. Nous les considérerons, dans ce paragraphe 2, en tant qu'ACF.

N.B. 4. Reliquus, adjectif thématique formé comme *conspicuus*, est en voie d'entrer dans la classe des ACF. Au terme de ce déplacement, il se comporte comme *alius* : *omnes reliqui = omnes alii*.

2.1. Comment fonctionnent les ACF ? En description quantitative d'abord : ce n'est pas en nombre illimité qu'ils sont admis à accompagner un S. La plus longue suite possible comporte, sauf erreur, trois termes successifs : *hi duo eidem libri*. Si un quatrième terme intervient, c'est qu'il joue le rôle d'attribut, et, disjoint des précédents, ne leur fait pas suite : *illi centum alii equites | omnes conuenerunt* = « les cent autres cavaliers | se rassemblerent tous ».

Qualitativement d'autre part, ces trois éléments ne sont pas quelconques. *Hic* (dans l'énoncé *hi duo eidem libri*) forme série paradigmatische avec tous les éléments de l'ensemble { démonstratifs, interrogatifs, indéfinis } ayant même contexte que lui, c'est-à-dire compatibles avec un terme tel que *duo* et avec un terme tel que *idem* sur la même ligne syntagmatique dans le même énoncé réalisé ; *duo*, de même, forme série avec tous les termes associables à *hic* et à *idem*, etc. Bref après maintes épreuves combinatoires, dont le détail n'intéresserait pas le lecteur, nous pensons pouvoir organiser la classe des ACF en trois sous-classes, qui incluent respectivement :

- a) les démonstratifs, les interrogatifs, et les indéfinis sauf les deux groupes *omnis-totus-uniuersus-mulli-pauci* et *alius (alter)-idem*;
- b) les cardinaux, ordinaux, distributifs, et le groupe d'indéfinis *omnis-totus-uniuersus-multi-pauci*;
- c) *alius (alter)* et *idem*.

Faute de trouver mieux, nous appellerons la sous-classe *a* celle des « descriptifs » (*describere* = « définir, délimiter, situer »), *b* celle des « quantitatifs », *c* celle des « dénotatifs ». Les mots latins correspondant aux démonstratifs... cardinaux... qui constituent chacune peuvent être énumérés explicitement :

<i>a</i>	<i>b</i>	<i>c</i>
<i>is</i>	<i>unus, duo...</i>	
<i>hic/iste/ille</i>	<i>primus...</i>	
<i>quis?</i>	<i>singuli...</i>	
<i>(ali)quis/quidam/quisquam!/nemo/nihil</i>	<i>omnis/totus/uniuersus/cunctus</i>	
<i>ullus/nullus</i>	<i>multi</i>	
<i>nonnulli</i>	<i>pauci</i>	
<i>aliquot</i>		
<i>plerique</i>		
<i>(unus)quisque</i>		
<i>uterque</i>		
<i>neuler</i>		
<i>alteruter⁴</i>		

La disposition en colonnes entre accolades signifie qu'à un seul et même syntagme, chaque sous-classe fournit au plus un élément : *is* ou *hic* ou *quis?* ou ... + *unus* ou *primus* ... + *alius* ou *idem*⁵.

Des contraintes particulières pèsent de plus sur certains termes, empêchant tel descriptif de s'associer à tel quantitatif et/ou à tel dénotatif. Ainsi,

	<i>a</i>	<i>b</i>		<i>c</i>
mais non	<i>quis</i>	Ø	<i>alius</i>	<i>liber</i>
	* <i>quis</i>	<i>unus</i>	(<i>alius</i>)	<i>liber</i>
ni	* <i>quis</i>	<i>omnis</i>	(<i>alius</i>)	<i>liber</i>

Toutes les données relatives au fonctionnement des ACF sont récapitulées dans le tableau suivant :

4. Pour éviter la surcharge, nous omettons dans cette colonne quelques indéfinis dont la présence n'apporterait rien de plus que ceux déjà consignés : *quiuis, quilibet, uteruis, uterlibet*.

5. En succession linéaire, l'ordre relatif des éléments appartenant aux trois sous-classes n'est pas pertinent. C'est par convention et non par nécessité linguistique que nous avons affecté la première lettre de l'alphabet aux descriptifs, etc.

descriptifs	quantitatifs	dénotatifs
<i>is hic/iste/ille</i>	<i>unus, duo... primus... singuli... omnis/totus/cunctus /uniuersus multi pauci</i>	<i>alius/alter idem</i>
<i>quis? (ali)quis/quidam/quisquam //nemo/nihil nonnulli ullus/nullus aliquot plerique</i>	Ø	<i>alius</i>
<i>(unus)quisque</i>	<i>primus...</i>	Ø
<i>uterque neuter alteruter</i>	Ø	Ø

2.2. Or le système ainsi établi ne fait aucune place à la coordination :

— En constatant que chaque sous-classe fournit au SN un élément au maximum, on a déjà dit, de ce fait, que les membres d'une même sous-classe ne sont pas coordonnables entre eux. Comme le Latin ne tolère pas à la fois

ille _____
 et _____ → *eques*,
aliquis _____

il ne tolère évidemment pas davantage **ille atque aliquis eques*.

— Les sous-classes ne se coordonnent pas non plus l'une avec l'autre :

**illi et centum equites*
 **centum et alii equites*
 **illi et centum et alii equites*

Le seul mode de jonction des ACF entre eux est donc la juxtaposition :

illi | centum | alii equites.

3. LES APPORTS DE CLASSE OUVERTE

3.1. Énumérés en extension, les ACO afférents au S sont :

- l'épithète
- l'apposition
- la proposition relative

le génitif adnominal, et autres cas adnominaux (positionnels ou non).

En compréhension, il n'est facile de définir cet ensemble ni par les catégories morpho-syntactiques : car l'adjectif (épithète) en est une, mais non le génitif; ni par les fonctions grammaticales au sens classique de ce terme : car le génitif en est une, mais non la proposition relative; etc. Pour rendre compte de son fonctionnement et de ses relations internes, il faut raisonner autrement, et constater en premier lieu que les ACO quels qu'ils soient, épithètes, appositions ou relatives, peuvent servir

- soit à définir en opposant
- soit à décrire en qualifiant⁶.

— *Populus romanus* illustre le premier cas. L'épithète *romanus* identifie le *populus* en question en l'opposant au *populus albanus* ou *sabinus...*, et en s'opposant elle-même aux adjectifs *albanus* ou *sabinus* qui pourraient figurer à sa place.

— *Pulcher hortus* illustre le deuxième cas. L'épithète *pulcher* qualifie le *hortus* en question, en s'associant sans opposition aux autres épithètes qui peuvent lui succéder pour compléter la description : *pulcher, amoenus, felix hortus*.

De même pour l'apposition :

— Premier cas, *frater medicus* = « mon frère le médecin » ≠ *frater architectus* = « mon (autre) frère, l'architecte ».

— Deuxième cas, *frater iurisconsultus, orator et interdum poeta* = « mon frère — jurisconsulte, orateur, poète à ses heures »

6. Le génitif adnominal est moins net à cet égard. Nous croyons que tous les génitifs adnominaux servent à définir en opposant — sauf le type *consul eximiae uigilantiae*. Mais de toutes façons, les seuls génitifs adnominaux qui aient quelque intérêt dans le cadre des questions posées aujourd'hui sont ceux qui commutent avec l'épithète I (v. *infra*, 3.2.2.2.a) : il n'est donc pas nécessaire de leur faire un sort particulier dans ce § 3.1.

Et pour la relative :

— Premier cas, *homo qui uidit, is narrare potest* = « c'est l'homme qui a vu, qui peut témoigner »

— Deuxième cas, *homo, qui prima luce iam surrexerat, (qui) protinus uiam inierat ...* « l'homme, qui s'était levé à l'aube, qui s'était aussitôt mis en route ... ».

Les deux séries ainsi constituées, repérées aussi en Français, sont nommées parfois, l'une « déterminative », l'autre « appositive », « explicative » ou « qualificative »⁷. Tant pour abréger que pour éviter toute connotation logique ou philosophique, nous les désignerons par les simples numéros de « série I » et « série II », et parlerons d'« apport I » et « apport II ». De fait, en dépit de la commodité qu'on trouve, pour une première présentation, à marquer la différence en termes quelque peu logiques — et, inévitablement, sémantiques —, la distinction ne se formule proprement qu'en termes de fonctionnement grammatical. C'est ainsi que d'une série à l'autre, varient significativement :

— la place de l'apport relativement à S

— le nombre d'éléments de même série autorisés à accompagner simultanément un même S

— le nombre et la nature des déterminants admis par l'un et l'autre type⁸.

Ces dissymétries fonctionnelles donnent à penser que la relation à S d'un apport I diffère de la relation au même S d'un apport II. La « boîte de Hockett » permet de situer la différence :

<i>ille</i>	<i>imperiosus</i>	<i>populus</i>	<i>romanus</i>
<i>illa</i>	<i>imperiosa</i>		<i>natio</i>
<i>illa</i>	<i>civitas</i>		
<i>gens</i>			

7. Ainsi, pour la distinction « déterminative »/« appositive » : J. DUBOIS, *Éléments de Linguistique française: syntaxe*, Paris, 1970, p. 254 (pour les relatives) et 264 (pour l'épithète).

8. Ces divers points ont fait l'objet d'études antérieures, que nous ne reprendrons pas ici. Cf. J. M. CORBIN, *Le SN latin. Méthode d'analyse et exercices structuraux*, Annales CRDP, Strasbourg, 1975, chap. II, § 3 et 4.

La « boîte » montre que :

— Le Nom *populus*+un ACO I *romanus*, forment une unité remplaçable par un élément unique, par exemple *natio*. Nous appellerons ce sous-ensemble N+ACO I un « membre nominal », MN.

— Le MN *populus romanus*+un ACO II, *imperiosus*, forment une unité remplaçable par un élément unique, par exemple *ciuitas*. Nous appellerons ce sous-ensemble MN+ACO II un « groupe nominal », GN.

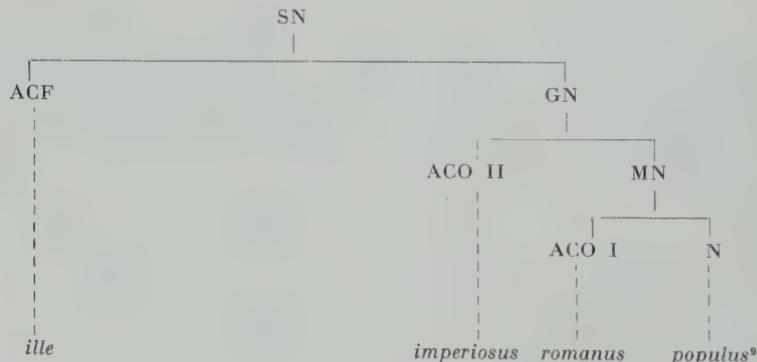
— Le GN *imperiosus populus romanus*+un ACF, *ille*, forment une unité remplaçable par un élément unique, par exemple *gens*. Nous appellerons ce sous-ensemble GN+ACF le « syntagme nominal », SN.

C'est-à-dire, en règles de réécriture :

$$\begin{aligned} \text{SN} &\rightarrow \text{GN+ACF} \\ \text{GN} &\rightarrow \text{MN+ACO II} \\ \text{MN} &\rightarrow \text{N+ACO I} \end{aligned}$$

Ou enfin, sous forme d'indicateur syntagmatique (en structure de surface) :

ARBRE 2



3.2. Le système des ACO ainsi mis en place, on est en état de formuler exhaustivement les questions qui concernent leur coordination :

9. La suite ainsi obtenue : *ille imperiosus romanus populus* observe l'ordre structural, c'est-à-dire celui qui est dicté tout simplement par la disposition de l'indicateur syntagmatique. L'ordre linéaire serait plutôt : *ille populus romanus*.

3.2.1. Les ACO II sont-ils coordonnables entre eux ?
 3.2.2. Les ACO I sont-ils coordonnables entre eux ?
 3.2.3. Les ACO II sont-ils coordonnables avec les ACO I¹⁰ ?
 3.2.4. Les ACO sont-ils coordonnables avec les ACF ?

3.2.1. LES ACO II SONT-ILS COORDONNABLES ENTRE EUX ?

Oui. Toutes les combinaisons possibles d'épithètes II, appositions II et relatives II admettent la liaison « et ».

— Épithète II et épithète II : *tribunus plebis ACER AC VEHemens.*

— Apposition II et apposition II : *C. Memmius, plebis ACERRIMUS PATRONUS ET nobilitatis OPPUGNATOR.*

— Relative II et relative II : *Caesar fossas facil quibus flumen AVERTAT uadumque in eo EFFICIAT* (selon le schéma de phrase de César, *De bello ciuili*, I, LXI, 1).

— Épithète II et Apposition II¹¹ : *tribunus VEHemens AC nobilitatis iampridem acerrimus OPPUGNATOR.*

— Épithète II et relative II : *tribunus ACER, ET QUI nobilitati iampridem infestus ERAT.*

— Apposition II et relative II. *C. Memmius, VIR acer ET QUI nobilitati iampridem infestus ERAT.*

Le nombre d'éléments coordonnés n'est pas limité à deux : *uir acer, (et) uehemens, (et) saeuus, (et) ferox, (et) impiger*, etc. Il est, au contraire, illimité en droit. Seuls le restreignent en fait la difficulté qu'éprouverait le destinataire à ressaisir le fil du discours après une série trop longue, et les inconvénients stylistiques que comporterait une telle série : c'est-à-dire, des obstacles qui relèvent de la performance et non de la compétence, de la parole et non de la langue.

3.2.2. LES ACO I SONT-ILS COORDONNABLES ENTRE EUX ?

La question, beaucoup plus complexe, ne s'accorde pas que d'une réponse échelonnée.

10. Et vice versa : « les ACO I sont-ils coordonnables avec les ACO II ? » L'ordre n'est pas pertinent pour la question qui nous occupe.

11. Ou vice versa : apposition II et épithète II. La même remarque vaut aussi pour les deux alinéas qui suivent : épithète II et relative II = relative II et épithète II ; apposition II et relative II = relative II et apposition II.

3.2.2.1. En principe, nul SN ne comporte plus d'un ACO I; cet ACO I unique n'a, de ce fait, la possibilité de se coordonner avec nul autre ACO I. On dit ainsi :

frater maior ≠ frater minor
ou *frater medicus ≠ frater architectus.*
mais non, à la fois et dans le même SN, **frater maior et medicus*
**frater minor et architectus.*

De même : *populi italici ≠ populi germanici*
ou *populi antiqui ≠ populi recentiores,*
mais non **populi italici et antiqui*
**populi germanici et recentiores.*

On objectera *frater maior medicus* = « mon frère aîné le médecin », *populi italici antiqui* = « les peuples italiens anciens ». Mais il s'agit d'emboîtement, non de coordination. Et le principe suivant lequel deux ACO I ne se coordonnent pas entre eux n'est contredit

ni par le fait de l'emboîtement
ni, non plus, par l'existence de paires lexicalisées.

a) *L'emboîtement.* Soient les phrases :

frater | maior | meus || rem familiarem administrat = « mon frère aîné gère notre patrimoine »
frater | iurisconsultus | praetor || hanc domum emit = « mon frère jurisconsulte, le préteur, a acheté cette maison »
qui praeteribat, | qui uidit, || is narrare potest = « celui qui passait, qui a vu, celui-là peut témoigner ».

Dans les trois cas le N est suivi de deux ACO, dont chacun à première vue semble bien devoir être identifié comme un ACO I. Le test de questionnement par *quis?* le confirme d'ailleurs. En effet, dans la première phrase *maior* est un ACO I puisqu'à la question « *Quis rem familiarem administrat?* » l'interrogé ne saurait fournir une réponse complète — c'est-à-dire évitant l'ambiguïté — qu'en liant indissolublement *maior* à *frater* : « *frater maior* » ≠ « *frater minor* »¹²;

12. Alors qu'un ACO II ne trouve pas sa place normale dans la réponse. « *Quis rem familiarem administrat?*. — *Frater amantissimus* » = « mon frère très affecté » n'apparaît pas comme un dialogue normal.

mais *meus* est tout aussi bien un ACO I puisqu'à la même question, « *frater meus* » ≠ « *frater tuus* ... » donne une réponse tout aussi justifiée. De même pour les deux autres phrases :

« <i>Quis hanc domum emit?</i> ».	— « <i>frater iurisconsultus</i> »
	. — « <i>frater praetor</i> »
« <i>Quis narrare potest?</i> »	. — « <i>is qui praeteribat</i> »
	. — « <i>is qui uidit</i> ».

On peut même imaginer des séries plus longues de trois, quatre ... ACO I : *frater maior meus medicus* ... Mais d'aucune façon, la coexistence de plusieurs ACO I ne suffit à en faire une série coordonnable. Un système d'inclusions successives rend mieux compte qu'une série de leur relation entre eux et avec le S qu'ils accompagnent :

<i>frater maior</i> = « le frère ainé » ≠ <i>frater minor</i>	
(<i>frater maior</i>) <i>meus</i> = « mon frère ainé » ≠ <i>frater maior tuus</i>	ou <i>eius</i> ...
(<i>frater maior meus</i>) <i>medicus</i> = « mon frère ainé le médecin » ≠	
<i>frater maior meus iurisconsultus</i>	
(<i>frater maior meus medicus</i>) <i>diues</i> = « mon frère ainé médecin,	
le riche » ≠ <i>frater maior meus medicus pauper</i> .	

Etc.

A chaque stade du processus d'inclusion, un seul élément joue le rôle d'ACO I pour la part de syntagme déjà constituée qui le précède. En ce sens il reste vrai que dans tout SN, l'ACO I est unique et non coordonnable.

b) *Les paires lexicalisées*. Soient les syntagmes :

<i>pueri patrimi matrimi</i>	
<i>argentum purum pulum</i>	
<i>Iupiter optimus maximus</i> .	

Il s'agit bien dans les trois cas d'ACO I puisque les *pueri patrimi matrimi* désignent dans le culte romain les enfants « ayant leurs père et mère » par opposition aux *pueri* privés de cet avantage; puisque l'*argentum purum pulum* se distingue de l'argent non exempt d'alliage; et le *Iupiter optimus maximus* romain, des *Ioues* que d'autres cités italiques vénèrent en l'invoquant par d'autres épithètes (*Iupiter Indiges* à Lavinium, *Iupiter Latialis* au Mont Albain, *Sancius Jupater* dans les Tables d'Iguvium). Et dans chaque couple les deux termes sont, sinon toujours explicitement coordonnés

comme dans le *purus ac putus* de Varron¹³, du moins toujours coordonnables.

Seulement, il faut considérer que ces paires sont des groupes, c'est-à-dire des ensembles assez étroitement liés pour atteindre à un certain degré d'unité syntaxique. Leur distribution révèle assez la dépendance mutuelle de leurs éléments constituants :

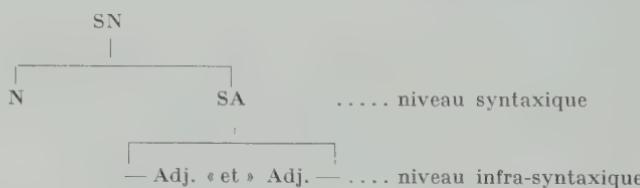
— *optimus* et *maximus* existent certes chacun à l'état libre, mais leur conjonction dépend largement du contexte constitué par le substantif *Iupiter*;

— si *purus* figure en tout contexte, *putus* est presque entièrement conditionné par le contexte /*purus*-;

— *patrimus* et *matrimus* se servent l'un à l'autre de contexte quasi obligatoire.

Dans ces conditions, de tels groupes ne diffèrent des composés copulatifs, formés de deux adjectifs conjoints, — tels *dulcamarus* —, que par le degré d'intégration des deux éléments¹⁴. Un degré supplémentaire ferait de chacun d'eux, comme l'est *dulcamarus*, un lexème unique.

Or ce rapprochement montre à quel niveau se situe la coordination liant les deux termes des groupes en question. Le « et » qui associe *patrimus* à *matrimus* ne sert qu'à constituer le quasi-lexème *patrimus-matrimus*; et c'est ce lexème qui, accédant seul au niveau proprement syntaxique, entre comme constituant dans le schéma structural de phrase :



13. Ap. Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina*, I, *De proprietate sermonum*, p. 39, éd. M. LINDSAY (Leipzig, Teubner, 1903) : *mea igitur hecatombe pura ac puta*.

14. *Dulcamarus* = *dulcis-amarus*, « doux-amer ». Les *Composés coordonnants équivalents à des groupes* font l'objet du chap. XVIII de l'étude de F. BADER, *La formation des composés nominaux du Latin*, Paris, 1962 : composés copulatifs, p. 335 sq.; groupes formés de deux termes complémentaires en asyndète, p. 338. Parmi les ACF, quelques numéraux sont aussi des quasi-composés, formés de deux termes liés par une coordination infra-syntaxique : *duo et uiginti...* Ce fait ne contredit en rien le principe de non-coordonnabilité des ACF entre eux, posé *supra* en 2.2.

Malgré l'apparence, il n'y a donc pas lieu de considérer ces syntagmes doubles comme l'addition de deux ACO I coordonnés : chaque paire constitue bien plutôt un seul ACO I, composé de deux éléments de niveau inférieur. Et ainsi rien n'a démenti, jusqu'à présent, le caractère non-coordonnable des ACO I.

3.2.2.2. Un syntagme du type *heredium paternum et maternum* présente en revanche un cas incontestable de coordination de deux ACO I, à un niveau proprement syntaxique. Il faut ici reprendre les choses de plus haut, et successivement : décrire le fait, l'interpréter linguistiquement, lui donner ses limites.

a) Les couples coordonnés « ACO I et ACO I » relèvent de plusieurs sous-types distincts, définis par les six combinaisons des trois réalisations possibles de ACO I, soit : l'adjectif épithète, le possessif, le génitif adnominal.

1 *Heredium paternum et maternum* = épithète I et épithète I.
 2 *Heredium meum et tuum* = possessif et possessif. *Meus, tuus, noster, uester*, couramment rangés parmi les « adjectifs pronominaux », ne sont pourtant en fait ni plus ni moins que des adjectifs ordinaires : aussi bien ont-ils, des adjectifs, la déclinaison thématique complète, qui les distingue de l'ensemble des ACF¹⁵. Ces adjectifs possèdent toutefois la particularité de fonctionner toujours en série I, c'est-à-dire comme des oppositifs, qui définissent plutôt qu'ils ne décrivent. A preuve, le fait que *meus ...* s'associe à l'épithète I *paternus*, dans cette série continue où chaque terme est commutable avec le suivant :

$$\text{heredium} \left\{ \begin{array}{c} \text{paternum} \\ \text{patris} \\ \text{eius} \\ \text{meum} \end{array} \right\}$$

3 *Heredium patris et matris* = génitif adnominal et génitif adnominal. La série précédente inscrit déjà le génitif *patris* parmi les termes substituables à l'épithète I.

4 *Heredium paternum et meum* = épithète I et possessif.

15. Sauf les quelques-uns qui possèdent toutefois une déclinaison adjective complète : voir *supra*, le NB.3 du § 2.

5 *Heredium paternum et matris* = épithète I et génitif adnominal. L'association de ces deux termes ne surprendra pas, si l'on admet que le génitif dérive de l'adjectif par transformation. Soit une phrase du type : *heredium paternum et matris (mihi post triennium) peruenit* : on peut supposer que dans son histoire transformationnelle, la coordination s'est accomplie entre deux termes homogènes, c'est-à-dire entre un adjectif et un adjectif non encore génitivisé — autrement dit, que la transformation de génitivisation suit la transformation de coordination. L'ordre des T. serait le suivant :

1. En structure profonde, deux couples de phrases :

- { P₁ *heredium (mihi ...)* peruenit
- { P₂ *herendum est (herendum) paternum*
- { P'₁ *herendum (mihi ...)* peruenit
- { P'₂ *herendum est (herendum) maternum*¹⁶.

2. T. de relativisation, qui enchaîne P₂ et P'₂, respectivement, sous le SN¹ de P₁ et de P'₁ :

herendum quod est (herendum) paternum (mihi ...) peruenit
herendum quod est (herendum) maternum (mihi ...) peruenit

3. T. d'effacement du relatif, du verbe *est* et de (*herendum*) dans les deux phrases :

herendum paternum (mihi ...) peruenit
herendum maternum (mihi ...) peruenit

4. T. de coordination des deux phrases :
herendum paternum (mihi ...) peruenit et *herendum maternum (mihi ...)* peruenit.

5. T. d'effacement du SV d'une des deux phrases :
herendum paternum et herendum maternum (mihi ...) peruenit.

16. Cette structure profonde est celle de la phrase que nous appellerons un peu plus bas I, b, et à laquelle se rapportent les arbres 4 et 6 ci-dessous. Si nous pensons devoir répéter (*herendum*) après le verbe *est* dans les deux phrases P₂ et P'₂, c'est parce que l'épithète I ne peut constituer à elle seule l'attribut d'une phrase à copule : on dit *populus romanus*, mais non **populus est romanus* — alors que (*hic*) *populus est populus romanus* constitue à nouveau une phrase bien formée. É. BENVENISTE avait attiré l'attention sur cette limitation syntaxique affectant l'épithète de définition, dans un cours du Collège de France du 13 février 1967 (selon les notes obligamment communiquées par Ch. de Lamberterie et J. Lallot).

6. T. de génitivisation atteignant *maternum* :
heredium paternum et heredium matris (mihi ...) peruenit.

7. T. d'effacement du deuxième *heredium* :
heredium paternum et matris (mihi ...) peruenit.

N.B.1. Les T. 3 et 4 peuvent être interverties; de même l'ordre relatif de 5, 6, 7 prête à hésitation. Mais ce qui importe est l'antériorité de la coordination par rapport à la T. de génitivisation.

N.B.2. En diachronie, ce type de génitif n'apparaît qu'au terme d'une longue histoire, comme forme dérivée tendant à supplanter des adjectifs anciens. Des langues indo-européennes telles que le Slave n'ont jamais connu que ces adjectifs; en Latin archaïque, le génitif ne se taille encore qu'une modeste place¹⁷.

6 *Heredium meum et fratris* = possessif et génitif adnominal.

Le possessif valant pour un adjectif, ce type prête au même commentaire que le précédent.

b) Comment faut-il interpréter linguistiquement le syntagme *heredium paternum et maternum* — c'est-à-dire, quelle description structurale convient aux phrases où il figure¹⁸? Pour prendre les choses d'assez haut, considérons ensemble les deux énoncés, comportant respectivement un couple d'ACO I et un couple d'ACO II :

I *Marcus heredium paternum et maternum accepit*
II *Marcus amoenum et fructuosum hortum emit.*

En chacun de ces énoncés de surface convergent deux structures profondes. Car il faut distinguer :

d'une part I, a, où le nom *heredium*, exprimé une seule fois devant le groupe *paternum et maternum*, ne peut être répété en son milieu devant *maternum* : *Marcus heredium paternum-et-maternum accepit*;

d'autre part I, b, où *heredium* est susceptible de reprise : *Marcus heredium paternum et (heredium) maternum accepil.*

Et de même : d'une part II, a, où le nom *hortum* n'a pas à

17. Cf. J. WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, t. II, Basel, 1924, p. 68 sq.; ID., *Genetiv und Adjektiv*, dans *Mélanges de Linguistique offerts à F. de Saussure*, Paris, 1908, p. 137 sq.

18. Tout ce qui est dit désormais de *heredium paternum et maternum* vaut aussi des cinq autres sous-types énumérés *supra*, sous a).

figurer avec chacune des deux épithètes : *Marcus amoenum et fructuosum hortum emit;*

d'autre part II, *b*, où la réitération de *hortum* est autorisée sinon requise : *Marcus amoenum hortum emit et fructuosum (hortum)*¹⁹.

Cette correspondance justifie une comparaison de structure entre les deux phrases *b* d'un côté, les deux phrases *a* de l'autre.

. — *I, b et II, b* tolèrent l'une et l'autre le remplacement de *et* par *aut* :

Marcus heredium paternum aut maternum accepit

Marcus amoenum aut fructuosum hortum emit,

et s'accommodeent également de l'interrogation disjonctive :

ulrum Marcus heredium paternum an maternum accepit?

ulrum Marcus amoenum an fructuosum hortum emit?

En ce dernier cas, les structures immédiatement sous-jacentes à la structure de surface comportent l'une et l'autre deux phrases complètes, *P₁* et *P₂*, liées par le sommet, soit²⁰ :

19. Les phrases *I,b* et *II,b* — et elles seules — admettent aussi le pluriel du nom :

Marcus heredia accepit — cum paternum tum maternum

Marcus hortos emit, alterum amoenum alterum fructuosum.

20. Les indicateurs syntagmatiques ci-dessous (arbres 3 à 8) prêtent aux remarques suivantes :

Remarque 1. Dans tout ce § *b* nous parlons de structures « sous-jacentes » plutôt que « profondes ». En effet, les structures représentées par les arbres 3 à 8 sont bien sous-jacentes par rapport aux énoncés de surface *I,a* et *I,b*, *II,a* et *II,b*, mais sans être pour autant, proprement, des « structures profondes » : car en structure profonde, il n'existe pas une phrase comportant un adjetif, ainsi (matériau de l'arbre 3) *Marcus amoenum hortum emit* mais deux phrases : *Marcus hortum emit*

Hortus est amoenus,

ni non plus (matériau de l'arbre 3) *Marcus fructuosum hortum emit,*

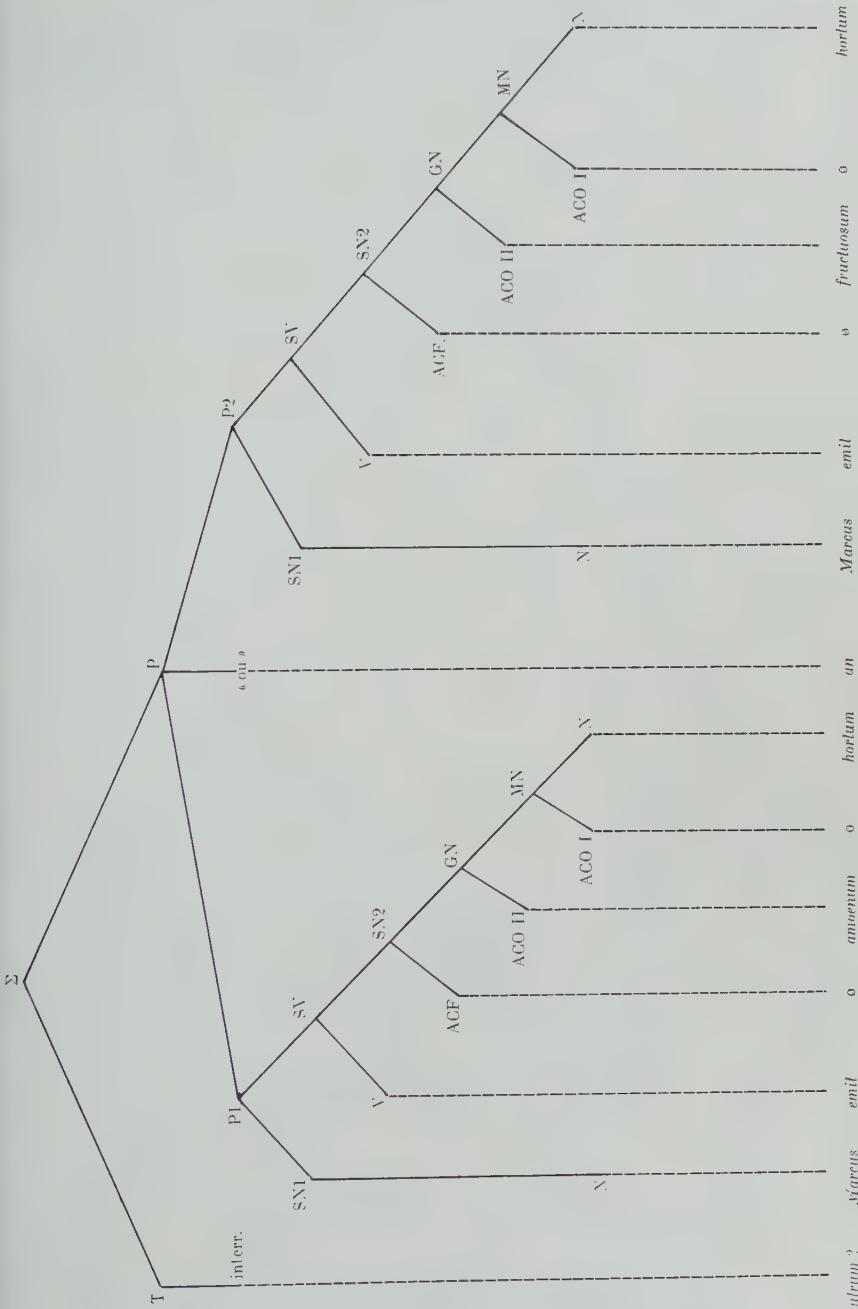
mais deux phrases : *Marcus hortum emit*

Hortus est fructuosus,

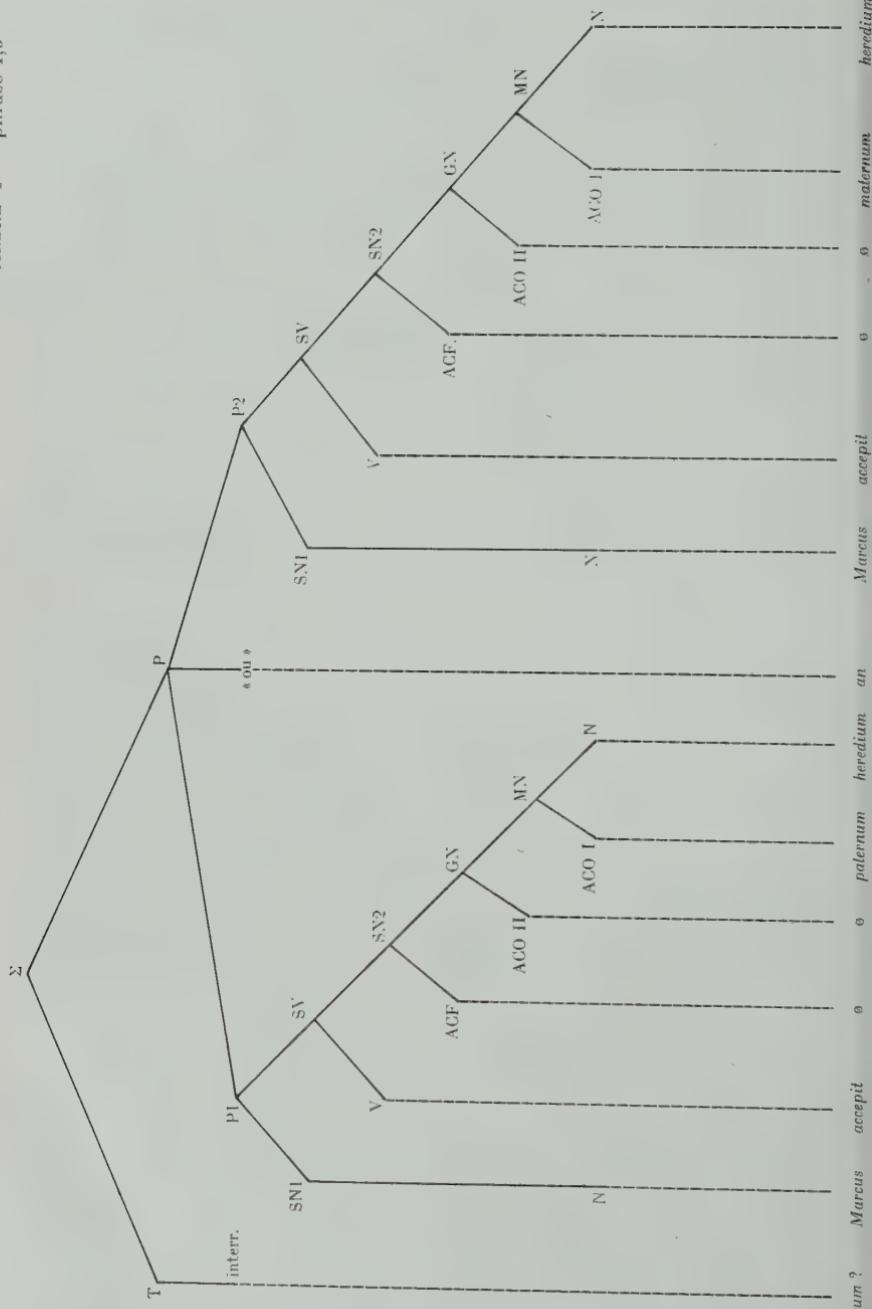
etc.

Remarque 2. Les arbres 3 et 4 diffèrent l'un de l'autre uniquement par le fait que dans un cas l'ACO I, dans l'autre cas l'ACO II est réalisé par Ø. Même remarque pour les arbres 5 et 6.

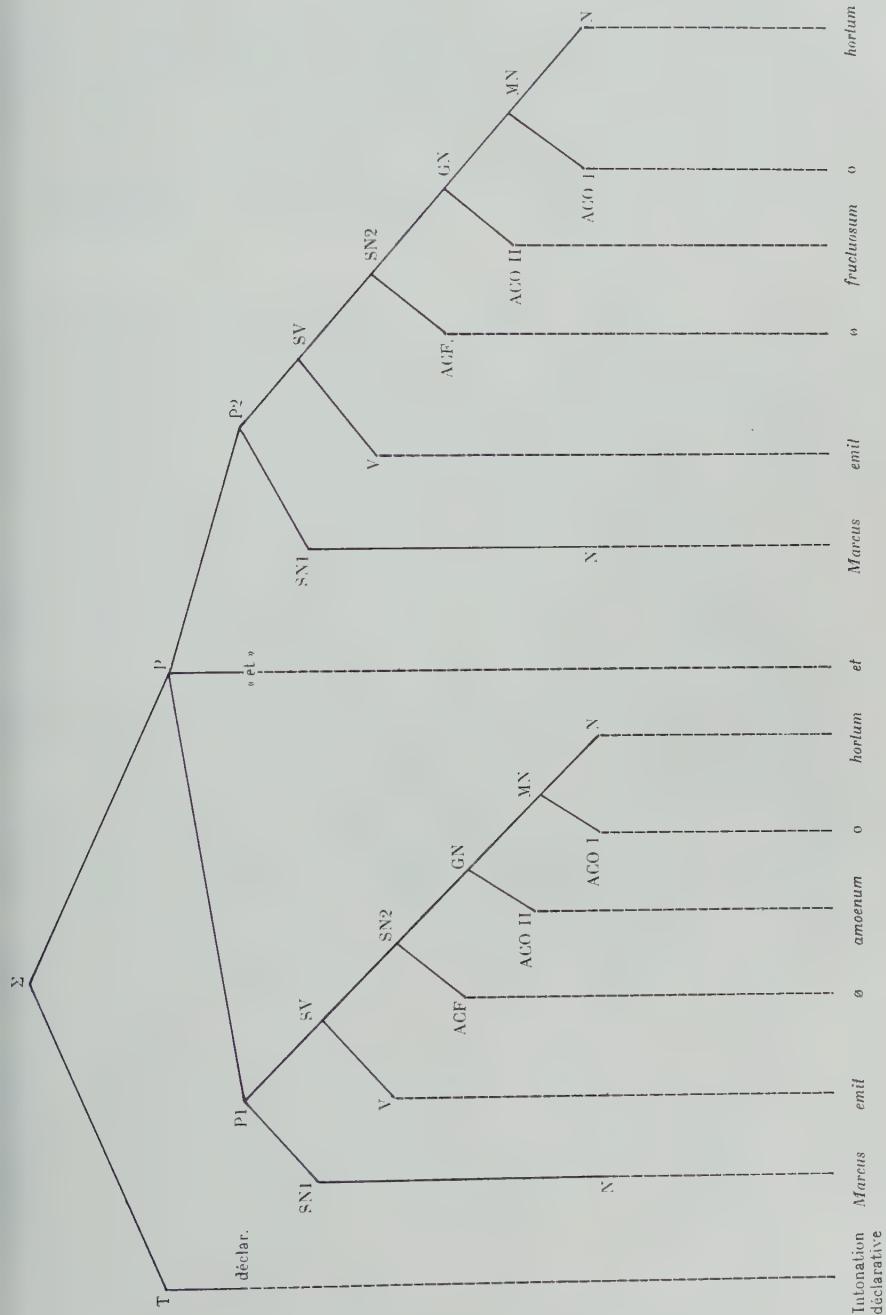
Remarque 3. Dans les arbres 3 à 8, pour la simplicité de la présentation nous n'avons pas analysé explicitement le SN₁ en : SN → ACF+GN ; GN → ACO II+MN ; MN → ACO I+N. Dans la présente démonstration en effet cette analyse, importante pour le SN₂, n'a pas d'intérêt quand il s'agit du SN₁.



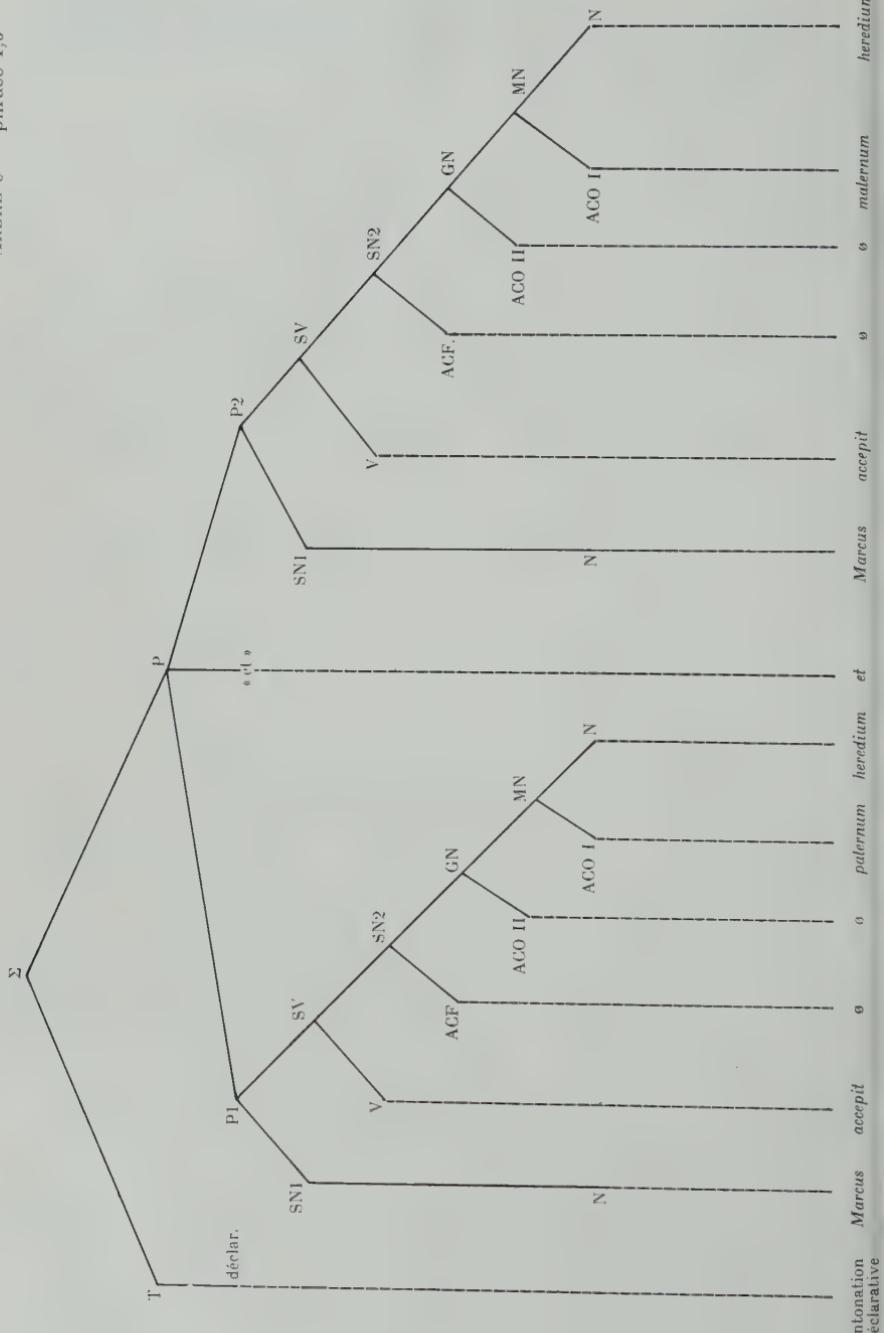
ARBRE 4 = phrase I, b



Quant à la coordination qui apparaît en surface entre les deux épithètes, en II, *b* comme en I, *b*, elle se réalise également au sommet entre les deux phrases P_2 et P_1 de la structure sous-jacente :



ARBRE 6 = phrase I, b



. — I, a et II, a se comportent tout autrement. En particulier, la symétrie qui régnait entre I, b et II, b fait défaut quand il s'agit de I, a et II, a.

En II, a, la répétition du nom *hortum* devant *fructuosum*, si elle ne se produit pas normalement dans l'énoncé de surface, n'est cependant pas inconcevable au point qu'on ne puisse dire ... *pulchrum hortum, qui (hortus) fructuosus quoque erat*, ou attribuer les deux épithètes à deux relatives successives coordonnées : ... *hortum, qui amoenus erat et qui fructuosus erat*. Dans ces conditions, il n'y a pas de raison de refuser une structure sous-jacente consistant en deux phrases coordonnées au sommet :

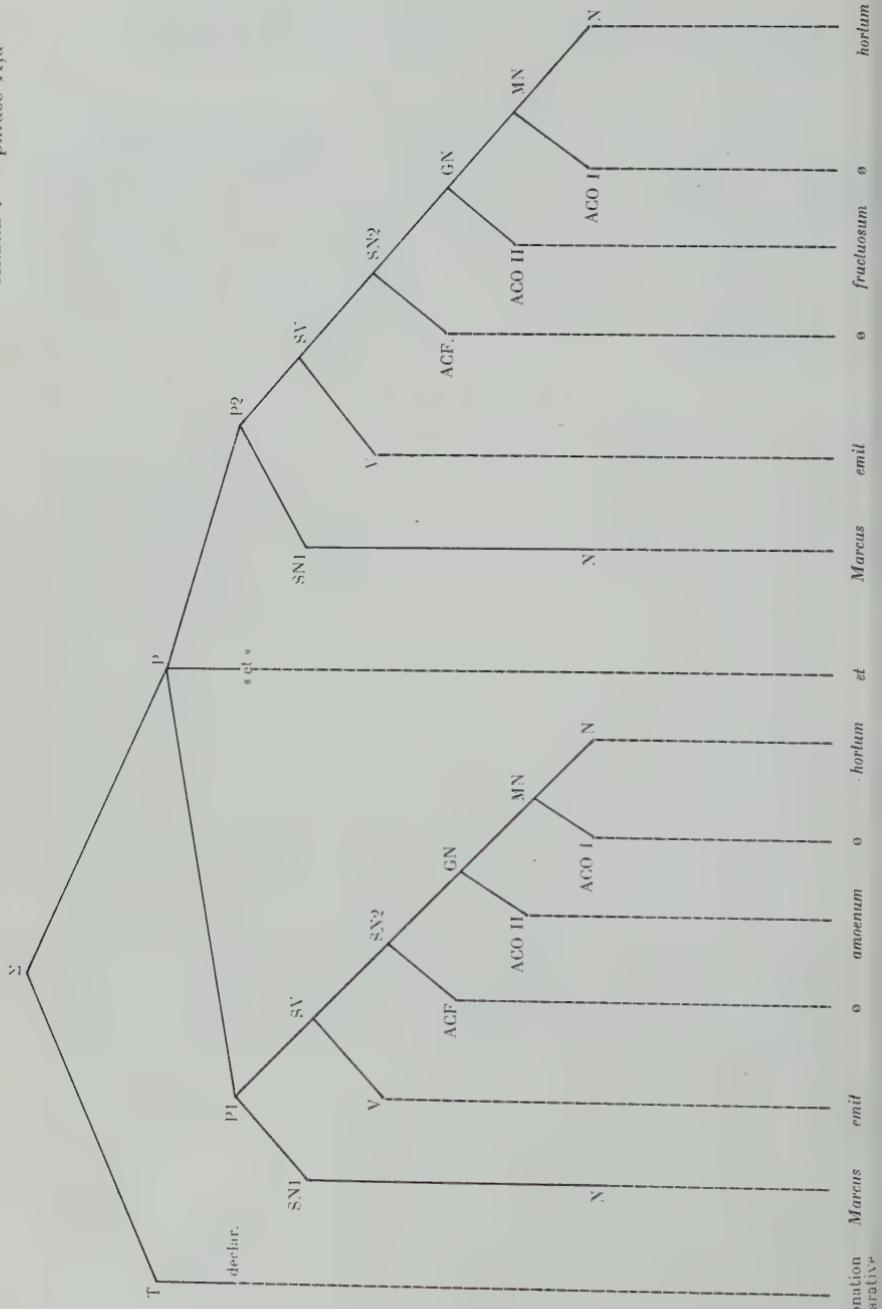
(Voir arbre 7, page 268).

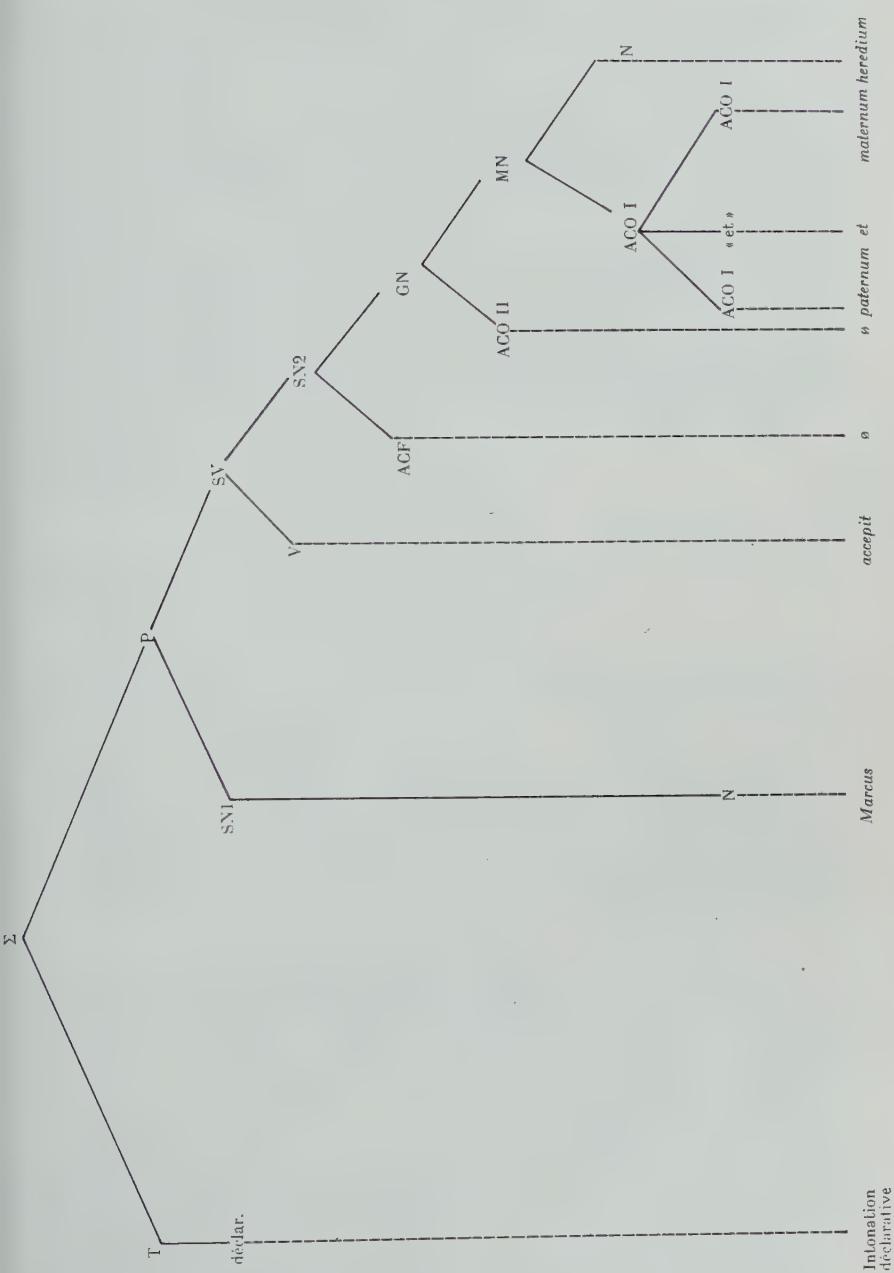
La seule différence entre les arbres 5 et 7 consiste en ceci, qu'en 7 les deux N placés respectivement sous P₁ et P₂ sont coréférentiels alors qu'en 5 ils renvoient à deux *horti* référentiellement distincts; à quoi s'ajoute une divergence intervenant, au cours de l'histoire transformationnelle, entre la structure sous-jacente et la structure de surface : puisque en II, a le deuxième *hortum* subira une transformation d'effacement épargnée à II, b.

S'il en va tout autrement de I, a, c'est parce qu'un *heredium paternum et maternum* n'est pas un *heredium quod (heredium) paternum est et quod (herendum) maternum est*, mais un *heredium* à la fois *paternum-et-maternum*, tel que ce qui définit l'*heredium*, c'est l'inter-relation de *paternum* et de *maternum* et non leur succession additive. Sans identifier ce *paternum-maternum* à *patrimi matrimi* — car les deux épithètes de I, a restent contextuellement libres, et leur coordination se situe à un niveau incontestablement syntaxique — on aurait tort de l'en séparer absolument. Ces arguments encouragent à prendre le risque de placer dans une phrase unique, en structure sous-jacente, le couple indissociable des deux épithètes :

(Voir arbre 8, page 269).

ARBRE 7 == phrase II,a





Des arbres 5, 6, 7, 8, considérés ensemble, ressortent les constatations suivantes :

α) L'ensemble des arbres 6 et 8 n'est pas identique à l'ensemble 5-7, puisque la correspondance structurelle de 7 à 5 ne se reproduit pas entre 8 et 6. Le fait de la coordination révèle ainsi une différence de structure linguistique entre les phrases comportant des ACO II et celles comportant des ACO I.

β) Ce qui distingue 8 de 6, c'est-à-dire *heredium paternum-et-maternum* de *heredium paternum et (heredium) maternum* est le niveau où la coordination y intervient; et puisque *paternum-et maternum* appelle en outre *patrimi matrimi*, ce sont donc trois syntagmes qui s'ordonnent en série échelonnée :

niveau syntaxique	$\begin{cases} \text{coordination au sommet de P : } \\ \quad herendum paternum et (herendum) maternum \end{cases}$
niveau infra-syntaxique	$\begin{cases} \text{coordination au niveau du nœud ACO I : } herendum paternum-et-maternum \\ \text{coordination entre les deux termes d'un lexème en voie de composition : } pueri patrimi matrimi. \end{cases}$

γ) De toutes façons, avec *herendum paternum et maternum* il existe indiscutablement un type d'ACO I coordonnables entre eux. Il ne reste plus qu'à mesurer son importance relativement à la classe totale des ACO I, pourachever de répondre à la question « les ACO I sont-ils coordonnables entre eux ? »

ο) Toute épithète I n'est pas coordonnable avec toute autre. Car, hors le cas *herendum paternum et maternum*, quelle épithète se prêtera à compléter : *nauis longa et ... ? Frater maior et ... ?* Il nous faudra donc distinguer dans l'ensemble des épithètes I plusieurs sous-classes, en vérifiant si l'aptitude/inaptitude à la coordination ne s'accompagne pas d'autres oppositions fonctionnelles. Faute de pouvoir présenter aujourd'hui les résultats d'une recherche qui reste à faire, observons du moins que les épithètes *paternum* et *maternum*, chacune coordonnable avec l'autre, sont aussi toutes deux coordonnable avec l'adjectif possessif et le génitif adnominal (cf. *supra* 3.2.2. a); qu'en revanche (*nauis*) *longa* et (*frater*)

maior, non coordonnables avec d'autres épithètes I, ne le sont pas non plus avec l'adjectif possessif ni le génitif adnominal.

Cf. *consuetudo* { *familiaris* }
 { *familiae* }
 { *eius* }

d'où aussi *consuetudines familiares et gentiles* ... Cette remarque, qui pourrait servir d'instrument à un inventaire méthodique, suffit déjà à montrer que les épithètes I coordonnables ne forment qu'un sous-groupe précisément délimité et fort restreint en nombre.

— Les appositions I et les relatives I, sauf erreur, ne se coordonnent en aucun cas, ni chacune avec elle-même, ni entre elles, ni avec l'épithète I (en y joignant le génitif adnominal). Dans un corpus revu à cet effet²¹, nous ne trouvons

ni apposition I et apposition I
 ni relative I et relative I
 ni apposition I et relative I
 ni apposition I et épithète I
 ni relative I et épithète I.

3.2.3. LES ACO II SONT-ILS COORDONNABLES AVEC LES ACOI ?

Non, en aucun cas. Tout syntagme du type **populus romanus et imperiosus* est exclu.

3.2.4. LES ACO SONT-ILS COORDONNABLES AVEC LES ACF ?

Non, en aucun cas. N'est admis nul syntagme du type

**populus ille et romanus*
 **populus primus et romanus*
 **populus ille primus et romanus*, etc.

ni du type **populus ille et imperiosus*, etc.

21. Il s'agit du corpus constitué par les historiens de la génération césarienne, soit :

Salluste, *Oeuvres complètes*, éd. Belles-Lettres.

César, *Oeuvres complètes*, éd. Belles-Lettres.

Bellum alexandrinum, éd. Belles-Lettres.

Bellum africanum, éd. Belles-Lettres.

Bellum hispaniense, éd. G. PASCUCCI, Firenze, 1965.

Veterum historicorum romanorum reliquiae, t. I, 2^e éd., Leipzig, 1914.

4. RÉCAPITULATION

En résumé :

Les ACF ne sont coordonnables ni entre eux (cf. 2.2.) ni avec les ACO (cf. 3.2.4.).

Quant aux ACO, tout ce qui les concerne (cf. 3.2.1., 3.2.2. et 3.2.3.) trouve sa place dans le tableau suivant :

	1. entre termes de même espèce, même série	2 entre termes de même espèce, autre série	3 entre termes d'autre espèce, même série	4 entre termes d'autre espèce, autre série
épith. I	suivant + la sous- — classe —	—	—	—
épith. II	+	—	+	—
appos. I	-	-	—	—
appos. II	+	—	—	—
relat. I		—	—	—
relat. II	+	—	+	—

Note pour la lecture du tableau.

Les « espèces » sont : l'épithète, l'apposition, la relative.

Les « séries » sont la « série I » et la « série II » définies en 3.1.

Donc : coordination entre termes de « même espèce, même série » signifie entre l'épithète I et l'épithète I, etc.

coordination entre termes de « même espèce, autre série » signifie entre l'épithète I et l'épithète II, etc.

coordination entre termes d'« autre espèce, même série » signifie entre l'épithète I et l'apposition I ou la relative I, etc.

coordination entre termes d'« autre espèce, autre série » signifie entre l'épithète I et l'apposition II ou la relative II, etc.

Ou enfin, pour présenter les choses autrement — en intégrant dans une seule formule, à la fois les données relatives

aux ACF et celles relatives aux ACO — le SN se compose des éléments suivants :

niveau syntaxique : 1 descriptif	
1 quantitatif 1 dénotatif	$\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ ACO I } / \text{ACO II et ACO II et .../N} \\ \text{sauf cas } heredi- \\ um paternum et \\ maternum \end{array} \right.$
-----	-----
niveau infra-syntaxique :	<i>pueri patrimi matrimi</i>

Ces présentations récapitulatives montrent qu'en définitive la coordination n'intervient pas de façon quelconque et fortuite entre les divers éléments constitutifs du SN, mais qu'elle se distribue au contraire significativement, de façon propre à souligner les classes fonctionnelles, dont la diversité complémentaire constitue le SN latin.

Huguette FUGIER et Jean-Marie CORBIN.

57, rue du Général Conrad
67000 Strasbourg.

6, rue du Dabo
Hœnheim, 67800 Bischheim (Bas-Rhin).

CONTINUITÉ ET RENOUVELLEMENT D'UN SYSTÈME VERBAL : LE CAS DU BERBÈRE

SOMMAIRE. — *En berbère, toute forme verbale associe obligatoirement un radical et un indice de personne ou de participe. Le radical résulte lui-même de la combinaison d'une racine consonantique, porteuse de la signification de base, et d'un schème qui oriente et précise cette signification.*

Dans l'énoncé verbal, l'indice a le rôle de sujet, le radical celui de prédicat. La forme verbale, qui les réunit en elle, assure donc la liaison entre les termes qui gravitent autour de chacun d'eux : d'une part l'indicateur de thème ou le complément explicatif (pseudo-sujet), qui précisent éventuellement le référent de l'indice ; d'autre part les compléments d'objet admis par une partie des radicaux.

La question des schèmes dérivés n'est pas traitée ici. Primaire ou dérivé, un verbe forme ses radicaux sur quatre schèmes principaux, qui n'ont pas les mêmes structures dans tous les verbes ; on appellera thème un ensemble de schèmes homologues. On se trouve donc en présence de quatre thèmes, qu'A. Bassel nommait aoriste, aoriste intensif, prétrérit et prétrérit négatif. Ce dernier pouvant être considéré comme une variante du prétrérit, le problème est celui du système constitué par les trois premiers thèmes. C'est un système aspectuel. Depuis A. Bassel, tous les auteurs s'accordent à placer au centre de ce système l'opposition entre l'aoriste (ou imparfait), forme non marquée, et le prétrérit (ou parfait), forme marquée ; à côté de ces deux thèmes, l'aoriste intensif, ancien dérivé intégré dans le verbe, exprime le déroulement ou la répétition du procès. Mais ce tableau, qui accorde plus d'attention aux formes qu'à leur emploi, reflète un état de langue déjà dépassé. Les deux pôles du système sont aujourd'hui les formes marquées, aoriste intensif et prétrétil, que l'on peut appeler inaccompli et accompli, car elles reproduisent l'opposition bien connue du chamito-sémistique. Ce groupe de langues offre du reste d'autres exemples d'une structure qui survit au renouvellement des formes

(*D. Cohen*). *Le recul de l'aoriste devant un thème « intensif » illustre une loi générale (J. Kuryłowicz). N'étant pas marqué, l'aoriste peut assumer la valeur d'un inaccompli ou celle d'un accompli, à condition que l'énoncé ait déjà déterminé l'aspect. En dehors de ce cas, l'aoriste est refoulé dans le domaine modal ; il y remplit diverses fonctions, généralement précisées par des marques, indices d'impératif ou particule modale, cette dernière participant quelquefois à l'élaboration d'un futur.*

On peut s'interroger sur la réalité d'un système verbal « berbère », tout comme on peut chercher où est « le berbère » : pour cette langue qui n'apparaît que sous la forme de dialectes ou de parlars, la description exhaustive d'un système ne peut être que locale. Mais la parenté des parlars est assez visible pour qu'on puisse dégager le canevas sur lequel chacun a brodé. C'est à ce canevas que je m'en tiens ici¹. Sauf exception dûment signalée, je ne dis rien des développements locaux, tels que la tendance à créer des verbes auxiliaires. La description qui suit n'est pourtant pas une reconstruction historique : les traits qu'elle retient sont présents dans la grande majorité des parlars, sinon dans leur totalité, et l'image qu'ils composent est schématique, sans doute, mais je la crois actuelle.

Ne pouvant multiplier les citations, j'ai emprunté presque tous les exemples à trois grands dialectes : le kabyle, le touareg et surtout le chleuh du Sud marocain, qui m'est plus familier et dont la notation présente moins de difficultés typographiques². Mais, sauf indication contraire, les phénomènes que j'ai voulu illustrer se retrouvent dans les autres parlars, *mulatis mulandis*, et c'est bien au « berbère », un et divers, que j'ai pensé.

1. Le présent article réunit et complète des observations que j'ai présentées ailleurs : v. L. Galand, « L'énoncé verbal en berbère : étude de fonctions », *Cahiers F. de Saussure* (Genève), 21 (1964), p. 33-53 ; — « Introduction grammaticale », dans : Petites Sœurs de Jésus, *Contes touaregs de l'Air*, Paris, 1974, p. 15-41 ; — et surtout les rapports sur les conférences de l'École pratique des hautes études, IV^e section, dans *Annuaire 1972/1973*, Paris, 1973, p. 173-179 et *Annuaire 1973/1974*, Paris, 1974, p. 166-169.

2. Les consonnes tendues sont notées ici par la majuscule pour les parlars marocains, par la lettre redoublée pour les autres parlars. La voyelle centrale *a* du kabyle est écrite, bien qu'il ne s'agisse pas d'un phonème. La graphie des voyelles touarègues ne doit pas être tenue pour définitive ; *ə* et *ä* représentent des voyelles centrales distinctes, comme l'a montré M. Prasse.

I. STRUCTURE DE LA FORME VERBALE

1.1. Toute forme verbale du berbère s'analyse en un radical et un affixe. Le radical peut commuter avec un autre radical, l'affixe avec un autre affixe (y compris zéro), mais la forme verbale n'existe que par leur association.

1.2. Le radical combine lui-même deux éléments, une racine et un schème. De ce trait largement répandu dans les langues chamito-sémitiques, J. Cantineau a donné, pour l'arabe, une description restée classique³. Passablement perturbé au cours de l'histoire du berbère⁴, le mécanisme des racines et des schèmes conserve pourtant toute son importance dans le système verbal. Aussi convient-il d'en rappeler brièvement les principes.

Le terme de « racine » n'implique ici aucune référence à l'étymologie. Il désigne quelquefois une consonne, beaucoup plus souvent une suite ordonnée de consonnes — deux, trois, peut-être quatre — qui se retrouvent dans une série de mots dont les signifiés ont un élément commun : la racine est porteuse de cet élément. Les mots chleuhs *ilsa* « il a mis le vêtement », *ar ilSa* « il met le vêtement », *Sls* « fais mettre le vêtement », *limlsit* « vêtement » ont pour racine la séquence *l s*, qui évoque la notion de « vêtir », « vêtement ».

Les consonnes de la racine ou consonnes radicales, désignées plus loin par r^1 , r^2 , etc., sont insérées dans un schème, cadre constitué d'éléments divers : autres consonnes, voyelles, tension consonantique. La signification pour ainsi dire amorphe de la racine est précisée et informée par le schème : les schèmes des exemples cités : *ilsa* (radical *-lsa-*), *ar ilSa* (radical *-lSa-*), *Sls* (radical *-Sls-*) sont respectivement $-r^1r^2a-$ « accompli », $-r^1R^2a-$ « inaccompli », $-Sr^1r^2-$ « factif/causatif » ; avec d'autres racines, ils produisent d'autres radicaux et ceux-ci, pourvus des indices appropriés, donnent à leur tour des formes verbales ; avec la racine *r γ* « chaleur », on obtient

3. J. Cantineau, « La notion de 'schème' et son altération dans diverses langues sémitiques », *Semitica*, 3 (1950), p. 73-83 ; — « Racines et schèmes », *Mélanges William Marçais*, Paris, 1950, p. 119-124.

4. L. Galand, « 'Signe arbitraire et signe motivé' en berbère », *Actes du 1er congrès international de linguistique sémitique et chamito-sémitique*, Paris, 1969, réunis par A. Caquot et D. Cohen, 1974, p. 90-101.

par exemple *irya* « il est chaud », *ar irQa*⁵ « il devient chaud », *Sry* « fais chauffer ». La place des consonnes radicales est prévue dans chacun des schèmes et deux racines qui ne comptent pas le même nombre de consonnes ne peuvent pas entrer telles quelles dans un même schème.

Ni la racine ni le schème n'apparaissent l'un sans l'autre. L'impératif singulier *ls* « mets le vêtement » n'est pas un « mot-racine », mais l'assemblage d'un indice zéro avec le radical *-ls-*, lui-même produit par la combinaison de la racine *ls* et du schème *r¹r²*. Cependant racine et schème sont des réalités pour les locuteurs, comme le prouve le traitement des emprunts dont l'armature consonantique, devenant une racine, est généralement insérée dans des schèmes connus.

1.3. Les affixes dont il est ici question ne représentent pas la totalité des affixes verbaux. Le pronom personnel régime « direct » ou « indirect », par exemple, est affixé au verbe, mais sa suppression ne mutile pas la forme verbale et celle-ci s'emploie très souvent sans lui. Deux sortes d'affixes seulement sont indispensables à l'intégrité de cette forme, tout en s'excluant mutuellement : les indices de personne, qui notent la personne grammaticale, et les indices de participe, qui signalent que le verbe appartient à une proposition relative du type dit, commodément mais improprement, « relative sujet » (relative en *qui* du français). Il est utile de rappeler dans la graphie cette différence de statut entre les indices de personne ou de participe, qui seront soudés au radical, et les pronoms personnels affixes, qui seront, selon le cas, séparés du verbe ou joints à lui par un simple trait d'union : on distingue en chleuh *umȝnt* « elles ont pris » (radical *-umȝ-*, indice de pl. 3 f. *-nt*) et *umȝn-t* « ils l'ont pris » (radical *-umȝ-*, indice de pl. 3 m. *-n*, pr. pers. affixe sg. 3 m. *t*), bien que la prononciation soit la même.

Il existe trois séries d'indices de personne. Le choix de la série est partiellement conditionné par le radical de la forme verbale, ce qui signifie que les combinaisons entre radicaux et indices sont soumises à des restrictions. Une première série d'indices est réservée au radical de l'accompli⁶ des verbes

5. L'occlusive *Q* est ici la réalisation de la fricative vélaire sonore *γ* après tension.

6. Les termes « accompli », « inaccompli », « verbe de qualité » seront commentés plus loin.

« de qualité »; elle n'est plus vivante que dans quelques dialectes. Ex. : kabyle *məllulət* « elle est blanche » (radical *-məllul-*, indice de sg. 3 f. *-t*), *məllul* « il est blanc » (indice de sg. 3 m. zéro). — Une autre série accompagne les radicaux de l'aoriste et de l'inaccompli quand ils fonctionnent comme impératifs. Ex. : chleuh *amżal* « prenez » (radical *-amż-*, indice de pl. 2 m. *-at*), *amż* « prends » (indice de sg. 2 zéro). — La troisième série s'emploie dans tous les autres cas. Alors que les deux premières ne comportent que des éléments suffixés, la troisième comporte des indices préfixés, des indices suffixés et des indices discontinus, qui encadrent le radical. Ex. : chleuh *tumż* « elle a pris » (radical *-umż-*, indice de sg. 3 f. *t*), *umżn* « ils ont pris » (indice de pl. 3 m. *-n*), *tumżt* « tu as pris » (indice de sg. 2 *t* - *t*).

Les indices de participe peuvent être joints, en principe, à n'importe lequel des radicaux, choisi en fonction de l'aspect à exprimer. Quelques dialectes (kabyle, touareg, etc.) connaissent deux jeux d'indices de participe, l'un pour l'accompagnement des verbes « de qualité », l'autre pour les autres radicaux. Ailleurs, ce dernier est seul usité pour tous les radicaux. Dans certains dialectes comme le kabyle, le participe ne varie ni en nombre ni en genre; dans d'autres, il s'accorde avec l'antécédent de la proposition relative, soit en nombre (cas du chleuh, où du reste l'accord n'est pas toujours observé), soit en nombre et, au singulier, en genre (cas du touareg). Ce sont alors les indices de participe qui fonctionnent accessoirement comme marques de nombre et, éventuellement, de genre. Ils sont discontinus ou suffixés, mais, après négation, parfois aussi après la marque modale⁷, quelques dialectes font passer en tête l'élément suffixé. Le détail des faits est assez complexe, mais quelques exemples suffiront ici : kabyle *yufan* « ayant trouvé, qui a trouvé » (radical *-ufa-*, indice invariable en nombre et en genre *y-* *-n*), mais *ur nuf(i) ara* « qui n'a pas trouvé » (radical *-ufi-*, avec élision de *i* devant *a*, négation *ur...ara*; l'élément suffixé *n* devenu préfixe chasse en kabyle l'élément préfixé *y-*); — kabyle *məllulən* « qui est blanc » (radical de l'accompagnement d'un verbe « de qualité » *-məllul-*, indice suffixé *-n*); — touareg Ahaggar *əqqälnin* « qui sont revenu(e)s » (radical *-qqäl-*, indice pl. invariable en genre *-nin*).

7. V. § 4.4.

La formule suivante résume la structure de la forme verbale :

$$\text{forme verbale} = \underbrace{\text{racine} + \text{schème}}_{\text{radical}} + \text{indices} \left\{ \begin{array}{l} \text{de personne} \\ \text{de participe.} \end{array} \right.$$

II. FONCTIONNEMENT DE LA FORME VERBALE

2.1. Il existe une relation étroite entre la structure et le fonctionnement du verbe. C'est la nécessaire alliance du radical et de l'indice qui permet au verbe de constituer parfois, à lui seul, un énoncé complet : chleuh *mgry* « j'ai moissonné » (radical *-mgr-*, indice de sg. 1 -γ). On peut voir dans l'indice de personne un sujet, au sens proposé par M. Martinet⁸, le radical assumant la fonction prédicative. Cette analyse peut être étendue au cas du participe : dans chleuh *argaz Li imgrn* « l'homme défini (qui) a moissonné », l'antécédent *argaz Li*, qui appartient à la proposition principale, ne saurait être le sujet du verbe de la relative, pas plus que *irdn Li* n'en est le régime dans *irdn Li mgry* « le blé défini (que) j'ai moissonné »; la fonction de sujet revient donc à l'indice de participe *i- -n*, qui renvoie à *argaz Li*, le radical étant encore le prédicat, mais cette fois dans une subordonnée (« prédictoïde » de M. Martinet).

Le radical, on le verra, peut recevoir un ou plusieurs compléments et l'indice, de son côté, a souvent pour référent un élément de l'énoncé, si bien qu'en associant l'indice au radical la forme verbale *noue* ensemble deux séries de termes : chleuh *argaz¹*, *i²+mgr³* *irdn⁴* « homme¹, il² a-moissonné³ blé⁴ » = l'homme, il a moissonné le blé ». Ainsi apparaît le rôle de « nectif » que M. Frei⁹ assigne au verbe (ici *imgr*). Mais ce dernier n'est pas une simple « conjonction »; il ne joue ce rôle que pour noter en même temps un procès ou un état. D'où un fonctionnement complexe, qui met en jeu chacun de ses constituants.

8. V. par exemple A. Martinet, *Langue et fonction: une théorie fonctionnelle du langage*, trad. fr., 1969, p. 79-80.

9. H. Frei, « Cas et déses en français », *Cahiers F. de Saussure*, 12 (1954), p. 29-47 (v. p. 43, § 3.0). C'est à M. Frei que j'emprunte l'emploi d'un « graphe » au § 2.3 ci-dessous.

2.2. Les indices : l'indice de personne a un référent, présent dans la situation (exemples a) ou représenté dans le contexte (exemple b) : (a) *mgrγ* « j'ai moissonné » (-γ renvoie au locuteur) ; — un homme est ici, on le montre et l'on dit : *imgr* « il a moissonné » (*i-* désigne cet homme) ; (b) *ẓran argaz* ; *imgr* « ils ont vu cet homme ; il a moissonné » (*i-* renvoie à *argaz*). Si la situation ou le contexte ne sont pas jugés assez clairs, on crée un contexte plus explicite par l'emploi d'un indicateur de thème (exemple c) ou bien l'on ajoute à l'indice un complément explicatif, signalé en principe par une modification de forme (« état d'annexion ») et trop souvent pris pour le sujet¹⁰ (exemple d) : (c) *argaz, imgr* « l'homme, il a moissonné » ; (d) *imgr urgaz* « l'homme a moissonné ». L'accord grammatical imposé à l'indice manifeste le lien qui l'unit à son référent.

L'indice de participe est soumis à diverses restrictions : il ne peut renvoyer qu'au nominal déterminé par la proposition relative et il implique que ce nominal serait complément explicatif si la proposition n'était pas une relative : *argaz Li imgrn* « homme défini (qui) a moissonné » = « l'homme qui a moissonné » correspond à une proposition non relative *imgr urgaz* « l'homme a moissonné ».

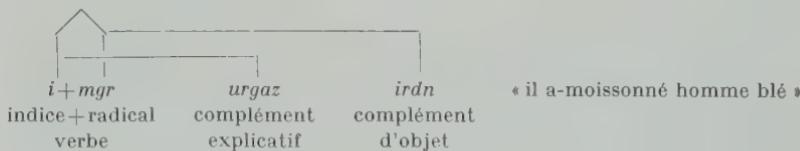
Accessoirement, les indices contribuent à signaler le caractère verbal¹¹ de la forme dans laquelle ils entrent : *imgr* « il a moissonné » partage avec les autres verbes la faculté de remplacer *i-* par *-n* (*mgrn* « ils ont moissonné »), *i-* et *-n* appartenant à la série des indices de personne ; par contre *imgr* « fauille » est un nom, dont le pluriel *imgran* porte des marques étrangères à cette série. Quant au « participe » berbère, sans doute mal nommé, il n'est en aucune façon une forme nominale du verbe. Il régit les mêmes compléments et les mêmes pronoms affixes que toute forme verbale. A la différence des participes de beaucoup d'autres

10. Sur l'indicateur de thème et le complément explicatif, v. L. Galand, « L'énoncé verbal » déjà cité.

11. Sur l'opposition verbo-nominale en berbère, v. P. Galand-Pernet, « Nom et verbe en berbère », *Travaux de l'Institut de linguistique*, Paris, IV, 1959, p. 35-47. On notera que la fonction prédicative n'est pas réservée au verbe. Par contre, verbe et nom s'opposent par les constructions dans lesquelles ils sont admis. Sur le problème général d'une définition du verbe, v. entre autres R. Martin, *Temps et aspect: Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, 1971, p. 23 et suiv.

langues, on ne le voit jamais prendre le statut d'un adjectif ou d'un nom¹². Même les participes de l'accompli des verbes « de qualité », qui concurrencent les adjectifs, ne se confondent avec eux ni par la forme ni par l'emploi : chleuh *akal zG wayn* « le sol qui-est-rouge » et *akal azG way* « le sol rouge » ont certes à peu près le même sens, le participe *zG wayn* et l'adjectif *azG way* sont formés sur un même radical, mais le participe n'apparaît jamais sans un antécédent, alors que *azG way* peut fonctionner comme nom, désignant par exemple « le (sol déjà mentionné) rouge » ou même¹³ un « poisson rouge », une « variété de datte » et, au pluriel, la « monnaie de bronze ». Les indices du participe l'opposent clairement aux noms verbaux (noms d'action, d'agent, d'instrument, d'état, etc.), dont les schèmes sont liés à ceux du verbe par des correspondances théoriquement régulières, mais qui reçoivent les mêmes indices de genre, de nombre et d'état que les autres noms.

2.3. Le radical : dans la forme verbale, c'est le radical qui note le procès ou l'état. C'est donc lui qui appelle éventuellement les compléments d'objet, directs ou indirects, qu'il importe de distinguer des compléments circonstanciels¹⁴. Une nouvelle relation se trouve ainsi établie, cette fois par le radical, entre le verbe et d'autres éléments de l'énoncé :



La racine nécessairement présente dans le radical donne en quelque sorte la position lexicale du procès ou de l'état exprimé par le verbe. Elle traduit un choix entre tous les

12. A. Basset voyait dans le nom kabyle *addaynin* « étable » l'ancien participe pluriel d'un verbe signifiant « être en dessous », les animaux étant logés en contre-bas de l'habitation. Si l'explication est juste, on voit que le participe a subi une nominalisation par préfixation de *a-*. De plus, il est traité comme un singulier et complètement coupé de ses origines, le kabyle ignorant aujourd'hui le pluriel participial en *-nin*.

13. A. Jordan, *Dictionnaire berbère-français (dialecte tašelhait)*, Rabat, 1934, p. 50.

14. E. Buyssens, *Les catégories grammaticales du français*, Bruxelles (1975), p. 35.

segments que la langue découpe dans l'expérience : « moisson(ner) », « (être/devenir) rouge », etc. Mais l'information lexicale qu'elle fournit doit être précisée, complétée et insérée dans le message. C'est ici qu'intervient le schème.

Sur le plan syntagmatique, le rôle du schème n'est pas toujours décisif : en d'autres termes, sa forme ne permet pas de prédire avec certitude que le verbe exigera, admettra ou exclura, par exemple, un complément d'objet direct. Un tel complément est attendu après chleuh *ifka* « il a donné », possible après *iswa* « il a bu », impossible après *ifta* « il est parti », qui pourtant ont le même schème *r¹r²a*. Qui plus est, il arrive souvent que le complément direct puisse être transformé en complément explicatif sans que la forme verbale change de schème : *ibna urgaz ay^wrab* « l'homme a construit le mur », *ibna uyrab* « le mur est construit ». Il n'y a pas ici opposition d'un actif et d'un passif. Le phénomène évoque plutôt des tournures bien connues de l'anglais et même du français : *ils brûlent des papiers, les papiers brûlent*. Quoi qu'il en soit, le même schème se prête aux deux emplois. Il est vrai qu'on observe sporadiquement des séries de verbes dont le schème semble commander la valeur et la construction : chleuh *ilwiy* « devenir mou », *izwiy* « devenir rouge », *isgin* « devenir noir », ou bien *akuf* « être arraché », *arud* « être lavé », *afuf* « être tamisé », *asus* « être secoué ». Mais ce ne sont que les vestiges d'un ancien système aujourd'hui disloqué.

Il y a toutefois un domaine où le schème intervient plus nettement dans les relations entre le verbe et les « actants » : c'est celui de la dérivation verbale par préfixes. Exemple : chleuh *tnza tudit* (radical *-nza-*) « le beurre a été mis en vente », mais *iZnz tudit* (radical *-Znz-*, avec préfixe *Z < S*) « il a vendu le beurre ». Trois types de préfixes permettent cette dérivation. On considère généralement que la préfixation d'une sifflante fait du verbe un « factif » ou un « causatif », une nasale le transformant en « réciproque » ou en « passif », une dentale en « passif ». Aussi a-t-on pu dire¹⁵ (à propos du chamito-sémitique en général) qu'il s'agit de « l'orientation du prédicat par rapport aux participants de l'action ». La réalité est complexe et la notion même d'« orientation » demanderait à être précisée. Il ne semble pas, par exemple, que les relations

15. D. Cohen, citant A. Martinet, dans *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1968, p. 1308.

entre *Talb* « maître d'école », *lquran* « le Coran » et le verbe soient réellement différentes dans chleuh *iyyra Talb lquran* « le maître a lu le Coran » et *iSyra Talb lquran* « le maître a enseigné le Coran ». Mais l'effet du préfixe est de suggérer un autre « participant » et de rendre possible un autre complément, qui sera une expansion de *-S-* plutôt que de *-yra-* : *iSyra Talb amħdar* « le maître a fait lire l'écolier » (en face de *iyyra umħdar lquran* « l'écolier a lu le Coran »). Le touareg pourrait même employer les deux compléments à la fois et dire « le maître a fait lire l'écolier le Coran ». La difficulté est aggravée par la lexicalisation d'assez nombreux dérivés, qui s'éloignent de leur base et se comportent comme des verbes primaires. L'étude de ces problèmes implique un inventaire lexical, les schèmes n'étant plus toujours également motivés. Elle ne sera pas tentée ici¹⁶.

III. SYSTÈME DES THÈMES VERBAUX

3.1. Si le schème verbal collabore dans une certaine mesure à la mise en scène des actants, sa fonction essentielle est de caractériser le procès ou l'état en le présentant sous l'un des *aspects* auxquels la langue accorde assez d'intérêt pour les noter par des procédés lexicaux ou grammaticaux. La frontière entre les deux types de procédés est parfois indécise. On peut cependant considérer comme lexicaux ou lexicalisés certains faits d'allure expressive, tels que la répétition d'une ou plusieurs consonnes de la racine, la tension consonantique, l'infexion d'une liquide, etc. On obtient par là des dérivés de « manière » qui traduisent « l'intensité, la fréquence, l'amplitude du procès¹⁷ ». En touareg où les exemples paraissent plus nombreux qu'ailleurs, on aboutit ainsi à un schème *-r¹ər²ur²r³-* ou à un schème *-r¹ər²ər³r¹ər²r³-* qui s'opposent à *-r¹r²ər³-* : d'où *fərurəd* « brouuter en prenant une bouchée ici, une bouchée là » (mais

16. Toutes les grammaires font une place à la dérivation par préfixes. On peut consulter aussi K. G. Prasse, « Analyse sémantique des verbes dérivés par préfixe en touareg », *Acta Orientalia*, 24 (1959), p. 147-160 ; — S. Chaker, *Le système dérivationnel verbal berbère (dialecte kabyle)*, thèse de doctorat du 3^e cycle (Univ. Paris-V et E.P.H.E. 4^e section), 1973, 2 volumes (photocopie).

17. D. Cohen, dans *Le langage* déjà cité, p. 1308.

əfrəd « brouter »), *γətəsyətəs* « couper hâtivement » (mais *γyłəs* « couper »). Les dérivés de manière sont encore plus lexicalisés que les dérivés d'orientation (v. § 2.3) : exemples moins nombreux, correspondances plus irrégulières avec les verbes primaires (quand ils existent), valeur moins nette des schèmes dérivés.

3.2. D'autres aspects du procès ou de l'état trouvent en revanche leur traduction dans la grammaire et tout particulièrement dans les schèmes verbaux. On sait depuis longtemps, mais on ne redira jamais assez qu'il s'agit bien d'aspects et non de temps¹⁸, même si l'on remarque, ici ou là, une tendance à l'introduction de notations temporelles. L'expression de l'aspect repose sur les rapports d'opposition qu'un schème verbal entretient avec d'autres schèmes du même verbe ; ces rapports se situent donc dans le plan des paradigmes. Ils sont organisés en un système qui est le même pour tous les verbes, primaires ou dérivés. Pour échapper aux pièges de la traduction, l'étude de ce système doit se fonder sur les formes et sur leur fonctionnement. Les verbes se répartissent entre des groupes très nombreux (les « conjugaisons » ou « types » des grammaires) et les formes des schèmes diffèrent d'un groupe à l'autre, ne serait-ce que parce qu'ils doivent accueillir des racines de structures diverses. Un tableau complet des formes devrait être dressé pour chaque parler et ne saurait trouver place ici. Quelques exemples représentatifs montreront comment le problème se pose.

3.3. Dans beaucoup de parlers, les formes d'un même verbe peuvent être construites sur quatre schèmes différents (les noms verbaux n'étant pas pris en considération). Ces schèmes varient d'un groupe de verbes à l'autre, mais la commutation permet de reconnaître les schèmes homologues. Réunis en séries ou *thèmes*, ils apparaissent dans les colonnes verticales du tableau qui suit. Les schèmes des verbes chleuhs sont seuls indiqués ; les autres se déduisent aisément des exemples cités. Les radicaux d'un même verbe figurent sur une même ligne horizontale. Les thèmes sont désignés provisoirement par de simples numéros :

18. L'emploi du mot *tense*, chez les auteurs de langue anglaise, ne doit pas induire en erreur.

	I	II	III	IV	
(a) chleuh	-ar ¹ r ² -	-Tar ¹ r ² -	-ur ¹ r ² -	-ur ¹ ir ² -	
	-als-	-Tals-	-uls-	-ulis-	« recommencer »
kabyle	-als-	-tl ⁸ als-	-uls-	-ulis-	»
(b) chleuh	-r ¹ r ² -	-r ¹ R ² a-	-r ¹ r ² i/a-	-r ¹ r ² i-	
	-ls-	-lSa-	-lsi/a-	-lsi-	« mettre un vêtement »
kabyle	-ls-	-tl ⁸ lusu-	-lsi/a-	-lsi-	»
(c) chleuh	-r ¹ r ² u-	-r ¹ R ² a-	-r ¹ r ² i/a-	-r ¹ r ² i-	
	-bdu-	-aTa-	-bdi/a-	-bdi-	« partager, ê. partagé »
	(< *bDa)				
kabyle	-bdu-	-bətlu-	-bdi/a-	-bdi-	»
(d) chleuh	-ir ¹ i-	-Tir ¹ i-	-R ¹ i/a-	-R ¹ i-	
	-ili-	-Tili-	-Li/a-	-Li-	« exister, se trouver »
kabyle	-ili-	-tl ⁸ ili-	-lli/a-	-lli-	

A strictement parler, les groupes (b) à (d) comptent cinq thèmes, mais le choix entre les vocalismes *i* et *a*, colonne III, dépend uniquement des indices affixés : *i* apparaît à la 1^{re} et à la 2^e personne du singulier, *a* aux autres personnes et au participe.

Dans les mêmes parlers, d'autres verbes distinguent seulement trois schèmes, la répartition entre quatre thèmes restant justifiée par la commutation avec les formes des verbes à quatre schèmes. Il y a coïncidence tantôt entre les thèmes III et IV (exemples e, f), tantôt entre les thèmes I et III (exemples g, h) :

	I	II	III	IV	
(e) chleuh	-r ¹ ar ¹ -	-Tr ¹ ar ² a-	-r ¹ ur ² -	-r ¹ ur ² -	
	-lal-	-Tlala-	-lul-	-lul-	« naître »
kabyle	-lal-	-tl ⁸ lala-	-lul-	-lul-	»
(f) chleuh	-ir ¹ r ² ir ³ -	-Tir ¹ r ² ir ³ -	-r ¹ R ² ar ³ -	-r ¹ R ² ar ³ -	
	-izwiy-	-Tizwiy-	-zG way-	-zG way-	« devenir, être rouge »
kabyle	-izwiy-	-tl ⁸ izwiy-	-zG way-	-zG way-	»
(g) chleuh	-r ¹ r ² r ³ -	-r ¹ R ² r ³ -	-r ¹ r ² r ³ -	-r ¹ r ² ir ³ -	
	-mgr-	-mGr-	-mgr-	-mgor-	« moissonner »
kabyle	-mgr-	-mgor-	-mgor-	-mgor-	»
(h) chleuh	-r ¹ r ² -	-R ¹ ar ² -	-r ¹ r ² -	-r ¹ ir ² -	
	-fl-	-Fal-	-fl-	-fil-	« quitter, laisser »
kabyle	-fl-	-ffal-	-fl-	-fil-	« dépasser »

Enfin le nombre des schèmes est parfois réduit à deux, le thème II s'opposant à tous les autres :

	I	II	III	IV	
(i) chleuh	-ar ¹ ur ² -	-Tar ¹ ur ² -	-ar ¹ ur ² -	-ar ¹ ur ² -	
	-arud-	-Tarud-	-arud-	-arud-	« être lavé »
kabyle	-uyal-	-ttsuyal-	-uyal-	-uyal-	« revenir, devenir »
(j) chleuh	-Sur ¹ r ² -	-Sur ¹ ur ² -	-Sur ¹ r ² -	-Sur ¹ r ² -	
	-Sufy-	-Sufuy-	-Sufy-	-Sufy-	« faire sortir »
kabyle	-ssuff ² y-	-ssuffuy-	-ssuff ² y-	-ssuff ² y-	» (dérivé)

3.4. Aux quatre thèmes ainsi mis en évidence, mais parfois confondus dans leur forme, quelques dialectes¹⁹ ajoutent soit un soit deux thèmes complémentaires, II' et III', dont les schèmes sont tirés des schèmes II et III. Le verbe touareg, notamment, possède six thèmes :

	I	II	II'	III	III'	IV	
(k)	-aləs-	-lāləs-	-tiləs-	-olās-	-oles-	-oles-	« recommencer »
(l)	-ls-	-lāss-	-ləss-	-lse/a/ä-	-lse/ä-	-lse/a/e-	« mettre un vêtement »
(m)	-krəs-	-kārrəs-	-kərrəs-	-krās-	-krās-	-kres-	« construire (nouer) »
(n)	-fəl-	-ffāl-	-ffəl-	-fāl-	-fāl-	-fel-	« venir de »

On pourra comparer les exemples k, l, m, n, empruntés à un parler des Iwllemmeden, avec les exemples a, b, g et h.

Les deux thèmes complémentaires ont un caractère dialectal et peuvent être négligés provisoirement. L'opposition du thème III' au thème III est visiblement secondaire. Elle repose essentiellement sur la quantité vocalique, chose peu courante en berbère. On observe du reste des flottements entre les deux formes. Par ailleurs, le thème II' n'est que le substitut obligatoire du thème II après la négation : *itāləs* « il recommence », *ur itiləs* « il ne recommence pas ». Le locuteur n'a pas le choix de la forme et la valeur propre aux deux thèmes est la même.

3.5. De même, mais cette fois pour la totalité des parlers, il apparaît qu'on peut traiter ensemble les thèmes III et IV, ce dernier prenant automatiquement la place de l'autre après négation : *yuls* « il a recommencé », *ur yulis* « il n'a pas recommencé ». Une réserve pourtant : le thème IV se présente çà et là dans quelques constructions qui ne sont pas négatives, si bien que M. A. Picard²⁰ le tient pour un ancien « intensif ».

19. V. A. Basset, *La langue berbère*, London-New York-Toronto, 1952, p. 14.

20. A. Picard, « Du présent intensif en berbère », *Mémorial André Basset (1895-1956)*, Paris, 1957, p. 107-120.

L'idée est séduisante dans la mesure où l'on est surpris de trouver des formes négatives spéciales, qui ajoutent une marque redondante à l'adverbe de négation. On sait par ailleurs que la négation se charge volontiers d'expressivité et il paraîtrait naturel qu'elle ait attiré une forme « intensive » : c'est du reste ce que l'on vérifie pour le thème I, auquel certains dialectes substituent le thème II, ancien intensif, après négation : kabyle *als* « recommence », *ur tt'sals ara* « ne recommence pas ». Les schèmes du thème IV semblent avoir gagné du terrain dans une phase antérieure de l'histoire de la langue²¹ et pourraient être à la base de certains « intensifs » régionaux²², ce qui appuierait la thèse de M. Picard. Quoi qu'il en soit, il reste qu'aujourd'hui le thème IV n'est plus guère qu'une variante conditionnée du thème III. Beaucoup de verbes se passent de lui (§ 3.3, exemples e, f, i, j); d'autres, régionalement, l'ont perdu ou le perdent, sans doute parce qu'il fait double emploi avec la négation : on le constate dans certains parlers chleuhs pour tout ou partie des verbes répondant aux exemples a, b, c, d, g et h du § 3.3, *ur yuls*, *ur ilsa*, *ur imgir* supplantant *ur yulis*, *ur ilsi*, *ur imgir*, « il n'a pas recommencé », « il n'a pas mis le vêtement », « il n'a pas moissonné ».

3.6. La base d'une étude générale des thèmes verbaux se restreint donc aux thèmes I, II et III. Mais une précaution s'impose si l'on ne veut pas confondre la valeur de la forme verbale avec celle des syntagmes où elle figure. Le berbère dispose d'une série de particules qui lui permettent de nuancer l'expression. Ces particules n'ont pas toutes la même aire dialectale et celles qui sont communes à plusieurs parlers ne reçoivent pas de tous le même traitement. On devra distinguer les emplois qui laissent le choix au locuteur, la particule influant alors sur le sens du verbe, et les emplois conditionnés, qui ne permettent pas de dissocier la valeur de la particule de celle du verbe. La particule *la*, par exemple, permet d'opposer en kabyle *iħəddəm* « il travaille » et *la iħəddəm* « il est en train de travailler »; mais la présence ou l'absence de *La*, dans le parler des Aït Youssi d'Enjil (Maroc central) dépendent uniquement des conditions syntaxiques. Pour

21. A. Basset, *La langue berbère* (1952), p. 15.

22. V. en dernier lieu K. G. Prasse, article « Awjili », dans *Encyclopédie berbère*, éd. provisoire, 18 (février 1977), 4 pp.

avoir méconnu cette précaution, certaines descriptions par ailleurs exactes ne montrent pas ce que recouvrent les phénomènes locaux.

3.7. Les berbérisants n'ont reconnu le système verbal que par approximations successives. La multiplicité des thèmes ne leur est pas apparue tout de suite. Vers 1790, Venture de Paradis écrivait²³ que « la manière de conjuguer les verbes est uniforme ». Les enquêtes étaient insuffisantes et la forte proportion des verbes qui, dans les parlers du nord, confondent les thèmes I et III, parfois aussi les thèmes III et IV (v. § 3.3) a dû favoriser cette erreur²⁴. Ces verbes conservèrent longtemps²⁵ le nom de « verbes réguliers ». Quant au thème II (*Tals*, *mGr*, etc.), il est classé par René Basset et ses élèves, ou par le P. de Foucauld, parmi les formes dérivées et traité comme un verbe à part.

C'est André Basset²⁶ qui, en 1929, montra que, si le thème II est bien historiquement un dérivé, formé selon des procédés connus ailleurs (préfixation, tension consonantique, infixation d'une voyelle), il est désormais séparé des autres dérivés et intégré dans la conjugaison, où il fonctionne sur le même plan que les trois autres thèmes. Chacun des autres dérivés a son thème II, tandis que le thème II n'a pas de dérivés. A. Basset chercha constamment à cerner la valeur des thèmes verbaux et à fixer la terminologie. En 1952, il était parvenu aux conclusions suivantes²⁷ : le système verbal lui paraissait construit sur l'opposition entre un *aoriste* (thème I) et un *prélérit* (thème III), qui évoquent l'inaccompli et l'accompli de l'arabe, mais qu'A. Basset était « tenté » de définir comme un « imprécis » et un « précis ». S'inspirant de la phonologie,

23. Venture de Paradis, *Grammaire et dictionnaire abrégés de la langue berbère*, revus par P. Amédée Jaubert, Paris, 1844, p. 3. Il est vrai que l'éditeur signale en note : « Cette assertion est contredite par le témoignage de sidi Ahmed Taleb, de Bougie ».

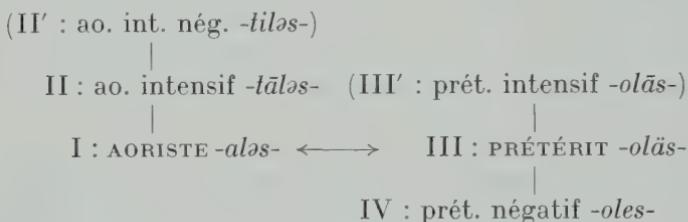
24. Selon A. Basset, *La langue berbère. Morphologie : le verbe, étude de thèmes*, Paris, 1929, p. xxiv, les trilitères « à voyelle zéro » (*mgr*) représentent plus du quart des verbes. M. T. G. Penchoen, *Étude syntaxique d'un parler berbère (Ait Frah de l'Aurès) = Studi magrebini* 5, Napoli, 1973, p. 43, § 3.3, estime à plus de 80 %, dans ce parler, la proportion des verbes qui confondent les thèmes I et III.

25. V. encore E. Laoust, *Cours de berbère marocain : dialecte du Maroc central*, Paris, 3^e éd., 1939, p. 89.

26. A. Basset, *La langue berbère. Morphologie : le verbe* (1929), p. L-LII.

27. A. Basset, *La langue berbère* (1952), p. 13-16.

il reconnaissait dans l'aoriste le terme non marqué de l'opposition et dans le prétérit le terme marqué. A côté de l'aoriste, il plaçait l'*aoriste intensif* (thème II) et, localement, un *aoriste intensif négatif* (thème II'); à côté du prétérit, le *prétrérit négatif* (thème IV) et, localement, un *prétrérit intensif* (thème III'). Pourvus des indices appropriés, les thèmes d'aoriste et d'aoriste intensif donnent l'impératif et l'impératif intensif. Pour A. Basset, le système se présentait donc ainsi (les parenthèses signalent les thèmes de caractère régional et les exemples sont empruntés au touareg des Iwllemmeden) :



Les vues d'André Basset ont inspiré plus ou moins directement tous les travaux qui ont suivi. Les auteurs cherchent naturellement à serrer de plus près la réalité dialectale devant laquelle ils se trouvent. Ils relèvent les divers emplois d'un même thème et décrivent le jeu des particules qui accompagnent la forme verbale et qui peuvent en moduler la valeur (v. § 3.6). Ils adoptent parfois une nouvelle terminologie ou reviennent à celle qu'on croyait périmée. Mais en définitive l'opposition entre aoriste et prétérit reste pour eux la base du système.

3.8. Pour A. Basset, l'examen des signifiants avait été décisif, le vocalisme du prétérit *-olās-*, par exemple, s'opposant nettement au vocalisme *-a-* commun à l'aoriste *-aləs-* et à l'aoriste intensif *-tāləs-*. Et il est en effet probable que l'opposition du prétérit à l'aoriste a dominé une période antérieure de la langue. Le fait que les deux formes soient conjuguées avec les mêmes indices de personne ne dément pas leur ancienneté : on sait maintenant que la distinction entre un accompli à indices suffixés et un inaccompli à indices préfixés, telle que la connaît le sémitique occidental, est le résultat d'une évolution²⁸. Mais les difficultés sont ailleurs.

28. S. Moscati et al., *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages: Phonology and Morphology*, Wiesbaden, 1964, p. 131-134, §§16.28 à 16.31.

D'abord, A. Basset lui-même²⁹ soulignait que les thèmes d'aoriste et de présent se trouvent très souvent confondus. Il est vrai que certains dialectes, et en premier lieu le touareg, les distinguent avec constance : A. Basset, pour une fois imprudent, avait « négligé ce trait » bien noté par le P. de Foucauld et remis en lumière par les travaux de M. K. G. Prasse³⁰. Il n'en reste pas moins que dans une grande partie du domaine berbère beaucoup de verbes ont un même thème pour l'aoriste et pour le présent. La confusion serait bien étrange, si elle affectait les termes d'une opposition vraiment essentielle.

Ensuite et surtout, on constate qu'un locuteur désireux de produire un énoncé affirmatif comportant un seul verbe ne peut pratiquement pas employer l'aoriste seul : celui-ci ne serait admis que dans quelques tournures plus ou moins stéréotypées, ou bien après un premier verbe. Le choix se fait donc entre l'aoriste intensif : *touareg itäləs* « il recommence », et le présent : *oləs* « il a recommencé ». Pour apparaître dans un énoncé de ce genre, l'aoriste aurait besoin de l'appui d'une particule qui, on le verra, contribuerait à déterminer la signification du syntagme : *ad aləs* « qu'il recommence, il recommencera ». Les deux pôles du système sont donc aujourd'hui l'aoriste intensif (thème II) et le présent (thème III). A. Basset, qui avait bien reconnu que le rôle actuel de l'aoriste intensif n'est plus celui d'un dérivé, en dépit de sa forme, s'est laissé abuser cette fois par les formes de l'aoriste et du présent : les formes sont restées, les fonctions ont changé.

3.9. En s'intégrant au verbe, l'aoriste intensif a chassé l'aoriste d'une partie de ses fonctions. C'est un exemple parfait du phénomène général que M. J. Kuryłowicz décrit en ces termes³¹ : « Les données empiriques nous enseignent que les transformations du système verbal sont dues à l'introduction de formes nouvelles, expressives, soulignant

29. A. Basset, *La langue berbère* (1952), p. 16.

30. A. Basset, *La langue berbère* (1952), p. 16 ; — K. G. Prasse, *Manuel de grammaire touarègue (tähäggart)*, I-III, Copenhague, 1972, p. 21 et suiv.

31. J. Kuryłowicz, « Le système verbal du sémitique », *BSL*, 45/1 (1949), p. 48. — Je sais gré à M. J. Boullé d'avoir attiré mon attention sur le caractère général des interprétations auxquelles m'avait conduit l'examen des faits berbères ; v. son exposé dans *l'Annuaire 1973/1974* de l'École pratique des hautes études, IV^e section, Paris, 1974, p. 168-169.

l'aspect perfectif ou imperfectif des formes remplacées ». En fait l'opposition n'a pas été gravement altérée : un terme marqué, l'aoriste intensif, a partiellement remplacé l'aoriste, qui n'est pas marqué. L'opposition entre aoriste et présent n'est maintenue que dans certaines conditions, l'aoriste assumant alors des valeurs modales ; ailleurs elle est neutralisée. On reconnaît entre les deux thèmes la relation d'inclusion bien illustrée par M. Kuryłowicz³², l'aoriste incluant le présent. Cette relation devait du reste être antérieure à l'irruption de l'aoriste intensif. Mais en affaiblissant l'opposition entre aoriste et présent, le système nouveau a dû, sinon provoquer, du moins favoriser un certain nivellement de leurs formes (v. § 3.8), si bien qu'avec l'effacement fréquent du présent négatif s'annonce un état de langue, encore très lointain, où le verbe berbère n'aurait plus que deux thèmes, l'aoriste intensif et le présent. Dès maintenant les exemples sont assez nombreux : quelques-uns ont été cités au § 3.3., i et j ; il faut leur ajouter beaucoup de verbes des types *mgr* ou *fl* (g et h) qui, dans certaines régions du pays chleuh, ne connaissent que *-mgr-* et *-mGr-*, *-fl-* et *-Fal-*.

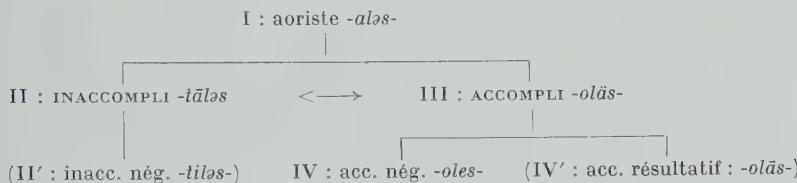
3.10. En définitive l'opposition essentielle a survécu au renouvellement de ses termes : on observe là une continuité dans le changement que M. D. Cohen³³ a plus d'une fois signalée dans l'histoire des langues chamito-sémitiques. Il est toujours facile et tentant de proposer une nouvelle terminologie. La solution la plus sûre est sans doute l'emploi de numéros, comme ceux qui figurent dans la première partie de cette étude, mais elle est aussi une capitulation. Pour traduire plus clairement le système de la langue, j'adopte désormais les noms d'*inaccompli* et d'*accompli*. Ils ont l'avantage de rappeler une opposition classique du chamito-sémitique, tout en respectant l'innovation du berbère : car si le présent s'identifie à l'accompli, c'est l'aoriste intensif, et non l'aoriste, que j'appelle inaccompli³⁴. Il sera accom-

32. J. Kuryłowicz, « Extrapolation d'une loi linguistique », *BSL*, 63/1 (1968), p. 1-12.

33. Dans ses conférences de l'École pratique des hautes études, IV^e section, qui m'ont beaucoup aidé à replacer les faits berbères dans le cadre chamito-sémitique. Le verbe berbère y a fait l'objet d'un examen plus particulier en 1973-1974 : v. *Annuaire 1973/1974* (1974), p. 179-189.

34. Cet inaccompli n'est donc pas l'inaccompli (autrement dit l'aoriste) de M. T. G. Penchoen (*Ait Fraḥ*, p. 45, § 3.7), non plus que l'imparfait du même

pagné, dialectalement, d'un *inaccompli négatif*, tandis qu'un *accompli négatif* et, dialectalement, un *accompli résultatif* (terme qui sera justifié plus loin) compléteront l'accompli. Refoulé à la périphérie du système, l'*aoriste* peut conserver son nom qui convient à une forme non marquée. Quand les thèmes d'*aoriste* et d'*inaccompli* sont pourvus des indices de personne propres à l'*impératif*, il est commode de parler d'*impératif* et d'*impératif incompli*³⁵. On aboutit donc à un nouveau tableau des thèmes, qui reflète un autre système que le tableau du § 3.7. :



IV. EMPLOI DES THÈMES VERBAUX

Il reste à montrer que le système ainsi dégagé rend compte des divers emplois des thèmes verbaux. Limitées aux cas les plus importants, les observations qui suivent porteront d'abord sur l'opposition entre *inaccompli* et *accompli*, puis sur le fonctionnement de l'*aoriste*.

A. L'opposition *inaccompli* — *accompli* :

4.1. Verbes de procès : l'opposition entre *inaccompli* et *accompli* est plus aisément perçue — du moins par un francophone — dans les verbes qui expriment un procès. L'*inaccompli* n'envisage pas l'achèvement du procès, qui est alors présenté soit dans son développement, soit comme

auteur, *Tamazight of the Ayat Ndhir*, Los Angeles, 1973, p. 28 et suiv., § 3.8, ou de M. K. G. Prasse, *Manuel*, VI-VII, Copenhague, 1973, p. 29 et suiv., qui désigne encore l'*aoriste*.

35. L'expression pourra choquer. Elle n'implique pas qu'il existe un impératif *accompli* (encore que le thème d'*accompli* serve parfois à donner des ordres). Elle signifie simplement que le thème d'*inaccompli*, employé dans un impératif, marque explicitement le caractère non limité du procès qui fait l'objet d'un ordre : chleuh impératif ſ « mange », impératif *inaccompli* ſ^{ta} « mange bien, sers-toi bien ».

l'objet d'une répétition indéfinie; l'accompli donne le procès comme achevé et le ramène à un événement ponctuel, quelle qu'ait été sa durée réelle : chleuh *ar iTara tabraT* « il est en train d'écrire une lettre », *ar iTara tibratin* « il a l'habitude d'écrire des lettres » (inaccompli avec emploi dialectal automatique de la particule *ar*), mais *yura tabraT* « il a écrit la lettre » (accompli). Dans ces conditions, l'inaccompli est souvent traduit par un présent, l'accompli par un passé, ce qui peut donner l'illusion d'une valeur temporelle des formes berbères. Mais l'inaccompli peut aussi bien se présenter dans un récit, où le contexte lui donne la valeur de « il était en train d'écrire » ou de « il avait l'habitude d'écrire »; l'accompli, dans une subordonnée hypothétique ou temporelle, peut être rapporté à l'avenir : *iγ yura tabraT* « s'il écrit, quand il aura écrit la lettre ». L'opposition est donc bien aspectuelle.

L'interprétation est parfois plus délicate. En chleuh, à la question *mad`tskart?* (inacc.) « qu'es-tu en train de faire? », on répondra *ar Taray* « j'écris », avec l'inaccompli, mais *ḥdmy* « je travaille », avec l'accompli : « je suis engagé dans un travail ». Tout se passe comme si le verbe *ḥdm* signifiait plutôt « se mettre au travail » que « travailler ». Si l'expression de l'aspect peut être influencée par la nature même du procès (c'est ainsi que *dSa* « rire, nécessairement en une succession d'éclats de rire » ne possède plus en chleuh que le thème d'inaccompli), elle est également conditionnée par une certaine vision du monde, qui n'est pas la même pour tous les groupes sociaux : un berbérophone du Maroc central, répondant à la question posée plus haut, dirait *La ḥDmy* « je travaille », avec l'inaccompli. L'écart est encore plus grand d'une langue à une autre. Le verbe *zdy*, toujours traduit par « habiter », a plutôt le sens d'« établir sa demeure » : d'où l'accompli *izdy* « il habite (parce qu'il s'est installé) », rapporté à un individu ou à une famille; de l'ensemble d'une population, on dira *ar Tzdayn γ tg "Ma n użru* « ils habitent dans des maisons de pierre », avec l'inaccompli qui marque la répétition indéfinie de cette installation, pour chaque foyer et pour chaque génération. Des énoncés tels que chleuh *Diγ s Suq* (accompli) « je vais (maintenant) au marché, j'ai pris le chemin du marché », *iwiγ-ak tabraT* (accompli) « je t'apporte (maintenant) une lettre, elle est ici après transport », *kabyle*³⁶

36. A. Picard, *Textes berbères dans le parler des Irjen (Kabylie, Algérie)*, I, Alger, 1958, n° 72, p. 244, l. 38 (notation modifiée).

a tən twalid εəddan s iqəšwalən (*εəddan* « ils passent » : accompli) « tu les vois passer avec des corbeilles » montrent simplement que le berbère et le français n'appréhendent pas la réalité de la même façon. La cohérence du système verbal n'en est pas compromise.

Marquant l'achèvement du procès, l'accompli se prête à l'expression du résultat de ce procès³⁷. En face de l'inaccompli chleuh *ar iGan* « il se couche », l'accompli *ign* signifie non seulement « il s'est couché », mais « il est couché (parce qu'il s'est couché) », d'où sans doute le glissement de sens en kabyle : *ign* « il dort ». L'accompli *iSn* « il sait (parce qu'il a appris) » répond au parfait latin *nouit*. L'accompli chleuh-touareg *ira*, kabyle *yəbya* « il veut » représente la volonté « arrêtée », la décision « prise » (cf. français « il a pris fantaisie de », « il s'est mis en tête de »). L'accompli *iga* « il a fait », bien connu avec cette valeur dans divers parlers³⁸, est devenu en chleuh une sorte de verbe copule qui s'est substitué à la particule prédicative *d*, employée devant un nominal : *iga amuslm* (Maroc central : *d anslm*) « il est musulman (c'est un musulman) »; il faut interpréter cet accompli comme « il a fait, il a constitué un musulman », à la manière de la chanson « Et tout ça, ça *fait* d'excellents Français ». L'accompli des verbes qui peuvent, sans changer de forme, transformer leur complément d'objet en complément explicatif (v. § 2.3) prend très facilement la valeur résultative après cette transformation : chleuh *ibna ay "rab* « il a construit le mur », *ibna uy "rab* « le mur est construit (parce qu'il a été construit) ». C'est par là, je crois, que ces accomplis s'opposent à ceux de la forme dérivée dite « passive », qui renvoie plus nettement au procès : *iTyawbna* « il a été construit ».

L'opposition du résultat au procès achevé a été grammaticalisée en touareg, où elle explique, à mon avis, la présence, à côté de l'accompli, de la forme d'allure expressive que j'appelle accompli résultatif et qui n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique : *iwān aləm nes* (accompli) « il est monté, il monta sur son chameau », mais *iwān aləm nes* (acc. résultatif) « il est sur son chameau »; *iktāb* « il a écrit », mais *iktāb* (acc. résultatif) « (Dieu) a écrit, et cela reste écrit »;

37. V. à ce propos, pour les langues sémitiques, M. Cohen, *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1924, p. 148 et suiv.

38. V. L. Galand, « Systèmes sémantiques : berbère *g* 'mettre, faire, être' », *Revue de l'École nationale des langues orientales*, 2 (1965), p. 69-97.

*iššišyäl-lu har...*³⁹ « il le fit travailler (il le mit et le maintint au travail) jusqu'à ce que... ».

4.2. Verbes d'état : lorsque le verbe exprime un état⁴⁰, l'opposition entre inaccompli et accompli prend un caractère particulier. Mais il faut en premier lieu distinguer des verbes d'état les verbes de procès capables de noter aussi l'état. On a vu (§ 4.1) que tel était le cas des verbes traduits par « vouloir », « savoir », « habiter », etc. Même un verbe comme *ili* « être », « exister », pourrait être soupçonné d'appartenir ou d'avoir appartenu à la catégorie des verbes de procès (« prendre existence », « se manifester » ?). En tout cas son accompli traduit une situation donnée une fois pour toutes (qu'elle doive se prolonger ou non), tandis que son inaccompli implique que cette situation se répète dans l'espace ou dans le temps : chleuh *lksibl tLa darsn, ti n wuLi* [...]; *ar gisn Tilin hTa ibukirn QNin*⁴¹ « l'élevage existe (accompli) chez eux, celui du petit bétail, [etc.]; existent (dans des circonstances qui se répètent de façon indéfinie : de temps en temps) aussi parmi [leurs animaux] des boucs castrés ».

D'autres verbes, par contre, sont certainement de véritables verbes d'état, comme le prouve la conjugaison spéciale conservée par leur accompli en kabyle, en touareg et dans les parlers orientaux. Cette conjugaison ne comportant que des indices suffixés a laissé des vestiges trop dispersés pour qu'on puisse voir en elle une innovation régionale. On l'a au contraire rapprochée du statif accadien⁴², dont on sait qu'il est un nominal conjugué. En berbère, il y a souvent coïncidence entre le thème d'accompli de ces verbes et le thème adjectival : kabyle *zəgg wəy* « il est rouge » et *azəgg wəy* « rouge ». Le

39. Ākhmədūw āg-Khamidun, *Imāyyān d-əlqissālen ən-Kel-Dənnəg: Contes et récits des Kel-Denneg*, publiés par K. G. Prasse, Copenhague, 1976, p. 72, 1. 8 (notation modifiée).

40. Sur les verbes de qualité, v. A. Akouaou, *L'expression de la qualité en berbère: le verbe (parler de base: le tašlhit de Tiznit)*, thèse de doctorat du 3^e cycle (Univ. Paris-V et E.P.H.E. 4^e section), 1976, v+451 pp.+bibl. (photocopie).

41. A. Roux, *La vie berbère par les textes: parlers du sud-ouest marocain (tachelhit)*. 1^{re} partie: la vie matérielle, Paris, 1955, n° 63, p. 101 (notation modifiée).

42. V. notamment O. Rössler, « Der semitische Charakter der libyschen Sprache », *Z. f. Assyriologie*, n.f., 16 (50) (1952), p. 121-150.

kabyle⁴³ conjugue aussi, avec les indices suffixés, des participes passifs de l'arabe : *məkrūhət* « elle est détestée » (indice *-t*).

Les accomplis de ces verbes dits « de qualité » ont bien la valeur stative et peuvent même concurrencer victorieusement les constructions nominales (v. § 2.2). Mais ils sont presque toujours associés à des thèmes d'inaccompli, d'aoriste, etc. qui constituent avec eux des verbes complets. Or il arrive souvent que l'inaccompli de ces verbes, au lieu de noter simplement un état répété, prenne une valeur processive pour exprimer une transformation : kabyle *yətt̪simyur* « il grandit », *yətt̪izwiy* « il rougit ». Le rapport entre inaccompli et accompli tend à se régler sur le modèle des autres verbes, l'accompli pouvant dès lors signifier l'achèvement du procès dont résulte l'état : c'est la démarche inverse de celle qui a été décrite pour certains verbes de procès (§ 4.1). Exemple kabyle⁴⁴ : *mi məqqər, a t-id yəqləe* « quand il [l'olivier sauvage] a grandi, il l'arrache ». De tels emplois permettraient peut-être de repérer la limite, généralement indécise, qui sépare la construction verbale (*məqqər* « il est grand, il a grandi ») de la construction nominale (*d aməqqran* « c'est un grand, il est grand »). Il n'y a là qu'une tendance, et elle ne peut aboutir complètement : nul n'interprétera *imzzi wəqšiš* « l'enfant est petit » comme « l'enfant a rapetissé » ! Mais que cette tendance existe⁴⁵, on n'en peut douter quand on constate que la plupart des parlers ont remplacé par les indices communs les indices suffixés propres à l'accompli des verbes de qualité : on passe ainsi du kabyle *mallulət* « elle est blanche » (indice *-t*) au chleuh *tmLul* « elle est blanche » (indice *t-* comme dans *tuls* « elle a recommencé »).

B. L'aoriste :

Dépossédé d'une partie de ses emplois par le nouvel inaccompli, l'aoriste sans particule s'est trouvé confiné dans les emplois que peut avoir une forme non marquée. Il a également développé des valeurs modales. Mais en pareil

43. V. J. M. Dallet, *Le verbe kabyle : lexique partiel du parler des At-Mangellat*, Fort-National, 1953, p. 427.

44. A. Picard, *Textes*, no 68, p. 228, l. 10 (notation modifiée).

45. Je la signalais dès 1954, dans une communication au 23^e congrès des orientalistes : L. Galand, « État et procès : les verbes de qualité en berbère », *Hespérus*, 1955, p. 245-251. Mais la formulation de cet article n'est pas assez nuancée.

cas l'aoriste est beaucoup plus souvent associé à une particule modale qui lui a permis de prendre une importance nouvelle.

4.3. Aoriste sans marque modale :

Forme non marquée, l'aoriste employé sans particule se prête à l'expression de n'importe quel aspect et ne tient sa valeur que du contexte. Si l'on excepte quelques constructions particulières, cela implique que l'aoriste n'est pas le premier verbe de l'énoncé. Par conséquent, sa présence suffit à lier en quelque façon la proposition dans laquelle il se trouve à celle qui précède⁴⁶. Il entre indifféremment dans une description de portée générale, dans un récit historique, dans un conte, etc. Voici quelques exemples tirés du chleuh⁴⁷ :

Aoriste à valeur d'inaccompli : *aS n sa wuSan ar iQrs babas n waZan i iziMr, iy় i Tlba, Sufyn-as Slukt, iThLa gisn* « le septième jour, le père de l'enfant égorgé (inaccompli) un mouton, appelle (aoriste) les étudiants, ils lui font (aoriste) une récitation du Coran, il leur offre (aoriste) à manger et à boire ». — *iγ T Kisn, fkin-T i Talb n tmzgida* « lorsqu'ils l'ont prélevée (l'aumône obligatoire — accompli en subordonnée) sur leurs provisions, ils la donnent (aoriste) au maître de l'école coranique » : ici c'est *iγ* « au moment, quel qu'il soit, où » qui indique que l'énoncé a une portée générale ; il suffirait de remplacer *iγ* par *Liy* « au moment défini où », sans changer les formes verbales, pour faire du texte un récit : « lorsqu'ils eurent prélevé l'aumône, ils la donnèrent ».

Aoriste à valeur d'accompli : *tLa f iGi yat turirt umlal, tili yat targant γ iGi yat turirt yadnin* « (le marabout) se trouve (accompli) sur une colline de sable, un organier se trouve (aoriste) au sommet d'une autre colline ». — *iDa ya urgaz ikšm s yat tbhirt ira a gis yak "r tirkmin; yaf-t-iN gis bab n lbhirt ar uk "an isukuf tirkmin; yaJ-it ayLiy tnt ismun* « un homme alla (accompli) entra (aoriste probable) dans un potager, il avait décidé (accompli) d'y voler (aoriste avec particule) des navets; le propriétaire du potager l'y trouva (aoriste) il était alors en train d'arracher (inaccompli) les

46. M. F. Bentolila, *Le parler berbère des Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba (Maroc) : étude des unités significatives*, thèse de doctorat d'état (Univ. Paris-V), Paris, 1974, p. 386 et suiv. (photocopie), parle de syntagmes « enchaînés ».

47. A. Roux, *Choix de versions berbères : parlars du sud-ouest marocain (tachelhit)*, Rabat (ronéo.), 1951, dans l'ordre des citations : n° XXIII (p. 15), XLII (p. 32), XXVI (p. 17), II (p. 1) (notation modifiée).

navets ; il le laissa (aoriste) jusqu'au moment où il les eut rassemblés (accompli en subordonnée) ».

L'aoriste se comporte dans ces contextes comme le signe d'une note qu'on inscrit sur la portée musicale : sa valeur est définie par la clé placée en tête et change avec cette clé. Les emplois de ce genre sont abondamment attestés dans les parlars marocains et dans les textes de l'Aurès recueillis par A. Basset⁴⁸. On les observe aussi en touareg⁴⁹, moins souvent, mais dans des conditions qui ne laissent aucun doute quant à l'identité du phénomène : *as eggəlen aytedäm, a-ttizəzzərgəz tolämen əd šitan d äyfəd əd wəlliy, ägu dayəsnät mäddanəsnät, änn-as* : ... « lorsque les gens changèrent de lieu de campement (accompli en subordonnée), (on put voir que ?) il le chargea (aoriste avec particule) de conduire les chamelles, les vaches, les brebis et les chèvres, il plaça (aoriste) parmi elles leurs petits et il lui dit (aoriste) : ... » ; — *as təgle təgmya aləs təknay-i əššəγəl in* « lorsque tu es parti (accompli en subordonnée), tu cherches (aoriste) un homme, tu arrange (aoriste) mon affaire », c'est-à-dire, selon la situation, « lorsque tu fus parti, tu cherchas un homme pour arranger mon affaire » ou bien « lorsque tu seras parti, tu chercheras un homme pour arranger mon affaire ». Les exemples se font plus rares en kabyle, où ils paraissent prendre une coloration littéraire, caractéristique du conte. Jusqu'à plus ample informé, ils manquent dans les parlars orientaux (Libye, Égypte), où l'aoriste ne se présente pas sans particule. Cependant leur diffusion dans le reste du monde berbère exclut l'hypothèse d'innovations régionales. Cet emploi de l'aoriste a bien été panberbère, mais il se maintient inégalement. On ne dispose encore d'aucune description détaillée des conditions dans lesquelles une forme marquée peut ou doit interrompre une chaîne d'aoristes. Il est en tout cas certain que l'aoriste sans particule n'est pas admis après la négation.

De même qu'il reçoit du contexte une valeur aspectuelle, l'aoriste sans particule peut en recevoir une valeur modale. Lorsqu'il suit un impératif, il exprime l'ordre, sans avoir

48. A. Basset, *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Aït Frah)*, Paris, 1961, XII+353 pp.

49. Les exemples qui suivent sont tirés successivement de : Äkhmädüw äg-Khamidun, *Contes et récits*, p. 72, l. 10-11 ; — Mohamed Aghali Zakara, *Essai de psycholinguistique touarègue*, thèse de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1976, p. 29 (photocopie) (notation modifiée).

besoin d'être conjugué avec les indices de l'impératif⁵⁰ : chleuh *awi tawulkt-ad n tilkin i yirumin, tawil tawulkt-ad n'lmal i yimuslmn* « emporte (impératif) ce sac de poux aux chrétiens, tu emportes (aoriste = emporte) ce sac d'argent aux musulmans ». En dehors de cette tournure, qui est fort répandue, il existe un aoriste d'exhortation, de souhait ou de permission : chleuh *kra ira iskr-t* « une chose quelconque qu'il a décidée (accompli), qu'il la fasse (aoriste) » = « qu'il fasse ce qu'il voudra ».

4.4. Aoriste avec marque modale :

La marque modale la plus apparente est la série d'indices propres à l'impératif, que l'on ajoute aux schèmes d'aoriste ou d'inaccompli (v. §§ 1.3 et 3.10, avec la note). En dehors de ce cas, l'aoriste à valeur modale est généralement accompagné d'une *particule modale*⁵¹ qui est très souvent *ad*, mais qui présente des variations dialectales et des variations conditionnées par la syntaxe. Tant que cette particule n'accompagne pas automatiquement l'aoriste, c'est-à-dire dans la grande majorité des parlers, il n'y a pas lieu de considérer le syntagme particule+aoriste comme une partie du verbe. De même que les indices d'impératif, la particule modale peut accompagner aussi l'inaccompli : il y a alors combinaison d'une valeur modale et d'une valeur d'inaccompli, l'une et l'autre explicitement marquées (*kabyle ad yawi* « qu'il emporte », avec l'aoriste; *ad yəlt'sawi* « qu'il emporte, un nombre indéfini de fois », avec l'inaccompli).

L'aoriste précédé de la particule modale présente le procès ou l'état, non comme un fait, mais comme l'objet d'un désir, d'une attente, d'une crainte, ou encore comme une éventualité : chleuh *ad^t irhm rBi!* « que Dieu lui soit miséricordieux! »; — *ad^km bDly ad^tgt tagaywart*⁵² « que je te transforme que tu deviennes corbeau » = « je vais

50. Exemple tiré d'A. Roux, *Versions berbères*, no IV (p. 2).

51. La substitution du terme « inaccompli » à « aoriste intensif » ne permet pas de conserver le nom de « particule d'aoriste » qu'employait A. Basset, mais qui ne couvrirait pas les cas où *ad* (ou une variante) figure devant l'inaccompli. J'ai eu tort de parler d'« actualisateur » dans le chapitre « Berbère » de la nouvelle édition (à paraître) des *Langues du Monde*, puisque l'aoriste et l'inaccompli se présentent aussi sans la particule. M. T. G. Penchoen, de son côté, a proposé les termes de « particule projective » et d'aspect « projectif » (*Aït-Fraḥ* et *Tamazight*, p. 115).

52. A. Roux, *Versions berbères*, no IV (p. 2) (notation modifiée).

(je veux) te transformer en corbeau ». Le dernier exemple montre comment on peut passer de la parataxe à la subordination⁵³ : une pause après *bDly* divise l'énoncé en deux (« que je te transforme ! que tu deviennes corbeau ! »); en supprimant la pause, on subordonne la deuxième partie à la première (« que je te transforme pour que tu deviennes corbeau »). La particule et l'aoriste prennent ainsi très souvent une valeur finale, que vient quelquefois préciser un autre élément (chleuh *f-ad*, *afad ad*, *hma yad*, *baš ad* ou kabyle *i wakkən ad* « pour que »).

Le même processus de subordination est à l'origine d'un certain nombre de constructions. C'est ainsi que les verbes signifiant « vouloir », « refuser », « savoir (faire) », « il vaut mieux (faire) » peuvent être suivis de l'aoriste avec *ad* : chleuh *ran ad mgry* « ils veulent que je moissonne », *ran ad mgrn* « ils veulent qu'ils moissonnent/moissonner ». Le groupe *ad+aoriste* fonctionne ici comme complément d'objet ou comme complément explicatif du verbe. Il peut éventuellement commuter avec le nom verbal, surtout en touareg où le tour *ur ifreg akatab* « il ne peut pas l'écriture » semble préféré à *ur ifreg ad iktəb* « il ne peut pas qu'il écrive » = « il ne peut pas écrire ». Mais on n'oubliera pas que la particule modale apparaît aussi en proposition indépendante et n'a donc pas le statut d'une conjonction de subordination ou « subjonction ». Tout se passe, dans les constructions mentionnées, comme si *ad* nominalisait la forme verbale. Quelques rares exemples où la particule *ad* prend une forme d'état d'annexion (*wad*) permettent précisément de se demander si elle ne comporte pas le support de détermination *a*, présent dans les démonstratifs et à l'initiale des noms : chleuh *nwifiqn f wad'yasi ubukad akušam*⁵⁴ « ils s'entendirent sur ceci, que l'aveugle porterait l'infirme » (*wad+aoriste yasi*). La valeur modale ne s'efface pas tout à fait et certaines oppositions permettent de la mettre en évidence : chleuh *Sny ad aray* « je sais qu'éventuellement j'écrirais » = « je sais écrire », mais *Sny is yura* « je sais qu'il a écrit » (c'est un fait et j'en suis informé), avec l'accompli *yura*.

Par un processus bien connu ailleurs, cette même valeur modale permet à l'aoriste avec particule de rapporter le

53. V. A. Basset et A. Picard, *Éléments de grammaire berbère (Kabylie-Irjen)*, Alger, 1948, § 275.

54. A. Roux, *Versions berbères*, n° I (p. 1) (notation modifiée).

procès ou l'état à l'avenir et de traduire le futur des langues à système temporel : kabyle *ad alsay*, touareg *ad alsay* « je recommencerai ». On n'est pas pour autant en présence d'un vrai futur, puisque le même syntagme peut avoir les autres valeurs déjà décrites. La situation rappelle celle de l'anglais, où l'on a pu dire⁵⁵ que l'auxiliaire *will* (*he will go* « il ira »), à valeur modale, « connote » le futur mais ne le « dénote » pas. La plupart des dialectes berbères s'accordent de cette situation, mais quelques-uns cherchent à combiner les notions d'avenir et de certitude factuelle : à la tournure *ad myrn* « qu'ils moissonnent » (d'où l'on passe dans beaucoup de parlers à « ils moissonneront »), le chleuh oppose *rad mgrn* « ils moissonneront » (la particule *rad* s'est constituée à partir de *ira ad* « il veut que », mais n'est plus qu'un outil grammatical) et le parler des Aït Youssi d'Enjil (Maroc central) *dad mgrn* « c'est un fait qu'ils moissonneront » (*dad* comporte sans doute la particule prédictive *d* suivie de *ad+aoriste* : autre indice de la nature nominale de *ad*). On assiste en pareil cas à la naissance de systèmes temporels à une seule opposition : « futur » — « non futur », les oppositions aspectuelles se maintenant à l'intérieur de chacun des termes, même au futur : *rad mgrn* « ils moissonneront » (*rad+aoriste*), *rad mGrn* « ils auront l'habitude de moissonner » (*rad+inaccompli* qui marque explicitement la répétition indéfinie du procès). Ces cas demeurent toutefois exceptionnels et c'est encore l'organisation aspectuelle qui domine le verbe berbère.

L'aoriste avec particule modale s'emploie aussi pour noter un procès ou un état éventuellement observable dans des circonstances données, présentes, futures ou même passées (ce qui suffirait à démontrer que ce syntagme n'est pas un vrai futur). Les exemples abondent dans les textes kabyles ou touaregs : kabyle⁵⁶ *m ara yili məħsuṣol laddarṭ, ad ruħən kra ggərgazən eer dəlləs [...], a d ašarən zzwayl [...]; mi d uyalən, ad fərqən [...], kul yiwən ad yawi ləħq is* « (les vieillards racontent :) lorsqu'un village se trouvait (particule *ara+aoriste* en subordonnée) étant dans le besoin (accompli), quelques hommes se rendaient (*ad+aoriste* : on pouvait les voir se rendre) à Dellys [...], ils chargeaient (*ad+aoriste*) les bêtes de somme [...]; lorsqu'ils étaient rentrés (accompli

55. M. Joos, *The English Verb: Form and Meanings*, Madison - Milwaukee, 1964, p. 159.

56. A. Picard, *Textes*, n° 8, p. 26, l. 26-29 (notation modifiée).

en subordonnée), ils répartissaient (*ad+ aoriste*) [...], chacun emportait (*ad+ aoriste*) sa part »; — *touareg⁵⁷ ouiiod izeg-gâren, tileqqéouîn a moûsen dar Taouat, oul lin haret, é dd-asin Ahaggar, éd egmien é d es essouderen imân nesen. Dar Ahaggar, gârrouen alloun, gârrouen oudi, kânnen elfelât, tâllen. Ed ezzerin dar Ahaggar, éd souiin amâhâl i diqâin nesen*, etc. « Certains *haratin*, c'est pauvres qu'ils sont (acc. résultatif) dans le Touat, ils ne possèdent rien (acc. négatif), ils viennent (on peut les voir venir : *éd*, var. locale de *ad,+aoriste*) dans l'Ahaggar, ils cherchent (*éd+aoriste*) à y faire vivre (*éd+ aoriste*, complément de *egmien* « cherchent ») leurs propres personnes. Dans l'Ahaggar, ils trouvent (inaccompli) des grains, ils trouvent (inaccompli) du beurre, ils font (inaccompli) des pains, ils mangent (inaccompli). Ils s'installent (on peut les voir s'installer : *éd+aoriste*) dans l'Ahaggar, ils font porter (*éd+ aoriste*) un message à leurs femmes », etc. Le caractère modal est plus difficile à saisir cette fois que dans les cas précédents. Mais on peut dé nouveau évoquer l'anglais où *will* « vouloir », au passé *would* signalent un événement qui revient à certains intervalles de temps⁵⁸ : *Sometimes the boys would play a joke on the master* » « les garçons jouaient (on pouvait les voir jouer) parfois un tour au maître ». On n'est pas très éloigné non plus de certains emplois du futur en français, quand il insiste sur la possibilité de l'événement plutôt que sur sa certitude : *Ne le crois pas : il te dira une chose et il en fera une autre*. Lorsque l'aoriste avec particule modale présente la valeur qui vient d'être décrite, il alterne avec l'inaccompli (v. le texte *touareg* cité plus haut), sans que cette apparente concurrence ait jamais été signalée clairement. Les conditions dans lesquelles elle se manifeste pourraient être l'objet d'une autre recherche.

Lionel GALAND.

12, rue André-Theuriet
92340 Bourg-La-Reine.

57. Le P. de Foucauld et A. de Calassanti-Motylinski, *Textes touareg en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1922, n° 23, p. 46 (notation des éditeurs).

58. H. E. Palmer, *A Grammar of English Words*, London, réimpr. 1964, p. 260.

LES PRONOMS PERSONNELS EN PHOU NOY

SOMMAIRE. — *Le phou noy présente un système de pronoms personnels à trois nombres principaux, singulier, duel et pluriel. Un quatrième, le surpluriel, est formé par composition. Chacun de ces nombres, (sauf le duel) possède deux séries parallèles l'une dite « directe » et l'autre « oblique », cette dernière indiquant un rapport d'insistance.*

1. Les Phou noy /phu noy/ parlent une langue de la famille tibéto-birmane et habitent une partie du Phongsali, province la plus septentrionale du Laos. Ils semblent venir d'une région plus à l'ouest où se trouvent encore des ethnies aux parlers très proches, *bisu* dans le Chiang ray et *mpi* dans le Nan (Nord-Thailand), et *pyen* dans le Kengtung (Birmanie). Le vocabulaire phou noy compte de nombreux emprunts à une langue de la famille thay-lao.

2. Faisons l'inventaire sommaire des phonèmes du phou noy. Les occlusives comportent trois séries : les sourdes *p t c k ?*, les aspirées *ph th ch kh* et les sonores *b d g*. Les sonantes opposent les sonores *m n y l* aux sourdes *hm hn hy hl*. Les labio-palatales forment un ordre parfaitement distinct : *py phy by my hmy*. Les fricatives ont *f s hy h* pour sourdes et *v y* pour sonores.

Les voyelles orales sont : antérieures *i e*, centrales *iə a* et postérieures *u o*. Les voyelles nasales forment un système distinct *i ɿ y ɿ a*.

Le phou noy a trois tons principaux : *ā* « haut plain », *a* (non marqué) « moyen » et *à* « bas descendant ». Les syllabes fermées par *p t ?* ne peuvent recevoir que deux tons *a* et *à*. En fin de syntagme apparaît un ton « haut glottal » *a'* à caractère démarcatif. Il existe en outre deux autres tons assez marginaux *á* « montant » et *à* « infléchi ».

Lorsque le mot est dissyllabique, la pré syllabe comporte un appui vocalique réduit, précisé par le signe de brève, dont le timbre ni (en général) le ton ne sont pertinents.

Certains monèmes dépendants ont une initiale zéro et entrent en sandhi avec la finale du mot précédent.

Un mot peut se terminer par une voyelle (orale ou nasale), par les semi-voyelles *i o*, par les occlusives *p t ?* ou par les nasales *m n*.

3. TABLEAU DES PRONOMS PERSONNELS.

	SINGULIER		PLURIEL		DUEL	SURPLURIEL	
	direct	oblique	direct	oblique		direct	oblique
1	<i>ga</i>	<i>gā</i>	<i>gu</i>	<i>gāo</i>	<i>gət</i>	<i>gu p̄z</i>	<i>gāo p̄z</i>
2	<i>na</i>	<i>nā</i>	<i>nu</i>	<i>dāo</i>	<i>dət</i>	<i>nu p̄z</i>	<i>dāo p̄z</i>
3	<i>yā</i>	<i>yā</i>	<i>yū</i>	<i>yāo</i>	<i>yət</i>	<i>yū p̄z</i>	<i>yāo p̄z</i>

4. Au total le système des pronoms personnels comporte quatre nombres : singulier, duel, pluriel et surpluriel. Les termes du surpluriel, ou pluriel au deuxième degré, sont formés par composition en ajoutant *p̄z* à chacun des termes du pluriel ordinaire. On remarquera la subdivision du singulier et des pluriels en deux séries conventionnellement nommées « directe » et « oblique » dont l'explication apparaîtra dans la suite de cette étude. Le duel ne présente qu'une seule série. On peut extraire de ce tableau un système de base formé de *ga na ya* au singulier, *gu nu yū* au pluriel et *gət dət yət* au duel.

Remarquons qu'il n'y a aucune marque de genre.

5. Le pluriel en phou noy ne correspond pas exactement à celui des langues européennes. Il couvre bien un ensemble de personnes mais un ensemble homogène (famille, ethnies...) dont chacun des membres y est plus défini par son appartenance que par sa spécificité. Ce caractère collectif du pluriel est tellement marqué qu'à la limite l'ensemble homogène peut se réduire à deux personnes sans pour autant se confondre avec le duel qui lui, couvre un ensemble hétérogène. Soient les trois exemples suivants illustrant l'appartenance au père selon qu'il y a un, plusieurs ou deux enfants.

(1) *gət mū* « mon père »

(*gə* amalgame de *ga* « je » et de *ə* « particule possessive »; *mū* « père »)

(2) *gu ə mū* « notre père »

(3) *gət də mū* « notre père (à tous les deux) »

(*də* représente *ə* en sandhi avec la finale de *gət*)

Dans (2) *gu ə mū* il peut y avoir plusieurs ou deux possesseurs mais tous de l'ensemble homogène des enfants. Par contre dans (3) *gət də mū* les deux possesseurs sont hétérogènes en ce sens qu'ils ne sont pas frères, « père » étant bien entendu employé comme terme de politesse par l'un des deux.

Les pronoms *gu nu yū* de la série du pluriel, désignant une collection envisagée dans son unicité, ont en fait maints caractères du singulier. A la limite on a même des exemples d'emploi pour une seule personne un peu comme en français avec le « vous » de politesse ou le « nous » de majesté.

(4) *gu bà yà* « notre peuple (les phou noy) » (*bà* « ethnie, peuple »; *yà* « groupe, enfant »)

(5) *gu bà cè* « notre langue (le phou noy) » (*cè* « langue »)

Dans ces deux expressions le locuteur ne peut choisir entre plusieurs pronoms contrairement aux expressions de l'appartenance au père. Il doit obligatoirement employer *gu* même s'il est seul et ne parle qu'en son nom et ne peut jamais littéralement dire « mon peuple, ma langue ».

6. Essayons à présent de cerner les emplois des pronoms obliques en commençant, commodité oblige, par les pluriels *gāo dāo yāo* qui posent moins de problèmes que les singuliers *gā nā yā*. La troisième personne est particulièrement commode puisqu'elle permet le choix entre plusieurs entités.

(6) *yū yū ə cā bì càn ce'* « Ils ont mis le feu à leur maison
(des autres)

(*yū* forme contrastive de *yu* « ils »; *bì* « feu »; *càn* « mettre le feu »; *ce'* « particule de l'accompli »)

(7) *yu yāo ə cā bì càn ce'* « Ils ont mis le feu à leur (propre)
maison »

L'examen de ces deux exemples permet de voir qu'en (6) *yū* et *yāo*, bien qu'étant le même pronom (l'élévation de ton sur le deuxième est purement contrastive) couvrent deux entités distinctes, tandis qu'en (7) *yu* et *yāo* couvrent la même entité. La forme oblique *yāo* traduit l'insistance sur le pronom complément lorsqu'il représente la même personne

que le pronom sujet. On peut rapprocher cette situation des expressions françaises « leur propre » ou « eux-mêmes ».

Ce rapport d'insistance est valable pour les autres personnes.

(8) *nu dāo ø cā bì càn ce'* « vous avez mis le feu à votre propre maison »

Dans ce dernier exemple, le locuteur n'a pas le choix, la forme oblique est obligatoire en deuxième position.

L'expression de la possession permet cependant d'opposer les deux formes.

(9) *nu ø pop* « votre livre »

(10) *dāo ø pop* « votre livre »

En (10) l'emploi de *dāo* indique une possession réelle par rapport à une possession de circonstance en (9), mais il peut indiquer aussi un rapport plus étroit entre le locuteur et l'objet (il l'a déjà emprunté, manipulé, l'a eu entre les mains, ...).

L'expression de la possession à la première personne permet de traduire, en plus de l'insistance, un rapport d'exclusivité.

(11) *gu ø cā* « notre maison (à nous tous, à la famille)

(12) *gāo ø cā* « notre propre maison (à nous, mais pas à vous)

Toutefois, il convient de ne pas en conclure à l'existence fondamentale de l'exclusivité, ce n'est qu'une face du rapport d'insistance.

Les formes obliques *gāo dāo yāo* ne se retrouvent jamais en tête d'une phrase complète c'est-à-dire, selon la syntaxe phou noy, avec la fonction sujet. Les énoncés (10) (12), remarquons-le, sont incomplets, on ne les rencontre que dans les expansions du prédicat ou dans les réponses.

(13) *yū ø pop sa ?ē u* « Va lui rendre son livre » (*sa* « rendre » ; *?ē* « aller » ; *u* « particule impérative »)

(14) *saā* « A qui ? » — *yāo ø* « à lui ! »

Une forme oblique n'est exprimée qu'après une forme directe désignant la même personne. Lorsque les personnes sont distinctes, comme dans l'exemple suivant, la forme oblique ne doit pas être employée.

(15) *yā gu ø cā bì càn ce'* « Il a mis le feu à notre maison »

Nous pouvons donc affirmer que les formes obliques ont, en plus de l'indication d'un rapport d'insistance, un rôle contrastif en évitant la rencontre de deux pronoms de la même personne et désignant la même entité.

7. Les rapports d'insistance aux trois personnes du singulier ont les mêmes caractéristiques qu'au pluriel avec cette différence qu'on passe de la forme directe à la forme oblique par élévation du ton.

(16) *ya ya ø hmya tao ce'* « Il a cassé son couteau (d'un tiers) »

(*hmya* « couteau »; *tao* « casser, briser »)

(17) *ya yā ø hmyā tao ce'* « Il a cassé son (propre) couteau »

Aux premières et deuxièmes personnes, comme il n'y a pas commutation possible, les formes obliques sont obligatoires en deuxième position.

(18) *ga gā ø cā bì càn ce'* « j'ai mis le feu à ma maison »

(19) *na nā ø cā bì càn ce'* « Tu as mis le feu à ta maison » *gā* et *nā* sont en contraste avec *ga* et *na*, mais ces derniers ne peuvent apparaître à leur place.

8. Les formes obliques du singulier *gā nā yā* dérivent des formes directes par élévation du ton (avec en plus nasalisation à la première personne), mais il faut se garder de considérer cette élévation de ton comme caractéristique de la forme oblique en général, d'ailleurs l'exemple suivant laisse entendre le contraire.

(6) *yū yū ø cā bì càn ce'* « Ils ont mis le feu à leur maison (des autres) »

Le pluriel a, rappelons-le, des formes propres pour la série oblique.

(7) *yū yāo ø cā bì càn ce'* « Ils ont mis le feu à leur (propre) maison »

En (6) *yū* a un emploi purement contrastif et il ne peut commuter avec *yū*, d'ailleurs après *yā* ou *ga* le ton de *yū* ne s'élève pas.

(20) *yā yū ø lōt lāo ce'* « Il a cassé leur véhicule » (*lōt* « véhicule, voiture »)

(21) *ga yū ø lōt lāo ce'* « J'ai cassé leur véhicule »

L'élévation de ton n'est en premier lieu qu'un procédé intonationnel pour marquer un contraste entre deux pronoms de même forme qui se suivent et ce n'est que secondairement qu'au singulier cette élévation de ton traduit l'insistance comme en (17) (18) et (19). Mais à la troisième personne, l'impérieuse nécessité de distinguer « son (propre) » de « son

(d'un tiers) » aboutit à la rencontre de deux pronoms de même forme désignant des personnes distinctes comme en (16), rencontre qui serait normalement exclue.

(16) *ya ya a hmya tào ce'* « Il a cassé son couteau (d'un tiers) »

9. Le duel n'atteste pas de forme oblique.

10. Examinons à présent la série dite du surpluriel ou pluriel au deuxième degré. Elle est formée, comme il est dit plus haut, par l'adjonction de *p̄i* aux formes directes du pluriel : *gu p̄i*, *nu p̄i* et *yu p̄i*. Le monème *p̄i* indique l'idée de groupe d'entités, ainsi *gu p̄i*, dans ses emplois les plus caractérisés, désigne le groupe constitué de plusieurs *gu* « nous », entités ou ensembles homogènes parallèles.

(22) *gu p̄i a cā* « nos maisons »

Dans cette dernière expression, il y a plusieurs maisons, contrairement à *gu a cā* où il n'y en a qu'une.

Le monème *p̄i* n'est pas réservé uniquement aux pronoms personnels, on le rencontre dans d'autres expressions : *hò bā p̄i* « Les Ho (chinois yunnanais) », *?ayì p̄i* « Les enfants » où il traduit la notion de multitude.

Dans la pratique, les pronoms en *p̄i* jouent le rôle de pluriel au sens où on l'entend en français sans jamais se confondre avec la série du pluriel proprement dit qui, comme nous l'avons vu, est plutôt un collectif susceptible d'emplois de singulier.

11. Le surpluriel atteste une série oblique *gāo p̄i*, *dāo p̄i* et *yāo p̄i* dont l'emploi est, par rapport à la série directe, parfaitement semblable à ce que nous avons vu pour le pluriel.

12. En résumé, les pronoms des séries obliques servent essentiellement à montrer que la même personne est à la fois sujet et patient (ou bénéficiaire) de la situation ou de l'action, un peu comme en français lorsqu'un pronom personnel ou possessif est suivi de « même » ou « propre ». La formation de ces pronoms semble dictée par la nécessité de marquer un contraste entre deux pronoms identiques désignant la même personne.

Au singulier, les pronoms obliques sont obtenus par

élévation du ton de ceux de la série directe, mais cette élévation n'est à l'origine qu'un phénomène purement contrastif qui n'acquiert que secondairement un rôle d'indicateur d'insistance. Au pluriel les pronoms obliques ont une forme propre qui, toutefois, dérive morphologiquement de la série directe du singulier.

Ces considérations et le fait que ces pronoms obliques ne puissent apparaître en fonction sujet nous amènent à penser qu'ils ne sont pas originels en phou noy et qu'ils ont dû d'abord assumer un contraste purement expressif avant d'indiquer l'insistance et même, dans certains cas, un semblant de rapport d'inclusivité.

Michel FERLUS.

Rue Grande
47440 Casseneuil.

LA PRÉGLOTTALISATION DES OCCLUSIVES SONORES

SOMMAIRE. — *Une occlusive sonore devient préglottalisée et injective, lorsqu'on prolonge sa tenue, et l'apparition de telles occlusives longues provenant de géminées, ne peut se produire que dans des langues polysyllabiques.*

Au cours de mes recherches sur la typologie des changements phonétiques, j'avais constaté que les occlusives sonores préglottalisées injectives (du khmer et du vietnamien) provenaient d'occlusives sourdes et je déclarais : « Nous n'avons pas d'exemple où les occlusives préglottalisées proviennent de sonores ordinaires »¹. En fait, je connaissais l'exception du sindhi, mais j'en concluais imprudemment que les préglottalisées de cette langue ne pouvaient être qu'originelles, donc remonter à l'indo-européen.

En réalité mes exemples étaient empruntés aux langues monosyllabiques (ou quasi)²; dans les langues polysyllabiques nous avons d'autres conditions.

Ainsi dans l'archipel des Soulou, région musulmane des Philippines, situé entre Bornéo et Mindanao, il existe une langue indonésienne, la samal, qui a des occlusives préglottalisées sonores récemment issues d'occlusives sonores

1. « Les mutations consonantiques (occlusives) en indo-européen », p. 268 des *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Coll. Ling. SLP, 70, Paris 1975.

2. J'appelle quasi monosyllabique, un type de langues (comme le khmer) dans lequel la première syllabe du dissyllabe n'a que quelques timbres vocaliques possibles, tandis que la syllabe finale, toujours accentuée, a des dizaines de timbres possibles, cette première syllabe, souvent appelée présyllabe se maintient dans la famille austroasiatique, grâce aux infixes qui, s'insérant entre les consonnes d'un groupe consonantique d'un monosyllabe, transforment celui-ci en dissyllabe.

ordinaires. Cette langue oppose consonnes longues et consonnes brèves : dans certains dialectes les occlusives sonores brèves sont réalisées spirantes, dans d'autres les occlusives sonores longues se réalisent préglottalisées³.

A la différence d'une occlusive sourde ou d'une spirante sonore, une occlusive sonore ne peut pas se prolonger indéfiniment ; l'air qui passe à travers le larynx en produisant la sonorité est arrêté ensuite par l'occlusion buccale de sorte qu'au bout d'un instant, la pression de l'air situé entre le larynx et l'occlusion augmente pour devenir égale à la pression de l'air des poumons et de la trachée en dessous du larynx, alors l'air ne passe plus : la vibration s'arrête ; ainsi la consonne sonore longue tend à s'assourdir et à se confondre avec la sourde.

Pour prolonger et maintenir la sonorité de cette occlusive longue, il faut diminuer la pression entre le larynx et l'occlusion buccale, c'est-à-dire fermer le larynx au début de l'occlusion buccale, puis le faire descendre (préglottisation) ; dès que cette préglottisation est perçue comme trait pertinent distinctif, il n'est plus nécessaire de prolonger l'occlusion, et si l'aperture buccale (la désocclusion) se produit lorsque l'espace supraglottal a encore une pression d'air inférieure à la pression atmosphérique, il se produit une rentrée d'air, et on a une occlusive sonore injective.

* * *

On sait que dans les langues indo-européennes, les occlusives géminées qui peuvent donner naissance à des consonnes longues, ne sont pas primitives mais sont apparues indépendamment dans les différentes sous-familles : celtique, germanique, romane, indo-aryenne.

Nous sommes malheureusement mal renseignés sur l'évolution phonique des langues indo-aryennes car, comme nous prévient Jules Bloch, « aucune des langues écrites de l'Inde ancienne n'a la valeur d'un témoignage direct »⁴. Ces langues

3. Indiquée par Lawrence A. Reid dans *Philippine Minor Languages*, p. 34, et dans « Diachronic Typology of Philippine vowel systems », p. 486 et 498, *Current Trends in Linguistics, 11, Diachronic, Areal and Typological Linguistics*, d'après Kemp Pallesen du Summer Institute, cette particularité m'a été confirmée par deux chercheurs français : M^{me} Nicole Revel-Macdonald, linguiste, et P. Martenot, ethnologue.

4. J. Bloch, *L'indo-aryen du vêda aux temps modernes*, p. 12.

nous indiquent trois étapes : sanskrit qui a toutes sortes de groupes de consonnes (comme le latin); pali, où ces groupes sont remplacés par des géminées (comme l'italien) et le prakrit, où les consonnes occlusives intervocaliques se sont amuïes, permettant aux géminées de se simplifier (comme en ancien français). Il y a cependant une grande différence entre les langues romanes et les langues indo-aryennes, celles-ci ont assimilé non seulement les groupes d'occlusives mais aussi les groupes d'occlusive plus sifflante et d'occlusive plus sonante; ainsi les groupes : -rb-, -br-, -rd-, -dr-, -rg-, -gr-, -gy-, -jy-, -jv-, -gn-, -lg-, rj-, -jn-, donnent en pali des occlusives géminées sonores : -bb-, -dd-, -gg-, -jj-. Cette assimilation, due sans doute au substrat dravidien, se produit dès l'époque du Bouddha (v^e siècle avant notre ère) et est presque terminée dans la langue des inscriptions d'Açoka (—250), Or à ce moment, comme en témoignent les noms propres chez les premiers géographes grecs, les occlusives sourdes intervocaliques se sont sonorisées⁵, de sorte que le rendement de l'opposition : occlusive sonore brève/occlusive sonore longue, devient important, et peut expliquer pourquoi les sonores longues se préglottalisent.

Les occlusives sonores intervocaliques brèves vont bientôt s'amuir et ne subsisteront que dans les groupes : -mb-, -nd-, -ng- issus de -mp-, -nl-, -nk-, et on ne comprendrait pas la fixation des longues en préglottalisées injectives, sans examiner ce qui se passe à l'initiale.

* * *

Il y a des langues dans lesquelles les consonnes initiales ont le même traitement que les intervocaliques; ce fut le cas des langues celtiques et l'origine de leurs alternances consonantiques initiales; dans les langues romanes, au contraire, sauf dans les parlers italiens méridionaux, il y a eu un stade où les consonnes initiales sont devenues longues, d'où par exemple le traitement de *y*- et de *w*- : *y*- > *yy*- > *dy*- et en francien *w*- > *ww*- > *gw*-⁶. Je pense même que chaque fois qu'on aura un tel renforcement de semi-voyelles, cela prouve

5. J. Bloch, *id.*, p. 77.

6. A. Martinet, « La lénition en celtique et les consonnes du roman occidental », *Économie des changements phonétiques*, p. 257-296, spécialement p. 286-288.

l'existence de longues dans le système. Les langues indo-aryennes ont connu l'allongement initial : *b-*, *d-*, *j-*, *g-* se sont allongés, puis préglossalisés et pendant que *j- > jj- > ?j-* on avait *y- > yy- > j-*⁷ et la pertinence du trait préglossalisé-injectif était conservée malgré la disparition des occlusives sonores brèves intervocaliques. D'autre part il est apparu en sindhi, une nouvelle aspirée issue de *-s-* (tandis que sansk. *varṣa* donne pali *vassa* puis sindh. *vas, vasa*, le sansk. *vaśana* donne sindh. *vahanu*⁸) et cet *h* réactive la loi de Grassman, c'est-à-dire que les initiales *bh-, dh-, gh-* donnent des *b-, d-, g-* ordinaires (non préglossalisés) lorsqu'il y a un nouvel *h* dans le mot⁹. Enfin, on sait que dans la plupart des langues qui ont des injectives, celles-ci sont souvent limitées à la bilabiale et à l'apicale ; or en sindhi la dorsale préglossalisée n'existe que s'il n'y a pas d'autre préglossalisée dans le mot, de sorte que le *g-* sanskrit reste *g-* en sindhi lorsqu'il y a eu une occlusive sonore géminée dans le mot¹⁰.

Nous avons eu finalement un rendement fonctionnel suffisant entre occlusives sonores ordinaires et préglossalisées injectives, pour expliquer la persistance de ces phonèmes depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'à nos jours.

* * *

Maurice Grammont a distingué les changements indépendants et les dépendants : les premiers seraient paradigmatisques : « un phonème se transforme sans que ceux qui se trouvent dans son voisinage y soient pour rien », et les seconds syntagmatiques : « les phonèmes qui se transforment ne le font que sous l'influence d'autres phonèmes, qui se trouvent dans leur voisinage »¹¹.

Nous devons admettre maintenant, précisément parce que la langue est un système où tout se tient, que les deux aspects sont liés. Une occlusive intervocalique ne change pas tant à cause de son entourage vocalique que parce qu'elle est

7. R. L. Turner, « The Sindhi Recursives or voiced stops preceded by glottal closure », *Collected papers 1912-1973*, Oxf. Un. Press 1975, p. 192-205.

8. R. L. Turner, *A comparative dictionary of the Indo-aryan languages*, pp. 664, 665, 667. Oxf. Un. Press 1963-1966.

9. R. L. Turner, « The sindhi recursives... », *Collected papers*, p. 202.

10. *Id.*, p. 204.

11. M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 183.

commutable avec une géminée ou une longue, donc pour des raisons paradigmatisques, et inversement la mutation initiale des occlusives sonores en glottalisées ou des semi-voyelles en occlusives n'est intelligible que parce que dans le plan syntagmatique les mots sont polysyllabiques et admettaient des géminées devenant longues.

André-Georges HAUDRICOURT.

47, rue d'Assas
75006 Paris.

INCORPORATION NOMINALE
ET SUFFIXATION LEXICALE :
ESSAI DE TYPOLOGIE ET CAS PARTICULIER
DU COMOX (LANGUE AMÉRINDIENNE
DE COLOMBIE BRITANNIQUE)

SOMMAIRE. — *Les suffixes lexicaux sont, comme l'indique le nom même, apparemment contradictoire, qu'on leur a donné, une caractéristique originale de certaines langues, et en particulier des langues salish, parlées au nord et au nord-ouest de l'État de Washington, ainsi qu'au sud de la Colombie Britannique. La manière dont ces suffixes sont associés au radical évoque certains des traits d'un autre phénomène important, l'incorporation, attesté dans de nombreuses langues, parmi lesquelles on retrouve des langues amérindiennes. Le présent article montre d'une part, d'après une langue salish de Colombie Britannique étudiée sur le terrain, que, contrairement à ce que suggérait Sapir, l'incorporation peut coexister, dans un même système linguistique, avec le procédé de la suffixation lexicale, d'autre part que la distinction entre les deux phénomènes pose sous un éclairage nouveau, pour bien des langues, le problème des limites entre morphologie et syntaxe.*

PLAN

1. Introduction
2. Caractéristiques de l'incorporation nominale
 - 2.1. Traits formels et positionnels
 - 2.2. Traits syntaxiques et sémantiques
 - 2.2.1. Relations syntaxiques
 - 2.2.2. Incorporation et transitivité
 - 2.2.3. Incorporation et détermination
 - 2.3. Statut linguistique de l'incorporation nominale
3. Suffixes lexicaux du comox continental
 - 3.1. Suffixes et noms

3.2. « Syntaxe interne »

4. Incorporation nominale en comox continental
5. Conclusion

1. Dans son important article sur l'incorporation nominale¹, Sapir mentionne, parmi les familles linguistiques américaines dans lesquelles ce procédé est « entièrement absent », le salish en même temps que l'athabaske, le chinook, le yokouts, le sioux et l'esquimaux. Il ajoute, dans une note de la page 282 du même article, que « les « substantivaux » du salish et du kwakiutl... ne sont pas des exemples de véritable incorporation nominale ». Le but du présent article est de montrer que, d'une part, les suffixes lexicaux et l'incorporation nominale doivent bien être traités comme des procédés distincts, mais que d'autre part, le dialecte lha?amen du comox continental², langue salish (branche dite

1. Edward Sapir, « The problem of noun incorporation in American languages », *American Anthropologist* 13 (1911) : 248-283. Au même moment, Boas notait, dans son Introduction au *Handbook of American Indian languages*, qu'« une connaissance plus approfondie de la structure de beaucoup de langues américaines montre que la désignation générale de toutes ces langues comme polysynthétiques et incorporantes n'est pas soutenable... Le chinook peut être cité comme exemple d'absence de polysynthèse... L'athabaske, le haïda et le tlingit..., quoique polysynthétiques, ... n'incorporent pas volontiers l'objet... Seul l'iroquois possède une très forte tendance à incorporer l'objet nominal dans le verbe » (cité d'après l'édition de P. Holder, Lincoln, Nebraska, 1966, p. 71). Je précise que je ne me limiterai pas ici aux langues amérindiennes, puisque des idiomes appartenant à d'autres familles présentent également des traits caractéristiques de l'incorporation.

2. Mes enquêtes de terrain sur la variante continentale du comox insulaire (encore connu de deux vieillards à Comox, île de Vancouver), à savoir le lha?amen, parlé dans la Shiammon Reserve, près de la ville de Powell River, en Colombie Britannique (Canada), ont été effectuées en deux temps : d'une part en été et automne 1975, grâce à une bourse offerte par la Commission franco-américaine, rattachée au Mutual Educational Exchange Program, National Research Council, Washington, D.C. ; d'autre part, en été 1976, grâce à deux concours : celui du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, et celui du British Columbia Provincial Museum, Victoria, Colombie Britannique. Je remercie tous ces organismes pour l'aide matérielle qu'ils m'ont apportée dans l'étude d'une langue d'accès lointain pour moi, puisqu'elle se parle sur la côte nord-Pacifique du Canada. Mes remerciements s'adressent également à mes informateurs principaux, Marion Harry, Mary George, Ron Galligos et Liz Harry, pour leur aide et leur patience au cours de séances de travail parfois fort longues. Une première version du présent article a été exposée au cours de la 11^e International Conference on Salishan Languages, qui s'est tenue à Seattle, Université de l'État de Washington, en août 1976. J'ai profité des commentaires et critiques des autres linguistes spécialistes des langues salish, en particulier

« nord-géorgienne » (nord du Détroit de Géorgie face à l'île de Vancouver) de la division côtière de cette famille) se trouve posséder à la fois les deux procédés, avec les conséquences théoriques que cela comporte.

2.1. L'incorporation nominale, au sens le plus large, consiste en une association entre un nom et un verbe, avec des marques de types variés, aussi bien du point de vue formel que du point de vue positionnel. Le nom incorporé conserve parfois la même forme qu'en son emploi indépendant, mais dans de nombreuses langues, il perd soit ses déterminants, soit des éléments à l'initiale et/ou à la finale ; souvent, il les remplace par d'autres. En outre, le nom incorporé est suffixé ou préfixé au radical verbal, selon qu'il s'agit ou non d'une langue à verbe initial. Dans certaines langues (voir exemple (6) ci-dessous), le nom est infixé. Toutes ces possibilités sont illustrées dans les phrases suivantes :

- (1) takelma : *gwen-waya-sgut?usgal-hi*
(cou-couteau-couper (aoriste, distributionnel à réduplication)-suffixe instrumental)
« Avec son couteau, il [leur] coupa le cou » (Sapir, *op. cit.*, p. 274)
- (2) nahuatl : *ni-k-tle-watsa/in-nakatl*
(je-pron.-feu (forme indépendante : *tle-tl*)- rôtir/
art.-viande)
« Je rôties la viande » (*ibid.*, p. 260-261)
- (3) oneida : *je-yad-ó-daⁿ*
(de nouveau elle (*z* de nouveau + *ye* elle)-corps
(forme indépendante : *o-yada*)-voyelle de classe
verbale-être ainsi)
« De nouveau, elle semblait... » (*ibid.*, p. 277)
- (4) so:ra : *pam-jo :-ten*
(attraper-poisson (forme indépendante : *ə'jo :n*)-
fait)
« Il pratique la pêche à la main »³

A. Kuipers, L. Thompson et M. D. Kinkade. Mes remerciements vont aussi à ces collègues. L'interprétation des faits du comox telle qu'elle est offerte dans cet article représente ma position actuelle. Elle n'est pas nécessairement définitive. En particulier, elle pourrait n'être pas identique à celle qu'offrira la monographie, consacrée à cette langue, que je prépare pour la publication.

3. G. V. Ramamurti, *A Manual of the So:ra (or Savara) language*, Madras : Government Press, 1931.

(5) yana : *k?ut-xá-i-si-ndja*
 (vouloir-eau (forme indépendante : *xána*)- présent-je)
 « J'ai soif » (Sapir, *op. cit.*, p. 268)

(6) ojibwa : *pági-nindž-i*
 (*págiši* : c'est enflé; *nindž* : main)
 « Il a la main enflée » (*ibid.*, p. 281).

2.2.1. Le nom auquel s'applique le procès d'incorporation peut représenter le patient, le but, l'emplacement ou l'instrument. Les éventuelles marques de fonction étant effacées du fait même de ce procès, il n'est pas toujours facile de dire auquel de ces types de compléments correspond le nom incorporé⁴. Le seul phénomène clair est l'existence d'une combinaison entre un nom et un verbe, laquelle produit un mot complexe doté en tant que tel de caractéristiques accentuelles et d'une « syntaxe interne » (au sens que Swadesh appliquait au nootka), par opposition à la structure dans laquelle le nom, en même temps que ses déterminants, est, en forme et en position, indépendant du verbe. Si nous tentons, néanmoins, de restituer les relations syntaxiques et sémantiques qui se trouvent ici oblitérées, nous pouvons supposer, dans les exemples ci-dessus, que le nom incorporé représente ce qui est concerné en (3), le but en (1), (4) et (5), l'emplacement en (6), l'instrument⁵ en (1) et (2). En outre,

4. Il est utile de rappeler, cependant, que dans plusieurs langues ergatives, telles que le nass-gitksan (idiome tsimshian parlé au nord de la Colombie Britannique : voir B. Rigsby, « Nass-Gitksan : an analytic ergative syntax », *IJAL* 41 (1975) : 346-354), le yana, le pauite du sud (voir Sapir, *op. cit.*, p. 269, n. 2) ou le dyirbal (North-Queensland, Australie), le même procédé formel s'applique aussi bien à l'incorporation du sujet d'un verbe intransitif qu'à celle de l'objet d'un verbe transitif. Une telle situation pourrait remettre en cause, même pour ceux qui croient à l'« existence » d'un niveau de structure « profonde », l'affirmation selon laquelle « la plupart... des langues morphologiquement ergatives ne sont ergatives que superficiellement : en termes syntaxiques, elles sont accusatives » (S. R. Anderson, « On the notion of subject in ergative languages », in C. N. Li, ed., *Subject and topic*, New York : Academic Press, 1976, p. 16-17).

5. L'incorporation du nom désignant l'instrument est un trait important du takelma. Il arrive même, comme le note Sapir (*Handbook of American Indian languages*, Oosterhout, 1969 (= 1922), p. 69), « qu'une forme verbale contienne deux instrumentaux, l'un, généralement *i-* AVEC LA MAIN, exprimant l'instrumentalité indéfinie ou figurée, le second, un nom ou un démonstratif, exprimant l'instrument effectif au moyen duquel l'action a été accomplie ». L'exemple (1) ci-dessus contient un suffixe instrumental *-hi*.

au sein d'une même langue, le nom incorporé n'apparaît pas nécessairement dans tous les cas avec une valeur syntaxique identique. Ainsi, en takelma (exemple (1) ci-dessus), il peut représenter, dans une même phrase, le but dans une première occurrence et l'instrument dans une seconde; en nahuatl, il peut correspondre à l'instrument, comme dans l'exemple (2) ci-dessus, mais aussi au but (voir exemple (14) ci-dessous), ou encore à l'emplacement, ou à ce qui est concerné; en yana, l'exemple (5) ci-dessus contient une forme nominale incorporée *xai* qui correspond au but, mais plusieurs autres types sont représentés, parmi lesquels une variante du patient qui rappelle la catégorie *bahuvrīhi* de noms composés (dans laquelle le second terme se réfère à quelque chose qui est objet de possession, comme dans skr. *bahu-vrīhi* (beaucoup-riz), qui signifie « ayant beaucoup de riz ») :

(7) *ú?-wai-si*
 (être deux-daim (forme indépendante : *bána*)-présent)
 « Il a deux daims » (Sapir, *op. cit.*, p. 271).

2.2.2. Quand a lieu l'incorporation, le verbe devient généralement intransitif. S'il l'était déjà, alors le procès se réfère, dans le cas de certaines langues, à ce qui arrive au patient. Ainsi, en malgache, au lieu de

(8) *màli/ni-vàdi-ni*
 (mourir/art.-épouse-de lui)
 « Sa femme est morte »,

on peut dire

(9) *màti-vàdi/izi*
 (mourir-épouse/lui)
 « Il a perdu sa femme »⁶.

Si le verbe était transitif, sa relation avec le complément apparaît comme formellement identique à celle qui caractérise le verbe intransitif. Par exemple, en fidjien, les marques de transitivité et d'accord sont toutes deux supprimées en cas d'incorporation nominale; en nahuatl, l'élément pronominal objet ne peut pas coexister avec un objet incorporé (voir exemple (13) ci-dessous (en (2) ci-dessus, le lexème *tle*

6. G. Mardirussian, « Noun incorporation in universal grammar », in *Papers from the Eleventh Regional Meeting*, Chicago : Chicago Linguistic Society, 1975, p. 386.

représente l'instrument); en tchouktche, langue ergative parlée au nord-est de la Sibérie, c'est la même marque (à l'harmonie vocalique près) qui se trouve associée au verbe intransitif et au verbe lié à un objet incorporé, comme on peut le voir en rapprochant

(10) *tumg-ət/jegtel-g?**et*
 (amis-nomin./s'échapper-marque d'asp.)
 « Les amis se sont échappés » (Mardirussian, *op. cit.*, p. 385)

et

(11) *tumg-ət/kopra-ntəwat-g?**at*
 (amis-nomin./filet-poser-marque d'asp.)
 « Les amis ont tendu des filets » (*ibid.*)⁷

2.2.3. Comme on l'aura supposé d'après ce qui précède, le nom incorporé ne peut pas, en principe, prendre de déterminants, tels qu'articles, déictiques, pluralisateurs, adjectifs, etc. Ainsi, en turc, un objet interne ayant la forme d'un nom de même racine que le verbe apparaît généralement quand un verbe normalement transitif s'emploie sans objet direct spécifique; cet objet interne ne peut pas prendre de déterminants :

(12) *kar-im/dikiş-diki-yor*
 (épouse-poss./cousant-couture-contin.)
 « Ma femme est en train de coudre ».

Il y a donc une forte tendance à l'utilisation de l'incorporation, de préférence, pour des procès non-référentiels ou génériques; quand il s'agit, au contraire, de noms propres ou de noms spécifiques dont l'association avec le verbe se réfère à des actions isolées, l'incorporation est évitée, et ce sont des constructions indépendantes du nom avec ses déterminants qu'on emploie⁸. Cela dit, le terme « générique »

7. Si l'on tente de caractériser l'incorporation nominale en tenant compte de l'ensemble des langues où on en connaît les modalités, il ne semble pas qu'on puisse la réduire à l'incorporation de l'*objet*. En le faisant (cf., par exemple, Mardirussian, *op. cit.*, p. 383, qui parle d'*« incorporation de l'objet, ou, en termes plus généraux, d'incorporation nominale »*), on paraîtrait privilégier ce qui, comme nous l'avons vu, n'est qu'une possibilité parmi d'autres.

8. La chose est également vraie de certaines constructions que l'on trouve dans des langues européennes, et qui, cependant, ne sont pas des cas d'incorporation au sens strict, car elles contiennent non un verbe, mais une forme nominalisée du verbe. En néerlandais, par exemple, *de leraar*, « le professeur »,

que j'utilise ici ne signifie pas nécessairement que l'action à laquelle il est fait référence ne soit pas particulière ; de fait, on peut trouver, dans les langues incorporantes, de nombreux cas où il s'agit bien d'actions spécifiques. Après en avoir donné plusieurs exemples empruntés au paiute du sud, Sapir écrit :

Dans la mesure où le paiute peut exprimer, et exprime généralement, l'objet du verbe par la désinence d'accusatif -a ou -ya suffixée au nom non-incorporé, la question se pose de savoir quand cette expression de l'objet est confiée à l'incorporation nominale, et quand on a recours à la méthode syntaxique. A cette question, il n'est pas possible, actuellement, de donner une réponse satisfaisante ; on peut seulement suggérer que les activités qu'on pourrait appeler typiques ou caractéristiques, c'est-à-dire celles qu'on trouve régulièrement associées à un certain objet (par exemple tuer un lièvre, chercher une piste, tendre des filets), sont de préférence exprimées par des verbes à objet incorporé, tandis que les activités « accidentelles » ou indifférentes (par exemple voir une maison, trouver une pierre), sont rendues par des verbes accompagnés de noms indépendants et syntaxiquement déterminés (*op. cit.*, p. 264).

Quoi qu'il en soit, on remarque, en ce qui concerne la relation objectale, une nette différence, dans de nombreux cas, entre les deux constructions. Par exemple, la structure que le nahuatl partage avec le chinook et bien d'autres langues, et pour laquelle on a proposé la désignation trompeuse d'« incorporation pronominale objective »⁹, à savoir l'apposition d'un nom à un élément pronominal objet, se réfère généralement à un état de choses accidentel, par opposition à l'incorporation nominale¹⁰. C'est ce que montre le rapprochement de

ne peut pas être inséré entre *aan het*, « à le », et *plagen*, « importuner », c'est-à-dire entre les éléments du syntagme équivalant par le sens à la forme progressive anglaise : on ne peut dire que *Karel/is/de-leraar/aan-het-plagen*, « Charles est en train d'importuner le professeur » ; si le nom est inséré, son sens est générique et il ne prend pas de déterminants : *Grace/is/aan-het-rijst-koken*, « Grace est en train de faire cuire du riz » (J. Koster, « Dutch as an SOV language », *Linguistic Analysis* 1, 2 (1975), p. 123-124. On note au passage que l'auteur parle ici d'incorporation, mais ne tente pas de justifier le terme).

9. Sapir (*ibid.*, p. 260) reprend cette terminologie sans dénoncer clairement la contradiction qu'elle implique : la prétendue « incorporation pronominale objective » est précisément le type de construction qui, des points de vue formel aussi bien que sémantique, s'oppose à l'incorporation nominale.

10. Ce genre d'opposition, formellement marqué, est bien représenté dans de nombreuses langues. Pour ne prendre qu'un exemple dans une famille fort différente, on peut citer le palau, langue austronésienne parlée dans un archipel des Iles Carolines de l'ouest, où les noms compléments d'objet spécifique

(13) *ni-k-qua/in-nakatl*
 (je-pron.-manger/art.-viande)
 « Je mange la viande »

avec

(14) *ni-naka-qua*
 (je-viande (forme incorporée)-manger)
 « Je suis un mangeur de viande » (Sapir, *op. cit.*, p. 260).

Les noms incorporés, par suite de cette tendance à prendre un sens générique, ne semblent pas se prêter aux mouvements qui impliquent une référence spécifique, et que certaines écoles, en les appelant « transformations », désignent des noms de « réduction de conjonction », « effacement du SN-Equi », « passivisation », « relativisation », « topicalisation » et « focalisation ». Précisément, on observe que certaines associations de verbes avec des noms incorporés tendent à devenir idiomatiques. En malgache, par exemple,

(15) *lava/ni-tongo-nd-rakoto*
 (long/art.-pied(s)-de-Rakoto
 signifie « Rakoto a de grands pieds »,
 tandis que

(16) *lava-tongo-tra/rakoto*
 (long-pied(s)-jonct./Rakoto)
 signifie « Rakoto marche beaucoup » (Mardirussian, *op. cit.*, p. 386-387).

2.3. Si nous tentons de définir le statut linguistique de l'incorporation nominale telle qu'elle est illustrée dans les diverses langues que nous avons citées jusqu'ici, elle paraît posséder les traits de la composition plutôt que ceux de la dérivation. Les composés anglais comme ceux que cite Sapir

sont distingués des non-spécifiques par l'emploi d'une marque (*ə*) entre le verbe et le nom (cf. L. S. Josephs, *Palauan reference grammar*, Honolulu : The University Press of Hawaii, 1975, p. 47, ainsi que C. Hagège, *Compléments aux descriptions du palau*, en préparation). Signalons que les langues micronésiennes, géographiquement proches du palau, sont incorporantes : ainsi, en ponapé, en kusaién et en mokil, les verbes dits « bitransitifs » (S. P. Harrison, « Reduplication in Micronesian languages », *Oceanic linguistics*, XII, 1-2, 1973, p. 408, 414 et 426) ont une double construction comparable aux faits du nahuatl ; le suffixe perfectif suit en mokil l'ensemble verbe + nom incorporé ; on notera cependant qu'en mokil, la réduplication (progressif) et la triplication (continuantif) n'affectent que le verbe, et qu'en truk et en marshallais, le nom incorporé peut être suivi de déterminants.

(*op. cit.*, p. 255-256), à savoir *steam-engine*, *concert-singer* et *song-writer* sont analogues du point de vue de leur formation, mais le premier nom représente un instrument dans un cas, un emplacement dans le second et un but dans le troisième. Il se trouve, cependant, que les verbes composés correspondants, à savoir *to steam-run*, *to concert-sing* et *to song-write* sont loin d'être de formation mécanique, et même qu'ils font une impression bizarre aux anglophones interrogés (sauf peut-être comme mots de circonstance forgés dans un contexte humoristique), en dépit de l'affirmation de Sapir qu'« il n'y a pas la moindre raison théorique » (p. 256) pour qu'ils n'existent pas¹¹. En ce qui concerne les nominaux employés avec un sens instrumental comme éléments de composé, il semble qu'en anglais, ils tendent à figurer plutôt en association avec des formes nominalisées du verbe telles que participes et infinitifs : on dit *man-made* ou *hand-woven*, mais *to man-make* et *to hand-weave* ne paraissent pas attestés ; et quant aux substantifs objets et au type *bahuvrīhi*, on trouve *beach-combing* (« promenades sur la grève »), *clam-digging* (« extraction (= pêche) de palourdes ») ou *one-legged* (« unijambiste »), mais les verbes correspondants ne semblent pas exister.

Quoique les composés à formes nominalisées du verbe soient du moins, pour leur part, une classe productive, il reste qu'ils se distinguent des cas sus-mentionnés d'incorporation nominale sur deux points essentiels : d'une part, le nom ne connaît pas de changements formels comme c'est le cas dans la plupart des langues incorporantes ; d'autre part, alors que la position du nom incorporé par rapport au verbe dépend du type de séquence caractéristique du niveau de l'énoncé complet, l'élément nominal des composés anglais est toujours préposé, alors que l'anglais est une langue « SVO » en « surface »¹². L'incorporation est donc un procédé spécifique, du moins si on la compare à ce type de composés anglais. Toutefois, nous appellerons « composés à incorporation », du fait qu'ils sont plus proches de la composition que de la dérivation, les

11. Comme Sapir le reconnaît lui-même (p. 256, n. 1), « les verbes comme *to typewrite* ne sont bien sûr que d'apparentes exceptions ; ils ne sont que secondeairement verbaux, étant en fait des dénominatifs dérivés de noms composés déjà existants. »

12. Pour une critique de ces notions et de diverses autres utilisées dans les travaux générativistes, voir C. Hagège, *La grammaire générative, Réflexions critiques*, Paris : Presses Universitaires de France, 1976, en particulier le chapitre III (p. 108 et *passim*).

ensembles complexes dont nous avons donné ci-dessus des exemples pris dans diverses langues.

Il est intéressant de noter qu'une autre langue européenne, le français, possède des vestiges de composition verbale qui rappellent les faits du paiute ou du takelma. Dans un article paru il y a onze ans¹³, Benveniste en donne une liste qu'il présente comme exhaustive. Certes, on peut ne pas admettre sans réserve la position de l'auteur, qui écrit : « Que ce type de composés soit vivant et productif en paiute et seulement résiduel en français ne touche en rien au principe de cette comparaison et n'en altère pas la légitimité. Il s'agit essentiellement de la même structure formelle et fonctionnelle : un nom entre en composition avec un verbe qu'il précède à titre de déterminant instrumental » (p. 111). En fait, l'élément nominal initial n'a pas partout un sens instrumental : il est parfois résultatif ou locatif, comme on le verra dans certains des exemples repris ci-dessous; d'autre part, le fait que ce type de composés à incorporation représente une survivance en français et une régularité dans plusieurs langues amérindiennes est sans doute plus pertinent que l'auteur ne le dit, car il s'agit dans un cas de vestiges lexicaux dont l'analyse étymologique peut seule restituer les éléments, dans l'autre cas d'un chapitre important de la morphologie. Quoi qu'il en soit, on retiendra, parmi les exemples les plus intéressants de la liste donnée par Benveniste, ceux de *bouleverser* (« verser, ou retourner, en boule »), *chavirer* (« virer sur le chef »), *colporter* (« porter au cou »), *culbuter* (« buter sur le cul »), *manœuvrer* (« faire fonctionner avec la main »), *morfondre* (« fondre de morve »), *maintenir* (« tenir avec la main »). Le locuteur francophone n'analyse plus ces verbes en leurs éléments composants, *a fortiori* l'anglophone pour ceux qui ont été empruntés autrefois par l'anglais, puisqu'à ces éléments correspondent aujourd'hui dans cette langue des mots d'origine saxonne : on a *to maintain*, mais « main » se dit *hand* et « tenir » *keep*.

Quant aux syntagmes comme *prendre plaisir* (angl. *to take pleasure*), etc., l'absence d'article pourrait suggérer une parenté avec les cas d'incorporation, mais l'association est celle d'un prédicat avec un objet, et ne présente donc pas la variété que nous avons constatée dans les langues incorporantes citées précédemment.

13. Émile Benveniste, « Convergences typologiques », *L'Homme* VI, 2 (La Haye : Mouton, 1966) : 5-12.

3. Les suffixes lexicaux, tels du moins qu'ils apparaissent en comox continental, offrent des traits tout à fait spécifiques si on les compare avec ce que nous avons dit de l'incorporation. Examinons ces traits.

3.1. Loin d'être des copies, propres à l'incorporation, ou des formes réduites de lexèmes indépendants, les suffixes lexicaux sont, dans leur grande majorité, sans relation directement observable avec des éléments d'occurrence libre. Mieux encore, ce sont eux qui entrent souvent, en même temps que d'autres, parmi les éléments constituants entre lesquels s'analysent des complexes de contenu sémantique comparable au leur. Cette situation n'est pas propre au comox : elle se retrouve dans d'autres langues salish, comme le squamish, le haut-chehalis, le tillamook, etc. Ces complexes, lorsqu'ils s'emploient en association avec des « articles » (proche ou lointain) ou des possessifs, peuvent fonctionner comme sujets, objets ou régis de fonctionnels, correspondant à l'agent, au patient, aux circonstants (sans symétrie entre les termes des deux séries)¹⁴. Dans ces emplois, on peut les appeler noms, tout en n'oubliant pas leur aptitude à fonctionner comme prédicts quand ils sont combinés avec certains éléments aspectuels. Du fait qu'il existe une relation sémantique, dans les langues salish¹⁵, entre ce genre de noms et les suffixes dont il va être question maintenant, et que, d'autre part et surtout, ces suffixes se réfèrent à des notions généralement considérées comme lexicales (objets, formes, parties du corps, concepts temporels, spatiaux et naturels, etc.), ils ont été appelés « substantivaux » par Kroeber (1909) et Sapir (1911), « nominaux » par G. Reichard (1938), « étymologiques » par M. Edel (1939), « zonaux » par H. Vogt (1940) et « lexicaux » par M. D. Kinkade (1963), la terminologie de ce dernier semblant être généralement acceptée

14. A propos de la relation entre les notions de « sujet » et « objet » d'une part et celles d'« agent » et « patient » d'autre part, ainsi que sur la distinction entre les notions de « sujet » et de « topic », voir Hagège, *op. cit.*, p. 136-137 et n. 1.

15. Le même phénomène est attesté en kwakiutl, ainsi qu'en chemakum. Il a également été observé dans des langues sioux comme le ponca, où cependant les éléments liés (ici préfixes) sont en nombre limité. En tarasque, au contraire, les éléments équivalents sont nombreux, et on relève d'intéressants parallèles sémantiques (voir P. Friedrich, « On the meaning of the Tarascan suffixes of space », *Publications in Anthropology and Linguistics, IJAL Memoir 23* (1969)).

aujourd'hui parmi les spécialistes des langues salish. Dans un article récent¹⁶, Saunders et Davis, rappelant que « les lexèmes de genre fixe n'ont pas tous un suffixe lexical qui leur correspond », ont proposé « un trait syntaxique arbitraire [\pm référentiel] qui fait partie de la définition » de ces lexèmes. « Nous abandonnerons », ajoutent-ils, « le nom de 'suffixes lexicaux' comme désignation générale des suffixes qui ont un rapport avec des lexèmes marqués comme [\pm référentiel], en faveur du nouveau terme 'suffixes référentiels'. Nous retiendrons le nom de 'suffixes lexicaux' pour deux des divisions des suffixes référentiels » (p. 356), à savoir les 'anatomiques' et les 'non-anatomiques'. Que cette terminologie, apparemment utile pour le bella coola, puisse ou non être étendue à d'autres langues salish, un fait demeure, qui est essentiel : les suffixes lexicaux ne sont pas *dérivés*, au sens morphologique du terme, de racines nominales, « et leur source historique ne doit pas davantage être recherchée dans quelque classe de morphèmes radicaux. Les témoignages que l'on possède indiquent que ces suffixes constituaient, tout comme aujourd'hui, un ensemble cohérent de morphèmes non-nucléaires, ayant une aptitude propre au changement et à la productivité »¹⁷. Pour donner une illustration plus précise de cette différence fondamentale entre les suffixes lexicaux du comox continental et les noms incorporés des autres langues, je propose ici une liste (voir p. 332-333)¹⁸ où sont présentés, en regard les uns des autres, quelques suffixes lexicaux courants et les noms de sens voisin. Je la réduis, faute de place, à un nombre d'unités très faible eu égard à celui que pourrait contenir une liste « complète ». Plusieurs termes de la liste se réfèrent à des parties du corps. Je n'ai pas trouvé de raison convaincante pour assigner un statut particulier à ces derniers, dont les équivalents squamish et bella coola ont été appelés « somatiques » et « anatomiques »,

16. R. Saunders et P. W. Davis, « Bella Coola referential suffixes », *IJAL* 41 (1975) : 355-368.

17. S. Newman, « A comparative study of Salish lexical suffixes » (ronéotypé distribué à la 3^e Conférence internationale sur les langues salish, 1967), p. 27.

18. Cette liste ne contient pas les unités données par H. Haeberlin (« Distribution of the Salish substantival lexical suffixes », ed. by M. T. Thompson, *Anthropological linguistics* 16,6 (1974), p. 340) comme n'apparaissant qu'en comox. Je ne les ai pas trouvées en dialecte Iha?amen. *-iq*, donné pour « nez » par Haeberlin, est *-?eqʷ* dans mon corpus (Haeberlin cite aussi p. 253 une var. *-iqʷ*).

respectivement, par Kuipers et par Saunders et Davis. Ils semblent fonctionner de la même façon que les suffixes non-somatiques¹⁹. C'est donc à un autre niveau, celui du sens, qu'ils peuvent être regroupés en une classe cohérente. De plus, les suffixes lexicaux somatiques reflètent non une portion, mais la totalité du contenu sémantique des unités lexicales correspondantes²⁰. Cependant, la réciproque est fausse : beaucoup d'entre eux ont une variété de sens qu'on ne retrouve pas dans les noms²¹. C'est une des raisons pour lesquelles ils ne peuvent être assimilés aux préfixes français ou anglais comme *chiro-* (= « main »), *gastro-* (= estomac »), etc., sans compter que ces derniers, directement empruntés au grec, appartiennent au vocabulaire savant²², alors qu'aucune différence de niveau de langue n'est perceptible dans l'emploi, tout à fait courant, des suffixes lexicaux comox.

19. Saunders et Davis parlent de « la différence entre les suffixes lexicaux anatomiques et non-anatomiques du point de vue des règles de copie du génitif, nominalisation en *s-*, copie d'élément adjoint, ainsi que du pluriel des objets de troisième personne dans les suffixes pronominaux sujet-objet » (*op. cit.*, p. 263). Cependant, dans d'autres langues, comme le paiute du sud, l'incorporation de certaines formes de noms désignant des parties du corps n'a pas de statut séparé. En ce qui concerne le takelma, selon une formulation assez vague de Sapir (*op. cit.*, p. 272-273), le comportement des formes correspondantes leur donne « plus décidément qu'à d'autres noms l'apparence de formes incorporées ». Il n'existe à ma connaissance qu'une famille de langues où les faits attestent clairement un statut séparé : le muskogee. En effet, selon M. Haas (cf. « Noun incorporation in the Muskogean languages », *Language* 17 (1941) : 311-315), les noms des parties du corps y sont les seuls incorporels. Selon F. Merlan (« Noun incorporation and discourse reference in modern Nahuatl », *IJAL* 42 (1976), p. 188-189), deux facteurs au moins l'expliquent : « d'abord, ce sont des non-agents qui ne constituent pas ordinairement de sujets transitifs acceptables. Leur utilisation implique normalement une relation de possesseur à possédé, et dans bien des langues leur possession (en même temps que celle des parents et peut-être de certains autres noms) est marquée par une classe spéciale d'affixes inaliénables. Ensuite, les parties du corps sont, en termes de référence primaire, une classe assez petite, close et bien définie. Certains verbes régulièrement associés à ces noms ont avec eux une relation de détermination mutuelle qui ne se retrouve pas pour d'autres ».

20. Tel est aussi le cas en *bella coola*, selon Saunders et Davis (*op. cit.*, p. 359).

21. Seuls quelques noms ont une variété de sens dont un ou plus d'un ne se retrouve pas dans le suffixe (voir p. 333 pour *tómeš*, *jéʔje* et *xálaq'*).

22. Cette observation vaut également pour les préfixes savants autres que somatiques, comme *pyro-* (= « feu »), *hydro-* (= « eau »), etc.

A suffixes	B noms	C traduction ²³
1 -om(-) ²⁴		baie, nourriture
2 -mex ^w (-)		sol, base, fondement
3 -neč(-)		arrière, derrière, anus, racine, base
4 -áye(-) <i>tómes̥</i>		personne, être humain
5 -qák̓-ay(-) ²⁵ <i>mók̓ʷ-mən</i>		gosier, trou, tuyau
6 -éq ^w án(-) <i>sáy-nač-ep</i>		arrière du crâne, nuque, tête, toit, lame
7 -áw-k ^w áp(-) <i>qʷəyx</i>		feu, lumière, bois à brûler
8 -?ó :je(-) <i>čey-eš</i>		main, bras, prise
9 -awtx ^w (-) <i>?á?ye</i>		maison, lieu abrité ou couvert d'un toit
10 -?ay(-) <i>јé?je</i>		arbre, bois, brousse, objet long et rond
11 -?eqʷ(-) <i>máq-sən</i>		nez, promontoire, objet allongé
12 -k̓ ač(-) <i>kʷá?wa</i>		ventre, estomac
13 -láwe(-) <i>χájom</i>		poitrine, cœur
14 -á :g-eč(-) <i>éyəč-ən</i>		dos, colonne vertébrale
15 -ág-əł(-) <i>nóx ^w-əł</i>		canoë, véhicule, contenant, entrailles
16 -áy-ep(-) <i>qám-ap</i>		cuisse
17 -áw-əs(-) <i>qá?-wəm</i>		œil
18 -égán(-) <i>sáy-ēg-ən</i>		côté, taille, esprit, sentiment(s)
19 -á ?na(-) <i>sáy-ā?na</i>		cou, oreille
20 -qen(-) <i>sáy-qen</i>		bouche, voix, langue, mot, ton
21 -łat(-) <i>sáy-łal</i>		gorge

23. Seul le premier des sens donnés dans cette colonne est commun au suffixe lexical et au nom. Les autres ne sont propres qu'au suffixe.

24. Le signe « (-) » dans la colonne A indique que le suffixe lexical peut être suivi par d'autres suffixes dans les syntagmes verbaux. Dans l'emploi non prédictif des éléments de la colonne B, seul un -s peut suivre (possessif de 3^e personne).

25. Il est intéressant de remarquer que ḱ (affriquée latérale non-glottalisée) est bien attesté en comox. Quoique je n'aie pas encore établi de proportions exactes, je ne suis pas sûr que l'on puisse accepter sans réserve l'opinion, assez répandue chez les spécialistes des langues salish, selon laquelle les occurrences de ce phonème en comox « ne sont pas nombreuses et sont peut-être dues à

22 -aq'(-)	<i>xál-aq'</i>	organes sexuels
23 -šən(-)	<i>žé-šən</i>	pied, jambe
24 -ews(-)	<i>gi :-ews</i>	corps
25 -?os(-)	<i>mó-?os</i>	visage, tête
26 -nəs(-)	<i>žé-nəs</i>	dent(s), bout coupant
27 -á?jes(-)	<i>ta :l-á?jes</i>	joue
28 -?áy-əx(-)	<i>x "ótł'θ'qʷ-?áy-əx</i>	coude
29 -á?je-t-eq(-)	<i>ž'ep-ā?je-t-eq</i>	menton

Je n'ai pas encore trouvé de noms correspondant clairement, par le sens et/ou la forme, aux suffixes lexicaux 1, 2 et 3. Les suffixes 4, 5 et 6 ne présentent aucune ressemblance formelle avec les noms qui leur correspondent dans la colonne B. En outre, *tómeš* (probablement analysable, lui-même, en *tóm-e-š*) veut dire « personne, être humain », mais aussi « homme », « chasseur » ou « héros », alors que -áye(-) se réfère aux êtres humains des deux sexes (d'autres exemples de la même différenciation se retrouvent avec *žé?je*, qui veut dire non seulement « arbre », mais aussi « cousin », selon un apparentement sémantique assez clair, ainsi qu'avec *xálaq'*, qui se réfère aux organes sexuels, mais aussi, plus spécifiquement, au vagin); *məkʷ-mən* est formé par combinaison de *məkʷ*, « avaler » et -mən, suffixe de nom d'agent ou d'instrument. Les unités numérotées 7 à 18 dans la liste sont rangées (d'une manière plus ou moins arbitraire, évidemment) selon le degré croissant de ressemblance formelle entre le suffixe et le nom qui se correspondent sémantiquement (à noter, pour 8, que - ?ó:je(-) a une variante -čes(-) qui est plus proche de čey-eš). Je précise à ce sujet que l'on trouve en comox des alternances morphologiques entre ž et y, aussi bien qu'entre g et w. J'utilise des traits d'union dans la notation de noms qui sont probablement ou très vraisemblablement analysables en éléments plus simples. Les unités numérotées 19 à 29 dans la colonne A sont des suffixes lexicaux qui reparaissent, dans la colonne B, comme parties intégrantes des signifiants des noms de sens apparenté, avec quelques réserves : il existe une variante *šay-ēqʷan* de B 6 qui ferait intégrer les unités 6 à cette liste, et une variante -o :tθ'(-) de A 21 qui en ferait exclure les unités 21; l'unité 26

une influence wakash» (A. Kuipers, « On the phonological typology of Proto-Salish », communication présentée au 42^e Congrès International des Américanistes, Paris, 1976, p. 14, n. 4 (ronéotypé)).

de la colonne A possède une variante *-áw-nəs(-)* (à rapprocher des unités 7 et 17, qui comportent aussi un élément *-áw-*); l'unité 28 de la colonne B possède une variante à élément final *-ən* : *xʷótθ'qʷ-?āy-əx-ən*. L'élément *say-* qui figure dans cinq des noms de la liste est un radical d'emploi très large, qui se réfère généralement à toute partie d'un ensemble²⁶. L'élément *jé-* des unités 23 et 26 de la colonne B pourrait être une forme réduite de *jé?je*, « arbre », appliquée métaphoriquement au corps.

Les suffixes lexicaux ne sont pas tous des racines originelles. Je fais l'hypothèse que les unités 5 et 15 de la colonne A sont encore analysables et je note des traits d'union à titre d'essai; *-áw-əs(-)*, « œil » (17) pourrait contenir une forme à voyelle centrale de *-?os(-)*, « visage »; *-á?je-t-eq(-)* « menton » (29) contient *-á?je(s)*, « joue » (27) et *-eq*, probablement apparenté au squamish *-q*, « base »²⁷; *-kʷép(-)* (7), *-eč(-)* (14), *-ep(-)* (16) et *-əx(-)* (28) sont des variantes de suffixes pan-salish signifiant respectivement « feu », « dos », « fondement » et « bras » (Haeberlin, *op. cit.*, p. 230)²⁸; le *-n* final de *-qən(-)*, « bouche » (20) et de *-šən(-)*, « pied » (23) représente vraisemblablement un ancien suffixe instrumental qui apparaît également comme partie constituante des signifiants des deux suffixes instrumentaux productifs, attestés aussi dans les autres langues salish, à savoir *-mən* (voir unité 5 de la colonne B et commentaire ci-dessus) et *-tən*.

Il est clair d'après ce qui précède que les suffixes lexicaux constituent un système archaïque, caractérisé par sa cohésion et son autonomie en regard des noms qui leur sont sémantiquement apparentés. Cela seul suffirait à faire apparaître la différence entre ces suffixes et les noms incorporés de langues comme le nahuatl, le paiute du sud, le yana, etc. De plus, les suffixes lexicaux sont étroitement attachés aux radicaux avec lesquels ils apparaissent obligatoirement : ils ne se

26. *say-* pourrait être relié au suffixe *-al(a)*, « lieu de », commun à toutes les langues salish cōtières (Haeberlin, *op. cit.*, p. 231), avec changement de *l* en *y*, courant en comox, et préfixe nominal *s-*, remontant à l'époque où la structure syllabique du comox permettait encore la préfixation.

27. Cf. A. Kuipers, *The Squamish Language*, Mouton, 1967, p. 121.

28. Cela pourrait suggérer une interprétation de « cuisse » (16) comme « fondement de l'arbre » et de « coude » (28) comme « bras de l'arbre ». Mais il est plus probable qu'il s'agisse ici d'éléments homophones *(?)ay(-)*, même s'il n'est pas exclu que ces éléments, présents également en 5 et 10, soient reliés au *-al(a)* cité note 26, avec en plus un *-?* dans les unités 10 et 28.

rencontrent jamais en emploi indépendant accompagnés d'articles, de déictiques ou de possessifs. Ils n'ont pas de pluriel. Ils ne peuvent être redoublés. Ils se comportent donc comme des éléments spécifiques, et non comme des composants. De ce point de vue encore, ils sont très différents des noms incorporés.

Les suffixes lexicaux du comox continental sont attachés immédiatement au radical, précédant généralement les autres suffixes. Le radical est soit verboïde, soit nominoïde (pour exprimer en termes vagues une distinction beaucoup moins nette en salish que dans les langues d'Europe occidentale). Ainsi peut se justifier, en comox comme dans les autres langues salish, une différenciation entre les suffixes lexicaux et les autres suffixes. Une autre différence concerne les schèmes accentuels : alors que la majorité des autres suffixes sont atones en comox, les suffixes lexicaux de plus d'une syllabe portent généralement un accent secondaire sur la première syllabe, en dépit de leur étroite association avec le radical. Dans certains cas (voir unité 27 de la liste, colonne B), cette syllabe porte même l'accent principal. Certains suffixes monosyllabiques ont aussi un accent secondaire lorsque le radical comporte plus de deux syllabes (voir exemple (25) ci-dessous). En outre, lorsque certains autres suffixes apparaissent après eux, l'accent secondaire passe sur la deuxième syllabe pour plusieurs suffixes lexicaux (voir unités 6, 7 et 18 de la colonne A ci-dessus).

3.2. En conséquence de ces caractéristiques, il peut paraître artificiel de vouloir établir les types de relations entre radicaux et suffixes lexicaux, comme si ces derniers étaient « dérivables » (au sens actuellement en usage chez les générativistes) à partir de noms et au moyen d'une transformation de copie. Nous avons vu qu'au moins du point de vue diachronique, cela est hors de question (le sens traditionnel, à savoir diachronique, de la notion de dérivation est un de ceux que l'interprétation générativiste de cette notion amalgame apparemment). L'étroite association avec le radical efface toute marque de relation syntaxique. Par exemple, quand le suffixe lexical correspond à un patient, aucune marque de transitivité ne suit le radical, alors qu'une telle marque peut suivre l'ensemble cohérent que ce dernier constitue avec le suffixe, tout comme peut suivre cet ensemble un pronom personnel se référant au patient.

Je n'ai pas trouvé d'exemples de séquences de deux suffixes lexicaux juxtaposés au sein d'un même syntagme et reflétant deux relations sémantiques différentes. De telles séquences ont été observées dans d'autres langues salish²⁹. Je n'ai trouvé que très peu d'exemples avec sens instrumental. Voici quelques illustrations de certains des types d'associations le plus couramment représentés en comox :

(17) *λ́px w-šən-ət-ð-čx w*
 (casser-suff. lex. « jambe »-passé-interr.-pr. 2^e pers.
 sujet³⁰)
 « T'es-tu cassé la jambe ? »

(18) *λ́px w-?ō :je-θe-s-əm*
 (casser-suff. lex. « main »-pr. 2^e pers. obj.-pr. 3^e pers.
 sujet-fut.)
 « Il te brisera la main »

(19) *λás-qe-t-e-čx w*
 (frapper-suff. lex. « bouche » (le *-n* de *qen* disparaît devant
t)-pr. 3^e pers. obj.-impérat.-pr. 2^e pers. sujet)
 « Frappe-le à la bouche

(20) *t'áltθ'm-ā?na-čx w*
 (saignant (rédup. progr.)-suff. lex. « oreille »-pr. 2^e pers.
 sujet)
 « Ton oreille saigne »

(21) *?áx-lat-č*
 (être douloureux-suff. lex. « gorge »-pr. 1^{re} pers. sujet)
 « J'ai mal à la gorge »

(22) *q wóp-šən-θ*
 (cheveux-suff. lex. « jambe »-pr. 3^e pers. sujet. intr.)
 « Elle a les jambes poilues »

(23) *pélt-ēq wan-čep*
 (épais-suff. lex. « nuque »-pr. 2^e pers. pl. sujet)
 « Vous êtes des esprits sans finesse »

29. Pour le bella coola, voir R. Saunders et P. W. Davis, « The internal syntax of lexical suffixes in Bella Coola », *IJAL* 41 (1975) : 106-113.

30. Je n'entreprendrai pas de trancher ici le débat sur le statut de ces éléments, considérés par les uns comme des suffixes et par les autres comme des enclitiques.

(24) *x w̥á?-ə-čx w̥/láx-āwəs-əx w̥*
 (ne pas être-interr.-pr. 2^e pers. sujet/mauvais-suff. lex.
 « œil »-pr. 2^e pers. inf.³¹⁾
 « N'as-tu pas la vue basse ? »

(25) *mámala?-qēn-m-ə-ə*
 (homme blanc-suff. lex. « langue »-médiopass.-pr. 3^e pers.
 sujet intr.-interr.)
 « Parle-t-il l'anglais ? »

(26) *tám-əgət/k w̥ θ nót x w̥ət*
 (être quoi ?-suff. lex. « canoë »/« article » lointain
 2^e pers. poss. canoë)
 « Quelle sorte de canoë as-tu ? »

On peut aussi ne pas recourir aux suffixes lexicaux, auquel cas les noms indépendants que l'on emploie ont la fonction requise par la syntaxe de la phrase. Mais la différence de sens n'est pas du même ordre que celle qui sépare la présence de l'incorporation et son absence. Par exemple, si l'on remplace (21) par

(27) *?ax/tə tθ sáylat*
 (être douloureux/« article » proche
 1^{re} pers. poss. gorge)
 « J'ai vraiment mal à la gorge »,

l'accent est mis sur l'aspect douloureux de l'événement, par opposition à la structure à suffixe lexical, qui est moins marquée. Donc l'opposition entre solution synthétique (suffixation lexicale) et solution syntaxique en comox ne reflète pas la relation entre le caractéristique et l'accidentel dont j'ai parlé plus haut (§ 2.2.3), mais plutôt celle de l'ordinaire à l'emphatique³². Dans mes textes de littérature orale, la solution syntaxique est statistiquement moins fréquente que la solution synthétique.

31. J'appelle provisoirement « infinitivaux » les membres de ce paradigme, d'abord parce qu'il paraîtrait contradictoire de les appeler « dépendants » lorsqu'ils suivent un verbe lui-même considéré comme auxiliaire (ici *x w̥ə?* « ne pas être »), ensuite parce que dans la plupart de leurs emplois ils illustrent la polarité verbale et nominale des radicaux du comox.

32. On notera cependant que certains complexes à suffixe lexical du comox ont bien un sens générique. Ainsi, à la formule incorporante du tchouktche citée p. 324, *kopra-ntəwat*, « tendre des filets », correspond en comox *meq'-jen*, avec le suffixe lexical *-jen(-j)*, « filet ».

4. Quoique je ne sois pas entré dans le détail, on peut apercevoir d'après ce qui précède que la suffixation lexicale en comox est un procédé qui ne saurait être traité comme un cas particulier d'incorporation nominale, puisqu'elle ne ressortit pas à la composition. Il se trouve cependant, et c'est là le point intéressant, que le comox continental, tout en faisant un large usage des suffixes lexicaux, présente également des cas de composition avec incorporation, dont l'emploi, dans l'état actuel de mes recherches, me paraît, il est vrai, plus restreint. Voici d'abord quelques exemples :

(28) *?é:-tōmeš-č*
 (bon-homme-pr. 1^{re} pers. sujet)
 « Je suis un homme de bien »

(29) *x ^wə?-č/táx-sallx ^w-ən*
 (ne pas être-pr. 1^{re} pers. sujet/mauvais-femme-pr. 1^{re} pers. inf.)
 « Je ne suis pas une mauvaise femme »

(30) *mámała?-s-nām-čx ^w*
 (homme blanc-réfl.-être ainsi-pr. 2^e pers. sujet)
 « Tu te conduis comme un Blanc ».

tómeš, *sallx ^w* et *mámała?*, respectivement « homme », « femme » et « homme blanc », sont des « noms » qui peuvent apparaître librement dans d'autres contextes. Les raisons qui suggèrent de les traiter comme des éléments incorporés dans les contextes illustrés par les exemples (28), (29) et (30) sont les suivantes : 1) ils sont ou bien préposés à l'élément prédictif, n'étant séparés de lui que par un affixe de réfléchi comme en (30), ou bien insérés entre cet élément et la marque personnelle, comme en (28) et (29); 2) ils ne sont pas accompagnés de déterminants; 3) ils n'ont pas de fonction au niveau de l'énoncé complet; 4) ils sont associés à un radical dont le sens est statique, et cette association exprime une caractérisation, non un événement accidentel. Cependant, le nom incorporé, qu'il soit préposé ou inséré, ne subit pas de changement en comox continental. En outre, deux types de relations avec le prédicat peuvent s'observer : le nom incorporé se réfère en (28) et (29) à l'actant unique (« expérimentateur » dans la terminologie de C. Fillmore) et en (30) au terme de comparaison.

Il existe un autre type de construction possible : au lieu de (28) et (29), on peut avoir :

(31) *?é:-čən/tómeš*
 (bon-pr. 1^{re} pers. stat./homme)
 et

(32) *x wə?-č/táx-ən/sallx w*

Dans cette construction, une marque personnelle appartenant au paradigme statif est employée après le radical *?é:*, « bon » en (31), et si l'énoncé est négatif, comme en (32), on se sert de l'auxiliaire négatif *x wə?*, suivi d'un prédicat auquel est attachée une marque du paradigme infinitival (voir n. 31). Le nom, dans cette construction, est le dernier élément. Quoiqu'il ne soit généralement pas accompagné de ses déterminants, il ne s'agit pas d'un cas d'incorporation, car 1) le nom n'est pas inséré entre le prédicat et la marque personnelle, ni préposé au prédicat, 2) il fonctionne comme un complément, exprimant une référence ou un point de vue, de sorte que son sens n'est pas le même que celui du nom incorporé en (28), (29) et (30) : les exemples (31) et (32) pourraient être traduits par « en tant qu'homme, je suis bon » et « en tant que femme, je ne suis pas mauvaise ».

Il faudrait ajouter, pour illustrer la souplesse d'emploi des radicaux *comox* quand on les compare aux noms et aux verbes nettement distingués dans d'autres langues, qu'un radical comme *mámała?* n'a pas le même comportement en (30), où il précède un élément verboïde *nam*, « être ainsi », et en (25), où il fonctionne lui-même à la manière d'un verboïde, puisqu'il est suivi d'un suffixe lexical *-qen(-)*, « langue », l'ensemble signifiant « parler l'anglais »; dans cette même fonction, il peut être suivi par un suffixe autre que lexical³³, comme en

(33) *mamała?-st-omš-ə-čx w*
 (homme blanc-factit.-pr. 1^{re} pers. obj. (trans. faible)-
 interr.-pr. 2^e pers. sujet)
 « Me considères-tu comme un Blanc ? »

33. Ce procédé peut être comparé avec celui qui s'observe en paitute, où on a *qani-ntcu*, « construire une maison », ou en yana : *hauyauba?-inigui?a*, « ne contenir que de la graisse de cerf ». Selon Sapir (*op. cit.*, p. 254), *qani*, « maison » et *hauyauba*, « cerf » ne peuvent pas « être considérés comme incorporés, car les éléments verbaux *-ntcu...* et *-inigui?a* ne sont pas des radicaux verbaux, mais des affixes dérivatifs de verbes, morphologiquement comparables à l'anglais *-ize* dans des verbes comme *materialize*, *pauperize* ».

5. Comme l'a remarqué Woodbury³⁴, « quand on songe que l'incorporation nominale est relativement répandue parmi les langues amérindiennes, et qu'elle a été reconnue dès 1819³⁵, il est surprenant qu'on lui ait accordé aussi peu d'attention. Depuis la controverse entre Sapir et Kroeber sur son existence, on n'a guère repris les conclusions générales de Sapir touchant aux fonctions grammaticales de ce procédé ». Que l'on reprenne ou non ces conclusions, il faut insister sur le fait que si, d'une part, les suffixes lexicaux et l'incorporation nominale doivent bien être considérés comme deux procédés distincts, il existe cependant, d'autre part, au moins une langue salish dans laquelle ces procédés sont tous deux représentés³⁶. Il est souhaitable que des travaux ultérieurs confirment ou infirment la proposition de ranger cette famille au nombre des langues incorporantes en dépit du fait que les suffixes lexicaux, qui sont une des caractéristiques les plus importantes du salish³⁷ et d'autres groupes linguistiques de la côte nord-Pacifique du Canada et des États-Unis, ne sont pas un cas d'incorporation nominale.

Claude HAGÈGE.

102, bd Kellermann
75013 Paris.

34. Hanni Woodbury, « Onondaga noun incorporation : some notes on the interdependence of syntax and semantics », *IJAL* 41 (1975), p. 10.

35. Woodbury (*ibid.*) cite P. S. Du Ponceau, « Reports of the Corresponding Secretary », *Transactions of the American Philosophical Society* 1 (1819), et *Mémoire sur le système grammatical de quelques nations indiennes de l'Amérique du nord*, Paris, 1838. Rappelons que le premier de ces deux ouvrages de l'éрудit et humaniste américain Pierre Duponceau (né en 1760 à Saint-Martin, Ile de Ré) est celui où fut présentée pour la première fois, au XIX^e siècle, une caractérisation des langues amérindiennes comme différentes de toutes les autres, en particulier par le degré de polysynthétisme (terme peut-être créé, ou au moins diffusé, par Duponceau). Les idées proposées dans cet ouvrage et dans celui de 1838 fixèrent le contenu des débats sur les langues amérindiennes, qui devaient occuper tout le XIX^e siècle de Duponceau à Powell, en passant par Pickering, Gallatin, Latham, Whitney, Trumbull, Hale, Gatschet et Brinton.

36. Ce n'est pas un cas isolé parmi les langues amérindiennes : voir, pour le takelma, note 5 ci-dessus.

37. Le comox continental, auquel cette étude est limitée, n'est probablement pas, comparé au thompson, au shuswap, au bella coola, à l'okanaga, etc., une des langues salish les plus riches en suffixes lexicaux.

VARIÉTÉ

SAUSSURE ET LES HYPOGRAMMES

SOMMAIRE. — *Lettre inédite de Saussure à Meillet, datant de 1908, complétant le dossier publié au t. LXXI du Bulletin.*

Dans les archives du Collège de France (legs Antoine Meillet) figure une lettre de la main de F. de Saussure, sur une feuille de papier pliée en deux, datée du 9 octobre 1908. Nous en avons pris connaissance avec l'aimable autorisation de l'administrateur du Collège, M. Alain Horeau, et avec l'aide bienveillante de M. G. Duverdier, Conservateur à la Bibliothèque du Collège, que nous tenons à remercier ici.

Cette lettre à A. Meillet, importante pour l'évolution des idées de Saussure sur les hypogrammes, ne figure pas dans la publication des lettres de Saussure à Meillet (par É. Benveniste, CFS, 21, 1964). Elle apporte la preuve de ce que nous pensions de cette publication dans notre discussion *Sur la correspondance de Meillet avec Saussure relative aux anagrammes* (BSL LXXI, p. 353) : « Il est incontestable que cette publication n'inclut pas toute la correspondance de Saussure avec son ancien élève, devenu son ami et l'un de ses rares confidents dans sa recherche des anagrammes ». Cette lettre retrouvée vient donc combler en quelque sorte une lacune existant dans cette publication entre celles du 8 janvier 1908 et du 20 mars 1911 : « Trois années de silence entre les deux amis! C'est peu probable », écrivions-nous dans notre discussion (*ibid.*, p. 354-355). Cette lettre ne serait pas d'ailleurs la seule à avoir été écrite entre ces deux dates.

Par ailleurs, nous nous étions efforcé d'établir (*ibid.*, p. 352-359) qu'une lettre de Meillet à Saussure, datée d'un

7 février, sans millésime, *était bien de 1908*. Nous en donnions comme preuve, entre autres, cette phrase de Meillet : « Je vous renvoie aujourd'hui même le manuscrit par la poste, pour éviter un nouveau retard et aussi pour éviter toute possibilité d'indiscrétion » (*ibid.*, p. 352). Ce manuscrit d'anagrammes (car c'en était bien un), était « de petite taille » (*ibid.*, p. 356). Meillet écrivait ceci, d'après nous, le 7 février 1908. Or, comme on va le voir, à la page 2 de sa lettre, Saussure remercie Meillet *le 9 octobre 1908* pour l'envoi du manuscrit en question : « Merci, à ce propos, de l'envoi du petit manuscrit que je vous avais demandé et auquel je tenais beaucoup ». Ce détail vient confirmer la justesse de notre datation (millésime : 1908) pour la lettre de Meillet.

* * *

Vufflens, 9 oct. 08

/Page 1/

Mon cher ami

Vous êtes mille fois aimable de m'avoir envoyé les feuillets de la *Revue Critique* contenant votre article, — encore plus aimable, évidemment, de l'avoir écrit, et je dirai *trop*, car voilà les fleurs qui recommencent à me pleuvoir sur la tête par une autre fenêtre après que j'avais eu quelque peine à me remettre de la première averse.

Un article fort aimable sur les *Mélanges Linguistiques* a été écrit il y a quelques semaines par M. mon collègue Paul Oltramare, dans une revue romande, la *Suisse Littéraire*. J'ai toujours l'intention de vous l'envoyer et aurais voulu le faire depuis longtemps, mais n'avais pu me procurer qu'un unique exemplaire du numéro, que l'auteur ne m'avait pas fait adresser spécialement. En rentrant à Genève, je tâcherai qu'on m'en découvre un ou deux.

Plus je pense à toute la peine que vous avez prise pour ce volume qui est pour moi /Page 2/ un souvenir si précieux, plus je sens que je ne vous ai parlé que bien insuffisamment de ma reconnaissance, et vous avez ajouté à tout cela votre présence à la fête, votre discours dont les termes furent ce qu'il y avait de plus substantiel dans cette fête. Ne mesurez nullement à ce que je vous en ai dit le souvenir que je garde de cette si cordiale manifestation où vous avez la plus grande part. Merci, à ce propos, de l'envoi du petit manuscrit que je vous avais demandé et auquel je tenais beaucoup.

J'espère que depuis le grand et rare plaisir que j'ai eu de vous voir pendant q'uel/ques heures vous aurez fait de bonnes vendanges, en linguistique et ailleurs. Ici la récolte est très belle, — je parle des vignes, car ne voudrais me vanter d'aucune manière particulière de ce qu'elle est pour les *Hypogrammes*, dont je ne suis pas mécontent d'ailleurs. — Ceux-ci m'ont conduit (mais j'y étais habitué) à des conclusions de plus en plus abracadabrantées par certains côtés à mesure qu'elles devenaient plus /Page 3/ précises par d'autres. C'est

ainsi que le fait que j'attribuais à la latinité antique seule m'apparaît maintenant comme absolument familier aux latinistes de la Renaissance, mais chose plus forte, n'ayant pris son *culmen...* que vers l'an 1800 de notre ère. Ce sont les versificateurs latins tout proches de nous qui ont pratiqué de la manière la plus déclarée les règles de l'hypogramme et y ont donné un soin dépassant ce qu'on avait connu depuis l'époque du Saturnien.

Vous me prendrez pour quelqu'un qui a complètement déraillé du bon sens, et qui n'est pas loin de l'*idée fixe* en matière d'hypogrammes. Le fait est qu'au point où j'ai été conduit, je puis, pour la démonstration, laisser de côté tout ce qui est antique et tout ce qui est classique, prendre simplement les 64 pages d'un nommé Thomas Johnson qui publia vers 1800 des traductions latines d'épigrammes grecs à l'usage du Collège d'Éton, et poser la question sur ces 64 pages. Si l'on reconnaît qu'elles ont, comme je l'affirme, l'in/*Page 4/*tention d'hypographier les noms, la chose *ipso facto* est prouvée pour toute époque, ou ce n'est plus qu'un jeu de prouver qu'elle est la même que chez Virgile. Si, au contraire, on trouve, après examen, que Th. Johnson n'a pas fait d'hypogrammes ; si on déclare, en d'autres termes, que le pur hasard est capable de faire ce qu'il y a dans ces 64 pages : — je déclare alors de mon côté abandonner aussi pour Virgile, aussi pour toute époque, ce que je disais des hypogrammes, et n'y plus voir moi-même que fumée. En effet, le contenu de Johnson est tel que je renonce formellement à en apporter un autre qui le dépasse : dès lors, l'épreuve décisive peut se faire sur le seul Johnson. — (Bien entendu il y aura d'autres textes de 1800 à peu près aussi riches que celui de J. mais peu importe ; on n'a pas le temps matériel pour dépouiller vingt textes.)

J'ai été bien charmé de faire la connaissance de M. Vendryes qui est venu très aimablement me voir à Vufflens en passant à Genève ; j'ai eu de ses nouvelles encore l'autre jour par une carte qui me dit qu'il est en ce moment loin de Paris, au service militaire. J'ai toujours l'intention de venir à Paris ce mois, pour 24 heures désirant beaucoup voir M. Bréal. Je vous avertirai de mon passage.

Croyez-moi, mon cher ami, votre affectueusement dévoué

F. de SAUSSURE.

* * *

Cette lettre, qui témoigne, comme les autres, de la confiante amitié des deux hommes, nous montre à quel point Saussure croyait à l'existence des hypogrammes, dont on usait, selon les résultats de ses recherches assidues, non seulement à l'époque de la latinité antique, mais aussi en des temps plus proches de nous, vers l'an 1800, où ce fait prenait même, comme il dit, son *culmen*. On voit que ses conclusions sont devenues de plus en plus précises, et une fois de plus, Saussure se fait le défenseur sûr et ardent de sa théorie devant son juge et son ami. Les hypogrammes d'un Thomas Johnson (1800)

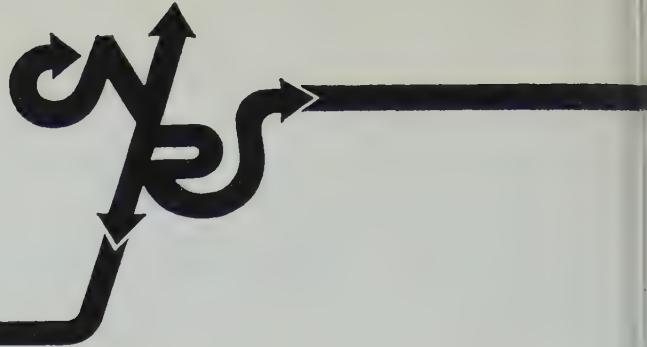
suffiraient à eux seuls à prouver et à persuader que l'intention des auteurs d'hypographier les noms n'était pas un simple jeu du pur hasard : « L'épreuve décisive peut se faire sur le seul Johnson », écrivait-il. Aussi se demande-t-on ce qui a pu retenir, dissuader ou empêcher Saussure de publier sa théorie des anagrammes ou des hypogrammes, comme son ami Meillet le persuadait de le faire : le doute final du savant ? le temps qui a manqué, et la mort ? On continue à l'ignorer, même après la lecture de l'ouvrage *Les mots sous les mots : Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (1971), de M. Jean Starobinski, qui a dépouillé les nombreux cahiers d'anagrammes du grand linguiste, disparu avant de livrer son secret au public savant.

Martiros MINASSIAN.

1, rue Jean-Moulin
74100 Ambilly

TABLE DES MATIÈRES

<i>Procès-verbaux des séances de l'année 1976</i>	1
Georges REDARD, Émile Benveniste (1902-1976). L'homme et l'œuvre (<i>Annonce</i>)	XLVII
Paul GARDE, Ordre linéaire et dépendance syntaxique : contribution à une typologie	1
Christian TOURATIER, Comment définir les fonctions syntaxiques ?.....	27
Mario ROSSI, L'intonation et la troisième articulation.....	55
Jerzy KURYŁOWICZ, Indo-européen *ə et grec α, ε, ο	69
Françoise BADER, Emplois récessifs d'un suffixe indo-européen, *-tu-.....	73
Jean HAUDRY, Formules croisées dans l'Avesta.....	129
Laurent DUBOIS, Les formes du cas oblique duel dans les dialectes grecs.	169
Calvert WATKINS, A propos de MHNIΣ.....	187
Jean BRUNEL, La relative grecque à la lumière de ses origines.....	211
Henri TONNET, Remarque sur l'accentuation première des neutres en iota du grec moderne.....	241
Huguette FUGIER et Jean-Marie CORBIN, Coordination et classes fonc- tionnelles dans le syntagme nominal latin.....	245
Lionel GALAND, Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère.....	275
Michel FERLUS, Les pronoms personnels en phou noy.....	305
André-Georges HAUDRICOURT, La préglottalisation des occlusives sonores.	313
Claude HAGÈGE, Incorporation nominale et suffixation lexicale : essai de typologie et cas particulier du comox (langue amérindienne de Colombie Britannique).....	319
<i>Variété</i> : Martiros MINASSIAN, Saussure et les hypogrammes	341



Colloques internationaux du CNRS / n° 557

CRITIQUE ET CRÉATION LITTÉRAIRES EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

organisé par M. FUMAROLI — Paris 4-6 juin 1974

- par le biais d'ouvrages de poétique et de traités de rhétorique allant de la réforme de Malherbe à la querelle des Anciens et des Modernes, étude des principes de la critique, des caractéristiques de l'esthétique et des rapports entre les auteurs et le public de cette époque marquée par Boileau.
- les sources : rhétorique et poétique humanistes
- problèmes des genres en prose sous Louis XIII
- problèmes de poétique sous Louis XIII
- Boileau et le débat critique sous Louis XIV
- problèmes généraux de la critique littéraire au XVII^e siècle
(33 communications)

18 × 23 / 496 p. / relié 165 F

ISBN 2-222-01961-3

Editions du CNRS

15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP Paris 9061-11 - Tél. 555.92.25

M _____

profession _____

adresse _____

achète le livre _____

chez son librairie

à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint)

et demande votre documentation

Sciences humaines

Sciences exactes et naturelles

Trésor de la langue Française

Revue de l'Art

—
IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1977
—

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles *

1. A. MEILLET. <i>Les dialectes indo-européens</i>	24 F
8. A. MEILLET. <i>Linguistique historique et linguistique générale</i> . Tome I	36 F
20. A. SÉCHEHAYE. <i>Essai sur la structure logique de la phrase</i>	24 F
22. A. THOMAS. <i>Mélanges d'étymologie française</i> . Première série	99 F
23. E. BOURGUET. <i>Le dialecte laconien</i>	66 F
25. L. HOMBURGER. <i>Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines</i>	28 F
28. A. SAUVAGEOT. <i>L'emploi de l'article en gotique</i>	28 F
31. K. SANDFELD. <i>Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction</i>	60 F
32. M. CAHEN et M. OLSEN. <i>L'inscription runique du coffret de Mortain</i>	24 F
35. G. DUMÉZIL. <i>La langue des Oubykhs</i>	54 F
36. A. YON. « <i>Ratio</i> » et les mots de la famille de « <i>reor</i> »	56 F
37. S. LYONNET. <i>Le parfait en arménien classique</i>	36 F
38. P. CHANTRAINE. <i>La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction prévue</i> .	
40. A. MEILLET. <i>Linguistique historique et linguistique générale. Tome II</i>	42 F
49. M. DURAND. <i>Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique</i>	48 F
53. J. MAROUZEAU. <i>Quelques aspects de la formation du latin littéraire</i>	48 F
54. A. ERNOUT. <i>Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus</i>	24 F
55. J. VENDRYES, <i>Choix d'études linguistiques et celtiques</i>	60 F
57. W. LESLAU. <i>Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)</i>	72 F
60. É. BENVENISTE. <i>Études sur la langue ossète</i>	44 F
61. J. GAGNEPAIN. <i>La syntaxe du nom verbal dans les langues celtes</i> , vol. 1 : Irlandais	72 F
64. A. SJÖGREN. <i>Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernesiais</i>	50 F
65. D. TILKOV. <i>Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares</i>	80 F
66. A. CARTIER. <i>Les verbes résultatifs en chinois moderne</i>	80 F
67. A. SAUVAGEOT. <i>L'élaboration de la langue finnoise</i>	96 F
68. M. PETURSSON. <i>Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie</i>	96 F
69. C. PARIS. <i>Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental)</i>	96 F
70. <i>Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste</i>	275 F
71. C. HAGÈGE. <i>Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise</i> (avec essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues).	205 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

* Les volumes 1, 8, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), les volumes 70 et 71 aux Éditions Peeters (B. 3.000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).